UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284403 3

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s5cahiersdelaquinz06pg

Hist 0

ALMANACH DES CAHIERS POUR LA CINQUIÈME S

DANIEL HALÉVY

histoire de quatre a

1997 — 2001

139810
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussé

AP
20
C15
sér. 5
no 6-10

139870
10

Sur les œuvres, poèmes, drames et romans publiés dans les éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers et dans les trois premières séries des cahiers, se référer au

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Nous publierons dans un cahier de la cinquième série le relevé sommaire des œuvres, poèmes, drames et romans publiés dans la quatrième série de nos cahiers.

histoire de quatre ans

1997 — 2001

139870
4/10/16

Alles regt sich, als wollte die Welt, die gestaltete, rückwärts
Lösen in Chaos und Nacht sich auf, und neu sich gestalten.

Hermann et Dorothée, IX.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

— Adieu, les camarades, adieu ! nous partons !

Ainsi criaient Jean Schrader et Claude Touron, frappant à tour de bras sur les portes closes qui s'ouvraient, de cinq en cinq mètres, à droite et à gauche d'un long corridor.

Des exclamations vagues, des voix ensommeillées et peu satisfaites, répondirent aux deux jeunes gens qui tambourinaient et appelaient sans cesse. Une porte s'ouvrit et un homme en chemise apparut.

— Voilà un adieu ! fit-il. Il est cinq heures à peine. Il faut donc que personne ne dorme parce que vous partez !

Il regardait avec envie Jean et Claude dont les deux jeunes et honnêtes visages exprimaient une joie plaisante à voir ; et il répétait en se frottant les yeux :

— Veinards ! Veinards !

— Oui, nous sommes des veinards ! et puis, dis-nous adieu : c'est l'heure. En route pour Paris !

Ils s'embrassèrent gaiement avant de se quitter,

puis les deux voyageurs descendirent l'escalier. Jean proposa :

— Si nous passions au laboratoire ? le vieux y est sans doute, lui, toujours le premier levé.

— Allons vite, répondit Claude.

Les deux jeunes gens allaient passer quelques mois dans un établissement de hautes études scientifiques, à Bellevue, près de Paris, et c'était la cause de leur contentement, car ils étaient studieux.

Ils traversèrent une cour de ferme vaste et méticuleusement propre, ouverte d'un côté sur une large vallée au fond de laquelle roulaient les pesantes volutes d'une brume matinale. Des vaches tournèrent leurs yeux vers ces enfants pressés, puis majestueusement se remirent à brouter. Jean et Claude n'eurent ni un regard, ni une pensée pour le décor familier. Ils étaient nés sur ce flanc de montagne jurassienne. Depuis dix-huit années, ils grandissaient, travaillaient dans cette même Colonie et leur joie était de s'en éloigner un peu.

Ils se dirigèrent vers un petit corps de bâtiment isolé, construction légère et gracieuse, dont l'ossature métallique, tout entière visible, encadrait des assises de brique et des revêtements de faïence rosée qui scintillaient dans la lumière humide.

Ils frappèrent à une porte au-dessus de laquelle était écrit : LABORATOIRE.

— Entrez ! répondit une voix grave.

Ils entrèrent. La salle était éblouissante par la blancheur et la clarté que renvoyaient de partout aux yeux les faïences du sol et des murs, et les marbres des tables, et les jattes sur les tables, et le lait dans les jattes.

— Camarade gérant !... dit Claude.

— Minute, répliqua le camarade gérant, qui, penché sur un beau lac de crème, examinait avec minutie un petit appareil.

Les deux jeunes gens se tinrent immobiles, humant l'odeur délicieuse.

— Dix, trois dixièmes, murmura l'homme, après un temps.

Il écrivit l'observation sur un ample registre, puis tendit les mains à Claude et à Jean.

— Vous voilà donc partis ? Vous avez une année de bon travail devant vous. Tillier vous emploiera comme préparateurs. Et puis il vous fera faire des exercices pratiques, et des résumés. Il n'y en a pas deux comme lui pour ouvrir les yeux d'un commençant. Plus d'une fois, quand je suis là, penché sur mes jattes et mes éprouvettes, je pense à lui, grâce à qui je vois tant de choses. Vous allez à Paris, directement, ou par Besançon ?

— Par Besançon. Nous avons rendez-vous avec

trois camarades qui feront avec nous un stage à Bellevue.

— Besançon ce matin ! dit le chimiste avec une voix soudain attristée. Ce sera un hideux spectacle. Quelle saleté, ces jours d'élections générales ! Ici nous ferons passer Lombard : c'est à peu près sûr. Mais ailleurs? Quand l'aurons-nous maîtrisé, ce damné suffrage universel ? Pauvre France ! toujours menée par les alcooliques, les inconscients !

Jean et Claude écoutaient avec une déférence polie. Trop jeunes pour entretenir deux pensées à la fois, et tout à la joie de partir, ils ne s'inquiétaient guère de ces élections générales qui pourtant menaçaient le pays. Le chimiste s'en aperçut ; il interrompit ses plaintes :

— Enfin ! vous ne pensez guère à cela ; tant mieux pour vous. Et vous devez être pressés. Adieu, enfants, et mes souvenirs à Tillier.

— Nous n'y manquerons pas, répondirent les deux amis.

Ils serrèrent la main du vieil homme et descendirent d'un pas rapide et gai vers la vallée. A droite, à gauche, les maisonnettes qu'habitaient les membres mariés de la communauté surgissaient comme de vagues dolmens dans la brume.

— Ils dorment tous, remarqua Jean. Nous avons eu raison de leur dire adieu dès hier.

Ils marchèrent une demi-heure. Puis une barrière blanche traversa leur chemin, à la croisée d'une autre route. Les jeunes gens s'arrêtèrent après l'avoir franchie. Ils étaient parvenus à la limite de leurs domaines, et presque aussitôt survint et s'arrêta le tramway de Besançon.

Ils y montèrent, et à peine assis, causèrent des vastes travaux, des merveilleuses recherches qu'ils allaient entreprendre. Ils dissertaient avec cette vivacité, cette naïveté intellectuelle qui donne une grâce à la jeunesse virile. Ils parlaient inlassablement et n'accordaient pas un coup d'œil au paysage.

Qu'elle était grandiose et triste, pourtant, cette campagne qu'ils parcouraient, et qu'elle eût surpris les regards d'un homme du dix-neuvième siècle ! Elle était déserte, et semblable à une brousse immense. Parfois on distinguait, au milieu des arbres, les arêtes d'un clocher ruiné dominant les hauts murs d'une église. Des vestiges d'habitations s'élevaient alentour : c'était l'emplacement d'un ancien village.

***

Comment avait pu s'accomplir une telle transformation ? Il faut dire cette curieuse histoire où la chimie tient plus de place que la politique.

En 1925, l'allemand Ziegler avait réussi à fabriquer de l'albumine, matière organique admirable pour l'alimentation des hommes ; les procédés qu'il avait découverts étaient fort coûteux et sans applications industrielles possibles. Mais les chercheurs des deux mondes, animés par l'espoir d'une invention extraordinaire et prodigieusement lucrative, s'appliquèrent au problème, et, très vite, ils trouvèrent non pas une, mais trois ou quatre solutions pratiques. En 1929, le kilo d'albumine fut vendu 1 franc ; en 1951, 0 franc 75 ; en 1952, 0 franc 45.

Ç'avait d'abord été une clameur enthousiaste. L'humanité avait donc vaincu les servitudes de la terre et de l'usine, elle avait réussi son émancipation. Un ouvrier pourrait gagner sa vie en travaillant quatre, trois ou deux heures au lieu de huit, dix ou onze. Mais ce fut bientôt un cri de désarroi : la plus soudaine des révolutions ruinait la société.

Le pain, les pommes de terre devinrent en trois années des aliments de luxe, des amusements de table, et deux vastes cultures se trouvèrent abandonnées. Les villages furent désertés et les villes encombrées par une multitude immense : tous les paysans, seize millions d'êtres sur trente-cinq qui peuplaient alors la France. La concurrence avilit les salaires et les fit descendre si bas qu'en 1933,

dans les grandes villes d'Europe, ce fut être bien payé qu'obtenir deux francs pour dix heures de travail. Des miséreux, par centaines de milliers, émigrèrent, sans réfléchir qu'aux États-Unis et en Australie la crise était la même. Ces nations interdirent leur entrée et les paquebots ramenèrent les premiers partis.

Il y eut des émeutes dans toutes les grandes villes. On incendia des usines, on massacra des ingénieurs. Incendies et massacres ne rendaient pas au paysan l'antique travail de la terre. Les sociétés humaines étaient troublées dans leur vie traditionnelle par la propagation foudroyante d'une invention chimique.

Les démagogues, ravis de l'aubaine, emplissaient le monde de leurs voix. Soutenus par la formidable colère des agrariens dépossédés, par la rancœur des urbains déçus après des espoirs inouïs, ils dénonçaient la science toujours alliée aux juifs et maniée par eux ; ils dénonçaient Siméon Kohnson, qui, directeur et propriétaire à peu près unique du trust des albumines, réalisait dans le désarroi universel une prodigieuse fortune ; ils réclamaient que ses usines fussent confisquées, que la fabrication des albumines fût interdite. Mais les urbains s'y opposaient.

Alors les démagogues trouvèrent autre chose : ils

réclamèrent pour chaque journée de travail un minimum de salaire et un maximum de durée. Des manifestations furieuses pressèrent le Parlement qui vota, en une après-midi, la loi des six heures et des six francs. Mais la concurrence agit avec plus de force et de continuité que la loi : ni les salaires ne s'élevèrent, ni les heures ne diminuèrent.

Alors les foules signifièrent un désir nouveau : *L'Albumine gratuite!* crièrent-elles ; et deux usines sautèrent en une même nuit. Les socialistes commentèrent ce cri obscur. *Nationalisons l'albumine*, dirent-ils. Et ils déposèrent un projet de loi que la Chambre et le Sénat votèrent aussitôt. Le trust de Siméon Kohnson fut dépossédé sans indemnité, et l'albumine largement distribuée aux indigents.

La mesure eut un succès heureux. Les distributions atténuèrent la férocité de la concurrence. L'État, directement intéressé à restreindre le nombre des indigents, utilisa les bénéfices du monopole pour tripler le corps des inspecteurs du travail, et appliquer avec rigueur la loi des six-six.

D'autre part, les syndicats ouvriers reprirent quelque force et certains d'entre eux obtinrent les cinq-six ou les quatre-six. (1) La situation écono-

(1) Telles étaient les abréviations courantes. Le premier chiffre désignait le nombre des heures occupées, le deuxième le taux du salaire.

mique retrouva un peu de stabilité, et la vie devint tolérable.

On se félicita du changement survenu. La vie était facile, plus facile qu'elle n'avait jamais été. Grâce à la diminution des heures de travail, le loisir, ce rare privilège d'autrefois, était devenu chose commune. On allait passer quelques instants à l'usine ou au bureau, puis on était libre. Aussi le nombre des lieux de plaisir avait-il décuplé, et les théâtres jouaient chaque jour en matinée comme en soirée. La qualité des spectacles était fort basse, les mœurs très dégradées ; mais on respirait, on s'amusait, rendu peu difficile par la rigueur de la crise traversée. Les sages disaient : Il faut laisser à ce nouveau public le temps de faire son éducation ; il la fera... Et il ne manquait pas d'optimistes qui affirmaient : Nous touchons au but. Le paupérisme est vaincu. L'émancipation réelle est proche.

Mais on pressentit bientôt que cette paix était un répit, et qu'on vivait sur des abîmes. Des maux nouveaux naissaient dans cette humanité nouvelle. L'attention fut d'abord attirée par certaines déformations de l'instinct sexuel, par une licence à la fois ordurière et raffinée, et partout répandue. Puis on écouta les médecins qui signalaient l'augmentation du nombre des aliénés : de 55.378 en

1875, il était monté en 1900 à 87.428 ; en 1920 à 164.971 ; en 1930 à 256.001 ; en 1936 à 378.126 ; et en même temps ils indiquaient les causes : d'abord, et à l'origine de toutes les autres, la vacance de l'esprit déterminée par les trop longs repos ; puis, conséquences de cette cause première : l'intoxication par l'alcool, mal ancien et qui ne progressait pas ; l'intoxication par la morphine et par l'opium, qui pénétrait avec une force irrésistible dans toute la profondeur de la société.

Certains moralistes s'écrièrent : « Le progrès matériel va trop vite. On interdit aux automobiles les vitesses excessives ; mais c'est la science même qu'il faut ralentir. » Ce vœu demeurait platonique. On inventait constamment de nouveaux procédés techniques, et de jour en jour montait cette richesse fangeuse où l'humanité paraissait s'enlizer.

Il apparut alors que la suppression de la misère, loin de résoudre les problèmes de l'humanité, les posait tous au contraire en constituant pour la première fois une réelle humanité. Ces multitudes autrefois besogneuses, qu'allaient-elles faire de leurs âmes et de leurs corps oisifs ? L'utilisation des loisirs devint la plus pressante des questions sociales.

Une élite recrutée parmi les universitaires, les

médecins, les ouvriers d'art, ou mécaniciens, ou chimistes, donnait en vain l'exemple. Elle employait ses heures vacantes à des exercices variés de culture, à la gymnastique et à la musique. Quelques-uns eurent l'idée d'organiser des concerts gratuits où les œuvres de Palestrina, Bach, Haendel, Beethoven, Mozart et Gluck furent exécutées par des orchestres et des chœurs d'amateurs. Ils croyaient que les ondes musicales auraient assez de puissance pour régénérer les masses. Quelle était leur illusion ! Cette élite travaillait pour une élite. Elle seule bénéficiait de la fréquentation des grands hommes, et son influence était imperceptible dans l'énorme dégradation ambiante. Ceux qui la constituaient le reconnurent bientôt et se résignèrent à leur isolement. Ils se retrouvaient constamment dans leurs maisons du peuple, leurs universités populaires, dans les colonies industrielles ou rurales qu'ils fondèrent. On les appela « socialistes libertaires » parce qu'ils ne demandaient rien à l'État, que la liberté de s'organiser à leur guise. Ils disaient : C'est par l'exemple qu'il faut instruire les inconscients. Mais sans doute l'exemple ne suffisait pas, car les vices et les tares continuaient de se propager.

En 1945, un congrès des sociétés savantes, réuni sur l'initiative des médecins, publia un manifeste

où les périls publics furent exposés avec une certaine solennité : « Nous demandons une loi contre l'alcool, — contre la morphine, — contre l'opium », concluait-on. « Nous demandons à être écoutés... Nous, savants, sommes aujourd'hui les principaux créateurs de la richesse. Nous avons le droit, et vis-à-vis de l'humanité, nous avons le devoir d'en gouverner scientifiquement la consommation... *Ceux-là se trompent gravement, et s'en repentiront un jour, trop tard peut-être, qui s'imaginent pouvoir bénéficier de nos découvertes et répudier notre discipline.* »

Les socialistes libertaires, oubliant toute divergence doctrinale, donnèrent un énergique appui aux savants autoritaires. L'effort fut sérieux. Des brochures furent répandues, des conférences prononcées. L'interdiction légale des alcools et stupéfiants fut uniformément réclamée.

Si les propagandistes n'avaient eu que l'opinion à convertir, peut-être auraient-ils réussi, car l'opinion était faible. Mais ils se heurtaient aux dix ou vingt financiers qui exploitaient l'avilissement des foules. La fabrication, le commerce de l'alcool et de la morphine étaient entièrement monopolisés par le trust Rodrigue-Kohnson et Lefort. Kohnson était, par ailleurs, maître absolu des cafés-concerts, des théâtres et des huit principaux journaux.

Dirigée par quelques familles juives, tempérantes et de bonnes mœurs, cette administration formidable était l'instrument de la dégénérescence européenne. Ce lui fut un jeu d'amortir l'agitation des hygiénistes. Blagués au café-concert, blâmés au parlement, insultés par la presse, ils furent vite discrédités.

La campagne n'avait pas été totalement vaine. Elle avait rallié quelques centaines d'individus, tous de sérieuse valeur, qui s'étaient affiliés aux sociétés de culture, aux colonies communistes, aux coopératives des libertaires.

Mais l'action sur les masses demeurait insensible. Rien ne pouvait entraver l'aveugle mouvement qui les entraînait, par toute l'Europe, vers une irrémédiable dégradation, vers les formes diverses de la mort, — mort lente par la débauche, ou rapide par les poisons d'Orient. L'usage de la morphine était chose courante depuis qu'une invention du docteur Bourmont en avait atténué les conséquences pathologiques aiguës. On avouait aussi le goût de l'opium. L'usage du terrible hachich restait un goût secret dont il était malaisé d'évaluer l'extension.

Un physiologue russe, Novgorod, inventa des excitants grâce auxquels on put mourir dans des spasmes de joie après cinquante heures d'éro-

tisme continu. C'était un homme austère qui publia sa découverte, parce qu'un homme de science, pensait-il, doit publier toute chose.

Une société financière exploita bientôt cette nouveauté et, en 1950, le novgorodisme prit à Vienne les proportions d'une épidémie. La police était indifférente et, d'ailleurs, qu'eût-elle pu faire ? La simplicité des procédés imaginés par Novgorod, la diffusion des produits et de l'outillage chimiques, rendaient le contrôle illusoire. Le culte de la mort attrayante, l'euthanasie, oublié depuis la décadence romaine, retrouva ses fidèles.

Ces vertiges eurent leurs poètes, leurs philosophes, qui opposèrent théorie à théorie. Et pourquoi, disaient-ils, le processus vers la vie vaudrait-il mieux que le processus vers la mort ? La vie est une conquête, une accumulation de forces, et réciproquement toutes les jouissances sont des pertes, des exhalaisons lentes qui dépensent et donnent à savourer les forces aveuglément accumulées par la vie. Pourquoi cette imposition d'une discipline éternelle, et qui n'autorise jamais ce que tous nos instincts appellent : la jouissance ? Nous affirmons la supériorité de la détente sur la tension, de la dissolution sur l'organisation. Nous affirmons que la vie n'a de sens que par la jouissance, c'est-

à-dire l'épanouissement, — annonciateur de la mort.

Quelques individus, névropathes, épileptiques, tuberculeux guéris, doués par leur dégénérescence même d'une sensibilité suraiguë et parfois exquise, dénaturèrent la poésie, la musique, la peinture, et jusqu'à la sculpture. La pure invention des Grecs, l'art, forme visible de la vertu, ils la modifièrent en un poison mortel et saturé d'amertumes. Il y avait au fond de leur sadisme un irrémédiable désarroi, une interruption de l'instinct vital. Les mieux doués d'entre eux, un Bouhours, une Marolle exprimaient cette mélancolie avec une intensité poignante. Ils allaient vers la mort à travers la jouissance et logiquement ils étaient menés aux pratiques euthanasiques : ils y entraînaient leurs lecteurs.

Les asiles, quoique vastes et multipliés, ne suffisaient pas à recueillir les idiots et les fous qu'on rencontrait, divaguant par les rues, comme au dix-neuvième siècle les ivrognes. Ils circulaient sans qu'on y prît garde. En 1972, ceux de Limoges assommèrent leurs gardiens, envahirent la ville au nombre de douze cents, pillèrent les débits d'alcool et de morphine, désarmèrent un poste, battirent la police, coururent à l'Institut de Régénération Obligatoire (c'est ainsi qu'on appelait les

prisons), et mirent en liberté deux mille voleurs. Il fallut envoyer du canon pour réduire l'effroyable insurrection de tous les dégénérés.

L'opinion s'étant fort émue, les socialistes libertaires et les savants positivistes crurent opportun de publier ensemble un manifeste où ils rappelaient leurs déclarations de 1945. Ils répétaient leurs avertissements, leurs sommations.

Le premier accueil fut favorable; on écouta les idées énoncées. Mais ce fut un mouvement d'opinion et de causerie, rien de plus. Cette humanité était devenue incapable de suivre une pensée, d'accepter une influence. Elle se dérobait, elle fuyait comme un fluide.

Le trust Rodrigue-Kohnson et Lefort eut bientôt réassuré sa maîtrise. Les journalistes firent diversion. Un crime sadique venait d'être accompli. Ils en publièrent, ils en magnifièrent les détails. Toute l'attention publique fut ramenée sur la personnalité du meurtrier. Sa biographie, ses portraits à tous les âges de la vie, ses lettres intimes, que les éditeurs se disputaient à prix d'or, emplirent les journaux et les devantures des libraires. Le héros demeurait introuvable et les amateurs se désolaient à l'idée de manquer un si beau procès. Mais un journaliste réussit où la police échouait. Il découvrit l'homme, le cacha dans un lieu secret, et pour

prix de la liberté lui fit écrire ses mémoires. Les livraisons, simultanément publiées en russe, en allemand, en anglais, en français, étaient répandues à plus d'un million d'exemplaires. Luther, caché dans la Wartbourg, avait moins agité le monde avec ses manifestes que ce héros du crime avec le récit de ses expériences.

On oublia les événements de Limoges, et les élections générales de 1973 envoyèrent aux Chambres la même majorité immuable de « libéraux populistes », démagogues soudoyés par le trust et qui vivaient de la déchéance commune.

La minorité assista plus qu'elle ne prit part aux incohérents débats. On résolut de lui faire payer cher la peur qu'elle avait un instant inspirée. On persécuta ses associations en retournant contre elles les lois élaborées par les républicains du dix-neuvième siècle pour contenir l'organisation cléricale : déclarations toujours révocables, droits d'accroissement, interdiction d'enseigner et de fonder des établissements, etc. Tout fut en vain : les procédés qui avaient réussi contre les moines incapables et superstitieux, ne purent affaiblir les coopérateurs socialistes. Ils continuèrent de fournir la quasi totalité du personnel savant dont la société avait besoin. Leurs femmes administrèrent toujours les hôpitaux, les écoles. Leurs établissements

ne cessèrent de se développer, malgré les entraves. Quoi qu'on tentât contre eux, ils demeuraient puissants, par la simple raison qu'ils étaient l'indispensable élite. Sans cesse les meilleurs se joignaient à eux, et entraient dans leurs colonies, comme les sages, au Moyen-Age, dans les communautés, — mais pour le travail, non pour la prière.

Un groupe nouveau les seconda. Des catholiques sérieux l'avaient constitué. Obligés de rompre avec les misérables restes de l'Église Romaine, défigurée par la sorcellerie, ils avaient formé une Église dissidente, que dirigeait un concile de trois évêques. Schismatiques, ils se rachetaient par l'orthodoxie doctrinale. Ils professaient une théologie toute augustinienne et janséniste ; ils croyaient à la malfaisance radicale des hommes, à la valeur absolue des sacrements conférés par le prêtre, à la nécessité de la grâce gratuite pour le salut. Cette lugubre foi, qui avait effrayé les chrétiens du dix-septième siècle, parut acceptable à certains libres penseurs du vingtième. Nombre de familles s'unirent à ces « vieux-catholiques », qui avaient établi le centre de leur Église dans une colonie coopérative installée à Port-Royal-des-Champs. Séparés des socialistes libertaires par la théorie, mais rapprochés par la pratique, ils entretinrent avec eux des rapports d'estime.

Isolés par la nécessité des choses, parce qu'ils étaient différents et supérieurs, cette solitude imposée fut pour ces quelques milliers d'individus un bienfait qui les rendit plus différents, plus supérieurs encore. Animés par le mépris que la presque totalité des hommes leur inspirait ; heureux d'être si hauts, ambitieux de se hausser encore, ils cherchaient en eux seuls de nouvelles raisons de vivre, et les trouvaient. Ils se fortifiaient par la discipline dans un monde qu'entraînait la dissolution. Ils jouissaient de leur activité et d'eux-mêmes dans une humanité qui semblait ne plus apprécier que le divertissement. Fidèles à leur passé, maîtres de leurs passions, braves devant l'avenir, ils réalisaient une vraie existence humaine. Ils pratiquaient *la vertu,* merveille d'art et de réalité depuis si longtemps méconnue.

Cette renaissance du sentiment héroïque avait déterminé la restitution d'un type oublié, — le sage de l'antiquité, le saint, la sainte du Moyen-Age. Chaque colonie avait ses philosophes, ses maîtres de vie. Ils rendaient à ceux qui les entouraient les mêmes services qu'avaient pu rendre, en d'autres temps, à leurs amis, à leurs quelques élèves, ces grandes forces à peine ou mal utilisées, un Théophile Dufour, un Vacherot, un Bersot, un Bixio, un Lagneau, un Pécaut. Ils savaient méditer, et il est

nécessaire en société que quelques-uns méditent pour tous, car la méditation est une tâche qui prend la vie entière, et tous ne peuvent la donner. Écrivains sobres, ils enseignaient, par l'exemple et la parole, l'expérience intégrale où l'âme se livre avec le corps, la pureté du plaisir lié à l'acte comme à la fleur son parfum, la vertu créatrice de vie. On les entourait, on les écoutait. On recueillait ces mots qui semblaient venir de si loin, on observait, on imitait leurs habitudes vitales. Morts, on leur continuait une sorte de culte. De petits monuments, placés au jardin ou dans la salle commune, perpétuaient leur mémoire. A la colonie agricole de Saint-Éverest (Forez), on gardait précieusement les morceaux de papier sur lesquels Clément Vallon, rendu muet par un cancer, crayonnait ce qu'il voulait dire à ses amis. Sur le socle de son buste on avait gravé la dernière de ces lignes : « A l'heure de la mort nous ne possédons plus que ce que nous avons donné. »

La gloire de ces individus était considérable parce que le besoin qu'on avait d'eux était senti par tous. La foi naïve du dix-neuvième siècle en une sorte de Providence matérialiste qui eût porté les hommes au mieux ayant été ruinée par les faits, tous, ou presque tous, estimaient que le bien est une création de l'homme, qui doit, non pas contrarier la nature,

mais s'ajouter à elle, comme le génie du sculpteur au bloc de marbre. Ainsi, le sage avait retrouvé la place élevée qui normalement lui revient, comme au plus utile.

Nulle part, sinon peut-être dans les cités de la Grèce primitive, l'existence ne fut mieux réglée que dans certaines colonies coopératives : cordonniers d'Amiens, horlogers du Doubs, éleveurs du Jura, bûcherons et sculpteurs sur bois de la Nièvre. Le travail manuel, alternant avec l'intellectuel, maintenait leurs facultés en équilibre. L'affinement de l'esprit n'entraînait aucune dégénérescence physique, et le bonheur croissait avec la conscience.

En dépit des lois restrictives, les sociétaires élevaient leurs enfants qui recevaient une éducation admirable, et ces enfants, devenus adultes, s'unissaient entre eux, formant de nobles couples qui perpétuaient une tradition, et peut-être commençaient une race. Leurs magnifiques santés éloignaient la tristesse, et ni l'incertitude, ni la laideur des temps, ne ralentirent jamais leur énergie.

Quel avenir pouvaient espérer ces quelques milliers d'hommes ? S'érigeraient-ils en aristocratie de l'intelligence et de la volonté, saisiraient-ils le pouvoir par une imposition lente ? Cette perspective de régner sur un asile de dégénérés était leur meilleur espoir. Mais ils craignaient, et à bon droit, les

caprices de ces multitudes méchantes qui détestaient leur supériorité. A chaque consultation du suffrage universel, ils voyaient revenir une majorité plus haineuse, plus passionnée contre eux, et à chaque fois ils s'interrogeaient : Allons-nous être accablés par les impôts et les lois d'exception ? Sommes-nous condamnés ?

Au jour où ce récit commence, ils attendaient avec une nuance d'anxiété. Le soir même ils sauraient le résultat de ces élections générales qui donneraient peut-être une force écrasante aux agitateurs « libéraux populistes ». On connaissait leurs desseins : ils voulaient interdire l'accès de toutes les fonctions publiques, et premièrement des fonctions enseignantes, aux membres d'associations fermées. Une telle mesure eût rudement atteint le peu de civilisation véritable qui avait pu être sauvé.

*
* *

— Voici Besançon : nous sommes arrivés, fit Touron, interrompant une démonstration de son ami.

Le tramway s'engagea dans une rue dont les maisons, au tiers ruinées, offraient un aspect lamentable. Les rares passants avaient un air débile, comme certains habitants des régions paludéennes

où la fièvre sévit. Claude et Jean observaient en silence.

Le tramway s'arrêta et ils descendirent, cherchant des yeux la Maison du peuple, qu'ils savaient proche. Ils l'aperçurent bientôt : sa façade avenante détonnait agréablement parmi les autres. Pourtant ils virent, en s'approchant, qu'une persienne pendait d'une manière lamentable, et que presque toutes les vitres étaient cassées.

— Vois donc ! dit Jean ; on dirait qu'ils ont soutenu un siège.

Le gérant de la maison, debout sur le seuil de la porte, les interpella d'une voix sonore :

— Venez, jeunes gens ! on vous connaît ! je vous ai vus souvent à votre laiterie quand j'y passe en tournée... Vous regardez ma façade ? Elle est jolie ! Toute la racaille est venue, hier soir, casser mes vitres, au sortir d'une réunion libérale populiste. Et si nous n'avions pas été ici, quinze camarades avec nos revolvers, je crois bien qu'on démolissait la boutique.

— Vous allez bien, à Besançon ! dit Claude Touron.

— Ils criaient je ne sais quoi, des vraies paroles de fou. Il paraît qu'il est mort hier pas mal de monde à l'hôpital. Tous les jours, d'ailleurs, il en meurt des flottes : ces alcooliques, ces dégénérés,

c'est moins qu'une mouche. Mais enfin, il paraîtrait qu'hier ils mouraient encore plus vite que de coutume ; et les vieilles femmes ont imaginé de dire que c'était la faute aux médecins, qui, pour en finir plus vite, veulent empoisonner les pauvres gens. Des folies, je vous dis ; mais les folies, ça prend avec les fous, et vous voyez le résultat.

— Empoisonner les gens ! c'est une histoire du Moyen-Age.

— Cette racaille-là, c'est pire qu'au grand jamais. Et pourtant, leur idée de poison, je la trouve assez bonne. Je pourrais leur flanquer une boulette à eux tous, je crois bien que je le ferais. Regardez-moi ça ! fit-il en désignant deux individus émaciés qui passaient. Ça traîne la misère, ça traîne la souffrance ! Nous sommes trente mille bisontins à Besançon. C'est vingt-six mille de trop. — Vous avez déjeuné ce matin, jeunes gens ? Entrez, qu'on vous réconforte.

Il les fit asseoir et leur versa deux pleins bols de lait.

— Vous avez le temps. Vous prenez le train de dix heures quarante, le rapide de Paris. Vos compagnons de route, qui vont avec vous travailler la chimie, sont arrivés hier soir. Ils ont couché ici, — les voici qui descendent.

Ils parurent en effet : Trois jeunes gens, une jeune

fille, et le gérant fit les présentations. Il y eut pendant quelques minutes un rapide échange de paroles. On nomma les colonies de chacun, on se découvrit des amis communs, puis, connaissance faite, on mangea silencieusement. Le gérant lisait un journal.

— Mais, mais ! fit-il tout à coup, elle paraît sérieuse, cette maladie, à l'hôpital.

Un des jeunes gens répondit :

— Ç'a été de même, à Lyon, l'autre mois : l'hospice s'est trouvé au quart vidé. Et les manifestations d'hier soir, qu'en dit-il, votre journal ?

— Je regarde... il regrette les excès... ah ! les beaux hypocrites ! ce n'est pas un journal libéral populiste, notez bien ; c'est un journal progressiste, plutôt modéré... et il est poli avec ces brutes d'hier soir. Je lis : « Assurément les actes violents de notre aimable population trouvaient une excuse, une forte excuse dans certaines paroles odieuses auxquelles la mystérieuse épidémie qui nous attriste donne une singulière portée. » Les « paroles odieuses », c'est une boutade d'un camarade, qui avait dit ce que nous pensons tous, à savoir que les pourris feraient bien mieux de mourir un peu vite, et de faire place...

— A nous, termina Jean avec un rire.

On entendit une voix qui, de la rue, criait :

— A bas les assassins !

Et une pierre tomba sur la table où les déjeuners étaient servis. Les jeunes gens se dressèrent d'un bond et coururent à la porte. Ils rattrapèrent l'individu qui fuyait, le châtièrent avec des taloches puis revinrent en devisant.

— On en a vu, on en verra et ça passera, fit le gérant. J'ai confiance. La masse, elle rue comme un cheval vicieux, qui veut jeter bas son homme. L'homme, c'est nous. Il n'y paraît pas, mais nous sommes les maîtres. Voyez ce qui est arrivé à la Compagnie des tramways jurassiens. Elle a voulu marcher sans les camarades du syndicat. Elle a recruté un personnel, une belle clique, des jaunes, de vrais jaunes d'or ! Il en est venu de Bretagne, d'Italie et de Belgique ; ils étaient cinq cents, et pas un travailleur dans le nombre. Les tramways déraillaient, les machines cassaient, c'était une plainte dans toute la région. La compagnie est revenue au syndicat, pas fière, mais contrainte. Et les camarades font ce qu'ils veulent. Je vous le dis, ils ont besoin de nous : or donc, nous sommes les maîtres.

— La Chambre qu'on nomme aujourd'hui sera pire que la précédente, dit Jean.

Le gérant eut un joyeux rire.

— La Chambre ! vous êtes jeune. Croyez-vous que ça existe, la Chambre ? Que les bonnes gens

aillent voter, et nomment qui leur plaît! Moi, j'irai me promener aux champs, avec ma compagne et mes deux filles; c'est plus sérieux.

*
* *

Les nouveaux amis partirent à l'heure dite. Réunis dans le même compartiment, ils causèrent. La politique fut le premier sujet de leur conversation : ils en parlaient avec une inexpérience que leur gravité naïve rendait plus sensible encore. Un auditeur instruit eût sans doute reconnu, à travers leurs paroles imprécises, l'écho des plus récentes controverses.

— Ce qu'il faudrait, dit un enfant de dix-sept ans dont les yeux candides étaient encastrés dans les magnifiques arcades d'un front vaste et dressé comme un mur; ce qu'il faudrait, ce serait que les comités scientifiques obligent les Chambres à décider certaines choses...

Claude Touron répondit :

— Mais alors, nous donnerions de la force aux savants, et il ne le faut pas...

Claire Vuillemot (c'était le nom de la jeune fille) appuya d'une voix indignée :

— Non, il ne le faut pas; ce seraient de nouveaux maîtres.

Et Claude reprit :

— Voyez des hommes comme Benjamin Raband, c'est très dangereux.

Benjamin Raband était le chef des positivistes autoritaires. Chimiste et biologiste, hygiéniste éminent, il avait été conduit par ses recherches sur la vie et la pathologie cellulaires à une connaissance exacte des principales lois de l'hérédité. Son *Manuel de Zootechnie* (d'élevage, pour employer un mot brutal) était tenu pour une œuvre définitive. Sûr de posséder les règles qui eussent assuré l'élévation indéfinie de son espèce, Benjamin Raband s'était livré avec une sorte d'emportement à ses tendances despotiques. Au seul mot de « liberté », il s'irritait. Son imagination lui représentait sans cesse l'humanité géniale qu'il était prêt à façonner, et il ressentait contre ses adversaires la fureur de l'artiste auquel on interdit son art. Ses disciples, nombreux et véhéments comme lui, avaient fait inscrire au fronton des temples positivistes la devise de l'humanisme contre-révolutionnaire : DISCIPLINE-HIÉRARCHIE-AMOUR. Le jacobinisme des Rabandistes avait eu pour effet de compromettre cette alliance des libertaires et des positivistes dont une expérience presque séculaire avait montré la possibilité.

— Oui, répondit l'enfant aux yeux candides, Benjamin Raband, je ne le défends pas ; mais tous

les savants ne sont pas comme lui ; Tillier, par exemple...

En effet, Tillier, directeur du Collège des hautes études scientifiques où se rendaient nos étudiants, s'était élevé contre les thèses autoritaires de Raband et des positivistes. Il s'était toujours maintenu en bon accord, non pas (cela va de soi) avec la démocratie dégradée du suffrage universel, mais avec la démocratie organisée des associations ouvrières. Tillier était d'ailleurs relativement isolé dans le monde savant, où ses opinions ne prévalaient point.

La conversation dévia. Les jeunes gens s'entretinrent de leurs occupations, des habitudes spéciales aux colonies où ils avaient vécu ; chacune, en effet, avait ses institutions, ses innovations dont elle était fière. Claude Touron interrogea Claire Vuillemot.

— Camarade, lui dit-il, n'êtes-vous pas de l'association apicultrice de Poligny ?

C'était une association très réputée pour l'excellence de ses produits alimentaires, pour ses publications sur les mœurs des abeilles, et enfin pour le nombre des hommes et des savants distingués qu'elle avait produits depuis quarante années.

— En effet, répondit Claire Vuillemot, avec un mouvement d'orgueil qui anima son regard et colora ses joues.

— Récemment, un conférencier de passage chez nous a parlé de vos écoles ; il nous a fort intéressés.

— Je peux vous renseigner : je suis monitrice, fit-elle. Notre directrice a voulu révolutionner le système des grandes classes, des classes casernes, dit-elle, où un maître est seul avec trente et quarante enfants. Elle nous a demandé, à nous les jeunes filles, si nous voulions l'aider. Nous avons accepté. Nous sommes vingt, qui donnons une matinée sur deux pour les enfants de la petite classe, vingt jeunes filles pour soixante enfants. Eux-mêmes choisissent leur monitrice, et travaillent avec elle ce qu'ils aiment le mieux. Moi, j'enseignais l'histoire naturelle. Pour les études communes, les langues, les mathématiques, on reforme les grandes classes. Notre directrice dit toujours qu'il y a deux parties dans l'éducation : l'entraînement à la discipline, pour lequel il faut réunir les enfants, et la culture du don, pour laquelle il faut les laisser se grouper eux-mêmes. Voilà, conclut-elle un peu intimidée par un si long discours.

— Mais vous allez être gênées par la circulaire du mois dernier, qui interdit les écoles privées ?

— Ah ! fit tristement Claire Vuillemot, c'est mon inquiétude. Espérons que les élections ne seront pas trop mauvaises.

Il y eut un silence. Jean Schrader et Pierre Vimeu lisaient. Claire Vuillemot regardait la campagne broussailleuse que traversait le glissement rapide et doux du wagon.

A partir de Combs-la-Ville, les maisons se pressèrent de plus en plus nombreuses, comme autant de cabanons juxtaposés, avec leurs jardins mal tenus et la ceinture rectangulaire de leurs murs formidablement défendus par des hérissements de verre cassé. Paris s'était propagé comme une lèpre sur les parcs de la vallée de l'Yères autrefois si charmante. Les tramways électriques avaient disséminé la population de la ville et de la banlieue sur un énorme espace de campagnes souillées.

Le wagon croisait des voies spacieuses, solitaires et tristes malgré que ce fût un dimanche. Les fêtes populaires, si bonnes et si franches encore au début du siècle, étaient tombées en désuétude. A vrai dire, le peuple, ce grand être enfantin qui faisait un fond de santé aux anciennes civilisations, n'existait plus. Tous les extrêmes de la vieille humanité s'étaient fondus en un type unique, très semblable à l'employé du dix-neuvième siècle, jouisseur débile et vêtu en bourgeois. Cette race méprisait la griserie du vin qui fait chanter, et recherchait les ivresses silencieuses et les vices d'intérieur.

Il était six heures et demie quand les jeunes gens descendirent les rampes de la gare de Lyon. Ils délibérèrent : iraient-ils droit à Bellevue? Resteraient-ils à Paris, jusque vers neuf ou dix heures, pour apprendre avec la foule le résultat des élections ? La tentation était grande, ils restèrent.

Dès qu'ils eurent dîné, ils se dirigèrent vers le centre. La curiosité les animait tous six, et, sans même le savoir, ils marchaient un peu vite, émus de connaître enfin cette ville extraordinaire qui avait donné au monde ses pensées les plus hautes et ses corruptions les plus fines.

L'aspect des boulevards était grandiose. Les branches entre-croisées des arbres s'unissaient en forme d'ogive par dessus la chaussée, et au lieu des maisons nues et pressées d'autrefois, s'élevaient d'immenses hôtels, entourés de jardins spacieux, où les riches étrangers des cinq parties du monde affluaient vers le plaisir. De Paris, ils aimaient l'art, les manières, et surtout les merveilleuses pratiques de la volupté. Paris, à cet égard, était demeuré la ville unique. L'instinct de sensualité, diminué en d'autres pays par l'usage des poisons orientaux, n'y avait pas fléchi. La femme y avait gardé tout son charme animal.

Les six jeunes puritains avançaient dans une foule étrange qui les bousculait et parfois les sépa-

rait : ils se rejoignaient aussitôt avec une hâte inquiète. Ils ouvraient grands leurs yeux troublés et regardaient sans comprendre. Ils ne savaient pas respirer cet air subtil, chargé de senteurs amoureuses et d'émanations intellectuelles. Huit heures avaient sonné : la majestueuse après-midi de juillet expirait dans une lumière équivoque, faite d'électricité, de gaz et de soleil.

Jean Schrader, qui marchait à côté de Claire Vuillemot, l'entendit murmurer quelques syllabes. Il crut qu'elle lui avait parlé, et, l'interrogeant :

— Vous dites ?

— Je ne disais rien, répondit-elle, et sa voix était pénétrée de mélancolie. Je pensais : les malheureux !

— Oui, les malheureux !

Quand ils furent parvenus à l'extrémité de la rue Royale, la place de la Concorde, avec sa clarté blanche, les attira. Ils traversèrent le vaste espace. Mais quand ils arrivèrent au bas des Champs-Élysées, ils s'arrêtèrent soudain. Jamais ils n'avaient rien vu, rien imaginé de si beau.

Qu'elle était belle en effet, la puissante cité ! Le monument triomphal détachait au loin, sur le ciel rouge, son arche ouverte ; un frémissement de lumières, de murmures, s'insinuait à travers les feuillages des arbres centenaires ; des fusées mon-

taient et s'inclinaient dans l'air en bruissant; des pluies d'or tombaient silencieusement. Quelque chose de la grandeur des ancêtres avait passé dans la corruption des fils.

Les jeunes gens, rendus silencieux par l'admiration, échangèrent un regard : ils pensaient à la ville du dix-neuvième siècle, et, l'orgueil du passé faisant plus cruelle la tristesse du présent, ils avancèrent sans mot dire sur la voie grandiose que les Français d'un autre âge avaient tracée pour une autre humanité.

Ils passèrent devant les cafés chantants et les arènes, le Palais du Sang, le Colysée, réputés pour leurs spectacles cruels, et la Maison du Rêve, réputée pour ses attractions obscènes. Des filles, aux corps parfois charmants, les frôlaient et arrêtaient un instant sur eux la triste interrogation de leurs yeux élargis. L'une d'elles, toute jeune, et dont la petite âme était grisée par la multitude des lumières et le rythme des refrains qui vibraient dans la brise, fit trois pas en sautant, puis s'arrêta net contre Pierre Vimeu, qu'elle heurta légèrement. Il la regardait, et elle, lui trouvant l'air province et gentil, rit à son nez en l'appelant :

— Bêta !

Les jeunes gens avancèrent encore de quelques pas. Puis, soucieux de ne pas gêner la jeune fille

qu'ils accompagnaient, silencieusement ils firent demi-tour.

Ils retournèrent aux boulevards qu'encombrait une foule nerveuse et méchante. Les résultats des élections commençaient à être connus, et les nouvelles qui parvenaient s'écrivaient à mesure, en lettres de feu, sur le balcon du Palais des journaux. Plus de vingt députés sortants, positivistes ou socialistes libertaires, étaient vaincus. Les libéraux populistes revenaient partout avec des majorités accrues.

A chaque victoire proclamée, la foule répondait par des aboiements plus furieux. Elle s'enivrait de son triomphe comme une brute se grise en frappant. Elle répétait les noms des vainqueurs et hurlait :

— A bas les socios !

Les jeunes gens écoutaient. Ils étaient nés, ils avaient grandi dans les communautés rurales, et, pour la première fois, ils éprouvaient le contact d'une foule. Ils reculèrent instinctivement, et le hasard fit qu'ils joignirent ainsi un petit groupe de socialistes libertaires réfugiés à l'écart, dans l'ombre d'un coin de rue.

On y échangeait à mi-voix des observations banales : — La canaille triomphe encore ! — Que fera-t-elle ? — Rien, parbleu ! Est-elle capable ? —

Elle fera quelque chose; écoutez comme elle crie! — Voilà cent ans! — Elle fermera nos écoles, vous verrez; elle exclura nos maîtres. — Qu'elle essaie!

Pendant une heure, les jeunes gens écoutèrent ces propos et les cris. La scène leur semblait horrible et attachante. Cette masse noire qui s'agitait confusément, fluant et refluant comme de la boue qu'on pousse; ces yeux vides, ces physionomies stupides et furieuses, les impressionnaient ainsi qu'une chose immonde. Pourtant ils restaient là. Touron dit enfin :

— Il faut partir, ou nous arriverons trop tard à Bellevue.

Claire Vuillemot, qui semblait plus frappée que les autres, considéra longuement cette foule.

— Les malheureux! murmurait-elle. Et elle suivit ses compagnons.

Au même instant, des porteurs de journaux envahissaient la chaussée, offrant une édition nouvelle. On se disputait leurs exemplaires, on se groupait à plusieurs pour les lire : Tel, tant de voix; tel autre, tant... On étudiait les ballottages, on supputait les suffrages par dizaines, et personne, semble-t-il, ne lut ou n'attacha la moindre importance à une courte dépêche, ainsi conçue :

« Hôpital de Villejuif; neuf heures. — Quatre-

vingt-trois hospitalisés viennent d'être frappés d'un mal étrange et foudroyant. Dix ont succombé et l'état de la plupart des autres est désespéré. Le bruit court que des cas ont éclaté dans le pays. L'administration croit à un empoisonnement. »

Quand ils eurent franchi, une heure plus tard, la porte du collège des hautes études scientifiques, les jeunes gens furent soulagés. La propreté éblouissante des murs, les fleurs dans les jardinières, la grâce digne de l'étudiant qui les accueillit, tout les ramenait dans un milieu familier.

Ils furent introduits au salon, d'où sortaient des bruits de rire et de musique. On y dansait. Les couples s'arrêtèrent pour fêter les nouveaux arrivants. On les fit asseoir, on les interrogea. D'où venaient-ils ? Pourquoi si tard ? On avait désespéré de les voir. Ils dirent quelle curiosité les avait retenus à Paris : Les élections ! Le téléphone renseignait à Bellevue, et les nouvelles n'entravaient pas les danses. Qu'importait un Parlement ?

L'entretien ne se prolongea pas. Dès que les voyageurs eurent absorbé quelques tasses de camomille, on les mena dans leurs chambres, car ils étaient poudreux et semblaient las.

Le lendemain, à la première heure, chacun d'eux

reçut un petit mot : Vincent Tillier les invitait à déjeuner avec lui.

***

Tillier était un homme de cinquante ans. Il avait au cours de sa vie beaucoup joui par son travail, beaucoup souffert par ses affections. Agé de trente ans à peine, il avait perdu, dans un accident d'automobile, sa jeune femme et sa fille unique.

Tillier avait toujours été un laborieux ; sa ressource contre le désespoir fut un redoublement d'ardeur au travail. Aidé par une dizaine d'élèves, en moins de sept années, il rédigea cette admirable bibliographie systématique des sciences chimiques, œuvre devant laquelle avait reculé la patience allemande. Il crut qu'il pourrait s'accorder un peu de relâche après ce long effort, et il essaya de se reposer. Mais il s'aperçut aussitôt que sa peine était entière dans son cœur : les visages des deux mortes l'accompagnaient toujours. Il comprit que désormais sa tristesse ne le quitterait plus, et il accepta cette destinée. Il souffrirait, il travaillerait, et constamment il entendrait les deux voix incessantes de la vie : celle-là, plaintive et lamentable, qui prolonge les destructions ; celle-ci, glorieuse et rajeunissante, qui fait écho à toutes les créations et rassérène les cœurs brisés. Il demanda, il obtint

la direction du laboratoire de chimie végétale fondé à Bellevue, vers 1880, par Marcellin Berthelot. Il entreprit aussitôt de le transformer d'une manière conforme à ses goûts, qui étaient ceux d'un organisateur plutôt que d'un inventeur. Il résolut d'y adjoindre un collège de hautes études scientifiques où les syndicats ouvriers, les associations productrices enverraient leurs sujets d'élite. Tillier voyait dans cette institution un moyen d'unir plus étroitement ces deux mondes du savoir et du travail où s'était concentrée toute la noblesse humaine, et de fortifier ainsi l'influence de cette haute culture qu'il aimait surtout. Il parcourut la France, visita, convainquit les principaux administrateurs socialistes, fit voter les subventions nécessaires, et, après dix-huit mois de diplomatie, il eut cette joie de recevoir un premier groupe de quinze étudiants dans l'annexe édifiée à cet effet.

Le nouveau collège réussit à merveille, et prit l'activité entière de Vincent Tillier. Il travaillait énergiquement, et il exigeait de tous l'observance de ses rigoureuses méthodes. Les occupations étaient incessantes et réglées. La matinée appartenait aux cours, l'après-midi aux recherches individuelles et aux travaux pratiques; à la fin de chaque journée, les étudiants, réunis sous la direction du chef, exposaient et discutaient quelques-uns des résultats

obtenus. Les indications les plus intéressantes étaient consignées dans les Annales semestrielles du collège. Le soir était laissé aux chants, aux danses et aux jeux.

Ainsi vivaient Tillier et ses élèves, avec une régularité qui faisait passer les jours et qui donnait au travail sa fécondité et sa douceur entières. Les élèves étaient heureux. Tillier, s'il avait pu l'être, l'eût été. Mais il sentait toujours sa brisure intérieure. Les menus faits de la vie, en le touchant, rendaient un son douteux comme le marteau qui tombe sur une cloche fêlée et quand il se retrouvait chaque soir, seul à table, il s'étonnait de n'être pas découragé : ce sentiment lui était tout à fait inconnu. « C'est comme une lacune qu'il y aurait en moi, pensait-il en souriant à travers sa tristesse, — une heureuse lacune. »

*
* *

Le lendemain, à l'heure convenue, les jeunes gens se dirigèrent vers la maison de Tillier. Très simple, et restée telle qu'au dix-neuvième siècle Berthelot l'avait construite, elle s'élevait en haut de la colline, dominant un verger en pente qui laissait entrevoir, à travers ses verdures, l'étendue immense de Paris, hérissée de flèches et de dômes : vue de loin et de haut la vieille cité avait grand air.

Tillier apparut sur le perron de la modeste entrée, et voyant les nouveaux venus, tout de suite il alla vers eux. Des yeux profonds et doux, un sourire affable humanisaient son étrange visage qu'on eût dit taillé à coups de bêche dans quelque motte de terre dure.

— Nous vous attendions hier soir pour dîner, leur dit-il; mais notre capitale vous a retenus, paraît-il.

— Nous avons voulu apprendre à Paris le résultat des élections, dit Touron.

— Oh! ces élections... comme on exagère l'importance de ces choses-là; les majorités parlementaires, je n'y crois guère : d'autres forces décident. Allons déjeuner, si vous le voulez bien.

On fut douze à table : Tillier avait invité, avec les six nouveaux venus, son secrétaire Raoul Herdey et quatre de ses meilleurs élèves : Anatole Bergougnan, Pierre Coudroit, Vittoria Vivanti, une italienne, et Bezoukoff, un russe. Les présentations faites, on s'assit. Les divers services avaient été disposés simultanément sur la nappe blanche et parsemée de fleurs : œufs, laitages, légumes verts, boulettes d'albumine au café, fruits et miel. Chacun se servait à sa guise, car il n'y avait aucun domestique dans l'établissement.

— Ah! mademoiselle, dit Herdey, s'adressant à

Claire, vous ne trouverez ici ni le lait, ni le miel de vos montagnes. Comme il est bon, votre miel! et votre pain d'épices! Il faut le manger au sortir du four, tout chaud! quel régal!

— N'êtes-vous pas de Poligny, mademoiselle? interrogea Vittoria Vivanti.

— En effet.

— Je connais votre colonie, et nous la connaissons tous en Italie par les livres qu'elle a produits, de bien beaux livres sur l'apiculture, bien beaux!

— Remarquablement exacts, dit Bergougnan.

— Nous tâchons de travailler avec méthode, répondit la jeune fille, rose de joie et troublée comme si on l'eût vantée elle-même.

Vincent Tillier écoutait en silence. Posément il arrêtait son regard sur celui qui parlait, — regard un peu tendu, et qui semblait fixé par une continuelle recherche. Il avait du plaisir à voir ces jeunes gens. Il aimait leurs voix franches, leurs teints clairs, leurs manières aisées; il aimait à retrouver en eux ces qualités que le vingtième siècle, après le dix-neuvième, avait lentement désapprises : le goût de l'action et de la politesse, de la décence et de la gaieté, de l'énergie et de l'équilibre ; le goût, en toutes choses, d'une forte et gracieuse rectitude. Il demanda :

— J'ai su qu'on avait essayé de nouvelles

méthodes pédagogiques à Poligny ; pourriez-vous me les exposer, mademoiselle ?

La jeune fille répéta de bonne grâce les explications qu'elle avait données la veille en chemin de fer, et quand elle eut achevé :

— C'est excellent, répondit Tillier. Dire que nous nous attardons en France au système d'un maître pour trente enfants !

Vittoria Vivanti, Bergougnan demandèrent quelques renseignements supplémentaires. Claire fit réponse à tous. On parla des particularités du laboratoire, et du vieux poète Jussieu, qui né dans la colonie, y achevait heureusement sa vie pour le plus grand charme de tous.

— Que vos récits sont bons à entendre, mademoiselle ! dit Tillier. Dans vos colonies, vous savez vivre, vous autres socialistes libertaires, vous êtes tendus... et la tension, c'est cela qui manque aux hommes. Ils croient qu'on peut jouir de la vie, jouir passivement... quelle idolâtrie ! La vie, cela n'existe pas. On veut la saisir : mais c'est un fantôme, et on tombe. La vie, il faut la ressusciter, la créer à chaque instant, — travailler, en un mot. On ne jouit en réalité que de la peine qu'on s'est donnée.

Herdey intervint :

— L'erreur, dit-il, je la comprends. C'est une

sorte d'illusion optique. La situation des hommes aujourd'hui est tout à fait étrange, pitoyable. Non seulement ils sont privés d'instinct, et tous les animaux en ont ; c'est bien pis. Ils ont des instincts qui les trompent. Ils sont restés, n'est-ce pas? identiquement tels que la nature les a façonnés en trois ou quatre cent mille années. Ils ont des instincts qui les inclinent à bien manger, à bien dormir, à préférer les choses agréables. Et ces goûts étaient sans danger pour des malheureux que la vie pressait terriblement, et qui avaient le choix entre peu de douceurs. Mais voici qu'en deux siècles à peine, nous, savants, nous avons transformé la réalité, diminué les périls, atténué les souffrances, multiplié les plaisirs. Résultat : nos instincts portent à faux, ils nous font trébucher en aveugles dans une nature pour laquelle ils n'ont pas été faits.

Herdey se tut ; puis, nul ne répondant, il poursuivit :

— Tenez, dit-il ; il y a un effort dont la nature nous avait donné l'habitude et presque l'instinct, c'était l'effort guerrier. Pour la guerre, l'humanité sortait de son apathie. Et depuis cent ans on ne s'est pas battu. Notre seul instinct héroïque est devenu inutile. Pour moi, je plains les hommes : ce sont de pauvres êtres désorientés dans le monde nouveau de la science.

Un des nouveaux venus, qui jusqu'alors avait timidement écouté, se hasarda :

— Mais alors, dit-il, ils auraient donc raison, ces naturiens qui renoncent aux machines et qui labourent la terre ?

— Eh ! répondit Tillier, peut-on retourner en arrière ? Nous n'avons plus le choix, il faut que nous nous transformions nous-mêmes pour nous adapter à ce nouveau monde de la science dont parle Herdey. Nous transformer : déterminer de nouveaux instincts, accroître la vertu ; l'entreprise est plus malaisée que la captation des forces extérieures... Nous-même : quel objet difficile ; une conscience si superficielle, des images qui fuient, des motifs qui s'ignorent, des aspirations qui se contrarient, et des désirs, surtout, des désirs de faiblesse, nos plus antiques instincts qui s'opposent à la tâche nécessaire. Nous-même : un objet, un sujet ; un objet toujours en fuite, un sujet toujours en révolte. La nature est commode : elle tient dans nos cornues, mais nous-même ! et quel jeu vain est le nôtre, savants, si nous ne sommes que savants, occupés à dominer des forces pour ensuite les jeter au hasard dans cet abîme de faiblesses, la conscience, ou plutôt l'inconscience des hommes ! c'est là-dedans qu'il faut travailler aujourd'hui !

Bergougnan leva son visage grave et carré.

— Je ne crois pas au succès, dit-il.

— Et pourquoi non ?

— L'humanité est mal équilibrée ; trop d'intelligence, trop peu de caractère. Le désaccord ira toujours augmentant et il y aura une catastrophe au bout.

— Que vos prédictions sont rapides ! répondit Tillier. L'humanité, pensez quelle multitude d'êtres elle enferme, combien de races, de possibilités ; et pensez combien de catastrophes elle a traversées, depuis le grand déluge jusqu'à la dégradation d'aujourd'hui, qui est aussi une catastrophe. Elle a survécu aux famines de l'ancien régime. Pourquoi la pléthore actuelle...

— Elle est beaucoup plus dangereuse. Pour simplifier le cas : prenez un homme qui depuis longtemps a été mal nourri, mal, mais sainement, et fournissez-lui un bon régime : en dix jours vous le ravigotez. Prenez au contraire un homme qui s'est alimenté avec excès. Il n'y a rien à faire. Ses organes sont détériorés pour toujours. Il est un dégénéré, et vous savez, Herdey, vous qui êtes médecin, qu'on ne relève pas un dégénéré. Mourir de faim, c'est désagréable, mais ce n'est pas mauvais pour la santé.

Bezoukoff, le Slave aux traits de Kalmouk, leva un visage irrité où clignotaient deux petits yeux.

— Vous ne comprenez pas, s'écria-t-il, vous ne comprendrez donc jàmais ! Il y a des forces nouvelles, pour la conscience comme pour la nature. Qui connaissait, il y a cent cinquante ans, les ondes herziennes ? Elles nous donnent l'énergie, la lumière aujourd'hui. Eh bien, il y a des ondes psychiques, je vous dis... on peut les saisir dans les états profonds de l'hypnose ; moi-même, je les ai saisies ; et c'est là qu'il faut chercher. Mais vous ne voulez pas comprendre ! vous dites : c'est de l'occultisme, et vous haussez les épaules.

— Nous croyons, expliqua doucement Tillier, que vous méprenez pour une force une combustion de réserves nerveuses ; votre méthode...

Bezoukoff interrompit :

— Des mots ! qu'est-ce, une *combustion ?* qu'est-ce, une *réserve ?* qu'est-ce que cela signifie, *nerveux ?*

Il pâlit, ses mains tremblèrent. Le spectacle de cette colère affecta les convives et il y eut un silence pénible. Tillier se leva de table, car le repas était terminé.

A cette minute, un coup de gong résonna, et, comme tous passaient dans la pièce voisine, l'étudiant de service apparut. Il avait entre les mains une carte de visite qu'il remit à Tillier.

— M. Blaise de Bruyère, de *la Dépêche du Soir,* demande à vous dire un mot.

— Que veut-il ?

— Il parle d'une interview sur cette maladie...

— Ah ! cette maladie dont on parlait hier... cela paraissait curieux. Qu'il vienne, il nous en donnera les nouvelles.

M. Blaise de Bruyère fut bientôt introduit. Il entra, chapeau bas, avec des pas menus et des courbettes circulaires. C'était un petit homme décharné. Il ressemblait à ces insectes qui ont pour tout visage deux yeux ronds comme des boules dominant de larges mandibules ; il était fort laid. Tillier alla vers lui :

— Vous venez m'interroger sur cette maladie, paraît-il ? Mais il faudra, monsieur, que vous me renseigniez d'abord, car je ne suis pas au courant.

— N'avez-vous pas lu les journaux, ce matin ?

— Non.

— Mais c'est affreux, monsieur ! Il est mort cette nuit plus de cinq cents personnes. La terreur est partout.

Le malheureux semblait effectivement très effrayé. Il serrait un journal dans ses mains fiévreuses. Tillier le prit et l'ouvrit. C'était une sorte d'immense liasse, un imbroglio de douze pages accolées les unes aux autres. Il n'y avait pas d'article à proprement parler, mais une multitude de petites dépêches, précédées chacune d'un gros titre et d'une

image qui épargnaient presque au lecteur la peine de lire. Tillier, perdu dans ce fatras, demanda :

— Où sont vos nouvelles?

— Ici, les dernières, fit le petit homme, et il accommoda ses feuilles d'une main preste.

— Voyons les chiffres, murmura Tillier. Tel asile... cela commence toujours dans les asiles... tel asile, la Ville-Évrard, quarante-deux décès, huit pour cent; Villebon, sept pour cent; Saint-Germain, onze pour cent... tous ces décès parmi les hospitalisés ; le personnel indemne...

— Le personnel est presque toujours tempérant, interrompit Herdey. Il semble que le mal frappe exclusivement les dégénérés.

— Les symptômes, poursuivit Tillier : chaleur interne, soif, gangrène des extrémités annoncée par des taches bleues sous les ongles... c'est singulier ! Cela me fait songer au travail de Vermorel. Monsieur de Bruyère, pour moi, je ne sais rien. Mais procurez-vous un ouvrage du docteur Vermorel, paru voici quinze jours, et intitulé : *Observations sur quelques cas récents de pathologie anormale*. Tout ce que vous y lirez concorde étrangement, et dans une certaine mesure annonce vos nouvelles d'aujourd'hui.

— Mais n'avez-vous pas une appréciation générale ?

— Je peux seulement vous indiquer ce que Vermorel n'a pas écrit, mais ce qu'il dit en conversation : il croit possible qu'une maladie inconnue apparaisse et élimine durement les affaiblis que nous traitons dans nos hôpitaux. Un tel événement, monsieur, ne serait pas tout à fait un mal. La mort est une bonne éducatrice, — plus exactement, la peur de la mort.

— Vous plaisantez...

— Non, monsieur, je ne plaisante pas, répondit Tillier avec une violence soudaine. Ces morts dont vous m'apportez la nouvelle, j'en parle sans ironie, mais sans pitié, je vous le déclare. Quoi, monsieur! depuis cent années vous piétinez, vous et les vôtres, et vous vous enlizez dans le monde admirable que nous savants, nous seuls, avions inventé ; vous vous perdez avec vos folies et vous perdez en même temps ce que nous avions créé ; et quand vous êtes châtiés, il faudrait que nous eussions pitié? C'est impossible. Vous avez choisi l'ivresse, l'extatisme ; subissez les conséquences. Tenez : je me souviens d'une forte idée qu'exprimait à la fin du dix-neuvième siècle l'Allemand Nietzsche. En certains cas, disait-il, une philosophie nihiliste peut être utile, comme un marteau puissant, pour briser les races mourantes, les rejeter hors du chemin et ouvrir les voies à un nouvel ordre de vie en satisfaisant les

dégénérés dans leur désir de mort. Cette idée, je vous la livre, monsieur, et vous l'applique. Répétez-la donc à vos lecteurs. Ils ont méprisé nos conseils, répudié notre discipline. L'épidémie qui s'annonce pourra satisfaire leur désir de mort.

— Votre commission sera faite, monsieur, n'en doutez pas, dit le journaliste tout blême.

Il se retira ; et, dans le court silence qui suivit son départ, Bezoukoff se leva et de même sortit.

— Bezoukoff ne paraît guère content, remarqua un des camarades.

Et un autre, qui était assis auprès de Jean Schrader, lui dit en manière d'explication :

— Bezoukoff est un spirite, un morphinomane, croyons-nous, comme presque tous ces Russes qui viennent étudier ici.

En effet : après le grand effort d'émancipation qu'elle avait fourni au début du vingtième siècle, la Russie occidentale, écrasée sous un flot de milices barbares, kurdes, circassiennes, afghanes et mongoles, s'était abandonnée. Le mysticisme avait consolé les révolutionnaires vaincus, et une multitude de sectes, silencieusement répandues, s'étaient taillé chacune leur domaine dans la prison orientale irrémédiablement close.

Raoul Herdey confirma la parole qui venait d'être dite :

— Bezoukoff est un extatique, un fanatique. Vous êtes trop bon de l'inviter ici, monsieur Tillier. Il vous déteste, — et avec vous nous tous, d'ailleurs.

— Je sais, je sais, répondit Tillier, mais il expérimente si bien.

Puis, s'adressant à Claire :

— Mademoiselle, lui dit-il, voudriez-vous passer un instant dans mon bureau ? Il faut que nous causions travail. Messieurs, je vous verrai ensuite.

DEUXIÈME PARTIE

τάξις ἀταξίαν διώκει.

L'ordre poursuit le désordre.

DEUXIÈME PARTIE

Les journaux du soir publièrent d'effrayantes dépêches. Expédiées de tous les coins de France et d'Europe, elles disaient toutes : le mal est apparu ; tant d'atteints, autant de morts. Presque toujours l'épidémie avait éclaté dans les asiles de fous et d'épuisés. En plus d'un cas elle y avait exercé de foudroyants ravages : à Nuremberg, Harlem, Innspruck, Côme, Reggio, Senlis, au Mans, la quasi unanimité des hospitalisés avait été frappée en quelques heures d'une décomposition immonde.

Les gens achetaient les journaux avec fièvre et s'attroupaient dans la rue pour les lire. Les questions, les réponses, s'entre-croisaient, mais brèves et comme retenues par la peur. L'explosion simultanée du fléau terrifiait. Sans doute le mal avait longtemps couvé avant d'avoir acquis la force et l'essor. Les dépêches parcourues, on lisait l'interview de Tillier : « Répétez-le donc à vos lecteurs : ils ont dédaigné nos conseils, répudié notre disci-

pline; l'épidémie qui s'annonce pourra satisfaire leur désir de mort... » Alors s'élevaient des rumeurs :

— Ils n'acceptent pas leur défaite d'hier, les sectaires ! — Ils sont haineux, ils nous tueraient ! — Nous, les inadaptés, comme ils prononcent !

Et si quelque modéré protestait, les voix, jusqu'alors isolées, se pressaient et prenaient des inflexions mauvaises :

— Ah, vous en êtes, des buveurs d'eau, des buveurs de lait ! Ne restez donc pas avec nous, puisque nous empoisonnons ! Les empoisonneurs, c'est eux-mêmes, les intellectuels et leurs quarante cliques, les pédagogues et les hygiénistes ! La preuve qu'ils l'ont voulue et faite, leur maladie, c'est qu'elle éclate partout à la fois, — est-ce naturel ? Et dans les asiles, où ils sont les maîtres ! Ils veulent tout détruire pour régner entre eux.

Ces formules de colère, à peine trouvées, se propageaient de groupe en groupe. Elles entraient vite dans ces cerveaux, énervés par les excès et par la peur. Elles les fanatisaient. Une invincible association d'idées unit la défaite électorale des positivistes et l'explosion de l'épidémie : celle-ci était une vengeance, et le commencement du grand attentat de la caste orgueilleuse contre la multitude des hommes.

Des bandes se formèrent, grondant des menaces

rythmées. Dans les cirques bondés le public était inattentif. Il écoutait les rumeurs de l'émeute et regardait à peine les spectacles qui lui étaient offerts. Deux lutteurs moururent au Palais de la Mort. A peine si les vainqueurs furent applaudis. A la Maison du Rêve, où quinze cents individus pressés recevaient, les yeux fixes et la mine extatique, les effluves magnétiques jetés vers eux par de puissants radiateurs, une femme s'écria tout à coup :

— Je suis prise... je suis morte ! Elle tremblait de tous ses membres. Une rumeur effroyable s'éleva dans la salle.

— Regardez les mains !

Une ligne bleue marquait le contour des ongles.

— Elles sont bleues ! hurlèrent dix voix épouvantées.

La femme criait toujours :

— Emmenez-moi ! sauvez-moi !

Mais ceux mêmes qui l'accompagnaient s'écartèrent d'elle. Les spectateurs, hurlant d'effroi, se houlèrent aux portes, et coururent accroître en s'y mêlant les remous de la foule.

***

Tillier était assis avec quelques amis sur la terrasse de Meudon. Tous savaient les nouvelles

récentes, et considéraient avec un sentiment d'angoisse la ville immense étendue à leurs pieds. Un casque de brume souillée, planant au-dessus d'elle, cachait les étoiles au bas de l'horizon, et traçait une barre sombre entre la ville et le ciel pur.

— Terrible chose ! dit le docteur Vermorel, mais ces conditions morbides ne pouvaient durer longtemps... nous étions sur la limite d'une catastrophe ; elle est venue, que sera-t-elle ?

Il continua, monologuant dans le silence attristé plutôt qu'attentif des autres.

— Que sera-t-elle demain ? Qui prendra-t-elle ? C'est un nouveau déluge, une eau qui monte... Puissent les tempérants être sauvés ! puissions-nous avoir notre mont Ararat!

On entendit un bruit de pas qui approchaient.

— Ah ! fit Tillier, ce sont nos jurassiens d'hier; ils reviennent de Paris. Avez-vous les journaux, jeunes gens ?

— C'est affreux, dit Jean avec animation, on vous insulte.

— Je sais, je sais, répondit-il, et il ouvrit *la Dépêche du Soir,* que lui tendait Claude Touron. Voici l'article : « Au moment où une catastrophe inouïe, où un fléau d'un autre âge plane sur les cœurs et les étreint, on appréciera le message de M. Tillier. On n'oubliera pas la façon cavalière

dont il envoie ses semblables à la mort. On prendra note. On tirera des conséquences. Où sont-ils donc, les temps où les savants voulaient être les serviteurs de l'humanité, où ils étaient Français? » et caetera... et caetera... cela continue... Je comprends leur révolte. Les paroles de Nietzsche étaient dures, elles avaient un accent brutal. Mais avec toute la douceur et toute la bonté du monde, qu'y pouvons-nous? Nous sommes à une heure de destruction.

— N'entendez-vous rien? fit quelqu'un.

— Si fait...

— Des voix... des rumeurs...

— J'ai entendu mon nom, dit Tillier, on crie : Mort à Tillier! on vient ici.

Ces hommes étaient debout, appuyés contre les rudes arêtes du vieux parapet; ils regardaient dehors vers la route obscure, et ils écoutaient, silencieux et le cœur serré par le voisinage attristant de la haine. Soudain, quelque objet, vigoureusement lancé d'en bas, passa juste entre deux têtes. Au même instant, un cri s'éleva, un cri furieux et rauque :

— Mort aux assassins!

— Qu'est-ce donc?

— Une pierre.

— Nos silhouettes se détachent sur le ciel clair.

— Retirons-nous.

Comme ils remontaient à pas lents vers le jardin, une clameur triomphante salua leur retraite, que suivit une nouvelle et drue volée de projectiles.

— Avez-vous lu dans *la Dépêche du Soir ?* dit Raoul Herdey. A Varsovie, on a cerné et brûlé le quartier des Juifs. Il y a plus de trois cents victimes. On les accusait d'avoir empoisonné les aqueducs.

— Ces épidémies affolent.

— Ce fut de même en 1832, dit le docteur Vermorel, quand éclata le choléra. Et, ou je me trompe fort, ou le choléra n'était qu'un jeu d'enfant comparé au fléau qui nous frappe. Alors, la maladie était relativement connue, et l'humanité à peu près saine. Aujourd'hui...

— Qui donc vient en courant vers nous? dit Tillier. Ah! c'est le citoyen Jouandanne, le secrétaire de l'Union coopérative de Meudon. Qu'est-ce qui vous amène, citoyen?

— Mais je suis venu avec des amis, monsieur Tillier; savez-vous que ces fanatisés parlent d'envahir votre établissement et de tout casser dans vos laboratoires? Ils disent que la maladie est dans vos cornues. Mais ne craignez rien. Il y a cinquante militants là-haut, qui font bonne garde.

— Quoi, fit Tillier en pressant le pas, les choses

en sont là ? Merci beaucoup, à vous et à vos amis... d'autant qu'hier nous étions en querelle, vous libertaires et moi positiviste...

— Oui! répondit Jouandanne, des querelles, nous en avons eu, nous en aurons encore. Mais, voyez-vous, contre les inconscients, nous serons toujours d'accord.

— Je le crois aussi, répliqua Tillier.

Ils étaient arrivés en haut du parc, près de la maison et des laboratoires; les cinquante militants étaient là, couchés sur l'herbe, car la nuit était douce. Tillier les remercia vivement et leur demanda si quelque incident était survenu. Mais non, ou si peu que rien : Une bande avait essayé d'ébranler la porte ; menacée, elle s'était éloignée et n'avait pas reparu. La conversation se prolongea quelques instants. Mais il était tard, et on avait tout dit, — tout sur le présent et tout sur l'avenir, qui n'autorisait que des craintes, imprécises et terribles. On se quitta.

— Vous rentrez seul, Vermorel? demanda Tillier. Ce n'est pas très prudent, peut-être. On vous connaît.

— Laissez donc, répondit le médecin. Je sais m'y prendre avec les fous depuis trente ans que je les soigne.

Il tourna du côté des bois, se dirigeant vers son

asile de Velizy. Et Jouandanne et les cinquante militants descendirent à gauche, vers Meudon. Au-dessus de l'ombre où ils disparurent, le ciel, éclairé par le reflet des splendeurs parisiennes, était livide et sans étoiles, pareil à une chair malsaine.

***

Un jour, deux jours passèrent. La maladie et la folie se propageaient sur toute l'Europe. Elles avançaient plus lentement ou plus vite; mais jamais elles ne reculaient.

Les foules en appelaient aux gouvernants. Que pouvaient-ils? En France, les ministres libéraux-populistes, éperdus, demandèrent conseil à ces mêmes hommes qu'insultait leur parti, aux savants.

Leur Fédération répondit par un hautain refus que tous les journaux imprimèrent :

« Monsieur le Ministre,

« En 1945, dès l'année de sa fondation, la Fédération des sociétés savantes déclarait :

« Nous avons le droit et, vis-à-vis de l'humanité,
« nous avons le devoir de gouverner la consom-
« mation des richesses que nous avons créées.

« Ceux-là se trompent gravement, et s'en repen-

« tiront un jour, qui s'imaginent pouvoir bénéfi-
« cier de nos découvertes et répudier notre disci-
« pline. »

« Ces paroles étaient prophétiques. Elles ne furent pas écoutées. Les pouvoirs publics, les individus ont persisté dans les errements par nous signalés. Contre la dissolution libérale et démocratique rien n'a été fait.

« L'inévitable catastrophe est enfin survenue. Il ne paraît pas, Monsieur le Ministre, qu'elle ait éclairé votre gouvernement.

« Vous nous priez de déléguer auprès de vous une commission consultative. Hélas, Monsieur le Ministre, nous savons par expérience la valeur de telles commissions : elles fonctionnent depuis un long siècle; nul n'a voulu les écouter.

« Que pourrions-nous dire aujourd'hui?

« Ou bien vous nous consulteriez sur la maladie même qui vient d'apparaître, et sur elle nous ne savons rien : elle est un phénomène nouveau, nous ne pouvons que l'étudier. Nos recherches seront publiées, elles appartiendront à tous.

« Ou bien vous nous consulteriez sur les règles de l'hygiène sociale, et nous aurions des avis nombreux et précis à donner. Mais vous les connaissez sans doute, car nous les avons maintes fois répétés, à vos prédécesseurs et à vous-même.

« Monsieur le Ministre, nous sommes prêts à assumer toutes les responsabilités et toutes les charges du pouvoir; mais nous en réclamons d'abord toutes les prérogatives. »

Donc, ils refusaient leur aide, ces bienfaiteurs de l'humanité ; satisfaits, ils constataient la catastrophe : elle est *enfin* survenue, disaient-ils. Les feuilles populistes détachèrent ce maladroit *enfin,* l'imprimèrent en lettres énormes. Elles demandèrent des lois contre les positivistes, un régime de terreur. Ne fallait-il pas les traiter en chiens, puisqu'ils traitaient en chiens le commun des hommes ? C'était un long cri de haine et de folie par où s'exprimait l'horrible peur de tous : mort aux savants !

Voyez où leur progrès nous mène ! clamaient les démagogues. Et ils opposaient la vie des vieux âges, qui était douce, en somme, puisqu'on l'acceptait, à la vie insupportable de leur siècle, l'âge d'or de l'ancien régime à l'enfer du monde scientifique. La foule écoutait, et, de toute la force de sa lourde pensée, elle approuvait.

Il apparut bientôt que les positivistes, les tempérants, étaient à peine touchés par le fléau : ce fait étrange envenima l'irritation publique. Des malheureux crurent avec une foi brutale que les savants

voulaient et combinaient leur perte. En plus de trente villes, médecins, pharmaciens furent massacrés, et, dans les hôpitaux, des malades en délire trouvèrent assez de force pour se lever, frapper et mordre avec leurs dents empestées.

Ce fut une rage : elle passa. L'épidémie n'avait point de relâche et les foules se découragèrent d'écouter les démagogues, qui eux-mêmes se lassèrent de crier.

Le mois d'août fut très chaud. Les symptômes de la maladie devinrent plus atroces. La mortalité de la région parisienne, que six millions d'habitants encombraient, dépassa le chiffre de trente-cinq mille par semaine. Les services publics étant désorganisés et débordés, des volontaires, presque tous socialistes et tempérants, firent le travail de l'administration. Ils allèrent de maison en maison enlever les cadavres dont la puanteur décelait la présence.

L'épidémie avait d'abord déterminé un brusque mouvement vers la tempérance. La consommation de la morphine et de l'éther avait baissé. Mais, soit que la privation fût trop dure, soit que le bénéfice n'en eût pas assez vite paru, les chiffres de la consommation se relevèrent avec rapidité, et bientôt égalèrent les maxima antérieurs. Les pratiques euthanasiques devinrent ordinaires. Chaque se-

maine, à Paris seulement, cinq ou six cents personnes se donnèrent une mort choisie.

Pourtant quelques-uns cherchaient à se ressaisir, à rompre leurs habitudes de narcotiques et de paresse. Ceux-là s'étaient éloignés des grandes villes. Profitant de la saison chaude, ils avaient installé de vastes campements aux abords des forêts dont les senteurs, croyait-on, prévenaient la maladie. De telles agglomérations s'étaient formées dans les régions boisées qui s'étendent autour de Paris, et vers Nevers, et dans les Landes et les Ardennes.

Ces fugitifs rêvaient d'imiter les tempérants dont l'immunité relative inspirait à tous la colère et l'envie. Quelques-uns d'entre eux allèrent visiter une colonie socialiste-libertaire. On leur montra les chambres à coucher, élégantes et simples, les vastes ateliers, la salle pour les concerts, le stade pour les jeux athlétiques, — et l'infirmerie, qui était vide.

Les visiteurs furent émerveillés de ce qu'ils avaient vu. Ils voulurent s'imposer des tâches, des disciplines. Mais le fléau continua de trancher parmi eux, et lorsque survint l'ennui des premières fraîcheurs, la plupart s'en retournèrent vers les villes, mourir, puisqu'il fallait mourir, avec des amis et des habitudes.

D'autres s'obstinèrent. La peur, peut-être un

sentiment plus noble, l'horreur de la déchéance, les avait rendus persistants. Ils avaient bravement pratiqué la vie rustique et ne voulaient pas laisser perdre l'énergie qu'ils avaient reconquise. Parmi eux il y avait beaucoup de mères, de femmes enceintes, qui, même abandonnées des hommes, restaient là maintenues par la volonté de sauver leurs enfants, par un instinct de maternité que la civilisation n'avait pu abolir. Mais à l'entrée de la saison mauvaise, le découragement les gagna, et brusquement, leur espoir se tourna vers les colonies libertaires. Là ne trouveraient-ils pas un asile, une direction? Ils supplièrent qu'on les admît, qu'on les recueillît tout au moins.

Libertaires et tempérants hésitaient à répondre. Vermorel et Tillier proposèrent une solution qui prévalut. Certes, dirent-ils, nous ne devons pas compromettre nos seuls points de résistance contre une épidémie exterminatrice. Mais pourquoi ne créerions-nous pas, en dehors de nos colonies, des résidences, des stations hygiéniques, où nous recevrions comme stagiaires ceux que nous ne pouvons admettre d'emblée? Nous pourrions les éprouver, et concilier ainsi la prudence et l'humanité.

Une colonie auvergnate, située à Vic-sur-Cère, aussitôt tenta l'essai. A peine eut-elle annoncé l'ouverture d'une station hygiénique, vingt mille sup-

pliques lui furent adressées. Parmi cette multitude apeurée il fallut choisir les deux cents meilleurs. Ils furent prévenus qu'ils allaient endurer les disciplines régénératrices les plus dures. Ils promirent obéissance, et dès lors furent soumis à l'autorité absolue d'un médecin assisté par cinq aides.

Les autres colonies suivirent l'exemple donné par Vic-sur-Cère, et des milliers de stagiaires furent bientôt recueillis dans des locaux vacants ou des villages abandonnés.

*
* *

Bientôt Tillier se trouva presque seul à Bellevue. La plupart des élèves avaient rejoint leurs colonies. Bezoukoff était mystérieusement parti, laissant à deviner qu'il avait découvert dans les forces occultes un remède au fléau. Herdey organisait une station hygiénique dans la vallée de Port-Royal. Vittoria Vivanti, Jean Schrader et Claire Vuillemot, qui seuls étaient demeurés, vivaient étroitement unis, comme serrés les uns contre les autres par l'horreur qui les entourait.

Depuis le départ de Herdey, Vittoria travaillait constamment avec Tillier, et celui-ci, qui d'abord avait redouté cette rupture d'habitudes, s'aperçut bientôt qu'il gagnait au change. Il fut charmé par

la finesse toute féminine que la jeune fille mettait au service d'un savoir déjà vaste, et peut-être fut-il inconsciemment séduit par la promptitude toute féminine aussi de son attention et de son obéissance.

Ils étudiaient la maladie. Chaque soir, le docteur Vermorel venait de son hospice de Velizy, apportant des substances à analyser, excréments ou débris de membres gangrenés. On lui rendait compte des recherches du jour, on préparait celles du lendemain. Les difficultés étaient extrêmes. Les affinités d'un grand nombre de bactéries avaient changé. Ces petits êtres subissaient capricieusement l'action des matières colorantes qui autrefois les décelaient à coup sûr. Certains dépérissaient dans les plus énergiques bouillons de culture. Le monde des micro-organismes semblait bouleversé comme celui des hommes. Le moindre examen exigeait cent précautions minutieuses qui ne prévenaient pas les déceptions les plus imprévues et parfois les plus ridicules. Tillier, Vittoria, Claire et Jean travaillaient avec une ardeur à laquelle ces deux derniers mêlaient les rires exubérants de leurs dix-huit ans. Ces manipulations de laboratoire avaient leur agrément et leur gaieté.

Les sujets d'entretien étaient peu variés. Ils étaient imposés par la nature, constamment répétés et parcils à eux-mêmes. L'extermination des foules

continuait. En trois mois quatre cent mille Parisiens eurent péri, et dans les colonies même, le nombre des atteints croissait un peu.

— Mes dernières recherches, dit Vermorel, ont confirmé notre mémoire du mois dernier. La maladie respecte ceux qui ont dans leur sang l'acquit de deux générations saines, parents et grands-parents ; plus ou moins rudement, elle frappe tous les autres.

— Et nos recherches, dit Vittoria Vivanti, ont confirmé les vôtres. Beaucoup de colonies nous ont écrit : elles suivent vos indications pour le recrutement de leurs stations hygiéniques, et s'en trouvent bien.

— C'est drôle, n'est-ce pas? fit Vermorel avec une expression de gaieté sur son visage d'ordinaire absorbé. Voilà que nous ressuscitons une science généalogique, des quartiers de noblesse physiologique ! Et cela ne fait que commencer, vous verrez.

— Je n'appartiens pas à votre aristocratie, dit Tillier. Un de mes grands-pères m'inquiète. Les plus purs d'entre nous, je crois, ce sont ces jeunes gens, Schrader et mademoiselle Claire. Ils appartiennent à ces familles de militants jurassiens qui s'entrecroisent depuis un siècle. N'y avait-il pas, en 1898, un Vuillemot qui luttait à Poligny contre les antisémites?

— C'est exact, dit la jeune fille.

— Il y avait aussi un Schrader, ajouta Jean. Et nous sommes cousins depuis lors.

Un soir Vermorel arriva, fort animé par les nouvelles du jour.

— Que dites-vous de nos spirites? interrogea-t-il.

C'était la plus récente folie. Venue de Russie, elle avait gagné de proche en proche l'Europe entière. Elle avait ses enthousiastes, qui prêchaient la guérison de tous les maux par le retour à l'âme, un pieux contact avec les réalités occultes; surtout elle avait ses charlatans qui pratiquaient, contre argent, les exorcismes rituels.

Bientôt la multitude s'était tournée vers eux. Ils demandaient si peu, ils promettaient tant, et flattaient si bien les instincts mystiques que développait l'angoisse ! Il y eut partout des cercles de thérapeutes psychiques. Quelques soi-disant « moines », sortis on ne sait d'où, eurent l'idée géniale d'en organiser dans les églises même, et elles s'étaient soudain remplies. Le vieux culte, réduit pour s'adapter aux besoins du temps à quelques parades de sorcellerie, sembla rénové. Les paroisses furent de nouveau ouvertes, les offices fréquentés.

A Notre-Dame même, quelques milliers de spirites avaient tenu une séance de méditation, et c'était cela qui avait si fort affecté Vermorel. La messe, donnée avec cette grandiose mise en scène

dont l'habitude était perdue depuis un demi-siècle, avait impressionné profondément. Pendant le silence de la communion eucharistique, des femmes s'étaient évanouies, des hommes avaient crié. Une ardeur atavique avait entraîné ces malheureux, et, à genoux, le front contre les dalles, ils avaient appelé la santé.

— A Notre-Dame, répétait Vermorel, dix mille fous! Cette église catholique! On la croit toujours parvenue à la dernière déchéance, et elle réussit à déchoir encore.

— Oui, confirma Tillier, c'est horrible.

Il avait parlé avec découragement et la sonorité de sa voix l'impressionna. Il devenait triste; il avait perdu son plus intime ami, puis son beau-frère, tous deux si vite enlevés qu'il n'avait pu les revoir. Il était d'ailleurs incommodé par des malaises physiques très singuliers, et qu'il ne pouvait expliquer que par une influence légère du mal régnant. Il sentait son activité diminuée par cette démoralisation qui est le pire des épidémies. Il n'en témoignait rien et jouait son rôle de maître, mais c'était un véritable rôle, parfois un peu lourd à porter.

Lorsque le temps était propice, la petite société de Bellevue reconduisait Vermorel, au soir tombant, vers Velizy. Le plus souvent, on traversait la

plaine de Villebon et on s'arrêtait à mi-route, dans la forêt.

On revenait alors; Claire et Jean allaient en avant. Vincent Tillier et Vittoria, d'un pas moins vif, les suivaient.

Un soir, — c'était en novembre et le spectacle était magnifique. Une absence continue de vent et de pluie avait prolongé la splendeur automnale. Les troncs s'élevaient, à demi dénudés, avec de légères parures où s'alliaient toutes les nuances de l'or et de la pourpre. L'air était calme, et la nature entière semblait faire silence pour recueillir et absorber les dernières lueurs d'un beau jour à la limite de l'hiver.

— Comme la nature sait mourir! fit Tillier.

Vittoria, d'un hochement de tête, assentit; et Tillier, après un silence, continua sa pensée :

— On pouvait espérer pour l'humanité une fin aussi digne : des êtres qui auraient attendu et accepté la mort sur un globe refroidi. Mais...

Vittoria le reprit avec vivacité.

— Voilà donc où vous en vouliez venir! Vous devenez trop pessimiste ; depuis quelques semaines, vous tendez à désespérer. Il ne faut pas!

— Désespérer est un gros mot. Mais j'espère peu.

— Pourquoi, pourquoi? Tenez, je voudrais que vous connaissiez la Bible. Moi qui suis un peu pro-

testante par ma mère, je l'ai lue enfant, et je n'ai pas oublié. Il y a dans la Bible plusieurs histoires qui ressemblent à celle d'aujourd'hui : le Déluge, Babel, Gomorrhe ; souvenez-vous ! Les gens meurent par milliers et puis il y a un juste, qui sauve tout. Eh bien, il y a des justes aujourd'hui : ils survivront.

— C'est une assurance bien mystique.

— S'ils survivent, poursuivit Vittoria, tenant à son idée, et si tous les autres sont morts, ce pourrait être le salut...

— Vous combinez bien votre idylle, répondit en souriant Tillier. Mais en attendant que tous les autres soient morts, nous vivons dans la pourriture, et cela durera, durera, et si nous finissons par nous désespérer, nous relâcher, alors...

— Vous voyez bien, s'écria triomphalement la jeune fille, qu'il ne faut pas désespérer. Puisque tout repose sur nous, nous devons tout soutenir. Et pourquoi nous attrister ? Nous restons sains, robustes... Cher maître, j'ai honte de vous dire ces choses, à vous si brave ; mais enfin, le bonheur, n'est-ce pas une affaire de bravoure ?

Tillier, qui avait soigneusement écouté, retint ces dernières paroles : bonheur, bravoure ; il se souvint avoir compris de telles pensées, et il tâcha de les ressaisir, de les réintégrer en lui. Mais vaine-

ment : les sonorités fugitives des deux mots s'évanouirent, et Tillier détourna les yeux. Vittoria, qui attendait une réponse, demeura tout interdite, et, sa jeune sérénité n'osant pas affronter la tristesse d'un homme d'âge, elle se tut.

Ils rentrèrent. Un courrier volumineux les attendait. De toutes parts on écrivait à Tillier pour lui donner et lui demander des renseignements sur l'organisation des stations hygiéniques. La soirée fut occupée par un travail de classement.

Avant de s'endormir, Tillier examina certaines émotions de sa vie intime. Il s'assura que Vittoria Vivanti tenait beaucoup de place dans sa pensée. Il l'appréciait parce qu'elle était jeune, dévouée, confiante, et rafraîchissait sa vieille âme attristée ; mais ces mêmes raisons qui l'inclinaient vers elle, lui faisaient rejeter comme horrible toute idée d'union. Il pensa que, moins seul, il serait peut-être moins faible, et résolut d'inviter sa sœur, veuve depuis quelques semaines, à venir habiter avec lui. Ce qu'il fit le lendemain même. Elle accepta, et bientôt Marie Tillier s'ajouta au cercle de Bellevue.

*
* *

Les froids survinrent en décembre très vifs, et la santé publique s'améliora. A la fin de janvier, le

nombre des décès était tombé de quarante mille à six mille par semaine.

Ce fut, par comparaison, un répit. Enfin, on put respirer dans ces colonies libertaires et tempérantes, qui dirigeaient depuis cinq mois la lutte contre le mal. Les sociétaires surmenés avaient besoin de repos. Depuis la fin de novembre, plusieurs d'entre eux avaient été atteints de fièvre et de langueur, de phénomènes morbides à forme lente et déprimante.

Dans les villes, la joie fut bestiale. A Bellevue, la vie fut presque douce. Tillier écrivit un travail sur le fonctionnement des cités hygiéniques. Deux cent mille êtres, dont plus de cinquante mille enfants, y semblaient établis. Pour ceux-là, du moins, on pouvait espérer. Vittoria, Marie, et une amie de celle-ci, une juive, nommée Élisa Kohnson, passaient chaque jour quelques heures avec les orphelins d'un asile voisin. Les trois femmes avaient pour eux une sollicitude inlassable. Elles se flattaient de les sauver. Tillier les prévenait :

— Espérez peu ! Attendez les chaleurs de l'été.

Un matin, à la toute fin de mars, Élisa Kohnson vint frapper à la porte de Marie.

— Marie ! disait-elle d'une voix bouleversée.

— Mais qu'y a-t-il ?

— Les enfants meurent...

Trois étaient morts, cinq se mouraient.

Soudain comme une bourrasque, le fléau s'abattit dans sa force. Les cas lents, dont quelques-uns avaient été observés l'autre année, se répétèrent, et l'épidémie, en cette forme insidieuse, atteignit les tempérants même. Le mal commençait doucement; il fatiguait sans épuiser, et suscitait des symptômes atténués comme les échos d'un cataclysme lointain : c'étaient des sensations de chaleur, à la longue intolérables; des soifs légères, mais inapaisables. Le mal errait à travers les organes, cherchant aux profondeurs du corps quelque tare, quelque hérédité secrète aux dépens de laquelle il pourrait se nourrir. Il se fixait enfin. Alors se produisait un curieux phénomène, la reviviscence des maladies anciennes : vieilles d'un siècle, de deux siècles peut-être, elles sortaient d'un sommeil qui semblait définitif; tuberculeuses, syphilitiques, cancéreuses, généralement bénignes, mais presque toujours longues et déprimantes, elles ressaisissaient leur homme.

Ainsi le fléau enveloppa toute l'humanité. Les trains ne circulèrent plus qu'à très longs intervalles. Les correspondances ne furent plus distribuées. Plus que les bras peut-être, l'énergie fit défaut.

Les tempérants valides travaillèrent pour sauver

de la faim leurs camarades et les masses. Ils ne réussirent pas à prévenir les famines.

Les habitants de Bellevue s'étaient dispersés ; Claire et Jean avaient été rejoindre Herdey à la cité hygiénique de Port-Royal. Vittoria était partie pour l'Auvergne, où elle était tombée malade. Peut-être elle était morte : Tillier, Marie ne savaient pas.

Tillier ressentit les malaises qu'il avait éprouvés l'autre année, et reconnut les premiers symptômes du mal. Il voulut s'arracher à cette torpeur où il fonçait. Il essaya d'aider dans leur travail les quelques militants dont l'énergie et la santé faisaient vivre les habitants de Meudon. En peu de jours, il s'épuisa et dut se renfermer chez lui. Alors il tenta de fixer sa pensée sur les fins générales qu'il se souvenait avoir tant aimées : la culture de l'esprit et du caractère, honneur de la pauvre race des hommes. Il s'imposa de relire quotidiennement cinq pages de Marc Aurèle. La voix du grand empereur le toucha d'abord, puis cessa de le persuader. En vain il relisait : « Regarde au dedans de toi ; c'est au dedans de toi qu'est la source du bien, une source intarissable, pourvu que tu fouilles toujours. » Au dedans de lui-même il ne découvrait que le frémissement de ses hérédités malsaines, sa tête encombrée, ses fonctions difficiles, son haleine

fétide. Tillier, renonçant à toute résistance, se laissa prendre par le mal. Pendant quelques semaines, sa sœur Marie le soigna. Puis elle fut elle-même atteinte.

***

Alors le plus inattendu des événements survint. Les centres de l'énergie arienne étant frappés, les races vaincues réapparurent. De Shangaï à Tanger les musulmans, protégés par leur loi contre les ivresses d'Europe, dirigèrent l'attaque, simultanée sur cette ligne immense. Abaissés au seizième siècle par le progrès scientifique de l'Occident, ils avaient, depuis, silencieusement attendu, réservant leurs forces intactes, et leurs dominateurs se furent à peine affaissés qu'ils reprirent l'offensive. Le signal fut donné par les Indes. L'insurrection propagée à travers l'Asie souleva jusqu'au Maroc. A l'intérieur de la Russie une révolution de même ordre s'effectuait : les aristocraties musulmanes, kurdes, persanes et mongoles, acquirent l'hégémonie sur cet immense Empire décidément gagné à l'Asie.

Les rares journaux publièrent ces nouvelles et l'Europe exténuée parut se ranimer pour souffrir dans son plus vieil instinct, — l'honneur militaire. Des malades s'intéressèrent à la poignée d'hommes

qui tenaient dans Bizerte : Bizerte tomba, et les pirates arabes descendirent aux côtes de Sicile.

Hélas, ils n'étaient plus, les Doriens de Timoléon, les légionnaires de Scipion, les Gaulois de César, les Francs de Théodose, les Côtes-de-Fer de Cromwell, les Suédois de Gustave-Adolphe, les grognards de Napoléon : l'Occident avait perdu ses hommes.

Les uns rompus d'un coup, les autres lentement minés, n'était-ce pas la fin de l'humanité ? La maladie développait un triste et féroce égoïsme. Chacun se sentant mourir, on était seul.

***

C'était le troisième retour des saisons depuis l'origine du fléau. Les jours suivaient les jours, brûlés de soleil, mouillés de pluie, balayés par le vent ; ils traversaient un astre de mort.

Vers la mi-octobre quelqu'un sonna à la porte du Collège de Bellevue. Vincent Tillier souleva la tête au bruit amical qui depuis plusieurs mois n'avait pas retenti. Il pensa : « J'ai rêvé... » Mais derechef la sonnette carillonna.

— Marie ! fit-il.

Marie, toute somnolente, ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce ?

— On a sonné... regarde par la fenêtre.

Marie souleva son corps lassé, jeta un rapide coup d'œil, et tout aussitôt s'écria :

— Vittoria ! c'est elle, descends... elle m'a vue.

— Vittoria ! murmura Vincent, et, forçant un peu ses jambes fléchissantes, il se dirigea vers l'escalier. L'instant d'après il remontait, accompagnant Vittoria.

Elle se portait bien, et la fraîcheur de son teint fut une joie pour les malades, qui la firent asseoir entre eux deux, et, ranimés, la questionnèrent à l'envi.

— D'où venez-vous ? Que devient-on ? Que savez-vous ?

— D'où je viens ? De la station de Vic-sur-Cère. Ce qu'on y devient ? On y traîne, on y languit, hélas ! on y vit affaissé. Ce que je sais ? Rien, hors de mon cercle. Et vous-même, que savez-vous ?

— Rien, hors de notre cercle. On y vit affaissé, comme vous dites, on y vit enfermé. L'empoisonnement nous mine ; et dans la basse ville on meurt de faim, de gangrène, on se tue... D'ici nous entendons crier les fous. Il y a beaucoup de fous à Vic-sur-Cère ?

— Oui, c'est le pire. L'autre mois, nous avons dû en fusiller une centaine. Nous n'étions pas

assez nombreux pour les surveiller et ils entravaient le travail. Ç'a été affreux. J'entends leurs clameurs.

— Horrible chose ! Combien êtes-vous là-bas ? vous rendez-vous compte du nombre des morts, des vivants ?

— Difficilement. Nous n'avons aucune statistique. Je croirais que, dans le Cantal, où il y avait avant l'épidémie 180.000 habitants, il en reste aujourd'hui moins de 60.000, beaucoup moins.

— Mais par le nombre des rations d'albumine que vous distribuez, on doit savoir.

— Nous ne sommes pas seuls à fabriquer : il y a les juifs.

— Même là-bas, ils trafiquent ?

— Naturellement, puisque leur hygiène, leur sang, je ne sais quoi, les met relativement à l'abri du mal. Ils sont partout, fabricants, commerçants. Et avec l'albumine, ils vendent la morphine ; ils en introduisent même parmi nos stagiaires, quelquefois. C'est une plaie, vous savez, ces juifs ; eux aussi, il faudrait les fusiller.

— Enfin, murmura Tillier avec une voix anxieuse, que dit-on ? Que dites-vous ? Tout est perdu, n'est-ce pas ?

— Non ! Moi, j'espère... ce mal de langueur qui nous abat est guérissable : j'ai été malade comme

vous l'êtes, je suis guérie. Je vous assure, je vais bien. Et un jour vous irez bien...

— Ah ! firent ironiquement Vincent et Marie.

— J'ai vu guérir de l'état où vous êtes, jamais je n'ai vu mourir. Un jour, vous irez mieux; un mois après, vous irez bien. Pourquoi ? Comment ? Mystère. Des milliers, des millions seront morts. Mais la race n'est pas perdue. Songez, une race, c'est immense ! La crise est dure : nous en sortirons.

Tillier répondit :

— Nous en sortirons empalés par les Turcs.

— Courage, dit Vittoria, je vous en prie, courage ! Faites comme moi : attendez-vous à tout, au pire comme au mieux... Mais je ne vous ai pas dit ce qui m'amène : Je m'en vais, je retourne en Italie. En un sens je le regrette, j'étais habituée ici. Mais de là-bas on m'écrit qu'on a besoin de moi, que la police ne m'inquiétera pas, que je peux rentrer. Je viens ici ramasser mes affaires, et je pars.

— Nous allons donc vous perdre ?

— Concevez : je ne puis hésiter.

Ils passèrent la soirée ensemble. Tillier, ressuscité pour la visiteuse, causa, refusant toujours d'espérer.

— Non, disait-il, c'est la fin... Vous souvenez-vous du travail de Defnet sur *l'Extinction des espèces ?* Defnet montre parfaitement que les plus

grands serpents, les plus grands fauves, disparaissent au moment où ils ont éliminé tous leurs ennemis, en pleine victoire. Pourquoi ? Defnet croit le problème insoluble. Mais je me demande si la nature n'est pas en train de le résoudre devant nous. Les espèces disparaissent quand elles ont vaincu tous leurs ennemis, quand elles ont supprimé les dangers qui les tenaient en haleine... Et voilà pourquoi les Européens meurent, en plein triomphe : ils n'ont plus rien à combattre, et ils tombent... La force, la perfection pratiquées pour elles-mêmes, quelques-uns en étaient capables, mais quelques-uns seulement : c'était un rêve héroïque, et l'héroïsme...

Sa voix, qui s'était ranimée, s'éteignit.

— Non, fit doucement Vittoria, non, cher maître, ce n'est pas l'extinction, c'est l'épreuve et la purification. Puisque votre imagination divague, je laisserai divaguer la mienne. Ce que je vois répété devant nous, c'est la vieille histoire de la catastrophe glaciaire. Vous savez : les glaciers qui sont redescendus dans nos pays, il y a deux cent mille ans ; le climat impitoyable qui a tué tous les faibles et qui a formé, dans le froid, notre race, les Hellènes, les Germains, les Gaulois. Oui, c'est cela que je vois répété : les faibles avaient pullulé, le froid passe, et demain...

— Demain! interrompit Tillier avec une amertume obstinée. Ce sera la fin du monde, car, on peut le dire, n'est-ce pas ? ce ne sera plus notre monde, un globe habité par des chinois et des nègres...

— Et des juifs.

— Toujours antisémite, Vittoria.

— Toujours, fit-elle avec acharnement.

Tillier la regardait en souriant.

— Un de mes griefs contre l'antisémitisme, dit-il, — j'en ai beaucoup, — c'est qu'il donne aux plus charmantes femmes une expression de méchanceté.

— Un de mes griefs contre les Français, répondit en riant Vittoria, c'est que les plus sérieux d'entre eux donnent aux choses les plus sérieuses la tournure d'un compliment.

Trois jours après, elle dut partir. Tillier lui dit qu'il n'oublierait pas les services qu'elle lui avait rendus, l'autre année, après le départ de Herdey ; qu'il lui avait dû des journées de travail fructueuses et douces malgré les temps si durs, et il lui offrit, en manière de remerciement, un bon livre publié à la fin du dix-neuvième siècle, la *Storia dell' Arte Italiana,* par Venturi. Puis il interrogea :

— Où irez-vous d'abord ?

— A Messine. Depuis neuf mois j'ignore tout des miens.

— C'est vrai, vous êtes sicilienne ! J'ai visité votre île quand j'avais vingt-cinq ans.

Ils parlèrent de Syracuse, de la plaine blanchie par les pierres, du théâtre creusé à même le roc, de l'eau si belle, amenée par les hygiénistes d'il y a vingt-cinq siècles, et qui ruisselle encore au milieu des ruines; ils revirent en pensée les monuments inachevés et brisés de l'île magnifique, interrompus par les guerres, jetés bas par les tremblements du sol; ils se rappelèrent l'un à l'autre ces montagnes qu'Homère, et Virgile encore, nous décrivent boisées, et qui, aujourd'hui dénudées par les hommes, s'élèvent toutes grises, d'un gris si pur sur le ciel si bleu. Puis, ils parlèrent longtemps du site incliné d'Agrigente, qui, sur trois kilomètres, parmi les vergers et les ruines, descend de l'antique acropole à la mer.

— Agrigente, dit Vittoria, aujourd'hui les Africains sont là.

— Cette Grèce, fit Tillier avec une voix obscurcie, cette Grèce ! qu'une telle expérience ait pu être acquise, et perdue...

Sa tête s'était inclinée tandis qu'il murmurait ainsi. Quand il la releva, il y avait des larmes dans ses yeux, et quelques-unes roulaient sur ses joues.

Vittoria s'en aperçut : elle resta silencieuse, remuée dans son cœur de femme par cette vue d'un homme en pleurs.

***

Vers le printemps, Tillier fut mieux. Un jour il s'éveilla moins épuisé, et puis, de réveil en réveil, il se trouva plus dispos. Marie aussi était moins languissante. Sollicités par la tiédeur d'une matinée, ils sortirent, et, appuyés au bras l'un de l'autre, firent quelques pas sur la terrasse d'où l'on découvrait Paris. Les mauvaises herbes avaient envahi le gravier. Des genêts, des chardons hérissaient la prairie. Les branches nues des poiriers étaient en fleurs.

— Je suis fatiguée, dit Marie; rentrons.

Le bruit d'une automobile qui s'arrêtait à leur porte les retint un instant.

— C'est la voiture de Port-Royal, dit Marie; elle nous apporte des fromages et du lait.

Jean Schrader parut, tenant à la main les provisions hebdomadaires. Claire le suivait.

— Schrader ! Claire Vuillemot ! s'écria Tillier. Quelle bonne surprise!

— Nous avons demandé à faire la tournée aujourd'hui, parce que nous avions une nouvelle à vous dire.

Il prit la main de sa compagne, qui se tenait un peu en arrière, et ajouta :

— Claire et moi, nous sommes unis.

Tillier regarda attentivement le jeune homme, puis la jeune fille ; il reconnut sur leurs visages la même expression satisfaite et un peu niaise qu'il se souvenait avoir trouvée à tous les fiancés de sa connaissance.

— Allons ! fit-il, vous êtes jeunes, vous êtes braves.

Il donna l'accolade à Jean, puis à Claire, que Marie embrassa, naïvement heureuse, comme presque toutes les femmes de presque tous les mariages.

— Vous vous êtes bien portés, n'est-ce pas, depuis ces trois années ?

— Très bien l'un et l'autre, répondit Jean avec un sensible orgueil. Je crois que nos enfants n'auront rien à craindre. Maintenant il faut que nous vous quittions pour terminer notre tournée.

— Adieu donc, et merci d'être venus. Soyez heureux, nous avons besoin de gens heureux pour nous sauver.

— Au revoir, ajouta gracieusement Marie, revenez.

Ils partirent. Le frère et la sœur rentrèrent au logis, silencieux tous deux. *Pour nous sauver,* avait dit Vincent Tillier. Depuis longtemps, l'idée

ne lui était venue qu'il restait une possibilité de salut.

Après dîner, la soirée étant douce, il eut la tentation de faire quelques pas, et sortit. La vue était immense et sombre : depuis deux ans les lumières de Paris ne brillaient plus.

Tillier fut attiré par le bâtiment du laboratoire. Avec peine il manœuvra la serrure, et entra. Il rôda dans la salle des appareils, dont l'aspect rouillé était lamentable. Il monta l'escalier, poussa la porte entr'ouverte de son cabinet, et le cadre familier de son ancienne vie lui apparut soudain. Il n'était pas un détail dans cette pièce qui ne lui rappelât quelque souvenir : un effort de volonté, une joie d'invention. Mais où était celui qui jadis l'animait, l'actif et studieux Tillier ?

Adossé au chambranle, il regarda. Puis, à pas lents et retenus comme s'il eût violé une tombe, il avança : il s'assit à sa table de travail et se cacha la tête dans les mains.

Il lui vint des souvenirs innombrables, précis et minutieux parfois jusqu'au ridicule. Tel jour il avait ouvert tel livre pour trouver tel renseignement, et avait cherché en vain, — et tels autres jours, tels autres petits faits. C'était comme un flot qui venait du plus loin de sa vie laborieuse, un

flot bienfaisant et fort qui montait, et qui l'enveloppait, et qui le soulevait. Il dégagea son front, rouvrit les yeux : « J'aimerais lire », songea-t-il, et il considéra la bibliothèque tournante où reposaient, dans la poussière, ses meilleurs livres. Il aperçut d'abord son dernier ami, Marc Aurèle ; puis Montaigne, Darwin, Stendhal, Goethe, Sophocle, une Bible. Hésitant, il poussa du pied le petit meuble pour examiner d'autres casiers. Et comme il hésitait toujours, et comme ce défilé de titres l'amusait, derechef il poussa, cette fois avec une vivacité qui lui brouilla la vue. Mais cinq lettres épaisses, gravées en rouge sur un dos noir, restaient lisibles et fixaient le regard : BIBLE. Il accepta l'oracle et prit le lourd volume.

Il ouvrit aux premières pages, à la Genèse, et tout de suite fut saisi par ce grandiose récit de crimes, de destructions et de vie obstinée. Il suivit avec un frémissement les péripéties du Déluge :

« Et l'Éternel vit que la malice de l'homme était grande sur la Terre et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que mauvaise en tous temps. Et l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la Terre, et il en fut affligé dans son cœur. Et l'Éternel dit : « J'exterminerai de dessus la Terre « l'homme que j'ai créé ; depuis l'homme jusqu'au « bétail, jusqu'au reptile, et jusqu'à l'oiseau des

« cieux, car je me repens de les avoir faits. » Pourtant toute la vie ne disparaîtra pas, car « Noé trouva grâce aux yeux de l'Éternel ». « Et les eaux crûrent, et les eaux grossirent prodigieusement sur la terre ; et toutes les hautes montagnes qui sont sous les cieux furent couvertes. Et toute chair, qui se mouvait sur la terre, expira... Il ne resta que Noé et ce qui était avec lui dans l'arche... Et les eaux furent grosses sur la terre pendant cent cinquante jours... Et Dieu fit passer un vent sur la terre, et les eaux s'arrêtèrent, et les eaux allèrent en diminuant... Au dixième mois, au premier jour du mois, apparurent les sommets des montagnes. »

Vincent Tillier lut alors, et relut par deux fois l'admirable passage qui fit monter des larmes dans ses yeux : « Et il arriva qu'au bout de quarante jours Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait faite à l'arche. Et il lâcha la colombe d'avec lui, pour voir si les eaux avaient fort diminué à la surface de la terre. Mais la colombe ne trouva pas où poser la plante de son pied, et elle retourna vers lui dans l'arche ; car il y avait de l'eau à la surface de toute la terre. Et Noé avança sa main, la prit et la ramena vers lui dans l'arche. Et il attendit encore sept autres jours, puis il lâcha de nouveau la colombe hors de l'arche. Et la colombe revint à lui vers le soir, et voici, une feuille d'olivier fraîche était à son bec ; et Noé com-

prit que les eaux avaient fort diminué sur la terre. Et il attendit encore sept autres jours, puis il lâcha la colombe, mais elle ne revint plus à lui. »...

Vers onze heures, Tillier, ressentant un peu de fatigue, ferma le livre et rentra chez lui. Comme il traversait la terrasse, il pensait à l'avenir. Il s'interrogeait : Que pourrait-on faire ?

***

Le lendemain, le surlendemain, il continua d'aller mieux. La santé agissait en lui, mystérieuse comme le mal, et un profond besoin de travail, impulsion de toute sa vie, lui revenait avec la force. Il alla visiter ses amis, à Meudon, Brévannes, Port-Royal, et partout il trouva de petits groupes d'hommes exténués, peinant pour vivre et faire vivre des centaines de malades. Il demandait :

— Depuis deux années, qu'êtes-vous devenus ?

— A peine si nous avons vécu.

— Quelles nouvelles ?

— Aucune ; deux ou trois lieues, voilà notre horizon.

— N'y a-t-il pas un mieux en ce moment chez vous ?

— Oui, mais si léger !

— Je l'observe partout, répondait Tillier.

Il donnait aux uns des nouvelles des autres, et on l'écoutait avec avidité.

Mais plus Tillier savait et voyait, plus il voulait savoir et voir. Qu'advenait-il en Bourgogne, au Jura ? il lui sembla qu'il ne pouvait plus utilement servir qu'en rétablissant des liens dans cette humanité rompue. Il communiqua son projet à sa sœur et lui dit qu'il voulait partir, malgré sa fatigue persistante.

— J'irai avec toi, dit Marie.

Ils s'en allèrent ensemble sur leur automobile remise en état. Ils suivirent le cours de la Seine, et Sens fut leur premier arrêt.

A travers les rues de la petite ville, demeurée gracieuse malgré l'air d'abandon, ils montèrent à la Maison du peuple, dont Marie savait le chemin. Quatre hommes, qui travaillaient à fabriquer l'albumine, sortirent au bruit de la machine. Leurs physionomies étaient ravagées par la maladie, la fatigue ou la tristesse. Tillier demanda l'adresse d'un ami.

— Il est mort, lui dit-on ; mais vous-même, qui êtes-vous ? Depuis si longtemps nous n'avons vu personne !

— Vincent Tillier.

— Tillier, le savant ! s'exclamèrent les hommes ; et on fit descendre le frère et la sœur, et ce furent des récits, des interrogations infinies. Les militants

racontèrent les péripéties de leurs luttes contre la contagion, la famine, les fous.

— Partout ce fut ainsi, disait Tillier. Mais partout aussi, depuis dix jours, j'ai remarqué un mieux léger. Et parmi vous ?

— Oui, plutôt un mieux. S'il se pouvait...

Le soir, ils furent une centaine, valides et convalescents, réunis autour de Tillier. Celui-ci les écouta, et rédigea une statistique aussi exacte que possible de la région. Il commençait à discerner comment les socialistes libertaires et les résidents des cités hygiéniques travaillaient et encadraient les masses qui, sans eux, n'auraient pu subsister.

Le lendemain il les quitta, non sans leur faire promettre, et promettre lui-même, de faire effort pour que les communications entre eux et lui fussent maintenues, soit par Dijon, soit par Troyes.

Trois jours après, à bout de forces, il s'échouait à Poligny, où, comme dans tout le Jura, ses amis étaient nombreux.

Le frère et la sœur furent joyeusement reçus par des hommes qui décidément commençaient à revivre. On les fit reposer, étendus dans le vent frais de la montagne, parmi les lilas, les cytises en fleurs, et ils eurent pour se nourrir les meilleurs laitages de France. On approuva l'idée de Tillier. On décida qu'il fallait briser l'isolement sauvage où

végétaient les hommes, et un délégué, chargé de lettres, reprit le chemin de Paris.

Marie alla jusqu'à Genève, où elle rencontra un Italien, qui lui donna l'adresse de Vittoria Vivanti et le moyen de communiquer avec elle. Tillier écrivit aussitôt : Vittoria répondit une lettre tendre et toute d'espoir.

Le frère et la sœur visitèrent Saint-Claude, Bellegarde, observant à loisir. Partout, les militants étaient initiateurs. Ils trouvaient de bons aides parmi les résidents des cités hygiéniques, qu'on appelait plus commodément les *stagiaires*. La masse, diminuée des deux tiers, brisée par une longue terreur, toujours talonnée par la mort et minée par ses incurables vices, était inerte. Elle fournissait quelques ouvriers pour la main-d'œuvre : on appelait ceux-là les *astreints*, parce qu'ils étaient tenus d'exécuter les ordres qui leur étaient donnés.

Tillier observait curieusement ces mœurs nouvelles, si jeunes et si vigoureuses. Comparable à tels cyclones volcaniques, qui liquéfient en peu d'instants, et façonnent à nouveau les métaux les plus durs, l'épidémie avait modifié les habitudes sociales les plus enracinées. Elle avait créé des instincts. Par exemple, il n'arrivait pas, et les militants eussent réprouvé, qu'un des leurs épousât

quelqu'un des stagiaires. Ceux-ci, retenus par un même sentiment de supériorité, ne frayaient pas avec la masse.

Nul n'avait encore su reconnaître, dans ces phénomènes inconscients, ce qu'y discernait Tillier, avec une surprise et un plaisir d'observation extrêmes : le principe d'une réorganisation positive et durement aristocratique.

Ces impressions furent bientôt confirmées par une lettre du Hollandais Van Busch. Dans les Pays-Bas, où la réorganisation sociale était plus avancée qu'en France, les associations ouvrières et savantes, maîtresses du pays, s'étaient formellement subordonné le suffrage universel, auquel n'avait été maintenu qu'un droit de contrôle extrêmement limité.

Tillier fit imprimer cette lettre avec un certain nombre de notes qu'il avait recueillies, et composa ainsi un fort cahier, qu'il intitula : *Documents pour l'action*. Il réussit à en faire partir quelques centaines d'exemplaires vers la Suisse, la Savoie, le Forez, les provinces du centre et Paris.

Depuis longtemps aucune brochure n'avait été publiée ; et l'apparition de celle-ci fut accueillie par un mouvement joyeux dans ces colonies que la convalescence avait gagnées, et rapprochait chaque jour.

On demanda des exemplaires nouveaux : on demanda l'auteur lui-même, Tillier. Dix régions l'appelèrent, et malgré la fatigue et les reproches de sa sœur, séduit par la magie d'un tel réveil, il partit.

Tillier ressentit cette joie de l'homme d'action dont l'initiative détermine les élans. Dans ses pérégrinations incessantes, il prenait garde à communiquer toujours avec ses amis qui maintenant lui écrivaient, de tous pays : Van Busch, de Hollande ; Edmundo Kunz, d'Allemagne ; William Bruce, d'Angleterre ; Vittoria, d'Italie. Il apparaissait ainsi comme l'ambassadeur d'une renaissance européenne. Il parcourait une région où dix groupes s'ignoraient et s'aigrissaient dans la solitude. Il faisait dix visites, parlait une heure, et quittait cette même région, où dix groupes unis travaillaient avec une force infiniment accrue. Il semblait investi d'un pouvoir divin. Et c'est vraiment une manière de Dieu, l'homme qui sait distinguer l'instant et inventer la formule. Il ne commande pas, il suffit qu'il indique. Il est dispensé d'effort et n'a presque pas la peine de convaincre. Tous reconnaissent leur voix en la sienne. Ils écoutent, et ils vont de l'avant plutôt qu'ils ne suivent.

Tillier lança de Toulouse une deuxième brochure, puis il remonta vers le nord. Dans la vieille

Auvergne, dorée par les genêts, bourdonnante d'abeilles et ruisselante d'eaux, il trouva debout une jeunesse ardente. Il se reposa quelques jours avec les vachers sur la montagne, et continua sa route.

Un soir, dépouillant son courrier dans la salle commune d'une auberge berrichonne, il poussa une exclamation légère qui étonna Marie.

— Qu'est-ce ? fit-elle.

— Vittoria m'annonce son mariage. Elle épouse ce Riccardo Deolafatto, dont elle a souvent parlé dans ses lettres.

— Tant mieux, dit Marie, elle semblait l'estimer beaucoup.

— Assurément, tant mieux.

Tillier s'attardait à considérer la nette écriture de la jeune femme. Il prenait plaisir à retrouver dans la forme des signes cette sûreté de vie qu'il admirait en elle. Et voici qu'une multitude de petites images, de minuscules souvenirs montèrent du fond de sa pensée avec une sorte de bruissement intérieur, qui d'abord lui parut doux, puis un peu triste, et puis tout à fait triste.

Quelqu'un entra soudain : c'était le gérant de la coopérative locale. Tillier fit asseoir l'intrus.

— Quoi de nouveau ? interrogea-t-il. Une difficulté ?

L'homme parla. Ses phrases étaient gauches, et

Tillier dut s'appliquer pour les bien saisir. Volontiers, d'ailleurs, il se laissa reprendre par ce mouvement des choses, grossier sans doute, mais entraînant.

Tillier revint à Bellevue. Les documents lui arrivaient de toutes parts, si nombreux, que, seul, il n'aurait pu les mettre en œuvre. Herdey, Claire et Jean, revenus auprès de lui, l'aidèrent à publier chaque semaine une série de *Documents pour l'action.*

***

La mortalité décroissait toujours, et les divers phénomènes pathologiques s'atténuaient. Comme au soir d'un combat se retrouvent et se reforment des troupes victorieuses, les associations ouvrières, les cités hygiéniques, les ligues, se retrouvèrent, étonnées d'être intactes, ardentes vers l'avenir. Le pays était dévasté, et elles étaient là, numériquement à peine atteintes, et moralement grandies à miracle.

Les Fédérations régionales, légalisant ce qui depuis deux ans existait en fait, déclarèrent services publics la production et la distribution des richesses. Les louches intermédiaires, pour qui la vente de l'albumine était un prétexte à vendre la morphine, furent poursuivis.

L'ancienne Confédération socialiste-libertaire, autrefois bureau modeste, fut reconstituée, et, d'accord avec la Fédération des Sociétés Savantes, prit la direction du pays. Elle brisa les résistances que certains spéculateurs s'efforçaient de susciter. Une législation sévère prévint les désordres de la presse. Les Églises spirites, les chambres de magie et de sorcellerie, les cercles de fumeurs d'opium, que l'on commençait à rouvrir, furent clos.

Dès lors, le nouveau pouvoir, libre de soucis, s'efforça de régulariser le travail qui s'opérait, spontanément et un peu au hasard, sur tous les points du territoire. Une existence légale fut donnée aux trois castes des sociétaires, des stagiaires et des astreints. Ces derniers furent soumis à la plus dure discipline. Ceux d'entre eux dont on désespérait furent internés dans les casernes vides, et les hommes séparés des femmes, pour arrêter la propagation d'un sang vicié. D'ailleurs, on les traitait doucement, comme des condamnés à mort. On leur donnait libéralement de l'alcool et de la morphine. Ils mouraient satisfaits et vite.

Ces lois sévères étaient acceptées. Du haut en bas de la hiérarchie, nul ne discutait les ordres donnés parce que réellement ils correspondaient à l'ordre des êtres et des choses.

Au plaisir profond que faisait à Tillier cette

résurrection, des inquiétudes se mêlèrent parfois. Un jour qu'il dictait à Claire une curieuse monographie, il s'arrêta soudain, et dit :

— Que notre œuvre est étrange ! N'en êtes-vous pas choquée par instant? C'est la nécessité qui nous presse, — ce n'est pas nous, c'est la nature qui travaille : et l'œuvre n'est pas humaine, elle est dure.

— Hélas ! fit la jeune femme, nous n'avons pas le choix.

— Non, nous ne l'avons pas. Travaillons.

Il continua la dictée interrompue :

— *Tout sociétaire qui contracte union avec un stagiaire ou un astreint ; tout stagiaire qui contracte union avec un astreint, est aussitôt inscrit dans la classe du conjoint inférieur.*

La rapide guérison obligeait à l'action rapide. De même qu'ils avaient été menés de l'organisation régionale à la nationale, les chefs de la France et de l'Europe furent bientôt menés aux problèmes de l'organisation internationale. La reprise des transports, des postes nécessita des conciliabules fréquents : Bâle fut choisie comme ville de rencontre.

Pendant les mois d'août et de septembre, deux cents délégués anglais, italiens, allemands, scandinaves, latins, collaborèrent dans une vieille demeure de la haute ville. Deux tendances furent immédia-

tement marquées. Comme au vingtième siècle, les associations savantes, centralisatrices et autoritaires, s'opposèrent aux associations ouvrières, fédéralistes et libertaires. Mais de part et d'autre on voulait l'entente, et des résolutions provisoires furent aisément prises.

Restait à fonder l'avenir : à perfectionner le droit international, à garantir la paix, peut-être à promouvoir les États-Unis d'Europe. On décida de laisser à un congrès spécial, qui se réunirait à Paris en février 2001, la tâche d'achever cette œuvre grandiose.

Avant les séances et après les repas, on se retrouvait pour causer, sous les galeries enchevêtrées du cloître dont les arcades dominent le passage du Rhin. Que de questions furent là discutées! L'espoir était rapide alors ; la convalescence enivrait. Les voix se répondaient d'un bout à l'autre de l'Europe. Délesté du poids mort de cent cinquante millions d'hommes, l'esprit occidental jaillissait.

On avait oublié les horreurs de la crise, on en parlait avec une sorte de légèreté. On disait : « Il s'est fait une sélection », et c'était assez d'un mot, semblait-il, pour que tout fût légitimé. Darwin, moins insensible, ému par sa propre découverte, avait cherché des motifs de consolation : « Dans le monde animal », avait-il écrit, « la lutte n'est

pas constante, la crainte est ignorée, la mort est généralement prompte... » Mais depuis trois années, parmi les hommes, la lutte et la crainte avaient été constantes, et la mort lente. N'importe : on était heureux. On avait eu toutes les inquiétudes, et, maintenant qu'on était sauvé, on s'accordait toutes les joies.

Une tristesse, une seule, vint traverser les semaines de Bâle. Un jour, on apprit que les Fédérations socialistes et tempérantes de Varsovie, enhardies par les succès de leurs sœurs occidentales, avaient demandé une entrevue au prince Kouropatkine, gouverneur de Pologne, pour présenter certaines revendications. Le prince Kouropatkine avait accepté l'entrevue : la nouvelle était bonne ; on se réjouit. Quarante-huit heures après, on apprit que les délégués, à peine entrés au palais du prince, avaient été saisis, pendus, et que dix mille cavaliers kurdes, nuitamment introduits, terrorisaient la classe ouvrière. Ce fut un bruit, ni confirmé, ni infirmé. Les dépêches, les lettres même furent interceptées. Aucune indiscrétion ne troubla ce redoutable silence qui succède aux cruautés russes.

Quand Tillier revint à Bellevue avec Marie, après avoir parcouru la France et séjourné huit jours à

Bâle, l'automne avait rougi les bois. Tous deux s'assirent sur un banc, près du perron, et regardèrent longtemps la vue.

Un clairon sonna tout à coup, et ce tintamarre militaire offusqua la sereine journée. Marie interrogea :

— Qu'est-ce donc ?

— Un appel, sans doute, au casernement des astreints, répliqua Tilliier.

Il se tut et sembla triste.

— Tu parais absorbé, dit Marie ; qu'as-tu ?

— Je pense à l'avenir. Je le vois gros de haine. Rentrons, veux-tu ?

Ils se levèrent ensemble, et, appuyés au bras l'un de l'autre, passèrent le seuil de la maison vide.

TROISIÈME PARTIE

— Qui est celui qui vient d'Edom, ayant les vêtements teints en rouge ; cet homme magnifiquement vêtu, et qui marche avec tant de force ?

— C'est moi qui parle avec justice, et qui ai tout pouvoir de sauver.

— Pourquoi y a-t-il du rouge dans ton vêtement, et pourquoi tes habits sont-ils comme les habits de ceux qui foulent au pressoir ?

— J'ai été tout seul à fouler au pressoir et aucun homme d'entre les peuples n'a été avec moi ; et j'ai marché sur eux dans ma colère, et je les ai foulés dans mon indignation ; leur sang a rejailli sur mes vêtements, et j'ai souillé tous mes habits.

Isaïe, LXIII, versets 1, 2, 3.

TROISIÈME PARTIE

Claire et Jean demandèrent un congé à Tillier.

— Revenez dans huit jours, leur dit-il. Nous aurons beaucoup de travail pour préparer le congrès de février.

Les jeunes gens allèrent au Jura. Ils voyagèrent en motocycle, traversant un grand quart de la France. Mais que disons-nous, la France ? Elle n'était plus, la terre des clochers, des vignes et des blés ; elle était redevenue la Gaule, vierge telle que César l'avait trouvée, toute brumeuse, boisée et parfumée de sève dans la tiédeur de son soleil.

Jean avait hâte de revoir sa colonie natale. Il la trouva florissante. A l'extrémité du domaine, au point exact où, quatre années auparavant, il avait pris le tramway pour Besançon, une cité hygiénique, forte de huit cents habitants, s'était groupée. Pour devenir membres actifs de la colonie, les résidents de cette cité devaient présenter un certificat médical d'intégrité physiologique, et obtenir au scrutin des sociétaires une majorité des deux tiers.

Jean subissait la séduction de ce monde nouveau. Il ne se lassait pas de se promener, seul ou avec sa compagne, sur les flancs de ces collines où il avait joué enfant, et tel était le contraste entre les temps dont il se souvenait et ceux où il se retrouvait, que la surprise demeurait toute vive.

— Il me semble, disait-il à Claire, que j'ai voyagé dans une barque à travers une bourrasque, et qu'une grosse vague vient de me rejeter ici, tout contre toi... C'est ahurissant, mais agréable, comme une douche.

Il la prit en ses bras et elle offrit ses lèvres avec un sourire. Pour la première fois, les deux jeunes gens s'abandonnaient à leur tendresse sans qu'une inquiétude ou un travail les talonnât.

— Que nous serons heureux ! murmura Claire.

— Claire, dit Jean avec une voix passionnée, Claire, que j'aimerai un enfant de toi...

Et ils échangèrent un long regard confiant. Puis Jean se détourna pour suivre une pensée. Un éclair d'imagination lui représenta la société nouvelle, disciplinée en bas, en haut libertaire, semblable à un grand arbre dont les racines plongent au sol qui les fixe, tandis que les hautes branches, souples et vierges de souillures, oscillent dans l'azur et vers le soleil.

— Qu'elle est belle, dit-il, notre société ! Je la

vois toute en hauteur, toute en activité. L'ancienne nivelait : et c'était sa justice. La nôtre connaît les inégalités vraies : c'est sa justice, à elle, et c'est la véritable. Et pourquoi donc l'égalité ? Claire, conçois-tu un niveau où tu veuilles fixer l'humanité ? Es-tu jamais plus heureuse que lorsque tu travailles avec un bon chef, lorsque tu lui obéis ? Pour moi, l'idéal, ce n'est pas l'égalité ; c'est la supériorité : des supérieurs qui m'ordonnent, et des inférieurs que j'ordonne. Et la liberté, Claire, pourquoi la liberté ? Qu'est-ce donc, ce grand mot ? La liberté d'un sot produit des sottises, celle d'un fort produit de la force ; et l'idéal, c'est cela : plus de force et de conscience.

L'heure avançait : ils se levèrent pour s'en retourner à la colonie. Claire se taisait, retenue par cette docilité instinctive qu'inspire souvent aux femmes la réflexion d'un homme. Elle était heureuse, parce qu'elle sentait Jean heureux et actif près d'elle, mais aussi un peu troublée, parce qu'elle n'aimait pas tout ce qu'il avait dit. Elle acceptait, et sans réserve aucune, les règles sociales que les circonstances rendaient indispensables ; mais, fille de libertaires, elle gardait un préjugé contre les disciplines imposées et n'avait pas d'enthousiasme pour les idées hiérarchiques. Elle se taisait pourtant, car elle craignait d'avoir tort.

Claire et Jean furent arrêtés au croisement d'un chemin par une bande de terrassiers *astreints*. Les malheureux allaient au pas, leurs outils sur l'épaule, vêtus de bourgerons et de pantalons bis, semblables à ceux que portaient au dix-neuvième siècle les soldats en corvée. Quelques-uns, fort peu, regardèrent Claire et Jean. Ceux-là même avaient des yeux voilés, des physionomies éteintes. Tous disparurent au détour d'un talus et on continua d'entendre leur marche lourdement rythmée.

— Jean, fit Claire, ne voulions-nous pas autre chose ?

Il y avait un accent de reproche dans sa voix.

— Touron m'a affirmé qu'en un demi-siècle leur sang serait éliminé, ou relevé par des croisements eugéniques.

Elle se tut, et Jean, silencieux parce qu'il la sentait résistante, poursuivit intérieurement son utopie de supériorité, aussi ingénu dans son rêve que pouvait l'avoir été, aux environs de 1830, tel adolescent égalitaire et lecteur de Rousseau.

Ils passaient leurs après-midi à causer avec Touron qui, médecin et pédagogue, dirigeait le service de puériculture. Il fit voir à Claire et à Jean son système de fiches individuelles où toutes les phases du développement de chaque sujet étaient notées de mois en mois.

— Grâce à mes fiches, expliquait-il, je les suis tous. Notre vieux docteur Marcou me renseigne sur les parents, les grands-parents, et il me donne ses vieilles notes, qui sont précieuses. Elles m'aident à comprendre quelle chose est un enfant : une force qui vient de loin.

— Comme c'est étrange ! interrompit Jean qui s'amusait à manier les fiches une à une. Avoir pour maîtres Jean-Jacques Rousseau, tous les égalitaires, et aboutir à ces notes individuelles, à ces recherches de différences, à ces organisations de castes, — car au fond, c'est cela !

— L'histoire, dit Touron avec bonhomie, c'est ainsi.

Et les deux amis, soudain rendus sensibles à ce qu'il y avait de comique dans l'histoire de leur parti, eurent un accès de franche gaieté.

— Liberté ! Égalité ! s'écriait Jean à travers les éclats de sa joie ; on se bat, on triomphe : résultat... Dans tout notre programme, il y a un article, un seul, que nous avons réalisé : c'est la dictature du prolétariat... mais d'une manière si drôle ! Dis, Touron, quelle comédie !

Certain jour, un vieillard entra dans le bureau où les trois jeunes gens causaient. De petits yeux, aigus comme des vrilles, brillaient dans son visage

parcheminé, couronné de cheveux blancs. Touron le fit asseoir, et la conversation reprit. Jean parlait avec horreur des foules disparues, et, tout à coup, il vit avec surprise que le vieillard faisait des gestes désapprobatifs.

— Quoi, monsieur, n'êtes-vous pas d'avis ?...

— Nullement, fit l'autre, et cela m'agace de voir naître une légende contre laquelle j'ai beau parler. Les avez-vous connues, ces « foules », comme vous dites ? Non ! Vous viviez tous dans vos colonies, occupés à exercer vos muscles et vos « énergies » ; et quand vous en sortiez, vous gardiez vos œillères. Vous n'avez jamais soupçonné combien il y avait en elles de finesse, de bonté, de grâce... Elles ont péri, voilà leur tort. Et nous, nous avons survécu ; c'est-à-dire : un microbe nous a respectés. Belle supériorité !

— Il n'y en a pas de plus sûre, prononça Jean. C'est une sélection.

— Sélection ! Voilà de vos mots dont j'enrage. Mais qu'est-ce donc, une sélection ? Est-ce un Dieu qui choisit ? Du tout : c'est un microbe. Il faut toujours en venir là ; un microbe ! et c'est assez pour vous rendre fiers comme des paons. Peu vous contente.

Le vieillard vit qu'on l'écoutait avec ennui : il continua.

— Vous n'avez pas connu la vieille humanité, vous dis-je, et moi j'ai vécu avec elle. J'ai vu les grandes fêtes, les grandes funérailles, — celles de Jaurès : deux cent mille parisiens qui suivaient le corps de cet homme si bon. C'était un jour de printemps. Il y avait des enfants, des femmes, et chacun portait un petit bouquet de fleurs. C'était franc, naïf et sensuel... c'était...

Le vieillard frappa sur la table, et brusquement il s'en alla, faisant claquer la porte.

— Ouf! dit Jean, voilà une sortie. Mais qui est-ce donc ?

— Un vieux de quatre-vingt-dix ans. Il est né à la colonie. Puis il a habité Paris pendant un demi-siècle. L'épidémie l'en a chassé. Mais il ne se console pas. Son cher Paris lui manque, et il grogne. D'ailleurs, pas méchant pour un liard.

— Tiens, il a oublié son livre, observa Claire.

Elle prit sur la table un volume relié en veau et lut à haute voix le titre :

— Racine, Tragédies. Je ne les connais pas. Et vous ?

— Moi non plus, dit Touron.

— Ni moi, dit Jean.

Ils parlèrent de la Fédération Européenne. Touron était fort partisan des nouveaux États-Unis.

— Nous causons tranquillement ici, dit-il; c'est un répit. N'oublions pas que la condition du monde est épouvantable. Toutes les forces sont déplacées, celles de l'intérieur, celles de l'extérieur. Nous recommençons à nous disputer et, au dehors, on nous guette. L'autre jour j'ai vu à Genève un Allemand, très intelligent, qui m'a effrayé en me parlant de la Russie. Il m'a expliqué que la Russie, maintenant, c'était l'Asie, les Mongols, les Kurdes, les Turcs, l'Islamisme. Trois des ministres du Tsar sont chinois. Leur haine de l'Europe est profonde. D'ailleurs, notre organisation si nouvelle les inquiète. Ils pensent qu'il faut l'écraser chez nous pour l'empêcher de se propager en Pologne et dans les provinces Baltiques. Affaiblis, diminués que nous sommes, ils croient l'occasion venue de nous exterminer ; ils essaieront. Le monde est de plus en plus un mauvais lieu. Unissons-nous !

* * *

Pendant les mois qui suivirent, Claire et Jean travaillèrent auprès de Tillier à la préparation du Congrès. Tâche difficile et qui requérait beaucoup de tact diplomatique.

Touron l'avait dit avec exactitude : toutes les forces étaient déplacées, tous les équilibres étaient

rompus, nationaux et internationaux. Durant les premières semaines de la convalescence publique il s'était fait un accord pour la solution des problèmes élémentaires. Mais les divergences réapparurent bientôt et, dès lors, il n'y eut question si minime qui ne provoquât défiances, rancœurs et colères.

Les positivistes autoritaires avaient acquis la majorité au Conseil général. Un picard, le docteur Chavin, biologiste qui voulait disposer les hommes dans la société comme la nature dispose les cellules dans les organes, soutenu par les Fédérations de l'Auvergne, du Limousin, de la Normandie et du Nord, réussissait à imposer ses volontés ordonnatrices. Les socialistes libertaires étaient incapables d'entraver ce que l'un d'eux, le jurassien Talobre, appelait « une mise en carte de l'humanité ». Ils luttaient, mais, de jour en jour, voyaient disparaître une liberté.

Des bas-fonds de la société où elle vivait reléguée, la multitude des astreints s'intéressait au conflit. Accablée par le mal, obéissante par nécessité, elle gardait la haine de ses maîtres et prenait plaisir à les voir en discorde. Les spirites reformaient en secret quelques groupes. Ils se réunissaient pour causer du vieux monde, si doux à vivre, et pour évoquer les âmes de leurs morts. Ils les interro-

geaient. Mais souvent elles refusaient de répondre, et disaient seulement :

— Vengez-nous !

On insistait ; elles répétaient :

— Vengez-nous !

Elles s'évanouissaient alors et les objurgations les plus énergiques ne pouvaient les déterminer à réapparaître. Leur appel exalta quelques têtes faibles. On découvrit une conspiration ; il s'agissait d'assassiner le docteur Chavin. Les coupables avouèrent et furent exécutés.

Dans une telle désunion, comment établir l'unité de l'Europe ? En France, en Italie, en Angleterre, en Belgique, les positivistes la désiraient ; mais les libertaires la critiquaient. « Nous avons assez d'un État sur nos têtes, disaient-ils, nous nous passerons de vos États-Unis. » D'autres pays la réclamaient d'une seule voix. C'étaient les Fédérations scandinaves, germaniques, balkaniques, la Hongrie. Situées aux frontières orientales de l'Europe, elles éprouvaient l'effrayante pression des Slaves et des masses musulmanes : la peur les réconciliait. Elles signalaient le péril aux nations occidentales, qui, assourdies par le tapage de leurs querelles, n'entendaient pas.

En janvier les desseins de la Russie devinrent évidents. La chancellerie de Saint-Pétersbourg

publia une note menaçante : elle accusait les organisations socialistes allemandes d'encourager par leur exemple les sociétés ouvrières de Pologne ; elle donnait un avertissement sévère.

Dans l'Europe entière l'alarme fut extrême. Au début de février, toutes les perspectives étaient sombres, et les délégués commencèrent d'arriver.

***

Dès lors il y eut affluence à Bellevue : anciens élèves français ou étrangers, délégués de tous pays recommandés par des amis, et qui fréquentaient la maison hospitalière.

Un soir Tillier dit à Claire et à Jean :

— Je vous attends à déjeuner demain. Vous souvenez-vous de votre premier repas ici, le jour où l'épidémie éclata ? Eh bien, nous nous retrouverons les mêmes : Touron, Herdey, Van Busch, Vittoria Vivanti et son mari. Trois manqueront à l'appel : Bezoukoff, devenu on ne sait quoi ; et Bergougnan et Coudroit, ces deux braves garçons, qui sont morts. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Assurément.

Et quand, le lendemain matin, ils se rencontrèrent dans le cabinet de Tillier, jeunes gens devenus

hommes, jeunes filles devenues femmes, tous mûris, avec des physionomies, des voix et des regards aggravés par la sévérité des temps, ils eurent une minute d'émotion profonde et de rires nerveux. Claire et Vittoria s'étreignirent étroitement, et tous ensuite s'embrassèrent l'un l'autre. Puis ils pensèrent aux absents.

— Bergougnan et Coudroit, pauvres amis ! Ils ont bien milité. Comme ils seraient heureux !

— Et Bezoukoff, l'avez-vous oublié ? Sa colère, le premier jour ? Il n'était pas des nôtres, celui-là ! Où est-il passé ?

Touron donna quelques renseignements :

— En mai 1998, il était docteur spirite et se conduisait bravement, m'a-t-on dit. Je crois qu'ensuite il est tombé malade. Sans doute il est mort. C'était un détraqué, mais un honnête homme.

Ils se mirent à table et s'entre-regardèrent pendant une minute, silencieux et pleins de souvenirs. Chacun se disait à part soi : De grandes choses ont été faites, faites avec nous et un peu grâce à nous. Qui donc, si ce n'est Tillier, posa la règle des cités hygiéniques ? Et qui donc, si ce n'est Vittoria, les fit connaître en Italie ? Et qui travailla mieux que nous au réveil de la France, de l'Europe ? Sans nous, que fût-il advenu ?

L'impétueux Jean exprima le sentiment de tous.

— Nous avons bien travaillé, s'écria-t-il, nous pouvons être fiers !

— Oui, nous avons bien travaillé, firent toutes les voix comme un écho joyeux.

Vittoria, qui était assise à la droite de Tillier, se pencha légèrement vers lui, et, de sa voix sérieuse et caressante :

— C'est à vous, dit-elle, que nous devons notre orgueil.

— Et pourquoi dites-vous cela, Vittoria ? Je n'ai...

Elle l'interrompit :

— Pourquoi j'ai dit cela ? Écoutez, je vous l'expliquerai : c'est parce que vous avez créé cette institution de Bellevue, où, grâce à vous, nous sommes devenus des amis, — amis, maître, m'entendez-vous ? Et c'est parce que nous étions amis que nous avons pu faire de grandes choses.

Elle se tut. Tillier réfléchit quelques secondes, et il y avait dans ses yeux tant d'attention, de bonheur et de gravité que tous le considérèrent en silence et attendirent qu'il parlât.

— Vittoria, dit-il enfin, je crois que vous avez dit vrai. J'ai toujours pensé que l'amitié était une force dans l'histoire, et si nous avons pu, nous qui sommes ici, en fournir une preuve nouvelle, Vittoria, ma vie est comblée.

Jusqu'à la fin du repas on parla des deux morts, Bergougnan et Coudroit.

***

Les congressistes tenaient séance au Grand Palais des Champs-Élysées. Ils fournissaient un travail acharné et les premières journées furent de bon augure. Il parut évidemment que la majorité voulait l'unité. Cela était dû en grande partie à la note comminatoire du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui avait ému tous les esprits sérieux. La crainte du Russe, disait-on, est le commencement de la sagesse.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg, averti par son ambassadeur parisien, le gros et fin baron Gourvitch, de la maladresse commise, essaya de la réparer. La note de Janvier avait été mal comprise ; elle n'avait rien de comminatoire ; elle établissait quelques faits ; c'était une note, rien de plus ; une note, comme s'en écrivent les puissances amies, un signe d'intimité plutôt que de mauvais vouloir. L'escadre de la Méditerranée fit des politesses à La Spezzia et à Toulon. Deux difficultés de frontière furent réglées avec l'Allemagne. En Finlande, les autorités eurent une complaisance pour la Fédération ouvrière. Le baron Gourvitch donna une grande fête en l'honneur des congressistes et la baronne eut une gracieuseté

pour chacun. Elle causa une demi-heure avec les deux célèbres anthropologues, Ernest Damm, de Heidelberg, et Guglielmo Corradini, de Turin. Les séductions slaves enveloppaient l'Europe.

Le piège était grossier, mais bon, parut-il un instant, pour duper une assemblée. L'opposition socialiste libertaire se ranima, reprit influence et nombre. La majorité, décontenancée, faiblit. Pendant deux jours consécutifs, les celtes firent un merveilleux tumulte. Groupés à l'extrême droite et à l'extrême gauche, ils s'insultèrent, et leurs poings tendus semblaient vouloir s'entre-heurter par dessus la masse paisible des Germains, qui, assis au centre, attendaient. L'œuvre unitaire progressait pourtant à travers les disputes.

Les amabilités russes redoublèrent. Y eut-il excès, maladresse ? Toujours est-il que la méfiance reparut. Les nouvelles qui venaient de Turquie et d'Afrique étaient mauvaises. Les musulmans s'agitaient ; des commerçants leur vendaient des armes à vil prix, et ces commerçants, disait-on, étaient Russes, — des officiers en mission secrète, peut-être. Deux importants articles de la Constitution furent votés en une seule séance.

Dès lors les amitiés cessèrent. Le baron Gourvitch, qui avait annoncé une deuxième fête, la décommanda. Un effroi saisit la malheureuse

Europe. Avril commençait. Le soleil allait fondre la neige sur les steppes, et il sembla qu'on entendait au loin le galop des cavaliers kurdes.

Le 9 avril 2001 un incident survint à la frontière russe. Trois révolutionnaires polonais passèrent en Allemagne, juste à temps pour échapper aux policiers qui les pourchassaient. Était-il vrai, comme l'affirmaient ces policiers, que cinquante socialistes prussiens eussent secouru et délivré les Polonais par la force? La question était difficile à éclaircir et les diplomates allemands commencèrent à l'examiner avec cette honnêteté qui est la ressource des faibles. Mais on reconnut bientôt que les diplomates russes tenaient ce litige pour tranché dès l'abord. Ils voulaient l'extradition des révolutionnaires polonais. Ils réclamèrent si haut, et menacèrent si fort, qu'au cinquième jour l'Allemagne céda.

L'opinion occidentale frémissait encore quand on apprit les exigences nouvelles de la Russie : elle réclamait des excuses et mobilisait ses armées. Alors la fourberie apparut : les amabilités offertes au Congrès comme un piège ; puis, la manœuvre ayant échoué, la soudaine brutalité, l'attaque au dépourvu. Une angoisse, une volonté, unifièrent l'Europe en un jour. Une résolution fière anima tous les cœurs. « Nous sommes peu nombreux, disait-on, mais qu'importe ? Contre ces barbares

armés de canons et de fusils, nous avons la science, l'invention ; contre ces esclaves nous avons le civisme. » Toutes les Fédérations télégraphièrent à leurs délégués : n'abandonnez pas l'Allemagne ; votez la constitution, votez la guerre.

La Russie avait donné trois jours pour répondre : le Congrès résolut de constituer l'Europe en trois jours. Les dissensions s'apaisèrent. Les autoritaires acceptèrent certaines autonomies, les libertaires certaines lois. On travaillait avec la hâte de l'enthousiasme et de l'inquiétude.

*
* *

Le 16 avril, terme de l'ultimatum, dès neuf heures du matin, tous les délégués étaient réunis dans la salle des séances. Les divers conseils nationaux de l'Europe avaient prévenu qu'ils siégeraient en permanence, prêts à ratifier en peu d'heures la constitution et la guerre européennes. On décida de tout achever.

Les membres des bureaux avaient passé la nuit au travail, préparant des rédactions transactionnelles. Il y eut unanimité sur les sept articles qui restaient à voter, unanimité sur l'ensemble. Aussitôt la séance fut levée, et les délégués communiquèrent avec leurs pays respectifs.

Le temps était magnifique et une multitude cosmopolite roulait sur les Champs-Élysées, sur l'avenue entre les deux palais et jusqu'au loin vers les jardins des Invalides. Des trains de nuit avaient amené ces foules de fort loin, d'Écosse, d'Allemagne et de Lombardie. Des musiciens, répartis dans les kiosques, jouaient et chantaient toutes les musiques d'Europe, les rythmes de Séville et de Scandinavie. Des camelots vendaient la constitution et la carte des frontières russo-européennes. On achetait, on examinait, on commentait.

A midi seize exactement, le canon des Invalides tonna, et un immense drapeau de la République Italienne, doucement élevé, déroula ses longs replis sur la façade du Grand Palais. Le public, un peu diminué par l'heure du repas, murmurait interrogativement, quand dix, vingt délégués, courant sous la colonnade, crièrent :

— L'Italie adhère !

Au bruit du canon qui tirait toujours et des fanfares qui entonnaient l'Hymne Italien, les restaurants se vidèrent, les rues dégorgèrent des foules. Les gens se renseignaient : Qu'est-ce donc ? — On leur disait : L'Italie, première, a répondu *oui* à la double question, pour l'unité et pour la guerre. Et sur trois lieues carrées deux cent mille êtres furent heureux. Nul ne retourna déjeuner. Tous demeu-

rèrent là, guettant les hampes nues qui hérissaient d'une manière bizarre les toitures du Palais.

A midi cinquante-cinq, des camelots se précipitèrent en hurlant :

— Les nouvelles de la guerre !

Ils furent entourés, dépouillés et, autour de chaque exemplaire, un groupe soudain grave et silencieux se forma. Les cavaliers kurdes et cosaques avaient passé la frontière. Il y avait eu des engagements. De Lublinitz, de Strelzno, on signalait des morts.

Les gens lisaient quand le canon derechef tonna. La foule poussa une profonde rumeur, et tous les yeux, fixés sur les hampes, virent monter le drapeau sombre de l'Allemagne. Les chorals, accompagnés par les fanfares, chantèrent la *Wacht am Rhein*. La foule écouta religieusement, et par deux fois reprit le bel hymne, rendu plus émouvant encore par la nouvelle du sang déjà versé.

L'adhésion de l'Espagne vint à une heure et demie ; celle de la France fut connue à deux heures. Les chants, les cris, étaient incessants ; la multitude prodigieuse. Tous les quarts d'heure, et par milliers, les trains amenaient des provinciaux, des Anglais, des Belges, qui aussitôt couraient vers les Champs-Élysées où ils accroissaient la joie en s'y mêlant.

Claire et Vittoria, sorties pour un instant de la

salle du Congrès, marchèrent sur l'avenue. Elles allaient, bras dessus bras dessous, avec une allure légère, et leurs physionomies étaient dilatées par un continuel sourire.

— Madame Schrader! fit une voix.

Claire se retourna et reconnut le vieil homme qu'elle avait vu un jour au bureau de Touron. Il était adossé contre un marronnier en fleurs et son visage n'était pas chagrin. Claire lui tendit la main.

— Que c'est grandiose, cette journée! dit-elle.

Le vieillard fit, pour toute réponse, un geste extasié, et ses yeux rougis par les ans enveloppèrent d'un regard amoureux cet immortel décor des révolutions et des fêtes.

Les deux jeunes femmes firent quelques pas encore, puis revinrent au Palais. Toutes deux avaient relevé leurs voilettes, se plaisant à sentir courir sur leurs visages les caresses de la brise ensoleillée qui, là-haut, tantôt soulevait et tantôt laissait retomber les oriflammes.

Une acclamation, un remous de foule entrava leur retour. On saluait la Suisse et la Scandinavie dont les adhésions étaient simultanément venues.

Elles touchaient au seuil du Palais quand Vittoria, tout à coup, s'arrêta, et, touchant Claire au bras, lui dit avec une voix singulière :

— Regardez...

Elle montrait un homme d'assez pauvre mine, inquiétant et décharné, qui, immobile au premier rang de la foule, considérait les drapeaux.

— Le reconnaissez-vous?

— C'est Bezoukoff.

Toutes deux le regardaient et il les aperçut. Il parut hésiter, puis salua et resta là. Claire murmura :

— Comme il doit nous haïr !

— Désagréable, cette rencontre, ajouta Vittoria; sans doute, nous en avons croisé plus d'un qui pensait comme lui...

Les éditions incessantes des journaux publiaient les dépêches des villes européennes. Partout les démonstrations joyeuses répondaient à celles de Paris. Le télégraphe, reliant ces foules, établissait entre elles une émulation d'enthousiasme. On hissait des drapeaux, on tirait le canon. Les municipalités débaptisaient et rebaptisaient les voies publiques. Chacune voulait avoir sa place d'Europe. A Londres, ce fut Trafalgar square; à Venise, la Place Saint-Marc; à Florence, la Place de la Seigneurie. Saint-Pierre fut proclamé Temple de l'Humanité.

Le soleil s'abaissait, prolongeant les ombres. A cinq heures, toutes les adhésions étaient acquises, sauf une. La Hollande n'avait pas répondu. La foule, un peu lasse, roulait, et attendait avec des

plaisanteries l'heure où cet honnête petit peuple aurait achevé ses réflexions. A cinq heures et demie le premier coup d'une salve fit pousser un grand « ah! ». La journée était donc finie. Les fanfares jouèrent l'hymne national hollandais.

Mais la foule n'écouta, ni ne chanta. Elle s'agita, murmurante, émue, avec un brouhaha de paroles échangées : l'Europe existait donc! Et chacun répétait ces mots avec un étonnement qui ne s'atténuait pas. Elle existait, ainsi qu'un être familier; elle était sentie et créée par l'amour, cette patrie depuis si longtemps divisée des grands hommes; dès lors, une même volonté associerait les pâles enfants du soleil scandinave et les enfants brûlés du soleil de Sicile; dès lors, les quatre langues immortelles, l'italien, le français, l'anglais et l'allemand allaient s'unir pour une même tâche, pour harmoniser la nature aveugle et conquise. C'était l'union; c'était aussi la guerre. Les cœurs s'animaient à l'idée des périls. Que réservait l'avenir prochain? De l'héroïsme et de la souffrance, peut-être une catastrophe. Mais rien n'abolirait cette minute d'histoire où l'Europe s'était connue.

— Vive l'Europe! fit une voix.

Ce cri inusuel rencontra peu d'écho, et la foule prolongea son intense murmure.

Alors glissa vers l'extrémité de la hampe cen-

trale, — la plus haute, — le drapeau traditionnel des Fédérations internationales, le drapeau rouge. Un coup de brise le prit tandis qu'il montait, et doucement, triomphalement, l'ouvrit sur le ciel bleu. Le gros canon des Invalides et toutes les batteries du Mont-Valérien tirèrent une formidable salve. Des chapeaux volèrent, des hommes s'embrassèrent.

— Hourrah ! bravo ! cria la foule cosmopolite.

Trois fois elle répéta ses cris, puis redevint muette. Elle ne pouvait chanter, car la jeune Europe n'avait point d'hymne. Quelques Français entonnèrent *la Marseillaise;* mais peu d'étrangers les suivirent et la plupart commencèrent leur hymne national. La cacophonie ramena le silence. Puis, *l'Internationale,* essayée par d'autres, ayant avorté, il y eut un curieux instant de gêne parmi cette foule qui exultait, et ne pouvait s'exprimer.

Alors, le hasard fit qu'un groupe de Parisiens chanta la mélodie finale de la symphonie avec chœurs, popularisée en France au début du vingtième siècle par les simples et fortes paroles d'un poète demeuré inconnu :

Innombrables frères, hommes,
Après avoir tant lutté,
Sachons enfin que nous sommes
Une même humanité...

Les Germains, enthousiasmés, soutinrent le chant avec toute leur vigueur, entraînant avec eux quelques Italiens, quelques Anglais. L'hymne se répandit à travers les Champs-Élysées et, comme une vague immense, couvrit la place de la Concorde. Les fanfares soutenaient de leurs cuivres le rythme formidable :

Plus de haine, plus de guerres,
Plus de bagne et de prison :
Tous les hommes sont des frères
Et le monde est leur maison.

La puissante mélodie que Beethoven avait trouvée à la fin de sa vie douloureuse, ces hommes en ressentaient la force entière. Ils pouvaient, comme le vieux maître, chanter le bonheur qui suit et précède les luttes. Ébranlés par le bruit de la canonnade et le son même de leurs voix ; partagés entre les souvenirs du passé, les plaisirs de cette minute et l'attente de l'avenir, ils ne savaient plus ce qu'ils éprouvaient : la joie nouvelle de l'union, ou celle antique des combats.

La foule se tut après avoir longtemps chanté. L'interruption fut triste. Quelques voix recommencèrent la mélodie. En vain : l'instant avait passé. Les coups espacés de la canonnade retentissaient

dans le silence, donnant une réalité au temps menaçant qui fuyait.

Les bousculades autour des voitures firent diversion. L'une emportait Ehrenfels, nouveau ministre de la guerre. Dans une autre on reconnut Tillier, ministre de l'instruction publique. On l'acclama ; il salua, puis, déclanchant les pistons, partit à bonne allure au long des quais.

*
* *

Il rentrait à Bellevue avec Herdey, Jean et Claire. Las ou préoccupé, il parlait peu. Tout à coup il tira de sa poche un numéro du *Temps* et dit à Herdey :

— Je n'ai pas eu même une minute pour l'ouvrir. Voyez aux dernières nouvelles, et lisez-les.

Herdey parcourut :

— En Pologne, massacre des Juifs ; à Moscou, grèves et soulèvements ouvriers... De Bombay : le bruit court que les révolutionnaires persans sont insurgés, et qu'ils ont chassé les garnisons de Chiraz, Mesched et Ispahan.

— Ah ! fit Tillier, que les Persans se lèvent contre les Russes, ç'a toujours été mon espoir. Il y a des révolutionnaires, là-bas.

Puis, après une pause :

— Je vois dans l'histoire un instant aussi tragique que celui-ci, un seul : l'instant des guerres

médiques. La Judée était prisonnière à Babylone. Les Grecs étaient attaqués en Grèce par les Asiatiques, en Sicile par les Africains. Alors nous avons pu nous tirer d'affaire. Mais que l'humanité tint à peu de chose... qu'elle tient encore à peu de chose !

— Les guerres médiques, répondit Herdey, voilà un bon précédent. Pourquoi semblez-vous pessimiste ?

— Moi, pessimiste ? rétorqua Tillier, comme atteint par une vérité froissante. Assurément non. Je crois que nous vaincrons, je le crois fermement. Sinon demain, du moins dans vingt, cinquante ou cent années... ou dix siècles ; mais nous vaincrons. Nous, je veux dire l'élite humaine, les races qui savent raisonner et coordonner, les races morales. Elles vaincront parce que leur tâche est liée. Leurs efforts, si distants soient-ils, se complètent. Quand nous travaillons au laboratoire, nous continuons Empédocle. Les erreurs, au contraire, s'entre-détruisent. Il y a une tradition de ce qui est raisonnable, il n'y en a pas pour l'absurde. La barbarie n'a pas empêché l'organisation de la science ; elle n'empêchera pas celle de la justice. Je vous le répète, Herdey, c'est ma conviction : la victoire de l'élite humaine est assurée. Il ne lui faut que du temps... mais il lui en faut beaucoup, une multitude de siècles imprévisible.

— Ce temps, dit Herdey, l'aurons-nous? Le crédit de nos années est limité.

— Oui, en ce monde... répondit Tillier, avec une voix ralentie ; mais il en est d'autres, et de toutes sortes. Du moins je l'espère. D'ailleurs, à quoi bon spéculer ainsi sur les siècles ; — les siècles, qu'est-ce donc? Une addition d'instants, et l'addition n'ajoute rien. C'est dans l'instant que nous vivons et que nous créons notre bonheur, s'il se peut.

Herdey ne répondit pas.

— Ce qui est fatigant dans l'histoire, murmura Tillier après un court silence, c'est la monotonie.

Puis il se tut. Jean et Claire, assis côte à côte, restaient silencieux aussi. Ils se tenaient par la main, et ils étaient émus comme si toutes les émotions de cette grande journée étaient venues accroître leur tendresse.

La clarté devenait crépusculaire, et l'automobile roulait sur l'allée montante de Bellevue.

Quand Tillier rentra chez lui, l'étudiant de service l'aborda, et lui dit en présentant une carte :

— Ce monsieur est venu, et vous attend.

— Eh! fit Tillier avec une expression de plaisir, c'est Bezoukoff. Vous entendez, Herdey? Bezoukoff!

— Et que veut-il, ce fou? répondit Herdey.

— Nous l'avons vu cette après-midi, Vittoria et

moi, dit Claire ; il regardait les drapeaux. Il nous a reconnues, et saluées.

Herdey reprit :

— Je vais le voir ; je lui dirai que vous n'avez pas le temps...

— Mais non ! répliqua Tillier. C'est un de mes anciens élèves, je veux le voir. Qu'il entre !

Bezoukoff parut. Il n'avait pas changé. Il avait la même expression fine et les mêmes yeux un peu troubles. Tillier lui tendit la main :

— Qu'est-ce qui vous amène ?

— Monsieur, dit Bezoukoff, je me suis aperçu qu'en partant d'ici j'avais emporté un cahier de relevés d'expériences qui est à vous plutôt qu'à moi. J'ai voulu vous le rapporter moi-même, et le voici.

Il ouvrit sa redingote pour chercher dans la poche intérieure. Il en tira vite un poignard qu'il plongea tout entier au ventre de Tillier.

Celui-ci poussa, non pas un cri, mais une plainte, battit l'air des deux bras et tomba comme une masse.

Jean se précipita d'un bond sur Bezoukoff qui clamait avec un emportement nerveux :

— Vous ne mourrez pas seul, monsieur Tillier ! Tous vos collègues vont être exécutés ! Nous vengeons nos morts et notre liberté !

Herdey et Claire, penchés sur le blessé, l'entou-

raient de coussins et découvraient la plaie. La maison était pleine de voix.

— Ma sœur, murmura Tillier, qu'on la cherche...

Sa tête, qu'il avait soulevée, retomba.

— Herdey ! dit-il, d'une voix qu'animait le délire, souvenez-vous ! L'histoire est traversée, seulement traversée... mais il faut pousser, Herdey !... Jean !... Claire !... Il faut pousser toujours...

La douleur lui tira une plainte.

— Ma sœur, fit-il, ne viendra-t-elle donc pas ?

Elle entrait, hors d'haleine et le visage bouleversé. Elle s'agenouilla près de son frère mourant.

— Marie, murmura-t-il, Marie...

Il fixa sur elle un regard dont l'intensité semblait évoquer les souvenirs de soixante années. D'innombrables images tourbillonnaient dans son cerveau en fièvre : images de naissances, de mariages, de morts ; images de bonheur et de tristesse, et de tristesses encore ; le père, la mère, les jeux, les rires dans la maison ; — ses lèvres s'agitèrent pour une dernière parole. Mais nul n'entendit aucun son. Les yeux d'une sœur, croisant les siens, clorent le cycle étroit de sa vie.

Fini d'imprimer trois mille exemplaires de ce sixième cahier le jeudi 24 décembre 1903

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Nous servons :

des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série ; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on peut encore avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

Le dixième cahier de cette série, Romain Rolland, *Beethoven,* était épuisé depuis plusieurs mois; nous avons procédé pendant les vacances à une seconde édition et nous avons complété par des exemplaires de cette seconde édition les quatrièmes séries acquises par la voie de l'abonnement. Cette seconde édition, tirée à trois mille exemplaires, est en vente au bureau des cahiers.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi à partir du premier janvier 1904 la quatrième série sera vendue au moins trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Depuis le troisième cahier de cette série inclus, *cahier de l'inauguration du monument de Renan à Tréguier le dimanche treize septembre 1903,* nous faisons tirer à dix mille exemplaires, pour chacun des cahiers qui le comportent, sur deux, quatre ou huit pages, un *vient de paraître ;* devant les premiers résultats obtenus par l'envoi raisonné de ces *vient de paraître,* nous avons en effet résolu d'étendre ce service autant que nous le pourrons, et nous demandons à nos abonnés de nous y aider; pour savoir ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra régulièrement nos *vient de paraître;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse; avertir en même temps cette personne; elle recevra régulièrement nos *vient de paraître.*

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce sixième cahier le mardi 22 décembre 1903.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur), 9, rue du Pont. — 8281

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce ; nous le vendons deux francs.

Nous avons fait tirer à dix mille exemplaires sur quatre pages pour ce sixième cahier un vient de paraître *constitué par le commencement de la narration.*

SEPTIÈME CAHIER DE LA CINQUIÈME SÉRIE

CAHIER DE COURRIERS

HENRI MICHEL

NOTES SUR LA HOLLANDE ET SUR L'INTIMI

LEBEAU ET THARAUD

MOINES DE L'ATHOS

BULLETIN DE L'OFFICE DU TRAVAIL

LA GRÈVE DES TISSEURS D'ARMENTIÈRES

CHARLES PÉGUY

CAHIERS DE LA QUINZAINE

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons deux francs.

Nous avons fait tirer à dix mille exemplaires sur quatre pages pour ce septième cahier un vient de paraître *constitué par la* table *sommaire et par plusieurs extraits.*

1398-1
10/15

Sur les courriers des cahiers, *courriers de Chine, courriers d'Indo-Chine, courriers du Japon, courriers de Finlande, courrier de Russie, cahier d'Arménie, cahier de Roumanie, courriers de France, publiés dans les trois premières séries des cahiers, se référer au*

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Nous publierons dans un cahier de la cinquième série le relevé sommaire des courriers publiés dans la quatrième série de nos cahiers.

notes sur la Hollande

et sur l'intimité

*Nos abonnés ne confondront pas avec notre collaborateur M. Henry Michel, qui fait en Sorbonne le cours d'*histoire des doctrines politiques, *et dont nous avons reproduit une leçon d'ouverture,* Edgar Quinet, *en tête de notre cahier* Edgar Quinet, *vingt-et-unième cahier, premier cahier supplémentaire de la quatrième série, — notre nouveau collaborateur M. Henri Michel, conservateur de la bibliothèque d'Amiens*

Henri Michel

NOTES SUR LA HOLLANDE ET SUR L'INTIMITÉ

Le goût de l'aventure et celui de l'intimité sont peut-être les deux sentiments primitifs dont les alternances et les conflits expliqueraient le mieux le rythme de la sensibilité humaine. Vivre en soi et sortir de soi, c'est toujours l'un ou l'autre de ces vœux qui préside à toutes les démarches des âmes. Aucune passion profonde qui ne soit faite de connu et d'inconnu, de sécurité et de risque, d'intimité qui en est la force et la douceur et de quelque aventure qui en est le mystère, l'audace, le mouvement. La conciliation de ces contradictoires est la pierre d'achoppement du bonheur ou le miracle de l'amour. Nos désirs et nos regrets sont faits de leur antinomie, et n'est-ce point là, transportée à la vie sentimentale, cette opposition fameuse du sujet et de l'objet qui demeure l'un des problèmes les plus difficiles de la pensée?

Je viens de passer quelques semaines en Hollande. J'y suis allé voir cette nature hollandaise dont le charme est si spécial et si rare. Promeneur oisif dégagé de toute préoccupation d'affaires ou d'étude, je m'y suis

simplement mêlé dans les villes à la vie des rues, autant qu'on le peut en des courses hâtives; j'y ai parcouru, comme il convient, les musées admirables de la Haye et d'Amsterdam. Mais je m'étais promis à l'avance de ne pas tenter de tout voir. La curiosité du détail, ne rien laisser derrière soi qu'on n'y ait un moment arrêté ses yeux, est un souci un peu puéril en même temps qu'une entreprise bien fatigante. La multiplicité des impressions ne fit jamais les longs souvenirs, et tout voir est peut-être le meilleur moyen de tout oublier. Il est à la fois bien plus sage et bien plus aisé de laisser les impressions venir d'elles-mêmes sans les trop chercher, et de se résigner à ne connaître des choses que ce qu'on en retient quand on ne les regarde pas tout exprès. Après tout, cela n'est-il pas l'essentiel, ce qui se répète, ce qui s'impose de soi-même à nos yeux et à notre pensée, l'âme partout présente du pays visité? Or l'essentiel, en Hollande, c'est précisément le goût et comme la culture de l'intimité. Aucun peuple ne l'eut plus naturellement, d'une façon plus profonde, plus délicate. Le pays lui-même y convie. Conquis sur la mer, il faut sans relâche le défendre contre elle, et cette patrie que l'homme dut en quelque sorte créer de proche en proche par ses efforts et par son industrie, dont la conservation lui coûte tant de soucis et tant de labeurs, en est d'autant plus jalousement sienne. Avec son ciel voilé de nuages, ses eaux tranquilles, ses basses prairies semées de troupeaux, ses moulins qui tournent, ses barques qui glissent, ses horizons fermés au loin par la blonde ondulation des dunes ou la ligne sérieuse d'une digue, la Hollande tout entière est comme une vaste demeure close, pleine

d'air, d'ombres et de lumière, de silence et de mouvement. Bien que l'espace y soit très libre et le pays partout découvert, l'homme ici a toujours l'impression d'être étroitement et doucement chez lui. Tous les tableaux des maîtres hollandais, — si l'on en excepte Rembrandt et Ruysdaël dont il faut parler à part, — même les paysages, même les marines ont l'air de tableaux d'intérieur. Mais c'est un intérieur spacieux, élargi jusqu'à l'horizon, meublé d'arbres et de navires, de clochers et de nuages, où le peintre a su faire entrer le ciel et la mer et la campagne illimitée. Tout y est sérieux, recueilli, profond, et cependant heureux et souriant et jamais austère. Là même où l'homme est absent, on devine que la vie humaine est le centre et le but des choses, et que la nature y a été vue par des yeux et réfléchie par une pensée. C'est un pays fidèle fait pour y méditer ou pour y aimer longuement.

« Si, passant de Belgique en Hollande, dit Michelet dans ses notes de voyage, vous voulez avoir du premier regard une impression vraie des Pays-Bas, prenez-les par leur côté le plus aquatique, par Bréda, Rotterdam. » Le conseil est judicieux; c'est celui d'un grand devin qui ne se trompa guère en ces choses. Je fis mieux que de le suivre; je pris par un côté encore plus aquatique, par cette curieuse province de Zélande qui n'est que le limon de trois fleuves et où la terre et l'eau sont si bien mêlées et confondues qu'on ne sait souvent où commence l'une et où finit l'autre. Par une interversion d'un charme étrange, de grandes barques avec leurs mâts et leur voilure y traversent des prairies dans les étroites rainures de canaux qu'on ne voit pas,

et parfois des troupeaux de bœufs, les pieds dans l'eau basse où le ciel se reflète, y paraissent brouter une pâture de nuages.

La traversée d'Anvers à Rotterdam dure une douzaine d'heures. C'est une journée presque entière de navigation où l'on n'a guère autre chose à faire qu'à regarder passer le paysage, un paysage monotone et cependant toujours changeant; mais les changements n'y sont que d'insensibles nuances. Les couleurs et les lignes s'y brouillent et s'y déforment incessamment sans qu'on puisse bien saisir comment ni à quel moment précis s'est faite la déformation. C'est ici le contraire des surprises et des soudaines visions que nous ménagent les pays de montagnes. Tout se lie, se pénètre, s'entresuit. La petite ville, Zype ou Stavenisse, dont on aperçoit le clocher tout au loin devant soi, semble tourner lentement à l'horizon. Elle est dépassée sans qu'on y ait pris garde. Mais en voici une autre, Tholen ou Zierikzee, qui s'élève de la ligne des prairies ou des eaux, sur le même ciel blanc, dans la même lumière, toute pareille à celle qui vient de fuir et déjà fuyante à son tour. Cette continuité du paysage fait songer invinciblement à celle d'une existence humaine où les jours se lient aux jours, apportant de semblables pensées et prolongeant les mêmes soucis; d'une existence non pas inerte et vainement immobile, mais que remplit toute une seule étude et qui demeure, dans son progrès, longuement fidèle à quelque façon de sentir et de vivre qui s'affine et s'approfondit par sa durée même.

C'est ainsi, d'ailleurs, que vécut le plus souvent le peuple de ce pays. Le réalisme de ses peintres est toujours comme pénétré de conscience. Descartes le choisit

entre tous pour y venir poursuivre sa méditation et y trouver le silence et la suite de vie dont Spinosa se montra, après lui, si jaloux. Et l'on peut, semble-t-il, reconnaître d'autres effets des mêmes goûts et d'une même disposition d'âme dans la patience de ses érudits et dans l'ingéniosité de ses horticulteurs. Ce n'est pas à Constantinople que Candide aurait dû cultiver son jardin, mais plutôt au pays des tulipes, à l'entour de quelque basse maison peinte de Dordrecht, de Haarlem ou de Middelbourg. C'est là que la vie extérieure imite le mieux la vie intérieure et que tout semble incliner l'homme à cette sagesse qui ne veut chercher dans le monde que le prolongement de la pensée.

Tandis que le petit vapeur suivait paisiblement sa route, je regardais passer, de droite ou de gauche, comme un décor silencieux, les oppositions d'ombres claires et de clartés sans éclat où se réduit le plus souvent cette nature reposante. Les teintes plates et comme lavées s'y juxtaposent sans se heurter. Ce sont des étendues d'eau d'un gris pâle, bordées à l'horizon de pâles bandes vertes qui sont quelque bas rivage de joncs ou de prairies ; dans le ciel blanc, couleur de lin, tournent des mouettes grises ou filent des vols de courlis dont on voit la fine structure, le long bec et le col tendu et les pattes qui traînent dans l'air. Et tout ce gris et tout ce blanc demeurent pourtant d'une surprenante richesse de couleur. Qu'un nuage passe, qu'un rayon de soleil perce, et tout change, délicatement. C'est gris toujours, mais gris vert ou gris rose ou gris poudré d'or. Cette sensibilité du paysage, d'un paysage fait de rien, est le grand charme de ce pays. C'est comme un délicat visage pâle, où le sang est pourtant

à fleur de peau, qu'un sourire des yeux transfigure et où se reflètent les plus fugitives impressions.

Deux ou trois fois, au cours de sa brève navigation, le bateau quitte les larges eaux de l'Escaut ou de la Meuse pour s'engager dans quelqu'un des canaux étroits qui les joignent. Il suffit alors de monter sur la passerelle pour avoir, par-dessus la digue toujours assez basse, une vue prochaine du pays. A l'écluse du canal de Zuid-Beveland c'est toute une scène mouvementée, un de ces « paysages à figures » comme en peignirent van Ostade, Wynants, Wouwerman. Dans la chambre d'écluse, autour de notre vapeur, se pressent bord à bord une dizaine de barquettes aux voiles brunes ou bises et une grande péniche peinte de luisantes couleurs rouge et vert clair, dont une robuste jeune femme tient la barre. A droite, au bord de la route, sous de grands platanes feuillus, une gaie maisonnette, qui est sans doute une auberge ou un cabaret, forme l'arrière-plan du tableau dont la grande prairie est le fond. Deux carrioles rustiques sont arrêtées devant la porte. Les chevaux ont la bride sur le cou et le sac d'avoine aux naseaux. Par la fenêtre ouverte, on aperçoit un coin de table avec une cruche et des verres. Tout un petit peuple s'est avancé jusqu'à la rampe de l'écluse; quelques joyeux compères interpellent de là-haut les bateliers et les gabariers. Un peu à l'écart, sur un escabeau, est assis un bonhomme, le buste serré dans un gilet de tricot brun, et coiffé d'un bonnet de laine, les joues rudes et mal rasées, les yeux clairs, la bouche édentée sous le nez pointu. Il suit la manœuvre des éclusiers de son regard fixe de vieux paysan, et je ne l'ai point vu bouger d'une ligne tout le

temps que nous restâmes là. Mais le plus attrayant de la scène était assurément deux fillettes de sept ou huit ans, vêtues pareillement d'une robe noire, un peu ample, à la taille haute, et d'un corsage de velours. Un fichu gris, bien tiré, se croisait sur leur poitrine ; deux bijoux de cuivre retenaient aux tempes leur coiffe de dentelle. Elles couraient de côté et d'autre en se tenant par la main, et le contraste était plaisant de la vivacité des yeux et de l'expression finement raisonnable des traits aux formes bien pleines, aux belles couleurs reposées. Les confortables petites femmes s'arrêtèrent, pour nous voir partir, sur la passerelle de l'écluse, toutes deux une main sur la hanche, d'un geste arrondi de leur bras nu, et je me retournai pour voir de loin sur le ciel très doux leur double silhouette gracieuse.

En approchant de Dordrecht, la campagne et le fleuve, jusque-là plutôt vides et solitaires, prennent un caractère de vie et d'animation. Le Dordsche-Kil, petit bras très étroit de la Meuse, est tout encombré d'embarcations. Comme la direction du vent les contraint à louvoyer, elles se croisent en tous sens, changent à tout instant d'aspect, leur image doublée dans l'eau, en une sorte de confusion harmonieuse et réglée. Le long des berges, les maisons, les moulins, les hameaux se multiplient. Sur les routes briquetées, d'une belle couleur brune, fraîche et profonde, qu'adoucit encore l'ombre des grands arbres, hommes et femmes vont sans hâte et tournent la tête ou s'arrêtent un moment pour nous voir passer. Le hennissement d'un cheval ou le beuglement d'une vache répond par instants au sifflet du vapeur ; mais ces rares bruits

s'harmonisent au tableau de vie et ne paraissent pas en rompre le silence. Mouvement des voiles, glissement des nuages, routes passantes, ailes mobiles des moulins à vent, — le mouvement silencieux, c'est encore là une impression qui demeure.

Ce que j'ai pu voir de la campagne hollandaise dans cette navigation de quelques heures, puis, un peu après, dans une excursion rapide aux environs d'Amsterdam et dans la journée trop brève où je parcourus l'île de Walcheren, ne m'autoriserait guère à généraliser des impressions où les hasards de l'heure et de la rencontre eurent sans doute le plus de part, s'il n'était vrai des visages de la terre, comme il est vrai des visages humains, que la première vue en est souvent la plus instructive, celle qui a chance de saisir le mieux le trait essentiel. Au reste, cette impression de calme et de sécurité s'accorde bien avec l'image qu'on se faisait par avance de ce pays. Dans la Hollande réelle on reconnaît sans déception la Hollande idéale qu'on avait déjà dans l'esprit, avec la seule surprise d'y découvrir une finesse de détails, et tout un charme délicat qu'on n'avait imaginés qu'à demi.

Sans doute, la vie moderne a passé par là ; on ne manque pas d'entendre sur les routes le cornet importun des cyclistes. Mais, par je ne sais quelle prenante influence du milieu, les gestes de notre civilisation machiniste et industrielle dépouillent là plus tôt qu'ailleurs ce qu'ils ont d'hostile et de barbare dans leur impertinente nouveauté. L'assimilation se fait sans efforts et sans heurts du présent au passé, comme elle se fait de la nature à l'homme. Étant peu tourné vers le rêve, ce peuple a mis dans l'humble réalité toute la

poésie qui est en lui. Son ingénieuse bonhomie le sauve de la vulgarité et atteint à l'harmonie et à la profondeur à force de sincérité. L'adaptation et l'aménagement des choses aux fins de l'intime vie humaine, c'est le charmant secret qu'il a toujours à nous apprendre. On le pressent déjà rien qu'à traverser la campagne heureuse où les nuages font comme des ombres de rideaux et où les splendeurs des soleils couchants ont de doux reflets de foyer. Mais on le saisit mieux encore dans la vie plus pleine des villes, et le génie de ses vieux maîtres achève de nous en instruire dans les musées qu'ils ont remplis des images de leur patrie.

Bien que la Haye soit assurément, comme l'a senti Fromentin, l'une des villes les plus originales qu'il y ait en Europe, il faut quelque réflexion pour démêler les causes de l'intérêt que nous y prenons et de l'attrait qu'elle exerce sur nous. C'est une grande ville, mais non des plus grandes. Elle a de larges rues, de vastes maisons et quelques beaux édifices, sans être pourtant comparable par là à la plupart des capitales de l'Europe. Elle est riche, mais il en est de plus riches ; aristocratique sans doute, et de grand air, mais d'une aristocratie malgré tout un peu récente et bourgeoise. Il n'y faut pas chercher non plus le charme puissant de la mort ni la noble tristesse des très vieux souvenirs. Son passé date de trois siècles, et, sans être née d'hier, la Haye, dans la vieille Europe, est plutôt une jeune ville. A quoi tient donc son originalité, par où nous touche-t-elle et par quel privilège est-elle bien un de ces lieux d'élection où l'on peut goûter dans l'air même qu'on respire quelque chose

d'invisible et d'unique, une âme singulière qu'on ne trouverait pas ailleurs ? Ce qu'on y goûte, me semble-t-il, c'est encore l'intimité, mais l'intimité dans sa nuance de bien-être, de parfaite aisance et de familière distinction. Il est des villes plus curieuses, il n'en est pas de plus attrayante et qui laisse plus de regrets. C'est assez d'avoir visité tels lieux fameux dans l'histoire de la pensée humaine et d'y avoir participé une fois, pour en enrichir notre mémoire, à ce qu'ils peuvent contenir d'émotion ou de rêve. On y passe ; notre fantaisie y revêt, quelques journées, une forme nouvelle parmi les formes innombrables de la vie ; ils nous murmurent un secret que nous emportons avec nous. Mais ici cela ne peut suffire, et ces trophées du souvenir ne nous satisfont pas. La Haye n'a rien de plus important à nous dire que de nous y arrêter et d'y vivre, son prestige n'étant pas dans un certain rêve de la vie, mais dans la vie elle-même. « Quant à moi, dit Fromentin, si j'avais à choisir un lieu de travail, un lieu de plaisance où je voulusse être bien, respirer une atmosphère délicate, voir de jolies choses, en rêver de plus belles, surtout s'il me survenait des soucis, des tracas, des difficultés avec moi-même et qu'il me fallût de la tranquillité pour les résoudre et beaucoup de charme autour de moi pour les calmer, je ferais comme l'Europe après ses orages, c'est ici que j'établirais mon congrès. »

J'arrivai à la Haye à la nuit close et, me trouvant quelque peu fatigué par une journée de voyage, je me contentai, après mon repas et avant de gagner ma chambre, d'aller passer une petite heure au café de l'hôtel, le temps de somnoler un moment dans la fumée

d'un cigare. La disposition des cafés hollandais est assez particulière. A la vérité, ce qui les distingue tient à peu de chose ; mais rien ne révèle mieux le caractère d'un peuple que tels légers détails de ses habitudes et de ses goûts. Un grand rideau qui demeure ouvert dans la journée est tendu, dès les lumières, en travers de la salle, qu'il divise en deux parties bien distinctes. Dans la partie intérieure, on joue, on cause, on lit les journaux comme on le fait partout ailleurs en de semblables endroits. Mais, grâce à l'épaisse tenture de velours qui sépare de la rue et en étouffe les bruits, on se sent discrètement et confortablement chez soi. La banalité du lieu en prend un caractère imprévu de retraite et d'abri. Mais c'est la partie antérieure de la salle, — de l'autre côté du rideau, — qui est vraiment pleine d'intérêt. Là, point d'autre lumière que la clarté qui vient du dehors, ni d'autre bruit que la rumeur de la rue. On y fume en silence ou l'on n'y parle qu'à voix basse. C'est une autre coutume hollandaise qu'une certaine rue de la ville, une rue centrale et le plus souvent assez étroite, sert, le soir, de lieu de promenade populaire. La circulation des voitures y est interrompue, si bien que, sur la chaussée comme sur les trottoirs, s'écoule en deux torrents contraires tout un peuple singulièrement vivant qui parle haut, rit, chante. On s'en va par bandes, bras dessus bras dessous, les jeunes gens échangeant au passage avec les jeunes filles quelque solide plaisanterie, et parfois, tout tranquillement, mieux que des plaisanteries, un baiser sonore, enveloppé d'une bourrade. Cette animation et ce tumulte demeurent toutefois sans gouaillerie et sans fièvre, avec je ne sais quoi d'honnête, de tranquille et de bon enfant. A la Haye,

c'est le Spui Straat qui prend chaque soir cet aspect de kermesse, et c'est précisément sur le Spui Straat que se trouvait le café de l'hôtel où j'étais descendu. Rien de saisissant comme de voir s'encadrer aux baies de la devanture tout ce flot de peuple en gaieté. Le contraste de la salle obscure et de la rue lumineuse imprime un relief étrange aux gestes et aux traits des promeneurs, tout en donnant à la foule passante un aspect de tableau d'optique, quelque chose d'objectif et de reculé. On est là, un peu à l'écart, dans l'ombre et dans le silence, tout près de la vie, à voir passer la vie devant soi comme un spectacle. Aménager une brasserie en manière de lanterne magique, encore une fois, c'est peu de chose, mais il fallait y penser. Tout le génie de la Hollande est dans cette trouvaille.

Il faudrait de longues pages et les souvenirs d'un long séjour pour parler dignement de la Haye. Depuis les quartiers déserts où se dresse près d'un canal mort, au milieu d'une petite place, l'image méditative de Spinosa, jusqu'aux avenues aristocratiques dont les beaux arbres prolongent vers le cœur de la ville la fraîcheur et l'ombre de ses deux bois, il faudrait, avec les loisirs d'une lente assiduité, se mêler à la vie du peuple, s'arrêter aux bancs des promenades, suivre, le soir, dans les calmes eaux, les images fuyantes du ciel, les jeux de l'ombre et de la lumière. Il ne suffirait pas surtout, promeneur, de quelques heures ou de quelques jours, d'y avoir passé sans lien, sans attaches ni relations de société. L'extérieur, ici, nous intéresse surtout par ce qu'il nous fait pressentir de l'intérieur, une grâce hospitalière, une vie pleine et souriante, un goût et des habitudes de confort qu'on devine l'ordre et

la règle des plus humbles maisons comme des plus opulentes.

Il faut bien entendre qu'il ne s'agit pas de ce confortable qui, sous prétexte de commodité, ne sert qu'à embarrasser l'existence de tout un appareil inutilement ingénieux d'où la grâce et la liberté sont absentes. Le véritable confort n'est que la fleur épanouie de l'intimité. Loin d'étouffer sottement les fins les plus douces de la vie sous la complication de ses plus insignifiantes pratiques, il consiste, semble-t-il, à s'environner de choses à la fois belles et familières, façonnées par l'usage aux doigts qui les manient, plaisir des yeux et de l'esprit, prolongement de nous-mêmes dans les objets qui nous entourent. Il est bon que ces choses soient belles, mais la beauté n'y suffit pas ; une maison n'est pas un musée, et les collections les plus rares deviennent aisément fastidieuses à qui n'en est que le gardien. Il est bon qu'elles soient utiles et commodes, mais la commodité n'y suffit pas non plus ; les ascenseurs et les installations électriques ne font pas l'existence meilleure et n'enrichissent pas le bonheur. Ce qu'il faut, c'est qu'étant, s'il se peut, belles et utiles, elles soient avant tout vivantes et aimées ; qu'elles nous attachent aux êtres et aux lieux, nous y retiennent par les liens secrets d'une chère accoutumance, fassent plus profondément nôtre la maison où est le foyer de notre vie et la pénètrent tout entière de la présence et de la pensée de ceux que nous y aimons.

Voilà ce que j'ai cru entrevoir ou deviner derrière les façades brunies des hôtels du Lange Voorhout ou derrière les grilles des jardins du Wilhelm Park. Les pelouses vallonnées, d'un vert si profond qu'il étonne et

retient les yeux, imposent aux allées, depuis la grille jusqu'au perron, une courbe avenante qu'il y aurait plaisir à suivre. Sur les balcons, des faïences et des fleurs ; des fleurs encore derrière les vitres des vérandas ; et, parfois, par une fenêtre entr'ouverte, un pli de tenture, l'angle d'un haut buffet ou, dans l'ombre, le cuivre luisant d'un lustre. Sans doute il n'y a rien là de bien rare, et ce sont choses que l'on peut voir partout. Mais il en est des images de la vie comme des chefs-d'œuvre de l'art ; leur valeur expressive tient à d'imperceptibles nuances, à quelque chose d'insaisissable que l'analyse ne peut atteindre et que l'à peu près du langage est impuissant à exprimer. Je me souviens, à l'angle de deux canaux, d'une maison d'apparence plutôt modeste, tout enveloppée de feuillage, la pierre un peu sombre des murs baignant dans l'eau verte. Une fenêtre s'ouvrit, et j'aperçus, parmi le cadre des fleurs, le profil ferme et délicat d'une jeune femme, un visage qui semblait fait de la même pâleur lumineuse que les eaux et le ciel du pays. Elle ne sortit qu'un instant de la pénombre intérieure pour y rentrer aussitôt. Ce ne fut rien et ce fut charmant. La complicité de l'ombre et de la lumière, celle d'un canal mort et d'un mur fleuri, avaient peint, fugitivement, un tableau achevé dont le pinceau d'un Metzu ou d'un Mieris eût fait, sans y rien changer, un chef-d'œuvre.

On ne peut imaginer de plus parfait contraste que celui de la Haye et d'Amsterdam. Autant l'une des deux capitales hollandaises évoque l'idée d'une existence calme qui n'a plus qu'à jouir d'elle-même et n'a conservé d'activité que juste ce qu'il en faut pour la pleine

conscience de son élégance et de son bien-être, autant l'autre, la capitale de la mer, étonne par l'animation de ses rues, son mouvement et son trafic de cité marchande. Place de banque et place de commerce, c'est à toute heure, dans tous les quartiers, le grouillement d'une population singulièrement mêlée où dominent les gens de bourse et les gens de mer, nez crochus et longues redingotes juives, visages hâlés sous le bonnet de laine. C'est ici le Hollandais de négoce et d'aventure qui conquit Bornéo et Java et qui marchait sur le Christ au Japon. Par les canaux qui le prolongent, le port a, pour ainsi dire, pénétré la ville. Partout, les mâts à peine oscillants des navires se profilent vaguement dans la brume sur les façades des maisons à pignons, hautes, étroites, pointues, toutes quadrillées d'innombrables petites fenêtres.

Aucune grande voie ne traverse Amsterdam et n'y crée une ligne d'orientation. L'enchevêtrement des rues et des canaux paraît d'autant plus inextricable que tous les carrefours de ce labyrinthe ont même figure et même aspect ; toutes les maisons s'y ressemblent ; sur tous les quais c'est la même perspective brouillée de mâts et de petits ormes chétifs. Pourtant si l'on jette les yeux sur un plan de la ville ou si, du haut de la vieille tour du Palais, on l'embrasse d'un regard dans son étendue, on s'aperçoit que cette confusion est ordonnée suivant une étrange symétrie qui fait ressembler Amsterdam à quelque grande toile d'araignée tendue en demi-rosace sur les bords de l'Ij. Les canaux concentriques, en lignes parallèles et brisées, les rues qui les coupent dans le sens des rayons d'un cercle, imitent les fils de la toile, d'autant

plus enchevêtrés et pressés, qu'ils se rapprochent du centre ; et ce centre lui-même, le cœur de toute la figure, c'est la place du Dam, entre la Bourse et le Palais, où la vie de la cité bat son plein.

Cette forme extérieure de la ville n'est pas indifférente. Elle symbolise à souhait l'ordre intérieur de la cité, la vocation et le caractère moral de son peuple. La comparaison qu'elle suggère est mieux qu'un jeu de l'imagination ; elle donne un sens à des impressions éparses et en dégage le trait commun. Tout ici est concentrique, tout est orienté du dehors vers le dedans, de la périphérie vers le centre. Dans cette animation de ville ouvrière on sent je ne sais quoi d'attentif et de blotti. S'il y a du mouvement dans les rues et de l'esprit d'initiative dans les âmes, c'est qu'il faut bien sortir de son gîte pour y ramener un butin d'argent, de marchandises ou d'idées. Mais ce mouvement n'est pas celui d'un peuple dont la vie se dépense au dehors ; cette activité ne semble pas chercher sa récompense ni trouver sa fin dans son exercice même. La raison en demeure intérieure et secrète. On voit bien la circulation de la vie et l'on en sent le battement ; le point sensible, le point vital se dérobe. Chacun des individus qui concourent à cette agitation a, quelque part, le centre caché de ses démarches ; et tant d'allées et de venues ne sont que les manœuvres d'une activité industrieuse et prudente qui guette et qui veille.

Ce grand port de commerce n'est pas ouvert sur le monde, on dirait plutôt qu'il ramène le monde vers lui. Le mouvement des navires, le va-et-vient des matelots suggèrent, je ne sais comment, des idées de retour plus que de départ. Les vieilles barques

avec leurs voiles affaissées, le long des quais trempés par la brume, y sont revenues vers les vieilles maisons qui les regardent de leurs innombrables petites fenêtres. N'ont-elles pas avec celles-ci comme un air de parenté, la même architecture en hautes lignes verticales, la même couleur, la même odeur de bois mouillé? Elles ne sont pas ici comme des étrangères; elles ont regagné le port d'attache ; elles font partie de la ville, et je songeais, en me promenant sur les quais encombrés de marchandises, que cette Hollande si close et si jalouse de sa vie intérieure eut pourtant à un rare degré le génie des entreprises maritimes et coloniales. Mais la contradiction n'est qu'apparente. Les colonies hollandaises ne sont pas de ces colonies d'expansion où un peuple déverse le trop plein de sa sève et va faire fleurir sur un sol nouveau l'âme rajeunie de la métropole. Ce sont, avant tout, des colonies d'exploitation; les richesses qu'on en tire sont amenées à la mère-patrie pour entretenir à son foyer la bonne chaleur de la vie. Les anciennes mœurs populaires, le respectable décor des vieilles demeures bourgeoises, s'en compliquent d'un exotisme charmant qu'on a su rendre familier. Mais si, de la possession à l'usage, l'assimilation est parfaite à la Haye, elle ne l'est point encore à Amsterdam. Les richesses qui s'y accumulent font une impression de dépouilles. On y a le goût des trésors entassés, des collections précieuses. L'or, le diamant, les choses riches et rares, celles qui viennent d'outre-mer et celles qui sont demeurées d'outre-temps, tout ce qui contient mystérieusement du soleil et de la vie, prend un pouvoir intense de fascination sous ce ciel pluvieux, dans ce pays de marais,

dans cette ville fourmillante et compliquée faite de cachettes et de recoins. Il faut voir au Jardin des plantes la flore exotique amenée du Japon et de la Guyane, des îles de la Sonde. C'est la vision d'un étrange Orient, plus lointaine et plus pénétrante sous les fins brouillards du Zuiderzée qui l'enveloppent. Au Jardin zoologique, une merveille, l'aquarium, tout un raccourci des féeries monstrueuses de la mer. Ailleurs, ce sont d'autres richesses dont l'aménagement témoigne des mêmes goûts. Le rez-de-chaussée du musée royal est un admirable bric-à-brac où sont entassées dans la plus saisissante confusion les reliques de l'ancienne Hollande. Les bois sculptés, les ivoires et les métaux, les verreries, les armes orientales, les vieilles étoffes de peluche ou de soie font, dans le demi-jour des petites salles, dont quelques-unes sont voûtées comme des cryptes, toute une magie mystérieuse de formes et de couleurs. Cela n'a point la correction un peu froide d'un musée et non plus, comme en certaines chambres de Cluny, le fin parfum du passé restitué. C'est plutôt un butin précieux, le chatoiement d'un trésor dans sa cache, et l'on ne serait point trop surpris de découvrir dans une arrière-salle, parmi les émaux et les orfèvreries, la lampe merveilleuse d'Aladin.

Ces amas de richesses, cette lueur d'or dans la nuit est le luxe d'Amsterdam. Mais si la ville, par là, tient un peu du repaire, elle tient, par ailleurs, du refuge. Que la liberté de penser et d'agir à sa guise y trouvât toujours un asile sûr, on le savait avant d'y venir, on le comprend après l'avoir vue. Chaque maison est elle-même un retrait. Le soir surtout, quand les lampes s'allument derrière les petits carreaux des fenêtres, on

imagine qu'il doit y avoir là plus qu'ailleurs de ces solitaires vies humaines, penchées sur quelque minutieuse besogne, toutes retirées en elles-mêmes et jalouses de leur huis clos. Le long des quais, dans les rues populaires et surtout dans le quartier juif, s'ouvrent de minuscules boutiques dont beaucoup sont de véritables caveaux où l'on descend par un soupirail. Une tête de femme ou d'enfant se montre, puis disparaît ; le boutiquier s'avance un moment sur sa porte, jette un regard dans la rue et retourne à son infime commerce. Ce sont des allures d'insectes, prudentes et affairées. Et dans la charpente vermoulue des maisons, dans le bois des pilotis, où d'innombrables tarets percent leurs tunnels, d'autres vies encore plus chétives ont creusé leurs réduits, disposé leurs chambres et leurs magasins, et ramènent à leurs fins étroites ce qu'elles peuvent saisir de l'univers.

Tels sont, autant que j'ai pu les discerner, les caractères distinctifs de la physionomie d'Amsterdam. Mais l'âme collective d'un peuple demeure confuse et inconnue à elle-même, tant qu'une œuvre de génie n'en a point dégagé le sens éternel et doublé l'histoire réelle d'une histoire idéale qui l'explique et qui l'accomplit. Deux hommes ici achèvent de nous faire comprendre la ville. L'un, parmi les tracas d'une vie souvent misérable qui devait finir dans la solitude et dans l'oubli, sut fixer comme un or magique la lumière des choses visibles. Il y mêla d'autres clartés qui semblent issues du fond le plus secret de la conscience et de l'émotion humaines. Il ne voulut peindre des êtres que le reflet de leur vie intérieure. Il ne chercha dans les formes et dans les couleurs que leur essence lumineuse et l'enve-

loppa dans l'ombre pour la concentrer et la posséder mieux, comme un avare qui cache un trésor. — L'autre, du seuil de l'existence la plus humble et la plus fermée, eut la vision de l'univers infini. Mais, par une contradiction bien instructive, tandis qu'il ne voulait reconnaître dans la pensée qu'un des attributs innombrables de la Substance, il faisait à son insu de cette même pensée le point central et comme le foyer de l'univers. La méthode géométrique qu'il tenta d'appliquer à sa spéculation, en imposant au monde les lois les plus subjectives de l'esprit, ramène tout à l'homme et ordonne tout par rapport à lui; et le but dernier qu'il assigne à la science, c'est l'homme encore dans ce qu'il a de plus intérieur, la règle de sa vie, la norme secrète de ses actions.

Ainsi dans le génie de Rembrandt et dans celui de Spinosa, dans leur œuvre et dans leur vie, nous retrouvons bien cette même puissance de concentration, cette même convergence pour ainsi dire avare et jalouse dont la ville nous avait fourni l'ébauche imparfaite. N'est-ce pas là de l'intimité encore, non pas souriante et charmante, comme nous la vîmes à la Haye, mais réduite, avec une sorte d'âpreté, à cè qu'elle a de plus essentiel, à ce point extrême où la pensée humaine est près de s'échapper à elle-même à force de n'être plus qu'elle?

Tandis que je parcourais Amsterdam et la Haye, l'image demeurait en moi de la campagne hollandaise si rapidement traversée, des ciels, des eaux et des grands herbages dont je retrouvais partout dans les musées la vision calme et profonde, aux tableaux des

vieux maîtres. Un attrait me ramenait vers cette nature sobre et claire que j'avais à peine entrevue. Je résolus de consacrer les dernières journées de mon voyage à quelque région bien paysanne, sans trop de passé historique ni de richesses d'art, où le silence et l'uniformité des choses fît le silence aussi dans l'esprit, laissât les souvenirs s'ordonner d'eux-mêmes et remît au point des impressions trop hâtivement recueillies. Ainsi, après une lecture et le livre encore ouvert devant nous à la dernière page, nous arrive-t-il de rêver un moment à l'œuvre qui vient de nous passionner, de chercher à en discerner le sens et la conclusion et d'en reculer un peu notre pensée pour la juger comme du dehors.

C'est dans l'île de Walcheren que je fis cette halte avant le retour. Journées vraiment uniques, où le charme et la nouveauté du pays, son éloignement de toute grande ville, je ne sais quoi d'à part et d'abandonné, conspiraient à me faire goûter mieux la solitude où je m'y trouvais. Qui n'a connu de ces moments de trêve et d'heureux oubli? Tout s'éclaircit en se dépouillant; on se trouve, sans effort, comme libéré de soi-même; les soucis deviennent lointains et l'heure présente est si libre et si pleine que le lien du temps en paraît comme dénoué.

L'île de Walcheren est la plus occidentale de la Zélande, entre la mer et les deux bras de l'Escaut. Comment le vaste fleuve n'entraîne-t-il pas avec lui ce banc de limon à peine agrégé? Ses eaux sont trop lentes, sans doute, et trop lourdes; l'ampleur de son cours en a brisé la force. Son glissement invisible ne fait qu'accumuler de nouveaux sables au long des dunes. La mer est plus redoutable, et l'on a dû, de ce

côté, élever contre elle la plus robuste digue des Pays-Bas. Dunes et digues encerclent l'île tout entière et la séparent des autres terres. Une haute clôture barre partout l'horizon comme les bords d'une large coupe. L'intérieur, avec sa petite ville centrale de Middelbourg, ses villages tranquilles, ses routes étroites, ses grands moulins qui tournent sans bruit, forme bien le petit monde le plus clos et le plus abrité qu'on puisse voir sous le libre ciel. Les nuages qui s'en vont avec l'Escaut vers la mer, comme un autre fleuve, ne cessent de passer au-dessus de l'île. C'est un perpétuel voyage, une fuite sans fin, et ces images d'aventure rendent plus saisissantes et plus pénétrantes encore ces images de sécurité. Si l'on ne voit pas l'agitation de la mer ni l'infini de son horizon, on en sent passer le souffle dans l'air. On la devine présente ou toute prochaine. L'herbe des pâturages est humide de ses embruns autant que des brouillards du fleuve, et les bœufs, en dressant la tête, semblent en humer l'odeur ou en écouter le grondement.

Malgré les fines ondées qui alternaient avec les sourires hésitants du soleil, j'avais pris à Middelbourg une voiture ouverte pour aller voir la grande digue de Westcapelle et le village marin de Dombourg. Le pays s'étendait vert et plat, veiné de grandes lignes lointaines, avec des touffes d'arbres et de buissons, la fine silhouette d'un moulin ou d'un clocher sur le ciel. Des rais de lumière blanche perçaient à travers la pluie. Une clarté d'argent brillait à l'horizon sur les dunes, puis, furtivement, se glissait dans les labours et dans les pâtures, parmi les ombres des nuages. Il y avait alors comme un rapide scintillement aux menus dé-

tails du paysage, et ces frissons de la lumière, qui semblaient élargir la plaine, y rendaient tout plus vif et plus léger, y faisaient saillir mille traits délicats qu'on n'avait point aperçus, comme des hachures dans une eau-forte.

C'était un dimanche et le matin. A tout instant, sous les grands ormeaux de la route, je croisais des bandes de paysans qui s'en allaient vers la ville. Tous portaient le costume populaire. Les hommes, avec la petite veste brune, le pantalon trop court, et le haut chapeau hérissé et sans bords, avaient un air un peu balourd, mais si naïvement satisfait! Les femmes, au contraire, les fillettes surtout, étaient pour la plupart tout à fait gracieuses sous leur coiffe blanche, leur châle à fleurs, et leur bijouterie compliquée d'argent ou de cuivre.

Que tout cela, pays et gens, paraissait heureux et lointain! N'était-il pas vraiment demeuré, ce petit coin de terre, en marge du temps et de la vie, oublié par le cours du siècle? Dans le grand calme répandu partout sur les choses, je resongeais plus librement à tout ce qui m'avait intéressé ou séduit pendant ces trois semaines écoulées; j'essayais d'entrevoir une conclusion aux conseils de vie intime et de bonheur fermé que nous propose, avec une insistance à la fois si discrète et si persuasive, le petit peuple qui sut y trouver la raison de ses mœurs et l'inspiration de son art.

De cette intimité que je tentais de me définir, le premier caractère, semble-t-il, est une sorte de mise à part des êtres et des choses qui nous sont le plus chers et qui nous touchent du plus près. Nous les séparons de tout le reste pour en composer un petit monde privé qui se suffise à lui-même et n'emprunte rien du dehors.

La plus furtive clarté, la plus timide chaleur de ce foyer secret a plus de prix pour nous que toutes les splendeurs extérieures. Aucune barrière ne paraît assez sûre, aucun rideau assez épais pour soustraire aux regards étrangers ce domaine étroit qui est le nôtre. Pour désigner ceux qui le peuplent, il ne suffit pas de dire *nous,* mais, par une fine nuance du langage usuel, on dira plutôt *nous autres,* c'est-à-dire nous qui avons des liens, des habitudes, des secrets de vie qui nous sont propres, nous qui ne sommes pas les autres. Seul vrai bonheur, nous paraît-il, que celui où rien n'est transmis du dehors, mais où tout croît de l'intérieur lentement et spontanément.

Mais séparer ne suffit pas, et si l'on sépare, c'est d'abord afin de posséder mieux. Cet instinct de l'appropriation est, assurément, l'un des plus irréductibles qui soient dans le cœur de l'homme. N'est-il pas une forme de la loi plus générale qui fait de chaque parcelle de l'être un foyer de force attractive ? Quand les pauvres enfants s'écrient : « Ce chien est à moi », gardons-nous bien de dire que c'est le commencement de l'usurpation ; ils collaborent sans le savoir à la consistance universelle, et c'est au contraire le commencement de l'amour. (1) Car si l'amour est un don, il est aussi une prise. Toute affection est jalouse et veut tout connaître de son objet. Tant qu'il y demeure une part d'inconnu, quelque chose qui nous résiste ou nous échappe, on pense n'avoir rien fait encore. Ce que l'on poursuit, c'est l'assimilation parfaite ; ce que l'on veut,

(1) Dans la cité idéale l'amour justifie l'appropriation individuelle, *et la limite.*

c'est d'avoir si bien ramené cet autre à soi qu'on se reconnaisse en lui tout entier et qu'il n'ait plus rien de secret pour nous. Dans les paroles de notre amie, nous voulons retrouver notre propre pensée qui nous revient plus précieuse, avec une fraîcheur nouvelle et une grâce d'abandon. Cette identité sentimentale et cette confiance réciproque, harmonisant les visages selon l'harmonie des cœurs, créent à la longue des ressemblances lointaines qui ne résident pas dans les traits eux-mêmes, mais dans leur expression insaisissable, dans les mouvements qui s'y propagent du dedans comme des passages d'ombres ou des souffles de lumière. C'est alors que le moindre geste de la vie familière peut prendre un sens incomparable et toute parole une résonance plus pleine et plus douce. Ce miracle de la vie intime, l'élan du cœur ne suffit pas à le produire. Il y faut surtout, avec l'épreuve du temps, la continuité des actes et des pensées. C'est un fruit lentement mûri que ne cueillent pas les agités et les inconstants ; ou c'est mieux encore, un arome profond de la vie pareil à celui que les vins les plus généreux ne prennent qu'en vieillissant.

Les choses elles-mêmes ne résistent pas à cette patiente conquête. Dans la maison d'intimité, voyez comme les objets les plus humbles sont au service du maître ; comme ils portent, sculptée par l'usage, la fine empreinte de ses goûts, et de quels reflets de pensée les a revêtus à la longue le regard qui s'y est tant de fois arrêté. C'est bien là ce qui fait le charme unique de tous ces petits tableaux des maîtres hollandais, des intérieurs de Peter Hooch, des joyeusetés de Jean Steen, des scènes bourgeoises de Metzu, de Terbug, de

Gaspard Netscher. Le sujet, ici, n'est rien, et peu importe qu'il soit le plus souvent d'une familiarité qui touche à l'insignifiance et quelquefois à la grossièreté. Ce qu'il y faut admirer, c'est l'amour et le sens de la vie, cette pénétration de la réalité qui atteint à travers les formes l'âme intérieure qu'elles rendent visible. La poésie et la pensée, l'impression morale, pour tout dire, est retrouvée là où on l'attendait le moins, dans le réalisme le plus attentif et le plus minutieux qui fut jamais. C'est que ce réalisme ne s'attache au détail extérieur des choses avec une telle piété d'observation que pour en saisir mieux le mystère intime et la délicate valeur expressive. S'il trouve le pittoresque, c'est sans l'avoir cherché, et jamais il n'insiste et ne s'y attarde. Le dessin d'un col de dentelle sur un mantelet de soie intéresserait peu par lui-même; mais un mouvement léger de l'épaule y imprime un pli familier qui s'accorde à la grâce du visage; et le pli de l'étoffe est charmant, parce qu'il est selon le geste et que le geste est selon la vie elle-même.

Dans un salon, près d'une fenêtre, une femme est assise, un livre à la main. Elle regarde un enfant qui, debout devant elle, tient un cerceau. A gauche, une table carrée, une chaise ; contre le mur, une vieille peinture mythologique un peu effacée par le temps et à demi noyée dans l'ombre. La porte ouverte laisse apercevoir un arbuste dans une cour, et plus loin, sous un porche, un coin de rue et un cavalier qui s'éloigne. Cela est peu de chose à dire ; mais ce qu'on ne peut dire, c'est l'indéfinissable quiétude répandue partout dans le petit tableau lumineux ; c'est la transparence et la circulation de l'air, le recueillement du jardin et le mystère de sa

perspective ; le sentiment de calme et de paix qui enveloppe tout d'une discrète magie. Comme on sent que rien, dans la maison silencieuse, n'est indifférent à ceux qui l'habitent ! Cette peinture contre le mur, cette délivrance d'Andromède, quel thème merveilleux elle a dû fournir aux étonnements de l'enfant ! Les losanges blancs et noirs du carrelage, si fidèlement dessinés qu'on en peut compter le nombre, la jeune femme, assurément, les a plus d'une fois comptés, dans le désœuvrement des dimanches, au moment où la nuit tombante interrompt sa lecture et qu'elle a posé son livre sur l'appui de la fenêtre. Les personnages tiennent peu de place dans l'étroit tableau ; ils pourraient en tenir moins encore, ils en pourraient être absents tout à fait sans cesser d'en demeurer le centre. La demeure est imprégnée de leur présence. Ils y ont si longtemps recueilli le rayonnement et l'haleine de leur vie qu'elle est devenue peu à peu quelque chose d'eux-mêmes et que ses meubles et ses murs sont tout pénétrés de leur âme.

Séparer pour posséder mieux ; borner étroitement son domaine pour y garder de plus près ceux qu'on y enferme avec soi ; puis, sous la protection de ces frontières, la lente assimilation des objets de notre connaissance et des objets de notre affection, voilà donc l'intimité en ce qu'elle a d'essentiel, et son fonds dernier, c'est le mouvement instinctif qui porte l'homme à se faire le centre de ce qui l'environne et à rapporter à lui seul tout ce qui tombe sous sa prise. L'univers étant un champ trop vaste pour ce dessein, il cantonne sa vie dans un système clos où rien ne se perdra de sa chaleur et de son expansion. Il se crée un empire dans un empire avec le secret espoir d'y trouver le terme de ses

désirs et le refuge où il pourra tenir enfin le repos et la sécurité.

Que cette espérance soit vaine, la Hollande le nie, non par des mots qu'on peut toujours soupçonner de mensonge, mais pour avoir vécu de son succès, pour en avoir trouvé la fine réussite dans la séduction de son art, dans la souriance de ses mœurs, dans la douceur apaisée de sa nature elle-même. Ce qu'il y a de particulier dans ces images d'intimité qu'elle nous met sous les yeux, c'est le sentiment de plénitude et de satisfaction qui s'y mêle presque toujours. Rien d'inquiet, rien d'anxieux. Il semble qu'avec les joies familiales, les délicates jouissances des yeux et de l'esprit, ou d'autres plaisirs plus tangibles comme ceux des joyeux buveurs de Jean Steen et de van Ostade, on ait touché le fond du bonheur et qu'il ne reste plus qu'à tenir les portes bien closes pour que rien du dehors ne vienne troubler la paix intérieure qu'on s'est ménagée.

C'est vraiment une chose bien singulière que cette absence si complète d'angoisse et de fièvre, cette exclusion du rêve et de la passion, cette ignorance ou cet oubli de tout ce qui fait l'inquiétude ardente de la vie, son mystère et son prix douloureux. « On est toujours tenté, dit Fromentin, de questionner ces peintres insouciants et flegmatiques et de leur dire : Il n'y a donc rien de nouveau ?... Il a fait grand vent, le vent n'a donc rien détruit ? La foudre a grondé, la foudre n'a donc rien frappé, ni vos champs, ni vos bêtes, ni vos toitures, ni vos travailleurs ? Les enfants meurent, il n'y a donc pas de deuils ? On ne pleure donc jamais chez vous ? Vous avez tous été amoureux, comment le sait-on ? » C'est que l'écueil, c'est que le mensonge de l'inti-

mité est précisément sa réussite même. Croire toucher le terme, c'est ne pas comprendre qu'il n'y a pas de terme ; penser tenir le bonheur, c'est en méconnaître l'énigme. Le rythme de nos désirs est plus compliqué, et le mouvement s'en produit en deux sens contraires. Ramener à soi, posséder, connaître, avoir soif de repos, de tendresse fidèle, de certitude et de conclusion, c'est le mouvement qui va du dehors vers le dedans. Mais la vie est aussi une émigration et une exode. Le sentiment de l'*aventure* n'y est pas moins essentiel que celui de l'*intimité*. L'aventure, c'est-à-dire le besoin de progrès et de changement, l'incapacité d'être satisfait de ce qu'on possède et de ce qu'on tient, le goût de l'inconnu, du mystère, du risque, l'aspiration vers ce qu'on n'atteint pas et qu'on ne saurait atteindre ; enfin, le sentiment de ce qu'il y a d'incomplet et de précaire dans toute réalité possédée. Si l'intimité fait la douceur des affections humaines, l'aventure en est le sel qui les empêche de s'affadir et de se corrompre.

L'attachement de la volonté à ses objets les plus prochains peut devenir aisément, par le temps et par l'habitude, une sorte de fétichisme puéril. Dans ces demeures si closes, et tout imprégnées qu'elles soient du parfum profond de la vie, ne se joue le plus souvent que le drame banal des petites existences. C'est un beau spectacle qu'une batterie de cuisine étincelante ou que des livres dans un bahut de chêne quand un rayon du couchant s'attarde au parchemin des reliures. Cela pourtant ne suffit pas. Dans la maison de la Marthe hollandaise, toutes les fleurs coutumières, les jacinthes et les tulipes qu'elle cultive avec tant de soin, nous lasseront vite après nous avoir charmés quelque temps, si

Magdeleine, occupée d'un plus haut souci, n'a su y garder, fraîche et vivante, la fleur passionnée de son rêve.

Est-ce à dire qu'à cette pénétrante vie intime il faille préférer je ne sais quel vagabondage du cœur et de la pensée? Sous prétexte que nulle satisfaction n'est assez pleine pour égaler l'élan d'une volonté clairvoyante et que le contentement de nos désirs n'est que l'aveu de leur médiocrité, faudra-t-il, par une inconstance non moins puérile et médiocre, promener son inquiétude sur tous les chemins et ne lui apprêter que des lits d'auberge? Plutôt la fidélité hollandaise et la naïveté du simple bonheur que cet idéalisme bohémien, sans tendresse ni profondeur, qui se lasse de tout avant d'avoir rien possédé.

Mais la synthèse n'est pas impossible entre les contradictoires apparents de l'aventure et de l'intimité. Il est, au contraire, aisé de comprendre que l'impuissance où nous sommes de rien posséder jusqu'au fond entretient et réserve, dans le champ clos de l'existence la plus fermée ou de l'amour le plus jaloux, une possibilité indéfinie de surprise et de découverte. Cette fraîcheur de nouveauté, cette inquiétude et cet attrait d'un mystérieux impénétrable, est-il besoin d'aller les chercher au dehors s'ils sont en nous et près de nous, dans l'obscure réalité que l'on voudrait vainement enfermer et tenir? Comme le bruit de la mer se retrouve tout entier dans le coquillage qu'on approche de l'oreille, il n'est pas de maison si étroite où l'on ne puisse, sans en franchir le seuil, si l'on a le cœur attentif, écouter un murmure infini. Rien n'est si connu qui ne soit encore à connaître; rien n'est si sûr qui ne

soit fragile et précaire; rien n'est si proche qui ne soit lointain; rien n'est dit qui ne demeure à dire; rien n'est si familier qui ne puisse étonner par son mystère.

Voilà ce que n'imaginaient guère tous ces vieux maîtres hollandais, artistes scrupuleux et délicats, âmes exquises dans la joie ou dans le silence, mais qu'un rayon de rêve ou qu'un frisson d'angoisse ne traversa jamais, amants trop sages de la vie. L'un d'entre eux seulement, pour avoir cherché d'un cœur ardent ce qu'ils avaient cru trouver d'un cœur paisible et pour avoir poussé jusqu'à l'extrême leur souci d'intimité, sut toucher au fond mystérieux des âmes et des êtres et jusqu'au solitaire infini qu'ils recèlent intérieurement. Ces limites dernières de l'émotion et de la pensée que d'autres atteignirent, comme Michel-Ange, par l'héroïque emportement d'un idéalisme hautain, ou, comme Shakespeare, par une clairvoyance qui pénètre tous les secrets, Rembrandt y parvint par la voie intérieure et souterraine. Il s'enferme à son tour dans la douce maison hollandaise, mais il la transfigure et la désagrège par les clartés qu'il y enferme avec lui. La conciliation de l'inquiète aventure et de la discrète intimité n'est-elle pas tout entière dans l'admirable petit tableau du Louvre où les pèlerins d'Emmaüs reconnaissent le Maître au geste de ses mains ? Tout est là selon la simplicité de la vie, les chaises rustiques, la nappe de toile, les rudes vêtements et le serviteur qui s'incline pour poser sur la table un frugal repas d'auberge. Comme les deux disciples tiennent près d'eux, entre eux, l'ami divin qu'ils ont rencontré sur la route! Qui pourrait le leur

enlever dans l'abri secret où ils l'ont conduit, sous la protection des épaisses murailles et de la porte massive? N'est-il pas d'ailleurs l'un d'entre eux, un homme comme ils sont? Il rompt le pain qu'ils vont manger ensemble; il parle, on voit trembler ses lèvres; et ses pieds de voyageur qu'on distingue dans l'ombre sont plus rassurants encore dans leur pose familière.

Et pourtant qu'il demeure lointain! Une clarté surnaturelle baigne son front et ruisselle avec ses cheveux; un souffle de miracle est entré avec lui dans la salle étroite, et la joie des disciples, s'étonnant d'elle-même, s'exprime en des gestes craintifs. Le mystère dont ils ont senti la présence leur est plus cher et plus poignant de toute la frêle sécurité qui l'enclôt. A ces cœurs simples, il vient d'être donné de comprendre et de nous faire comprendre le secret dernier de l'amour: ils possèdent ce qui leur échappe, et dans le simple compagnon de route qu'ils ont pu séparer de tous et garder, ce soir, pour eux seuls, ils adorent l'incommunicable vie dont il est la forme et le vêtement.

Quand j'arrivai à Dombourg, l'averse qui menaçait depuis le matin survint brusquement. La plage était solitaire. Dans une cabine de planches, quelques enfants s'étaient réfugiés, heureux et riant de leur aventure. J'allai m'y abriter avec eux jusqu'au moment où une accalmie me permit de gravir la dune prochaine pour saisir tout le paysage d'un regard.

Les nuages, en s'amoncelant sur la mer, avaient délaissé toute la partie du ciel au-dessus de l'île. D'un côté, on ne voyait devant soi que le sable désert, la mer toute sombre et sans une voile, rudement fouettée

par le vent, et des nuages confus et rapides qui s'engorgeaient à l'horizon. De l'autre, c'était le contraste de la campagne scintillante et rafraîchie, avec ses détails de vie champêtre, et, tout au loin, sur l'azur du ciel, le clocher, à peine visible, de Middelbourg. L'herbe de la dune était douce aux pieds comme du velours, douce et drue, avec des fleurettes bleues, si humbles dans l'épais gazon, que le vaste vent de la mer les agitait à peine. J'entendais de là-haut les rires des enfants toujours blottis dans leur refuge comme de petits robinsons; puis, comme l'heure s'avançait et qu'il me fallait quitter l'île le soir même, je regagnai, pour le retour, la voiture qui m'attendait.

HENRI MICHEL

moines de l'Athos

Sur les œuvres et les travaux de Jérôme et Jean T raud, — romans et contes, — publiés dans les édit des cahiers antérieures à la fondation des cahier dans les trois premières séries des cahiers, se réfère

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de c rier, courrier de Paris, inventaire des cahiers *forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un fi*

Nous publierons dans un cahier de la cinquième s le relevé sommaire des romans et des contes pu dans la quatrième série de nos cahiers.

Le courrier que l'on va lire a été publié pour la mière fois, mais abrégé de plusieurs pages, dan Renaissance latine ; *aujourd'hui nous en publion texte entier; ce courrier a été rédigé en commun M. Henri Lebeau, et par Jérôme et Jean Tharaud :*

MOINES DE L'ATHOS

Constantinople, 21 juin 1902

e voyageur qui désire visiter les monastères de thos doit, à Constantinople, se munir d'une double re-mmandation. Il lui faut d'abord obtenir du patriarche c œcuménique une lettre d'introduction pour le con- des moines de la sainte montagne, — le *protaton*, — siège à Karyès. Depuis l'époque où les empereurs rient ont cessé d'être les maîtres suprêmes des vents, dont beaucoup s'étaient élevés grâce à leur nificence, le patriarcat orthodoxe est la seule auto- que reconnaissent les moines grecs de l'Athos. is à côté des couvents grecs, les plus nombreux et plus vénérables par l'antiquité de leurs traditions, riches monastères russes, peuplés d'une véritable née de moines, se sont établis dans la presqu'île. ines grecs et moines russes se disputent l'hégémonie la sainte montagne, et si en principe les moines ses reconnaissent la suprématie du patriarche grec, 'est pas mauvais, nous dit-on, pour être reçu avec ucoup de bonne grâce, d'arriver chez eux avec une re du représentant du tsar auprès du sultan, — alors Zinovief.

Dans le caïque qui nous emmenait à travers la Corne

d'Or de la rive de Galata au Phanar, on nous conte que Sa Sainteté Joachim III avait été deux fois élu patriarche de Constantinople : une première fois, il y avait de cela une quinzaine d'années, il s'était démis de ses hautes fonctions pour revenir à la vie cénobitique qui avait plus de charme pour lui que les grandeurs du pouvoir. C'est dans son ermitage, près de Lavra, où il s'adonnait aux exercices de piété, à la lecture et au jardinage que, pour la seconde fois, on était venu le prendre pour l'élever au patriarcat.

Nous étions naturellement curieux de voir un patriarche dont le désintéressement rappelle des traits de la vie des anciens solitaires. Quand nous arrivâmes au Phanar, — le Vatican de l'église grecque, — tout le palais était en rumeur : des prêtres grecs à la haute toque en forme de cylindre; des moines, des moines, dans la cour, sur les terrasses, sur les marches de l'escalier extérieur... L'aimable secrétaire du patriarcat nous apprit que le patriarche espérait en ce moment même la visite d'un grand-duc de Russie. La visite ne serait pas longue, nous pouvions en attendant nous reposer dans son bureau. Un domestique apporte du café, des cigarettes. Nous fumons cinq, six, dix cigarettes : le grand-duc ne s'annonçait toujours pas. Le patriarche donne l'ordre de nous introduire auprès de lui... Nous traversons une antichambre remplie de prêtres et de moines qui aurait pu sembler modeste si par les fenêtres ouvertes toute la splendeur de la Corne d'Or, un jour d'été éclatant, n'était entrée dans la pièce. Nous sommes introduits auprès de Sa Sainteté, qui se lève : c'est un homme gigantesque, d'une grande beauté, dans la force de l'âge. Au mont Athos nous vîmes des barbes

merveilleuses : nous ne devions pas en voir de plus belles. Une simple croix d'or brille sur sa poitrine. Il nous reçoit debout; son secrétaire lui chuchote d'où nous venons. Alors il s'écrie d'une voix retentissante qui remplirait Sainte-Sophie, — si Sainte-Sophie, hélas, n'était devenue mahométane :

— Ah! ah! Sie kommen von Pest!

Nous acquiesçons de la tête. La conversation se serait ainsi poursuivie quelques minutes en allemand, — Sa Sainteté Joachim a étudié dans des universités allemandes, — si des roulements de voiture ne s'étaient fait entendre dans la cour du Phanar. C'est le grand-duc! Sa Sainteté visiblement est émue. Elle nous expédie en hâte. Nous aurons notre lettre pour le protaton! C'est tout ce que nous demandons et nous exécutons une retraite rapide à travers des couloirs bruissant. L'arrivée du grand-duc met le Phanar sens dessus dessous. Que de péchés de curiosité ce matin-là! Tous les religieux sont aux fenêtres. Sa Sainteté, dans son cabinet, doit être un peu nerveuse.

Quelques jours plus tard Elle réparait le négligé de sa réception par une lettre fleurie où Elle nous présentait aux épitropes des monastères comme des voyageurs « très pieux, très généreux et très nobles ».

La seconde lettre de recommandation nécessaire pour être admis dans les couvents de l'Athos est celle de l'ambassadeur de Russie à Constantinople.

Munis de ces deux talismans, nous prenons passage sur le vapeur *Princesse Olga*. parti d'Odessa à destination de l'Athos, Salonique, Smyrne, Tripoli, Beyrout et Jaffa. Ce vapeur est des plus intéressants.

C'est un navire de pèlerins : pèlerins du mont Athos, pèlerins de Jérusalem. Hommes et femmes sont étendus sur le pont, si serrés que les matelots ont peine à passer pour le service : moujiks en bottes et en blouse, barbes incultes, odeurs douteuses... Sur le pont de ce navire, c'est tout un morceau de la sainte Russie. Beaucoup de ces pèlerins ont fait à pied des lieues et des lieues pour venir s'embarquer à Odessa. Depuis des années, certains même depuis leur enfance, ils ont amassé kopeck par kopeck le prix du voyage. Pendant leur longue marche à travers la Russie ils sont hébergés à peu près partout par les habitants; grâce aux réductions qu'ils obtiennent des compagnies de navigation, ils peuvent réaliser le rêve de leur vie : voir la montagne qui depuis le moyen âge est pour les chrétiens d'Orient l'endroit sacré par excellence. Un officier mécanicien du bord m'a montré un ménage de paysans venu à pied à Odessa du steppe d'Akmolinsk, du fond de la Sibérie.

Ainsi entassés, ils donnent une impression de malpropreté, de misère sordide. Ils portent de longues souquenilles noires ou rayées, souillées de taches ; leurs bottes sont éculées et flasques. Ils flottent dans leurs haillons, qui ne dessinent pas les formes du corps, à tel point que les femmes, mêlées aux hommes, s'en distinguent à peine. Les hommes sont étendus par groupes, indifférents ; les femmes, plus éveillées, se tiennent debout le long du bordage et chantent d'une voix très douce des cantiques ou bien s'intéressent au spectacle de la mer, se font remarquer les unes aux autres les menus incidents qui rompent la monotonie du voyage et les commentent avec des gestes animés. Nous les

retrouverons bientôt à l'Athos, tous ces pèlerins, promenant de couvent en couvent leur foi aveugle et leurs loques à l'indéfinissable odeur, pareils à un troupeau de grands enfants mal tenus.

La nuit vient, nous entrons dans la Marmara ; les minarets de Stamboul, qui sont restés en vue fort longtemps, disparaissent : on tend une toile sur toute la longueur du bateau pour protéger les passagers de pont contre la fraîcheur de la nuit. Nuit claire, merveilleuse ! Nos voisins, un moujik de Saratof et deux petits bourgeois, mi-moines, mi-laïques, qui ont une kellia, — ermitage dépendant en général d'un couvent et habité par un ou plusieurs moines, — au mont Athos, nous offrent du thé et de ces petits pains semés de grains d'anis et de sénevé comme on en mange dans tout l'Orient. Ces ermites, comme la plupart des Russes établis depuis quelque temps à l'Athos, savent quelques mots de grec et nous causons, tandis que le Saratof nous regarde curieusement de ses yeux bleus et rieurs. Il nous fait dire par l'intermédiaire de nos interprètes qu'il est content de nous voir, qu'il n'avait jamais vu de Français, et s'adressant directement à moi, dont le visage était rubicond d'un récent coup de soleil :

— Votre face est rouge comme la mienne : nous sommes tous les deux nés dans l'Aurore !

22 juin

Nous sommes réveillés, le lendemain, par des chants et des prières. Des pèlerins russes sont debout, tête nue, rassemblés autour d'une large ouverture carrée découpée dans le pont. Un prêtre officie à fond de cale et les paysans assistent à l'office, groupés derrière lui

dans un profond recueillement : ceux qui n'ont pu trouver place au fond suivent d'en haut la cérémonie. Cet office dure longtemps : il est monotone. Prières et chants sont entonnés par des voix nasillardes, mais les mélodies sont très belles.

Le soleil se lève sur les Dardanelles. Le vapeur s'arrête quelques minutes à la sortie du détroit : aussitôt il est entouré de caïques, d'innombrables barques à rames et à voile. Penchés sur le bordage, les pèlerins marchandent des *yoghourts,* — lait qu'on a fait cailler dans des peaux de chèvres, — des pains légers, des poissons secs. Nous n'aborderons à la sainte montagne que le soir. Une carte à la main, nous cherchons à reconnaître sur la côte d'Asie l'emplacement de l'ancienne Troie. Puis ce sont des îles qui surgissent de tous les côtés de l'horizon : Imbros, Lemnos, Samothrace, dont le haut sommet est enveloppé de nuages; Thasos, aux lignes harmonieuses; enfin le mont Athos, pareil lui-même à une île. De loin il apparaît comme une énorme falaise se dressant à pic sur la mer. Tous les pèlerins se sont portés à l'avant et sur le côté droit du navire. Notre ami de Saratof s'est arraché à sa sieste pour venir voir : nous lui passons notre jumelle. Mais il ne sait pas se servir de l'instrument et il faut le lui mettre au point comme on ferait pour un enfant.

L'Aghion Oros n'est pas, comme les îles aperçues ce matin et cette après-midi, une terre âpre, rocheuse, dénudée. De la base au sommet il apparaît vêtu de forêts ; sur le fond sombre des verdures éclatent des points blancs, les monastères et les skites. — On nomme ainsi des couvents en quelque sorte secondaires, parfois très considérables et très peuplés, mais n'ayant

pas le rang officiel de couvent, parce qu'ils n'envoient pas de délégué au conseil central de Karyès. — Un de nos voisins, un moine grec à la taille imposante, nous nomme les plus importants : voici Lavra, le plus ancien, fondé par saint Athanase grâce aux libéralités de Nicéphore Phocas. Le couvent neuf, à la pointe de la presqu'île, régulière bâtisse peinturlurée de rose, c'est le couvent roumain. Entre les monastères, perdus dans les bois, sont les skites. Quelques-uns sont collés au flanc de la montagne sur des pentes presque verticales : on se demande par quels chemins de chèvres on y grimpe. Tel le skite de Sainte-Anne et les nombreux petits ermitages qui en dépendent, accrochés à une gorge profonde et boisée qui de la mer semble inaccessible et fait songer à l'âpre ravin du Subiaco où François d'Assise allait prier dans la solitude.

Le vapeur double le cap de l'Athos, le fameux cap Saint-Georges, funeste aux flottes de Xerxès; il côtoie maintenant la côte occidentale de la sainte montagne, plus abrupte encore que la côte de l'est, et d'une végétation très différente ; la forêt y est moins épaisse : des vignes, des cyprès, des oliviers, des lauriers-roses. Les couvents apparaissent, sur cette côte, encore plus surprenants. On les voit de plus près : ils sont semblables à des forteresses. Juchés sur des fondations énormes, ils dominent presque à pic la mer d'une hauteur de 200 à 300 mètres. Ils sont entourés de remparts et de tours crénelées. Dès le onzième siècle, les moines ont dû fortifier ainsi leurs enceintes pour se défendre contre les attaques répétées des pirates, qui les assaillaient encore au seizième siècle. Les couvents de Saints-Pierre-et-Paul, de Saint-Grégoire, de Simopétra, resteront

dans nos mémoires comme les plus singuliers types d'architecture à la fois militaire et religieuse qu'on puisse voir.

A l'avant apparaissent déjà les innombrables coupoles coloriées du monastère russe de Saint-Pantéléimon, — souvent désigné sous le nom de Roussikon ; — il attire vivement l'attention de tous les pèlerins russes, qui y retrouvent une image de la patrie qu'ils viennent de quitter. La *Princesse Olga* jette l'ancre en face du petit village de Daphni, qui sert de port au mont Athos. Une lourde, large et longue barque sert au transbordement des marchandises et des passagers. Le déchargement ne doit pas être facile quand la mer est un peu houleuse. Nulle jetée n'abrite le navire. La mer est très calme ce soir. Le soleil se couche à la racine de la péninsule médiane de la Chalcidique, Longos. La mer est toute rose. Les montagnes à l'horizon baignent dans une lumière violette et dorée. Le débarquement, qu'éclaire toute la splendeur d'un soir d'été oriental, s'opère au milieu des cris ; moines et pèlerins se bousculent. On voit sortir du fond de la cale d'étranges choses : vieux lits, vieilles glaces, cages à poulets, armoires démantibulées, tout un bric-à-brac poussiéreux qui dormait Dieu sait où, et que les moines apportent là comme des trésors. Trois petits garçons musulmans, conduits par un vieux maître d'école, achèvent gravement un repas composé en majeure partie de concombres et de pastèques, et considèrent ce spectacle avec une indifférence tranquille d'êtres supérieurs.

Il est trop tard pour songer à gagner Karyès : il faut s'arranger pour passer la nuit à Daphni. Nous entrons

dans l'unique auberge de l'échelle, et nous prenons pour la première fois contact avec la saleté et la vermine de l'Athos. Le patron de l'auberge, un Albanais qui parle grec, nous mène dans la chambre la plus confortable de sa maison : deux petites fenêtres, à travers un mur épais d'un mètre, ouvrent sur un verger en pente. Quatre lits. D'innombrables visiteurs ont couché là dedans. Nous demandons des draps propres. L'hôte nous répond :

— Impossible : je n'ai que ceux-là.

Nous nous installons pour dîner au bord de la mer. A peine assis, nous sommes rejoints par le kaïmakam, gouverneur ottoman du mont Athos, dont la résidence est à Karyès, le centre politique, religieux et commercial de la sainte montagne. A l'arrivée, il a visé nos passeports. Il parle français, sourit toujours et égrène un chapelet d'ambre entre ses doigts. Il est jeune ; il a dû laisser son harem à Salonique, — nulle femme n'a le droit de mettre le pied dans l'Aghion Oros, — il s'ennuie, il descend tous les quinze jours de Karyès à Daphni, cause avec les Européens, s'il y en a. Cela le distrait. Autour de nous rôde un jeune homme qui, chaque fois qu'il passe devant notre table, ôte sa casquette et baragouine quelques mots en français : « Bien le bonsoir... parfaitement... j'ai l'honneur... » — C'est un fou. L'hôte le chasse, sans violence. Nul ne sait d'où il vient ni ce qu'il fait ici. Il revient toujours, jusqu'au moment où le bateau russe va lever l'ancre. On l'embarque pour Salonique.

Nous cherchons à tirer du kaïmakam des renseignements sur l'Athos, sur les relations des couvents entre eux, les rapports du protaton avec les autorités de Con-

stantinople. Le jeune fonctionnaire nous paie poliment de mots vagues et de fins sourires. Il préfère nous parler de Paris, qu'il voudrait visiter ; de la France, « dont sont sorties toutes les grandes idées de justice et de civilisation ! » Puisqu'il est si diplomate, ce kaïmakam, n'insistons pas !

Dans l'auberge, tous les moines sont ivres. Le patron albanais et son domestique sont fort occupés à servir aux clients l'eau-de-vie : Russes et Grecs fraternisent ce soir. Ceux qui ont déjà leur compte dorment, la tête sur la table, ou couchés par terre. Du haut en bas de l'auberge, dans l'escalier, dans les couloirs, dans les chambres, partout des corps étendus : c'est un grouillement de robes sales.

Toute la nuit, la maison retentit des cris, des rires, des chants des robustes gaillards qui continuent de boire. Au matin, le vacarme s'apaise ; les moines s'en vont rejoindre leurs couvents ou skites respectifs, qui à pied, qui à mulet. Nous avons dormi tout vêtus, couchés sur nos manteaux. Hélas ! la vermine pourtant est triomphante ! Mais la mer est là, heureusement, et les grèves de l'Athos n'ont pas leurs pareilles !

Daphni, 23 juin

Nous préparons, nous aussi, notre bagage et nous descendons, par des couloirs empuantis de relents d'ivrognes, vers le môle de Daphni. La matinée est superbe. Des mulets sont à la porte : on charge notre *hejbe,* (1) et en route pour Karyès.

---

(1) Sac turc à deux poches, séparées par une ouverture qui s'engage dans le troussequin de la selle.

Tout de suite l'étroit sentier grimpe dans la montagne. Il n'y a pas une seule route dans la presqu'île athonique, rien que des chemins muletiers qui ont parfois des allures d'escaliers, généralement en mauvais état. Et le mulet qui a la manie de marcher à l'extrême bord du sentier, du côté dangereux où une chute vous enverrait rouler dans l'autre monde, vous inspire d'abord quelque inquiétude. Bientôt on se rassure à le voir aller prudemment, la tête basse, inspectant, flairant les pierres. Il a une façon si élégante, si sûre d'affermir son sabot au point exact qu'il a choisi ! Dans l'étroit chemin nous sommes frôlés au passage par des buissons d'églantines, de clématites en fleurs : des odeurs d'herbes parfumées et brûlées par le soleil, le pas de nos mulets, le scintillement de la mer au-dessous de nous, l'éclat du ciel, le sentiment délicieux d'un peu de vie primitive, tout concourt à nous assoupir doucement, nous fait fermer à demi les yeux de volupté. Matinée divine !

Au fond d'une vallée nous nous arrêtons un instant sous l'ombre fraîche de gigantesques platanes, et nous recommençons de monter un sentier dallé de larges pierres de granit jusqu'aux murs du monastère grec de Xeropotamou, qui ressemble à une grande ferme provençale bien tenue, parmi les plantations en terrasses de vignes et d'oliviers. Le long de la muraille extérieure, dans une rigole de pierre, coule l'eau d'une source voisine : nos mulets s'abreuvent à la rigole; l'*agoyate,* — conducteur de chevaux ou de mulets, — puise à la source dans une coupe de bois. A mesure que nous montons, les châtaigniers et les chênes remplacent les oliviers et les vignes. Des prairies étroites

au milieu de bois de sapins font songer à des paysages alpestres. Le sentier est bordé des deux côtés d'arbres aux essences les plus variées qui se rejoignent au-dessus de nos têtes.

La descente sur Karyès est encore plus abrupte que la montée : il faut se rejeter en arrière et raidir les jambes sur les étriers pour ne pas être précipité par dessus l'encolure de sa bête. A un tournant du chemin, nous apercevons les dômes et les maisons de Karyès. Le gros village est bâti sur un plateau, entre deux croupes montagneuses : il est dominé par des forêts de chênes et de noisetiers et entouré de jardins. Dans les rues pavées de cailloux pointus sur lesquelles s'ouvrent des maisons qui sont toutes des boutiques, — objets de piété, sculptures sur bois, selliers, corroyeurs, monteurs de bâts, — nul cri d'enfants, nul bavardage de femmes : il n'y a à Karyès ni femmes ni enfants.

Nous faisons halte dans une épicerie qui est aussi une auberge. Dans le jardin où nous nous attablons sous une treille, des gens fument et boivent du café. Près de nous, renversé sur sa chaise, l'air un peu hagard, un homme, qui se distingue des autres consommateurs par ses vêtements européens, prononce en français excellent des paroles incohérentes. Nous prêtons l'oreille.

— Mystère... tout est mystère... Les nuages amèneront une flotte... Ah ! les poules ! ils ne veulent pas de poules !... Ha ! ha !

Et le bonhomme, en nous regardant, éclate de rire. Les yeux de Johann disent en nous regardant :

— Encore un fou, bien sûr. Pays cocasse !

Pendant que l'hôtelier nous sert, une sorte de sacris-

tain assis à quelques pas de nous nous glisse un papier dans la main, où nous lisons :

— Méfiance ! cet homme est atteint de la maladie de la folie. Gardez-vous bien d'engager conversation avec lui. Il se dit médecin. Mais il ne sait rien, monsieur, il ne sait rien.

C'est le pharmacien de Karyès, assis derrière nous, qui nous envoie ce billet. Il porte sa main à sa tête, lève les yeux au ciel, désigne le fou du doigt et se livre à une si grotesque pantomime que nous nous demandons si lui-même n'est pas atteint. Manifestement, l'apothicaire et le médecin veulent entrer en relations avec nous. Mais rien n'est redoutable, en Orient, comme un officieux. Mieux vaut faire mine de ne pas entendre.

Les Russes ont bâti à Karyès un skite immense, Saint-André, qu'ils nomment aussi le *Seraï*, dépendance du couvent russe de Saint-Pantéléimon. Les maçons y travaillent encore. Le Seraï est une énorme bâtisse dominée par des coupoles de zinc vert où sont plantées de hautes croix dorées. Près de cet amas de pierres neuves, les autres skites de Karyès, les skites grecs, semblent bien humbles, bien pauvres. Dans la lutte pour la conquête de l'Athos, les Russes ont la force et l'argent. Les Grecs se défendent comme ils peuvent. Ils dénient aux Russes le droit de construire des couvents. Chaque couvent étant représenté par un délégué au conseil central de Karyès, les Russes ne tarderaient pas à y faire la loi s'ils pouvaient bâtir sans obstacle. Ils tournent la difficulté et élèvent de toutes parts dans l'Aghion Oros des skites qui par leur splendeur écrasent les vieux couvents grecs. Pourtant ce sont les Grecs qui possèdent la terre de la sainte montagne. Ils n'en

aliènent aux Russes que des parcelles, et au prix de quelles luttes !

Le Seraï est construit sur le type traditionnel des couvents de l'Athos : une enceinte de bâtiments, une cour. Au milieu de la cour, l'église ; près d'elle, une chapelle. De ci de là, quelques cyprès et des lauriers-roses qui embaument. Nous allons frapper à la porte du Seraï. La lettre de M. Zinovief, que nous présentons, fait le meilleur effet. Nous sommes reçus par un vieux moine très soigné, très poli, très curieux, qui sans en avoir l'air, cherche fort habilement à discerner qui nous sommes. Il nous confie aux bons soins d'un robuste moine, le père Isaac, dont la santé n'a certes pas à se plaindre du régime monastique. Nous ne coucherons pas, cette nuit encore, dans des draps propres. Il faut en prendre notre parti : dans la sainte république il faut dormir tout habillé.

Il est quatre heures. C'est l'heure de la réunion quotidienne du protaton. Chacun des vingt couvents de l'Athos envoie un représentant à Karyès. Ces vingt délégués, que président quatre épistates choisis parmi eux à tour de rôle, forment le conseil de la république des moines. Tout voyageur, en arrivant à Karyès, doit se présenter au protaton pour en obtenir l'autorisation de visiter les monastères. La salle du conseil est tout près de l'église de Karyès : dans le même corps de bâtiments demeure le gouverneur turc, qui peut ainsi surveiller de près les réunions. Nous montons un escalier de bois vermoulu. Sur une terrasse de bois, deux magnifiques palikares, — à l'air insolent et qui font songer, avec leurs fustanelles bouffantes, à des paons, — la ceinture pleine de pistolets et de coutelas, préparent sur un

réchaud à charbon du café à la grecque. En face, de l'autre côté de la cour, sur un balcon tout semblable, des soldats turcs, — la garde du kaïmakam, — font également le café.

L'un des palikares quitte le fourneau pour annoncer au conseil l'arrivée de deux voyageurs. Il revient aussitôt et nous emmène dans une salle plus longue que large, entourée de divans bas, recouverts de serge rouge. Au fond une veilleuse brûle devant une image de la Vierge. A notre entrée, le père Alexandre, du couvent de Lavra, président du protaton, se lève de son fauteuil de paille et de bois, nous tend la main, nous invite à nous asseoir et tire un cordon de sonnette. Aussitôt un gai carillon de cloches se met à tinter en haut de la tour de briques que nous pouvons apercevoir, par les fenêtres, dans la cour, contre l'église. Les cloches sonnent ainsi quand un voyageur vient rendre visite au Conseil. Vieille et jolie coutume. Le père Alexandre ajuste sur son nez ses lunettes et lit la lettre du patriarche de Constantinople, que nous venons de lui remettre. Un palikare, — décidément plus semblable à un dindon qu'à un paon, — nous présente sur un plateau un pot de confitures, dont nous prenons une cuillerée, un verre d'eau, dont nous buvons une gorgée, et une tasse de café. Puis on cause :

— Nous sommes des savants, sans doute, des archéologues ?

— Non, des touristes.

— Des touristes ? Hum ! Ce nom n'a pas l'air de bien sonner à l'oreille des moines. Et, tout aussitôt, la question que l'on nous posera, à peine arrivés, dans tous les couvents :

— Combien de jours pensez-vous rester ici ? Quand partez-vous ?

Demain, nous devons revenir au protaton. Le secrétaire nous remettra une lettre pour les higoumènes et épitropes des monastères grecs, russes, serbe, bulgare, roumain.

Nous prenons congé des moines pour aller chez le kaïmakam. Le jeune fonctionnaire égrène toujours entre ses doigts son chapelet à grains d'ambre : il nous reçoit avec son éternel sourire, dans une chambre ayant pour tous meubles un divan bas, une petite table, et une immense armoire vert cru. Un soldat, son soldat, — un Turc quelconque, seulement remarquable en ceci qu'il est chaussé de grands bas roses qui, sortant de ses demi-bottes, montent jusqu'à ses genoux, enveloppant son pantalon d'un jaune pisseux, — nous sert de la confiture et du café.

Bien ennuyeux, le kaïmakam. Que fait-il, mon Dieu ! toute l'année, dans ce trou de Karyès ? Nous l'apprendrons plus tard.

Il nous reste encore quelques minutes de grand jour avant que le soleil tombe derrière la forêt. Nous avons le temps de visiter l'église de Karyès, la plus vieille de l'Athos, bâtie par saint Athanase au dixième siècle. Peinte à l'extérieur en rouge vif, comme toutes les anciennes églises de l'Athos, elle a comme elles la forme quadrangulaire et aussi la disposition intérieure d'une église byzantine ; mais elle s'en distingue par une curieuse particularité, l'absence de coupoles, qui lui donne un aspect inachevé et lourd. On y voit de très vieilles fresques, malheureusement bien effacées, une belle iconostase, un trésor d'or et d'argent, des sculp-

tures sur bois d'une finesse admirable. Des moines barbus débitent des psaumes d'une voix monotone, debout dans leurs stalles. Tout est noirci, les murs, les fresques, les bois dorés, par le temps et l'encens. Toutes ces églises de l'Athos sont embaumées de la fumée odorante qui monte tous les jours sous les voûtes depuis des siècles.

Flânerie dans l'unique rue de Karyès. Un petit moine nous entraîne dans une sombre boutique: il veut nous vendre des cuillers et des fourchettes sculptées. Son patron est ivre et lui-même, le moinillon, n'est pas solide sur ses jambes. Une odeur d'alcool empuantit l'échoppe. Toute cette population de marchands en soutane donne une laide impression de vice et d'hypocrisie. Il fait meilleur en plein air qu'entre ces petites maisons de granit gris aux auvents de bois habitées par des vendeurs en robe sale. Nous allons par d'étroits chemins entre des murs bas de vergers. Un mendiant... deux mendiants... trois mendiants. Les chemins de l'Athos sont pleins de besaciers qui vont ainsi de couvent en couvent. Et cet Européen, en pardessus et chapeau clair, qu'est-il venu faire ici ? Il approche. Nous reconnaissons notre médecin de la matinée. Pas moyen de l'éviter. Il nous barre le sentier, il nous tend la main, il s'excuse de nous arrêter.

— Vous m'excuserez, messieurs, mais c'est si rare ici de voir des gens d'Europe, des Français surtout...

Et il parle, il parle, fort raisonnablement d'ailleurs. Il nous raconte qu'il est de Céphalonie, que sa mère est une Française de Châlons-sur-Marne, qu'il a fait ses études de médecine à Sienne, puis à Paris. A la suite de malheurs, qu'il ne s'explique pas, il s'est engagé à

la légion étrangère, a servi trois ans à Saïda. Il est à l'Athos depuis six mois. Il est venu espérant devenir le médecin officiel des moines...

Alors il déraille : il les hait, ces moines. On dirait que le séjour dans cet étrange pays a achevé de détraquer cette faible cervelle. Il parle à mots couverts de choses abominables qui se passent dans les couvents. Il a peur d'en avoir trop dit.

— Oh ! ils ne vous feront rien, ce sont de bonnes gens. Vous pouvez être tranquilles. Ha ! ah ! ah ! ni femmes, ni poules, ni mules ! vous comprenez !

Il nous regarde avec des yeux d'homme qui a été intelligent. Le chemin monte. Il enlève son chapeau. La sueur coule sur son large front dénudé. Nous nous asseyons dans un petit pré en pente, sur la lisière d'un de ces bois de noisetiers qui fournissent de si bonnes noisettes à toutes les confiseries d'Orient. La grande ombre de la sainte montagne s'étend doucement sur la mer : son sommet, où l'on distingue une chapelle, est rouge des derniers rayons du couchant.

Le fou continue de parler, intarissable comme l'eau de la source qui s'égoutte derrière nous. Il parle de politique, vaguement. Il prévoit une apocalypse au mont Athos :

— Les nuages amèneront une flotte. Et alors, vous devinez !

Et il rit d'un rire convaincu et plein de sous-entendus.

Il accuse les moines de conspirer la chute de l'empire ottoman :

— Des négriers, je vous dis, les chefs de la jonction... précisément... Cela est mystérieux qu'on les laisse

ici... ha ! ha ! les jongleurs de la Turquie. Prenez garde surtout, si vous restez quelque temps ici, qu'on ne vous empêche ensuite de retourner à Constantinople.

Puis tout à coup, comme saisi d'une idée subite, il s'excuse d'avoir été importun et nous quitte. Nous rentrons au Seraï, où nous attend une bonne soupe russe, plusieurs variétés de poissons, du caviar.

Inoubliable soirée passée dans le salon du skite, à boire du thé, du vin, et à manger de petits gâteaux acidulés entre le père Isaac, le sous-higoumène et un religieux à figure timide et mystique, — le seul visage mystique que nous ayons encore rencontré ici, — l'économe du couvent. La conversation, — en grec, — ne languit pas un instant. Aux murs sont pendus les portraits des supérieurs défunts : longues barbes et bâtons pastoraux ornés au sommet d'une ferrure en forme de croissant. Le prédécesseur du supérieur actuel a été déposé. Il avait été surpris au moment où il allait fuir, emportant une grosse somme d'argent. Voici le portrait du riche marchand de Novgorod qui a légué ses millions pour la construction du Seraï. Il est mort fou et il est enterré là-bas, dans la cour, près des cyprès. Les gens très riches, nous explique le père Isaac, sont parfois ensevelis ici avec des honneurs particuliers. — Voici Félix Faure lui-même, Casimir-Perier, Sadi Carnot ; notre ancien ambassadeur, M. Cambon, avec un autographe ; des Alexandre et des Nicolas et des gravures de toute espèce, surtout des gravures représentant des batailles. Le père sous-higoumène nous fait remarquer tout cela, et il y voit un symbole de la bonne entente qui règne en ce moment entre France et Russie. Tout à coup ses yeux tombent sur une estampe barbare où l'on

voit une armée en déroute, sous la neige, poursuivie par des Cosaques : Napoléon, la main droite passée dans sa pelisse, courbé sur le cou de son cheval, s'en va d'un air soucieux. Et le père dit de sa petite voix aigrelette de bon petit vieux, en faisant le geste de balayer le plancher :

— Cosaques... Cosaques... Napoléon... eh ! eh !... Dieu l'a voulu.

Simple et touchante philosophie !

Le père économe nous a appris qu'aujourd'hui est jour de veille. Les moines passeront toute la nuit en prières dans l'église jusqu'à l'aube. Nous ne les imiterons pas, mais nous demandons à assister à une partie de l'office. Tout le long de la nef et dans les bras du transept les moines sont rangés, debout dans leurs stalles. Pendant toute la durée de la liturgie ils ne peuvent prendre d'autre repos que d'appuyer par moments les coudes sur de hauts rebords dont les stalles sont munies. A chaque extrémité de l'iconostase, derrière laquelle officient les prêtres, invisibles aux assistants, se dresse un haut pupitre sculpté : deux cérémoniaires entonnent à tour de rôle l'antienne, et le chœur des moines répond. Les voix sont graves et exercées, les chants très beaux : beaucoup remontent à des temps très anciens. Parfois la partie centrale de l'iconostase s'ouvre, laissant apercevoir, tout au fond de l'abside, les prêtres à l'autel, revêtus d'ornements sacerdotaux anciens d'une richesse inouïe.

Pour sortir de l'église, il nous faut passer entre des corps, prosternés pêle-mêle, d'innombrables moujiks venus en pèlerins et qui assisteront, eux aussi, à l'office entier, priant et mêlant leurs voix à celles des

moines. Nous allons dormir, non sans qu'on nous ait offert encore le thé cher aux moines russes, d'autres verres de vin, d'autres gâteaux acidulés au goût douceâtre.

Karyès, 23 juin

Le lendemain nous avons vite fait de visiter le Seraï. Dans l'église entrevue hier à la lueur des cierges tout est neuf, clair, verni, doré, rutilant et d'un goût plus détestable que celui des magasins de la rue Saint-Sulpice. Nous regrettons l'intimité de la vieille église du protaton au jour discret, imbibée d'encens et de prières.

Sur de vigoureux chevaux cosaques, accompagnés du père Isaac, nous nous mettons en route pour le couvent de Saint-Pantéléimon. C'était autrefois un couvent grec. Dans le courant du siècle, les Russes l'ont envahi lentement. Les Grecs n'ont pas eu la force de s'opposer aux intrus. Quand les Russes ont été les plus nombreux, ils ont élu un higoumène de leur nationalité. Maintenant ils sont les maîtres du couvent. Le père Isaac nous fait le récit de cette conquête, tandis que nous chevauchons dans la montagne par des sentiers de forêts, précédés d'un agoyate macédonien au pas merveilleusement souple et rapide. Le père n'aime pas beaucoup le régime des monastères russes : toujours de la soupe et du poisson, du poisson et de la soupe ! Au moins les Grecs se permettent-ils, à certains jours, de la viande, des liqueurs ! Ils peuvent fumer ! Par exemple, le couvent où nous allons a un caviar excellent ! Ce moine botté, énorme, à cheval sur une énorme bête, un immense parapluie d'un vert déteint sous le

bras et aspirant à de plus substantiels repas, dans ce décor prodigieusement beau d'arbres, de rochers, de montagnes et de mer, nous rejette très loin dans le passé. Au neuvième siècle, les forêts d'Occident ont assurément vu passer ce moine réjoui et sensuel.

Le couvent de Saint-Pantéléimon est situé au bord de la mer, pareil à une forteresse. Les étroits couloirs où nous passons sentent la caserne, le réfectoire et l'étable. Nous ne sommes pas depuis cinq minutes dans notre chambre qu'on frappe à la porte.

— Entrez !

C'est le père Anaximène, un grand seigneur russe de Toula, voisin de campagne de Tolstoï, Français par sa mère, polyglotte et fort aimable, qui s'avance vers nous les mains tendues :

— Messieurs, soyez les bienvenus au Roussikon. C'est toujours une joie pour moi de voir des Européens, surtout des Français.

Il nous propose un bain de mer avant le déjeuner. Nous acceptons avec plaisir. Nous traversons la grande cour, passons un porche défendu par une porte massive et nous engageons dans une allée de cyprès, d'ifs et de lauriers-roses géants. Le père Anaximène paraît sincèrement gai de voir des hôtes. Il nous parle des moines en riant.

— Ils ne se lavent jamais. Ils considèrent la propreté comme un péché. Ainsi, tenez, moi, je suis un objet de scandale parce que je prends en hiver deux ou trois bains chauds par semaine. Des moines m'ont dénoncé au père supérieur. J'ai dû m'excuser sur ma santé.

Nous arrivons à la plage. Le père Anaximène est le premier déshabillé, car il est nu sous sa robe.

En revenant au couvent, il nous parle de Tolstoï, de son excommunication par le saint synode.

— Cette excommunication, nous dit-il, est une folie. On ne s'attaque pas à un homme comme Tolstoï. Pour moi, je le crois sincère. Ah ! quel bien il aurait pu faire en Russie à la cause de la religion s'il avait voulu !

Tout autour du couvent, une activité fiévreuse. On bâtit de toutes parts. Deux surveillants à vaste chapeau de paille plat, à face mongole, si pareils l'un à l'autre qu'on dirait deux sosies, dirigent tout un peuple d'ouvriers : Grecs fins et élancés de la Chalcidique, Bulgares, Slaves venus des cantons pauvres de la Macédoine. Ils ont laissé leur famille pour gagner quelque argent et retourner ensuite dans leur pays.

— Tous ces gens, nous dit le père, qui semble avoir l'esprit large, sont de religions et de rites différents, mais ils s'entendent très bien et sont faciles à mener, pourvu qu'on leur paie leur salaire.

Comme nous nous étonnons de l'étendue des constructions neuves :

— Oh ! nous sommes riches, répond le père Anaximène, très riches. Les moines de l'Athos sont très vénérés en Russie. On nous y considère comme des saints. — Il rit d'un rire méprisant et ironique. — Quand un de nos moines passait dans un village, les paysans sortaient devant leurs portes, lui apportaient tout ce qu'ils avaient. Le gouvernement s'est ému. Il est aujourd'hui plus difficile qu'autrefois d'obtenir un passeport pour faire un pèlerinage à l'Athos ; il est surtout très difficile pour nos moines de retourner en Russie : ils doivent avoir une autorisation du saint

synode. On trouve qu'il nous arrive trop d'argent... Ah ! tenez, voici l'ossuaire du couvent. Voulez-vous voir l'ossuaire ?

Le père Anaximène nous arrête devant une maisonnette dont il pousse la porte : sur des rayons sont rangées, comme des pommes dans un fruitier, des têtes de morts, avec, écrit à l'encre, le nom du moine auquel ce crâne appartint. Les tibias, les fémurs sont empilés les uns sur les autres et confondus.

— Et combien de temps, demande Johann, la terre met-elle à polir ces os si nets ?

— Oh ! trois ou quatre ans, et c'est fini.

— C'est vite fait.

— Oui, cette terre est très dévorante. J'aime à penser que mon corps disparaîtra ainsi lentement. J'ai entendu dire au comte Tolstoï qu'il voudrait que son cadavre fût jeté aux chiens. Cela pour moi aussi serait bien.

Et le père Anaximène, en riant, nous montre l'étagère où bientôt, espère-t-il, sa tête sera posée avec son nom écrit à l'encre.

— C'est une faveur grande, nous dit-il, pour un pèlerin, de mourir au mont Athos. Il est assuré du paradis. Venez, je vais vous montrer le suaire dont on enveloppe les morts.

Il nous emmène dans la boutique où l'on vend les objets de piété fabriqués au couvent. Rien que nous n'ayons déjà vu à Karyès : icones, images pieuses, chromos, médailles, cuillers et fourchettes de bois odorant sculptées au couteau et ornées d'oiseaux découpés à jour, de poissons, de petits cyprès.

— Mon frère, demande le père Anaximène au vendeur, montrez-nous un suaire, je vous prie.

Le frère vendeur déploie devant nous une bande de toile grossière où est imprimé, dans toute sa longueur, un Christ en croix.

— Mais ce linceul est trop étroit pour que le mort y soit roulé ?

— Aussi bien, répond le père, le cadavre du pèlerin n'est pas roulé dedans. On pose cette bande de toile sur son corps nu.

A la porte notre compagnon de voyage, le moujik de Saratof, nous écoute parler et nous regarde avec ses yeux rieurs. Il tourne entre ses doigts sa vieille casquette qui s'effiloche. Il voudrait que le père Anaximène lui donne de quoi s'en acheter une neuve.

Au réfectoire, que nous traversons ensuite, des moines brassent avec des pelles dans d'immenses cuves des brouets inconnus. Dans la cour, les pèlerins vont et viennent, désœuvrés. Chaque bateau russe qui touche à l'Athos les amène par bandes. Leur dévotion est méticuleuse et tenace.

— Il y en a qui font, nous assure le père Anaximène, deux, trois mille signes de croix et génuflexions en une nuit. Un moine d'ici est célèbre pour avoir récité, dans l'espace d'une veille nocturne, du coucher au lever du soleil, seize cents chapelets. Oh ! c'est une religiosité de sauvages !

Sommes-nous au Tibet, au pays des moulins à prières ?

Nous regardons le père Anaximène, étonnés. Ses jugements sur les moines sont toujours durs. Comment s'expliquer que cet homme intelligent et instruit soit venu échouer ici et qu'y étant venu il y reste ?

Il n'a pas de livres. Pour se distraire, il résout des

problèmes de mathématiques. Il nous parle de M. Flammarion, qu'il considère comme un grand esprit et un grand artiste. Il voudrait relire quelques-uns de ses livres : la description de Mars, de Vénus, *les Terres du Ciel*. Mais il ne sait s'il pourra se les procurer, à cause de la censure turque. Nous promettons de lui expédier ces livres, aussitôt arrivés à Paris.

L'après-midi nous rendons visite à un vieux moine peintre, le père Benjamin, qui s'est construit un ermitage à quelques centaines de mètres du couvent. Le bonhomme, qui est très vieux, vit tout seul, avec quelques élèves. Pour nous souhaiter la bienvenue, il va nous cueillir un bouquet de fleurs de la passion : les couleurs des pétales, la forme du pistil et des étamines rappellent les clous, le marteau, la couronne d'épines. Il nous offre ces fleurs avec un sourire charmant. Il nous emmène dans son atelier. Nous n'avons pas le courage de faire des compliments au vieux moine. Ces saint Georges, ces saint Michel, ces saint Pantéléimon peints à la fresque sur les murs ou à l'huile sur les toiles sont vraiment trop barbares. Mais le père Benjamin a trop vécu pour être encore vaniteux.

— Le vieux, nous dit le père Anaximène, qui le traite comme un enfant, ne s'intéresse plus qu'à son jardin.

Et c'est vrai. Ce jardin est son œuvre. Aidé de ses élèves, il a couvert de bonne terre le caillou de la montagne, où ne poussent naturellement que des myrtes, des buissons de lentisques. Sa grande tristesse est de songer que, lui mort, la pluie emportera à la mer tout ce bon terreau où croissent des cactus, des vignes, des figuiers, des glycines, de merveilleuses roses. Car aucun de ses élèves n'a la vocation du jardinage.

— Voyez-les, dit-il au père Anaximène en lui désignant d'un mouvement de tête deux longs jeunes gens hâves aux soutanes maculées, voyez-les, c'est toute une histoire pour les faire arroser.

Le père Anaximène est un homme bien singulier. Ce grand seigneur, avant de venir à l'Athos pour y mourir, a parcouru le monde : dans sa conversation surgissent à tous moments des noms de pays lointains. L'île de Sakhaline, l'Annam, la Mandchourie, l'Égypte, sont pour lui des contrées familières : il est allé partout, et toujours par terre, en bon Russe peu ami de la mer et pour qui les longs trajets en véhicules primitifs ne comptent guère. La liberté de son esprit est aussi surprenante que son érudition géographique. Nous nous attardons le soir, assez avant dans la nuit, à causer sur une des terrasses aériennes du couvent. La mer brille sous la lune. Le vent souffle doucement chargé de parfums. L'ombre accuse le caractère militaire du couvent. Les mêmes chants monotones que nous avons déjà entendus dans la cale du bateau et au Seraï montent vers nous de l'église éclairée. Le père Anaximène nous explique comment se recrutent les moines russes de l'Athos.

— Chaque année, parmi les pèlerins qui nous arrivent, un millier environ demandent à rester au couvent : dans le nombre beaucoup de repris de justice, de vagabonds, de jeunes gens qui veulent échapper au service militaire. L'higoumène en retient cent cinquante à deux cents, chiffre qui représente la mortalité moyenne annuelle du couvent. On meurt plus chez nous que chez les Grecs. Nous n'avons pas de médecin : tout au plus, lorsqu'un moine important est malade,

envoie-t-on chercher le médecin du couvent grec de Lavra. Les autres sont soignés ici, à l'hôpital. Ils trouvent que c'est suffisant.

Du recrutement des moines la causerie saute à la question de l'esclavage en Turquie.

— L'esclavage existe toujours en Turquie, dit le père Anaximène. Je me souviens, il y a quelques années, d'avoir assisté, à Constantinople, à une vente de femmes de Circassie. J'en ai même acheté trois pour mon compte.

— Vous les avez gardées longtemps, mon père?

— Non, quelques semaines. Je m'ennuyais à Constantinople, et je ne pouvais songer à emmener ces femmes en Europe.

— Et qu'en avez-vous fait? Vous les avez revendues?

— Non. Je leur ai donné la liberté. Naturellement elles n'ont su que faire de ce cadeau, et elles sont retournées se vendre au même marchand qui me les avait procurées.

La polygamie semble au père Anaximène l'état le plus naturel à l'homme.

— Je mets en fait, nous dit-il, qu'il n'y a pas en Occident un seul homme qui soit réellement pendant toute sa vie monogame.

Quant à la polyandrie, elle ne lui semble pas le moins du monde contre nature. Il l'a rencontrée en Asie centrale.

24 juin

Les moines russes sont très hospitaliers, mais ils n'ont aucun souci de la liberté de leurs hôtes. Ils ne leur laissent pas faire un pas sans les surveiller. Cette

gêne continuelle est insupportable. Aussi quittons-nous le Roussikon sans beaucoup de regrets. Nous allons voir si les Bulgares sont aussi tyranniques.

Le couvent bulgare du Zôgraphe est à quatre heures de cheval de Saint-Pantéléimon. Le père Anaximène nous y accompagne. La route longe d'abord la mer, passe au pied de vieilles tours ruinées, reste d'anciennes fortifications, traverse de petites rivières qui débouchent de vallées au-dessus desquelles on aperçoit, juchés à une formidable hauteur, des ermitages isolés. Nous passons sans nous arrêter au pied des murs de Dochiariou : ses innombrables bâtiments polychromes aux formes variées, où des passerelles multicolores, des balcons bleus, rouges, verts, s'accrochent dans le désordre le plus pittoresque; ses coupoles écarlates, entre lesquelles pointent les cyprès, nous font regretter de n'y pouvoir au moins faire halte. Mais nous allons au Zôgraphe : ainsi en a décidé le père Anaximène, notre hôte de la veille. En quittant le bord de la mer, le chemin s'engage dans une gorge merveilleusement boisée où se mêlent toutes les essences d'arbres. Ce défilé, seul passage pour arriver au couvent, devait être à lui seul une formidable défense. Nous arrivons au Zôgraphe à la nuit. Il dresse ses immenses murailles en pleine montagne, au milieu des bois. Presque en même temps que nous arrive au couvent notre ami le kaïmakam, suivi de son soldat en bas roses.

Le père Anaximène, très respectueux, le traite d'Excellence, ce qui nous étonne, étant donnée la façon méprisante dont il nous a parlé de l'honorable fonctionnaire.

— Le kaïmakam est en tournée, nous a-t-il dit en le voyant venir. Son gouvernement ne le paie pas. Il faut bien qu'il vive, cet homme! Alors il va ainsi de couvent en couvent. Quand il est sur le point de partir, l'higoumène s'approche de lui et lui offre un mouchoir « pour essuyer la sueur de son front ». Le kaïmakam sait ce que cela veut dire. Il prend le mouchoir et le glisse dans sa poche, avec les livres turques qu'il contient.

— Il est fort, le *bakchich ?*

— Cela dépend de la richesse du couvent, des circonstances, et de la discrétion du kaïmakam.

La cour du Zôgraphe est une des plus belles cours de couvent que nous ayons vues. Elle est bordée d'un côté par les hauts bâtiments monastiques; de l'autre, une montagne pelée la surplombe, plantée au sommet d'une ligne de cyprès hauts et minces, pareils à des lances. Un cloître court à l'étage inférieur des bâtiments. Deux immenses cyprès se dressent au centre de la cour. Plusieurs édicules de brique rose s'y élèvent sans souci de la symétrie. De l'herbe pousse entre les pavés. L'église principale paraît s'écraser de vieillesse au milieu, toute en briques avec des parvis de marbre. A l'intérieur, devant l'iconostase, l'image miraculeuse de saint Georges, le patron du couvent, attire le regard; elle est ornée d'ex-voto qui sont des merveilles : médailles grecques anciennes, bijoux d'or et d'argent, pierres de prix. Jadis, selon la légende, cette figure à l'expression archaïque et lointaine est venue d'elle-même de Palestine se placer dans l'église. Elle n'est pas l'œuvre d'un peintre, mais bien du saint lui-même, dont les traits apparaissent fixés sur la toile en vertu de son pouvoir surnaturel. C'est là l'origine

du nom même du couvent : Zôgraphe, qui signifie peintre.

L'église est riche aussi en reliquaires d'argent. Le sacristain qui découvre les reliques est un jeune frère au front bas, mangé par une toison de cheveux noirs, aux yeux bruns, au teint de cire. Il nous regarde d'un air haineux : nous sommes des schismatiques. Nous voudrions contempler longtemps ces merveilles d'orfèvrerie byzantine. Mais il ne le permet pas. Il jette bien vite dessus de vieilles soies fanées, comme si nos seuls regards profanaient les tibias, les crânes, les doigts vénérables des saints. Le moine bulgare qui nous fait visiter le couvent, le père Euphorion, est d'une timidité enfantine. Il n'a pas le courage de résister à cette jeune brute : il se contente de nous dire avec une grimace résignée :

— C'est un fanatique!

Ensuite il nous fait visiter de haut en bas le couvent, confus assemblage des édifices les plus variés : tours, chapelles à coupoles, kiosques peints, buanderies, appartements pour les moines et les étrangers. La cuisine, le réfectoire, les cours et le cloître sont de proportions colossales : le couvent a dû être autrefois très peuplé. La polychromie, l'emploi des couleurs vives, qui étonnent le visiteur dès son arrivée à l'Athos, sont ici plus frappants que partout ailleurs : murs, portes et couloirs sont badigeonnés de jaune, de bleu foncé, de vert. A chaque pas des tableaux, gravures, chromos, panneaux sculptés, qui tous ont pour sujet la légende de saint Georges. Dans le salon où nous reçoivent les deux supérieurs, dont l'air affable et la bonne humeur rabelaisienne contrastent agréablement

avec l'hostilité des moines de l'église, une admirable tapisserie byzantine, digne pendant oriental des plus beaux Bruges pour la finesse et le fondu des nuances, représente saint Michel terrassant le dragon. On nous montre enfin au dernier étage du couvent une nouvelle église, encore en construction, toute ornée de sculptures sur bois qui font l'admiration des moines plus que la nôtre. D'une petite terrasse voisine, qui forme toit, on voit luire les deux mers qui baignent la presqu'île, on embrasse tout le chaos de montagnes boisées au milieu duquel s'élève le monastère. Tout autour, plus haut que les frêles balcons coloriés perchés çà et là entre les lourds contreforts de pierre, des nuées d'hirondelles se donnent la chasse dans le jour finissant et crient.

25 juin

Le lendemain nous quittons le couvent, dont nous n'avons pu visiter la bibliothèque, les moines ayant imaginé toutes sortes de prétextes pour nous empêcher d'y entrer. Bien des préjugés, bien des défiances à l'égard des Occidentaux subsistent encore dans l'esprit des moines de l'Athos. De tout temps ils ont été opposés aux tentatives d'union de l'orthodoxie avec l'Église latine, et il semble qu'ils n'aient point oublié les mauvais traitements qu'au treizième siècle les conquérants de la quatrième croisade firent subir à leurs devanciers.

A la porte du monastère, nous nous séparons du père Anaximène, qui repart au Roussikon, et nous prenons la route de Vatopédi. Nous sommes confiés aux bons soins du père Euphorion, le seul moine du Zôgraphe qui parle français. La vie de couvent semble

n'avoir eu aucune influence sur le père Anaximène. On ne saurait en dire autant du père Euphorion. Le pauvre homme semble bien déprimé. Il ne parle que par monosyllabes, avec un bizarre sourire ennuyé, qui seul anime parfois sa face ridée, d'un jaune tabac. On dirait qu'il est entouré d'embûches. En route, quand il ne sera plus écrasé par les murailles de son couvent, il s'égaiera un peu, jusqu'à l'indécence. Notre ami Johann, que les punaises du Zôgraphe ont empêché de dormir toute la nuit et que les poissons froids, congelés dans une huile rance, n'ont pas rassasié, nous précède silencieux sur son mulet. Ce mutisme attriste le père Euphorion.

— Votre ami est un mélancolique, me dit-il ; il devrait se marier, parce que les femmes,... voyez-vous, les femmes,... ça excite. — Et, ce disant, il imite avec son pouce le geste d'un homme qui fait sauter le bouchon d'une bouteille de champagne.

Johann, qui entend ça, part d'un grand éclat de rire, comme n'en a certainement pas entendu souvent le sentier où nous allons, au milieu des brandes.

Le père Euphorion nous apprend que le monastère de Vatopédi, où nous allons, est un des plus beaux monastères grecs. On y est très bien nourri ; on a, là-bas, de bon vin, du cognac. Mais ce qui paraît surtout exciter son admiration, ce sont les cabinets :

— Des cabinets modernes, monsieur, avec de l'eau.

Il nous tarde d'arriver dans un aussi confortable couvent.

Le vin qu'on nous y a servi délie la langue du père Euphorion. Il devient même bavard. Il se lance dans la métaphysique.

— Le progrès, nous explique-t-il, est une illusion. Dans les choses, la forme seule change, la substance demeure identique. Ainsi, autrefois, à la guerre, les hommes se tuaient avec des frondes ou au moyen d'arcs. Aujourd'hui, ils se tuent avec des obus. C'est la même chose, au fond. C'est toujours... comment dirai-je, — il cherche quelques instants le mot français qui rendra sa pensée, — ... c'est toujours... le jet. Il n'y a là aucune différence fondamentale. — Et sa figure s'éclaire de ce sourire constipé qui nous étonne toujours.

Ce moine est un ancien homme intelligent. Albanais d'origine, il nous donne les détails les plus sensés et les plus exacts sur les coutumes de sa patrie, sur les rivalités qui la divisent, sur ses chants populaires. Il parle le français avec difficulté, mais d'une façon correcte, hésite avant de parler, mais rencontre toujours l'expression et le mot précis. L'étrange mysticisme du milieu où il vit semble avoir obscurci ses notions primitives. Comme nous l'interrogeons sur l'état d'esprit des moines :

— Il y a des moines, nous dit-il, qui voudraient plus d'instruction dans les couvents. D'autres soutiennent qu'il faut vivre comme autrefois. Ils disent que si l'Athos a pu subsister des siècles sans culture intellectuelle, si ses moines ont résisté aux attaques à main armée, et à la malveillance, parfois plus dangereuse, par la seule vertu des prières et de la foi, ils peuvent se contenter de suivre encore l'ancienne tradition.

Mais le père semble craindre d'en dire trop long. Nous lui parlons du genre de vie des moines bulgares, il nous répond :

— Messieurs, connaissez-vous Assouân ? Quelles cataractes ! Vous savez, n'est-ce pas, qu'on a découvert à Louqsor, sur un bloc de granit rouge, le plan détaillé d'une locomotive et le tracé d'une voie ferrée. Les anciens Égyptiens connaissaient donc la vapeur et ses applications... Rien ne change en ce monde.

Les couvents grecs, où le confort manque totalement, ont cet avantage sur les russes qu'on vous y laisse tranquilles. Vous êtes libres d'aller et de venir, sans avoir le sentiment d'être toujours épiés. Aussi pouvons-nous flâner à loisir dans les cours de Vatopédi, où poussent des herbes folles, où ânes et mulets s'ébattent avec des bruits gais de sonnailles et des galopades subites. A l'encontre des autres couvents grecs de la sainte montagne, dont beaucoup sont si misérables, Vatopédi, avec ses vastes cours, ses préaux, ses hangars, ses bibliothèques et ses nombreuses chapelles, évoque encore l'image d'une riche abbaye du moyen âge où vivent grassement des moines à riche prébende : comme dans les moutiers des légendes, étables et bergeries regorgent, les visiteurs succèdent aux visiteurs et les greniers sont pleins du beau grain doré des îles voisines. Le couvent possède un petit port, abrité des vents du nord par une digue. En arrière, disposées en arc de cercle sur la plage de sable fin, les cabanes de bois d'un minuscule village de moines pêcheurs, toutes munies d'une petite véranda ornée de fleurs, s'accolent aux murailles du couvent : de grands filets et des voiles rouges pendent des balustrades en planches. Nous regardons tomber le soir au bord de la mer. Des pêcheurs de Longos et de Cassandra, les jambes nues, habillés de haillons, tirent à la

grève, rangés sur deux files, un long filet maintenu au fond par des plombs, dont une barque montée par deux moines vient de leur amener à la côte les deux extrémités. Depuis combien de siècles les pêcheurs de Chalcidique font-ils cette pêche primitive, que nous avons vu pratiquer toute pareille au Lido ? A la nuit, nous retournons voir l'église à double portique, entourée de lauriers. Elle renferme une des Panaghia les plus vénérées de l'Athos, tellement sainte que nous ne pouvons l'apercevoir qu'en passant et à la hâte : les moines ne souffrent pas qu'on s'attarde à la contempler.

26 juin

Pantocrator, qu'un cap rocheux sépare de Vatopédi, est un couvent bien déchu de son ancienne splendeur. Quelques moines y vivent chichement du produit de leurs vignes et de leurs oliviers. Mais c'est un des couvents où l'hospitalité est la plus digne, la plus courtoise. Le frère Alexis, un jeune moine de Syrie, beau comme un dieu phrygien, nous apprend que l'année précédente deux peintres français ont fait à Pantocrator un séjour de quelques semaines. Ces voyageurs ont eu le goût délicat. Le couvent s'avance sur une étroite falaise de rocs bruns. Quand la mer est un peu forte, la vague saute jusqu'aux murailles. De la cuisine, la vue est merveilleuse sur Thasos, qui semble toute proche, Samothrace, plus lointaine, la côte de Macédoine. Cette cuisine est la pièce la plus agréable qu'on puisse imaginer : elle est haute, grande, éclairée par la double lumière qui vient du ciel et de la mer. Dans les murailles rougeâtres de la cour sont enchâs-

sées de vieilles faïences turques aux tons éteints; une double porte bardée de fer et qui date du haut moyen âge défend l'entrée principale. On y voit encore la trace des balles qui s'y enfoncèrent sans la traverser, lors d'un assaut.

La chambre des étrangers qui nous est offerte diffère peu des salles semblables des autres couvents : le même divan bas y court tout le long des murs, revêtu ici d'un tapis aux teintes passées, et pas d'autre installation pour dormir. Mais nous y jouirons deux jours durant, sans nous lasser, d'un paysage sublime. Tous les grands aspects de la nature, qui font de la presqu'île athonique la plus belle terre d'Orient, sont ici réunis : à droite des fenêtres, la montagne couverte d'épaisses forêts que domine la haute cime de l'Athos, couronnée de neige; à gauche et en face de nous, un immense horizon de mer, sans une voile, peuplé seulement d'îles, sous un ciel d'été invariablement pur.

Le jeune frère Alexis, beau comme un dieu phrygien et qui nous accompagne, ne semble pas s'ennuyer dans ce couvent; il y est entré il avait quinze ans. Il n'en est sorti que pour faire un séjour de deux ans à Jérusalem et un autre de quelques mois à Moscou. Il sait le russe, mais il n'aime pas les Russes. Il les accuse d'entretenir dans leurs couvents une armée monastique prête à la conquête de l'Athos. Du Pantocrator on aperçoit dans la montagne, au milieu de forêts, le skite russe de Saint-Élie. Ses murailles neuves, ses coupoles vertes, ses croix dorées, son air d'opulence font paraître le monastère grec plus humble, plus noir, plus décrépit. Là haut sûrement est la puissance, la richesse, mais ici est le passé, la poésie, la beauté.

De l'autre côté de la petite baie dont Pantocrator occupe la pointe nord, s'élève, aussi sur un promontoire de rochers entaillés par la mer, un autre monastère grec, Stavronikita. Nous nous en sommes approchés, une après-midi de dimanche, en barque, avec le frère Alexis. Le couvent était silencieux et comme inhabité. Le grand soleil qui tombait d'aplomb sur ses pierres noircies l'attristait encore de sa lumière vivante et dorée. Les pointes de quelques cyprès émergeant au-dessus des toits bruns, des loques pendues aux fenêtres, le bruit d'une simandre, — plaque de bois que l'on frappe avec un marteau de même matière, — appelant les moines à un office, nous signifièrent que tout n'était pas mort là-haut dans cette romantique masure.

Nous faisons part au frère Alexis de nos craintes pour l'avenir des couvents grecs. Cela n'a pas l'air de l'émouvoir. Il a une foi robuste en l'hellénisme, la même foi absolue, enfantine, que nous avons déjà remarquée en lui quand nous avons parlé de religion. Nous lui avons dit un jour :

— N'êtes-vous pas triste, frère Alexis, d'être venu si jeune dans ce couvent? Nous nous ferons moines, peut-être, mais quand nous serons vieux, très vieux.

Il nous a regardés étonné et nous a répondu :

— Sans doute, la vie est un peu monotone ici. Dans le monde, vous pouvez voyager... vous pouvez vous marier. Mais après... après ?

Son imagination lui représente une éternité de délices.

Ce jeune homme nous donne, nous ne savons pourquoi, une impression de chrétien des premiers temps du christianisme : un jeune Syrien, adorateur de

Mithra, qui se serait converti à la doctrine du Christ. Avec son teint chaud d'olive mûre, sa belle barbe frisée, ses traits réguliers, ses yeux d'une douceur féminine, on le verrait mieux prêtre d'une religion plus sensuelle.

Le soir, nous l'admirons, dans l'église faiblement éclairée par les cierges, tandis qu'il chante de sa belle voix chaude, alternativement avec le chœur des moines qui lui donnent la réponse, les vieilles mélodies de l'église grecque; sa figure grave et mystique semble transfigurée. Ce n'est pas sans émotion que nous lui dirons adieu le lendemain, au bas de la rampe bordée de lauriers qui accède au couvent.

28 juin

A l'Athos les couvents se suivent, mais ne se ressemblent pas. Du couvent d'Iviron nous garderons le souvenir du corps de garde le plus malpropre où nous ayons jamais passé la nuit. Les fenêtres défendues par d'énormes barreaux de fer ouvraient sur un petit verger planté de citronniers. Un lit de camp en bois faisait tout le tour de la vaste pièce, crasseuse et empuantie; au-dessus, des rayons semblant attendre un fourniment complétaient l'illusion. Au matin, Johann affirma avoir vu se promener, sur les couvertures où il dormait, des poux, des poux à barbe rouge!

Avec beaucoup de peine nous sommes admis à voir l'église et la bibliothèque. Ce couvent a été l'un des plus pillés par des visiteurs peu scrupuleux, philologues ou collectionneurs. Aussi les moines sont-ils devenus très méfiants. Le moine qui nous montre les

livres ne nous quitte pas des yeux : il nous fait voir des manuscrits dont toutes les miniatures et initiales enluminées ont été découpées au canif et volées.

Sur la plage, où brisait une mer houleuse, magnifique, nous avons assisté au lancement d'une barque construite au chantier du couvent. Dans un kiosque, l'higoumène, entouré des dignitaires d'Iviron, assistait à l'opération en dégustant des petits verres de cognac. Le lancement ne s'effectue pas sans peine : il est accompagné de cris, de disputes, même de jurons. Assis pêle-mêle sur des tas de foin odorant qu'on vient d'amener de Thasos, où les moines ont des domaines qu'ils font cultiver par des ouvriers laïques, de nombreux caloyers regardent, désœuvrés. On les sent habitués à l'oisiveté, mais non au silence. Nous admirons la sveltesse et l'élégance des bateliers, des marins de Longos, où la race grecque s'est conservée pure de tout mélange.

29 juin

D'Iviron à Lavra la route est longue : nous n'arrivons qu'à la nuit au couvent fondé par saint Athanase à l'extrémité méridionale de l'Aghion Oros. Précédés par un jeune agoyate boiteux qui marche en sautillant à la tête des mulets, nous allons par un sentier qui grimpe dans la montagne, descend dans des valleuses par de périlleux escaliers ou le long d'argiles glissantes, contourne des criques couvertes de sable blanc et fin, où le bruit de la mer se mêle au bruit du vent dans les arbres. Sur un escarpement rocheux qui s'avance en éperon dans la mer se dresse une tour

carrée à baies en ogive; derrière, là où cesse le rocher, s'étend un vaste enclos où des bosquets d'oliviers, de cyprès, se mêlent aux prés fleuris et aux pièces d'avoine mûre; de grands espaces incultes parsemés de lentisques ajoutent encore au charme agreste de cet ermitage. Nous reconnaissons la kellia dont le frère Alexis nous a parlé l'avant-veille au Pantocrator. Là, le patriarche actuel de Constantinople, — Sa Sainteté Joachim III, — a vécu solitaire, soumis comme tous les moines de l'Athos à la règle de saint Basile, pendant douze ans. Il s'adonnait aux exercices de piété, à la lecture et au jardinage, quand on vint le prendre, nouvel Athanase, pour l'élever au patriarcat; seul l'intérêt de l'hellénisme et de l'orthodoxie put le décider à renoncer à la vie cénobitique, qui avait plus d'attrait pour lui que les grandeurs du pouvoir.

Notre leste agoyate, devant nous boitillant, nous presse d'exciter nos mulets. Il faut nous hâter : la porte du couvent de Lavra est fermée à huit heures. Le soleil qui décline éclaire la pointe de l'Athos, qui est toute rose : à travers les branches brille la mer. A l'horizon surgit Thasos dans une lumière surnaturelle, tellement fantastique que l'on doute si Thasos est une véritable terre ou un jeu de lumière et de brume. Thasos que nous ne verrons pas ! La barque que nous avons vu lancer à Iviron devait faire voile vers l'île. Nous avons été tentés d'y prendre passage. Mais qui sait quand nous serions revenus ? En cette saison les vents sont si capricieux que la traversée demande quelques heures ou quelques jours.

Plus nous avançons vers Lavra, plus la forêt devient épaisse. Des sources s'égouttent dans les taillis au

pied de châtaigniers séculaires. La lueur rosée qui flamboyait au sommet du mont Athos s'est éteinte. La rocheuse Thasos n'a plus l'air irréelle. Nos mulets fatigués s'arrêtent pour boire à tous les ruisseaux qui ravinent le chemin. Notre agoyate se met à chanter une chanson grecque dont le rythme donne envie de danser. Un moulin, que nous frôlons, dans le creux d'un vallon dont la fraîcheur nous fait frissonner, nous suit longtemps du gémissement de sa roue. Nous passons à gué de petites rivières encombrées de pierres moussues et qui doivent foisonner d'écrevisses. Quel délice si l'on pouvait vivre dans ce pays une vie primitive de pêche et de chasse! Avec un bateau, un fusil et des lignes on aurait des mois de bonheur... La vie nocturne de la forêt s'éveille : des animaux invisibles glissent sous les branches; un renard en chasse glapit au loin; un oiseau plonge vers la mer d'un vol lourd. Les eaux courantes changent de voix.

Lavra!

L'agoyate nous montre du bout de son bâton, au-dessous de nous, au milieu des oliviers, l'immense couvent qui domine la mer. L'allée qui mène à la poterne est pavée de larges dalles, bordées de cyprès alternant avec des lauriers en fleurs. Le vide du couvent est d'autant plus saisissant qu'il a été bâti pour abriter une foule : la simandre n'appelle aux offices que quelques moines.

Par la beauté de son site, par le pittoresque, l'imprévu de ses architectures multicolores, Lavra est la merveille de l'Athos. Le voyageur qui n'aurait visité que ce seul couvent emporterait de la montagne sainte une vision éternelle de beauté. L'antique enceinte

carrée, flanquée de tours aux quatre angles, est restée debout. Çà et là dans la muraille, des lézardes, envahies de plantes grimpantes; au bas, des bosquets de houx, de cyprès, rompant la monotonie de la pierre; plus haut que la ligne de faîte très nette sur le ciel cru, les toits des bâtiments monastiques, les coupoles écarlates à petites fenêtres blanches des chapelles et des pointes de cyprès qui s'inclinent sous le vent de mer. Depuis que les sièges ne sont plus à craindre, des cellules aériennes, retraites de moines amoureux d'horizon et de solitude, se sont accrochées par des étais de bois au mur extérieur. Un chemin de ronde en fait le tour, embarrassé de fleurs sauvages, d'arbustes épineux. Le couvent est bâti à mi-hauteur, à la limite où s'arrêtent les oliviers : en dessous, jusqu'à la mer, c'est un fouillis de verdure, une pente douce plantée de bois d'orangers, d'oliviers, d'amandiers, creusée d'étroits ravins d'où jaillissent des sources : on va, on erre au milieu des parfums, on se sent transporté aux côtes siciliennes. Plus haut que le couvent, la montagne couronnée par le sommet conique de l'Athos est couverte d'une brousse de genêts et d'ajoncs, sans cesse balayée par le vent de mer, qui rappelle la Bretagne. Nulle part ailleurs dans toute la presqu'île, plus que dans ce lieu choisi par le fondateur du plus ancien monastère, on ne se sent plus éloigné du monde, nulle part on n'a la sensation d'un plus lointain recul dans le passé.

Lavra, le plus grandiose, le plus beau des couvents de l'Athos, est aussi celui qui permet de se faire l'idée la plus complète et la plus authentique d'un monastère byzantin du moyen âge. Au tympan de l'unique porte

d'entrée, un saint Athanase, peint à fresque, étend les mains comme pour accueillir le visiteur; par un couloir voûté, tortueux, on accède à la cour, irrégulièrement plantée de cyprès. Au milieu, à la place d'honneur, le Catholicos, la grande église à murs et à coupoles écarlates; çà et là, dans la cour, parmi d'autres bâtiments, plusieurs chapelles plus petites, également à coupoles. Plus loin, le réfectoire, vaste comme une cathédrale, laissé à l'abandon depuis l'époque où les moines, qui autrefois prenaient leurs repas en commun, ont commencé à vivre indépendants et retirés chacun dans sa cellule : sur leurs bases de pierre reposent encore les anciennes tables, de larges dalles de marbre creusées par place de trous et de rainures pour recevoir les liquides et les aliments. Entre le réfectoire et l'église une gracieuse fontaine est recouverte d'un dôme soutenu par des colonnes que séparent des bas-reliefs de pierre sculptée; le murmure de l'eau retombant dans la vasque de marbre rompt seul le silence de la cour surchauffée par l'ardent soleil de midi; tout autour, dans leurs chambres, les moines dorment, accablés par les fatigues de l'office de nuit. Entre les fenêtres de ces chambres sont encastrées dans la muraille des faïences multicolores, aux dessins variés; sur les fonds bleus ou blancs de larges plats, des roses, des iris, des tulipes, d'autres fleurs réelles ou nées de la fantaisie du peintre sont semées au hasard, ou groupées en bouquets. Quel poète, quel artiste a rêvé d'égayer ces vieux murs au laid badigeon rouge de la féerie de couleurs des jardins d'Orient? Ici, où toutes choses ont un air ancien, les moines ont conscience de la valeur des trésors d'orfèvrerie, pré-

sents des empereurs, que renferme leur église : ils ne les montrent qu'avec respect et suivant les règles d'un cérémonial impressionnant. Devant l'iconostase en or, noircie par l'encens, les visiteurs attendent, debout : elle s'ouvre lentement et l'higoumène et ses deux acolytes, tous trois revêtus de l'étole, viennent à nous, tenant dans leurs mains la croix reliquaire de Nicéphore Phocas et l'image en mosaïque du Baptiste, entourée d'émaux cloisonnés. Et là aussi les yeux des schismatiques ne doivent pas s'arrêter longtemps sur les reliques vénérables.

A la bibliothèque nous avons parcouru le livre des visiteurs. Lavra est un des couvents les plus fréquentés par les touristes : il a la réputation d'être plus propre que les autres et la cuisine y est meilleure. Nous constatons une fois de plus que les seuls visiteurs de l'Athos sont, ou bien de pauvres diables d'artistes et d'archéologues, ou bien les conseillers et secrétaires des ambassades de Constantinople, ou bien des yachtmen à particule qui, au retour des chasses d'hiver en Albanie, viennent croiser sur cette côte.

Heureux yachtmen ! qui peuvent se promener pendant le jour dans ce pays enchanteur et dormir dans leur cabine, à l'abri de la vermine, pendant la nuit.

Le père bibliothécaire nous pose deux questions qu'on nous a faites dans tous les monastères :

— Vous venez copier des manuscrits ?

— Non.

— Vous venez photographier, alors ?

— Non.

Nous avons ainsi souvent regretté de ne pas avoir

emporté une photo-jumelle quelconque. Pour ces esprits simples un appareil photographique est encore une machine mystérieuse, et qui confère de l'autorité à son porteur.

premier juillet

C'est de Lavra que l'on part pour faire, en deux étapes, l'ascension du mont Athos. La veille de monter au sommet, nous reçûmes l'hospitalité dans le skite russe de Kurrachee, bâti au milieu des sapins. Depuis que nous sommes à l'Athos, nos hôtes d'un jour nous ont causé bien des surprises : la bizarrerie de leurs manières, leur étrange mentalité, tout en eux nous déconcertait. Mais cet épitrope de Kurrachee est le plus invraisemblable de tous. On l'aurait mieux vu à la tête d'une bande de cosaques qu'à son banc d'église, ce vigoureux homme dans toute la force de l'âge, au cou de taureau, aux mains énormes, à la voix tonnante, sans cesse menaçant et gesticulant. Il méprise les Turcs à cause de leur sottise et de leurs vexations, mais il les méprise moins que les Grecs, parce que ceux-ci ont peur des Russes. C'est un violent, qui a eu souvent maille à partir avec le kaïmakam. Dernièrement, quand il construisait son église, le kaïmakam est venu lui demander s'il avait une permission du sultan. L'épitrope a mis le fonctionnaire à la porte par les épaules en criant :

— Le sultan, c'est moi !

Et ce sultan en soutane ajoute, en fermant à demi ses gros yeux bleus à fleur de tête, que traversent parfois d'inquiétantes lueurs :

— Ah ! si vous saviez le russe, je vous en raconterais, allez !...

Oh le grêle, l'occidental kaïmakam de Karyès ! Cet épitrope l'aurait écrasé d'un coup de poing.

Le pappas Georges, comme l'appelle le moine servant, est aussi un redoutable buveur : il nous faut boire pour lui tenir tête jusque très avant dans la nuit, — on boit beaucoup dans les couvents russes. — Il nous raconte avec une verve intarissable toutes sortes d'histoires, qui toutes se terminent par des malédictions contre les impies. Tolstoï en a sa part ; décidément, il est la bête noire des moines russes. Nous bâillons intérieurement. Demain nous voulons monter à l'Athos. Il faudra se lever de bonne heure.

— Vous trouverez là-haut, avant d'arriver au sommet, nous dit le père, un vieil homme, un vieil ermite barbu, noir, noir, noir, (mâvro, mâvro, mâvro).

Le vieil homme doit évoquer à l'épitrope une vision des plus cocasses, car il se rejette en arrière sur sa chaise, un verre en main, les jambes en l'air, ses cheveux hérissés, en riant aux éclats et répétant d'une voix étouffée par les rires :

— Ah ! mâvro, mâvro, mâvro !

Cet ermite s'impose sans doute des mortifications exagérées, pour qu'il le traite si irrévérencieusement.

Le reste de la nuit, impossible de dormir. Notre chambre n'est séparée de la chapelle que par l'épaisseur du mur : jusqu'au matin nous entendons psalmodier des voix nasillardes.

De bonne heure, à pied, nous avons commencé l'ascension de l'Athos. Par des escaliers à demi détruits, le chemin monte à travers des bosquets où errent en

liberté de robustes chèvres ; bientôt toute végétation cesse, et l'on grimpe au milieu des éboulis calcaires jusqu'au cône dénudé qui, dès l'antiquité, portait le nom d'Athos et que les Grecs avaient eu l'idée de tailler en statue d'Alexandre. On découvre du sommet toute la presqu'île orientale de Chalcidique, boisée et coupée de profondes vallées, jusqu'au canal creusé par Xerxès, dont nous pouvons distinguer l'emplacement à la lorgnette. Malheureusement il y a de la brume sur la mer. En été, il est rare que la lumière soit limpide sur la mer Égée. La chaleur est effroyable. Les pierres brûlent à la descente. Et le voici, là-bas, le mâvro, un paysan russe qui rentre, un fagot de branchages sur les épaules, dans la hutte où il vit, seul, à la limite des arbres. Il est tout noir, en effet : une barbe noire lui mange le nez, les lèvres, les yeux ; et sa peau aussi est noire ! Il nous reçoit avec une grande dignité dans son isba, où brûle un samovar. Dans un coin, devant l'icone, une veilleuse allumée. L'ermite nous sert du thé brûlant dans des écuelles, casse avec une hachette des morceaux d'un énorme pain de sucre. Des moines russes en robe bleue, que nous venons de rencontrer au sommet de l'Athos où ils ont célébré à l'aube la messe dans la chapelle bâtie par le patriarche Joachim III en mémoire de son séjour à la sainte montagne, entrent après nous, mourant comme nous de soif. Nous lapons notre thé comme des loups.

Pendant notre absence, l'épitrope a quitté le skite de Kurrachee pour aller à Lavra. Nous sommes accueillis par un jeune moine du pays des cosaques du Don, blond, les cheveux frisés, timide comme une fille, charmant. Il nous parle de la vie des cosaques, de leurs

chants, de leurs danses, de leurs coutumes, en un grec très correct :

— A Karyès, nous apprend-il, pendant l'hiver, est ouverte une école grecque, où l'on enseigne la langue grecque et la théologie. Beaucoup de moines grecs la fréquentent. C'est là que j'ai appris ce que je sais de grec.

Nous causons des écrivains russes. Celui qu'il préfère, c'est Pouchkine. Le nom seul de Tolstoï lui est comme un épouvantail. Tolstoï l'excommunié, le mauvais patriote. Spontanément, il lui oppose Pobiedonotseff.

— Oh ! nous dit-il, celui-là est bon, celui-là est vertueux.

Quelle simplicité d'âme, quelle absolue ignorance de tout ce qui n'est pas l'orthodoxie russe chez ce jeune moine si intelligent et instruit, enlevé dès douze ans à la vie à demi barbare du steppe !

3 juillet

Les sentiers de la côte méridionale sont plus escarpés encore que ceux de l'ouest. La montagne tombe presque à pic sur la mer. Même, pour aller du couvent de Saint-Denis à Simopétra, il est plus sûr de prendre une barque.

Saint-Paul, Saint-Denis, Saint-Grégoire, perchés au sommet de rochers dominant des torrents furieux, évoquent le temps où les pirates écumaient cette côte.

Simopétra est le plus haut juché, le plus stupéfiant de tous...

La petite échelle où nous atterrissons est gardée par

deux vieux moines pêcheurs qui ont bâti une cabane : aux murs extérieurs sèchent des filets.

Ils nous invitent à prendre le café sur une étroite terrasse tapissée de vieux numéros du *Harper's Weekly journal of civilization.* Tandis que les petites casseroles sont sur le fourneau, un des moines embouche un large porte-voix de fer-blanc et beugle vers le couvent, demandant deux mulets. Une voix qui semble venir du ciel lui répond, et une demi-heure après des mulets descendus de là-haut nous attendent à la porte.

Le couvent domine la mer de trois cents mètres. Il se compose de sept étages, bâtis sur un soubassement de vingt mètres. Son aspect extérieur révèle que l'antique genre de vie en commun, ailleurs disparu, s'y est conservé. Ici point de petits balcons ornés de fleurs, peints de couleurs vives, agrémentant comme à Lavra le logis particulier de chaque moine ; au haut des toits, point de ces multiples cheminées d'où monte vers le ciel la fumée d'autant de minuscules foyers ; une longue et mince galerie de bois court au flanc du mur, à une hauteur au-dessus de l'abîme à donner le vertige, et relie entre elles toutes les cellules.

On entre par un couloir en escargot qui ressemble à un souterrain ; la moisissure des siècles vous y prend à la gorge. Au delà, un vrai dédale de couloirs humides, sombres, moisis, recélant des portes basses et des cachettes. Sans le moine obligeant qui nous guide, nous nous perdrions infailliblement. Nous visitons les chapelles, le réfectoire commun, l'infirmerie, où dort un moine centenaire. A la pharmacie, le père pharmacien nous exhibe avec orgueil... de la teinture d'iode ! L'air du dehors ne circule pas dans ces réduits séparés

l'un de l'autre par des murs énormes, parfois creusés dans le roc vif : des bosses, des arêtes de granit font saillie dans des corridors inhabilement maçonnés. Dernier refuge des défenseurs en cas de siège, une tour géante domine l'ensemble des bâtiments, percée d'une seule ouverture grillée : on y monte par une échelle mobile facile à retirer pendant l'assaut. Simopétra a une légende : lors de la fondation du monastère, l'architecte s'était refusé à construire une bâtisse à une pareille hauteur, mais le fondateur, le saint ermite Simon, exigea qu'il se mît à l'œuvre. Comme les mages à la naissance du Christ, il avait vu briller au-dessus du rocher une nouvelle étoile à l'éclat radieux. Le jour où il allait être terminé, le couvent entier s'écroula d'un coup. Mais le lendemain l'architecte stupéfait put le voir debout, miraculeusement redressé par la toute-puissance de Dieu.

4 juillet

Le moment du départ approche : nous devons repasser à Karyès pour remettre au protaton la lettre d'introduction qu'il nous a donnée voici quinze jours. Dans la salle du conseil, orageux débat... Un muletier a laissé vagabonder son mulet dans une propriété monastique.

Le muletier s'humilie, demande pardon, s'agenouille à trois reprises devant le président du protaton, lui baise la main, pleure et murmure des excuses. Le moine le fait taire d'une voix rude :

— Tais-toi, tais-toi, écoute !

Le mulet, une jeune bête au beau poil luisant, que

maintiennent les palikares dans la cour, restera plusieurs jours en prison, pour punir le muletier, qui se retire humilié et piteux. Ensuite il quittera l'Athos au plus vite, lui et sa bête.

Cette petite scène ne fait pas supposer que la justice ecclésiastique, autrefois, dût être plus douce que la laïque.

Le kaïmakam a assisté au débat, roulant son chapelet d'ambre entre ses doigts, l'air distrait. Tout à coup les moines se signent. Quelques-uns tombent à genoux. Tous tremblent et deviennent livides. La veilleuse allumée devant la Panaghia se met à danser.

— Quoi ? qu'y a-t-il? demandons-nous ahuris.

— Vous n'avez pas senti ? répond le kaïmakam, qui reprend péniblement ses esprits. Un tremblement de terre.

Un peu de café, en effet, s'est renversé dans nos soucoupes.

Au Seraï, nous retrouvons une ancienne connaissance, le père Anaximène, qui vient d'y accompagner deux hôtes : il nous fait de grandes protestations d'amitié. Au dîner, il s'amuse à faire raconter à un moine pèlerin un miracle très populaire en Russie : comment un saint homme a enfermé le diable dans une bouteille pour le noyer ensuite dans une cuvette.

Tous les moines écoutent religieusement. Et c'est curieux de voir le plaisir hypocrite que prend le père Anaximène à leur faire étaler les uns après les autres leur crédulité. De temps en temps il nous jette un clin d'œil qui veut dire :

— Hein ! croyez-vous qu'ils sont assez stupides !

Le soir, réception par l'higoumène, un grand vieillard

à barbe blanche, très représentatif. Le père Anaximène est traité avec beaucoup de déférence par les hauts dignitaires. Il est prince. Peu à peu le salon se remplit de moines et de pèlerins russes, qui avant de se retirer dans leurs chambres viennent demander la bénédiction du supérieur : ils prennent sa main droite entre leurs mains et la baisent. Aux plus pauvres l'higoumène distribue du vin et des gâteaux. Tout à coup paraît au milieu de la pièce un étrange bonhomme qui semble un nain sorti des fentes du plancher. Ses culottes sont si larges que son corps forme un exact quadrilatère. Il s'approche de l'higoumène, comme s'il glissait : on ne peut voir le mouvement de ses jambes, ni ses pieds. Il se prosterne, baise le tapis devant l'higoumène, se frappe trois fois la tête contre ses pieds, lui baise la main. L'higoumène lui jette des morceaux de pain comme à un chien. Ce nain, nous dit le père économe, est un vagabond roumain échoué ici : le couvent le nourrit parce qu'il est polyglotte et sert d'interprète entre les entrepreneurs russes et les ouvriers albanais.

5 juillet

Nous pensions le lendemain nous arrêter au couvent de Xeropotamou, où est conservée la patène de sainte Pulchérie, une des plus belles orfèvreries byzantines de l'Athos.

Mais le père Anaximène insiste pour nous ramener à son couvent de saint Pantéléimon; il nous tente avec une soupe russe, du caviar, des fruits. Rendus lâches par plusieurs jours de carême dans les couvents grecs, nous abandonnons la patène pour un bon dîner.

A peine sommes-nous au monastère que le père entre effaré dans notre chambre :

— Une dépêche, s'écrie-t-il, vient d'arriver au couvent. Le vapeur arrive avec une avance de deux heures aujourd'hui. Vous n'avez que le temps de gagner Daphni si vous ne voulez pas manquer le bateau.

Nous nous hâtons vers la grève. Une longue barque à huit rameurs nous enlève rapidement à Daphni. Là, le receveur turc du télégraphe nous apprend que les tremblements de terre ont coupé la communication avec Salonique, que nulle dépêche n'est arrivée. Le père Anaximène nous a menti. Pourquoi ? Mystère.

Le bateau ne devait arriver que le lendemain matin, au point du jour ! Le bon moine Isaac, qui nous avait accompagnés jusqu'au port, s'obstine à demeurer avec nous malgré l'approche de la nuit : il ne veut pas retourner au couvent avant de nous avoir embarqués lui-même. Mais bientôt nous le voyons s'esquiver dans un petit skite russe voisin de l'échelle. Il passe là sa nuit à boire et à chanter avec des amis. Quant à nous, nous avons conservé un tel souvenir de l'auberge albanaise et de ses hôtes en robe de bure que nous préférons n'y pas remettre les pieds : roulés dans nos manteaux, le ventre creux, nous attendons le bateau toute la nuit, couchés sur les pierres de la jetée, parmi les pèlerins et les journaliers des Balkans, pleins de mépris pour ces Européens, riches évidemment, qui ne vont pas à l'auberge.

Nous nous embarquons à l'aube et sur le pont nous nous heurtons à... notre ami le médecin fou de Karyès. Pendant les quinze jours que nous sommes restés à

l'Aghion Oros, il est allé à Constantinople, et maintenant il va à Salonique. Il nous semble devenu plus raisonnable depuis qu'il a quitté ce fantastique pays, merveilleux et baroque à la fois. Il parle des moines avec plus de liberté, moins d'amertume. Il répète sa phrase favorite :

— Ni femmes, ni poules, ni mules ! Ah ! ah ! Ils sont capables de tout !

Étendus sur le dos, les yeux presque fermés, nous regardons la pointe de l'Athos s'éclairer des rayons du soleil levant. C'est à demi endormis que nous entendons notre voisin fou s'écrier, avec son étrange rire :

— Et tout ça avec la devise : Tout pour le bon Dieu !

LEBEAU ET THARAUD

la grève d'Armentières

Dans le neuvième cahier de la quatrième série, almanach des cahiers pour l'an 1903, *nous avons publié, d'après le* Bulletin de l'Office du travail *de novembre 1902, et sous le faux-titre :* courrier de France, *un compte rendu de la grève générale des mineurs ; ce compte rendu nous avait été envoyé par notre collaborateur Jean le Clerc; ainsi que nous le lui avons alors demandé, notre collaborateur a continué depuis à dépouiller pour nous le* Bulletin de l'Office du travail; *il nous a indiqué récemment ce nouveau compte rendu. Le rédacteur en chef du bulletin, gérant, est M. Charles Picquenard.*

Le Bulletin de l'Office du travail *de novembre 1903 publiait le compte rendu suivant, sous le titre :* la grève des tisseurs d'Armentières et de la région :

GRÈVE D'ARMENTIÈRES

Le salaire des tisseurs de toile d'Armentières et de la région avait été fixé par un tarif établi, en 1889, à la suite d'une grève. Ce tarif, plus élevé que celui des établissements similaires des autres centres textiles du Nord, avait subi de nombreuses variations. Sur certains articles, les prix de façon avaient été réduits et la rétribution d'articles nouveaux, non prévus par ce tarif, ne suffisait pas à compenser les réductions opérées d'autre part. En septembre, se produisirent à Armentières trois grèves partielles, intéressant 320 ouvriers ; deux de ces conflits aboutirent à la consolidation du tarif de 1889 avec maintien des prix consentis pour les articles nouveaux ; la troisième grève, commencée le 21 septembre, durait encore au moment où le conflit se généralisa.

Le 30 septembre, dans un établissement, les ouvriers de la « préparation » (dont les salaires, ainsi que ceux des ouvriers de filature, n'avaient pas été fixés par le tarif de 1889, qui ne concernait que le tissage) demandèrent une augmentation de salaire et, ayant essuyé un refus, cessèrent le travail. Le lendemain, le mouvement s'étendit à deux autres tissages d'Armentières ; le 2 octobre, les tisseurs proprement dits se mettaient en grève également ; 5 établissements d'Armentières et 2 d'Houplines étaient en chômage, avec un total de

1.100 grévistes. Le 4 octobre, la grève était générale dans les 37 tissages d'Armentières (11.000 grévistes) et les 10 tissages d'Houplines (4.000 grévistes). Du 5 au 8 octobre, les grévistes se répandirent dans les centres textiles de la région et le travail fut suspendu successivement à Lille, Bailleul, Halluin (où les tisseurs de l'établissement Dufretin étaient en grève depuis le 13 août, et où les ouvriers de toutes les industries se solidarisèrent avec les tisseurs), à la Gorgue-Estaires, à Bailleul, à Comines, à Werwicq, à Roncq, à Bousbecque, à Linselles, à Hazebrouck, à Roubaix et, dans le Pas-de-Calais, à Richebourg-l'Avoué et Sailly-sur-la-Lys. Le 8 octobre, la grève atteignait son maximum d'intensité; 150 tissages étaient déserts et l'on comptait 47.500 grévistes.

Dès le 6 octobre, par un manifeste faisant appel à la solidarité de toute l'industrie textile du Nord, le comité de la grève exposait les revendications des tisseurs de toile. Il ne s'agissait plus seulement de faire appliquer intégralement le tarif de 1889, mais de poursuivre l'unification des salaires dans l'industrie textile par l'élaboration de tarifs nouveaux visant « l'application d'une base unique de salaires dans les filatures et les préparations pour chaque catégorie d'ouvriers », et, pour les tissages, « un tarif-type ayant pour base la journée de 10 heures voulue par la loi Millerand-Colliard ».

Cette demande d'établissement d'un tarif en vue de la dernière échéance de la loi du 30 mars 1900, réduisant à 10 heures au 31 mars 1904 la durée du travail, dans les établissements industriels occupant, dans les mêmes locaux, hommes, femmes et enfants, était motivée par les craintes qu'avaient fait concevoir aux

ouvriers les vœux émis par les Chambres de commerce de Lille (5 juin), Tourcoing (28 juillet) et Valenciennes (13 août). Les représentants des industriels visés par la loi avaient sollicité des pouvoirs publics le recul de l'échéance du 31 mars 1904 en déclarant que la réduction de la durée du travail rendrait inévitable une réduction proportionnelle des salaires. D'autre part, la question avait déjà été posée et résolue dans divers centres textiles. A Angers, après une longue grève, les 4.000 tisseurs de toile des établissements Bessonneau avaient obtenu la promesse d'un relèvement des tarifs de 5 o/o au premier avril 1904, et, à Gérardmer (Vosges), les ouvriers du tissage de toile de Kichompré avaient vu, non seulement la durée du travail réduite immédiatement à 10 heures, mais encore le tarif relevé de telle sorte que le salaire pour 10 heures se trouvait supérieur au salaire antérieurement payé pour 10 heures et demie.

Cependant la Fédération de l'industrie textile du Nord, estimant que la grève aurait dû être ajournée jusqu'à la veille de l'échéance du 31 mars 1904, refusa de décréter la grève générale et le comité de la grève d'Armentières dut prendre seul la direction du mouvement.

La grève se localisa alors dans la vallée de la Lys : dans les centres textiles où les ouvriers avaient cessé le travail soit pour appuyer les revendications des grévistes d'Armentières, soit en formulant eux-mêmes des revendications, des négociations s'engagèrent. A Hazebrouck, les tissages rallumèrent leurs feux, le 12 octobre, après que les patrons eurent accordé, avec la réduction immédiate de la durée du travail à 10 heures, une augmentation de tarif compensatoire. A la Gorgue-

Estaires, à Comines, à Werwicq, à Richebourg-l'Avoué, le travail fut repris le même jour. Les usines de Roncq rouvrirent leurs portes le 15 ; le 26, la grève était terminée à Roubaix. A Bailleul le conflit se prolongea jusqu'au 4 novembre, à Sailly-sur-la-Lys, jusqu'au 12 novembre. — A Halluin, à Lille, le mouvement général fit place à une série de grèves partielles, en voie de solution.

Le comité de la grève d'Armentières entama des pourparlers avec les patrons dès le 9 octobre : une entrevue eut lieu entre le comité et le président de la chambre de commerce d'Armentières. Ce fut un simple échange de vues qui n'eut pas de résultat effectif. Le 12, le préfet du Nord intervint, reçut une délégation des grévistes, eut un entretien avec le président du syndicat patronal, qui ajourna sa réponse aux offres de pourparlers. Le 13, la réponse n'étant pas encore parvenue, la foule des grévistes manifesta son mécontentement. Des désordres se produisirent à Armentières. Nombre d'individus étrangers à la grève profitèrent du conflit pour commettre des actes de pillage qui furent immédiatement blâmés et désavoués par les maires d'Armentières et d'Houplines, au nom des grévistes eux-mêmes.

Le préfet proposa alors aux patrons, en vue de mettre fin au conflit, la constitution d'une commission mixte chargée d'étudier les questions du relèvement des tarifs et de l'adaptation des salaires à la réduction de la durée du travail. Les patrons mirent comme condition à leur acceptation la reprise du travail par les grévistes, avant tous pourparlers, « aux conditions du tarif de 1889, intégralement et loyalement appliqué dans

toutes les usines ». Le préfet organisa un referendum qui eut lieu, le 18 octobre. Par 7.264 voix contre 1.300, ces propositions furent repoussées, comme inacceptables, le tarif de 1889 ne réglant pas le salaire des ouvriers des filatures et des préparations. Cependant, le matin même du vote, les patrons avaient fait connaître, par l'intermédiaire du préfet, qu'ils étaient disposés à mettre à l'étude un tarif général pour les filatures et les préparations. Mais ils exigeaient auparavant la reprise du travail : les grévistes estimèrent que l'état de grève donnait plus de force à leur action.

Le 19 octobre, le comité de la grève demanda une entrevue aux patrons. Le surlendemain, une réunion eut lieu à la mairie d'Armentières. Les patrons confirmèrent leurs déclarations antérieures ; les ouvriers maintinrent leurs revendications précisées comme suit :

1. — Revision du tarif de 1889, pour les tissages, avec adaptation aux conditions actuelles du travail;

2. — Adoption d'un tarif pour les préparations;

3. — Adoption d'un tarif pour les filatures;

4. — Nomination d'une commission mixte pour étudier l'accommodation des divers tarifs aux changements des conditions du travail.

Les pourparlers furent suspendus. Le 23 octobre, le comité proposa aux patrons l'application provisoire des tarifs élaborés par lui, étant entendu que patrons et ouvriers s'emploieraient à faire appliquer, dans les autres centres textiles, des tarifs identiques et que, en cas d'insuccès, après un délai à déterminer, le tarif de 1889 serait rétabli, afin que les industriels d'Armentières ne se trouvassent pas, du fait de l'augmentation des

frais de main-d'œuvre, en état d'infériorité vis-à-vis de leurs concurrents. Par lettre du 26 octobre, les patrons repoussèrent cette proposition. Le même jour, une filature d'Armentières rallumait ses feux et 192 ouvriers, sur 485 que comptait l'établissement, regagnaient l'atelier. Le Comité de la grève demanda au préfet de provoquer une entrevue entre les patrons et une délégation ouvrière. Les patrons, saisis de cette demande par le préfet, se réunirent à Lille le 29 octobre et refusèrent tout d'abord d'entrer en pourparlers. Cependant le préfet les amena à revenir sur cette décision. Une commission mixte tint séance à la préfecture le 30 octobre. L'accord s'établit sur tous les points ; seule, demeurait en suspens la question de savoir à quelle époque serait applicable l'augmentation du tarif de 1889, promise par les patrons pour le premier avril 1904, réclamée immédiatement par les ouvriers.

Le préfet, par lettre adressée aux deux parties, proposa de recourir à un arbitrage.

Les deux parties ont admis ensemble, et à l'unanimité, que les ouvriers devaient recevoir une augmentation correspondant au préjudice à eux causé par la réduction des heures de travail, et que le taux de ce préjudice devait être étudié et fixé par une commission.

Les ouvriers demandent que la moitié de cette augmentation à fixer par la Commission mixte soit rétroactivement applicable à partir du jour de la reprise du travail.

Les patrons déclarent ne pouvoir admettre l'augmentation qu'à partir du premier avril 1904.

J'estime que cette divergence unique ne saurait justifier la prolongation d'une grève aussi pénible pour les uns que pour les autres.

Si tel est, et je n'en saurais douter, votre sentiment, je vous propose de mettre fin au conflit par un arbitrage.

La mission donnée à l'arbitrage unique ou aux arbitres désignés par les deux parties pourrait être ainsi définie :

1. — Y a-t-il lieu d'accorder aux ouvriers à façon, dans les tissages, une augmentation immédiate ?

2. — Si le principe d'une augmentation immédiate est admis, quel doit en être le *quantum* par rapport à l'augmentation totale à fixer par la Commission mixte ?

Cette proposition, acceptée par les ouvriers, fut repoussée par les patrons. Après la publication du procès-verbal, le 4 novembre, les délégués patronaux adressèrent au préfet une lettre par laquelle ils ajoutaient à la promesse d'augmentation faite au cours de la conférence une clause restrictive, subordonnant l'octroi d'un relèvement du tarif de 1889 à l'adoption d'un tarif égal par les patrons des autres centres textiles du Nord.

A la séance de la Chambre du 7 novembre, sur interpellation de M. Jaurès, député de Carmaux, l'ordre du jour suivant, déposé par l'interpellateur et accepté par le Gouvernement, fut adopté à l'unanimité de 502 votants :

La Chambre compte sur le Gouvernement pour renouveler, auprès des parties en lutte dans la grève de la vallée de la Lys, la proposition d'arbitrage ; — Elle décide d'instituer, dans les formes déjà adoptées pour les mines, une enquête parlementaire sur l'état de l'industrie textile et la condition des ouvriers tisseurs.

Le préfet du Nord, à qui cet ordre du jour fut communiqué par dépêche, adressa aussitôt aux patrons une lettre les invitant à déférer au vœu exprimé par la Chambre. Après avoir fait observer que, « au fond, le bénéfice réclamé par les ouvriers représentait à peine, d'ici au premier avril, la valeur d'une semaine de travail », il concluait en ces termes : « J'ai confiance que

vous ne resterez pas sourds à l'appel solennel que vous adresse l'unanimité des représentants du pays et que vous accepterez l'arbitrage dans les termes mêmes où je vous l'ai proposé par une lettre du 30 octobre. » Tandis que les ouvriers se déclaraient prêts à reprendre le travail le lendemain du jour où l'arbitrage serait accepté par les patrons, ceux-ci, réunis, le 10 novembre, à Lille, repoussaient une fois de plus l'offre du préfet, mais proposaient de verser à leurs ouvriers, le samedi qui suivrait la reprise du travail, un supplément de salaire égal à une semaine de travail. Le 11 novembre, le Comité de la grève écrivit au préfet pour demander que ce supplément de salaire fût consenti sous la forme d'une augmentation de 5 o/o des salaires prévus au tarif de 1889, cette augmentation ne constituant en aucune façon un sacrifice plus considérable de la part des patrons. Il demandait également confirmation des avantages promis au cours de l'entrevue du 30 octobre. Le lendemain, 12 novembre, les patrons adressèrent au préfet une lettre donnant, sur ce second point, satisfaction aux ouvriers.

1. — Le tarif de 1889 sera immédiatement et intégralement appliqué dans tous les tissages d'Armentières et d'Houplines. Comme garantie, le dépôt en sera fait au Conseil des prud'hommes.

2. — Un tarif de préparation sera élaboré par une commission mixte, conformément aux engagements pris dans la séance du 3 octobre 1903 à la préfecture. Il aura un effet rétroactif à partir du jour de la reprise du travail.

3. — Une commission mixte sera chargée d'élaborer un nouveau tarif de tissage destiné à remplacer, au premier avril prochain, le tarif de 1889, jugé défectueux et incomplet par les deux parties.

Conformément aux engagements pris dans la réunion du 30 octobre, il sera tenu compte dans l'établissement de ce tarif du préjudice causé à l'ouvrier par la diminution des heures de travail, conséquence de la loi Millerand-Colliard. Les patrons d'Armentières et d'Houplines prennent cet engagement dans la conviction où ils sont que la dernière application de la loi Millerand-Colliard amènera fatalement les industriels concurrents de la région à consentir des sacrifices équivalents.

Mais si, contrairement à leurs prévisions, il était démontré, après expérience d'une certaine durée, six mois au maximum, que les sacrifices actuellement consentis par eux n'ont fait qu'accroître leur infériorité industrielle, les ouvriers comprendront certainement que, l'existence de notre place se trouvant par là compromise, il deviendrait nécessaire, dans l'intérêt commun, de rétablir une certaine uniformité dans les tarifs. La Commission mixte aura à prévoir les moyens propres à parer à cette éventualité.

4. — La proposition du payement d'une semaine de travail le samedi qui suivra la cessation de la grève a été mal interprétée. Certains y ont vu l'offre d'une aumône, alors que, dans l'esprit des patrons, il y a là une solution honorable, qui a de plus l'avantage de laisser à la commission chargée d'établir le nouveau tarif toute l'indépendance nécessaire pour achever son œuvre.

5. — Nous prenons l'engagement de ne pas exercer de représailles pour faits de grève. Nous prions les ouvriers de prendre acte de ces déclarations, et nous comptons sur leur bon sens pour comprendre que toutes les concessions possibles ont été faites par les patrons et que désormais la prolongation de la grève serait sans résultat et sans issue.

Le 13 novembre, le Comité de la grève décida, à l'unanimité de ses membres, que la reprise générale du travail pour les tissages et les préparations aurait lieu le lendemain samedi, à 9 heures. A cette date la grève continuait pour les ouvriers et les ouvrières de la filature et des tissages de la banlieue.

10e année. — No 11 Prix du numéro : 20 centimes Novembre 1903

BULLETIN

DE

L'OFFICE DU TRAVAIL

(Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes)

SOMMAIRE

Mouvement social en France

Pages

Revue du travail en octobre 875
Situation générale 876
Grèves en octobre 883
Conciliation et arbitrage en octobre 886
Bordereaux de salaire et de durée du travail en 1902 . 888
La grève des tisseurs d'Armentières et de la région. . 892
Application, en 1902, de la loi du 2 novembre 1892, sur le travail des femmes et des enfants. (Deuxième article) 896

Jurisprudence

Louage de service à durée déterminée; défaut de renouvellement. — Louage de service à durée indéterminée; preuve de la légitimité de la résiliation . . . 907

Mouvement social à l'étranger

Allemagne : Revue du travail. — Placement. — Grèves. — Les unions locales de syndicats en 1902. — Les secrétariats ouvriers en 1902. 909
Autriche : Placement. — Grèves. — L'inspection du travail en 1902 914
Belgique : Revue du travail. — Placement. — Grèves. 920

Pages
Canada : Revue du travail. — Grèves 920
Chine : Salaire et conditions du travail des ouvriers indigènes à Shanghaï et Hong-Kong. 922
Grande-Bretagne : Revue du travail. — Grèves. — La participation aux bénéfices en 1902 923

Actes et documents officiels

Circulaire du 23 octobre 1903 relative aux déclarations d'accidents 924
Chronique législative : Bureaux de placement. — Le budget du commerce. — L'interpellation sur la grève d'Armentières 925
État des travaux législatifs 929

Renseignements divers

Analyse, par département, des renseignements fournis : 1° par les associations patronales, etc.; 2° par les correspondants. 930
Analyse, par département, des renseignements fournis par les associations ouvrières 933
Adjudications; prix courants divers, commerce extérieur; transports; faillites; autorisations de bâtir. . 947
Placement gratuit (troisième trimestre 1903). 949
Mouvement syndical. 966
Bibliographie. 970

PARIS

BERGER-LEVRAULT et Cie, éditeurs
5, rue des Beaux-Arts (6e arr.)

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, rue de Mézières (6e arr.)

Le *Bulletin de l'Office du travail* paraît tous les mois. On le trouve chez tous les libraires. On s'abonne également dans tous les bureaux de poste et à l'Imprimerie nationale.

Les abonnements ne sont pas reçus au Ministère du Commerce.

PRIX DE L'ABONNEMENT { POUR LA FRANCE . . . 2 fr. 50 par an
OUR L'UNION POSTALE. 3 fr. 50 —

cahiers de la quinzaine

CAHIERS DE LA QUINZAINE

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Ce sont vraiment ces souscriptions qui ont fait et qui font les éditions des cahiers; éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers; quatre premières séries des cahiers, achevées aujourd'hui; cinquième série, en cours; ce sont ces souscriptions qui ont constitué le soubassement économique indispensable de notre institution; ce sont elles qui nous ont fourni les premiers moyens, les premiers instruments financiers de gérance, de fabrication industrielle, d'administration commerciale. Par cette primauté, par leur qualité même, par leur caractère, qui est d'être fournies sans aucun esprit de retour, les souscriptions forment un premier ordre d'opérations, à qui nous devons laisser toute leur qualité, tout leur caractère. Nos souscripteurs donnent leurs souscriptions aux cahiers depuis la fondation des cahiers, ils ont donné leurs souscriptions aux cahiers dès avant la fondation des cahiers sans aucun esprit de retour; les souscriptions sont exacte-

ment, absolument, parfaitement données; données au sens où donner et retenir ne vaut; ainsi nos souscripteurs sont littéralement avec nous les auteurs, les nourriciers et les fondateurs de nos cahiers; ils en sont les auteurs économiques ainsi que nos collaborateurs habituels en sont avec nous les auteurs mentaux.

Souscriptions mensuelles régulières. Ces souscriptions présentent le double avantage, pour nos cahiers qu'elles produisent des sommes plus considérables, et pour les souscripteurs qu'elles demandent pour ainsi dire un moindre effort économique; la plupart de nos abonnés ont des budgets mensuels; et la plupart de nos abonnés ont des budgets pauvres; il est notoire que les budgets mensuels et pauvres fournissent plus facilement, pour une même somme, des mensualités modestes régulières, des douzièmes, que des annuités; et même il est notoire que des budgets mensuels et pauvres fournissent plus facilement, pour une somme plus considérable, des mensualités régulières que des annuités sommairement plus faibles. Nous ne saurions donc trop demander à nos amis de nous envoyer, autant qu'ils peuvent, des souscriptions mensuelles régulières.

Nous devons noter que ces souscriptions, dont chacune fournit à proportion beaucoup, sont malheureusement demeurées peu nombreuses; au moins jusqu'ici, car nous ne voulons pas condamner l'avenir; nous recevons de nos amis tant d'autres preuves de dévouement efficace et d'amitié que nous sommes obligés de croire que si les souscriptions mensuelles régulières que nous recevons sont aussi peu nombreuses encore au commencement de cette cinquième série, c'est unique-

ment parce que l'attention de nos amis ne s'est pas portée assez fermement sur ce moyen et sur son efficacité. Nous ne saurions donc trop demander à nos amis d'y penser, efficacement. Et l'on me permettra d'insister sur la valeur morale de cette contribution, permanente, régulière, constante; connaissons la vanité des manifestations et des emballements politiques parlementaires; connaissons la vanité des enthousiasmes populaires mêmes; connaissons la fermeté, l'efficacité, la solidité du travail constant; nos cahiers, si considérables qu'ils soient, paraissent régulièrement par quinzaine; à cette production régulière il est juste, il est harmonieux, il est normal qu'une alimentation réponde régulière.

Souscriptions extraordinaires. Nous avons été puissamment aidés par des souscriptions extraordinaires, quelques-unes antérieures à la fondation des cahiers, la plupart attribuées aux quatre premières séries, et au commencement de la cinquième; un très grand nombre, et des plus fortes, obtenues par notre ami et notre collaborateur Bernard-Lazare, dont l'amitié, dont la constance et dont le dévouement ne sera pas remplacé; de toutes ces souscriptions extraordinaires, la plupart sont particulièrement affectées par leurs auteurs, ou à tel ou tel service des cahiers, ou à tel cahier même, soit que le souscripteur contribue à la fabrication même du cahier, soit qu'il nous en achète un certain nombre d'exemplaires.

Emprunt des cahiers. Nous avons nous-mêmes organisé, au cours de notre troisième série, une opération

financière qui n'était pas une souscription extraordinaire collective, mais que nous avons nommée *emprunt des cahiers;* partant de la notion de l'emprunt comme il a cours dans les opérations financières bourgeoises, partant de la notion usuelle de l'emprunt, mais d'ailleurs considérant l'institution de nos cahiers et la situation de nos abonnés et de nos souscripteurs envers nous et notre situation envers eux, nous avons poussé à la limite certains éléments de cet emprunt usuel pour en faire dans ce cas particulier l'emprunt des cahiers; nous avons réduit à zéro le taux de l'intérêt, qui tend à diminuer; nous avons reporté à l'infini l'échéance du remboursement, qui tend à s'éloigner; mais nous avons gardé les éléments essentiels de l'emprunt, qui sont la propriété de la créance, et par suite le remboursement au moins éventuel; tandis que nos souscriptions mensuelles régulières et nos souscriptions extraordinaires sont données sans esprit de retour, absolument, exactement, parfaitement données; au contraire les parts souscrites à l'emprunt des cahiers emportent pour le souscripteur et conservent la propriété de cette part même; ainsi l'emprunt des cahiers fut pour nous une opération d'un deuxième ordre; cette part de cent francs, qui ne rapporte aucun intérêt, qui n'est pas remboursable, n'en représente pas moins un capital de cent francs engagé dans les cahiers par l'auteur de la souscription et maintenu par nous; nos souscriptions mensuelles régulières et nos souscriptions extraordinaires peuvent disparaître aussitôt données; elles peuvent ne pas se représenter en valeurs espèces ni en valeurs marchandises dans nos inventaires; par exemple une souscription extraordinaire affectée par-

ticulièrement à la fabrication d'un cahier ou à l'achat d'un certain nombre d'exemplaires peut s'épuiser dans cet achat même et dans cette fabrication; au contraire les souscripteurs de parts sont des abonnés à qui nous avons littéralement emprunté les capitaux représentés par ces parts; ces capitaux demeurent dans notre entreprise et ne disparaissent pas; ils y sont toujours présents sous quelque forme; tout l'effort de ma gérance tend à maintenir l'avoir des cahiers au moins égal au capital souscrit; au commencement de cette cinquième série nous sommes en mesure de rendre compte que l'avoir des cahiers, — espèces, créances, marchandises, — est de beaucoup supérieur au capital actuellement souscrit; mais s'il nous revient des temps de misère notre effort constant sera de maintenir notre avoir total, — espèces, créances, marchandises, — au moins égal au capital souscrit, de telle sorte que le produit de l'emprunt ne disparaisse pas du patrimoine commun; cet emprunt en effet n'était pas destiné à fonder nos cahiers ni à combler un déficit; mais il était uniquement destiné à nous procurer le fonds de roulement qui nous était indispensable; qu'un fonds de roulement roule, c'est bien; et même il faut qu'il en soit ainsi; mais nous ferons le nécessaire pour que ce fonds de roulement, à force de rouler, ne se désintègre pas.

Cette persistance de la propriété maintient une certaine faculté de remboursement; nos souscripteurs ne peuvent exiger le remboursement des parts qu'ils ont souscrites : c'est là une clause de texte, uniquement destinée à nous garantir contre tous accidents; mais nos abonnés peuvent nous demander le remboursement

de leurs parts; et allant au-devant de leur demande nous nous réservons le droit de proposer nous-mêmes le remboursement; et, à la rigueur, nous nous réservons de l'effectuer d'office; dans la première partie de l'opération même, et avant d'avoir obtenu sur son accomplissement des indications suffisantes, nous avons de nous-mêmes remboursé quatre parts imprudemment souscrites.

Quand nous avons annoncé dans les cahiers cette opération particulière, nous avons demandé à nos abonnés de souscrire une somme de vingt mille francs, distribuée en deux cents parts de cent francs ; non seulement cette somme était indispensable pour assurer la marche régulière de nos travaux, mais je puis dire qu'elle était de beaucoup inférieure au fonds de roulement qu'eût demandé, pour un mouvement de fonds égal à celui des cahiers, n'importe quelle entreprise bourgeoise bien administrée ; je puis dire qu'il n'y a pas à Paris une seule revue bourgeoise, une seule maison d'éditions bourgeoise, un seul périodique bourgeois, bien administré, mais ayant un mouvement de fonds aussi considérable que celui des cahiers, jetant dans la circulation une quantité aussi considérable de bon papier, qui se fût contenté d'un fonds de roulement initial et définitif de vingt mille francs. — Je ne parlerai pas des sociétés plus ou moins nouvelles de librairie et d'édition qui se prétendent et qui peut-être se croient socialistes ; je ne répondrai pas à la continuation, au renouvellement d'un boycottage politique par la continuation, par le renouvellement de polémiques anciennes, qui seraient justifiées, qui seraient justes, qui nous empêcheraient de travailler ; mais c'est malheureusement un fait

d'expérience aujourd'hui acquis que non seulement les sociétés de librairie et d'édition, que dans tous les ordres du travail et de la production la plupart des entreprises prétendues socialistes fondées ces dernières années à grand renfort d'inaugurations et de statuts se reconnaissent à ce qu'elles surajoutent aux vices des mauvaises administrations bourgeoises les vices du gouvernement politique parlementaire. — J'estimais aussi que cette somme était au plus égale et qu'elle ne serait nullement supérieure à la capacité financière de nos abonnés ; je pensais qu'elle resterait inférieure à leur bonne volonté; j'espérais, je comptais que cet emprunt serait facilement, immédiatement couvert. Je me trompais.

Un cinquième de l'emprunt fut couvert par les soins de Bernard-Lazare ; deux cinquièmes furent couverts, ou avaient été couverts directement ; puis le mouvement s'arrêta net ; non seulement je m'étais trompé dans mes évaluations financières ; mais je ne m'étais pas moins trompé dans mes évaluations personnelles ; non seulement il restait deux cinquièmes au moins à souscrire, mais, sauf de rares et d'honorables exceptions, les souscripteurs n'avaient pas été ceux de nos abonnés sur qui je m'étais permis de compter.

Non que je veuille récriminer ; nous recevons de tous nos abonnés un tel appui, une telle collaboration, une telle consolidation que sommairement nous n'avons pas à récriminer ; mais nous ne devons pas laisser perdre une telle expérience, une épreuve aussi unique, les résultats d'un essai aussi rare ; nous nous devons à nous-mêmes, nous devons au public, nous devons à nos souscripteurs, et à tous nos abonnés, de leur commu-

niquer ici les résultats de cette opération; c'est un compte que nous rendons, que nous devons rendre; dans cette opération même, et à ne considérer qu'elle, nous n'avons pas à récriminer; je ne m'étais pas trompé dans le mauvais sens uniquement, dans le sens des surévaluations, suivies des déceptions et des désillusions ; d'ailleurs je ne m'étais pas trompé dans les deux sens également ; mais je m'étais trompé dans l'un et l'autre sens ; et nous eûmes des surprises dans le bon sens, ainsi que nous en eûmes dans le mauvais ; nous en eûmes autant et même plus dans le bon sens que dans le mauvais; je veux dire qu'autant et même plus d'abonnés sur qui je ne m'étais pas permis de compter souscrivirent en effet qu'il n'y eut d'abonnés sur qui j'avais cru pouvoir compter qui ne souscrivirent pas ; mais comme ces souscripteurs inattendus se mouvaient pour des sommes moins importantes que les souscripteurs escomptés, le résultat final de cette première partie de l'opération, qui devait en être la seule partie, fut que le déficit budgétaire dépassa de beaucoup l'excédent personnel; après que le mouvement de souscription fut arrêté, il s'en fallait d'au moins deux cinquièmes que cet emprunt indispensable fût entièrement couvert.

J'éprouve toujours un extrême embarras à parler de cet emprunt ; non que je sois embarrassé de demander de l'argent; c'est une opération fort honnête, pourvu qu'on la nomme par son nom ; j'en ai contracté depuis longtemps l'habitude ; j'étais élève, boursier, de rhétorique ou de philosophie au lycée Lakanal quand je demandais à mes camarades leurs souscriptions pour Carmaux; et dès lors plusieurs amis accompagnaient

mes démarches de leur amitié ; c'était le temps des grandes grèves, de la grande histoire, du bon travail et des grandes illusions ; depuis j'ai découvert qu'il ne suffisait pas de demander de l'argent, mais qu'il fallait encore faire produire aux sommes demandées leur maximum de rendement ; nous sommes responsables et comptables envers l'humanité laborieuse du rendement que par une administration nous faisons produire aux sommes, aux travaux, à toutes les valeurs que nous recevons ; nous devons nous efforcer de leur faire produire, par une administration exacte, réduisant le frottement au minimum, un rendement maximum ; c'est à donner ce maximum de rendement que nous travaillons tous de toutes nos forces dans ces cahiers ; et je crois pouvoir affirmer que, dans la mesure du possible, nous y avons réussi.

Ce n'est donc pas que je sois embarrassé de demander de l'argent pour ces cahiers ; l'extrême embarras que j'éprouve toujours à parler de cet emprunt ne tient ni à la demande, ni à l'argent, ni à moi, ni aux cahiers ; d'ailleurs l'embarras que j'aurais personnellement ne regarderait personnellement que moi ; il faut savoir assumer les embarras, les peines et les difficultés des tâches, le poids des charges que l'on a elles-mêmes assumées ; l'extrême embarras que j'éprouve toujours à parler de cet emprunt tient aux prêteurs mêmes ; j'avais pensé que les parts seraient souscrites par des gens que cette souscription n'incommoderait pas, par ces demi-bourgeois demi-capitalistes qui au lendemain d'une affaire inquiétante, aujourd'hui totalement oubliée, dépensèrent assez d'argent dans les entreprises de rénovation, de moralisation, quelquefois de révolu-

tion; je m'étais trompé presque totalement; sauf de rares et d'honorables exceptions, les demi-bourgeois demi-capitalistes sur qui j'avais compté ne rendirent pas; les mêmes hommes qui ont à peu près laissé mourir d'inanition les Universités Populaires se préparaient dès lors à nous laisser mourir d'inanition; mais les mêmes hommes aussi qui ont sauvé le peu d'Universités Populaires qui ont survécu firent dès lors tous leurs efforts pour nous assurer une alimentation indispensable.

Je dois dire que plusieurs grosses souscriptions globales, venues de grands capitalistes, nous furent acquises d'abord; la plupart demandées et obtenues pour nous par ce Bernard-Lazare dont le nom résonnera dans ces cahiers aussi longtemps qu'ils se continueront eux-mêmes; et ce n'était pas la première fois que je notais premièrement que les véritables capitalistes sont plus intelligents que les demi-bourgeois demi-capitalistes, deuxièmement que les capitalistes entrepreneurs sont moins étrangers au peuple, à la mentalité populaire, à une certaine insouciance et témérité populaire que les demi-bourgeois demi-capitalistes; il y a des ressemblances, des analogies, des imitations entre les anciens et les nouveaux grands bourgeois, les capitalistes non rentiers, les entrepreneurs industriels et commerciaux d'une part, et, d'autre part, les ouvriers, le peuple; il n'y a presque rien de commun entre les demi-bourgeois demi-capitalistes d'une part, et, d'autre part, le peuple; c'est une des nombreuses raisons pour quoi le gouvernement des parlementaires politiques radicaux et radicaux-socialistes, qui est éminemment un gouvernement de demi-bourgeois demi-capitalistes,

est aussi, de tous les gouvernements, le gouvernement le plus éloigné d'un gouvernement populaire.

Quand vous allez trouver un capitaliste entrepreneur et que vous lui parlez d'entreprise, de fonds de roulement, de mouvement de fonds, de lancement, de mise en train, de période de lancement, de publicité, de public, de clientèle, d'habitude, de frais généraux, de rendement, de travail, de capital, de risque, de mise, de placement, de rapport, il vous entend, car il a les mêmes préoccupations ; sur une autre échelle sans doute, mais disposées de même ; car il y a des conditions sociales du travail, générales, universelles, qui sont les mêmes pour les plus grosses compagnies de chemins de fer que pour les plus petits restaurants coopératifs.

Les raisons pour lesquelles ces politiques parlementaires, ces radicaux et ces radicaux-socialistes, ces demi-bourgeois demi-capitalistes ne souscrivirent pas à l'emprunt des cahiers étaient si nombreuses, d'ailleurs elles sont devenues si évidentes, et elles sont si connues, qu'à peine avons-nous besoin, et qu'à peine avons-nous les moyens d'en énumérer quelques-unes : une clause comme la suivante, que *la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration*, que *ces fonctions demeurent libres*, qui vaut rigoureusement pour toutes nos souscriptions, pour nos souscriptions extraordinaires, comme elle vaut rigoureusement pour nos souscriptions mensuelles régulières, peut n'éloigner pas un grand capitaliste, qui sait donner; elle peut n'éloigner pas un pauvre ou un misérable, qui sait donner; elle éloignera presque infailliblement un de ces politiques

parlementaires, qui veulent tout tourner en intérêts électoraux ; elle éloignera presque infailliblement un de ces radicaux, et surtout un de ces radicaux-socialistes qui en toute matière, en matière politique et surtout en matière sociale, veulent donner et retenir ; elle éloignera presque infailliblement un de ces demi-bourgeois demi-capitalistes qui ne savent ni donner ni prêter, car ils prêtent ce qu'ils croient donner, et ils croient donner ce qu'ils prêtent.

Les demi-bourgeois demi-capitalistes ont beaucoup plus que les véritables capitalistes un faible pour les entreprises véreuses, douteuses, prometteuses ; leur intelligence économique est beaucoup plus bornée, leur compréhension administrative, budgétaire, industrielle, commerciale, beaucoup plus limitée ; ils ont un éloignement naturel d'une entreprise honnête, qui ne promet rien ; ils aiment confier leur argent à de moins grands capitalistes, à de moins grands entrepreneurs, pourvu que l'emprunteur leur fasse un boniment, et qu'ils sentent confusément que ce boniment est hasardeux, chancelant ; transportant des affaires dans l'action ce mauvais esprit, cette mauvaise méthode, ils délaissent les exercices, les travaux propres, les efforts probes, les patiences, les pratiques sobres de la solidarité pour les abus mous de la charité ; ils veulent bien donner quelque argent, pourvu que cet argent soit perdu, gâché, gâté, mal employé, pourvu que le demandeur leur fasse un boniment, pourvu qu'ils reçoivent une impression de détresse et d'angoisse ; ne leur demandez pas de constituer une alimentation saine pour un enfant bien né qui a besoin de grandir ; ils exigeront absolument que cet enfant soit préalablement rendu

scrofuleux, si possible, ou qu'on lui casse au moins les deux jambes ; devenu sujet d'hôpital, quand une longue inanition lui aura désormais interdit la vie et la santé, ils interviendront alors, ils auront enfin le plaisir de lui apporter, avec une cruauté savante, les secours attendus de leur charité officielle ; nous connaissons tous un nombre incalculable de familles pauvres qui ont été artificiellement précipitées dans la misère, dans la maladie et dans la mort pour procurer de la matière vivante où pût s'exercer le vice de la charité demi-bourgeoise demi-capitaliste.

Ouvrier, ne nous demandez pas les instruments indispensables de votre travail ; enfant, ne nous demandez pas les aliments indispensables de votre croissance ; dépérissez d'abord ; préparez des entreprises mal nées, apportez-nous des combinaisons mal venues, des enfantements avortés, présentez-nous des compositions non viables, sans efficacité, sans rendement, sans action, sans travail, onéreuses ; n'oubliez pas de flatter notre vanité ; par votre demande même ; par le spectacle de votre misère ; et quand nous aurons bien vu, alors, vous pourrez alors venir nous demander notre argent.

On ne saura jamais tout le mal que l'argent demi-bourgeois, bourgeoisement donné, mal prêté, aura fait aux institutions populaires, aux institutions révolutionnaires.

Et l'instinct qui éloignait de nos cahiers l'argent demi-bourgeois demi-capitaliste était un instinct parfaitement justifié.

Cette classe enfin commençait à se rassurer des inquiétudes qu'elle avait éprouvées pendant la crise de l'affaire Dreyfus ; et commençant à se rassurer, elle

commençait à redevenir elle-même; je veux dire qu'elle commençait à redevenir paresseuse, avaricieuse; elle se désintéressait rapidement des entreprises qu'elle avait encouragées, fomentées, des entreprises qu'elle-même elle avait formées; par inertie elle condamnait à mort les institutions, les œuvres qu'elle avait pris la responsabilité de lancer elle-même dans la circulation pragmatique, dans la vie, dans la dure vie économique et financière; oubliant que les grands mouvements de la barbarie démagogique ont des sources et des ressources profondes, où seule peut agir une action d'enseignement et de renseignement, de culture et d'éducation, de sagesse continue et profonde, ils ont compté que les agissements pauvrement superficiels d'un gouvernement essentiellement démagogique lui-même suffiraient à les sauver des rechutes inévitables; oubliant les jours de terreur et les leçons de l'histoire, ils ont compté que le gouvernement des sous-préfets suffirait à renouveler un peuple; laissons-les à leur misère; à leur déficit intellectuel et moral.

Ce qui fait que j'ai toujours un extrême embarras à parler de cet emprunt, c'est que presque toutes les autres parts souscrites, plus des deux tiers des parts souscrites, enfin presque toutes les parts qui n'avaient pas été souscrites par des capitalistes, furent souscrites par des pauvres, quelques-unes peut-être par des misérables, par des hommes que cette souscription gênait, ou dont je suis assuré qu'elle dérangeait le modeste, le pauvre, le misérable budget; je n'ai pu m'habituer encore à cette idée, je ne m'y habituerai jamais, que sur ma demande, ou ma recommandation, sur mon

instance, ou enfin sur ma réquisition, il y a des hommes qui altèrent leur budget de famille; j'ai toujours professé que les devoirs de famille et que les devoirs d'état, que les devoirs simples, pauvres et nus, que les devoirs silencieux, obscurs et seuls et familiers, que les devoirs ordinaires, usuels, sont les premiers des devoirs; manquant, naturellement, à cette profession, j'ai moi-même, pendant les longues années d'un apprentissage qu'aujourd'hui je vois bien qui ne finira jamais, commis un très grand nombre d'imprudences dont la plupart étaient assurément des délits moraux, et dont quelques-unes, peut-être, étaient des crimes; pour aucun événement de ce monde, pour aucune réussite, pour aucune joie, pour aucun bonheur je n'en ferais commettre à personne jamais; je suis assurément résolu à n'en jamais faire commettre à personne; j'étais entraîné à commettre ces imprudences, délictueuses ou sans doute criminelles, par des hommes dont j'ai découvert depuis que, sauf d'extrêmement rares exceptions, ils ne les commettaient pas eux-mêmes; et même les commettant, nous n'avons pas le droit de les faire ou de les laisser commettre; depuis que j'ai fait cette découverte et que j'ai avancé mon apprentissage un peu, ce que je redoute par dessus tout, c'est de devenir moi-même un entraîneur; de toutes les atteintes que l'on peut porter à la liberté, de tous les gouvernements que l'on peut exercer, l'entraînement est le plus grave, parce qu'il s'exerce dans les profondeurs du sentiment, de la jeune confiance, et de la bonté; si je savais qu'il y eût un seul jeune homme, un seul homme de vingt et quelques années qui eût de moi l'idée qu'à vingt et quelques années j'avais de mes maîtres, et de mes entraîneurs,

idée d'ailleurs qui ne m'était pas venue toute seule, mais que l'on avait, qu'ils avaient eux-mêmes fortement contribué à me donner, par des moyens communément honnêtes, si je savais qu'il y eût un seul homme de vingt et quelques années qui eût de moi l'idée qu'à vingt et quelques années j'avais de Herr ou de Andler, et presque aussitôt l'idée que j'eus du grand Jaurès, d'un pas j'irais le détromper; car non seulement nous ne devons rien faire pour donner de nous une idée d'entraînement, mais nous devons tout faire pour ne pas donner de nous une idée d'entraînement; et si par malheur cette idée naît sans nous, malgré nous, même alors nous devons croire que nous en sommes en un certain sens responsables; nous en sommes comme coupables; et nous devons tout faire pour l'effacer; l'autorité d'entraînement est l'autorité de commandement la plus redoutable; l'exercice d'un entraînement est l'exercice du gouvernement le plus dangereux; si je pensais que ces cahiers dussent devenir jamais un moyen d'entraînement, je commencerais par les supprimer moi-même; et ce serait le plus beau combat que je pourrais jamais donner pour la liberté.

[Je sais parfaitement pourquoi j'ai mis ci-dessus les deux noms que l'on vient de lire; il ne suffit pas que deux hommes aient été nos maîtres, à l'âge où il nous était impossible de n'être pas des élèves, pour qu'il nous soit désormais interdit de prononcer, en toute révérence, les noms de ces deux hommes; surtout quand ils sont, par ailleurs, des hommes publics, ayant vigoureusement participé à des actions publiques, ayant publié, signé des livres, au moins des articles.

Quand nous nous interdirions de les prononcer, respectueusement, des journalistes les publient, sans ménagement. On me communique un article du *Gil Blas*, numéro du 6 décembre 1903, intitulé *la presse d'aujourd'hui*, la Dépêche de Toulouse, signé *Louis Vauxcelles, Paul Pottier*, où je lis cette fin de phrase : *un socialiste de l'espèce dite universitaire, collectivisme normalien, école Herr, François Simiand, Péguy*.

Nous sommes habitués, aux cahiers, à ce que les grands quotidiens nous entendent peu ou mal et ne nous rapportent pas bien; mais cette fois-ci la mesure est un peu forte.

Je n'ai jamais parlé, je ne parlerai jamais qu'avec un extrême respect de M. Lucien Herr; mais ceux de nos anciens camarades communs qui ont quelque peu connu et connaissent encore la réalité de certains événements, anciens et nouveaux, savent aussi pourquoi il m'est extrêmement désagréable que mon nom paraisse accolé à celui de M. Simiand.

Du *socialiste de l'espèce dite universitaire* je ne dirai rien; je n'ai jamais renié mon passé, ma formation, ma culture, mon métier, mon entourage universitaire; je n'ai d'autre part, ce qui est un reniement aussi, jamais exploité mon passé universitaire pour l'avancement d'aucuns intérêts; je n'ai jamais signé *un Universitaire* pour commencer à me pousser dans le monde politique.

J'ai formé dans le monde universitaire presque toutes mes premières amitiés; j'ai gardé parmi le personnel universitaire la plupart des amitiés constantes qui aujourd'hui nous soutiennent. Les universitaires ont fait le premier abonnement de ces cahiers. Ils font

encore la partie la plus grosse de notre abonnement, et l'une des plus solides.

Si par *socialiste de l'espèce dite universitaire* on entend les personnes, je dois déclarer qu'ayant longtemps et beaucoup vécu dans le monde universitaire, j'y ai connu, j'y connais, parmi les universitaires pauvres, de tels exemples de dévouement à l'idéal socialiste, si nombreux, d'un dévouement si intense, que je suis en mesure d'affirmer que si la même proportion, de nombre, d'intensité, se maintenait parmi les autres pauvres, surtout parmi les ouvriers, qui ne sont pas tous pauvres, étant les uns pauvres, et les autres misérables, mais quelques-uns relativement aisés, même riches, — il y a longtemps que la révolution sociale serait faite.

Au contraire si par *socialiste de l'espèce dite universitaire* on entend des théories, des imaginations de certains universitaires qui se proposeraient de gouverner la société comme une énorme Université d'État, je dois dire qu'en effet cette singulière et dangereuse imagination d'un monopole d'État collectiviste est bien venue à quelques-uns, universitaires et non universitaires, mais je suis heureux de pouvoir affirmer que cette sauvage et barbare invention a pu venir aux grands seigneurs du collectivisme, universitaires ou non; elle n'est pas venue aux maîtres de l'enseignement qui enseignent, aux universitaires pauvres, pratiquement, péniblement socialistes; et quand même le respect de la justice ne garderait pas les universitaires pauvres contre de tels errements autoritaires, la réalité de leur vie économique, politique et sociale, suffirait à les garder; une telle idée vient à ceux qui

touchent au pouvoir, aux tentations autoritaires du gouvernement parlementaire et politique; mais celui qui n'est pas vice-président, celui qui dans la petite sous-préfecture sent peser sur lui toutes les autorités bourgeoises, non, celui-là, *Yves Madec,* le professeur de collège, le misérable frère aîné de Jean Coste, ne peut avoir l'idée imaginaire d'étendre à tout un monde un asservissement dont il a lui-même senti la pesanteur.

Quant à confondre un monopole d'État collectiviste avec ce que nous nommons le communisme de l'enseignement, il faut ou ne savoir pas un mot du socialisme, ou trop savoir de mots de la politique. Parmi lesquels des deux, ceux qui ont désappris le socialisme, ou ceux qui ont appris la politique, serons-nous contraints de mettre Jaurès?

Que si l'effrayant danger d'une usurpation, d'un envahissement de la vie vivante par la vie scolaire a été constamment dénoncé quelque part, c'est assurément dans *Pages libres* et dans ces *Cahiers de la Quinzaine.*

Sur le *collectivisme normalien,* je sais parfaitement ce que c'est, mais on sait parfaitement aussi que je n'en suis pas; j'en fus peut-être avant qu'il fût formé, dans les temps difficiles, et quand il y avait quelque rudesse à en être; je cessai d'en être aussitôt que je m'aperçus que ça commençait à réussir; ayant mauvais caractère, je n'aime pas réussir.

Par *collectivisme normalien* si l'on entend les personnes, je n'en suis absolument pas; et non seulement je n'en suis pas, mais le collectivisme normalien n'a pas cessé de poursuivre ces cahiers d'une haine impla-

cable, d'un boycottage économique total, de machinations économiques attentives. Du moins il en était encore ainsi, à ma connaissance, au premier janvier 1904, après la rentrée effectuée de la cinquième série.

Par *collectivisme normalien* si l'on entend quelques imaginations scolaires, si l'on veut imaginer un État qui englobant tout serait gouverné comme une immense École, comme la première École de France, hélas, et que l'on veuille imaginer un État où tout le monde serait fonctionnaire, de préférence bibliothécaire, je n'en suis abolument pas.

Au demeurant je ne renierai pas notre vieille École; on s'apprête partout à en dire tant de mal, aujourd'hui que sa fortune a baissé, que nous serons tenus bientôt de nous vanter d'en avoir été. Ce qui se passe pour l'École normale nous représente admirablement ce qui se passe pour toutes les patries ; ce qui se passe devant nous pour l'École normale nous fait admirablement comprendre ce qui se passe pour toutes les patries ; depuis les cités grecques, et avant, les patries sont toujours défendues par les gueux, livrées par les riches ; on se demande pourquoi les patries sont toujours livrées par les riches, qui paraissent avoir beaucoup à perdre dans la démolition de la ville et dans l'usurpation de la cité, et pourquoi elles sont toujours défendues par les gueux, par les pauvres et par les misérables, qui n'ont rien à perdre; c'est que les riches n'ont à perdre que des biens temporels, des trésors, et des situations économiques; et les gueux ont à perdre ce bien : l'amour de la patrie; des traités, conclus à temps, peuvent assurer la mutation des biens temporels; aucun

traité ne peut assurer la mutation de l'âme et de l'amour de la patrie ; il y avait dans l'ancienne École normale, celle à qui désormais nous serons contraints de nous vanter d'avoir appartenu, trois institutions distinctes et qui fonctionnaient assez librement côte à côte : premièrement, et normalement, un séminaire, une pépinière de jeunes gens qui se destinaient sincèrement à l'enseignement secondaire des jeunes gens, qui ayant à leur entrée à l'École ou n'ayant pas leur licence, ne préparaient pas ou préparaient cette licence et qui ensuite régulièrement préparaient tous leur agrégation de l'enseignement secondaire, qui ensuite, après trois années d'un travail modeste, honnête, partaient à leur tour de liste pour les provinces lointaines, où ils enseignaient, du mieux qu'ils pouvaient, de véritables lettres, de véritables sciences, de véritable philosophie à quelques jeunes gens de la bourgeoisie, bons élèves, à quelques jeunes gens du peuple, boursiers, bons élèves, qui enfin donnaient cet enseignement, de liberté somme toute, malgré l'écrasement bourgeois de la petite bourgeoisie provinciale ; deuxièmement dans cette École ancienne il y avait un laboratoire d'enseignement supérieur, un des plus modestes et des plus sérieux laboratoires d'enseignement supérieur que nous connussions en France ; troisièmement un petit contingent d'arrivistes, fermement résolus à se pousser dans le monde, quelques-uns par la voie de l'enseignement secondaire, devenant de la haute administration, ou, pour parler justement, du haut gouvernement universitaire ; quelques-uns par la voie de l'enseignement supérieur, postulant les chaires brillantes et les situations retentissantes ; mais la plupart de ces

jeunes arrivistes n'empruntaient que pour l'apparence les voies universitaires ; ils avaient en réalité d'autres voies de réussite ; pendant longtemps, aussi longtemps que la légende vécut de l'ancien normalien brillant et littérateur, — vous savez, la grande promotion, — pendant les années qui précédèrent mon passage à l'école, dans les promotions qui précédèrent la mienne, et jusque dans la mienne les arrivistes arrivaient par la littérature et par la mondanité ; j'assistai à une révolution foudroyante ; je suis en effet de ces promotions où les jeunes arrivistes commencèrent à s'apercevoir que la littérature, que la mondanité ne rendait pas ; il y avait quelque chose de cassé dans le truc ; je suis de ces promotions où, en moins de temps qu'il n'en faudrait à l'historien pour faire un cours d'économie politique, les arrivistes se retournèrent ; avec cette admirable prescience, au moins avec cet admirable pressentiment qui est la caractéristique du génie même et que cette race possède éminemment, tandis que nous, les lourdauds, les hoplites, nous nous éreintions à faire des librairies, des éditions, des brochures, des livres, des cahiers, occupations misérables et viles, vaines occupations de petits boutiquiers, soudainement on vit nos jeunes gens se précipiter dans la politique parlementaire ; ils avaient vu, huit ans avant nous, que la politique allait rendre ; quelques-uns, niais, se glissèrent sournoisement, habilement, les maladroits, dans la politique réactionnaire, — je veux dire la politique des réactionnaires professionnels, des réactionnaires de droite, catholiques de gouvernement ; — ceux-là se sont évanouis ; mais les autres, on vit les autres, la masse du prolétariat soudain devenu conscient, sous le nom de

socialistes, ministériels, gouvernementaux, se ruer comme des furieux à la défense de la République, un peu de temps toutefois après qu'ils se furent assurés qu'elle ne courait plus aucun danger; on ne pouvait pas les arrêter ; on n'a pas pu les arrêter depuis, puisqu'aujourd'hui encore, et demain, et après-demain, et jusqu'à ce que le vent tourne, ils défendent la République à tour de bras non seulement contre les républicains, ce qui est l'enfance de l'art politique, mais contre ce principe sans qui la République ne serait pas, contre ce principe de la liberté, qui fait toute l'âme et toute la vie de cette République, contre ce principe vivant éminemment républicain sans qui la République nominale ne serait plus qu'une loque informe de gouvernement et d'arbitraire.]

Le monde est plein d'hommes qui pratiquent l'entraînement; il est encore plus plein d'hommes qui le subissent; dans la mentalité, dans la sentimentalité de ceux qui le subissent il y a des vertus et des vices, des bonnes et des mauvaises qualités, du dévouement, de la bonté, du sacrifice, de la solidarité, de la charité, de la vaillance, du courage, et aussi de la faiblesse, de la paresse; du don, et aussi de l'abandon; mais que dirons-nous de ceux qui font profession d'exercer un entraînement; le monde est plein d'hommes qui d'un cœur léger exercent les ravages des entraînements politiques, parlementaires, démagogiques, démocratiques, populaires; quand je vois des orateurs, des tribuns, des conférenciers, des députés, des sénateurs, le grand tribun, des congressistes, des conseillers, municipaux, généraux, des commissaires, des officiers de

gouvernement ou de révolution, révolutionnaires ou non d'étiquette, presque tous bourgeois de vie, quand je les vois prendre le train, arriver sur un champ de grève, parler, faire appel au dévouement de la classe ouvrière, à l'esprit de sacrifice, à tous les sentiments de la solidarité ; quand je les vois faire appel aux souscriptions, aux contributions, aux subventions, aux gros sous des pauvres et des misérables, aux misérables souscriptions de plus pauvres qu'eux ; je me demande comment la parole ne leur manque pas, je me demande où ils trouvent le courage, j'entends le courage physique, épidermique, de pérorer, de haranguer ces foules miséreuses, ce peuple d'hommes hâves, de femmes émaciées, d'enfants avortés en retard ; je sais que l'accueil même de ces miséreux paraît donner à leurs entraîneurs comme un blanc-seing d'entraînement ; et dans l'affaire d'Armentières ce qu'il y eut de plus prodigieux ce ne fut pas la formidable inconscience de Jaurès courant aux champs de grève au sortir des banquets royaux, — comme si des banquets royaux, plus ou moins démocratiques, des représentations et des fêtes royales n'étaient pas éminemment bourgeoises ; — dans les lamentables affaires d'Armentières ce qu'il y eut de plus prodigieux, à beaucoup près, ce fut l'inconscience encore plus formidable de ce peuple, les enthousiasmes fous de ces misérables foules ; mais je sais aussi que les acclamations des entraînés n'ont jamais justifié les entraînements des entraîneurs ; l'homme qui demeure dans un palais somptueux sur un champ d'usines et de mort, le grand patron capitaliste féodal et réactionnaire, le Motte et le Rességuier, est éminemment un homme hors nature ;

j'entends par là qu'en outre de toutes les responsabilités mentales, morales, sociales qu'il encourt, en outre c'est un homme qui ne sent pas la nature, qui ne sent pas, physiquement, l'horreur de la juxtaposition, la profonde incompatibilité, la physique, la naturelle contrariété de son palais et de son usine ; ainsi le grand orateur, le grand tribun, le grand entraîneur est aussi, à sa manière, un homme hors nature ; en outre de toutes les responsabilités mentales, morales, sociales qu'il encourt, en outre c'est un homme qui ne sent pas la nature, qui ne se représente pas la réalité, réellement, qui vit de discours, de phrases, de textes, qui vit sur des livres et des souvenirs livresques, un homme qui ne sent pas, physiquement, l'horreur de la juxtaposition, de la comparaison fatale, la profonde incompatibilité, la physique, la naturelle contrariété de son discours et de son auditoire, de son discours palais et de son auditoire usine ; je sais qu'il y a tout un endurcissement professionnel, et qu'un orateur en vient à faire son discours aussi indifféremment qu'un mauvais prêtre célèbre le saint sacrifice de la messe ; mais justement cet endurcissement professionnel n'est que l'endurcissement de l'inconscience et de la dureté ; comme l'accueil enthousiaste fait aux entraînements par les entraînés ne justifie pas les entraînements des entraîneurs, non plus l'endurcissement des entraîneurs ne les justifie pas ; car si un acte est délictueux ou criminel en lui-même, par ses caractères intrinsèques, le bon accueil qu'il reçoit des innombrables dupes et des innombrables victimes ne fait pas qu'il est juste ; et quand un acte est délictueux ou criminel chaque fois, l'innombrable répétition de ce même acte ne fait pas

qu'il est juste ; et pas plus la répétition par tout le monde que la répétition par l'auteur incriminé ; quand même un acte délictueux ou criminel est devenu en usage commun, quand il reçoit l'approbation générale tacite ou formelle, quand il est commis par tout un monde, par toute une classe, par tout un corps de métier, quand même on devient ridicule de ne le pas commettre, si l'acte est intrinsèquement, intérieurement, unitairement injuste, aucune répétition, sociale, aucun usage ne fait qu'il est juste ; voilà ce que devraient méditer nos entraîneurs professionnels ; si oubliant un jour l'émoussement de l'habitude, les entraînements du métier, les sophismes de l'intérêt, les commodités de l'usage, ils contemplaient d'un regard simple la réalité de leur action, la voix leur manquerait ; d'un seul regard ils sauraient ce qu'ils font ; et cessant d'être éloquents, ils redeviendraient justes. Heureux l'homme qui sait bafouiller quelquefois, qui ne connaît pas toujours la fin de sa phrase, et qui n'est pas le maître impeccable de sa péroraison.

CHARLES PÉGUY

TABLE

Pages

Cahier de courriers.

HENRI MICHEL. — *Notes sur la Hollande et sur l'intimité* 3

HENRI LEBEAU, JÉROME ET JEAN THARAUD. — *Moines de l'Athos* 39

Bulletin de l'Office du travail. — La grève des tisseurs d'Armentières et de la région 97

Bulletin de l'Office du travail. — Couverture et sommaire d'un numéro, novembre 1903 108

Cahiers de la Quinzaine 111

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce septième cahier le mardi 5 janvier 1904.

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN, administrateur), 9, rue du Pont. — 8372

141

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Nous servons :

des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série ; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

Le dixième cahier de cette série, Romain Rolland, *Beethoven,* était épuisé plusieurs mois avant la fin de la série même; nous avons procédé pendant les grandes vacances à une réimpression et nous avons complété par des exemplaires de la seconde édition nos collections de la quatrième série. Cette seconde édition, tirée à trois mille exemplaires, est en vente au bureau des cahiers.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Depuis le troisième cahier de cette série inclus, *cahier de l'inauguration du monument de Renan à Tréguier le dimanche treize septembre 1903,* nous faisons tirer à dix mille exemplaires, pour chacun des cahiers qui le comportent, sur deux, quatre ou huit pages, un *vient de paraître ;* devant les premiers résultats obtenus par l'envoi raisonné de ces *vient de paraître,* nous avons en effet résolu d'étendre ce service autant que nous le pourrons, et nous demandons à nos abonnés de nous y aider; pour savoir ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra régulièrement nos *vient de paraître;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse; avertir en même temps cette personne; elle recevra régulièrement nos *vient de paraître.*

Je suis inscrit pour faire à l'École des Hautes Études Sociales, 16, rue de la Sorbonne, le mardi 19 janvier, à cinq heures et demie, une leçon de *l'anarchisme politique;* école de morale, *les problèmes moraux du temps présent,* série de conférences suivies de discussions ouvertes, sous la présidence de M. A. Darlu, inspecteur général de l'instruction publique ; ma leçon sera discutée le mardi 26 janvier, à cinq heures et demie.

Je n'ai pas besoin de dire que je ferai cette leçon le plus sérieusement que je pourrai, inélégante, nullement oratoire.

Il faut, pour assister aux leçons de cette École, ou bien y être inscrit régulièrement, ou bien présenter une carte d'invitation particulière. L'administration de l'École veut bien considérer comme invités à cette leçon et à cette discussion les abonnés des cahiers ; demander les cartes d'invitation à M. André Bourgeois.

HUITIÈME CAHIER DE LA CINQUIÈME SÉRIE

DR. KARL BRUNNEMANN

Maximilien Robespierre

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons deux francs.

Au dernier moment, et après que le cahier précédent était tiré, nous avons dû faire tirer à dix mille exemplaires sur huit pages, et non pas seulement sur quatre pages, le *vient de paraître* de ce cahier, *cahier de courriers,* Henri Michel, *notes sur la Hollande et sur l'intimité,* Lebeau et Tharaud, *moines de l'Athos,* bulletin de l'Office du Travail, *la grève des tisseurs d'Armentières,* Charles Péguy, *cahiers de la quinzaine.*

Nous avons fait tirer à dix mille exemplaires sur quatre pages pour ce huitième cahier un vient de paraître *constitué par un extrait de l'*avertissement *et par la* table *des matières.*

130872
T 10 15

Sur les vies *publiées dans les éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers et dans les trois premières séries des cahiers, se référer au*

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Nous publierons dans un cahier de la cinquième série le relevé sommaire des vies, *biographies, monographies et bibliographies publiées dans la quatrième série de nos cahiers.*

En même temps que ce cahier paraît chez Schleicher :

Dr. Karl Brunnemann. — **Maximilien Robespierre**, traduction et notes de L. Lévi, *premier volume, un volume in-16 à trois francs cinquante, en vente à la librairie des cahiers.*

Le livre allemand, que j'ai en mains, porte le titre suivant :

Maximilian Robespierre, ein Lebensbild, nach zum Theil noch unbenutzten Quellen, von Dr. Karl Brunnemann, [zweite Auflage], Leipzig und Berlin, Verlag von Wilhelm Friedrich, K. Hofbuchhändler.

Il fait un volume in-octavo de 220 pages.

Il a eu deux éditions ; la préface de la première édition est datée de l'été de 1879 ; la préface de la deuxième édition est datée de septembre 1884. Le livre est aujourd'hui à peu près introuvable. L'auteur est mort.

Autorisée par son fils, M. Brunnemann, notre collaborateur mademoiselle Louise Lévi en avait commencé depuis longtemps la traduction ; la publication du livre traduit en français était impatiemment attendue ; mais le traducteur, engagé lui-même depuis longtemps dans

des études personnelles sur la Révolution française, en particulier sur Maximilien Robespierre, ne se contentait pas d'effectuer une transcription littérale; il a voulu nous donner une traduction annotée ; et ces annotations soigneuses, consciencieuses, ne forment pas la partie la moins importante du volume.

Les recherches nécessitées par ce travail personnel ont ainsi demandé au traducteur un très long temps ; ce n'est pas en quelques années que l'on acquiert de la compétence dans l'histoire des vies et des événements les plus considérables, les plus riches d'actes et de faits, les plus mêlés, complexes, les plus difficiles et les plus mal connus.

La traduction française fera deux volumes in-16 ; le premier volume seul paraît aujourd'hui ; le traducteur et les éditeurs ont bien voulu mettre à la disposition des cahiers les bonnes feuilles de ce premier volume : au moment où je fais cette annonce, nous ne pouvons dire exactement combien il a de pages, parce qu'il nous manque la feuille de tête et la feuille de la fin ; nous l'indiquerons aussitôt que nous le pourrons.

Ayant librement à choisir dans le volume, j'ai choisi pour en faire un cahier les débuts de Maximilien Robespierre jusqu'à la Convention. Rien n'est aussi passionnant que l'histoire de ces grands hommes dans le temps et à l'âge qu'ils ne sont pas encore des grands hommes, quand ils sont des hommes comme tout le monde, quand

ils exercent des métiers ordinaires, quand ils occupent des situations ordinaires, et rien n'est aussi passionnant que le commencement de leur grandeur, leur premier contact avec la réalité d'une grande histoire.

Les rectifications, additions, suppressions et corrections portées aux errata *du volume ont été incorporées par le traducteur au texte qui nous a servi de copie ; nous présentons donc un texte net.*

Les annotations du traducteur deviennent de plus en plus abondantes à mesure que l'on avance dans l'ouvrage ; elles sont plus abondantes encore dans la partie du premier volume que nous ne reproduisons pas que dans celle que nous reproduisons ; elles seront sans doute plus importantes encore dans le deuxième volume.

Charles Péguy

Nous publions ci-après la préface de la première édition allemande :

Si quelque chose peut fournir la preuve de la faiblesse humaine, c'est la triste expérience, faite chaque jour et même à toute heure du jour, que le succès est la seule base du jugement chez la plupart des individus. L'homme qui, après le coup d'État heureux du 2 décembre, fut encensé dans presque toute l'Europe comme le sauveur de la société; vers lequel se rendaient en foule les potentats d'Europe qui venaient processionnellement déposer leurs hommages à ses pieds; cet homme, dis-je, n'avait recueilli, à la suite des affaires de Strasbourg et de Boulogne, que des haussements d'épaule universels, des sourires compatissants et moqueurs, et les épithètes rien moins que flatteuses d'aventurier et de fou ambitieux. Cette même destinée le ressaisit quand il eut le petit malheur, à Sedan, de ne pas trouver la mort qu'il prétend avoir cherchée au milieu des obus; les chauvins allemands, ces fameux patriotes, qui, peu auparavant, pullulaient empressés autour de lui, tâchant d'attraper au vol un billet de mille francs, ou la croix de la Légion d'honneur, — naturellement toujours au premier rang, — ne trouvèrent plus de mots assez forts pour exprimer leur dégoût. Et si nous voulons rester sur le sol natal, n'avons-nous pas vu les vaillants qui ont versé, jadis, tout le sang de leur cœur, dans le Palatinat et le

Grand-Duché de Bade, pour la liberté et l'unité de l'Allemagne, ne récolter que dédains et sarcasmes, — quand une balle ne les avait pas frappés auparavant ? — et celui (1) qui nourrissait encore en lui, à cette époque, la noble pensée de rendre les grandes villes aussi rases que le sol, lorsque, vingt ans plus tard, l'unité allemande, — et non la liberté; car, de liberté, nous n'en avons pas vu sortir beaucoup, depuis lors, — quand cette unité donc fut tombée comme un fruit mûr entre ses mains, ne l'avons-nous pas vu encensé et porté aux nues, pour ne pas dire plus, par les jeunes comme par les vieux, par les humbles comme par les puissants ? Et son monarque ne l'a-t-il pas fait comte et prince, sans parler d'une dotation de deux millions ? C'est que le succès décide précisément, sur notre pauvre globe, de ce qui doit être blanc ou noir.

Et il en est de même du grand homme qui fait l'objet de cette étude. Quand ses ennemis personnels furent parvenus à le faire tomber dans leur piège, les contemporains le laissèrent impunément couvrir de boue; et les historiens de coterie répétèrent avec légèreté et sans le moindre esprit critique ce que ses meurtriers avaient semé dans l'univers pour couvrir leur forfait. — On ne pouvait attendre mieux du poète autrefois libéral des *Échappés de la Censure* et des *Immortelles viennoises*, (2) depuis qu'il a passé dans le camp des nationaux-libéraux et hurlé avec les loups; et il l'a bien montré dans la deuxième partie de son *Nouveau Plutarque*, élucubration qui renferme autant d'inexactitudes et de mensonges qu'on peut en apporter à grand

---

(1) Bismarck. — *Note du traducteur.*

(2) Rudolf von Gottschall, qui donna en 1876 une biographie grossièrement erronée de Robespierre. — *Note du traducteur.*

renfort de rhétorique dans 122 pages de format in-octavo. Il est malheureusement à craindre que, par ses rapports avec une librairie aussi importante que celle de Brockhaus, des vues erronées ne trouvent beaucoup d'écho dans le public allemand. C'est le désir d'y remédier et de montrer Robespierre tel qu'il était à ce même public allemand, qui nous met la plume à la main. S'il nous était donné de faire aimer et respecter le nom de Robespierre, nous nous sentirions plus que dédommagé de notre peine ; car c'est incontestablement une des plus belles tâches, que de rétablir dans ses droits le mérite méconnu ou insuffisamment apprécié.

Dr. Karl Brunnemann

Elbing, été 1879

Maximilien Robespierre

139872
4/10/16

I

Jusqu'à son entrée dans l'Assemblée nationale (1758-1789)

Maximilien-Marie-Isidore Robespierre ou, plus exactement, Derobespierre, — car tel était le nom de la famille, sans que cette dernière ait appartenu cependant à la noblesse, — naquit à Arras, le 6 mai 1758. Son père, Maximilien-Barthélémy-François Derobespierre, exerçait la profession d'avocat au conseil provincial d'Arras, comme le grand-père l'avait été avant lui. La famille, originaire d'Irlande, avait émigré sous le règne d'Henri VIII ou d'Édouard VI, à la suite de persécutions religieuses; (1) elle était devenue propriétaire dans le bourg de Carvin, sur la route d'Arras à Lille;

(1) D'après E. Hamel (*Histoire de Robespierre*, tome I), c'est là une simple tradition accréditée par la présence d'un oncle de Maximilien dans la loge Constance. Au seizième siècle, les branches de la famille Derobespierre étaient déjà fort nombreuses en Artois. L'éminent historien ne combat point d'ailleurs cette tradition, mais il n'a pu découvrir aucune pièce de nature à l'établir. Quoi qu'il en soit, il y avait dans l'âme profonde et mélancolique de Maximilien quelque chose des races septentrionales, comme l'avait déjà remarqué Louis Blanc. — *Note du traducteur.*

et c'est là que naquit encore le père de Maximilien. Dans la lutte pour la couronne entre les Stuarts catholiques et la maison protestante de Hanovre, les Derobespierre, fidèles à la foi de leurs ancêtres, soutinrent les premiers; et c'est ainsi que nous voyons un oncle de Maximilien grand-maître de la loge écossaise Constance fondée en 1757 à Arras par le prétendant Charles-Édouard. Comme toutes les loges écossaises de cette époque, elle avait un but politique et poursuivait spécialement le rétablissement du trône des Stuarts. Quant à la mère de Maximilien, Jacqueline-Marguerite Carrault, elle était la fille d'un brasseur aisé du faubourg de Rouville. Outre Maximilien, qui fut leur premier enfant, le jeune ménage donna encore le jour à deux filles, Charlotte et Henriette, et à un fils, Augustin.

En 1765, les enfants eurent le malheur de perdre leur mère, qui mourut d'une maladie de poitrine. Le père avait montré déjà auparavant des dispositions à la mélancolie : la mort de sa compagne l'affecta si profondément qu'on trouva bon de lui conseiller un voyage de distraction. Il partit donc, parcourut ainsi l'Angleterre et l'Allemagne et mourut en 1768, à Munich, le cœur brisé par la perte de l'épouse bien-aimée. (1)

Maximilien avait hérité quelque peu de la mélancolie

---

(1) D'après M. E. Hamel, il serait revenu à Arras, après un premier voyage en Angleterre et en Allemagne, et il aurait essayé de reprendre l'exercice de sa profession; mais en proie à une mélancolie persistante, il ne put rester dans la ville qui lui rappelait trop vivement sa compagne, femme d'une grâce et d'un esprit charmants *(Biographie Michaud,* nouvelle édition); et alla mourir à Munich. On a avancé, — mais sans preuves, — qu'il s'était suicidé. — *Note du traducteur.*

paternelle. Après la mort de ses parents, il devint très sérieux et pensif, dans la conscience de ses devoirs vis-à-vis de ses sœurs et de son frère. Deux tantes paternelles, qui n'étaient pas encore mariées, se chargèrent d'abord de l'éducation des deux petites filles, puis on les mit au couvent de Tournay, où elles grandirent parmi les filles nobles de la province. Le grand-père maternel prit les fils dans sa maison; mais Maximilien continua à fréquenter les cours du collège d'Arras, où il passait aux yeux de tous pour un élève modèle. A ses heures de loisir, au lieu de se distraire par le jeu, comme les autres petits garçons, il élevait des oiseaux et en particulier des pigeons.

Son application et sa bonne conduite lui valurent, dès l'âge de onze ans, une bourse au collège Louis-le-Grand, à Paris. Cette bourse était à la disposition de l'abbé de Saint-Waast d'Arras, qui avait été frappé des aptitudes extraordinaires de l'enfant. Robespierre tint à Paris les promesses d'Arras. Il se plongea en particulier dans l'étude de l'Antiquité, pour laquelle il avait une prédilection, grâce à l'enseignement du professeur de rhétorique, du savant Hérivaux qui, estimant fort son travail, aimait à le nommer son « Romain », et qui le désigna pour orateur lors d'une visite que le roi fit au collège, après son couronnement. (1)

---

(1) Sur cette harangue adressée au jeune roi Louis XVI, voir E. Hamel, *Histoire de Robespierre,* tome I. Robespierre, « dont les compositions respiraient toujours une sorte de morale stoïcienne et d'enthousiasme sacré de la liberté », fut choisi comme le meilleur élève, dans cette circonstance solennelle. « Son discours, plein d'allusions mordantes, était plus rempli de remontrances que de louanges, et signalait au monarque les abus nombreux de son

A sa sortie de Louis-le-Grand, Robespierre, suivant en ceci l'exemple de son père et de son grand-père, se voua à l'étude du droit. En même temps, afin de se perfectionner dans la pratique de cette science, il travaillait dans le bureau du procureur au Parlement Nolleau, et dans la société de Brissot de Warville avec lequel il devait se mesurer plus tard sur un autre ter-

---

gouvernement. Soumis au principal, il fut, comme on pense, profondément modifié, et le royal visiteur en parut, dit-on, satisfait. »

Une autre question intéressante est soulevée par une phrase d'un discours de Robespierre aux Jacobins, le premier frimaire an II, — c'est le grand discours contre les Hébertistes : « J'ai été, dès le collège, un assez mauvais catholique. » Aux historiens qui mettent en doute la sincérité de ces paroles et ont voulu voir dans Robespierre un catholique déguisé, ancré dès le collège dans la pure orthodoxie, on peut opposer un témoignage fort curieux, celui de l'abbé Proyart, sous-principal du collège Louis-le-Grand : « De tous les exercices qui se pratiquent dans une maison d'éducation, il n'en était point qui coûtassent plus à Robespierre et qui parussent le contrarier davantage, que ceux qui avaient plus directement la religion pour objet. Ses tantes, avec beaucoup de piété, n'avaient pas réussi à lui en inspirer le goût dans l'enfance; il ne le prit pas dans un âge plus avancé; au contraire. La prière, les instructions religieuses, les offices divins, la fréquentation du sacrement de pénitence, tout cela lui était odieux, et la manière dont il s'acquittait de ces devoirs, ne décelait que trop d'opposition de son cœur à leur égard. Obligé de comparaître à ces divers exercices, il y portait l'attitude passive de l'automate. Il fallait qu'il eût des heures à la main, il les avait, mais il n'en tournait pas les feuillets. Ses camarades priaient, il ne remuait pas les lèvres; ses camarades chantaient, il restait muet; et jusqu'au milieu des saints mystères et au pied de l'autel chargé de la Victime sainte, où la surveillance contenait son extérieur, il était aisé de s'apercevoir que ses affections et ses pensées étaient fort éloignées du Dieu qui s'offrait à ses adorations. » *La vie et les crimes de Robespierre*, par M. Le Blond de Neuvéglise (l'abbé Proyart). Augsbourg, 1795, in-8. — Ainsi, dès l'âge de quinze ou seize ans, Robespierre avait secoué le joug du catholicisme. A sa sortie du collège, il demeura en très bons termes avec l'abbé Proyart, comme avec tous ses anciens professeurs. L'abbé Proyart, fervent royaliste, émigra sous la Révolution. C'est un an après la mort de Robespierre qu'il écrivit contre ce dernier le livre très violent dont nous avons détaché une page. — *Note du traducteur.*

rain. Mais le droit ne lui fit point abandonner la culture littéraire. Son admiration allait particulièrement à Voltaire et plus encore à Jean-Jacques Rousseau, qu'il visita une fois dans sa solitude d'Ermenonville. Nous ne savons malheureusement rien de précis sur cette entrevue. (1)

Ses études achevées, il quitta Paris en 1781, après avoir été l'objet d'une distinction extrêmement flatteuse, comme en témoigne la pièce qui suit :

« Séance du 19 janvier 1781. Sur le compte rendu par M. le principal des talents éminents du sieur de Robespierre, boursier du collège d'Arras, lequel est sur le point de terminer son cours d'études; de sa bonne conduite pendant douze années et de ses succès dans le cours de ses classes, tant aux distributions de l'Université qu'aux examens de philosophie et de droit :

« Le bureau a unanimement accordé au sieur de Robespierre une gratification de la somme de 600 livres, laquelle lui sera payée par M. le grand-maître des deniers du collège d'Arras, et ladite somme sera allouée à M. le grand-maître dans son compte, en rap-

(1) Charlotte Robespierre nous a conservé dans ses *Mémoires* une dédicace que son frère projetait d'adresser aux mânes de Rousseau :

« Je t'ai vu dans tes derniers jours et ce souvenir est pour moi la source d'une joie orgueilleuse; j'ai contemplé tes traits augustes, j'y ai vu l'empreinte des noirs chagrins auxquels t'avaient condamné les injustices des hommes. Dès lors, j'ai compris toutes les peines d'une noble vie qui se dévoue au culte de la vérité : elles ne m'ont pas effrayé. La conscience d'avoir voulu le bien de ses semblables est le salaire de l'homme vertueux; vient ensuite la reconnaissance des peuples qui environne sa mémoire des honneurs que lui ont déniés ses contemporains. Comme toi, je voudrais acheter ces biens au prix d'une vie laborieuse, au prix même d'un trépas prématuré. » — Edition Laponneraye, tome II. — *Note du traducteur.*

portant expédition de la présente délibération et la quittance dudit sieur de Robespierre. »

De retour dans sa ville natale après une absence de douze années, Robespierre s'y établit comme avocat.

Il habitait avec l'aînée de ses sœurs, Charlotte, — la cadette était morte de la même maladie que sa mère, dès l'arrivée de Robespierre à Paris, en 1769, — une petite maison d'Arras qui était la seule épave de l'héritage paternel. Il se voua entièrement à sa profession; et sa clientèle devint en peu de temps très considérable.

Levé régulièrement dès six heures, il avait l'habitude de travailler jusqu'à huit; puis il vaquait à sa toilette en se faisant raser et coiffer et se rendait au tribunal pour noter ses jours d'audience. Au retour, il dînait en compagnie de sa sœur, mais toujours avec la plus grande sobriété et ne buvant pour ainsi dire pas de vin; il était, par contre, grand ami des fruits et du café. Après le dîner, il faisait une promenade et travaillait ensuite jusqu'au soir. Il passait les soirées dans le cercle de ses amis ou de ses tantes qui aimaient, ainsi que les vieilles gens, à faire une partie, mais lui ne touchait jamais une carte. Et néanmoins elles l'idolâtraient, comme en témoignent les paroles suivantes que l'une d'elles prononça vers cette époque et qui devaient se réaliser : « C'est un ange, aussi est-il fait pour être la dupe et la victime des méchants. » Il fréquentait aussi fort assidûment la société des *Rosati,* cercle de jeunes gens que la communauté de goût pour la poésie et les joies de l'amitié avait réunis, et parmi lesquels Robespierre se fit admettre en 1782. Il y fit la connaissance

de son futur collègue du Comité de salut public, Carnot, qui se trouvait alors à Arras comme officier du génie.

Il est très caractéristique pour Robespierre de le voir, à cette époque déjà, le soutien des opprimés et le vengeur de l'innocence injustement poursuivie, comme il le fut toujours pendant sa courte existence. On en a la preuve dans une série de causes plaidées par lui dès les premiers temps de son retour à Arras. C'est ainsi qu'il conserva à une vieille servante de son ami Carnot un héritage qui lui était disputé par une partie influente et d'un rang élevé; qu'il prit avec succès la défense d'une jeune lingère contre un moine du couvent très puissant de Saint-Sauveur d'Anchin; qu'il attaqua, au nom de la tolérance, le testament d'un homme qui, devenu protestant, voulait déshériter, à ce titre, ses parents catholiques pour donner sa fortune à une fondation pieuse; qu'il plaida, enfin, pour une personne condamnée par le tribunal de Saint-Omer à enlever un paratonnerre placé sur sa maison : il soutint cette cause malgré le mauvais vouloir des habitants, étroitement bigots, qui voyaient dans l'établissement de ce paratonnerre un outrage à la sagesse divine. (1) En un mot, Dubois de Fosseux n'exagère pas quand il chante ainsi Robespierre en 1784 :

Dans mes bras, vole avec assurance,
Appui des malheureux, vengeur de l'innocence,
Tu vis pour la vertu, pour la douce amitié,
Et tu peux, de mon cœur, exiger la moitié.

---

(1) On trouvera sur tous ces procès un grand nombre de détails intéressants dans le livre si bien documenté de M. E. Hamel *(Histoire de Robespierre,* tome I). M. Hamel mentionne aussi le procès plaidé par Robespierre en faveur de pauvres paysans contre leur puissant seigneur, l'évêque d'Arras. — *Note du traducteur.*

Cet esprit humain et vraiment philanthropique qui lui faisait entreprendre des travaux pénibles sans aucun espoir de récompense vénale, était secondé par une éloquence entraînante. Il savait gagner les cœurs et arrivait, dans la plus pure langue, à convaincre chacun de la justesse de ses vues. Un de ses camarades de la société des Rosati écrivait, vers cette époque, la strophe suivante :

Ah ! redoublez d'attention !
J'entends la voix de Robespierre !
Ce jeune émule d'Amphion
Attendrirait une panthère !

Il n'est pas étonnant qu'une nature aussi riche, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral, ait fait sur les femmes une impression des plus profondes. Les témoignages des contemporains le constatent expressément. Il était, en effet, en rapports de société et en rapports épistolaires avec les femmes les plus distinguées de la ville. Il nous reste encore un madrigal d'une pensée délicate écrit par lui vers cette époque :

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée :
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne l'être pas.

Sa réputation, comme avocat, lui valut de la part de l'évêque d'Arras une place bien rétribuée de juge au tribunal patrimonial et épiscopal; mais il la sacrifia

quelque temps après à ses convictions, le lendemain du jour où il avait été obligé de condamner à mort, d'après les lois existantes, un criminel dont le délit n'était pas douteux. En effet, il était déjà, à cette époque, un adversaire de la peine de mort.

Le 21 avril 1784, il fut élu membre de l'Académie d'Arras; c'était une libre association d'hommes distingués au point de vue intellectuel. Le sujet de son discours de réception est caractéristique : *Origine, injustice et inconvénients du préjugé qui fait rejaillir sur les parents des criminels l'infamie attachée à leurs supplices.* Il l'envoya ensuite à la Société royale de Metz, qui le couronna et lui attribua une médaille de 400 livres. Un passage de ce discours caractérise trop bien la manière dont Robespierre concevait déjà la législation, pour que nous ne le reproduisions pas ici textuellement :

« Toute loi injuste, toute institution cruelle qui offense le droit naturel, contrarie ouvertement leur but, qui est la conservation des droits de l'homme, le bonheur et la tranquillité des citoyens. » (1)

---

(1) On trouve encore dans ce mémoire une phrase qui reviendra souvent dans les discours et les rapports de Robespierre : « De toutes les maximes de la morale, la plus profonde, la plus sublime peut-être, et en même temps la plus certaine, est celle qui dit que rien n'est utile que ce qui est honnête. » Robespierre s'élève contre l'absence d'égalité dans la justice, il montre que l'infamie s'attache aux seuls roturiers, grâce aux exceptions iniques faites en faveur des nobles ; et, s'inspirant de Montesquieu et de Rousseau, il soutient que la reversibilité des peines et leur infamie ne peuvent avoir lieu dans une république véritable, parce que le préjugé d'un faux honneur n'y règne pas et que chaque citoyen, membre de la souveraineté, n'est responsable que de ses actes. — *Note du traducteur.*

Oh! pourquoi ces belles paroles ne sont-elles pas gravées, en tout pays, au-dessus du fauteuil présidentiel, dans les assemblées des législateurs, afin que ces derniers les aient toujours sous les yeux.

En 1785, Robespierre concourut avec un *Éloge de Gresset* pour le prix proposé par l'Académie d'Amiens. Le plus grand éloge qu'il adresse à Gresset est d'être resté honorable et pur au milieu des séductions de Paris : « Tu fus un grand poète! Tu fus beaucoup plus, tu fus un homme de bien! En vantant tes ouvrages, je ne serai point obligé de détourner mes yeux de ta conduite! » Mais cette manière de placer l'honnête homme au-dessus du poète déplut à l'Académie; Robespierre ne reçut pas le prix; (1) il est possible aussi qu'il ait choqué les académiciens en s'élevant contre les classiques et en vantant le drame bourgeois.

Un discours qu'il prononça, le 27 avril 1785, à l'Académie d'Arras, sur les droits des enfants naturels, ne fit pas moins sensation que son discours inaugural, parce qu'il combattait des préjugés profondément enracinés. Il en fut de même pour un discours sur les avantages de l'admissibilité des femmes dans les académies, discours prononcé au nom de l'Académie d'Arras en réponse à M. de Courcet et à mademoiselle de Kéralio, lors de leur réception. (2) Un troisième discours, sur la réforme du code criminel, est malheureusement perdu.

Une collaboration si active aux travaux de l'Académie fut récompensée. Elle nomma Robespierre prési-

---

(1) Personne n'en fut jugé digne. — *Note du traducteur.*

(2) Robespierre est nettement partisan de l'admissibilité des femmes dans toutes les sociétés savantes. — *Note du traducteur.*

dent pour l'année 1789. Saluant à ce titre le duc de Guines, le nouveau gouverneur de l'Artois, il exprima le souhait de voir en lui un gouverneur citoyen.

A ce moment, on préparait les élections aux États généraux à la convocation desquels le gouvernement n'avait pu se dérober plus longtemps. Quoique la Bastille fût encore debout et que les lettres de cachet n'eussent pas cessé d'être à l'ordre du jour, Robespierre lança une adresse à la nation artésienne, dans laquelle il démontra la nécessité d'une fusion des trois ordres en une assemblée unique; mais il serait à craindre, disait-il, que ces ordres ne devinssent les instruments aveugles du gouvernement, ainsi que l'avaient été les États d'Artois, en 1787, lorsqu'ils avaient ajouté au fardeau déjà écrasant des impôts qui se montaient à huit millions, une contribution nouvelle de 300.000 livres pour doter la fille du gouverneur, alors que le peuple mourait presque de faim. (1) Sa candidature fut naturellement combattue avec amertume et fureur par les privilégiés. Il se défendit contre leurs attaques dans une deuxième adresse au peuple

---

(1) Il y a de beaux accents dans cette adresse. Ainsi, après avoir décrit la misère de la province : « Et nous trouvons encore des sommes immenses pour fournir aux vaines dépenses du luxe et à des largesses aussi indécentes que ridicules! Et je pourrais contenir la douleur qu'un tel spectacle doit exciter dans l'âme de tous les honnêtes gens! Et tandis que tous les ennemis du peuple ont assez d'audace pour se jouer de l'humanité, je manquerais du courage nécessaire pour réclamer ses droits! Et je garderais devant eux un lâche silence, dans le seul moment où depuis tant de siècles la voix de la vérité ait pu se faire entendre avec énergie, dans le moment où le vice, armé d'un injuste pouvoir, doit apprendre lui-même à trembler devant la justice et la raison triomphantes!... » Il demande déjà pour le peuple l'éducation et le pain, des encouragements au talent, etc. — *Note du traducteur.*

artésien. Mais son élection ne fut plus douteuse, quand il parvint à tirer de prison un certain Dupond qu'on avait jeté dans les fers parce qu'il voulait faire valoir ses droits sur un héritage. (1)

Les élections primaires de vingt-quatre électeurs eurent lieu dans la ville d'Arras du 27 au 30 mars. Robespierre prit plusieurs fois la parole, en cette occasion, et s'exprima avec une grande énergie. Les membres sortis de cette élection dans toute la province avaient une double tâche : ils nommèrent d'abord quarante-neuf commissaires chargés de la rédaction du cahier ; ensuite cent quatre-vingt-quatre électeurs. Et ceux-ci eurent ensuite à nommer les députés aux États généraux. Non seulement le nom de Robespierre sortit treizième de l'urne, dès le 3 avril, lors du choix des électeurs, mais encore il fut un des quarante-neuf commissaires et chargé par ceux-ci de la rédaction du cahier. (2)

Le 20 avril, les électeurs se réunirent sous la présidence de l'évêque d'Arras pour procéder à l'élection des députés. En ce qui touche le troisième ordre, cette élection dura du 24 au 28 avril. Robespierre fut élu le 26, le cinquième sur huit. Les députés du Tiers, réunis aux quatre députés du clergé et aux quatre députés de la noblesse, prêtèrent serment, le premier mai, dans une

---

(1) D'après E. Hamel, ce malheureux avait été incarcéré douze ans en vertu d'une lettre de cachet obtenue par la complaisance d'un ministre. Il avait sollicité ensuite pendant dix ans, mais en vain, la restitution de la part d'héritage dont on l'avait spolié. Robespierre obtint gain de cause. — *Note du traducteur.*

(2) C'est un peu trop dire : les idées et le style de Robespierre se reconnaissent dans ce cahier ; mais on ne peut affirmer qu'il l'ait rédigé seul. — *Note du traducteur.*

assemblée commune des trois ordres, ainsi que l'avait réclamé Robespierre, et partirent aussitôt après pour Versailles. Le départ de Robespierre détruisit un plan qu'avait formé une de ses tantes qui, ayant épousé dans un âge déjà avancé un notaire du nom de Deshorties, un veuf, voulait faire épouser à Maximilien une fille du premier lit, nommée Anaïs.

Peu auparavant, Robespierre avait publié encore un éloge du président Dupaty, l'auteur des *Lettres sur l'Italie*, et jurisconsulte de l'esprit le plus libéral. Cet éloge caractérise si bien les idées de Robespierre que nous ne pouvons nous empêcher de citer au moins ce passage : « Il veillait sur cette classe de citoyens qui n'est comptée pour rien dans la société, tandis qu'elle lui prodigue ses peines et ses sueurs, que l'opulence regarde avec dédain, que l'orgueil appelle la lie du peuple, mais à qui la justice doit une protection d'autant plus spéciale qu'elle est son seul soutien et son unique appui. » (1)

---

(1) Robespierre avait fréquenté comme étudiant la maison du président Dupaty. E. Hamel, dans son *Histoire de Robespierre* (tome I), esquisse la belle figure de ce magistrat si peu semblable à ses collègues de l'ancien régime. Il fut enfermé à Lyon, dans la prison de Pierre-Scise, pour avoir pris parti contre les cours souveraines et critiqué vivement les lettres patentes en vertu desquelles un accusé était soustrait à ses juges ordinaires. Il resta quatre ans en prison. A Bordeaux, où il fallut l'intervention du roi pour le faire admettre, comme président à mortier, parmi les conseillers du parlement, il fut en butte à toutes les tracasseries. A Paris, il combattit les abus du code criminel. Il parvint, — ce dont Robespierre le loue surtout, — à soustraire au supplice trois innocents. On allait les livrer au bourreau, quand Dupaty reconnut leur innocence. Il écrivit mémoire justificatif sur mémoire justificatif. Dénoncés au parlement de Paris, deux de ces mémoires furent brûlés et un lacéré par la main du bourreau. Dupaty obtint enfin gain de cause, l'innocence de ces trois malheureux fut reconnue. Les coupables étaient les dénonciateurs eux-mêmes. — *Note du traducteur.*

Réunissons en quelques traits l'image de Robespierre telle qu'elle est restée devant nos yeux ; il était doux et bon, plein de dévouement pour les siens, affable envers chacun, toujours prêt à aider les malheureux, partout aimé et occupé déjà à répandre, par la parole et par la plume, les vrais principes sociaux au triomphe desquels il attacha sa vie; inaccessible aux corruptions de tout ordre, il s'intéressait uniquement aux intérêts de la patrie et de la chose publique.

II

A l'Assemblée nationale

(1789-1791)

Arrivé à Versailles, Robespierre prit logement avec ses collègues dans la modeste hôtellerie du *Renard*, rue Sainte-Élisabeth, — qui forme actuellement une partie de la rue Duplessis. — Le 4 mai 1789, ils allèrent assister à l'église Notre-Dame, en compagnie des autres députés, à la messe du Saint-Esprit, puis ils se rendirent en procession solennelle à l'église Saint-Louis, où l'évêque de Nancy prononça un sermon sur ce thème : « La religion fait la force des empires et le bonheur des peuples. » Malgré la présence du roi, les assistants firent entendre un vrai tonnerre d'applaudissements. (1)

L'ouverture des États généraux eut lieu le 5 mai dans la salle des Menus, en présence de 1177 assistants dont 293 membres du clergé, 289 membres de la noblesse et

(1) Il faut dire que l'évêque de Nancy, M. de la Fare, avait flétri les abus de l'ancien régime et principalement la mauvaise administration du pays. — *Note du traducteur.*

595 membres du tiers état. Mais le nombre des représentants s'éleva plus tard à 1214, — les quarante députés de Paris, par exemple, n'ayant pu se joindre que le 25 mai aux États généraux. C'est donc la plus grande assemblée parlementaire qui ait jamais été réunie. On sait qu'il se produisit aussitôt un différend pour la vérification des pouvoirs : seraient-ils vérifiés en commun ou par chacun des trois ordres, dans des salles distinctes ? Le 17 juin seulement, sur la proposition de l'abbé Sieyès, le tiers état résolut, par 491 voix contre 90, de se constituer en Assemblée nationale.

Nous avons vu quelle était, dès lors, la position de Robespierre vis-à-vis de la question. C'est pourquoi il combattit les négociations humiliantes avec la noblesse : « Elle mérite à peine l'honneur qu'on en parle ; les parlementaires, — c'est-à-dire les membres des hautes cours de justice, — immoleraient le genre humain tout entier à la conservation du pouvoir des parlements ; les grands seigneurs de la cour ont tous les sentiments que supposent l'orgueil des aristocrates et la servile bassesse des courtisans ; et même les quelques hommes raisonnables qui se trouvent parmi eux, comme Lafayette et Orléans, ne sont pas exempts de préjugés et inspirent de la défiance. » La motion fut cependant adoptée. Robespierre, rallié à la proposition de Mirabeau, l'avait soutenue. (1) Il est curieux de noter ici que Mirabeau

(1) Il y a ici un peu de confusion. Le passage cité se trouve dans une lettre intime de Robespierre à son ami Buissart et non dans un discours. A l'Assemblée, Robespierre combattit, en effet, la motion Rabaut Saint-Etienne par laquelle des commissaires devaient aller conférer avec la noblesse ; il se joignit à Le Chapelier pour demander qu'on se bornât à une adresse invitant les deux autres ordres à la réunion. Une partie des nobles, écrit-il à Buissart, « les plus

ne lui inspirait pas une grande estime, vers cette époque : « Il est nul parce que son caractère lui a ôté toute confiance. » Il faut mentionner également la réponse qu'il fit à l'évêque d'Aix lorsque celui-ci voulut amener les députés du tiers à se joindre au clergé en faisant une peinture émouvante de la misère du peuple : « Allez dire à vos collègues, s'écria Robespierre, qu'ils ne retardent pas plus longtemps nos délibérations par des délais affectés... Renvoyez vos laquais orgueilleux, vendez vos équipages superbes, vos meubles somptueux, et de ce superflu, contraire aux traditions des premiers chrétiens, faites aux malheureux d'immenses aumônes. » Lorsqu'on procéda le 19 juin à l'organisation des bureaux, Robespierre fut désigné pour le quinzième. (1)

Le serment du Jeu de Paume, — dans la rue Saint-François, — décida au 20 juin, de la victoire du Tiers ; deux jours après, 148 membres du clergé et 2 membres de la noblesse vinrent se joindre à lui ; ils furent suivis le 25 juin par 47 membres de la noblesse au nombre

---

distingués par leur vertu et leur mérite », viendraient se joindre au Tiers, ainsi que le bas-clergé qui souffrait beaucoup de l'oppression des évêques. Mirabeau reprit cette motion *qui ne prévalut pas.* Les négociations eurent lieu, elles échouèrent devant l'orgueil de la noblesse, comme on sait. — *Note du traducteur.*

(1) On trouvera chez E. Hamel *(Histoire de Robespierre*, tome I) les appréciations curieuses de Robespierre sur les principaux membres de l'Assemblée constituante. Il les adressait à un ami d'Arras, Buissart, juge au tribunal dans la nouvelle organisation de justice criminelle qui allait se produire. L'appréciation sur Mirabeau est empruntée à une de ces lettres. On voit Robespierre préoccupé déjà de l'idée que bon nombre de représentants comme Mounier, Malouet, etc., pourront transiger avec la cour et abandonner les droits de leurs commettants afin d'acquérir de l'influence, des faveurs, et de se créer une position par l'entremise du roi et des ministres. L'opinion peu favorable de Robespierre sur Mirabeau

desquels se trouvait le duc d'Orléans. La prise de la Bastille leur fournit la garantie que toute tentative de la cour tendant à opprimer l'Assemblée par les armes échouerait misérablement ; et sans inquiétude désormais au sujet de leur sûreté personnelle, ils purent songer à la tâche qu'ils s'étaient eux-mêmes assignée : donner au pays une Constitution. Parmi la députation qui accompagna le roi à Paris (16 juillet), se trouvait Robespierre ; il fut si enthousiasmé par l'institution de la garde nationale, qu'il recommanda vivement à ses concitoyens d'Arras d'en créer une semblable, tout en leur reprochant d'avoir négligé jusqu'à ce jour d'envoyer, comme d'autres villes, une adresse de félicitations à l'Assemblée nationale pour les derniers événements. Mais nous pouvons voir combien Robespierre était encore peu connu en constatant que ses propres collègues ne savaient pas toujours exactement son nom; et que Mirabeau, par exemple, l'appelle, dans son *Courrier de Provence,* Robertspierre, tandis que Prudhomme, dans *les Révolutions de Paris,* écrit Robert-Pierre, et d'autres, Robert (Pierre).

Il n'entre pas dans nos desseins de raconter l'histoire de la Constitution de 1791 qui résume toute l'œuvre de

---

devait se modifier aux alentours du 14 juillet, il écrit alors à Buissart : « Vous connaissez sans doute une adresse au roi, présentée de la part de l'Assemblée nationale et rédigée par le comte de Mirabeau, qui, depuis quelque temps, s'est très bien montré, ouvrage vraiment sublime et plein de majesté, de vérité et d'énergie. » Robespierre fut au nombre des 24 députés qui allèrent présenter cette adresse au roi. — Plus tard, il appuya chaudement la pétition du Directoire de Paris qui demandait la translation des restes de Mirabeau au Panthéon. Mais quand l'Armoire de Fer livra le secret de la vénalité du grand orateur, Robespierre applaudit à la résolution prise par les Jacobins d'enlever le buste de Mirabeau du lieu de leurs délibérations. — *Note du traducteur.*

l'Assemblée nationale ; nous devons nous contenter de montrer quelle fut la part de Robespierre dans ces différents travaux, en faisant remarquer que, dès le début de la Révolution, il ne voyait déjà dans l'État qu'une institution destinée au bonheur de *tous* et de *chacun ;* mais il n'avait pas encore perdu l'espoir de trouver dans la monarchie constitutionnelle un gouvernement capable d'assurer un tel idéal; il ne voyait pas qu'elle le pouvait aussi peu que la monarchie absolue, que l'ancien régime.

Le 20 juillet, un mois après le serment du Jeu de Paume et six jours après la prise de la Bastille, Lally-Tollendal proposa d'adresser une proclamation d'apaisement aux habitants de Paris, proclamation dans laquelle on déclarerait la Révolution *terminée*. Sans se laisser intimider par les railleries des membres de la noblesse, Robespierre combattit cette motion : « Il faut aimer la paix, mais il faut aussi aimer la liberté ! Avant tout, analysons la motion de M. de Lally. Elle présente d'abord une disposition contre ceux qui ont défendu la liberté. Mais y a-t-il rien de plus légitime que de se soulever contre une conjuration horrible, formée pour perdre la liberté ? » Et il obtint tout au moins le renvoi de la proposition aux bureaux.

Le 27 juillet, on agitait la question de savoir si l'on ouvrirait les lettres saisies par le maire de Paris en arrêtant Castelnau qui conspirait ouvertement avec le comte d'Artois, déjà émigré à cette époque. Robespierre se prononça pour l'affirmative : « L'Assemblée peut-elle et doit-elle refuser des pièces dénoncées par l'opinion publique, envoyées par le maire de la Capitale comme des pièces essentiellement intéressantes et nécessaires

aux éclaircissements de la plus fatale conspiration qui fût jamais tramée ? Je ne le crois pas. Les ménagements pour les conspirateurs sont une trahison envers le Peuple. » (1)

Le 31 juillet, les amis de Besenval, qui avait été arrêté avec d'autres contre-révolutionnaires sur les ordres de la municipalité parisienne, ayant proposé des mesures contre de semblables arrestations afin d'amener sa mise en liberté, Robespierre s'exprima ainsi : « Je réclame dans toute leur rigueur les principes qui doivent soumettre les hommes suspects à la Nation, à des jugements exemplaires. Voulez-vous calmer le peuple ? Parlez-lui le langage de la justice et de la raison. Qu'il soit sûr que ses ennemis n'échapperont pas à la vengeance des lois, et les sentiments de justice succéderont à ceux de la haine. »

Le 3 août, le parti réactionnaire fit de nouveaux efforts pour protéger ses amis politiques contre les mesures de l'Assemblée. Il voulut interdire à celle-ci de prendre des résolutions sur le rapport de ses comités : « Je réponds à cette dernière objection, dit Robespierre, que le pouvoir exécutif, pour prononcer des jugements, a besoin d'une certitude non équivoque, mais qu'il suf-

---

(1) Il ne faudrait pas conclure, d'après ces paroles, que Robespierre admettait la violation du secret des lettres ; son discours débute même par ces mots : « Sans doute, les lettres sont inviolables, je le sais, j'en suis convaincu... » ; mais il faut préciser la situation : le baron de Castelnau avait été arrêté comme émissaire des princes et ses papiers saisis ; il ne s'agissait donc pas de lettres mises à la poste. Et nous verrons un peu plus tard Robespierre s'élever avec une très grande vivacité contre la violation du secret de la correspondance et faire restituer à plusieurs de ses adversaires politiques, des lettres qui avaient été saisies à la poste. — *Note du traducteur.*

fit au pouvoir législatif d'être assuré des faits officiellement ; au surplus, les lettres envoyées au comité des rapports sont suffisantes, puisqu'elles sont émanées de personnes en place, des corps de magistrature, etc. Mais toute arrestation *arbitraire* constituait à ses yeux un attentat contre la nation et c'est lui qui fit introduire dans la Déclaration des Droits un article qui menaçait de poursuites tout fonctionnaire coupable d'avoir donné des ordres arbitraires, qu'ils fussent ou non exécutés. C'est ainsi que Robespierre était comme isolé au milieu de l'Assemblée, en vrai disciple de Jean-Jacques Rousseau, couvert de ses convictions comme d'un bouclier impénétrable, et arrachant un aveu saisissant à Mirabeau lui-même : « Cet homme ira loin, car il croit tout ce qu'il dit. » (1)

Le 24 août, il rompit une lance en faveur de la liberté pleine et entière de la presse contre laquelle les héroïques champions de l'opportunité réclamaient des mesures restrictives : « Il n'est jamais permis à des hommes libres de prononcer leurs droits d'une manière ambiguë ; le despotisme seul a imaginé des restrictions, c'est ainsi qu'il est parvenu à attenuer tous les droits. La liberté de la presse est une partie inséparable de celle de communiquer ses pensées. » Et le 26, il se déclara pour le droit imprescriptible de la nation à établir et à voter l'impôt : « Toute contribution publique étant une portion des biens des citoyens mise en commun pour subvenir aux dépenses de la sûreté publique, la Nation seule a le droit d'établir

(1) « Et il n'a pas de besoins », ajoutait Mirabeau. — *Note du traducteur.*

l'impôt, d'en régler la nature, la quotité, l'emploi et la durée. » (1)

Le 23 août commencèrent les véritables débats sur la Constitution ; mais auparavant Robespierre chercha, quoique en vain, dans l'ordre du jour, une disposition capable de protéger la minorité contre l'oppression brutale de la majorité : « Je demande qu'avant de délibérer on adopte un moyen qui satisfasse à la conscience ; je veux dire capable d'établir une délibération paisible ; que chacun puisse sans crainte de murmures, offrir à l'Assemblée le tribut de ses opinions. » En ce qui touche les débats eux-mêmes sur la Constitution, Robespierre ne manqua pas de prendre la parole dans toutes les questions qui tenaient à la liberté et au principe de la souveraineté du peuple ; il gardait le silence dans les questions qui étaient à ses yeux d'une importance secondaire.

Robespierre fut, — comme on pouvait s'y attendre, — partisan d'une seule Chambre (2) et de législatures très

---

(1) Le 23 août, Robespierre s'était opposé avec Mirabeau à toute restriction en matière religieuse, il avait contribué ainsi à faire rejeter un article où il était question de *Culte établi*. Il prit part à la discussion d'un autre article de la Déclaration des Droits touchant à la force publique ; on aboutit à cette rédaction : « La force publique, nécessaire pour la garantie des droits de l'homme et du citoyen, est instituée pour l'avantage de tous et non pour l'utilité particulière de ceux auxquels elle est confiée. » Quant à la question des impôts, rappelons encore que la Constitution de 1793 sauvegardait le droit de la nation à ratifier ou à rejeter par *referendum* tous les nouveaux impôts. On sait quelle fut l'influence de Robespierre et de ses amis sur l'élaboration de cette constitution. Mais il n'est pas étonnant, d'autre part, de voir les historiens plus ou moins royalistes déclarer avec un si bel ensemble que cette constitution était impraticable. — *Note du traducteur.*

(2) Tous les membres de la gauche s'étaient ralliés à l'opinion d'une Chambre unique par crainte d'un retour offensif des Ordres qu'on venait de détruire. Nous verrons plus tard Robespierre très

courtes : « Dans un grand État, le peuple ne peut exercer sa souveraineté qu'en nommant des représentants, c'est par conséquent une exigence de la justice qu'il puisse exercer ce droit aussi souvent que possible. » Il était opposé, de même, à tout veto royal : « La Nation a-t-elle donc besoin d'une autre volonté que la sienne? » Il parla de nouveau avec une grande énergie, le 5 octobre, quand le roi se fut refusé à sanctionner la Déclaration des Droits : « La réponse du roi est destructive, non seulement de toute constitution, mais encore du droit national à avoir une constitution. On n'adopte les articles constitutionnels qu'à une condition positive ; celui qui peut imposer une condition à une constitution a le droit d'empêcher cette constitution ; il met sa volonté au-dessus du droit de la nation... Est-ce au pouvoir exécutif à critiquer le pouvoir constituant de qui il émane ? Il n'appartient à aucune puissance de la terre d'expliquer des principes, de s'élever au-dessus d'une nation et de censurer ses volontés. Je considère donc la réponse du roi comme contraire aux principes, aux droits de la nation, et comme opposée à la Constitution. » Conformément à ces idées, il demandait que l'impôt ne fût consenti que pour un an ; il s'opposa aussi à toutes les vieilles formules introduites par le despotisme pour la promulgation des lois : « Par la grâce de Dieu », « car tel est notre bon plaisir », etc. : « La liberté, dit-il, doit être également dans les mots par lesquels vous l'exprimez et dans la forme de la loi, comme dans la loi elle-même. »

---

préoccupé, à la Convention, du despotisme d'une Chambre unique, s'écrier que la tyrannie n'est pas moins insupportable, qu'elle ait une seule tête ou qu'elle en ait sept cents. — *Note du traducteur.*

Une lettre pastorale de l'évêque de Rouen, par laquelle il cherchait à agiter son diocèse contre l'Assemblée nationale et qui avait eu vraiment pour résultat de provoquer des troubles dans la commune de Tréguier (Côtes-du-Nord), fournit à Clermont-Tonnerre, le 20 octobre, un prétexte pour demander que la discussion des projets extraordinaires fût renvoyée à un jour fixé, ou, comme nous disons, à la semaine des quatre jeudis. Robespierre combattit la motion et montra une fois de plus son coup d'œil pénétrant d'homme d'État en démasquant le but caché de la proposition : rendre illusoire le droit de pétition du peuple : « La motion de M. de Clermont-Tonnerre demande une sérieuse attention. Il s'agit de proscrire un usage salutaire quoiqu'il embarrasse les opérations de l'Assemblée. Il propose de remettre à un jour déterminé des demandes qui sont un besoin de chaque jour. Est-il permis, par exemple, de différer l'examen de l'affaire de Tréguier, quand le feu de la guerre civile est allumé dans ce diocèse ? Serait-il permis de ne pas s'occuper demain de l'état de la ville de Rouen, quand cette ville est dans le plus grand danger ? Il me faut exprimer mes inquiétudes avec franchise : dans le même moment où le désordre règne dans les provinces, les trames d'une conspiration nous enveloppent, et je puis en découvrir les fils. Je demande si, lorsque cette réunion de circonstances légitime nos craintes, nous pouvons nous résoudre, sous prétexte de constitution, à des délais qui peuvent amener le bouleversement de l'ordre public ? »

La reconnaissance du peuple allait tout naturellement à lui quand il s'efforçait, quoique le plus souvent

en vain, de lui conserver ses droits vis-à-vis des privilégiés; et on l'en récompensait par une popularité dont personne, ni avant lui ni après lui, n'a joui à un tel degré. Mais les privilégiés le haïssaient d'autant plus ; et, pour le noircir aux yeux du peuple, ils recoururent à des calomnies de tout genre, en dénaturant ce qui le grandissait aux yeux de ce même peuple. On nomma amour-propre son opposition aux tendances réactionnaires ; sa perspicacité, en ce qui touche les intrigues des ennemis du peuple, ne fut plus qu'une irascibilité méchante et soupçonneuse ; sa haine contre la tyrannie, son amour de l'égalité, furent dépeints comme une basse jalousie doublée de fiel contre les nobles et les riches. Et l'on n'a malheureusement que trop prêté l'oreille, depuis lors, à ces calomnies ; et l'on a rendu possible, par là, ces caricatures de Robespierre dont M. Rudolf von Gotschall a fourni, peut-être, l'exemplaire le mieux réussi.

Une émeute causée par la famine étant survenue le 21 octobre, et un boulanger, nommé François, y ayant trouvé la mort, la tyrannie bourgeoise, qui aurait volontiers pris la place des privilégiés, vit là une occasion favorable pour commencer à sévir. L'âme de la bourgeoisie, à ce moment, était Brissot; son représentant le plus en vue, le maire de Paris, Bailly, et son bras droit le commandant de la Garde nationale, La Fayette. Comme nous venons de le dire, la bourgeoisie aperçut dans ce malheureux événement une occasion arrivée à souhait pour obtenir, au moyen d'une loi martiale, la permission de tirer sur le peuple, qui commençait depuis longtemps à la gêner. Robespierre lutta en vain contre le torrent : « Ce ne sont pas des me-

sures violentes qu'il faut prendre, mais des décrets sages pour découvrir la source de nos maux; pour déconcerter la conspiration qui, peut-être, dans le moment où je parle, ne nous laisse plus d'autres ressources qu'un dévouement illustre. Il faut nommer un tribunal vraiment national. Nous sommes tombés dans une grande erreur en croyant que les représentants de la Nation ne peuvent pas juger les crimes commis envers la Nation. Ces crimes, au contraire, ne peuvent être jugés que par la Nation, ou par ses représentants, ou par des membres pris dans votre sein. Qu'on ne parle pas de Constitution quand tout se réunit pour l'écraser dans son berceau. Des mandements incendiaires sont publiés, les provinces s'agitent, les gouverneurs favorisent les exportations de grains sur les frontières... Il faut découvrir la conspiration, étouffer la conspiration... Alors nous ferons une Constitution digne de nous et de la Nation qui l'attend. » Et le lendemain, il parla en faveur du suffrage universel et prononça des mots qu'on ne saurait assez faire retentir aux oreilles de ceux qui soutiennent les élections en trois classes (1) : « Tous les citoyens, quels qu'ils soient, ont droit de prétendre à tous les degrés de représentation. Rien n'est plus conforme à votre Déclaration des Droits, devant laquelle tout privilège, toute

(1) Il ne faut pas oublier que M. le docteur Karl Brunnemann a écrit pour l'Allemagne et qu'en Prusse règnent encore une chambre des seigneurs, des majorats et autres belles institutions de ce genre. — Quant à Robespierre qui, le premier, dans notre pays, parla en faveur du suffrage universel, il n'obtint gain de cause que sous la Convention, et ce droit, effacé après sa mort, — la Constitution de 1795 rétablit la distinction entre les citoyens *actifs* et les citoyens *passifs*, — ne devait plus reparaître qu'en 1848. — *Note du traducteur.*

distinction, toute exception doivent disparaître. La Constitution établit que la souveraineté réside dans le Peuple, dans tous les individus du Peuple. Chaque individu a donc droit de concourir à la loi par laquelle il est obligé, et à l'administration de la chose publique qui est la sienne. Sinon il n'est pas vrai que tous les hommes sont égaux en droits, que tout homme est citoyen. » L'Assemblée adopta néanmoins un cens qui écartait des droits politiques tous ceux qu'on appela les citoyens passifs. Pour être électeur, il fallait payer un impôt équivalant à trois journées de travail. (1) Le culte égoïste de l'or était substitué au culte féodal du fer.

Dans les débats sur la réorganisation du royaume, Robespierre se montra partisan de la centralisation politique ; mais il n'était pas pour une centralisation administrative exagérée. (2) Il parla en faveur des grandes assemblées ; en ce qui touche l'Assemblée législative, il la voulait composée au moins de mille membres, parce que plus une réunion est nombreuse, plus l'intrigue a de peine à s'y introduire et plus la vérité paraît avec éclat. S'appuyant sur ce principe de la centralisation politique, à savoir que les députés représentent toute la Nation et non pas seulement leurs électeurs particuliers, il eut l'occasion de développer

---

(1) Pour être électeur du *premier degré ;* pour les électeurs du *second degré*, le cens était de dix journées de travail ; enfin l'imposition d'un marc d'argent, — environ cinquante francs, — était nécessaire pour les éligibles. Dix millions de Français étaient rayés de la liste des citoyens par les dispositions de cette loi qui provoqua une si vive irritation dans le peuple. — *Note du traducteur.*

(2) Nous verrons plus tard quelle fut son attitude sur cette question. — *Note du traducteur.*

son point de vue dans la séance du 19 novembre. Les députés du Cambrésis avaient reçu un vote de blâme de leurs électeurs, et le réactionnaire abbé Maury soutenait que les ordres avaient le droit de rappeler leurs députés lorsqu'ils désapprouvaient les votes de ceux-ci : « M. l'abbé Maury est tombé dans une grande erreur de faits, dit Robespierre, il justifie les États du Cambrésis, qui ne sont pas accusés ; il s'agit seulement d'une Commission renforcée qui prend le titre pompeux d'États. L'arrêté de quelques individus suspects inspire d'abord l'indignation ; mais ce sentiment se change en pitié, lorsque j'examine quels sont ses auteurs ; et il me paraît tout naturel que ce bureau renforcé, vraiment aristocratique, ait cru pouvoir opposer son impuissante faiblesse à la force de la Nation qui fait celle de vos décrets. Ce corps aristocratique a porté le délire jusqu'à vouloir révoquer des députés nommés par le Peuple, sans que le Peuple ait été consulté ; il agit en vertu des fonctions qu'il tient d'un régime dont ce même peuple a voulu que la destruction fût demandée. On vous invite à déployer la rigueur de la vengeance nationale contre un bureau illégal et inconstitutionnel ; on propose de mander à la barre les membres qui le composent : ils sont moins coupables qu'ignorants ; ils n'ont pu se dépouiller encore des préjugés gothiques dans lesquels ils ont vécu ; les sentiments de justice et d'honneur, la raison et le patriotisme n'ont pas encore pénétré jusqu'à eux. Ce sont des orgueilleux qu'il faut humilier, des ignorants qu'il faut instruire. Notre pitié et notre justice n'exigent qu'une chose : que nous autorisions les députés des communes du Cambrésis, ses véritables

défenseurs, à écrire aux membres des États une lettre capable de dissiper leur ignorance, de les rappeler aux sentiments patriotiques et aux idées raisonnables qu'ils ont également méconnus. » Quelle plénitude de vraie humanité et quelle douceur au milieu de la fermeté des principes !

Vers la fin de l'année 1789, le 23 décembre, il eut de nouveau l'occasion de se prononcer sur les mêmes questions fondamentales, lorsqu'on voulut écarter les juifs et les comédiens de l'exercice des droits politiques : « Tout citoyen qui a rempli les conditions d'éligibilité que vous avez prescrites, a droit aux fonctions publiques. Quand vous avez discuté ces conditions, vous avez traité la grande cause de l'humanité... Je ne crois pas que vous ayez besoin d'une loi au sujet des comédiens. Ceux qui ne sont pas exclus, sont appelés. Il était bon cependant qu'un membre de cette Assemblée vînt réclamer en faveur d'une classe trop longtemps opprimée. Les comédiens mériteront davantage l'estime publique quand un absurde préjugé ne s'opposera plus à ce qu'ils l'obtiennent; (1) alors les vertus des individus contribueront à épurer les spectacles, et les théâtres deviendront des écoles publiques de principes, de bonnes mœurs et de patriotisme. — On vous a dit sur les juifs des choses infiniment exagérées et souvent contraires à l'histoire. Les vices des

(1) Il est à remarquer que des acteurs de génie comme Talma, Monvel, etc., furent au nombre des partisans les plus enthousiastes de la Révolution. Fabre d'Eglantine et Collot d'Herbois, anciens acteurs tous les deux, s'élevèrent aux premiers rangs. On sait que Fabre d'Eglantine fut l'inventeur, avec Romme, du Calendrier républicain et que Collot d'Herbois fit partie du Comité de salut public. — *Note du traducteur.*

juifs naissent de l'avilissement dans lequel vous les avez plongés; ils seront bons, quand ils pourront trouver quelque avantage à l'être. Je pense qu'on ne peut priver aucun des individus de cette classe des droits sacrés que leur donne le titre d'hommes. Cette cause est la cause générale, il faut décréter le principe. » (1)

On ne doit pas oublier qu'il fallait un grand courage pour se poser alors comme le défenseur des comédiens, car, peu auparavant, tous les districts de Paris avaient protesté lorsque le district des « Cordeliers » élut des comédiens comme officiers de la Garde nationale; et François de Neufchâteau avait été rayé comme indigne de la liste des avocats pour avoir épousé la fille du comédien Préville. Et, avec le même courage, Robespierre, — pour relever immédiatement ce fait, — demanda l'abolition de l'esclavage et l'absolue égalité politique et sociale des hommes de couleur, vis-à-vis des blancs, aux colonies.

C'est ainsi qu'il faut toujours nommer Robespierre en première ligne, dès qu'il s'agit de combats en faveur du droit, de la justice et de la liberté. Pas une

---

(1) Voici d'autres passages de ce discours de Robespierre en faveur de l'émancipation des juifs : « Comment a-t-on pu leur opposer les persécutions dont ils ont été victimes chez différents peuples? Ce sont au contraire des crimes nationaux que nous devons expier en leur restituant les droits imprescriptibles dont aucune puissance humaine ne pouvait les dépouiller... Rendons-les au bonheur, à la patrie, à la vertu, en leur rendant la dignité d'homme et de citoyen, songeons qu'il ne peut jamais être politique, quoi qu'on puisse dire, de condamner à l'avilissement et à l'oppression une multitude d'hommes qui vivent au milieu de nous. Comment l'intérêt social pourrait-il être fondé sur la violation des principes éternels de la justice et de la raison, qui sont les bases de toute société ? » — *Note du traducteur.*

séance dans laquelle il n'élevât la voix, soit pour réparer une injustice, soit pour lutter contre le vieux despotisme. Et où trouver une logique plus pressante, une pénétration plus grande, une conviction plus profonde, un désintéressement plus pur? Remarquons, sur ce dernier point, que les comptes rendus ne donnent même pas toujours son nom; et il n'y a souvent en tête de ses discours que: *Un membre*, ou *M. N.*, ou ***, parce qu'il n'était pas encore suffisamment connu. (1)

Après le transfert à Paris de l'Assemblée constituante, qui tint séance à l'Évêché dès le 19 octobre, Robespierre habita un modeste appartement dans la rue de Saintonge, au Marais, d'où il se rendait toujours à pied à l'Assemblée, même après qu'elle eut fixé le lieu de ses séances au Manège, dans le voisinage des Tuileries. Ni la longueur du chemin ni l'intempérie des saisons ne l'arrêtaient. Des dix-huit livres qu'il touchait comme représentant, — un peu plus de 25 francs, — il ne gardait que six livres pour lui; il envoyait six livres à sa sœur Charlotte, qui habitait encore Arras; et avec le reste, il soutenait une autre personne à laquelle il s'intéressait. Conformément à ses anciennes habitudes,

---

(1) On a un peu exagéré sur ce dernier point et donné ainsi naissance à la légende dont M. Aulard s'est fait l'écho dans ses *Orateurs de la Constituante* et qui montre Robespierre aigri, au début de sa carrière oratoire. Dès cette année 1789, la *Gazette universelle ou Moniteur* donne les motions de Robespierre qu'elle fait précéder de son nom orthographié exactement. Dès cette époque aussi, on trouve son nom répété fréquemment dans tous les journaux en vue. En même temps, sa position de membre fondateur du *Club Breton*, — plus tard *Club des Jacobins*, — lui donnait sur l'Assemblée constituante plus d'influence qu'on ne lui en a prêté. — *Note du traducteur.*

il vivait de la manière la plus simple et la plus frugale; de sorte qu'avec ses modiques ressources, il lui restait encore assez pour avoir toujours des vêtements propres et soignés qu'il conserva même à l'époque où chacun s'efforça de paraître dans une tenue aussi négligée et aussi dégoûtante que possible. (1)

Le début de l'année 1790 fut signalé par toute une série de discours (2) qui montrèrent de nouveau les principes démocratiques de Robespierre. C'est ainsi qu'il se prononça contre un serment particulier de la Garde nationale, disant que chaque citoyen doit fidélité à la Constitution; c'est ainsi qu'il combattit la motion de l'abbé Gouttes qui voulait faire autoriser les autorités communales de Rouen à contracter un emprunt pour soutenir des ouvriers sans travail, à quoi Robespierre répondit que l'ensemble des citoyens seul a le droit de prendre une telle décision. (3) Il défendit par

---

(1) Des hommes comme Léonard Bourdon et Chabot ne rougissaient pas de chercher une popularité facile en venant siéger à la Convention avec une carmagnole, des sabots et un bonnet phrygien. Robespierre et ses amis, Saint-Just, Couthon, etc., natures fines et distinguées, aimant le peuple bien plus que la popularité, incapables en tout cas de basses flatteries, gardèrent une mise soignée, même quand il y eut danger à le faire. Robespierre se refusa au tutoiement obligatoire et nous le verrons dans une séance très célèbre de la Convention, qu'il présidait alors, s'élever contre la tenue et les manières indécentes de quelques députés. — *Note du traducteur.*

(2) M. le docteur Brunnemann ayant pris les citations de discours dans la *Gazette universelle ou Moniteur*, nous avons suivi cet exemple dans notre traduction. Cependant, comme le *Moniteur* n'était, à cette époque et pendant toute la Révolution, qu'une entreprise individuelle, privée, il est bon quelquefois de contrôler avec d'autres journaux. Quand nous suivrons d'autres textes, nous en indiquerons la provenance. — *Note du traducteur.*

(3) Robespierre repoussa cette proposition parce qu'elle investissait les notables d'un pouvoir dangereux. Il fit remarquer avec justesse que les notables étaient une aristocratie et qu'ils empiéte-

contre la motion de Collaud de la Salliette, tendant à employer pour le bien public les traitements ecclésiastiques excédant 3.000 livres (4.300 francs environ) et soutint que les biens du clergé appartenant au peuple, les employer au bien du peuple n'est rien autre chose que les ramener à leur destination primitive. C'est ainsi qu'il se prononça pour l'annexion de l'île de Corse, en se basant sur la volonté de la population. (1) C'est ainsi encore, — et en contradiction apparente, cette fois, avec les principes de la démocratie, — qu'il réclama pour l'Artois la suspension du décret constitutionnel qui faisait dépendre les droits politiques d'une contribution se montant à un marc d'argent, parce que toutes les possessions territoriales se trouvant entre les mains de la noblesse et du clergé, c'était arracher aux autres citoyens l'exercice des droits politiques. (2) C'est ainsi

---

raient sur les droits de la commune, seule autorisée au vote de l'impôt. Que si l'on voulait secourir les ouvriers sans travail il fallait, disait-il, réunir la généralité des citoyens, dans la commune, et les amener au vote d'une contribution. On voit quelle était la portée de cet incident. Plus tard, Robespierre écrira dans sa Déclaration des Droits que la société doit pourvoir à la subsistance honorable de tous ses membres. — *Note du traducteur.*

(1) La Corse avait été réunie à la France par le traité de 1768. La République de Gênes ayant adressé à l'Assemblée un mémoire dans lequel elle revendiquait la souveraineté sur l'île, Salicetti, le futur conventionnel, protesta vivement au nom de ses compatriotes. Il fut soutenu par Robespierre qui montra les Corses heureux de partager cette liberté assurée désormais à tous les Français et ajouta : « Nous devons regarder le peuple corse comme un des boulevards de la liberté, puisqu'il réunit le souvenir d'une antique liberté et le souvenir d'une récente oppression. » — *Note du traducteur.*

(2) Robespierre avait combattu de toutes ses forces le décret du marc d'argent. La « contradiction apparente aux principes démocratiques » était de réclamer la suspension d'un décret et cela en faveur d'une province. Sur ce dernier point, Robespierre obtint en partie gain de cause. — *Note du traducteur.*

enfin qu'il veut un traitement égal pour tous les ci-devant moines, (1) soit qu'ils appartiennent aux ordres mendiants ou qu'ils fassent partie des ordres rentés. Mais deux discours surtout méritent d'être reproduits *in extenso*. Le premier est du 9 février. Robespierre le prononça au sujet d'un rapport sur les troubles qui avaient lieu, vers cette époque, dans différentes parties de la France :

— M. Lanjuinais a proposé d'épuiser les voies de conciliation avant d'employer la force militaire contre le peuple qui a brûlé les châteaux...

D'Espreménil *(l'interrompant)* : Ce n'est pas le peuple, ce sont des brigands.

— ... Si vous voulez, je dirai : les citoyens accusés d'avoir brûlé les châteaux...

D'Espreménil : Dites donc des brigands !

— ... Je ne me servirai que du mot d' « hommes », et je caractériserai assez ces hommes en disant le crime dont on les accuse. La force militaire employée contre des hommes est un crime quand elle n'est pas absolument indispensable. Le moyen humain proposé par M. Lanjuinais est plus convenable que les propositions violentes de M. l'abbé Maury. Il ne nous est pas permis d'oublier que nous sommes dans un moment où tous les pouvoirs sont anéantis, où le peuple se trouve tout à coup soulagé d'une longue oppression ; il ne vous est

(1) La Constituante venait d'abolir les ordres religieux. — *Note du traducteur.*

pas permis d'oublier que les maux locaux dont on vous rend compte sont tombés sur ces hommes qu'à tort ou avec raison le Peuple accuse de son oppression et des obstacles apportés chaque jour à la liberté ; n'oubliez pas que des hommes égarés par le souvenir de leurs malheurs ne sont pas des coupables endurcis, et vous conviendrez que des exhortations peuvent les ramener et les calmer... L'Assemblée, à peine de manquer à la cause populaire qu'il est de son devoir de défendre, doit ordonner que les municipalités useront de tous les moyens de conciliation, d'exhortation et d'instruction, avant que la force militaire puisse être employée.

Il prononça le deuxième discours le 20 février, lorsqu'on proposa des aggravations à la loi martiale qu'il avait déjà combattue l'année précédente :

« Avant d'examiner les différents décrets, je dois vous exposer dans quelles circonstances et sous quels auspices ils vous sont présentés. Il y a peu de jours, sur le simple récit des événements du Quercy, l'Assemblée, par un décret, a ordonné la réunion des troupes soldées et des maréchaussées aux gardes nationales pour réprimer les désordres. Ce décret a paru insuffisant aux ministres, qui ont demandé, dans leur mémoire, que le pouvoir exécutif soit autorisé à déployer la terreur des armes. Ce mémoire a été renvoyé au comité, et, samedi, des membres de cette Assemblée vous ont fait des propositions conformes à celles des ministres. Qu'on me pardonne de n'avoir pu concevoir comment les moyens du despotisme pouvaient assurer la liberté ; une révolution faite par le peuple être protégée par

le déploiement ministériel de la force des armes. Il faudrait me démontrer que le royaume est à la veille d'une subversion totale : cette démonstration a paru nécessaire à ceux-là mêmes qui se joignent à la demande des ministres, puisqu'ils assurent qu'elle est acquise. Voyons si cela est vrai.

« Nous ne connaissons la situation du royaume que par ce qui a été dit par quelques membres sur les troubles du Quercy, et vous avez vu que ces troubles ne consistent qu'en quelques châteaux brûlés. Des châteaux ont le même sort dans l'Agénois. Nous nous rappelons avec plaisir que deux députés nobles (1) ont préféré à ce vain titre celui de défenseurs du peuple : ils vous ont conjurés de ne pas vous effrayer de ces événements, et ils ont présenté les principes que je développe aujourd'hui. Il y a encore quelques voies de fait en Auvergne et quelques-unes en Bretagne. Il est notoire que les Bretons ont calmé des émotions plus violentes : il est notoire que, dans cette province, ces accidents ne sont tombés que sur ces magistrats qui ont refusé la justice au peuple, qui ont été rebelles à vos décrets et qui s'obstinent à les mépriser. Les députés des contrées agitées m'ont assuré que les troubles se calment. Vous avez dû être rassurés à un certain point par le mémoire du garde des sceaux, plus effrayant par la force et l'exagération des expressions que par les faits : il en articule un seul, les malheurs arrivés à Béziers. Vous avez blâmé le peuple, vous avez donné une preuve touchante d'intérêt à ses

(1) MM. d'Aiguillon et Charles de Lameth. M. de Lameth, qui avait eu un de ses châteaux brûlé, plaida néanmoins la cause du peuple en cette circonstance. — *Note du traducteur.*

malheurs : vous avez vu qu'ils ne tiennent pas à une cause générale, mais qu'ils prennent leur source dans les contraintes exercées sur la perception d'un impôt odieux, (1) que le peuple croit détruit, et que, depuis le commencement de la révolution, il refuse de payer. Que ces faits ne nous inspirent donc aucune terreur. Rapportons maintenant les événements qui peuvent dissiper nos craintes.

« Vous savez quels moyens on a employés en Normandie pour soulever le peuple, pour égarer les habitants des campagnes; vous avez vu avec quelle candeur ils ont désavoué les signatures surprises et apposées à une adresse, ouvrage de sédition et de délire, rédigée par les artisans de l'aristocratie. Qui est-ce qui ignore qu'on a répandu avec profusion, dans les provinces belgiques, des libelles incendiaires, que les principes de l'insurrection ont été prêchés dans la chaire du Dieu de paix; que les décrets sur la loi martiale, sur les contributions, sur la suppression du clergé, ont été publiés avec soin; qu'on a caché tous ceux de vos décrets qui, non moins utiles, présentaient aux peuples des objets de bienfaisance faciles à saisir? Qu'on ne vienne donc pas calomnier le peuple! J'appelle le témoignage de la France entière : je laisse ses ennemis exagérer les voies de fait, s'écrier que la Révolution a été signalée par des barbaries : moi j'atteste tous les bons citoyens, tous les amis de la raison, que jamais révolution n'a coûté si peu de sang et de cruautés. Vous avez vu un peuple immense, maître de sa destinée, rentrer dans l'ordre au milieu de tous les pouvoirs abattus,

(1) L'impôt de la gabelle. — *Note du traducteur.*

de ces pouvoirs qui l'ont opprimé pendant tant de siècles; sa douceur, sa modération inaltérables ont seules déconcerté les manœuvres de ses ennemis, et on l'accuse devant ses représentants !

« A quoi tendent ces accusations? Ne voyez-vous pas le royaume divisé ? Ne voyez-vous pas deux partis, celui du peuple et celui de l'aristocratie et du despotisme ? Espérons que la Constitution sera solidement affermie; mais reconnaissons qu'il reste encore à faire : grâce au zèle avec lequel on a égaré le peuple par des libelles et déguisé les décrets, l'esprit public n'a pas encore pris l'ascendant si nécessaire. Ne voyez-vous pas qu'on cherche à énerver les sentiments généreux du peuple, pour le porter à préférer un paisible esclavage à une liberté achetée au prix de quelques agitations et de quelques sacrifices? Ce qui formera l'esprit public, ce qui déterminera s'il doit pencher vers la liberté ou se reporter vers le despotisme, ce sera l'établissement des assemblées administratives. Mais si l'intrigue s'introduisait dans les élections, si la législature suivante pouvait ainsi se trouver composée des ennemis de la Révolution, la liberté ne serait plus qu'une vaine espérance que nous aurions présentée à l'Europe. Les nations n'ont qu'un moment pour devenir libres : c'est celui où l'excès de la tyrannie doit faire rougir de défendre le despotisme. Ce moment passé, les cris des bons citoyens sont dénoncés comme des actes de sédition; la servitude reste, la liberté disparaît. En Angleterre, une loi sage ne permet pas aux troupes d'approcher des lieux où se font chaque année les élections; et dans les agitations incertaines d'une révolution, on nous propose de dire au pouvoir exécutif : envoyez des

troupes où vous voudrez, effrayez les peuples, gênez les suffrages, faites pencher la balance dans les élections !

« Dans ce moment même, des villes ont reçu des garnisons extraordinaires qui ont, par la terreur, servi à violer la liberté du peuple, à élever aux places municipales des ennemis cachés de la Révolution. Ce malheur est certain ; je le prouverai, et je demande pour cet objet une séance extraordinaire. Prévenons ce malheur ; réparons-le par une loi que la liberté et la raison commandent à tout peuple qui veut être libre, qu'elles ont commandée à une nation qui s'en sert avec une respectueuse constance pour maintenir une constitution à laquelle elle reconnaît des vices; mais ne proclamons pas une nouvelle loi martiale contre un peuple qui défend ses droits, qui recouvre sa liberté. Devons-nous déshonorer le patriotisme en l'appelant esprit de sédition, et honorer l'esclavage par le nom d'amour de l'ordre et de la paix ? Non; il faut prévenir les troubles par des moyens plus analogues à la liberté. Si l'on aime véritablement la paix, ce ne sont pas des lois martiales qu'il faut présenter au peuple : elles donneraient de nouveaux moyens d'amener des troubles ; lorsqu'il sera porté quelque cause à notre tribunal, protégez la cause, protégez les principes populaires.

« Tout cet empire est couvert des citoyens armés par la liberté ; ils repousseront les brigands pour défendre leurs foyers. Rendons au peuple ses véritables droits ; protégeons, je le répète, protégeons les principes patriotiques, attaqués dans tant d'endroits divers ; ne souffrons pas que des soldats armés aillent opprimer les bons citoyens, sous le prétexte de les défendre ; ne remettons pas le sort de la Révolution dans les mains

de chefs militaires; faisons sortir des villes ces soldats armés qui effraient le patriotisme pour détruire la liberté. »

Mais il prêchait à des sourds, et la loi néfaste fut votée par laquelle la bourgeoisie en armes devait mettre en scène la fusillade meurtrière du 17 juillet 1791 au Champ de Mars. Et ce massacre devait à son tour exciter dans l'âme du peuple une haine profonde et la soif de la vengeance ; de sorte que plus d'un acte violent de 1792 et de 1793 devient par là explicable.

Le mois de mars amena le discours sur le droit de triage, c'est-à-dire le droit de prise accordée aux seigneurs par l'ordonnance royale de 1669 sur un tiers des biens communaux ; (1) le discours pour la mise en liberté de toutes les personnes emprisonnées en vertu de lettres de cachet ; (2) le discours contre la motion

---

(1) «... Il est impossible d'y voir autre chose qu'une spoliation violente qui ne peut jamais constituer un titre de propriété... Pourra-t-on m'objecter que cette logique blesse la propriété ? Mais que l'on nous dise donc quel est le véritable propriétaire, de celui qui a été dépouillé de son bien par la force ou de celui entre les mains duquel sont passées ses dépouilles ? Qu'importe que ces biens aient été acquis à titre onéreux ou à titre gratuit ? Ils étaient sacrés comme le contrat de vente, ou le contrat de donation. L'acte qui en a dépouillé les peuples au profit de quelques hommes privilégiés, n'était qu'une infraction absurde aux premiers principes de la justice et de l'humanité. Il faut opter entre l'ordonnance de 1669 et la justice éternelle... »

Le droit de triage fut aboli pour l'avenir, mais on perdit l'occasion de reconstituer les biens communaux, ainsi que le demandait Robespierre. — *Note du traducteur.*

(2) « ... Si quelque chose peut nous affecter, c'est le regret de siéger depuis dix mois, sans avoir encore prononcé la liberté de ces malheureux, victimes d'un pouvoir arbitraire. L'assemblée sera sans doute étonnée de voir que, lorsqu'il est question de la cause de l'innocence, on lui parle sans cesse, non pas de ces infortunés, détenus, souvent pour leurs vertus, pour avoir laissé échapper

qui avait été faite de n'admettre aux assemblées électorales que les personnes qui justifieraient du payement de la contribution patriotique extraordinaire ; (1) enfin le discours contre les commissaires royaux qui devaient être placés, pour les surveiller, auprès des autorités communales et des tribunaux. Tous ces discours ne pouvaient qu'augmenter la rage des esprits rétrogrades

---

quelques preuves d'énergie et de patriotisme; mais qu'on fixe son attention sur des hommes emprisonnés à la sollicitation des familles. Vous n'avez pas, sans doute, oublié cette maxime : *Il vaut mieux faire grâce à cent coupables, que de punir un seul innocent.* Je propose pour amendement au premier article que tous ceux qui seront détenus seront mis en liberté le jour même de la publication du présent décret, et que dans huit jours votre décret sera publié. — *Note du traducteur.*

(1) M. Lambert, contrôleur des finances sous Necker, ayant, vers cette époque, accusé Robespierre d'être l'auteur d'une prétendue lettre déclamatoire contre la régie des impôts, Robespierre répondit par une lettre rendue publique où on lit : « Je vous prie de croire que les représentants du peuple n'écrivent point de lettres incendiaires et pleines de déclamations.

« Je ne sais si les coupables manœuvres des ennemis de la Révolution renferment aussi le moyen extrême de fabriquer des lettres pour les imputer aux membres de l'Assemblée nationale qui ont signalé leur zèle pour la cause populaire, mais je défie qui que ce soit de produire celle dont vous me parlez d'une manière si vague. » Après s'être défendu de vues semblables, Robespierre ajoutait : « Je finis, monsieur, en vous répétant que je ne me suis pas montré assez zélé partisan de l'aristocratie pour qu'on puisse me soupçonner sans absurdité, de vouloir seconder ses vues en troublant la perception légitime des impôts; que, quoi que puissent dire les ennemis des défenseurs du peuple, c'est nous qui recommandons, non sans succès, l'ordre et la tranquillité; c'est nous qui aimons sincèrement la paix, non pas à la vérité la paix des esclaves, si scrupuleusement exigée par les despotes, qui consiste à souffrir en silence la servitude et l'oppression, mais la paix d'une nation magnanime, qui fonde la liberté en veillant avec une défiance nécessaire sur tous les mouvements des ennemis déclarés ou secrets qui la menacent. »

Dans le débat sur le paiement de la contribution patriotique, Robespierre insista particulièrement pour qu'on fît cesser les inquiétudes et qu'on ramenât les esprits à la confiance. — *Note du traducteur.*

contre Robespierre, et ils dépassèrent, dans leurs journaux, toute mesure. C'est ainsi, par exemple, que Royou et Mallet du Pan, deux fanatiques de la monarchie absolue, écrivirent dans les *Actes des Apôtres* qu'on devrait agir à l'égard de Robespierre et des autres démagogues comme les paysans font avec les crapauds, c'est-à-dire les empaler et les brûler à petit feu sur les ruines de la Bastille. Robespierre ne répondit que par un silence méprisant à toutes ces amabilités, bien qu'il eût déjà son propre journal *l'Union ou le Journal de la liberté*, qui paraissait rédigé simultanément en français et en anglais. Mais il avait trop le respect et de lui-même et de la liberté de la presse, pour ne pas différer d'opinion sur ce point avec ce *grand* homme d'État (1) qui a fait imprimer à l'avance, afin de gagner du temps, les plaintes pour offenses envers sa personne. Robespierre, lui, pensait qu'il faut supporter les excès de la presse par amour pour la liberté.

En avril s'ouvrirent les débats sur l'organisation judiciaire ; ils devaient occuper l'Assemblée pendant tout le mois. Robespierre prit fréquemment la parole dans ces discussions; mais quoique ces discours soient pleins des pensées les plus fécondes et mériteraient d'être offerts à nos lecteurs, nous devons nous borner, pour ne pas dépasser les limites que nous nous sommes tracées, à en marquer l'esprit et les tendances. Robespierre est, cela va sans dire, partisan du jury, institution dans laquelle il voit la base la plus essentielle de la liberté; mais, rompant avec les autres orateurs qui

(1) Bismarck. — *Note du traducteur.*

avaient soutenu le jury, il voudrait qu'on l'étendît aux affaires civiles :

« Quelle différence peut-on trouver entre ces deux parties distinctes de notre procédure ? Dans l'une, il s'agit de l'honneur et de la vie ; dans l'autre, de l'honneur et de la fortune. Si l'ordre judiciaire au criminel sans jurés est insuffisant pour garantir ma vie et mon honneur, il l'est également au civil, et je réclame les jurés pour mon honneur et ma fortune. On dit que cette institution au civil est impossible ; des hommes qui veulent être libres et qui en ont senti le besoin sont capables de surmonter toutes les difficultés. »

D'après ses vues, il y aurait eu, dans chaque département, 600 jurés élus dans les différents districts par les électeurs ordinaires. On devait tirer au sort huit de ces jurés pour former le jury d'accusation, lequel se réunirait une fois par semaine ; et seize jurés pour le jury de jugement, qui se réunirait une fois par mois. L'accusé peut récuser tous les jurés. Il ne saurait y avoir condamnation qu'à l'unanimité. L'élection des jurés doit être entièrement libre, elle a lieu par le peuple. Les témoignages doivent être écrits. Aucun accusé ne peut être condamné si les preuves exigées par la loi n'existent pas ; aucun accusé ne peut être condamné si elles ne viennent pas à la connaissance des jurés ou n'entraînent pas leur conviction. L'homme reconnu innocent est indemnisé aux frais de l'État. (1) Chacun peut exercer le droit d'accusation. L'accusé a le droit de se faire défendre

(1) Robespierre obtint gain de cause sur ce point à la Convention qui vota une loi *ad hoc*. — *Note du traducteur.*

par la personne qu'il désire. Robespierre demanda ensuite qu'afin de veiller sur la loi et la Constitution, il fût formé une Cour de Cassation dans le sein du Corps législatif et que cette Cour de Cassation fût renouvelée le plus souvent possible. Il demanda aussi que les tribunaux militaires ou conseils de guerre fussent composés par moitiés égales d'officiers et de soldats et il réclama l'abrogation de toute inégalité dans les peines. Il réclama avec insistance la suppression immédiate du Châtelet et l'établissement, dans la capitale, d'une Haute Cour de justice chargée de juger les crimes contre la Nation, car elle doit décider sur de hauts personnages, —« le faible ne conspire pas contre la Nation, » — et elle doit être environnée d'une puissante opinion publique servant de contrepoids au danger menaçant de la corruption. Tous les juges de toutes les instances sortent de la libre élection populaire et il faut veiller à ce que les brevets délivrés par le roi ne puissent pas dans leurs formes éveiller cette erreur que les juges sont placés ou sanctionnés par le roi. Il délimite avec une grande sagacité les attributions réciproques des nouveaux juges de paix et de la gendarmerie, et subordonne celle-ci à ceux-là parce qu'elle ne doit être que leur organe exécutif.

Si nous avons dû résumer très brièvement les idées exposées par Robespierre, à la Constituante, sur l'organisation de la justice, nous ne pouvons nous refuser à donner textuellement son discours du 30 mai contre la *peine de mort :*

« La nouvelle ayant été portée à Athènes que des citoyens avaient été condamnés à mort dans la ville

d'Argos, on courut dans les temples et on conjura les Dieux de détourner des Athéniens des pensées si cruelles et si funestes. Je viens prier non les Dieux, mais les législateurs, qui doivent être les organes et les interprètes des lois éternelles que la divinité a dictées aux hommes, d'effacer du code des Français les lois de sang qui commandent des meurtres juridiques, et que repoussent leurs mœurs et leur constitution nouvelle. Je veux leur prouver : 1° que la peine de mort est essentiellement injuste ; 2° qu'elle n'est pas la plus réprimante des peines, et qu'elle multiplie les crimes beaucoup plus qu'elle ne les prévient.

« Hors de la société civile, qu'un ennemi acharné vienne attaquer mes jours, ou que, repoussé vingt fois, il revienne encore ravager le champ que mes mains ont cultivé, puisque je ne puis opposer que mes forces individuelles aux siennes, il faut que je périsse ou que je le tue ; et la loi de la défense naturelle me justifie et m'approuve. Mais la société, quand la force de tous est armée contre un seul, quel principe de justice peut l'autoriser à lui donner la mort ? Quelle nécessité peut l'en absoudre ? Un vainqueur qui fait mourir ses ennemis captifs est appelé barbare ! Un homme qui fait égorger un enfant, qu'il peut désarmer et punir, paraît un monstre ! Un accusé que la société condamne n'est tout au plus pour elle qu'un ennemi vaincu et impuissant : il est devant elle plus faible qu'un enfant devant un homme fait.

« Ainsi, aux yeux de la vérité et de la justice, ces scènes de mort qu'elle ordonne avec tant d'appareil ne sont autre chose que de lâches assassinats, que des crimes solennels, commis, non par des individus, mais

par des nations entières, avec des formes légales. Quelque cruelles, quelque extravagantes que soient ces lois, ne vous en étonnez plus. Elles sont l'ouvrage de quelques tyrans ; elles sont les chaînes dont ils accablent l'espèce humaine ; elles furent écrites avec du sang. « Il n'est point permis de mettre à mort un citoyen romain. » Telle était la loi que le peuple avait portée : mais Sylla vainquit, et dit : *Tous ceux qui ont porté les armes contre moi sont dignes de mort*. Octave et les compagnons de ses forfaits confirmèrent cette loi.

« Sous Tibère, avoir loué Brutus fut un crime digne de mort. Caligula condamna à mort ceux qui étaient assez sacrilèges pour se déshabiller devant l'image de l'empereur. Quand la tyrannie eut inventé les crimes de lèse-majesté, qui étaient ou des actions indifférentes, ou des actions héroïques, qui eût osé penser qu'elles pouvaient mériter une peine plus douce que la mort, à moins de se rendre coupable lui-même de lèse-majesté ?

« Quand le fanatisme, né de l'union monstrueuse de l'ignorance et du despotisme, inventa à son tour les crimes de lèse-majesté divine, quand il conçut dans son délire de venger Dieu lui-même, ne fallut-il pas qu'il lui offrît aussi du sang, et qu'il le mît au moins au niveau des monstres qui se disaient ses images ?

« La peine de mort est nécessaire, disent les partisans de l'antique et barbare routine ; sans elle il n'est point de frein assez puissant pour le crime. Qui vous l'a dit ? Avez-vous calculé tous les ressorts par lesquels les lois pénales peuvent agir sur la sensibilité humaine ? Hélas ! avant la mort, combien de douleurs physiques et morales l'homme ne peut-il pas endurer.

« Le désir de vivre cède à l'orgueil, la plus impé-

rieuse de toutes les passions qui maîtrisent le cœur de l'homme; la plus terrible de toutes les peines pour l'homme social, c'est l'opprobre, c'est l'accablant témoignage de l'exécration publique. Quand le législateur peut frapper les citoyens par tant d'endroits et de tant de manières, comment pourrait-il se croire réduit à employer la peine de mort? Les peines ne sont pas faites pour tourmenter les coupables, mais pour prévenir le crime par la crainte de les encourir.

« Le législateur qui préfère la mort et les peines atroces aux moyens plus doux qui sont en son pouvoir, outrage la délicatesse publique, émousse le sentiment moral chez le peuple qu'il gouverne, semblable à un précepteur malhabile qui, par le fréquent usage des châtiments cruels, abrutit et dégrade l'âme de son élève; enfin, il use et affaiblit les ressorts du gouvernement, en voulant les tendre avec plus de force.

« Le législateur qui établit cette peine, renonce à ce principe salutaire, que le moyen le plus efficace de réprimer les crimes est d'adapter les peines au caractère des différentes passions qui les produisent, et de les punir, pour ainsi dire, par elles-mêmes. Il confond toutes les idées, il trouble tous les rapports, et contrarie ouvertement le but des lois pénales.

« La peine de mort est nécessaire, dites-vous? Si cela est, pourquoi plusieurs peuples ont-ils su s'en passer? Par quelle fatalité ces peuples ont-ils été les plus sages, les plus heureux et les plus libres? Si la peine de mort est la plus propre à prévenir les grands crimes, il faut donc qu'ils aient été plus rares chez les peuples qui l'ont adoptée et prodiguée. Or, c'est précisément tout le contraire. Voyez le Japon : nulle part la peine de mort et

les supplices ne sont autant prodigués ; nulle part les crimes ne sont ni si fréquents, ni si atroces. On dirait que les Japonais veulent disputer de férocité avec les lois barbares qui les outragent et qui les irritent. Les républiques de la Grèce, où les peines étaient modérées, où la peine de mort était ou infiniment rare ou absolument inconnue, offraient-elles plus de crimes et moins de vertu que les pays gouvernés par des lois de sang ? Croyez-vous que Rome fut souillée par plus de forfaits lorsque, dans les jours de sa gloire, la loi *Porcia* eut anéanti les peines sévères portées par les rois et par les décemvirs, qu'elle ne le fut sous Sylla qui les fit revivre, et sous les empereurs qui en portèrent la rigueur à un excès digne de leur infâme tyrannie ? La Russie a-t-elle été bouleversée depuis que le despote qui la gouverne a entièrement supprimé la peine de mort, comme s'il eût voulu expier par cet acte d'humanité et de philosophie le crime de retenir des millions d'hommes sous le joug du pouvoir absolu ?

« Écoutez la voix de la justice et de la raison : elle nous crie que les jugements humains ne sont jamais assez certains pour que la société puisse donner la mort à un homme condamné par d'autres hommes sujets à l'erreur. Eussiez-vous imaginé l'ordre judiciaire le plus parfait, eussiez-vous trouvé les juges les plus intègres et les plus éclairés, il restera toujours quelque place à l'erreur ou à la prévention. Pourquoi vous interdire le moyen de les réparer ? pourquoi vous condamner à l'impuissance de tendre une main secourable à l'innocence opprimée ? Qu'importent ces stériles regrets, ces réparations illusoires que vous accordez à une ombre vaine, à une cendre insen-

sible ? Elles sont les tristes témoignages de la barbare témérité de vos lois pénales. Ravir à l'homme la possibilité d'expier son forfait par son repentir ou par des actes de vertu, lui fermer impitoyablement tout retour à la vertu, à l'estime de soi-même, se hâter de le faire descendre, pour ainsi dire, dans le tombeau encore tout couvert de la tache récente de son crime, est à mes yeux le plus horrible raffinement de la cruauté.

« Le premier devoir du législateur est de former et de conserver les mœurs publiques, source de toute liberté, source de tout bonheur social ; lorsque pour courir à un but particulier, il s'écarte de ce but général et essentiel, il commet la plus grossière et la plus funeste des erreurs.

« Il faut donc que la loi présente toujours aux peuples le modèle le plus pur de la justice et de la raison. Si, à la place de cette sévérité puissante, de ce calme modéré qui doit les caractériser, elles mettent la colère et la vengeance ; si elles font couler le sang humain qu'elles peuvent épargner et qu'elles n'ont pas le droit de répandre, si elles étalent aux yeux du peuple des scènes cruelles et des cadavres meurtris par des tortures, alors elles altèrent dans le cœur des citoyens les idées du juste et de l'injuste, elles font germer au sein de la société des préjugés féroces qui en produisent d'autres à leur tour. L'homme n'est plus pour l'homme un objet si sacré ; on a une idée moins grande de sa dignité quand l'autorité publique se joue de sa vie. L'idée du meurtre inspire bien moins d'effroi, lorsque la loi même en donne l'exemple et le spectacle ; l'horreur du crime diminue dès qu'elle ne le

punit plus que par un autre crime. Gardez-vous bien de confondre l'efficacité des peines avec l'excès de la sévérité : l'un est absolument opposé à l'autre. Tout seconde les lois modérées ; tout conspire contre les lois cruelles.

« On a observé que dans les pays libres, les crimes étaient plus rares, et les lois pénales plus douces ; toutes les idées se tiennent. Les pays libres sont ceux où les droits de l'homme sont respectés, et où, par conséquent, les lois sont justes. Partout où elles offensent l'humanité par un excès de rigueur, c'est une preuve que la dignité de l'homme n'y est pas connue, que celle du citoyen n'existe pas ; c'est une preuve que le législateur n'est qu'un maître qui commande à des esclaves, et qui les châtie impitoyablement suivant sa fantaisie. Je conclus à ce que la peine de mort soit abrogée. » (1)

---

(1) Plus tard, quand Robespierre eut à se prononcer dans le procès du roi, il ne renia pas ses opinions antérieures, comme on l'a dit : car, au moment même où il se décida pour la mort, il motiva longuement son vote et dans cet exposé de motifs, nous trouvons les paroles suivantes : « Pour moi, j'abhorre la peine de mort prodiguée par vos lois, et je n'ai pour Louis ni amour ni haine : je ne hais que ses forfaits. J'ai demandé l'abolition de la peine de mort à l'Assemblée que vous nommez encore Constituante, et ce n'est pas ma faute si les premiers principes du droit et de la raison lui ont paru des hérésies morales et politiques. Mais, si vous ne vous avisâtes jamais de les réclamer en faveur de tant de malheureux dont les délits sont moins les leurs que ceux du gouvernement, par quelle fatalité vous en souvenez-vous seulement pour plaider la cause du plus grand de tous les criminels ? »

Quelques jours après, un ami de Robespierre, Lepelletier de Saint-Fargeau, ayant été frappé à mort par le garde du corps Pâris, Bazire proposa à la Convention de voter la condamnation à mort sans jugement pour celui qui cacherait le meurtrier. Robespierre fit écarter cette motion : « Ce n'est pas au moment, dit-il, où vous allez effacer la peine de mort du code de vos lois, que vous devez adopter une proposition aussi cruelle. » Ainsi, au

Robespierre ne négligeait aucune occasion de soutenir les prérogatives de la nation et de réclamer un seul droit pour tous ceux qui ont le titre d'hommes. C'est ainsi qu'il parla de la manière la plus énergique au sujet des troubles qui avaient éclaté à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées) lors des élections municipales; qu'il combattit éloquemment tout cens, et s'exprima en faveur du suffrage universel et libre; car c'était pour lui une atrocité qu'on voulût faire de l'argent le critérium de la capacité politique; et certes, on aurait épargné à la Révolution tous les actes sanguinaires qui allaient plus tard la compromettre, si on eût écouté la voix de Robespierre en rejetant ces inégalités au lieu de les introduire dans la Constitution; car un tel fait devait ulcérer les âmes dans la masse de ceux qui ne possèdent rien. (1) Il réclama encore la liberté de la

---

début de 1793, Robespierre croyait encore à la possibilité d'abolir la peine de mort.

Les circonstances devaient en décider autrement. Quant à la part de responsabilité qui revient à Robespierre dans les mesures par lesquelles la Révolution crut devoir se défendre, nous l'examinerons longuement dans la suite. — *Note du traducteur.*

(1) C'est au milieu de ces discussions sur le suffrage universel que se place la rupture de Robespierre avec son ancien ami, M. de Beaumetz, député de la noblesse d'Artois. Dès le début des Etats généraux, M. de Beaumetz avait montré des tendances peu libérales; il s'était opposé, par exemple, à la fusion des trois ordres et il avait agi avec beaucoup de duplicité, comme on voit Robespierre s'en plaindre à son ami Buissart. Les discussions de l'Assemblée mirent en relief les différences d'opinions de Robespierre et de Beaumetz. On se souvient, d'autre part, du discours prononcé par Robespierre en faveur des petits propriétaires artésiens et de leur droit de vote. Lors de la discussion sur les élections de Saint-Jean-de-Luz, Robespierre ayant pris l'Artois comme exemple, M. de Beaumetz, irrité, l'apostropha dans les termes les plus grossiers en présence de plusieurs de ses collègues. « Vous trahissez les intérêts de votre pays », lui répondit simplement Robespierre en lui tournant le dos. Outré de ce dédain,

chasse ; et une indemnité aux tenanciers de biens ecclésiastiques, lors de l'abolition du fermage, comme le réclamaient la prudence et la justice ; mais l'Assemblée n'y consentit pas, car elle était bien loin d'accorder à la classe ouvrière la même attention qu'à la classe moyenne aisée, dont elle était issue pour la plus grande part et dont elle fondait la domination à la place de l'ancien régime ; elle ne le suivit pas davantage quand il fit la peinture des dangers

---

M. de Beaumetz écrivit à son père une longue diatribe contre son collègue en le priant de la faire circuler dans toute la province d'Artois : pour noircir Robespierre, il avait recours à la calomnie, et il l'accusait, en dénaturant deux de ses discours, de vouloir faire augmenter les contributions directes dans la province d'Artois. Cette lettre excita un vrai soulèvement d'opinion, aussi bien à Arras que dans la campagne. Robespierre en fut averti par une lettre de son frère Augustin qui le suppliait de répondre au libelle de Beaumetz et se terminait ainsi : « Je tremble lorsque je réfléchis aux dangers qui t'environnent. Donne-nous de tes nouvelles ; rends compte au public de ta motion et de la scène scandaleuse que tu as essuyée de la part d'un ennemi du peuple. Il faut que tes vertus, ton patriotisme triomphent ; il faut convaincre les ignorants pour que le succès soit certain. Adieu, je t'embrasse les larmes aux yeux. » Robespierre adressa une lettre rendue publique, à M. de Beaumetz. Après avoir réfuté victorieusement les calomnies, il montre qu'il avait toujours combattu de nouveaux impôts, même avant la Révolution, et les gratifications scandaleuses accordées par les Etats d'Artois à de hauts fonctionnaires et en particulier à Beaumetz. Robespierre terminait cette lettre, fort longue et fort intéressante, par des lignes où se montre toute l'élévation de son caractère : « Vous avez dû vous apercevoir que nous ne pouvons ni envisager les objets sous les mêmes rapports, ni nous rencontrer sur la même route. Cette obstination à heurter tous les intérêts qui ne sont pas l'intérêt public, que vous appelez esprit factieux ; ce refus persévérant de composer avec les préjugés, avec les passions ou viles ou cruelles, qui depuis tant de siècles ont opprimé les hommes, qui vous semble le comble de la témérité ; ce sentiment invincible par lequel on est forcé de réclamer sans cesse les droits sacrés de l'infortune et de l'humanité, contre l'injustice et la tyrannie, avec la certitude de ne recueillir de cette conduite que haine, vengeance et calomnie ; vous n'ignorez pas que ce n'est point là le chemin qui conduit aux honneurs et à la fortune... Vous savez combien la complaisance, la

auxquels on exposait la patrie en prenant des mesures violentes contre les masses agitées par les abus. Il déploya la même sagacité politique en voulant conserver aux assemblées parisiennes de district, jusqu'à l'affermissement de la Constitution, le droit de se réunir aussi souvent qu'elles le voudraient et, plus tard, au moins une fois par mois, afin de fournir à l'opinion publique les moyens de se former des idées sur tous les objets et d'exprimer ses vues.

---

souplesse et l'intrigue sont des moyens plus sûrs et plus faciles, et vous savez bien aussi qu'il n'est pas en mon pouvoir de les employer. Je ne crois pas même y avoir intérêt. Non. J'ai été appelé par le vœu du peuple à défendre ses droits, dans la seule Assemblée où depuis l'origine du monde, ils aient été invoqués et discutés ; dans la seule où ils aient jamais pu triompher, au milieu des circonstances presque miraculeuses que l'éternelle Providence s'était plu à rassembler, pour assurer aux représentants de la nation française le pouvoir de rétablir sur la terre l'empire de la justice et de la raison ; pour rendre à l'homme ses vertus, son bonheur et sa dignité première. J'ai rempli autant qu'il était en moi la tâche sublime qui nous était imposée ; je n'ai transigé ni avec l'orgueil, ni avec la force, ni avec la séduction ; toute espérance, toute vue d'intérêt personnel fondée sur une pareille mission, m'a toujours paru un crime et un opprobre. Je ne m'inquiète pas si mes concitoyens le savent ou l'ignorent, que le succès de vos calomnies et celles de vos adhérents aient répondu ou non à votre attente ; il me suffit de les avoir servis selon mon pouvoir ; et, sans rien désirer, sans rien souhaiter de personne j'ai déjà obtenu la seule récompense que je pouvais ambitionner... Puissiez-vous la désirer un jour !... » On peut rapprocher ces lignes de celles qui se trouvent dans la deuxième adresse au peuple artésien écrite par Robespierre au début de la Révolution : « J'ai un cœur droit, une âme ferme ; je n'ai jamais su plier sous le joug de la bassesse et de la corruption... si l'on a un reproche à me faire, c'est celui de n'avoir jamais dit : Oui, lorsque ma conscience me criait de dire : Non... ; de n'avoir jamais fait ma cour aux puissances de mon pays, dont je me suis toujours cru indépendant, quelques efforts que l'on ait tentés pour me persuader qu'il n'en coûte rien pour se présenter, en se courbant, dans l'antichambre d'un grand, que particulier l'on n'aime pas, que citoyen on déteste... » Nous avons tenu à raconter l'incident Beaumetz, d'abord parce qu'il est significatif pour Robespierre, ensuite parce qu'il a donné lieu à beaucoup de calomnies contre ce dernier. — *Note du traducteur.*

Le 15 mai, le ministre Montmorin-Saint-Herem fit à l'Assemblée une communication d'où on pouvait inférer que le roi se préparait à des armements en cas de guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. Ce fut le point de départ de longs débats sur cette question : A qui revient le droit de déclarer la guerre et de conclure la paix? La réponse à cette question peut montrer à elle seule si un peuple est vraiment libre ou s'il ne l'est *qu'en apparence.* C'est pourquoi Robespierre demanda que le droit de déclarer la guerre fût confié à la nation et non au gouvernement : « Il faut déléguer ce pouvoir à celui qui a le moins d'intérêt à en abuser; le corps législatif n'en peut jamais abuser. Mais c'est le roi, armé d'une puissante dictature, qui peut le rendre formidable, qui peut attenter à la liberté, à la Constitution. Le roi sera toujours tenté de déclarer la guerre pour augmenter sa prérogative : les représentants de la nation auront toujours un intérêt direct et même personnel à empêcher la guerre. Dans un instant, ils vont rentrer dans la classe des citoyens et la guerre frappe sur tous les citoyens... Comme si les querelles des rois pouvaient encore être celles des peuples... » Mais l'Assemblée, tout en réservant au Corps législatif le droit de déclarer la guerre, n'accorda pas moins au gouvernement le droit de la proposer. Quand la loi vint en discussion, Robespierre essaya encore, au nom des mêmes arguments, de détourner le péril qu'il prévoyait pour le pays : « Quand je vois la route qu'ont suivie ceux qui veulent avoir de l'influence sur nos délibérations, je ne trouve que des motifs de défiance. Ceux pour qui la guerre est le premier des besoins parce qu'ils y reconnaissent le meilleur moyen de pou-

voir s'opposer à la Révolution, qui les désespère, ceux-là n'envisagent pas les choses de la même manière que moi. »

Mais il eut gain de cause quand il défendit l'élection des prêtres par le peuple : « Toutes les fonctions publiques ont pour but l'ordre et le bonheur de la société; comme les ecclésiastiques sont des fonctionnaires institués pour le bien de la société, il s'ensuit que le peuple doit les nommer et que la société a seule le droit de fixer leur traitement. » Lorsque fut discutée la question des traitements, il supplia l'Assemblée de ne point perdre de vue que le fondateur du christianisme, pauvre et bienfaisant, avait voulu que ses disciples fussent pauvres : « Il savait qu'ils seraient corrompus par les richesses; il savait que les plus riches ne sont pas les plus généreux ». (1)

Robespierre montra de la manière la plus frappante, dans la séance du 25 juin, combien il se laissait peu guider par des mobiles d'intérêt personnel, combien il était disposé, au contraire, à parcourir immuablement la voie que lui traçait sa conscience, et sans égard à

---

(1) Cette phrase est empruntée au discours du 16 juin. Lorsque les traitements des évêques vinrent en discussion, le 22 juin, Robespierre s'éleva contre les chiffres proposés par quelques représentants : « Quelle est donc la générosité qui convient à une nation grande ou petite et à ses représentants? Elle doit embrasser sans doute l'universalité des citoyens; elle doit avoir surtout pour objet la classe la plus nombreuse et la plus infortunée. Elle ne consiste pas à s'attendrir exclusivement sur le sort de quelques individus *condamnés à recevoir un traitement de trente mille livres de rente*. Pour moi, je la réclame au nom de la justice et de la raison, pour la multitude innombrable de nos concitoyens dépouillés par tant d'abus ; pour les pères de famille qui ne peuvent nourrir les nombreux citoyens qu'ils ont donnés à la patrie; pour la foule des ecclésiastiques pauvres qui ont vieilli dans les travaux d'un ministère actif et qui n'ont recueilli que des infirmités et la misère, dont les

l'opinion publique. Ce jour-là, guidé par le seul amour de la justice, il défendit le représentant Lautrec, (1) son adversaire politique, arrêté à cause de ses manœuvres contre-révolutionnaires. Robespierre se prononça hautement pour l'inviolabilité des représentants de la nation : « Qu'est-ce que l'inviolabilité? Ce n'est point un privilège, et cependant c'est quelque chose de plus que le droit commun des autres citoyens. Il est de principe qu'aucune puissance ne doit s'élever au-dessus du corps représentatif de la Nation, qu'aucun corps ne peut décider des destinées des représentants... Mais, dira-t-on, s'ils sont coupables, ils doivent être punis! Oui, sans doute, il faut réduire la question à ce point. Peut-il exister un tribunal qui puisse déclarer coupables les représentants de la nation? Si l'on répond affirmativement, il est évident que ce tribunal sera l'arbitre de leur destinée. S'il ne peut décider de leur sort sous forme de procès, il le pourra avec des formes et par des jugements iniques; et l'inviolabilité détruite, l'indépendance des représentants de la Nation n'existe plus... Pour que les représentants de la Nation jouissent de

---

touchantes réclamations retentissent tous les jours à nos oreilles. Vous avez à choisir entre eux et les évêques. Soyez généreux comme des législateurs, comme les représentants du peuple, et non comme des hommes froids et frivoles qui ne savent accorder leur intérêt qu'aux prétendues pertes de ceux qui mesurent leurs droits sur leurs anciennes usurpations, sur leurs besoins factices et dévorants, et qui refusent leur compassion aux véritables misères de l'humanité. » L'attitude de Robespierre est d'autant plus à relever que sa lutte contre l'hébertisme, sous la Convention, et que son amitié avec certains membres du clergé démocrates et irréprochables, comme Grégoire et Royer, l'ont exposé à beaucoup de calomnies; mais il commit une erreur en s'ingérant, avec ses collègues à la Constituante, dans les questions de discipline ecclésiastique qui ne sont pas du ressort de la société civile. — *Note du traducteur.*

(1) M. de Toulouse-Lautrec. — *Note du traducteur.*

l'inviolabilité, il faut qu'ils ne puissent être attaqués par aucun pouvoir particulier. Aucune décision ne peut les frapper, si elle ne vient d'un pouvoir égal à eux et il n'y a pas de pouvoir de cette nature. Il existe un pouvoir supérieur aux représentants de la Nation, c'est la Nation elle-même. Si elle pouvait se rassembler en corps, elle serait leur véritable juge... Si vous ne consacrez ces principes, vous rendez le Corps législatif dépendant d'un pouvoir inférieur qui, pour le dissoudre, n'aurait qu'à décréter chacun de ses membres. Il peut le réduire à la nullité, et toutes ces idées si vraies, si grandes d'indépendance et de liberté ne sont plus que des chimères. »

En 1781, quelques hommes libéraux du canton suisse de Fribourg avaient essayé de secouer le joug du patriciat; mais ils échouèrent dans leur tentative et quatre d'entre eux, Rossier, Chapuis, Sudan et Huguenot, furent condamnés aux galères dans le bagne de Brest. (1) Les deux premiers y avaient succombé sous le poids des souffrances; Sudan et Huguenot, au contraire, reçurent la liberté par les soins de l'Assemblée nationale. En partant, ils voulurent apporter à celle-ci l'expression de leur gratitude; mais si grands étaient encore les préjugés de la majorité, dans l'Assemblée constituante, qu'elle repoussa leur demande, malgré l'intervention chaleureuse de Robespierre, parce qu'une ancienne ordonnance interdisait aux galériens de s'approcher de la cour. La liberté d'esprit témoignée par Robespierre en cette occasion lui valut de la part d'une

(1) Comparer mon ouvrage : *Trois Martyrs suisses de la liberté au siècle dernier (Drei schweizer Freiheits-Martyrer des vorigen Jahrhunderts)*, Frauenfeld, J. Huber, 1861. — *Note de l'auteur.*

feuille réactionnaire, *l'Ami du Roi*, le surnom honorable d' « avocat des galériens ». Un autre pamphlet croyait l'insulter en le donnant à ses lecteurs comme un parent de Damiens, — l'auteur de l'attentat essayé en 1757 sur la personne de Louis XV, — parce que Damiens portait par hasard les deux prénoms de Robert-Pierre. Robespierre ne répondit pas. La presse était pour lui la lance d'Achille qui guérit les blessures qu'elle fait; et toute restriction à la liberté de la presse lui semblait un bâillon mis à la pensée. Il recevait d'ailleurs, d'autres côtés, des éloges enthousiastes pour son patriotisme brûlant, son désintéressement éprouvé et son amour de l'humanité souffrante : « Son courage invincible l'a emporté, il a fait triompher la cause des malheureux et a fermé la bouche aux hurleurs... Continue, intrépide Robespierre, à te faire haïr des méchants : ta vengeance est dans leur cœur, ils sont forcés de t'admirer. » (1) Une autre feuille dévouée à la cause populaire, *le Point du Jour*, le qualifie ainsi : « toujours sévère comme les principes de la raison »; (2) et Camille Desmoulins : « le commentaire vivant de la Déclaration des Droits, le bon sens en personne. » (3) Mirabeau lui-même fut obligé de se joindre publique-

---

(1) C'était le journal *les Révolutions de Paris* qui écrivait ces lignes. — *Note du traducteur.*

(2) A la suite d'une lettre du roi qui avait demandé que l'Assemblée en corps vînt lui présenter ses remerciements, Robespierre s'était opposé au déplacement de l'Assemblée tout entière, il y avait vu un manque de dignité. De là cette appréciation dans le journal de Barère. — *Note du traducteur.*

(3) On trouvera dans le journal de Desmoulins, *les Révolutions de France et de Brabant*, en même temps que les éloges les plus enthousiastes de Robespierre, une image fidèle des idées politiques de celui-ci dont Camille fut, pendant toute la Révolution, le dis-

ment à ce concert d'éloges, et il le fit en ces termes : « Tous les partis s'accordent à rendre à M. Robespierre la justice qu'il n'a jamais renié les principes de la liberté, et il n'est pas beaucoup de membres dont on puisse faire le même éloge. » Enfin, les Amis de la Constitution, de Marseille, — désignation officielle du club des Jacobins, — récompensèrent son zèle pour la chose publique et son amour du peuple en lui envoyant une adresse de remerciements pleine de l'enthousiasme le plus vif.

Sa popularité devenait immense ; et si quelqu'un (1) s'est vanté de nos jours, avec une hardiesse qui touche à la frivolité, d'être l'homme le plus haï de l'Allemagne, Robespierre, par contre, pouvait avoir une juste fierté du titre d'homme le plus aimé de France. On voyait à toutes les vitrines son portrait avec ces vers au-dessous :

Du superbe oppresseur ennemi redoutable,
Incorruptible ami du peuple qu'on accable,
Il fait briller au sein des viles factions
Les vertus d'Aristide et l'âme des Catons.

Et, en vérité, Robespierre formait un parti à lui seul, le parti de la fidélité aux principes.

Nous avons encore à mentionner toute une série de discours appartenant à l'année 1790 et dans lesquels Robespierre se montra, au milieu d'occasions très

---

ciple fervent et ému. Desmoulins a revêtu les théories de Robespierre de son admirable prose, aussi pure et aussi ferme que celle de Pascal et de Voltaire dont il rappelle à la fois l'indignation éloquente et la fine raillerie. — *Note du traducteur.*

(1) Bismarck. A la suite des événements de 1848. — *Note du traducteur.*

diverses, l'ami le plus sincère du peuple, le défenseur le plus ferme de ses droits sur lesquels il veillait avec un soin jaloux. Le 21 juillet, il défend le droit des municipalités à établir une taxe du pain en faveur de la classe la plus pauvre ; le 28 juillet, il combat une motion tendant à sévir isolément et précipitamment contre le ministre des Affaires étrangères, Montmorin, qui avait permis aux troupes autrichiennes de traverser le territoire français, et contre le prince de Condé, (1) il demande qu'on fixe un jour pour discuter les moyens de rendre impuissants tous les ennemis du peuple ; le premier août, quand on décide l'envoi d'une députation au roi pour exprimer à celui-ci l'attachement de l'Assemblée à sa personne, Robespierre demande qu'on envoie en même temps une députation chargée d'assister à la fête funéraire que l'on préparait en l'honneur des citoyens tombés pour la liberté à la prise de la Bastille. Il combat la pétition d'une délégation venue du Béarn et qui demandait le maintien à la couronne du château de Pau où Henri IV était né ; Robespierre fit ressortir ce fait que la pétition était adressée au roi et non à l'Assemblée et ajouta qu'il ne fallait pas augmenter le nombre des domaines royaux. Il demande l'augmentation du traitement des facteurs, qui n'est pas en rapport avec les énormes traitements des fonctionnaires supérieurs de la poste. Il veut fermer au clergé l'accès des

(1) « ... Est-il le seul qui ait donné des preuves d'opposition ? Et, s'il fallait un exemple exclusif, je le demande à tous les hommes impartiaux, faudrait-il tomber sur un homme qui, attaché par toutes les relations possibles aux abus de tous genres, n'a pas goûté nos principes ? » Et il s'élevait contre la guerre faite à des opinions rétrogrades, sans doute, mais sincères et honorables. — *Note du traducteur.*

fonctions judiciaires parce qu'ils sont déjà fonctionnaires et que plusieurs fonctions ne peuvent être placées sans danger pour la Liberté dans une seule main. Il combat le renouvellement du pacte de famille avec l'Espagne. Il repousse un serment particulier, pour les ecclésiastiques, de fidélité à la nation et un costume propre aux prêtres en dehors des fonctions sacerdotales, parce que ce sont là des formalités inutiles et qui pourraient donner au clergé des armes dangereuses en lui permettant d'accroître le nombre de ses partisans. Il défend la municipalité de Soissons qui n'avait pas opposé de résistance lorsque le peuple affamé s'était mis en travers de l'exportation des grains. Il combat le monopole du tabac, comme tous les impôts indirects qui atteignent peu les riches et retombent d'autant plus lourdement sur les pauvres. Il veut la réunion immédiate d'Avignon à la France parce que la population la réclame : « ... On nous a dit qu'Avignon était la propriété du Pape. Juste ciel ! les peuples, la propriété d'un homme ? Et c'est dans la tribune de l'Assemblée nationale de France qu'on a proféré ce blasphème !... On vous a dit que, par un décret, vous aviez renoncé à toute conquête. La réunion d'un peuple à un autre a-t-elle quelque chose de commun avec des conquêtes ? Une conquête n'est-elle pas l'oppression d'un peuple auquel le conquérant donne des fers ? Ici les Avignonnais vous invitent à un contrat libre de part et d'autre... » (1) Il ne veut accorder d'indemnité qu'aux

(1) La municipalité d'Avignon envoya à Robespierre une lettre de remerciements. Dans sa réponse, Robespierre déplore, avec les magistrats avignonnais, que la réunion du Comtat-Venaissin à la France ait été différée : « ... En défendant les Avignonnais, c'est la

fonctionnaires qui ont réellement fait des avances au Trésor à la suite de « brevets de retenue », — lettres royales qui assuraient à un fonctionnaire une retenue sur le traitement de son successeur. — Il défend les soldats de Nancy qu'on accusait d'insubordination envers leurs officiers et il objecte qu'on ne peut pas savoir, sur un simple rapport du ministre, qui porte la responsabilité de faits assurément regrettables. (1) En un mot, nous le voyons toujours en avant lorsqu'il s'agit de

---

justice, c'est la liberté, c'est ma patrie, c'est moi-même que j'ai défendus... Quelles qu'aient été les raisons qui ont suspendu la prononciation formelle de votre réunion, vous serez Français ; vous l'êtes, puisque vous le voulez et que le peuple français le veut. Ce ne sont point des terres dont nous avons besoin, ce sont des hommes libres et vertueux! Et quelle contrée nous en offrira, si ce n'est la vôtre ! Si Rome donnait le droit de cité aux peuples qu'elle avait vaincus, pourquoi repousserions-nous des frères, vainqueurs comme nous du despotisme, et destinés à combattre avec nous pour la conservation de la liberté commune ? Voilà la seule politique qui puisse faire le bonheur des hommes ; voilà du moins ma profession de foi... » En différant l'incorporation à la France du Comtat-Venaissin, alors que tout le peuple avignonnais réclamait l'annexion, l'Assemblée nationale fut la complice involontaire des affreux massacres de la glacière d'Avignon. — *Note du traducteur.*

(1) Ces infortunés soldats de Châteauvieux ont été en butte, eux aussi, à toutes les calomnies. Les actes d'insubordination prenaient leur source dans le brigandage des officiers qui avaient fait main basse sur la modique paie des soldats. Le jour même où l'Assemblée constituante, cédant aux instances de Robespierre, ordonnait une enquête, le sang coulait à flots dans les rues de Nancy. « Un seul sentiment doit nous animer tous, avait dit Robespierre, l'amour de la paix et le respect pour la loi. » Bouillé, lui, se livra à une répression sauvage. On voulait frapper un grand coup sur le régiment de Châteauvieux qui, l'année précédente, au 14 juillet, avait refusé de tirer sur le peuple. Après sa victoire, pour laquelle l'Assemblée lui vota des remerciements, malgré les protestations de Robespierre, Bouillé fit encore mettre à mort 22 soldats de Châteauvieux ; 80 environ furent condamnés aux galères. Mais ces derniers allaient trouver des hommes généreux pour prendre leur défense : Robespierre, Collot d'Herbois, Choudieu intéressèrent à leur cause le club des Jacobins ; et, le 9 avril 1792, l'Assemblée législative ordonnait la mise en liberté de 40 survivants. Paris leur offrit une fête magnifique. Un des premiers soins de ces infortunés avait été

combattre quelque mesure projetée ou exécutée contre le Droit et la Justice éternelle ; mais, de là son indulgence quand le ministre vient réclamer des poursuites contre le parlement de Toulouse qui avait blâmé la nouvelle organisation judiciaire : « Cet arrêté n'est qu'un acte de délire qui ne peut exciter que le mépris. Que l'Assemblée déclare aux membres de l'ancien parlement de Toulouse qu'elle leur permet de continuer à être de mauvais citoyens. »

Il eut, vers cette époque, la satisfaction de se voir élire juge au tribunal de Versailles : c'était la juste récompense de ses efforts. Mentionnons encore un fait curieux appartenant à l'année 1790 : c'est le 29 décembre qu'il assista, comme témoin, au mariage de son camarade de collège, Camille Desmoulins, avec Lucile Duplessis. (1) La bénédiction nuptiale fut donnée à Saint-Sulpice aux jeunes époux par un ancien professeur de Camille et de Maximilien au collège Louis-le-Grand, l'abbé Bérardier, qui était devenu député à l'Assemblée nationale.

---

de se rendre au club des Jacobins pour exprimer leur gratitude à ceux qui les avaient défendus et en particulier à Robespierre. Ils ne voulurent même se rendre à l'Assemblée législative, qui devait les recevoir, qu'après avoir entendu Robespierre : celui-ci leur adressa quelques paroles pénétrantes. Ce fut lui qui demanda aux Jacobins de consacrer le souvenir de la fête donnée en l'honneur de ces malheureux soldats par cette inscription : *Le 15 avril 1792, l'an IV de la liberté, la pauvreté et le peuple triomphèrent avec les gardes-françaises, les soldats de Châteauvieux et tous les bons citoyens persécutés pour la cause de la Révolution.*

« Lors de ma mission à l'armée de l'Ouest, écrit P. Choudieu dans ses *Mémoires*, j'ai fait entrer dans un corps franc qui se formait pour la Vendée ces infortunés Suisses ainsi que plusieurs autres de leurs compagnons que j'avais contribué à sauver le 10 août, et ils se sont fait tuer presque tous au service de la République. » — *Mémoires de Choudieu*, Paris, 1897. — *Note du traducteur.*

(1) L'autre témoin fut Danton. Camille Desmoulins donna à chacun d'eux une tabatière en souvenir. — *Bulletin de la Société de l'Histoire de la Révolution française ;* XVI, 1889, page 469.

Nous voici arrivés à l'année 1791. Si Robespierre avait, l'année précédente, veillé avec un soin jaloux sur les intérêts populaires et défendu la liberté sans jamais s'avouer vaincu, il redoubla d'efforts cette année, car le nombre des combattants pour la Justice et le Droit diminuait toujours : les uns s'arrêtaient de fatigue; les autres, parce qu'ils avaient atteint le but que réclamait leur égoïsme, c'est-à-dire la domination de la bourgeoisie sur les ruines de la monarchie absolue et de la noblesse. Robespierre, lui, était l'âme de l'opposition contre cet esprit réactionnaire personnifié dans les constitutionnels, dans leur chef Barnave et même dans une partie de la gauche qui avait peur du peuple. Comme il était le représentant le plus sincère et le défenseur le plus énergique des principes posés au début par l'Assemblée, toute la France avait les yeux fixés sur lui comme sur l'ancre de salut de la liberté publique. Aussi la haine de ceux qui avaient déserté la cause populaire grandissait-elle chaque jour à son égard; et ils allaient jusqu'à faire cause commune avec un Malouet ou avec d'autres députés dont ils avaient été, peu auparavant, les adversaires acharnés; aucun moyen ne leur semblait trop bas pour atteindre et calomnier Robespierre; ils cherchèrent même à lui enlever la parole, de sorte qu'il se vit réduit à faire imprimer une lettre ouverte à la nation : « On me force à défendre à la fois mon honneur et ma patrie. Je remplirai cette double tâche ». (1) Et il ne se

(1) Le rôle de Robespierre en 1791 est admirablement exposé dans cette brochure de 49 pages. Les derniers travaux historiques, et en particulier les documents publiés par M. Aulard sur le club des Jacobins, sont venus confirmer les appréciations de Robespierre.

lassa point, en effet, de défendre la patrie dans ses paroles tout empreintes de franchise et de hardiesse; notre cadre est malheureusement trop étroit pour le suivre jour par jour à la tribune : nous devons nous contenter de mentionner les plus remarquables de ses discours appartenant à l'année 1791.

Il se prononça pour la liberté absolue du théâtre : « L'opinion publique est seule juge de ce qui est conforme au bien »; pour la liberté absolue de pétition : « Je défendrai surtout les plus pauvres. Plus un homme est faible et malheureux, et plus il a besoin du droit de pétition. Et c'est parce qu'il est faible et malheureux que vous le lui ôteriez ! Dieu accueille les demandes non seulement des plus malheureux des hommes, mais des plus coupables. » Il se prononça encore pour l'entière liberté de la presse et de la parole, alors même, dit-il, qu'on aurait à souffrir personnellement de cette liberté : c'est ainsi qu'il prit chaudement la défense d'un homme qu'on voulait exclure du club des Jacobins parce qu'il avait mal parlé de lui, Robespierre; et qu'il défendit également l'abbé Raynal, exilé sous l'ancien régime à cause de son *Histoire philosophique des deux Indes,* et qui, maintenant, revenu dans sa patrie, s'était permis une critique violente des actes de l'Assemblée nationale; Robespierre combattit la proposition qui avait été faite de poursuivre judiciairement l'abbé Raynal pour offense

---

Le style de cette adresse est ferme, parfois d'une rare éloquence. Enfin Robespierre, ayant publié lui-même sa justification, nous fournit pour cette brochure un caractère d'authenticité qui manque parfois à des discours plus ou moins altérés, la sténographie n'existant pas encore et les passions politiques étant fort grandes. — *Note du traducteur.*

envers le pouvoir public. (1) Il montre dans la grande inégalité des fortunes un malheur pour la société : « Législateurs, vous n'avez rien fait pour la liberté, si vos lois ne tendent pas à diminuer par des moyens doux et efficaces l'extrême inégalité des fortunes ! »; conformément à ce principe, il se déclare pour l'égalité dans l'héritage entre tous les co-partageants et il demande qu'une loi particulière fixe les cas où il serait permis au testateur d'avantager un héritier au détriment des autres. Il réclame une diminution de la moitié au moins sur les traitements des ministres, auxquels l'assemblée avait attribué de 100.000 à 150.000 livres. Il proteste, — quoique seul à peu près sur ce point dans le parti démocratique, — contre les poursuites judiciaires spéciales qui devaient atteindre les ecclésiastiques dont les discours ou les écrits auraient déplu : « Il n'y a pas de distinction à faire entre un ecclésiastique et un autre citoyen. Il est absurde de vouloir porter contre les ecclésiastiques une loi qu'on n'a pas encore osé porter contre tous les citoyens. Des considérations particulières ne doivent jamais l'emporter sur les principes de la justice et de la liberté. Un ecclésiastique est un citoyen; et aucun citoyen ne peut être soumis à des peines pour ses discours... » (2)

---

(1) Il obtint, par un discours plein de tact et de finesse, que l'Assemblée passât à l'ordre du jour sur la demande en poursuites. — *Note du traducteur.*

(2) Interrompu violemment, Robespierre continua sans se laisser troubler : « J'entends des murmures et je ne fais qu'exposer l'opinion des membres qui sont les plus zélés partisans de la liberté, et ils appuyeraient eux-mêmes mes observations, s'il n'était pas question des affaires ecclésiastiques... » Robespierre avait, quelques jours auparavant, obtenu la mise en liberté du curé d'Issy-l'Evêque jeté en prison à cause de son attachement aux principes démocra-

Il défend l'inviolabilité du secret des correspondances : « Une atteinte portée à cette inviolabilité est un attentat à la foi publique. » (1) Il proclame en politique le principe suivant : « Rien n'est juste que ce qui est honnête, rien n'est utile que ce qui est juste; » et condamne en conséquence le mystère du comité diplomatique qui suivait en ceci l'exemple du gouvernement (2). Il blâme le penchant qu'ont les Français à tout abandonner entre les mains de l'État c'est-à-dire du pouvoir, des ministres, et il veut empêcher ceux-ci de franchir les limites de la Constitution pour se per-

---

tiques; il prononça un très beau discours dont voici un passage : « Ah! combien d'accusés ont été élargis sur des considérations de liberté et d'humanité, quoique chargés de soupçons bien autrement graves! Je ne m'y suis jamais opposé parce que le sentiment d'humanité balançait en moi la crainte de voir la liberté compromise; mais ici on ne m'objectera pas sans doute l'intérêt de la liberté et le salut de la société. Est-ce donc parce que celui que je défends est sans appui que l'on murmure? Ah! s'il eût été un ennemi du peuple, il ne gémirait pas depuis sept mois dans une prison! Peut-être n'y serait-il jamais entré. Ne serions-nous donc inexorables qu'envers les infortunés, envers les amis de la patrie accusés d'un excès d'enthousiasme pour la liberté?... Non, ce n'est point le moment d'accabler des citoyens sans appui, lorsque tant de coupables, jadis illustres, ont été absous. Je citerai l'abbé de Barmond et tant d'autres, qui, se trouvant dans l'ordre anciennement puissant, ont été élargis par le Châtelet. » — Sur l'affaire du curé Carion, voir E. Hamel, *Histoire de Robespierre*, tome I. — *Note du traducteur.*

(1) « Comment sait-on que ce sont des écrits contre l'Assemblée nationale? On a donc violé le sceau des cachets? C'est un attentat contre la foi publique. Et quand même ces écrits aristocratiques n'eussent pas été fermés, on aurait dû respecter le contre-seing dont ils étaient revêtus... Autorisons cette violation, et l'inquisition s'exercera bientôt aussi contre les écrits patriotiques. Chaque député est libre dans ses opinions, dans ses écrits, et à plus forte raison dans ses correspondances. » Robespierre obtint que l'Assemblée rendît à la circulation, sans les ouvrir, les lettres qui avaient été déposées sur le bureau de son président. — *Note du traducteur.*

(2) Le gouvernement s'obstinait à cacher les menées des émigrés à la frontière de l'Est. — *Note du traducteur.*

mettre des incursions sur le domaine d'autres pouvoirs ou même pour confisquer à l'occasion toutes les libertés publiques; conformément à ces principes, il ne veut pas que les autorités inférieures soient aveuglément soumises aux autorités supérieures ni que le ministre puisse les révoquer sous prétexte de désobéissance envers des ordres supérieurs; il réclame encore pour que la nomination des hauts fonctionnaires du Trésor soit confiée aux représentants de la nation et non au ministre. Enfin c'est Robespierre qui, le premier, proposa le service obligatoire, l'armement du *peuple* et le renouvellement de tous les cadres d'officiers. (1)

Le 21 juin au matin, on apprit à Paris le départ de la famille royale qui avait quitté les Tuileries dans la nuit pour prendre la fuite. La consternation fut naturellement très grande dans tous les cercles, et on discuta partout avec animation sur les mesures à prendre, mais l'ordre ne fut nulle part troublé et les petits bourgeois ne furent pas peu étonnés, le jour suivant, mais se trouvèrent non moins joyeux d'avoir si bien dormi tout en n'ayant plus de roi. Pendant ce temps, l'Assemblée nationale s'occupait des mesures à prendre et elle avait justement décidé d'adresser une proclamation à la Nation, proclamation dans laquelle on parlait d'un *enlèvement* de la famille royale, lorsque, à neuf heures et demie, arriva un courrier annonçant l'arrestation

(1) Robespierre écrivit un mémoire de 78 pages sur les gardes nationales et en donna lecture à l'Assemblée constituante et aux Jacobins. Son idéal, comme il le dit lui-même, était la Suisse, une nation toujours prête à s'armer contre l'ennemi, cependant n'ayant pas la charge d'une armée permanente. De cruels événements ont empêché la France d'entrer dans cette voie. — *Note du traducteur.*

des fugitifs à Varennes. Le directoire du département de Paris, sous la présidence du duc de la Rochefoucauld, s'était aussi déclaré en permanence dès le 21, afin de prendre les mesures dictées par la situation. Le 22 juin, à dix heures du soir, le chirurgien Magnin, de Varennes, qui avait parcouru en vingt heures une distance de 228 kilomètres, apporta tous les détails sur l'arrestation de la famille royale. (1)

---

(1) M. le docteur Brunnemann donne alors le récit de Magnin d'après les procès-verbaux du Conseil général. Nous nous permettons de supprimer deux pages environ et de montrer à la place quelle fut l'attitude observée par Robespierre dans cette période assurément fort critique. Nous avons ici pour guide Camille Desmoulins, — *Révolutions de France et de Brabant*, numéro LXXXII.

Le 21 juin, Robespierre se rendit aux Jacobins vers dix heures du soir, en sortant de l'Assemblée nationale. Il parla longuement, avec une animation extraordinaire : « Ce n'est pas à moi que la fuite du premier fonctionnaire public devait paraître un événement désastreux. Ce jour pouvait être le plus beau de la révolution ; il peut le devenir encore et le gain de quarante millions d'entretien que coûtait l'individu royal serait le moindre des bienfaits de cette journée... » Puis Robespierre fait le tableau des dangers qui menacent la France. D'abord l'Europe en armes ; mais le péril venu de l'extérieur n'est pas celui qui l'effraie : « que toute l'Europe se ligue contre nous, et l'Europe sera vaincue ». C'est le péril intérieur qu'il voit le plus redoutable : un peuple lassé des fatigues de la Liberté, tout prêt aux transactions ; et des ennemis de cette même Liberté pour la tuer ! Le long discours de Robespierre se termine ainsi: « Je sais que par une dénonciation, pour moi dangereuse à faire, j'aiguise mille poignards, et je me dévoue à toutes les haines ; je sais le sort qu'on me garde ; mais si, dans les commencements de la Révolution, et lorsque j'étais à peine aperçu dans l'Assemblée nationale, si lorsque je n'étais vu que de ma conscience, j'ai fait le sacrifice de ma vie à la vérité, à la liberté, à la patrie, aujourd'hui, que les suffrages de mes concitoyens, qu'une bienveillance universelle, que trop d'indulgence, de reconnaissance, d'attachement, m'ont bien payé de ce sacrifice, je recevrai presque comme un bienfait une mort qui m'empêchera d'être témoin de maux que je vois inévitables. »

Camille Desmoulins ajoute, après avoir donné ce discours : « Que ne puis-je rendre cet accent de patriotisme et d'indignation avec lequel il l'a prononcé ! Il fut écouté avec cette attention religieuse

Après le retour de la famille royale, le 25 juin, commencèrent dans l'Assemblée constituante les délibérations sur les suites qu'il convenait de donner à la grave conduite du roi. Robespierre prit une part considérable dans ces débats. Dès que la fuite du roi avait été connue, il s'était prononcé, surtout aux Jacobins, contre la légende, qu'on cherchait à accréditer, d'un enlèvement du roi, fable à laquelle les constitutionnels feignaient de croire ; mais il fut à peu près seul de son opinion dans l'Assemblée nationale, de sorte que sa tête serait probablement tombée la première si le roi était rentré victorieusement à Paris. Il ne se prononça pas moins contre la pétition qui demandait la déchéance parce qu'il craignait qu'elle ne fournît à la majorité de l'Assemblée l'occasion cherchée depuis si longtemps de poursuivre le club des Jacobins et de mettre à exécution un plan machiné de longue main. Mais Robespierre protesta, le 26, quand on proposa de faire interroger le roi et la reine par des membres de l'Assem-

---

dont on recueille les dernières paroles d'un mourant. C'était, en effet, comme son testament de mort qu'il venait déposer dans les archives de la société. Je n'entendis pas ce discours avec autant de sang-froid que je le rapporte en ce moment, où l'arrestation du ci-devant roi a changé la face des affaires. J'en fus affecté jusqu'aux larmes en plus d'un endroit ; et lorsque cet excellent citoyen au milieu de son discours parla de la certitude de payer de sa tête les vérités qu'il venait de dire, m'étant écrié : *Nous mourrons tous avant toi*, l'impression que son éloquence naturelle et la force de son discours faisaient sur l'Assemblée était telle, que plus de huit cents personnes se levèrent toutes à la fois, et entraînées comme moi, par un mouvement involontaire, firent un serment de se rallier autour de Robespierre, et offrirent un tableau admirable par le feu de leurs paroles, l'action de leurs mains, de leurs chapeaux, de tout leur visage, et par l'inattendu de cette inspiration soudaine. »

Madame Roland, présente à cette scène, dit aussi que ce fut un spectacle grandiose et inattendu. — *Note du traducteur.*

blée : (1) « La reine est une citoyenne comme toute autre Française ; le roi, dans ce moment, est un citoyen comptable à la nation, et en qualité de premier fonctionnaire public, il doit être soumis à la loi. » Il demandait qu'on n'agît pas avec une coupable légèreté : « Ce n'est pas vouloir le bien de la nation que d'introduire la précipitation à la place des règles de la sagesse. » Et quoiqu'il se trouvât en désaccord avec la majorité qui voulait couvrir le roi au moyen de l'inviolabilité inscrite dans la Constitution, il ne poursuivit pas moins sa ligne de conduite et montra qu'on ne pouvait parler d'inviolabilité, en ce qui touchait le roi, que là où il y avait responsabilité ministérielle ; que ce n'était pas le cas ici, et que, dans cette occasion, le roi ne pouvait être envisagé autrement que comme coupable : « On ne peut envisager que deux hypothèses en prenant une résolution semblable à celle que je combats : ou bien le roi, que je supposerais coupable envers une nation, conserverait encore toute l'énergie de l'autorité dont il était d'abord revêtu, ou bien les ressorts du gouvernement se relâcheront dans ses mains. Dans le premier cas, le rétablir dans toute sa puissance, n'est-ce pas évidemment exposer la liberté publique à un danger perpétuel ? Et à quoi voulez-vous qu'il emploie le pouvoir immense dont vous le revêtez, si ce n'est à faire triompher ses passions personnelles, si ce n'est à attaquer la liberté et les lois, à se venger de ceux qui auront constamment défendu contre lui la cause publique ? Au contraire, les ressorts du gouver-

(1) Robespierre voulait que le roi et la reine fussent interrogés par le tribunal de l'arrondissement des Tuileries. — *Note du traducteur.*

nement se relâchent-ils dans ses mains, alors les rênes du gouvernement flottent nécessairement entre les mains de quelques factieux qui le serviront, le trahiront, le caresseront, l'intimideront tour à tour, pour régner sous son nom. Messieurs, rien ne convient aux factieux et aux intrigants comme un gouvernement faible, c'est seulement sous ce point de vue qu'il faut envisager la question actuelle... Qu'on m'accuse si on veut de républicanisme ; je déclare que j'abhorre toute espèce de gouvernement où les factieux règnent.

« Messieurs, aux mesures que vous ont proposées les Comités, il faut substituer des mesures générales, évidemment puisées dans l'intérêt de la paix et de la liberté. Ces mesures proposées, il faut vous en dire un mot : elles ne peuvent que vous déshonorer, et, si j'étais réduit à voir sacrifier aujourd'hui les premiers principes de la liberté, je demanderais au moins la permission de me déclarer l'avocat de tous les accusés ; je voudrais être le défenseur des trois gardes du corps, de la gouvernante du dauphin, de M. Bouillé lui-même. Dans les principes de vos comités, le roi n'est pas coupable, il n'y a point de délit !... Mais partout où il n'y a pas de délit, il n'y a pas de complices. Messieurs, si épargner un coupable est une faiblesse, immoler un coupable plus faible au coupable puissant, c'est une injustice. Vous ne pensez pas que le peuple français soit assez vil pour se repaître du spectacle du supplice de quelques victimes subalternes ; vous ne pensez pas qu'il voie sans douleur ses représentants suivre encore la marche ordinaire des esclaves, qui cherchent toujours à sacrifier le faible au fort... Non, Messieurs, il faut ou prononcer sur tous les coupables, ou prononcer

l'absolution générale de tous les coupables... » (1) Il demandait, en conséquence, que la nation fût consultée; on ne devait pas se flétrir par des vengeances envers des complices moins coupables que l'instigateur, mais si on voulait absolument les poursuivre, il ne fallait pas épargner le frère du roi : « Prenez garde d'épargner des conspirateurs puissants ; n'oubliez pas que le seul homme qui ait été immolé à la Révolution était un homme d'un rang inférieur, — Robespierre a ici en vue le marquis de Favras, pendu pour haute trahison, — et qu'il a été immolé à ce même homme qui vient de fuir... Si l'Assemblée cumule dans son décret tant d'inconsé-

(1) Le discours du 14 juillet 1791 est, parmi les discours de Robespierre, un des mieux composés. Il y règne une unité remarquable, une logique serrée : les arguments s'enchaînent dans une progression très heureuse, et le ton de l'ironie alterne avec celui de l'indignation pour s'élever parfois à une très haute éloquence. Nous renvoyons à ce discours, — trop long pour être offert ici au lecteur, — tous ceux qu'une étude littéraire des discours de Robespierre pourrait intéresser. — Notons encore que ce discours est en tout conforme, quant à la doctrine, aux célèbres discours prononcés par Robespierre, deux ans plus tard, dans le procès du roi ; ils peuvent se ramener, en effet, à ce passage du discours de 1791 : « Le roi est inviolable, dites-vous ; il ne peut pas être puni : telle est la loi... Vous vous calomniez vous-mêmes ! Non, jamais vous n'avez décrété qu'il y eût un homme au-dessus des lois : un homme qui pourrait impunément attenter à la liberté, à l'existence de la nation, et insulter paisiblement, dans l'opulence et dans la gloire, au désespoir d'un peuple malheureux et dégradé ! Non, vous ne l'avez pas fait : si vous aviez osé porter une pareille loi, le peuple français n'y aurait pas cru, ou un cri d'indignation universelle vous eût appris que le souverain reprenait ses droits ! » Cependant, Robespierre ne poursuivait encore que la déchéance, en 1791. Car quelqu'un lui ayant demandé, aux Jacobins, si l'on pouvait donner à l'Europe une seconde représentation du drame sanglant dont Cromwell avait été le principal acteur, il répondit aussitôt : « La seule question est un crime, la réponse en serait un autre. » Le discours sur l'inviolabilité produisit une si grande impression à la cour, qu'elle répandit le bruit d'une prétendue folie de Robespierre, comme on le voit par une dépêche du baron de Staël à son gouvernement. — *Note du traducteur.*

quences, je me crois obligé, en faveur de l'impérieuse loi qui me lie à la défense des intérêts de la nation, je me crois, dis-je, obligé de protester en son nom. »

Le dimanche 17 juillet eut lieu le trop fameux massacre du Champ de Mars. Des milliers de citoyens sans armes, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, s'étaient rendus dans l'après-midi au Champ de Mars, soit pour user de droits légaux en signant une pétition à l'Assemblée nationale, soit pour se promener simplement en famille. Ils furent attaqués brusquement par la bourgeoisie armée qui formait, seule, la garde nationale depuis que la malheureuse loi sur l'organisation de ces milices en avait chassé les citoyens passifs. Et, sous la direction de Lafayette et de Bailly, sur l'ordre de Charles Lameth, qui s'en est vanté publiquement en 1832, dans la Chambre des députés, les salves d'artillerie couchèrent des centaines de morts et de blessés. (1)

Après un tel mépris et de pareilles violations des libertés constitutionnelles, on pouvait s'attendre à tous les attentats de la part des gouvernants. Aussi, le soir du 17, Maurice Duplay offrit-il à Robespierre un asile pour la nuit dans sa maison de la rue Saint-Honoré. C'était à la sortie du club des Jacobins, vers onze heures du soir. Robespierre accepta cette offre après quelque hésitation polie.

Madame Duplay le reçut comme un fils. Lorsqu'au

---

(1) Robespierre, comme il a été dit, avait combattu vainement, aux Jacobins, la pétition, première cause de cet affreux massacre qui le plongea dans un profond désespoir. Voir pour la conduite de Robespierre à cette époque, le *Journal des Débats du Club siégeant aux Jacobins ;* les deux adresses au nom du Club par Robespierre, l'une à l'Assemblée nationale, l'autre aux Sociétés affiliées ; enfin, l'*Adresse de Maximilien Robespierre au peuple français,* mentionnée plus haut. — *Note du traducteur.*

matin il voulut prendre congé d'elle pour retourner dans son petit logis de la rue de Saintonge, elle le supplia de passer au moins encore un jour chez eux. C'est ainsi qu'il fut amené à loger d'une manière durable dans cette hospitalière maison, ravi qu'il était de l'amabilité de la famille. Il s'y fixa donc, tout en payant une pension pour le logement et la nourriture ; car il prenait auparavant ses repas dans un petit restaurant à trente sous.

Duplay était né en 1735 à Saint-Didier (Haute-Loire). Venu jeune à Paris, il avait été protégé par madame Geoffrin, l'intelligente amie des Encyclopédistes ; et il était parvenu, en quarante années du travail le plus assidu, à amasser une fortune de 15.000 livres de rentes placée en maisons ; mais comme, à la suite de la Révolution, ses maisons ne se louaient plus, il reprit son commerce. On voit que ce n'était pas l'espoir du gain qui l'avait poussé à se joindre au mouvement. Duplay avait un fils de douze ans et quatre filles plus âgées, Éléonore, Sophie, Victoire et Élisabeth ; la deuxième était mariée dès cette époque à l'avocat Auzat, d'Issoire (Puy-de-Dôme).

La famille habitait un pavillon situé au fond de la cour. Au rez-de-chaussée, étaient la salle à manger, le salon et une pièce où se tenaient d'ordinaire les jeunes filles ; au premier étage, la chambre à coucher des jeunes filles, celles de leurs parents, un cabinet de toilette et la chambre qu'on céda à Robespierre. Celle-ci n'avait qu'une fenêtre donnant sur la cour. (1) Les

(1) « Elle n'avait d'autre perspective que l'intérieur d'un magasin de bois, et elle était placée au-dessus d'un atelier, « toujours retentissant du marteau et de la scie des ouvriers », dit madame Lebas,

meubles de cette chambre consistaient en un lit de noyer avec des rideaux de damas bleu à fleurs blanches, quelques chaises de paille, un bureau très simple et, au-dessus, fixées à la muraille, quelques planches formant bibliothèque. Robespierre recevait les visites dans le salon de son hôte ; l'ameublement était d'acajou recouvert de velours d'Utrecht cramoisi. On y plaça plus tard le portrait en pied de Robespierre peint par Gérard. C'était là cette *pièce élégante* dans laquelle le disciple de Rousseau « s'asseyait au milieu des images plastiques, tableaux ou gravures, qui multipliaient et reflétaient son Moi » !

En août, on procéda à une nouvelle revision de l'acte constitutionnel, sans qu'on y introduisît de notables changements. C'est chose touchante que de voir Robespierre élever la voix chaque jour, — bien qu'il fût convaincu de l'inutilité de ses efforts, — pour défendre les droits du peuple et les grands principes de la Liberté et de l'Égalité. Les Parisiens lui témoignèrent leur reconnaissance en le nommant accusateur public, (1) sans qu'il en sût rien auparavant ni qu'il eût fait aucune démarche, et malgré les intrigues de ses rivaux, en particulier de Duport qui convoitait lui-même ce poste. (2) Il accepta l'élection, quoique

---

— la plus jeune fille de Duplay, — qui revient à plusieurs reprises sur ce détail dans ses notes et dans son manuscrit. » — E. Hamel, — *la Maison de Robespierre*, Paris, 1895. — *Note du traducteur.*

(1) Au criminel. Fonction équivalente à celle de procureur de la République. — *Note du traducteur.*

(2) Ce n'est pas tout à fait exact pour Duport. Duport avait été nommé président à ce même tribunal, il ne convoitait donc pas la place d'accusateur public. Mais il fit toutes les démarches possibles pour empêcher Robespierre d'arriver à ce dernier poste, allant

tout son naturel l'eût porté davantage vers une fonction paisible comme celle de juge à Versailles : « Je suis appelé à une destinée orageuse, écrivait-il à son ami Buissart, il faut en suivre le cours jusqu'à ce que j'aie fait le dernier sacrifice que je pourrai offrir à ma patrie. » (1)

Le 30 septembre, après que le président Thouret eût clôturé les travaux de l'Assemblée constituante, (2) à

---

jusqu'à menacer de sa démission au cas où Robespierre serait élu. Et l'assemblée électorale présidée par le savant Lacépède ayant élu Robespierre, Duport abandonna, en effet, son poste de juge. — *Note du traducteur.*

(1) Pour accepter le poste d'accusateur public, Robespierre avait dû démissionner, à Versailles, de son poste de juge au tribunal. Il le fit dans deux belles lettres adressées, l'une au procureur-syndic du département de Seine-et-Oise, l'autre à la Société des *Amis de la Constitution* de Versailles. Dans cette dernière lettre, il appelle son nouveau poste « de toutes les charges, la plus contraire à mon goût et à mon caractère ». Cette charge allait l'engager « dans un tourbillon d'affaires délicates, épineuses, immenses, au moment où j'aspirais après la fin de tant de travaux et d'agitations ». Son désir eût été de se reposer dans l'étude des grandes vérités de législation et de politique afin de les défendre un jour et de les faire triompher au sein des assemblées législatives ; mais ses amis l'avaient supplié de servir la liberté dans un nouveau poste. Il terminait par ces lignes : « Soyez les interprètes de mes regrets et de ma douleur auprès de vos concitoyens, auprès des habitants de la contrée qui m'avait honoré de sa confiance. Dites-leur que cette seule qualité sera toujours à mes yeux un titre sacré ; dites-leur que, pour aimer ardemment la patrie, je n'en suis pas moins attaché à leur bonheur particulier, et que je leur offre à tous en général et à chacun en particulier mon zèle, ma voix, toutes mes ressources et ma vie même. » Dans sa lettre à Buissart, Robespierre parle également du chagrin qu'il éprouvait en se séparant de ses électeurs de Versailles : « Je regrette mes chers citoyens de Versailles qui m'ont donné les preuves les plus touchantes de leur attachement, et à qui cet événement causera beaucoup de peine... » — *Note du traducteur.*

(2) Il est étonnant que M. le docteur Brunnemann ait omis de mentionner un des actes les plus considérables, dans la carrière politique de Maximilien Robespierre : la motion qui écartait les députés à l'Assemblée constituante de la prochaine Assemblée législative. Dès le 7 avril 1791, Robespierre avait obtenu qu'aucun

la sortie Robespierre et Pétion furent salués par les assistants du cri mille fois répété de : « Vive la liberté ! Vive la nation ! » Robespierre, qui n'était guère l'ami de semblables démonstrations, se jeta avec Pétion dans un fiacre ; mais il en descendit aussitôt lorsqu'on fit mine de vouloir dételer les chevaux. Alors Robespierre supplia le peuple de ne pas perdre le respect de lui-même et de ne pas prodiguer à des individus les marques de reconnaissance. Il put dès lors poursuivre tranquillement son chemin, accompagné de ce cri renouvelé sans cesse par des milliers de voix enthou-

---

membre de l'Assemblée constituante ne pourrait être porté au ministère pendant les quatre années qui suivraient la session, — plus tard, Buzot fit ramener ce terme à deux années ; — qu'ils ne pourraient, de plus, accepter pendant le même laps de temps aucun poste, aucune faveur ou distinction relevant du pouvoir exécutif. Le 16 mai, Robespierre proposa que *les membres de l'assemblée actuelle ne fussent pas élus membres de la prochaine législature.* Sa motion ayant été combattue par Thouret, il vint la défendre à la tribune et prononça un de ses plus beaux discours, dont nous ne pouvons malheureusement donner ici que quelques fragments :

« ...Messieurs, les plus grands législateurs de l'antiquité, après avoir donné une constitution à leur pays, se firent un devoir de rentrer dans la foule des simples citoyens et de se dérober même quelquefois à l'empressement de la reconnaissance publique. Ils pensaient que le respect des lois nouvelles dépendait beaucoup de celui qu'inspirait la personne des législateurs et que le respect qu'imprime le législateur est attaché en grande partie à l'idée de son caractère et de son désintéressement : du moins faut-il convenir que ceux qui fixent la destinée des nations et des races futures doivent être absolument isolés de leur propre ouvrage, qu'ils doivent être comme la nation entière et comme la postérité : il ne suffit pas même qu'ils soient exempts de toute vue personnelle et de toute ambition ; il faut encore qu'ils ne puissent pas en être soupçonnés... » Il examine ensuite les objections qui avaient été faites. On avait dit que les constituants ne trouveraient pas des remplaçants dignes d'eux :

« En partageant le sentiment honorable pour l'Assemblée actuelle qui est la base de cette opinion, je crois exprimer le vôtre en disant que nous n'avons ni le droit, ni la présomption de penser qu'une nation de vingt-cinq millions d'hommes, libre et éclairée, est

siastes : « Voilà les véritables amis du peuple, les législateurs incorruptibles ! »

C'est ainsi que finit l'époque la plus heureuse et la moins connue de la vie de Robespierre. Qui pourrait trouver quelque chose à reprendre dans cette existence pleine de dévouement et d'abnégation ? Jusqu'à présent, l'homme d'action a toujours fait oublier le législateur pacifique ; et le lutteur puissant de la Convention a fait quelque tort, devant la postérité, au philosophe de l'Assemblée constituante. C'est un devoir pour l'historien de remettre en lumière cette partie trop oubliée de sa vie; et nous comptons sur

---

réduite à l'impuissance de trouver facilement sept cent vingt défenseurs qui nous vaillent; et si dans un temps où l'esprit public n'était point encore né, où la nation ignorait ses droits et ne prévoyait pas encore sa destinée, elle a pu faire des choix dignes de cette révolution, pourquoi n'en ferait-elle pas de meilleurs encore lorsque l'opinion publique est éclairée et fortifiée par une expérience de deux années, si féconde en grands événements et en grandes leçons ? » D'ailleurs, n'y avait-il pas danger à se charger encore pour deux ans du fardeau des destinées d'une nation ? « ... Athlètes victorieux, mais fatigués, laissons la carrière à des successeurs frais et vigoureux qui s'empresseront de marcher sur nos traces, sous les yeux de la nation attentive, et que nos regards seuls empêcheront de trahir leur gloire et la patrie. Pour nous, hors de l'Assemblée législative, nous servirons mieux notre pays qu'en restant dans son sein; répandus sur toutes les parties de cet empire, nous éclairerons ceux de nos concitoyens qui ont besoin de lumière; nous propagerons partout l'esprit public, l'amour de la paix, de l'ordre, des lois et de la liberté... Rien n'élève les âmes des peuples, rien ne forme les mœurs publiques comme les vertus des législateurs : donnez à vos concitoyens ce grand exemple d'amour pour l'égalité, d'attachement exclusif au bonheur de la patrie... », etc.

C'est ce discours, dont nous n'avons pu donner que quelques passages expressifs, qui fut apprécié ainsi par le *Journal de Paris* : « ... il honore l'esprit de M. Robespierre, il honore son talent, il honore son caractère, il établit une grande unité dans tous les principes qu'il a professés dans sa carrière politique; il en garantit la sincérité. Le vrai démocrate, le voilà !... » — *Note du traducteur.*

l'assentiment de nos lecteurs si nous l'avons essayé avec quelque détail.

Ce que l'Assemblée a fait de bien est en grande partie son œuvre; là où elle fut infidèle aux grands principes de 1789, — distinction entre les citoyens actifs et les citoyens passifs; conservation de l'esclavage; (1) conservation de l'armée ancienne avec ses officiers à l'esprit rétrograde, — ce fut contre la volonté de Robespierre et malgré tous ses efforts. Si on avait mieux écouté sa voix, probablement que toutes les révolutions ultérieures n'auraient pas eu lieu.

C'est par là que s'explique son immense popularité qui portait son nom de ville en ville, de hameau en hameau, comme un symbole de liberté et de justice. Les journaux, les sociétés populaires, retentissaient

---

(1) Dans les discussions des 7 et 8 mai 1791, Robespierre demanda hautement l'abolition de l'esclavage; le 7, il s'écrie : « Oui, dès le moment où dans un de vos décrets vous aurez prononcé le mot *esclave,* vous aurez prononcé votre propre déshonneur. » Le lendemain, il improvise à la tribune une de ses apostrophes les plus éloquentes : « Périssent les colonies !... » Interrompu violemment, il poursuit sans se troubler : « Oui, périssent les colonies, s'il doit vous en coûter votre honneur, votre gloire, votre liberté ! Je le répète : Périssent les colonies, si les colons veulent par les menaces nous forcer à décréter ce qui convient le plus à leurs intérêts. Je déclare, au nom de l'Assemblée *(se reprenant)*, au nom de ceux des membres de cette Assemblée qui ne veulent pas renverser la Constitution, je déclare, au nom de la Nation qui veut être libre, que nous ne sacrifierons pas aux députés des colonies qui n'ont pas défendu leurs commettants comme M. Monneron; je déclare, dis-je, que nous ne leur sacrifierons ni la Nation ni les colonies, ni l'humanité tout entière. » On voit quelle est l'origine de la fameuse *formule :* « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » Elle ne fut point prononcée telle quelle, par Robespierre, — voir Louis Combes, *Curiosités révolutionnaires;* — et, d'ailleurs, il n'avait nullement l'intention de ruiner les colonies, mais au contraire de leur assurer une prospérité nouvelle, comme on le voit par les autres passages du discours. — L'esclavage ne fut aboli qu'en 1848. — *Note du traducteur.*

chaque jour de son éloge ; même dans les théâtres, on le plaçait sur la scène (1) et on livrait sa personne aux applaudissements enthousiastes des citoyens pour lesquels il était comme un apôtre. Il faudrait en vérité connaître bien peu le genre humain pour croire que l'homme qui exerçait une telle action sur tout un peuple, n'a été qu'un individu d'intelligence médiocre. D'autres, — *nomina sunt odiosa,* — séduisent les peuples par le génie de la force brutale ; Robespierre s'imposait à l'amour des masses par l'énergie de son caractère, par l'ascendant de ses vertus, par la grandeur de ses talents, par son incorruptibilité. Jamais il n'a eu même un soldat à sa disposition. C'est que dans l'âme de Robespierre, le peuple sentait battre son âme ; comme lui, la grande majorité du peuple voulait la liberté *pour tous.* Quand il s'élevait dans la force de sa conscience indignée contre la loi martiale qui plaçait la vie de milliers de citoyens à la merci de municipalités égoïstes et soupçonneuses ; quand il réclamait l'abolition de la peine de mort ; quand il tonnait contre la division insensée en citoyens actifs et en citoyens passifs ; quand il parlait en faveur de l'abolition de l'esclavage et de l'émancipation des hommes de couleur ; quand il combattait toute restriction au droit de réunion et à la liberté de la presse, il donnait alors une expression aux vœux secrets de la grande masse du peuple. Et il resta

(1) Ainsi, d'après M. Aulard, l'avocat probe, savant, modeste, représenté par Fabre d'Eglantine dans le *Philinte ou la suite du Misanthrope*, ne serait autre que Robespierre lui-même : « N'est-ce pas, trait pour trait, en sa première chasteté morale de constituant, l'avocat d'Arras, l'incorruptible Robespierre (nous sommes en 1790), avec sa vertu, son désintéressement, son passé provincial et laborieux ? » — *Les Orateurs de la Législative et de la Convention,* II, 231.

toujours fidèle à ces principes immortels. Même plus tard, au moment où il ne s'agissait plus, pour la Révolution, que de vaincre ou de mourir, quand on fut obligé de recourir à des mesures sévères pour sauver la patrie, déchirée à l'intérieur par les partis, menacée et attaquée sur toutes les frontières par les rois coalisés, Robespierre resta cependant toujours l'idéal d'un homme d'ordre qui sait que, sans l'ordre, la liberté n'est qu'une fiction, et qui s'efforce de se tenir à une même distance de ces deux écueils également dangereux : la contre-révolution, et l'exagération révolutionnaire. (1)

---

(1) En ce qui touche spécialement le rôle de Robespierre à la Constituante, nous ne croyons pouvoir mieux terminer cette deuxième partie que par le jugement de M. Aulard, que l'on n'accusera pas, certes, de partialité en faveur de Robespierre :

« Dans la Constituante, il renonça à toute influence présente ou prochaine. Il se fit l'homme des principes, « l'homme de l'avenir ». Il comprit, presque seul, que la Révolution ne faisait que commencer, qu'elle userait et rejetterait ses premiers instruments. Son souci fut de se réserver, intact et fort, pour les luttes terribles auxquelles on ne faisait que préluder. Dès l'origine il rompt avec les constitutionnels et les triumvirs (Duport, Lameth, Barnave). « Son rôle, dit très justement Michelet, fut dès lors simple et « fort. Il devint le grand obstacle de ceux qu'il avait quittés. « Hommes d'affaires et de parti, à chaque transaction qu'ils « essayaient entre les principes et les intérêts, entre le droit et les « circonstances, ils rencontrèrent une borne que leur posait « Robespierre, le droit abstrait, absolu. Contre leurs solutions « bâtardes, anglo-françaises, soi-disant constitutionnelles, il pré- « sentait des théories, non spécialement françaises, mais générales, « universelles, d'après *le Contrat social,* l'idéal législatif de Rous- « seau et de Mably. »

« Ils intriguaient, s'agitaient, et lui, immuable. Ils se mêlaient à tout, pratiquaient, négociaient, se compromettaient de toute manière; lui, il professait seulement. Ils semblaient des procureurs; lui, un philosophe, un prêtre du droit. Il ne pouvait manquer de les user à la longue.

« Témoin fidèle des principes et toujours protestant pour eux, il s'expliqua rarement sur l'application, ne s'aventura guère sur le terrain scabreux des voies et moyens. Il dit *ce qu'on devait faire,* très rarement *comment on pouvait le faire.* » — Aulard, — *les Orateurs de la Constituante,* page 521. — *Note du traducteur.*

III

Pendant l'Assemblée législative

(1791-1792)

Le samedi, premier octobre 1791, l'Assemblée législative, qui comptait 730 membres, se réunit dans le Manège. Cette salle, comme son nom l'indique, servait auparavant à des exercices d'équitation ; elle était située dans le voisinage immédiat des Tuileries, car elle faisait partie du château ; l'Assemblée nationale y avait déjà siégé dans les derniers mois. La nouvelle assemblée, — dont tous les membres de la Constituante se trouvaient écartés, sur la motion de Robespierre, — montrait une physionomie visiblement bien différente de celle de sa devancière. D'abord, la jeunesse des législateurs était frappante : dans l'élection du bureau provisoire, on put constater qu'il n'y avait pas moins de *soixante* membres au-dessous de vingt-six ans.

Ensuite, la position des partis se trouvait complètement changée. Les *constitutionnels,* qui formaient la gauche dans l'Assemblée nationale, composaient la droite dans la Législative, au nombre d'environ cent vingt membres. En face d'eux, et d'une force double à peu près, se tenaient les *novateurs* ou *réformistes,* com-

posés surtout des représentants de la *Gironde* et de la ville de *Paris,* qui devaient former plus tard dans la Convention, les premiers, le noyau du parti de la *Gironde,* les seconds, du parti de la *Montagne* ou des *Jacobins.* Mais, dans l'Assemblée législative, ils marchaient encore ensemble et cherchaient en commun leurs inspirations dans le club des Jacobins. Au milieu, se trouvaient les *timides* ou le *ventre* qui, comme dans toutes les assemblées, formaient l'appoint de la majorité.

Robespierre se montra satisfait de la composition de l'Assemblée, (1) qui était formée presque entièrement de *patriotes,* — c'est ainsi qu'on appelait les partisans de la Révolution, les libéraux prononcés ; — il se plaignit seulement, aux Jacobins, de ce qu'un grand nombre d'anciens députés à l'Assemblée nationale vinssent, comme spectateurs, assister aux séances en se permettant d'influer sur les votes. Et il partit pour Arras, libre de tout souci, désireux seulement de revoir sa ville natale après une absence de plus de deux années. (2)

Son frère et sa sœur, accompagnés de madame Buissart, la femme de son ami, étaient venus à sa rencontre jusqu'à Bapaume. La garde nationale de cette ville, ainsi que les volontaires de Paris, — dont il constata avec une profonde tristesse le mauvais armement, — lui offrirent une couronne civique ; et les autorités municipales donnèrent un banquet en son honneur.

---

(1) Il déclara aux Jacobins qu'elle lui semblait bien supérieure à l'Assemblée précédente. — *Note du traducteur.*

(2) La veille du départ de Robespierre, une députation du faubourg Saint-Antoine vint encore aux Jacobins le remercier d'avoir si bien défendu les droits du peuple pendant toute la Constituante. — *Note du traducteur.*

A partir de Bapaume, le voyage fut un véritable triomphe. A son entrée, Arras était illuminée. On voulut dételer ses chevaux pour traîner la voiture, mais Robespierre descendit aussitôt et se rendit à pied à la maison de son frère et de sa sœur, accompagné des mille cris de : « Vive le défenseur du peuple ! » Le jour suivant, la garde nationale de l'Oise vint lui apporter ses ovations ; ce qui le décida à se retirer dans une maison de campagne des environs chez une famille amie. Peut-être y fut-il déterminé aussi par l'accueil glacé qu'il avait reçu de plusieurs de ses anciens amis, qui appartenaient à la bourgeoisie et ne pouvaient pas comprendre que Robespierre eût dépassé de si loin, dans l'Assemblée nationale, le but de leurs aspirations.

Sur la route, il avait rencontré beaucoup d'émigrants ; et il avait eu aussi, à maintes reprises, l'occasion de constater les menées du clergé. Il fut indigné surtout de la crédulité des habitants d'Arras à qui l'on avait inspiré l'idée que des miracles s'étaient produits et qu'un paralytique avait recouvré l'usage de ses jambes. A la fin de novembre, il revint à Paris. (1)

En son absence, les Girondins avaient profité de la situation fort critique de la France pour prendre l'initiative des lois terribles dont on a plus tard fait peser la responsabilité sur le parti de la Montagne et surtout sur Robespierre. Conformément au principe d'un des leurs, d'Isnard, « ramener les coupables par la crainte

(1) On lui écrivait lettre sur lettre pour hâter son retour. La famille Duplay surtout le pressait de revenir. Mais Robespierre différait son départ de jour en jour. Les six semaines qu'il passa dans l'Artois furent les derniers jours calmes de son existence : rentré dans la lutte, il ne devait plus en sortir que par la mort. — *Note du traducteur.*

ou les soumettre par le glaive », ils avaient voté la mort pour tous ceux qui se trouveraient encore à la fin de l'année dans l'armée des émigrés ; (1) et une longue détention pour les ecclésiastiques qui provoqueraient, par la parole ou par la plume, au mépris de la Constitution. (2) Nous avons déjà appris à connaître Robespierre, dans l'Assemblée nationale, comme l'ennemi le plus déclaré de toute loi d'exception. Aussi, lorsqu'un journal girondin, *la Chronique de Paris,* voulut s'appuyer, pour ces mesures violentes contre les prêtres, sur une prétendue lettre de Robespierre, celui-ci protesta, le 6 novembre, par un écrit adressé au club des Jacobins d'Arras. Cet acte lui attira l'inimitié de la feuille girondine, qui, dès lors, pour le ridiculiser, ne l'appela plus autrement que « le prêtre » ; alors que, peu auparavant, elle avait encore déclaré toute naturelle, et louable au plus haut degré, une ovation faite à Robespierre à l'occasion d'une visite de ce dernier chez une amie de sa sœur, à Béthune. Brissot, lui aussi, était encore prodigue d'éloges pour Robespierre dans son journal, *le Patriote français.*

Au retour de Robespierre, quand celui-ci reparut, le 28 novembre, parmi les Jacobins, sa présence excita de prodigieux transports d'enthousiasme et la présidence d'honneur de la séance lui fut immédiatement abandonnée. (3)

---

(1) Décret du 9 novembre 1791. — *Note du traducteur.*

(2) Décret du 29 novembre 1791. — *Note du traducteur.*

(3) Voici comment le *Journal du Club* rapporte cet incident :

« Séance du lundi 28 novembre 1791. Présidence de M. Couthon.

« *M. Robespierre* entre au milieu des plus vifs applaudissements. *M. Collot d'Herbois,* qui occupait le fauteuil comme vice-président,

Les débats sur la guerre venaient justement de commencer dans l'Assemblée législative. Tout le monde désirait cette guerre, mais pour des motifs bien différents ; seul, Robespierre *y était opposé*, comme il le fut

---

demande que ce membre de l'Assemblée constituante, justement surnommé *l'incorruptible*, préside la société. « Le règlement de « cette société, dit-il, est pour cette motion. Il faut que les bons « généraux visitent les postes. » Cette motion, appuyée et mise aux voix, est adoptée à l'unanimité et M. Collot d'Herbois engage M. Robespierre à monter au fauteuil.

« *M. Robespierre.* — Messieurs, en m'appelant à la place que j'occupe en ce moment, vous m'avez mis à portée de prouver le profond respect que j'ai pour cette assemblée. Vous m'avez donné une tâche bien difficile à remplir, celle de vous témoigner ma gratitude. Car les témoignages qu'elle m'a donnés sont bien au-dessus de mes forces, et j'espère que vous voudrez bien prendre mon impuissance pour l'acquit de cette dette. *(On applaudit.)* »

Dès 1790, Robespierre avait présidé les Jacobins, — la durée de la présidence était généralement d'un mois. — En juin et octobre 1791, nous voyons Robespierre membre du comité de correspondance. C'est lui qu'on choisissait surtout pour rédiger les adresses présentées par la société à l'Assemblée nationale ou envoyées aux sociétés affiliées. Peu de temps auparavant, Robespierre avait rédigé l'adresse envoyée par les Jacobins aux électeurs des assemblées primaires pour les élections de 1791. Elle est tellement significative que nous allons la transcrire presque entièrement :

« Ce serait perdre un temps précieux à débiter des lieux communs superflus, que de vous parler de l'extrême importance des élections auxquelles vous allez procéder. Vous savez, vous sentez aussi bien que nous, que les électeurs choisis par les assemblées primaires doivent choisir à leur tour les membres de qui dépend en grande partie la destinée de la nation, qui doit reverser sur vous la prospérité ou la misère, tous les biens qu'enfante la liberté ou tous les fléaux de la tyrannie, suivant la sagesse ou l'imprudence des choix que vous allez faire...

« Dans ces assemblées, des principes très sûrs et très évidents pourront guider le patriotisme.

« La réunion des vertus et des talents paraît seule digne de fixer le choix du peuple ; mais la vertu est infiniment plus nécessaire que les talents, et c'est elle qu'il faut chercher d'abord. Si la vertu sans talent peut être moins utile, le talent sans vertu n'est qu'un fléau. Il y a plus. En général, la vertu suppose ou donne assez souvent le talent qui convient aux représentants du peuple. L'énergie d'une âme élevée et pure est la principale source des saines idées politiques. Quand on aime profondément la justice et l'humanité, on sent vivement les droits des hommes et des citoyens ; on les

toujours. Le roi la voulait, mais venant des puissances étrangères sans qu'il parût les appuyer; les constitutionnels, avec le ministre Narbonne à leur tête, désiraient une guerre contre les petits princes allemands du

---

défend avec courage. On a déjà une grande disposition à distinguer les procédés de la franche probité, le langage pur de la raison et du civisme des manèges perfides de l'intrigue et du faux jargon du charlatanisme.

« Le charlatanisme et l'intrigue se pareront, à vos yeux, des couleurs du patriotisme et de la vertu, et c'est là le principal écueil que vous aurez à éviter. Quelques règles très simples vous aideront à les deviner. Tenez-vous d'abord en garde contre des apparences trompeuses. Les ennemis et les amis de la liberté, dans les circonstances où nous sommes, se présenteront à vous avec les mêmes dehors, et vous parleront le même langage, avec cette seule différence, peut-être, que les premiers tiendront de leur ancien genre de vie et des vices mêmes de l'éducation le talent d'attirer votre confiance par des paroles insinuantes et par des manières plus aimables. Pour vous défendre de toute surprise, remontez au delà de l'époque où vous êtes; considérez d'abord quelles furent leurs habitudes et leur conduite avant la Révolution. L'homme ne se détache pas tout à coup des avantages qui pouvaient flatter son orgueil, de tous les préjugés qui ont dirigé toute sa vie. Que cette raison-là seule ne soit cependant pas, contre ceux que nous vous désignons, une raison absolue d'exclusion; qu'elle vous engage seulement à exiger d'eux des preuves constantes d'un amour sincère pour l'égalité, d'un respect religieux pour les droits du peuple et pour l'infortune. Si, une fois dans sa vie, un homme s'est montré lâche ou impitoyable, dans quelque condition qu'il ait vécu, ne balancez point à le rejeter. Rejetez tous ceux que l'on a vus empressés à capter la faveur de ceux que l'on appelait *grands;* ceux que l'on a vus ramper dans les cours et s'humilier avec succès aux pieds d'un ministre ou d'une femme, pour obtenir le droit de dominer insolemment sur leurs concitoyens. En dépit de toute la pompe de leur patriotisme nouveau, ils sont encore ce qu'ils étaient. Les événements, les moyens de parvenir, sont changés; leur cœur est resté le même. Ils flattent leurs concitoyens comme ils flattaient les rois ou les tyrans subalternes. Ils vous opprimeraient si le règne du despotisme durait encore. On ne devient point en un jour d'un lâche courtisan, d'un méprisable valet, un héros de la patrie, un défenseur de la liberté.

« Mais connaissez-vous des hommes qui, ayant consacré leur vie à la défense du faible opprimé contre l'oppresseur puissant, qui, dominés par l'ascendant d'une âme fière, courageuse et sensible, ont repoussé la fortune, bravé les tracasseries des petites cabales ou les persécutions d'un gouvernement tyrannique, pour adorer la

Rhin et les émigrés de Coblentz ; les Girondins aspiraient à une guerre générale qui servît à la propagation de leurs idées en Europe. (1)

Robespierre seul reconnut le danger immense pour

---

vertu et venger l'innocence ou l'humanité ? Soyons moins exigeants. Connaissez-vous quelqu'un qui ait montré un caractère à la fois ferme et probe, dont l'indignation s'allumait au récit d'une injustice, dont les entrailles s'émouvaient à l'aspect d'un malheureux ? Quelque rude que soit sa franchise, quelque austère que paraisse son humeur, ne balancez pas à le choisir ; allez le chercher jusque dans la retraite où le renferme son caractère aussi modeste qu'intrépide. Priez-le, s'il le faut, d'accepter la charge honorable et périlleuse, redoutable et douce, de défendre la cause auguste du peuple et de la liberté contre leurs ennemis déclarés, et surtout contre leurs ennemis hypocrites, beaucoup plus redoutables que les autres. Ne vous inquiétez pas si l'on vous dit que de pareils hommes sont *exagérés, moroses, extravagants, propres à troubler l'ordre et la tranquillité publique.* C'est ainsi que naguère, — vous devez vous le rappeler, — un gouvernement tyrannique osait désigner les hommes dont il redoutait la vertu et l'énergie ; c'est ainsi que de faux patriotes, des charlatans politiques, osent nommer encore les fidèles amis de la raison, de la justice et de la liberté... Ils appellent l'ordre, tout système qui convient aux arrangements de leur ambition et de leur intérêt personnel ; tranquillité, la sécurité des imbéciles et la stupidité des esclaves ; paix, l'immobilité des cadavres et le silence des tombeaux... Nos véritables ennemis, ce sont ceux que nous venons de vous peindre... ; ce sont ceux qui, si leurs desseins pouvaient réussir, présenteraient bientôt à la France et à l'univers le plus honteux de tous les spectacles, celui d'une assemblée représentative corrompue, liguée avec les oppresseurs du peuple contre leurs commettants, et qui ne vous laisseraient plus d'autre alternative que la guerre civile ou la servitude. Evitez leurs pièges, et la patrie est sauvée. Si vous y tombez, il ne nous restera plus, peut-être, qu'à réaliser la devise sacrée qui nous rallie : *La Liberté ou la Mort.* »

Cette belle adresse a été tout improvisée. On voit, en effet, Robespierre s'excuser à la tribune des Jacobins de ce que, prévenu le matin seulement du désir de la société et obligé de s'absenter le lendemain pour un court voyage, il n'avait pu que rassembler quelques idées à la hâte. Les Jacobins n'adoptèrent pas moins cette adresse. — *Note du traducteur.*

(1) On aura une idée de l'enthousiasme belliqueux des Girondins par cet extrait du *Journal des Jacobins ;* il marque également la haute raison de Robespierre :

« Séance du 18 décembre 1791. Présidence de M. Isnard.

« *M. le secrétaire* fait lecture d'une lettre écrite à la société par M. Virchaux, en lui adressant une lame d'épée de Damas, qu'il la

la liberté des peuples que toute guerre cache en son sein ; il pressentit que, tôt ou tard, cette guerre donnerait au pays, le présent fort peu enviable d'un Napoléon. (1)

Que si, malgré tout, la paix de l'Europe devait être ébranlée par des motifs suffisants, alors il voulait qu'on

---

prie de destiner au premier général français qui terrassera un ennemi de la Révolution.

« *M. Isnard, brandissant cette épée.* — La voilà, Messieurs, cette épée, elle sera toujours victorieuse. Le peuple français poussera un grand cri, et tous les autres peuples répondront à sa voix. La terre se couvrira de combattants, et tous les ennemis de la liberté seront effacés de la liste des hommes libres.

« *M. Robespierre* supplie l'Assemblée de supprimer tous ces mouvements d'éloquence matérielle qui peuvent entraîner l'opinion dans un moment où elle doit être dirigée par la discussion la plus tranquille. »

Mais l'enthousiasme belliqueux des Girondins gagnait de plus en plus le pays. Robespierre n'hésita pas à l'attaquer ouvertement sans souci de sa popularité. — *Note du traducteur.*

(1) Il faut dire un mot des admirables discours de Robespierre contre la guerre et tâcher, par quelques extraits, d'en faire saisir le dessein, le but et la nature des arguments.

Dès le 14 décembre, Robespierre avait répondu à Biauzat, qui paraissait regarder comme résolue la question de la guerre, que si elle était résolue dans le sens de l'action, ce serait pour le malheur du pays. Et Robespierre ajoutait : « Je déclare, moi, que je la discuterai selon ma conscience et le sentiment impérieux de ma liberté. » Il tint parole. Le 16 décembre, Brissot ayant préconisé la guerre aux Jacobins, Robespierre répondit par son discours du 18. On était encore sous l'impression de la scène belliqueuse racontée ci-dessus. Robespierre se dirigea vers la tribune et débuta ainsi :

« La guerre ! s'écrient la cour et le ministère, et leurs innombrables partisans. La guerre ! répètent un grand nombre de citoyens, mus par un sentiment généreux, plus susceptibles de se livrer à l'enthousiasme du patriotisme qu'exercés à méditer sur les ressorts des révolutions et sur les intrigues des cours. Qui osera contredire ce cri imposant ? Personne, si ce n'est ceux qui sont convaincus qu'il faut délibérer mûrement avant de prendre une résolution décisive pour le salut de l'Etat et pour la destinée de la Constitution ; ceux qui ont observé que c'est à la précipitation et à l'enthousiasme d'un moment que sont dues les mesures les plus funestes qui aient compromis notre liberté, en favorisant les pro-

déclarât la guerre à l'empereur, mais seulement après que la garde nationale et la population, dans tout le pays, auraient été armées et organisées militairement.

Aux Jacobins, il parvint à provoquer un revirement d'opinion dans la question de la guerre. Et c'est là qu'il faut chercher l'origine de la haine des Girondins contre

---

jets et en augmentant la puissance de ses ennemis ; qui savent que le véritable rôle de ceux qui veulent servir leur patrie est de semer dans un temps pour recueillir dans un autre, et d'attendre de l'expérience le triomphe de la vérité.

« Je ne viens point caresser l'opinion du moment ni flatter la puissance dominante ; je ne viens point non plus prêcher une doctrine pusillanime, ni conseiller un lâche système de faiblesse et d'inertie ; mais je viens dévoiler une trame profonde que je crois assez bien connaître. Je veux aussi la guerre, mais comme l'intérêt de la nation la veut : domptons nos ennemis intérieurs, s'il en existe encore.

« La cour et le ministère veulent la guerre et l'exécution du plan qu'ils proposent ; la nation ne refuse point la guerre, si elle est nécessaire pour acheter la liberté ; mais elle veut la liberté et la paix, s'il est possible, et elle repousse tout projet de guerre qui serait proposé pour anéantir la liberté et la Constitution, même sous le prétexte de les défendre. »

Puis Robespierre montra les plans secrets de la cour qui voulait pousser tous les ennemis de la Révolution française contre cette révolution. De deux choses l'une : ou la Révolution serait battue, et alors la liberté disparaîtrait ; ou la Révolution serait triomphante, et un péril non moins grand menacerait la liberté ; car, du sein des armées, s'élèverait un général victorieux qui s'emparerait de l'autorité en étouffant toutes les idées généreuses. Dès 1792, Robespierre prévoyait Bonaparte et le 18 brumaire.

Pourquoi compromettre la liberté encore si mal affermie ? On comptait, à la cour, sur les maux qu'entraîne la guerre, sur la famine et sur le chômage, pour amener le peuple à capituler et à reprendre les anciens abus. Comment s'expliquer autrement l'enthousiasme subit pour la guerre des anciens privilégiés ?

Brissot avait dit que *la défiance est un état affreux*. Non, « la défiance est au sentiment profond de la liberté ce que la jalousie est à l'amour. » Brissot avait dit encore : « En cas de trahison, *le peuple est là*. — Oui, sans doute, répondit Robespierre ; mais vous ne pouvez ignorer que l'insurrection est un remède rare, incertain, extrême. Le peuple était là, dans tous les pays libres, lorsque, malgré ses droits et sa toute-puissance, des hommes habiles, après l'avoir endormi un instant, l'ont enchaîné pour des siècles...

lui, et surtout de la haine de Louvet qui se trouva tout particulièrement blessé, lui, le parlementaire exercé, de se voir retirer la parole, aux Jacobins, sur la proposition de Robespierre, et à cause d'expressions incorrectes dont il s'était servi. Le comité de correspondance, qui se composait presque entièrement de

---

Le peuple est là ; mais vous, représentants, n'y êtes-vous pas aussi ? Et qu'y faites-vous si, au lieu de prévoir et de déconcerter les projets de ses oppresseurs, vous ne savez que l'abandonner au droit terrible de l'insurrection et au résultat du bouleversement des empires ? »

Et, après avoir montré encore les dangers d'une guerre offensive, Robespierre terminait par des paroles graves et fermes :

« Ne nous dites donc plus que la nation veut la guerre. La nation veut que les efforts défendent ses intérêts ; la guerre est, à ses yeux, un remède extrême dont elle désire d'être dispensée ; c'est à vous d'éclairer l'opinion publique, et il suffit de lui présenter la vérité et l'intérêt général pour les faire triompher. La grandeur d'un représentant du peuple n'est pas de caresser l'opinion momentanée qu'excitent les intrigues des gouvernements, mais que combat la raison sévère, et que de longues calamités démentent. Elle consiste quelquefois à lutter seul, avec sa conscience, contre le torrent des préjugés et des factions. Il doit confier le bonheur public à la sagesse, le sien à sa vertu, sa gloire aux honnêtes gens et à la postérité.

« Au reste, nous touchons à une crise décisive pour notre Révolution... Malheur à ceux qui, dans cette circonstance, n'immoleront pas au salut public l'esprit de parti, leurs passions et leurs préjugés même. J'ai voulu payer aujourd'hui à ma patrie la dernière dette peut-être que j'avais contractée avec elle. Je n'espère pas que mes paroles soient puissantes en ce moment ; je souhaite que ce ne soit pas l'expérience qui justifie mon opinion ; mais, dans ce cas-là même, une consolation me restera : je pourrai attester à mon pays que je n'aurai point contribué à sa ruine. »

Brissot répliqua par un discours dans lequel il reprocha à Robespierre d'avoir avili le peuple en doutant des progrès de la liberté ; d'avoir calomnié Narbonne ; — celui-ci avoua plus tard lui-même qu'il avait songé uniquement à former une armée pour appuyer le roi ; — de s'être laissé aller à des craintes chimériques tirées de l'exemple de César ; — l'avenir donna trop raison à Robespierre ; — Brissot eut le tort, en outre, de s'abaisser à des personnalités regrettables.

Robespierre répondit par son grand discours du 2 janvier 1792, discours d'une logique nerveuse et pressante, d'une éloquence

Girondins, avait glissé indûment la phrase suivante dans une circulaire adressée aux sociétés affiliées des départements : « Le système de la guerre est celui qui domine dans la société. » Appelé par Robespierre à fournir des explications sur ce fait, Louvet voulut justifier le comité et se servit d'un langage tel qu'il lui

---

puisée dans la raison même. Un petit nombre d'extraits en donneront quelque idée.

Robespierre constate avec franchise que son opinion n'est point populaire.

« Des deux opinions qui ont été balancées dans cette assemblée, l'une a pour elle toutes les idées qui flattent l'imagination, toutes les espérances brillantes qui animent l'enthousiasme, et même un sentiment généreux soutenu de tous les moyens que le gouvernement le plus actif et le plus puissant peut employer pour influer sur l'opinion ; l'autre n'est appuyée que sur la froide raison et sur la triste vérité. Pour plaire il faut défendre la première ; pour être utile, il faut soutenir la seconde, avec la certitude de déplaire à tous ceux qui ont le pouvoir de nuire : c'est pour celle-ci que je me déclare. »

Il raille admirablement les illusions des Girondins qui croyaient que les rois ne pourraient pas armer leurs sujets contre la France et que toute la guerre se bornerait à une promenade triomphale au milieu de l'Europe extasiée. Certes, lui aussi aime l'affranchissement des peuples : « J'aime tout autant que M. Brissot une guerre entreprise pour étendre le règne de la liberté... Si j'étais maître des destinées de la France, j'aurais envoyé, dès longtemps, une armée en Brabant, j'aurais secouru les Liégeois et brisé les fers des Bataves ; ces expéditions sont fort de mon goût. » Mais il connaît assez la cour pour ne pas lui prêter des vues aussi pures et aussi désintéressées. Et quant aux illusions de Brissot et des Girondins, il croit devoir les combattre :

« ... Vous promenez notre armée triomphante chez tous les peuples voisins ; vous établissez partout des municipalités, des directoires, des assemblées nationales, et vous vous écriez vous-mêmes que cette pensée est sublime, comme si le destin des empires se réglait par des figures de rhétorique...

« Il est fâcheux que la vérité et le bon sens démentent ces magnifiques prédictions ; il est dans la nature des choses que la marche de la raison soit lentement progressive. Le gouvernement le plus vicieux trouve un puissant appui dans les préjugés, dans les habitudes, dans l'éducation des peuples... La plus extravagante idée qui puisse naître dans la tête d'un politique, est de croire qu'il suffit à un peuple d'entrer à main armée chez un peuple étranger,

attira d'abord un rappel à l'ordre; et, finalement, comme Louvet refusait de s'incliner, qui lui fit retirer la parole. Néanmoins, les Girondins n'osaient pas encore s'attaquer trop directement à lui. Plus tard, ses adversaires les plus envenimés, comme Barère, ont dû lui rendre justice sur cette question ; c'est Barère qui a

---

pour lui faire adopter ses lois et sa constitution. Personne n'aime les missionnaires armés; et le premier conseil que donne la nature et la prudence, c'est de les repousser comme ennemis... La déclaration des droits n'est point la lumière du soleil qui éclaire au même instant tous les hommes; ce n'est point la foudre qui frappe en même temps tous les trônes. Il est plus facile de l'écrire sur du papier ou de la graver sur l'airain, que de rétablir dans le cœur des hommes ses sacrés caractères effacés par l'ignorance, par les passions et par le despotisme... »

Robespierre est persuadé, lui aussi, que la Révolution aura une grande influence sur les peuples voisins, mais il préconise surtout l'expansion pacifique. Il faut consolider la liberté en France et la laisser rayonner au dehors: surtout ne pas mettre cette liberté entre les mains des généraux. Il répond avec un rare bonheur au reproche d'avoir avili le peuple en doutant de ses progrès :

« Je décourage la nation, dites-vous ; non, je l'éclaire; éclairer des hommes libres, c'est réveiller leur courage, c'est empêcher que leur courage même ne devienne l'écueil de leur liberté ; et n'eussé-je fait autre chose que de dévoiler tant de pièges, que de réfuter tant de fausses idées et de mauvais principes, que d'arrêter les élans d'un enthousiasme dangereux, j'aurais avancé l'esprit public et servi la patrie.

« Vous avez été étonnés, avez-vous dit, d'entendre un défenseur du peuple, calomnier et avilir le peuple. Certes, je ne m'attendais pas à un pareil reproche. D'abord, apprenez que je ne suis point le défenseur du peuple : jamais je n'ai prétendu à ce titre fastueux; je suis du peuple, je n'ai jamais été que cela, je ne veux être que cela; je méprise quiconque a la prétention d'être quelque chose de plus. S'il faut dire plus, j'avouerai que je n'ai jamais compris pourquoi on donnait des noms pompeux à la fidélité constante de ceux qui n'ont point trahi sa cause ; serait-ce un moyen de ménager une excuse à ceux qui l'abandonnent, en présentant la conduite contraire comme un effort d'héroïsme et de vertu? Non, ce n'est rien de tout cela ; ce n'est que le résultat naturel du caractère de tout homme, qui n'est point dégradé. L'amour de la justice, de l'humanité, de la liberté est une passion comme une autre ; quand elle est dominante, on lui sacrifie tout; quand on a ouvert son âme à des passions d'une autre espèce, comme à la

dit : « Robespierre avait le tempérament des grands hommes, et la postérité lui accordera ce titre. Il fut grand quand, tout seul, à l'Assemblée constituante, il eut le courage de défendre la souveraineté du peuple ; il fut grand quand, plus tard, à l'assemblée des Jacobins, seul, il balança le décret de guerre contre l'Allemagne. » (1)

Mais ce n'étaient pas seulement les divergences d'opinion sur la guerre qui creusaient entre Robespierre et les Girondins un abîme plus large de jour en jour : l'antagonisme avait une cause plus profonde, il portait sur les principes. Liberté de conscience ; liberté de la pensée ; inviolabilité du foyer domestique ; la vertu et l'intelligence placées au-dessus des privilèges

---

soif de l'or ou des honneurs, on leur immole tout, et la gloire, et la justice, et l'humanité, et le peuple, et la patrie. Voilà tout le secret du cœur humain ; voilà toute la différence qui existe entre le crime et la probité, entre les tyrans et les bienfaiteurs de leur pays.

« Que dois-je donc répondre au reproche d'avoir avili et calomnié le peuple ? Non, on n'avilit point ce qu'on aime, on ne se calomnie pas soi-même.

« J'ai avili le peuple ! il est vrai que je ne sais point le flatter pour le perdre ; que j'ignore l'art de le conduire au précipice par des routes semées de fleurs... Le vrai moyen de témoigner son respect pour le peuple, n'est point de l'endormir, en lui vantant sa force et sa liberté, c'est de le défendre, c'est de le prémunir contre ses propres défauts, car le peuple même en a... »

Et Robespierre termina par quelques sages conseils sur les périls du gouvernement représentatif et par l'apologie des œuvres de la paix.

On a dit qu'il haïssait la guerre par timidité d'homme d'étude et par lâcheté naturelle de tempérament. D'autres estimeront peut-être, et avec plus de justesse, que Robespierre montra en cette circonstance un courage civique admirable. — Les citations sont empruntées : pour le discours du 2 janvier, à la publication spéciale qu'en fit la Société des Jacobins ; pour les autres discours, au journal du club. — *Note du traducteur.*

(1) Paroles adressées par Barère mourant au sculpteur David (d'Angers) et recueillies par celui-ci. — *Note du traducteur.*

de la naissance ; en un mot, les Droits de l'Individu, tel était le *credo* politique des Girondins. La liberté, par contre, envisagée comme la possibilité pour le faible aussi de devenir libre ; et la justice définie comme la règle de la liberté ; le droit au travail, comme une conséquence nécessaire du droit à l'existence ; le droit de chaque individu envisagé comme une dette envers tous ; les fonctions transformées en devoirs ; le lien qui unit les uns aux autres les citoyens d'un même État, étendu à tous les peuples de la terre ; le devoir des peuples libres de protéger les peuples opprimés ; c'est-à-dire les idées qui constituent le Droit social, formaient les principes politiques de Robespierre. En d'autres termes, Robespierre et les Girondins représentaient deux principes antagonistes : le principe de la fraternité et celui de l'individualisme, entre lesquels l'univers oscille encore aujourd'hui ; la philosophie du sentiment, qui rapproche, et la philosophie de la raison pure, qui isole, Jean-Jacques Rousseau et Voltaire. (1)

---

(1) Cependant, il ne faut pas transformer Robespierre en un apôtre du sentiment pur. Son génie est tout abstrait, tout rationaliste ; et nous avons vu Duport lui reprocher de tenir sans interruption une chaire de droit naturel. Le sentiment n'est, pour Robespierre, que l'efflorescence de l'idée. C'est que l'individualisme ne découle pas nécessairement des principes de la raison pure. La raison, étant commune à tous les hommes, peut les rapprocher dans une solidarité toute philosophique. La raison, c'est, comme l'a dit si excellemment M. Paul Janet, « la conscience de l'impersonnel » ; elle nous enferme si peu dans l'individualisme, que Spinosa a pu aboutir au panthéisme sans sortir de l'intellectualisme. — Chez Robespierre aussi, la solidarité découle des principes de la raison ! Louis Blanc a dit avec un sens profond que Robespierre aurait dû logiquement aboutir au panthéisme. Mais sans aller aussi loin, si l'on veut bien considérer que le représentant moderne des principes de la raison pure, ce n'est pas Voltaire, mais Kant, et si l'on rapproche des discours de Robespierre les *Principes métaphysiques du Droit naturel*, publiés en 1796, on est frappé de la ressemblance

Les Girondins, en conséquence, ne distinguaient que leurs propres intérêts, c'est-à-dire les intérêts de la bourgeoisie, de la classe de ceux qui possèdent, de ceux qui s'élèvent au-dessus de la grande masse et qui veulent dominer celle-ci en acquérant les mêmes avantages que la noblesse de naissance, quoique cette dernière méprise, de son côté, la bourgeoisie, et n'attende qu'une occasion favorable pour l'humilier. Tandis que Robespierre demandait *l'égalité pour tous* et visait à unir avec la grande masse, pour former *un peuple libre,* la minorité des hommes qui possèdent, et les biens de la fortune, et les biens intellectuels. Les Girondins voulaient aussi le triomphe de la Révolution, mais ils joignaient à l'amour de la patrie des mobiles égoïstes, et ne reculaient pas, pour atteindre leur but, devant des compromis avec les constitutionnels et avec la cour, toutes choses qui inspiraient à Robespierre une véritable horreur.

Nous devons malheureusement renoncer à suivre Robespierre dans toutes les séances des Jacobins, qui lui offraient la seule occasion d'agir par sa parole sur la marche des événements, puisque les membres de la Constituante avaient été exclus de la Législative. Nous nous bornerons à montrer dans quel sens il prit part

---

des vues, ce qui ne doit pas surprendre d'ailleurs, puisque Robespierre et Kant avaient subi tous les deux l'influence de Rousseau. Chez Robespierre, comme chez Kant, la déduction des principes est toute rationnelle, *a priori*. Chez tous les deux, il y a une république des esprits intelligents et libres, des « fins en soi ». Rousseau lui-même n'avait-il pas subi l'influence de Descartes ? et *le Contrat social* n'est-il pas le type, en sociologie, de cette méthode que Stuart-Mill appellera la « méthode mathématique », et qu'il critiquera fort au nom de l'empirisme anglais ? — *Note du traducteur.*

aux délibérations. Nous retrouverons en lui l'homme de la légalité et aussi le combattant infatigable pour les droits du peuple. Il se prononça nettement contre toute recommandation de candidats aux élections municipales, de la part des Jacobins, parce qu'on doit, en toute occasion, respecter la liberté des électeurs. Il combattit une motion tendant à la permanence des sections, comme illégale et contraire aux décisions de l'Assemblée nationale. Il combattit également une proposition de mise en accusation du Directoire, — autorité administrative du département, — basée sur une pétition réactionnaire de celui-ci, parce que les membres du Directoire doivent jouir du droit de pétition comme les citoyens isolés. Il repoussa de même enfin et qualifia d'inconstitutionnelle une proposition de faire voter la population sur la guerre et de conférer la dictature à l'Assemblée législative. (1)

En opposition avec les déclamations violentes d'un Isnard et d'un Guadet, il voyait les meilleurs moyens de sauver la patrie dans les mesures suivantes : licenciement et remplacement de tous les officiers; réintégration des soldats et des sous-officiers chassés de l'armée pour leurs opinions libérales; armement de toute la nation sans aucune distinction; rétablissement des sections, (2) pour la surveillance et le contrôle des

---

(1) Ici, comme en toute occasion, comme pour l'appel au peuple dans le procès du roi, comme pour l'organisation du conseil exécutif dans la Constitution de 1793, Robespierre est nettement opposé aux tendances plébiscitaires, dont il entrevoyait les dangers. Nous préciserons plus loin son attitude sur ce point, mais il y avait dès maintenant un trait à relever. — *Note du traducteur.*

(2) L'Assemblée constituante avait, malgré un discours de Robespierre, interdit les assemblées permanentes de sections. Robespierre

autorités; confédération civique fraternelle de toutes les gardes nationales de la France; répression des troubles à l'intérieur par le châtiment sévère des instigateurs de l'émeute d'Avignon; transfert à Paris de la Haute-Cour nationale; châtiment de tous les membres contre-révolutionnaires des Assemblées départementales et même de l'Assemblée législative; (1) suspension de la loi martiale et de la loi contre les offenses aux fonctionnaires; mise en accusation du ministère et surveillance attentive sur les actes des nouveaux ministres, — qu'il préférait d'ailleurs ne pas voir choisir parmi les Jacobins, car il n'aurait pas plus de confiance, pour cela, dans le patriotisme de la Cour, mais il en aurait moins dans les vertus des élus; (2) — publicité des débats de toutes les juridictions; établissement de règles fixes pour la nomination des fonctionnaires; répression de l'agiotage sur les vivres, sur les papiers publics et l'exportation de l'or; élévation de la solde des simples soldats et des sous-officiers et possibilité pour les soldats d'atteindre aux grades supérieurs, tous efforts devant gagner l'armée à la cause de la Révolution; protection de la liberté personnelle; loi

---

aurait voulu que l'Assemblée législative autorisât de nouveau les réunions sectionnaires. On a vu, d'ailleurs, que, partisan de la légalité, il avait combattu peu auparavant une motion demandant qu'on passât outre au décret de la Constituante. — *Note du traducteur.*

(1) Sur ce dernier point, il y a erreur du docteur Brunnemann. Robespierre demandait exclusivement la mise en accusation du *ministère* et non pas des députés. — *Note du traducteur.*

(2) Mirabeau avait déjà conseillé au roi de se choisir des ministres parmi les Jacobins, « car des Jacobins ministres ne sont pas toujours des ministres jacobins, » disait-il avec cynisme. Mirabeau et Robespierre savaient que les renégats de la cause populaire en deviennent ensuite les ennemis les plus acharnés. — *Note du traducteur.*

libérale d'instruction publique; victoire sur Coblentz par la victoire sur le despotisme et la contre-révolution en France. (1) Mais il se refusait à déchaîner sur les peuples le fléau de la guerre, et il opposait à la maxime girondine de Brissot : « Le mal est à Coblentz, » cette autre maxime : « Le mal est aux Tuileries. » (2)

---

(1) Tous ces moyens sont proposés dans le discours du 10 février. C'est encore dans ce discours que Robespierre demande la reconstitution des biens communaux, mesure très propre, selon lui, à rallier les habitants des campagnes à la Révolution ; montre avec profondeur le rôle du théâtre et des fêtes nationales dans un pays libre, et propose de décerner annuellement des récompenses aux auteurs dramatiques qui, dans le cours de l'année, auraient le mieux peint les actions des héros de la patrie et de l'humanité. Et il souhaitait que la Révolution eût bientôt ses grands écrivains et des hommes assez généreux pour consacrer leur fortune à la propagation des lumières. — *Note du traducteur.*

(2) Pour achever de préciser la conduite de Robespierre en toute cette question, il faut dire qu'il déclara ne pas s'opposer à la guerre si elle était *inévitable*, c'est-à-dire si la nation se voyait attaquée par les souverains étrangers. En ce cas, dit-il, « je demande la guerre, non comme une résolution raisonnable, mais comme la ressource du désespoir ». Et en ce cas, il demandait la formation d'une armée véritablement nationale : « Français, hommes du 14 juillet, qui sûtes conquérir la liberté sans guides et sans maître, venez, formons cette armée qui doit affranchir l'univers. Où est-il, le général qui, imperturbable défenseur des droits du peuple, éternel ennemi des tyrans, ne respira jamais l'air empoisonné des cours, dont la vertu austère est attestée par la haine et la disgrâce de la cour; ce général, dont les mains pures de sang innocent et des dons honteux du despotisme, sont dignes de porter devant nous l'étendard sacré de la liberté? Où est-il ce nouveau Caton, ce troisième Brutus, ce héros encore inconnu? Qu'il se reconnaisse à ces traits; qu'il vienne; mettons-le à notre tête... Où est-il? Où sont-ils ces héros qui, au 14 juillet, trompant l'espoir des tyrans, déposèrent leurs armes aux pieds de la patrie alarmée? Soldats de Châteauvieux, approchez, venez guider nos efforts victorieux... Où êtes-vous? Hélas! on arracherait plutôt sa proie à la mort, qu'au despotisme ses victimes! Citoyens, qui les premiers, signalâtes votre courage devant les murs de la Bastille, venez, la patrie, la liberté vous appellent aux premiers rangs! Hélas! on ne vous trouve nulle part; la misère, la persécution, la haine de nos despotes nouveaux vous ont dispersés. Venez, du moins, soldats de tous ces corps immortels qui ont déployé le plus

Le 15 février 1792, eut lieu l'installation du tribunal criminel, près duquel Robespierre avait été appelé par le vote de ses concitoyens au poste d'accusateur public. Ce tribunal se composait du président et de trois juges qui, tous, sortaient de libres élections ; à côté d'eux se trouvait, pour décider de la culpabilité, un jury de jugement composé de douze personnes désignées par le sort sur une liste de deux cents citoyens librement élus ; un jury d'accusation composé au moyen des mêmes procédés avait eu préalablement à décider s'il y avait lieu ou non à une mise en jugement. L'accusateur public, nommé pour quatre ans, était tout à fait indépendant ; il ne se trouvait soumis en aucune manière au pouvoir disciplinaire du ministre de la justice, par exemple ; de sorte que le tribunal criminel assurait à l'accusé le plus de garanties possible pour un jugement impartial. (1)

---

ardent amour pour la cause du peuple. Quoi! le despotisme que vous aviez vaincu vous a punis de votre civisme et de votre victoire; quoi! frappés de cent mille ordres arbitraires et impies, cent mille soldats, l'espoir de la liberté, sans état et sans pain, expient le tort d'avoir trahi le crime pour servir la vertu!... Venez au moins, gardes nationales... Quoi! vous n'êtes pas encore armés? Quoi! depuis deux ans vous demandez des armes, et vous n'en avez pas?... » Et Robespierre montrait déjà une fois de plus que la guerre n'était qu'un piège éternel de la cour. L'histoire a confirmé pleinement, depuis, le point de vue de Robespierre. « Nous savons aujourd'hui que le roi et la reine trahissaient la France. En effet, ils faisaient désavouer par un agent secret auprès de la cour de Vienne la diplomatie officielle du gouvernement français, dévoilaient les plans de campagne arrêtés en conseil des ministres, et demandaient surtout que l'Europe vînt en armes les secourir. Mais on ignorait alors cette duplicité qui n'était guère soupçonnée que par Robespierre et par Marat. » — MM. Lavisse et Rambaud, — *Histoire générale, du quatrième siècle à nos jours*, tome VIII, *la Révolution*, page 132. — *Note du traducteur.*

(1) Il ne faut pas confondre, comme on le fait généralement, le mode d'élection des tribunaux criminels de ce temps avec celui du

A cette occasion, Robespierre exposa ses principes sur la conduite et les devoirs des fonctionnaires ; ils valent certainement la peine d'être reproduits : « Le premier devoir du fonctionnaire, à mon avis, est une communication franche avec le peuple ; elle est un besoin pour moi. S'il est vrai que nous ayons fait un pas vers le règne de la justice et des lois, il est temps que les fonctionnaires publics, sans en excepter celui qu'on appelle le premier de tous, se regardent non comme des puissances, mais comme les hommes d'affaires de la nation et comme les égaux de leurs concitoyens ; il faut qu'à leurs yeux, comme à ceux de la raison et de la nature, les charges publiques ne soient plus des honneurs, encore moins des propriétés, mais des devoirs.

« Des hommes peu éclairés ont cru me louer en disant que je serais l'implacable ennemi des aristocrates. Ils se sont trompés. Comme citoyen, le mot d'aristocrate, dès longtemps, ne signifie plus rien pour moi ; je ne connais plus que les bons et les mauvais citoyens ; comme magistrat du peuple, je ne connais ni *aristocrates*, ni *patriotes*, ni *modérés ;* je ne connais que des hommes, des citoyens accusés ; je me rappelle que je ne suis que le vengeur du crime et l'appui de l'innocence. Le jour le plus heureux de ma vie serait celui où je

---

tribunal révolutionnaire. Celui-ci, en effet, loin de sortir d'élections populaires, était nommé entièrement par la Convention : juges, accusateur public et jurés. Le tribunal révolutionnaire fut un tribunal politique, avec les défauts de ces sortes d'institutions; tandis que les tribunaux *criminels* de l'époque révolutionnaire, issus du libre choix de la nation et indépendants comme elle, donnèrent à l'Empire cette admirable magistrature et ces jurisconsultes renommés qu'on peut considérer comme une des forces principales de Napoléon premier. — *Note du traducteur.*

trouverais le plus acharné de mes ennemis, l'homme même le plus opposé à la cause de l'humanité, — le seul homme que je pourrais regarder comme mon ennemi, — en butte à la prévention, près d'être immolé par elle pour un délit dont il serait innocent, et où, répandant sur sa cause la lumière de la vérité sévère et impartiale, je pourrais l'arracher à la mort ou à l'infamie. » (1)

Robespierre n'était pas encore persuadé, à cette époque, de la nécessité d'établir une constitution républicaine en France, comme en témoigne la déclaration suivante qu'il fit aux Jacobins lorsque Réal et Carra mirent sur le tapis la candidature du duc de Brunswick (2) : « Moi aussi, messieurs, j'aime le caractère républicain ; je sais que dans les républiques se sont élevées toutes les grandes âmes, tous les sentiments nobles et généreux ; mais je crois qu'il nous convient dans ce moment de proclamer bien haut que nous sommes les amis décidés de la Constitution, jusqu'à ce que la volonté générale, éclairée par une mûre expérience, déclare qu'elle aspire à un bonheur plus grand. Je déclare, moi, et je le fais au nom de la Société, qui ne me démentira pas, que je préfère l'individu que le hasard, la naissance, les circonstances nous ont donné pour roi à tous les rois qu'on voudrait nous donner » ;

---

(1) Robespierre devait plus tard montrer dans l'affaire des 73 Girondins protestataires du 31 mai, que les paroles que nous avons transcrites étaient pour lui une vérité. — *Note du traducteur.*

(2) Le même qui lança plus tard le fameux manifeste. Le duc de Brunswick ne publia d'ailleurs ce manifeste que sous la pression du roi de Prusse. Cette pièce avait été rédigée par Mallet du Pan et corrigée par Louis XVI qui avait ajouté de sa main l'article menaçant Paris d'une subversion totale. — *Note du traducteur.*

et il fit entendre ces paroles dans une autre occasion : « J'aime mieux voir une assemblée représentative populaire et des citoyens libres et respectés avec un roi, qu'un peuple esclave et avili sous la verge d'un sénat aristocratique. Je n'aime pas plus Cromwell que Charles premier, et je ne puis pas plus supporter le joug des décemvirs que celui de Tarquin. Est-ce dans les mots de *république* ou de *monarchie* que réside la solution du grand problème social ? Sont-ce les définitions inventées par les diplomates pour classer les différentes formes de gouvernement qui font le bonheur ou le malheur des nations, ou la combinaison des lois et des institutions qui en constituent la véritable nature ? Toutes les constitutions politiques sont faites pour le peuple ; toutes celles où il est compté pour rien sont des attentats contre l'humanité. » (1) Il défendit de la même manière en d'innombrables occasions la cause du bon sens, de la légalité, de la modération, de la justice. Bornons-nous à quelques exemples.

Lorsque la famille royale s'associa pour une somme de deux cents livres à la collecte faite au bénéfice des soldats de Châteauvieux, et que Danton voulut voir

---

(1) On voit quel est le sens de ces fameuses déclarations « monarchiques » tant reprochées à Robespierre. Elles ne témoignent que d'un grand amour de la légalité et de la véritable liberté. Robespierre appelle déjà la république « un bonheur plus grand » et souhaite la voir sortir de « la volonté générale, éclairée par une mûre expérience ». Il parle des vertus républicaines avec un enthousiasme qui révèle des sympathies secrètes. Mais Robespierre n'était pas de ces brouillons qui bâtissent dans les nuages ou sur le sable. Et il préparait la république au lieu d'en parler seulement. Il la préparait en provoquant des institutions destinées à la faire pénétrer dans nos mœurs. Et quel autre que Robespierre à cette époque, — si ce n'est peut-être l'abbé Fauchet, — parlait du « grand problème social » ? Qui donc s'en souciait ? — *Note du traducteur.*

refuser cette offrande comme offensante pour les victimes de Bouillé, Robespierre s'exprima ainsi : « Tout ceci ne regarde pas la Société; (1) elle n'est que la dépositaire des sommes qu'on remet entre ses mains. C'est aux infortunés de pourvoir, par tous les moyens possibles, à leur soulagement; c'est à eux à recueillir les bienfaits de l'humanité : nous ne sommes que dépositaires. Il y a quelque chose de vrai et de généreux dans les observations de M. Danton, et ces observations ne sont pas indignes de son patriotisme. Mais il y a plus de raisons de ne pas nous occuper de ces circonstances; nous devons nous occuper des grands intérêts de la chose publique. Ce que la famille royale fait comme individu ne nous regarde pas. Si, comme fonctionnaires publics *(sic)*, elle fait du bien, nous la bénirons; si elle ne le fait pas, nous lui représenterons les droits du peuple et nous les défendrons contre elle. »

Quand les Girondins s'enflammèrent pour le port du bonnet phrygien, parce que, disaient-ils, il dégage la physionomie, la rend plus ouverte, plus assurée, couvre la tête sans la cacher, en rehausse avec grâce la dignité naturelle, et peut recevoir toute sorte d'embellissements, Robespierre montra la plus grande répugnance contre l'idolâtrie des choses extérieures :

« La révolution doit être dans le cœur et ses amis se reconnaître au langage de la raison, mais non à des signes extérieurs qui peuvent être adoptés par les aristocrates et les traîtres. » (2) Et, lors de la visite que fit

(1) Cet incident avait lieu aux Jacobins. — *Note du traducteur.*

(2) « Le peuple n'a pas besoin d'être excité, dit encore Robespierre dans son discours ; il faut seulement qu'il soit bien défendu. C'est le dégrader que de croire qu'il est sensible à des marques exté-

Dumouriez au club des Jacobins, lorsqu'un assistant couvrit d'un bonnet rouge la tête de Robespierre, celui-ci jeta, indigné, sur le sol, l'emblème cher aux Girondins. (1)

Du reste, il n'avait pas plus confiance dans le ministère girondin, auquel le roi avait été obligé de recourir le 23 mars, que dans le ministère précédent, composé de Constitutionnels et de Feuillants : « Ils paraissent aimer la Constitution; mais, par bonheur, les destinées de la nation et de la liberté ne dépendent pas de quelques hommes, elles reposent sur des bases plus solides, sur la justice et la sagesse des lois, sur l'opinion publique, les lumières du peuple, sur les défiances

---

rieures. Elles ne pourraient que le détourner de l'attention qu'il donne aux principes de la liberté et aux actes des mandataires auxquels il a confié sa destinée. » — *Note du traducteur.*

(1) Avant cet acte hardi, avait eu lieu une autre scène caractéristique. Les Jacobins, enivrés par la présence d'un ministre, ayant voté l'impression de son discours et chassé de la tribune Legendre qui s'opposait à cette mesure, Robespierre prit hautement la défense du citoyen honni pour ses convictions. Voici quelques passages de son discours : « ... Je ne suis point de ceux qui croient qu'il est absolument impossible qu'un ministre soit patriote et même j'accepte avec plaisir les présages heureux que nous offre M. Dumouriez. Quand il aura rempli ces présages, quand il aura dissipé les ennemis armés contre nous par ses prédécesseurs, et les conjurés qui dirigent notre gouvernement, malgré l'expulsion de quelques ministres, alors, seulement alors, je serai disposé à lui décerner tous les éloges dont il sera digne ; alors néanmoins je ne penserai point qu'un bon citoyen de cette société ne soit pas son égal, et que tout membre qui montera à cette tribune pour s'élever contre l'impression du discours d'un ministre, quel qu'il soit, puisse être réduit à la quitter par des cris et des clameurs confuses. C'est par amour pour la liberté, c'est par respect pour les droits du peuple, qui seul est grand, qui seul est respectable à mes yeux, et devant lequel s'évanouissent les hochets des puissances ministérielles, que je rappelle la Société à ses principes ! C'est pour la Société, c'est pour le ministre même, que je demande que l'on n'annonce pas à son arrivée la décadence de l'esprit public... » — *Note du traducteur.*

même des amis de la Constitution. » D'ailleurs, il voulait voir d'abord les nouveaux ministres à l'œuvre avant de les louer. Les Girondins, par contre, qui se savaient et se sentaient maintenant en possession du pouvoir, commencèrent à l'attaquer ouvertement, et comme ils purent bientôt se convaincre qu'ils n'atteindraient pas leur but à Paris, ils cherchèrent à le noircir et à le calomnier en province. Ils crurent avoir trouvé une occasion favorable lors de la discussion, aux Jacobins, d'une adresse que Robespierre avait rédigée pour les départements et qui contenait ces mots : « Sans le courage inébranlable des citoyens, sans la patience invincible du sublime caractère du peuple, il était permis à l'homme le plus ferme de désespérer du salut public, lorsque la Providence, qui veille toujours sur nous beaucoup mieux que notre propre sagesse, en frappant Léopold, paraît déconcerter pour quelque temps les projets de nos ennemis. » Guadet se livra aussitôt à la critique suivante où le plat rationalisme des Girondins contraste si vivement avec la chaleur d'âme de Robespierre : « J'ai entendu souvent, dans cette adresse, répéter le mot : « Providence »; je crois même qu'il y est dit que la Providence nous a sauvés malgré nous. J'avoue que, ne voyant aucun sens à cette idée, je n'aurais jamais pensé qu'un homme qui a travaillé avec tant de courage, pendant trois ans, pour tirer le peuple de l'esclavage du despotisme, pût concourir à le remettre ensuite sous l'esclavage de la superstition. »

Robespierre répondit avec plus de feu que d'habitude : « La première objection porte sur ce que j'aurais commis la faute d'induire les citoyens dans la superstition, après avoir combattu le despotisme. La supersti-

tion, il est vrai, est un des appuis du despotisme, mais ce n'est pas induire les citoyens dans la superstition que de prononcer le nom de la Divinité. J'abhorre, autant que personne, toutes ces sectes impies qui se sont répandues dans l'univers pour favoriser l'ambition, le fanatisme et toutes les passions, en se couvrant du pouvoir sacré de l'Éternel, qui a créé la nature et l'humanité; mais je suis bien loin de le confondre avec ces imbéciles dont le despotisme s'est armé. Je soutiens, moi, ces éternels principes sur lesquels s'étaye la faiblesse humaine pour s'élancer à la vertu. Ce n'est point un vain langage dans ma bouche, pas plus que dans celle de tous les hommes illustres, qui n'en avaient pas moins de morale pour croire à l'existence de Dieu. »

Interrompu violemment, il poursuivit : « Non, Messieurs, vous n'étoufferez point ma voix; il n'y a pas d'ordre du jour qui puisse étouffer cette vérité : je vais continuer de développer un des principes puisés dans mon cœur, et avoué par tous les défenseurs de la liberté; je ne crois pas qu'il puisse jamais déplaire à aucun membre de l'Assemblée nationale d'entendre ces principes, et ceux qui ont défendu la liberté à l'Assemblée constituante, ne doivent pas trouver d'oppositions au sein des Amis de la Constitution. Loin de moi l'idée d'entamer ici aucune discussion religieuse qui pourrait jeter de la désunion parmi ceux qui aiment le bien public; mais je dois justifier tout ce qui est attaché sous ce rapport à l'adresse présentée à la Société.

« Oui, invoquer le nom de la Providence et émettre une idée de l'Être éternel qui influe essentiellement sur

les destins des nations, qui me paraît à moi veiller d'une manière toute particulière sur la Révolution française, n'est point une idée trop hasardée, mais un sentiment de mon cœur, qui m'est nécessaire. Et comment ne me serait-il pas nécessaire, à moi qui, livré dans l'Assemblée constituante à toutes les passions et à toutes les viles intrigues, et environné de nombreux ennemis, me suis toujours soutenu seul avec mon âme; comment aurais-je pu suffire à des luttes qui sont au-dessus de la force humaine, si je n'avais point élevé mon âme à Dieu? Sans trop approfondir cette idée encourageante, ce sentiment divin m'a bien dédommagé de tous les avantages offerts à ceux qui voulaient trahir le peuple.

« Qu'y a-t-il dans cette adresse? une réflexion noble et touchante... Je nomme Providence ce que d'autres aimeront peut-être mieux appeler hasard, mais ce mot Providence convient mieux à mes sentiments.

« On a dit encore (1) que j'avais fait une injure aux sociétés populaires. Ah! certes, messieurs, je vous en atteste tous, s'il est un reproche auquel je sois inaccessible, c'est celui qui me prête des injures au peuple, et cette injure consiste en ce que j'ai cité aux sociétés la Providence et la Divinité. Certes, je l'avoue, le peuple français est bien pour quelque chose dans la Révolution : sans lui nous serions encore sous le joug du despotisme. J'avoue que ceux qui étaient au-dessus

(1) Dans une autre partie du discours de Guadet : « Premièrement, dire, comme l'a fait M. Robespierre, que l'on demande la guerre sans but et sans préparatifs, me paraît être une critique amère de toutes les sociétés patriotiques qui ont été de l'avis de la guerre, et de celle-ci en particulier. » — *Note du traducteur.*

du peuple auraient volontiers renoncé pour cet avantage à toute idée de la Divinité, mais est-ce faire injure au peuple et aux sociétés affiliées que de leur parler de la protection de Dieu, qui, selon mon sentiment, nous sert si heureusement? Oui, j'en demande pardon à tous ceux qui sont plus éclairés que moi, quand j'ai vu tant d'ennemis soulevés contre le peuple français, tant d'hommes perfides employés pour renverser l'ouvrage du peuple, quand j'ai vu que le peuple lui-même ne pouvait agir et qu'il était obligé de s'abandonner à des traîtres, alors, plus que jamais, j'ai cru à la Providence; et je n'ai pu insulter ni le peuple, ni les sociétés populaires, soit en parlant, comme je l'ai fait, des mesures qu'il faut prendre pour la guerre ou la paix; soit dans le retour que j'ai fait sur ce qui s'est passé. En disant que la demande de la guerre ne me semblait avoir ni place, ni objet déterminé, je n'ai point insulté les sociétés populaires, car on n'a pas recueilli leur vœu : Celle-ci même n'a pas émis une opinion positive. Je n'ai point insulté le peuple. — J'ai demandé la guerre, s'il faut avoir la guerre; et la paix, si on peut l'avoir, et je crois qu'il est possible d'avoir la paix. Je n'ai insulté personne... » (1)

---

(1) L'attaque de Guadet témoignait encore plus de son hypocrisie que de son « rationalisme ». Dans un discours, en effet, qu'il avait prononcé un an auparavant, le 27 février 1791, à la société des *Amis de la Constitution* de Bordeaux, dont il était alors président, il s'exprimait ainsi : « La Providence, qui veille sur les destinées de la France, fit échouer cette exécrable conspiration. La Bastille fut renversée... Qu'ils viennent nous entendre, et ils verront si nous aimons la religion; non cette religion de la terre, défigurée par les passions des hommes, mais cette religion du ciel, pure comme son auteur, éternelle comme le temps, grande comme la nature. » M. E. Hamel, qui a découvert cette pièce et l'a publiée dans son *Précis d'Histoire de la Révolution*, page 219, n'a donc pas tort de voir

Lorsque le président, qui était l'archevêque de Paris, voulut résumer les opinions des orateurs avant de faire passer au vote, un Girondin, Santhonax, essaya de mettre les rieurs de son côté en interrompant le président par ces mots : « Pas de capucinade, monsieur le président! » Et les Girondins ne rougirent pas de le récompenser de cet acte héroïque par une mission de commissaire civil à Saint-Domingue.

Il détestait au même degré que l'aveuglement passionné des Girondins, l'exaltation avec laquelle certaines femmes cherchent à se faire jour ; non qu'il voulût refuser à la femme le droit de collaborer à la solution des grands problèmes politiques, littéraires et philosophiques, ainsi qu'il l'avait montré en son temps lors de la réception de mademoiselle de Kéralio à l'Académie d'Arras, (1) mais il était persuadé que la place de la femme n'est pas dans la vie politique et qu'il vaut mieux faire valoir son influence et employer ses talents à son foyer même, comme gardienne des vertus domestiques. Il ne fut donc pas médiocrement indigné quand une députation du faubourg Saint-Antoine vint se plaindre aux Jaco-

---

« une insigne mauvaise foi » dans la conduite de Guadet. Robespierre, du moins, quelle que soit l'opinion que l'on ait sur ses croyances, restait fidèle à ce qu'il écrivait déjà dans son *Adresse à la Nation artésienne*. En admettant que les idées religieuses de Guadet eussent changé, il ne lui appartenait pas d'attaquer si aigrement Robespierre sur ce point. — *Note du traducteur.*

(1) La position de Robespierre vis-à-vis des femmes est très remarquable. Il fut le seul, dans la Révolution française, qui ait vraiment compris le rôle de la femme au milieu d'une société républicaine, et la place légitime qu'elle doit occuper dans la formation de l'opinion publique. C'est ainsi que très souvent, — on le voit par ses discours, — non seulement il tient un grand compte des sentiments féminins, mais il parle encore avec émotion des femmes, ou s'adresse même directement à elles, comme on en trouvera plus loin des exemples. — *Note du traducteur.*

bins de ce que Théroigne de Méricourt, une exaltée originaire de la Belgique, cherchât à éloigner leurs épouses du foyer domestique pour les attirer dans un club de femmes et en s'autorisant des noms de Robespierre et de Collot d'Herbois. Il repoussa, indigné, cette accusation ; de sorte que Théroigne, dans un accès de fureur, sauta de la galerie des femmes sur la tribune, ce qui força le président à lever la séance. A partir de ce moment, Théroigne passa dans le camp des ennemis de Robespierre.

Nous rappellerons aussi un fait, — en apparence insignifiant, — à cause du contraste qu'il forme avec notre époque où l'univers entier s'enthousiasme pour les fusils Mauser et pour les canons Krupp, et parce qu'il montre de nouveau l'humanité de Robespierre. Les belliqueux Girondins avaient appuyé dans le club des Jacobins une motion tendant à voter des subsides pour des expériences sur un nouveau fusil qui pouvait tirer vingt-cinq coups à la minute. Robespierre combattit cette proposition au nom de l'humanité, comme il l'avait déjà fait auparavant au sujet d'une carabine à neuf coups, parce que de telles armes peuvent être employées à l'asservissement des peuples.

Vers le milieu d'avril, il se démit de ses fonctions d'accusateur public, malgré le traitement élevé de huit mille livres et la grande influence qui étaient attachés à ce poste. « Je jure que je ne veux d'aucune place. Nous l'avons tous prouvé, nous, les amis de la liberté ; nous nous sommes éloignés du ministère ; je ne veux aucune place, aucune ne me convient, si ce n'est celle où il me sera possible de combattre la perfidie, le machiavélisme conspirant contre les droits du peuple.

Je serai toujours à ce poste ; de quelques baïonnettes que les tyrans m'environnent, ils ne m'effrayeront pas. S'ils veulent m'assassiner, c'est là qu'il faut qu'ils viennent. » Et, dans le but de soutenir les droits du peuple, il fonda un journal, *le Défenseur de la Constitution.* (1)

---

(1) Les paroles citées appartiennent au discours que Robespierre prononça le 13 avril dans le club des Jacobins. Le jour même où il avait été installé accusateur public, Robespierre annonçait déjà, aux Jacobins, qu'il abandonnerait ce poste si, à un moment donné, il ne le voyait plus conciliable avec la défense de la liberté et les droits de la conscience. Dans le discours du 27 avril, Robespierre s'expliqua très nettement sur les motifs de sa démission. Tout le passage est à retenir, en raison des calomnies dirigées contre Robespierre au sujet de cette démission. Voici comment il répond à ses ennemis : « Ils feignent d'ignorer les motifs de ma démission ; mais le grand bruit qu'ils en ont fait me prouverait qu'ils les connaissent trop bien ; quand je ne les aurais pas d'avance annoncés à la Société et au public, il y a trois mois, le jour même de l'installation du tribunal criminel, je vais les rappeler. Après avoir donné une idée exacte des fonctions qui m'étaient confiées ; après avoir observé que les crimes de lèse-nation, — on appelait ainsi les tentatives de contre-révolutionnaires, — n'étaient pas de la compétence de l'accusateur public ; qu'il ne lui était pas permis de dénoncer directement les délits ordinaires, et que son ministère se bornait à donner son avis sur les affaires envoyées au tribunal criminel, en vertu des décisions du jury d'accusation ; qu'il renfermait encore la surveillance sur les officiers de police ; le droit de dénoncer leurs prévarications au tribunal civil, je suis convaincu que, renfermée dans ces limites, cette place était peut-être la plus intéressante de la magistrature nouvelle. Mais j'ai déclaré que dans la crise orageuse qui doit décider de la liberté de la France et de l'univers, je connaissais un devoir encore plus sacré que d'accuser le crime, ou de défendre l'innocence et la liberté individuelle, avec un titre public, dans les causes particulières, devant un tribunal judiciaire ; ce devoir est de plaider la cause de l'humanité et de la liberté, comme homme et comme citoyen, au tribunal de l'univers et de la postérité ; j'ai déclaré que je ferais tout ce qui est en moi pour remplir à la fois ces deux tâches, mais que si je m'apercevais qu'elles étaient au-dessus de mes forces, je préférerais la plus utile et la plus périlleuse ; que nulle puissance ne pouvait me détacher de cette grande cause des nations que j'avais défendue, que les devoirs de chaque homme étaient écrits dans son cœur et dans son caractère, et que, s'il le fallait, je saurais sacrifier ma place à mes principes, et mon intérêt

Les Girondins ne manquèrent naturellement pas de lui attribuer les motifs les moins purs. « Les faits que poursuit le tribunal, écrivit Roucher dans *le Journal de Paris,* ne sont pas ordinairement les œuvres de la classe qui a quelque chose et qui travaille ; et quand par *instinct,* ou par *sympathie,* ou par *calcul,* on est le zélateur de la classe qui n'a rien et *ne fait rien,* on ne peut, à moins de pousser la vertu jusqu'à l'héroïsme, on ne peut invoquer le glaive de la loi contre des *clients* ou des *alliés.* » (1) Et Condorcet s'exprimait d'une manière analogue dans *la Chronique de Paris,* ainsi que Brissot dans *le Patriote français,* Mercier et Carra dans *les Annales patriotiques,* Gorsas dans *le Courrier des 83 départements,* Prudhomme dans *les Révolutions de Paris,* mais surtout Louvet dans *la Sentinelle ;* car

---

particulier à l'intérêt général. J'ai conservé cette place jusqu'au moment où je me suis assuré qu'elle ne me permettrait pas de donner aucun moment au soin général de la chose publique ; alors je me suis déterminé à l'abdiquer. Je l'ai abdiquée, comme on jette son bouclier, pour combattre plus facilement les ennemis du bien public ; je l'ai abandonnée, je l'ai *désertée,* comme on déserte les retranchements pour monter à la brèche... J'ai usé du droit qui appartient à tout citoyen, et dont l'exercice est laissé à sa conscience. Je n'ai vu là qu'un acte de dévouement, qu'un nouvel hommage rendu par un magistrat aux principes de l'égalité et à la dignité du citoyen ; si c'est un crime, je fais des vœux pour que l'opinion publique n'en ait jamais de plus dangereux à punir. »

Si l'on ajoute que la santé de Robespierre avait été fort ébranlée par les discussions sur la guerre et le déisme qu'il avait soutenues aux Jacobins, — une lettre d'Augustin Robespierre à Duplay, lettre que M. Ernest Hamel a eue sous les yeux, témoigne de vives inquiétudes à ce sujet ; — que, d'autre part, Robespierre avait rempli très consciencieusement ses fonctions de magistrat, comme en témoignent les nombreuses liasses d'affaires annotées par lui que M. Ernest Hamel a retrouvées dans les archives du tribunal criminel, on s'étonnera moins d'une démission qui fut si mal jugée en son temps. — *Note du traducteur.*

(1) Roucher était plutôt un feuillant, mais il faisait campagne en cette occasion avec les Girondins. — *Note du traducteur.*

les Girondins, en possession de la majorité dans l'Assemblée législative et des places ministérielles, ne manquaient pas de « fonds reptiliens » (1) pour se rendre la presse favorable. « Agitateur », « tribun qui veut accaparer toute réputation afin de dominer », « flatteur du peuple », « tyran des opprimés », homme « qui distille le poison de la défiance », « bavard », « intrigant », « insensé », « furieux », « patriote hypocrite », « *Jupiter denuntiator* », « Masaniello », tels sont quelques échantillons des gentillesses par lesquelles les Girondins cherchaient à ébranler la popularité toujours croissante de Robespierre ; ils allèrent même, — *risum teneatis,* — jusqu'à l'accuser d'être payé par la liste civile. (2)

Mais Robespierre devait sortir vainqueur de cette lutte parce que la véritable foi démocratique manquait aux Girondins tandis que leur adversaire était la « conscience de la Révolution ». (3)

---

(1) On sait que Bismarck appelait ainsi le fonds guelfe avec lequel il payait secrètement une partie des journaux. — *Note du traducteur.*

(2) Brissot écrivait dans son journal : « Trois opinions partagent le public sur M. Robespierre : les uns le croient fou, d'autres attribuent sa conduite à sa vanité blessée, un troisième parti le croit mis en œuvre par la liste civile... » Les feuilles girondines accusaient tous les jours Robespierre d'appartenir au fameux *comité autrichien*, d'avoir des entrevues secrètes avec la reine, etc., etc. — *Note du traducteur.*

(3) Expression d'un homme qui a vu Robespierre de très près, qui a été son médecin et son ami, Souberbielle. — Les calomnies lancées contre Robespierre, particulièrement l'accusation d'être à la solde de l'étranger et d'avoir des entrevues secrètes avec la reine et le « comité autrichien », lui attirèrent plusieurs tentatives d'assassinat. Mais des amis courageux résolurent de veiller de loin sur ses jours : de ce nombre était un ouvrier typographe, nommé Nicolas, — plus tard imprimeur du tribunal révolutionnaire, — qui, sans être d'abord connu personnellement de Robespierre et à l'insu

Du côté de Robespierre ou plutôt « pour la cause du

---

de celui-ci, le suivait à une certaine distance, armé d'un énorme bâton. — Pendant que ses amis le protégeaient contre les poignards, Robespierre réfutait aux Jacobins les calomnies girondines. Dans son discours du 27 avril, il répondit magistralement à Brissot et à Guadet : « Je ne viens pas vous occuper ici, quoi qu'on en puisse dire, de l'intérêt de quelques individus ni du mien: c'est la cause publique qui est l'unique objet de toute cette contestation : gardez-vous de penser que les destinées du peuple soient attachées à quelques hommes, gardez-vous de redouter le choc des opinions et les orages des discussions politiques, qui ne sont que les douleurs de l'enfantement de la liberté. Cette pusillanimité, reste honteux de nos anciennes mœurs, serait l'écueil de l'esprit public et la sauvegarde de tous les crimes. Elevons-nous une fois pour toutes à la hauteur des âmes antiques et songeons que le courage et la vérité peuvent seuls achever cette grande Révolution.

« Au reste, vous ne me verrez pas abuser des avantages que me donne la manière dont j'ai été personnellement attaqué; et si je parle avec énergie, je n'en contribuerai que plus puissamment à la véritable paix et à la seule union qui convienne aux amis de la patrie. »

Robespierre montra alors nettement qu'il n'était pour rien dans les discussions scandaleuses renouvelées chaque jour aux Jacobins; puis il continua ainsi : « Je suis calomnié à l'envi par les journaux de tous les partis ligués contre moi; je ne m'en plains pas; je ne cabale pas contre mes accusateurs; j'aime bien que l'on m'accuse; je regarde la liberté des dénonciations dans tous les temps comme la sauvegarde du peuple, comme le droit sacré de tout citoyen : et je prends ici l'engagement formel de ne jamais porter mes plaintes à d'autre tribunal qu'à celui de l'opinion publique; mais il est juste au moins que je rende un hommage à ce tribunal vraiment souverain, en répondant devant lui à mes adversaires. Je le dois d'autant plus que, dans les temps où nous sommes, ces sortes d'attaques sont moins dirigées contre les personnes que contre les principes qu'elles défendent. *Chef de parti, agitateur du peuple, agent du comité autrichien, payé ou tout au moins égaré,* si l'absurdité de ces inculpations me défend de les réfuter, leur nature, l'influence et le caractère de leurs auteurs méritent au moins une réponse. »

A Brissot, qui lui demandait hautainement ce qu'il avait fait dans la Révolution pour oser censurer les autres, Robespierre répondit sans affecter une fausse modestie, mais avec l'assurance fière de l'homme qui a rempli son devoir : « Jamais personne ne m'accusa d'avoir exercé un métier lâche, ni flétri mon nom par des liaisons honteuses, ou par des procès scandaleux, mais on m'accusa de défendre, avec trop de chaleur, la cause des faibles opprimés contre les oppresseurs puissants; on m'accusa, avec juste rai-

peuple, de l'égalité, de la Constitution qu'on attaque en

---

son, d'avoir violé le respect dû aux tribunaux tyranniques de l'ancien régime, pour les forcer à être justes, par pudeur; d'avoir immolé à l'innocence outragée l'orgueil de l'aristocratie bourgeoise, municipale, nobiliaire, ecclésiastique.

« J'ai fait dès la première aurore de la révolution, au-delà de laquelle vous vous plaisez à remonter pour y chercher à vos amis des titres de confiance, ce que je n'ai jamais daigné dire, mais ce que tous mes compatriotes s'empresseraient de vous rappeler à ma place, dans ce moment où l'on met en question si je suis un ennemi de la patrie, et s'il est utile à sa cause de me sacrifier : ils vous diraient que, membre d'un très petit tribunal, je repoussai, par les principes de la souveraineté du peuple, ces édits de Lamoignon auxquels les tribunaux supérieurs n'opposaient que des formes. Ils vous diraient qu'à l'époque des premières assemblées, je les déterminai moi seul, non pas à réclamer mais à exercer les droits du souverain; ils vous diraient qu'ils ne voulurent pas être présidés par ceux que le despotisme avait désignés pour exercer cette fonction, mais par des citoyens qu'ils choisirent librement. Ils vous diraient que, tandis qu'ailleurs le tiers-état remerciait humblement les nobles de leur prétendue renonciation à des privilèges pécuniaires, je les engageai à déclarer pour toute réponse à la noblesse artésienne que nul n'avait le droit de faire don au peuple de ce qui lui appartenait; ils vous rappelleraient avec quelle hauteur ils repoussèrent le lendemain un courtisan fameux, gouverneur de la province et président des trois ordres, qui les honora de sa visite pour les ramener à des procédés plus polis. Ils vous diraient que je déterminai l'assemblée électorale représentative d'une province à annuler des actes illégaux et concussionnaires que les états de la province et l'intendant avaient osé se permettre; ils vous diraient qu'alors comme aujourd'hui, en butte à la rage de toutes les puissances conjurées contre moi, menacé d'un procès criminel, le peuple m'arracha à la persécution, pour me porter dans le sein de l'Assemblée nationale; tant la nature m'avait fait pour jouer le rôle de *tribun ambitieux* et d'*un dangereux agitateur du peuple !* Et moi j'ajouterai que le spectacle de ces grandes assemblées éveilla dans mon cœur un sentiment sublime et tendre qui me lia pour jamais à la cause du peuple par des liens bien plus forts que toutes les froides formules des serments inventés par les lois; je vous dirai que je compris dès lors cette grande vérité morale et politique annoncée par Jean-Jacques, que les hommes n'aiment jamais sincèrement que ceux qui les aiment; que le peuple seul est bon, juste, magnanime, et que la corruption et la tyrannie sont l'apanage exclusif de tous ceux qui le dédaignent. Je compris encore combien il eût été facile à des représentants vertueux d'élever tout à coup la nation française à toute la hauteur de la liberté. Si vous me demandez ce que j'ai fait à l'Assemblée nationale, je vous

toi » (Camille Desmoulins), se rangèrent Desmoulins et

---

répondrai que je n'ai point fait tout le bien que je désirais, que je n'ai pas même fait tout le bien que je pouvais. Dès ce moment, je n'ai plus eu affaire au peuple, à des hommes simples et purs, mais à une assemblée particulière, agitée par mille passions diverses, à des courtisans ambitieux, habiles dans l'art de tromper, qui, cachés sous le masque du patriotisme, se réunissaient souvent aux phalanges aristocratiques pour étouffer ma voix. Je ne pouvais prétendre qu'au succès qu'obtiennent le courage et la fidélité à des devoirs rigoureux; il n'était point en moi de rechercher ceux de l'intrigue et de la corruption; j'aurais rougi de sacrifier des principes sacrés au frivole honneur d'attacher mon nom à un grand nombre de lois. Ne pouvant faire adopter beaucoup de décrets favorables à la liberté, j'en ai repoussé beaucoup de désastreux; j'ai forcé du moins la tyrannie à parcourir un long circuit pour approcher du but fatal où elle tendait, j'ai mieux aimé souvent exciter des murmures honorables, que d'obtenir de honteux applaudissements; j'ai regardé comme un succès de faire retentir la voix de la vérité, lors même que j'étais sûr de la voir repoussée; portant toujours mes regards au delà de l'étroite enceinte du sanctuaire de la législation, mon but était surtout de me faire entendre de la nation et de l'humanité, je voulais réveiller sans cesse dans le cœur des citoyens le sentiment de la dignité de l'homme, et ces principes éternels qui défendent les droits des peuples contre les erreurs ou contre les caprices du législateur même. Si c'est un sujet de reproche, comme vous le dites, de paraître souvent à la tribune; si Phocion et Aristide que vous citez ne servaient leur patrie que dans les camps et dans les tribunaux, je conviens que leur exemple me condamne, mais voilà mon excuse : quoi qu'il en soit d'Aristide et de Phocion, j'avoue encore que cet orgueil intraitable, que vous me reprochez éternellement, a constamment méprisé la cour et ses faveurs; que toujours il s'est révolté contre toutes les factions avec lesquelles j'aurais pu partager la puissance et les dépouilles de la nation; que souvent redoutable aux tyrans et aux traîtres, il ne respecta jamais que la vérité, la faiblesse et l'infortune. »

Robespierre rappela qu'en demandant la non-réélection des membres de la Constituante, il avait lui-même introduit Brissot et Condorcet sur la scène politique. Brissot avait exhorté Robespierre au respect envers les Encyclopédistes, ses « maîtres en patriotisme et en liberté »; Robespierre répondit: « J'aurais cru, moi, que dans cet art, nous n'avions d'autres maîtres que la nature, » et il rappela que si ces « académiciens » et ces « géomètres » avaient « combattu et ridiculisé les prêtres », ils n'en avaient pas moins « courtisé les grands et adoré les rois », en tirant d'eux « un assez bon parti », et persécuté Jean-Jacques, dont Robespierre fit un éloge émouvant. Et rappelant aussi le décret

Fréron, dans la *Tribune du peuple,* et Marat, dans son

---

qu'il avait provoqué à la Constituante et qui écartait pendant quatre ans du ministère les membres des diverses assemblées législatives : « Comment le délire de la haine a-t-il donc pu vous aveugler au point d'imprimer dans vos petites feuilles, et de répandre partout dans vos petites coteries, et même dans les lieux publics, que celui qui provoqua ces deux décrets aspire au ministère, pour lui et ses amis ; que je veux renverser les nouveaux ministres, pour m'élever sur leurs ruines. Je n'ai pas encore dit un seul mot contre les nouveaux ministres, il en est même parmi eux que je préférerais, quant à présent, à tout autre, et que je pourrais défendre dans l'occasion ; je veux seulement qu'on les surveille et qu'on les éclaire comme les autres ; que l'on ne substitue point les hommes aux principes, et la personne du ministre au caractère du peuple... » Robespierre rappela encore qu'il avait été attaqué dans cette même tribune des Jacobins sauvée par lui sous la Constituante au prix des plus grands efforts et des plus graves dangers. Et venant enfin à la proposition d'exil volontaire mise en avant par Guadet: « Mais quelle est donc cette espèce d'ostracisme dont vous parlez ? Est-ce la renonciation à toute espèce d'emplois publics, même pour l'avenir? Si elle est nécessaire pour vous rassurer contre moi, parlez, je m'engage à en déposer dans vos mains l'acte authentique et solennel. Est-ce la défense d'élever désormais la voix pour défendre les principes de la Constitution et les droits du peuple ? De quel front oseriez-vous me le proposer ? Est-ce un exil volontaire, comme M. Guadet l'a annoncé en propres termes? Ah ! ce sont les ambitieux et les tyrans qu'il faudrait bannir. Pour moi, où voulez-vous que je me retire ? Quel est le peuple où je trouverai la liberté établie ? Et quel despote voudra me donner un asile ! Ah ! on peut abandonner sa patrie heureuse et triomphante ; mais menacée, mais déchirée, mais opprimée ? On ne la fuit pas ; on la sauve, ou l'on meurt pour elle. Le ciel qui me donna une âme passionnée pour la liberté, et qui me fit naître sous la domination des tyrans, le ciel qui prolongea mon existence jusqu'au règne des factions et des crimes m'appelle peut-être à tracer de mon sang la route qui doit conduire mon pays au bonheur et à la liberté ; j'accepte avec transport cette douce et glorieuse destinée. Exigez-vous de moi un autre sacrifice ? Oui, il en est un que vous pouvez me demander encore ; je l'offre à ma patrie, c'est celui de ma réputation. Je vous la livre ; réunissez-vous tous pour la déchirer, joignez-vous à la foule innombrable de tous les ennemis de la liberté, unissez, multipliez vos libelles périodiques, je ne voulais de réputation que pour le bien de mon pays ; si, pour la conserver, il faut trahir par un coupable silence la cause de la vérité et du peuple, je vous l'abandonne ; je l'abandonne à tous les esprits faibles et versatiles que l'imposture peut égarer, à tous les méchants qui la

Ami du peuple, quoique ce dernier sût fort bien qu'il n'était pas sympathique à Robespierre (1) et qu'il le connût personnellement si peu que, dans sa feuille, il écrivait toujours son nom *Roberspierre.* Mais nous fati-

---

répandent. J'aurai l'orgueil encore de préférer à leurs frivoles applaudissements le suffrage de ma conscience et l'estime de tous les hommes vertueux et éclairés ; appuyé sur elle et sur la vérité, j'attendrai le secours tardif du temps, qui doit venger l'humanité trahie et les peuples opprimés. »

Robespierre termina en tendant une dernière fois la main aux Girondins : « Je vous offre la paix aux seules conditions que les amis de la patrie puissent accepter ; à ces conditions je vous pardonne toutes vos calomnies. » Ces conditions étaient la défense en commun des grands objets intéressant la liberté. L'appel de Robespierre ne fut pas entendu et les Girondins multiplièrent leurs attaques à un tel point que toute conciliation fut rendue impossible. — *Note du traducteur.*

(1) Tout en rendant justice au désintéressement de Marat, Robespierre aimait assez peu cet homme dont les écarts de plume et de langage ont fait un si grand tort à la Révolution. « Marat... dont les écrits ne sont des modèles ni de style ni de sagesse... » dit Robespierre dans un de ses discours. De son côté, si Marat estimait beaucoup Robespierre, il blâmait souvent sa modération. Ces deux hommes se connaissaient à peine. En 1792, ils ne s'étaient vus qu'une fois. Les Girondins ayant insinué que Robespierre était le dictateur rêvé par Marat, celui-ci répondit en ces termes dans son *Ami du Peuple :* « ... Enfin, et c'est le comble de la démence, Guadet accuse Robespierre de faire écrire dans le journal de l'*Ami du Peuple,* dont il dispose, que le moment est venu de donner un dictateur à la France... Ce dictateur, c'est sans doute Robespierre lui-même, comme un compère de Guadet vient bêtement d'accuser l'*Ami du Peuple* de l'avoir indiqué dans sa feuille.

« Cette inculpation me regarde personnellement. Or, je dois ici une réponse précise et catégorique aux citoyens trop peu éclairés pour en sentir l'absurdité. Je déclare donc que non seulement Robespierre ne dispose point de ma plume, quoiqu'elle ait souvent servi à lui rendre justice ; mais je proteste que je n'ai jamais reçu aucune note de lui, que je n'ai jamais eu avec lui aucune relation directe ou indirecte, que je ne l'ai jamais vu de mes jours qu'une seule fois ; encore cette fois-là notre entretien servit-il à faire naître des idées et à manifester des sentiments diamétralement opposés à ceux que Guadet et sa clique me prêtent.

« Le premier mot que Robespierre m'adressa fut le reproche d'avoir en partie détruit moi-même la prodigieuse influence

guerions le lecteur si nous voulions montrer tous les pièges au moyen desquels les Girondins pensaient abattre Robespierre et comme il détruisit toujours leurs machinations rien qu'en mettant leurs actes en pleine

---

qu'avait ma feuille sur la Révolution, en trempant ma plume dans le sang des ennemis de la liberté, en parlant de corde, de poignards, sans doute contre mon cœur, car il aimait à se persuader que ce n'étaient là que des paroles en l'air, dictées par les circonstances. — Apprenez, lui répondis-je à l'instant, que l'influence qu'a eue ma feuille sur la Révolution ne tenait point, comme vous le croyez, à ces discussions serrées où je développais méthodiquement les vices des funestes décrets préparés par les Comités de l'Assemblée constituante, mais à l'affreux scandale qu'elle répandait dans le public lorsque je déchirais sans ménagement le voile qui couvrait les éternels complots tramés contre la liberté publique par les ennemis de la patrie, conjurés avec le monarque, le législateur et les principaux dépositaires de l'autorité ; mais à l'audace avec laquelle je foulais aux pieds tout préjugé détracteur ; mais à l'effusion de mon âme, aux élans de mon cœur, à mes réclamations violentes contre l'oppression ; à mes douloureux accents ; à mes cris d'indignation, de fureur et de désespoir contre les scélérats qui abusaient de la confiance et de la puissance du peuple pour le tromper, le dépouiller, le charger de chaînes et le précipiter dans l'abîme !... Les cris d'alarme et de fureur que vous prenez pour des paroles en l'air, étaient la plus naïve expression des sentiments dont mon cœur était agité ; apprenez que, si j'avais pu compter sur le peuple de la capitale, après l'horrible décret contre la garnison de Nancy, j'aurais décimé les barbares députés qui l'avaient rendu. Apprenez qu'après l'instruction du Châtelet sur les événements des 5 et 6 octobre, j'aurais fait périr dans un bûcher les juges iniques de cet infâme tribunal. Apprenez qu'après le massacre du Champ de Mars, si j'avais trouvé deux mille hommes animés des sentiments qui déchiraient mon sein, j'aurais été, à leur tête, poignarder le général au milieu de ses bataillons de brigands, brûler le despote dans son palais et empaler nos atroces représentants sur leurs sièges, comme je le leur déclarai dans le temps. — Robespierre m'écoutait avec effroi ; il pâlit et garda quelque temps le silence. Cette entrevue me confirma dans l'opinion que j'avais toujours eue de lui, qu'il réunissait aux lumières d'un sage sénateur l'intégrité d'un véritable homme de bien et le zèle d'un vrai patriote, mais qu'il manquait également et des vues et de l'audace d'un homme d'Etat. »

Robespierre a rendu compte aussi de cette entrevue dans différents discours et en particulier dans sa réponse à Louvet, sous la Convention : « Ce fut au mois d'août 1791, que Marat vint me voir.

lumière. (1) Nous nous bornerons à marquer la part ou plutôt la non-participation de Robespierre aux trois événements qui sont en quelque sorte la signature de l'année 1792 : l'émeute du 20 juin, la prise des Tuileries, au 10 août, et les massacres des 2 et 3 septembre.

Le ministère girondin attendait tout salut d'un plan formé par Servan, qui était entré à la fin de mai dans le ministère avec le portefeuille de la guerre. Ce plan consistait à rassembler dans les environs de Paris

---

Jusque-là je n'avais eu avec lui aucune relation directe ou indirecte. La conversation tomba sur les affaires publiques dont il me parla avec désespoir. Je dis, moi, tout ce que les patriotes les plus extrêmes pensaient de lui, savoir qu'il était lui-même un obstacle au bien que pouvaient produire les vérités utiles développées dans ses écrits, en s'obstinant à reproduire des propositions insensées et violentes qui révoltaient les amis de la liberté autant que les amis de l'aristocratie. Marat soutenait son opinion ; je persistai dans la mienne, et je dois ajouter qu'il trouva mes idées politiques si étroites que quelque temps après qu'il eut repris son journal alors abandonné par lui, en rendant compte de la conversation dont je viens de parler, il dit en toutes lettres qu'il m'avait quitté bien convaincu que je n'avais ni les vues ni l'audace d'un homme d'Etat ; et si les critiques de Marat pouvaient être des titres de faveur, je pourrais encore mettre sous vos yeux certaines feuilles publiées par lui avant la révolution, — du 10 août, — dans lesquelles il me traitait de feuillant parce que, dans un ouvrage périodique qui paraissait sous mon nom, je ne disais pas qu'il fallait abattre la Constitution. » — Texte du *Journal des Débats et des Décrets.* — Nous verrons plus loin des preuves saisissantes du peu de sympathie de Robespierre pour Marat dont il se distingua en toute occasion. Le peuple a bien pu réunir dans une commune gratitude ces deux hommes qui l'ont servi avec désintéressement ; mais il est du devoir de l'historien de ne pas les confondre. — *Note du traducteur.*

(1) Le club des Jacobins aida Robespierre dans la lutte. Il déclara solennellement qu'il regardait comme contraire à la vérité la manière dont Brissot et Guadet avaient rendu compte des faits qui s'étaient passés dans son sein, et les inculpations dirigées contre Robespierre comme démenties par la notoriété publique autant que par toute sa conduite. En outre, il arrêta également, à l'unanimité, que cette déclaration, signée de son président et des secrétaires, serait imprimée à ses frais et envoyée à toutes les sociétés affiliées. — *Note du traducteur.*

20.000 fédérés, c'est-à-dire 20.000 gardes-nationaux venus de la province. Mais Dumouriez décida le roi à opposer son veto à ce décret, — que Robespierre aussi, d'ailleurs, avait déclaré inutile et dangereux, en disant : « La place des 20.000 fédérés est à la frontière et non devant Paris. » Dumouriez amena le roi à s'opposer également au décret contre les prêtres, (1) d'après lequel tout prêtre pouvait être puni de la déportation ou de dix ans de prison, comme perturbateur de l'ordre public, sur le témoignage de vingt citoyens actifs. Le roi opposa son veto à ce décret, malgré une pétition de huit mille signatures. (2) Et, à la suite de cette décision, le ministre Roland ayant adressé au roi la célèbre lettre rédigée par sa femme et qui commence ainsi : « La liberté est devenue la religion des peuples », les ministres girondins Roland, Clavière et Servan furent congédiés par le roi, le 13 juin, pour faire place à deux réactionnaires que Dumouriez avait recommandés. Les Girondins jetèrent naturellement feu et flammes ; — qui donc peut quitter avec indifférence le pouvoir auquel il a pris goût ? — et déclarèrent la patrie en danger si les portefeuilles qu'on leur avait enlevés n'étaient pas, coûte que coûte, remis entre leurs mains. Robespierre ne contestait nullement le danger ; mais la question de personnes lui semblait indifférente, et il se montra opposé à toute insurrection partielle (3) : « Si, au con-

(1) Ou, plus exactement, le roi décida Dumouriez à former un nouveau ministère, en lui promettant de sanctionner les deux décrets. — *Note du traducteur.*

(2) C'est une erreur. La pétition était *opposée* au décret. — *Note du traducteur.*

(3) Ce fut une théorie constante de Robespierre et de Saint-Just que le peuple doit se lever tout entier, dans des circonstances graves ;

traire, le roi se déclarait ouvertement contre la Révolution, le peuple entier devrait se lever »; mais il réclama la mise en accusation de Lafayette, qui avait été jusqu'alors en coquetteries réglées avec les Girondins et qui, — probablement encouragé par eux, — avait eu l'insolence d'adresser une lettre à l'Assemblée législative et de chapitrer celle-ci en des termes extrêmement durs.

Les Girondins, néanmoins, mirent en scène la fameuse émeute du 20 juin. Non seulement ils n'atteignirent pas leur but, la rentrée aux affaires d'un ministère girondin, mais cette insurrection partielle se montra bientôt, au contraire, extrêmement dangereuse et préjudiciable pour eux, ainsi que Robespierre le leur avait prédit; car le Directoire, qui s'enfonçait de jour en jour davantage dans les voies réactionnaires, saisit cette occasion pour suspendre le maire Pétion qui s'était laissé entraîner dans le mouvement parce qu'il se figurait que le ministère girondin avait été son œuvre; et Lafayette poussa l'effronterie jusqu'à paraître à l'Assemblée législative, sans y être invité, pour lui demander la punition des instigateurs du 20 juin; et enfin, comme dernier affront, les Girondins purent voir l'Assemblée intimidée lui accorder les honneurs de la séance, pendant qu'une pétition circulait à Paris et se couvrait de 20.000 signatures, pétition demandant aussi des poursuites judiciaires contre les auteurs du 20 juin.

---

mais qu'il faut réprouver les insurrections partielles faites au nom d'intérêts secondaires et suscitées par des personnalités ambitieuses. Robespierre et ses amis sacrifièrent leur vie à cette doctrine, le 9 thermidor. — *Note du traducteur.*

Robespierre, seul, inébranlable comme un roc au milieu de la tempête, renouvela aux Jacobins sa proposition de mettre Lafayette en accusation, et de remplacer en même temps tous les officiers douteux par des patriotes. (1) Il composa aussi une Adresse dans laquelle il mit les fédérés en garde contre les tentations du modérantisme, (2)

---

(1) C'est vers la même époque, aux environs du 20 juin, que Robespierre écrivit plusieurs articles très remarquables dans *le Défenseur de la Constitution*, l'article sur la Discipline militaire, celui sur les Fêtes nationales, celui sur la Nature de l'obéissance due aux autorités, articles d'une rare profondeur, pleins de vues philosophiques et qui jettent une vive lumière sur ces différents sujets. C'est à ce moment aussi que Robespierre écrivait ces lignes : « Rousseau a dit qu'une nation cesse d'être libre dès le moment où elle a nommé des représentants. Je suis loin d'adopter ce principe sans restriction : mais je ne crains pas d'affirmer que dès le moment où un peuple est *désarmé*, a remis sa force et son salut à des corporations armées, il est esclave. Je dis que le pire de tous les despotismes, c'est le gouvernement militaire, et que, depuis longtemps, nous marchons à grands pas vers le gouvernement militaire. » — *Note du traducteur.*

(2) Ces fédérés avaient été envoyés par les départements pour célébrer le troisième anniversaire de la prise de la Bastille. Voici quelques passages de l'Adresse aux Fédérés :

« Salut aux défenseurs de la liberté ; salut aux généreux Marseillais, qui ont donné le signal de la sainte fédération qui les réunit ; salut aux Français des quatre-vingt-trois départements, dignes émules de leur courage et de leur civisme ; salut à la Patrie, puissante, invincible, qui rassemble autour d'elle l'élite de ses innombrables enfants, armés pour sa défense...

« Citoyens, êtes-vous accourus à une vaine cérémonie ? N'avez-vous quitté vos foyers et vos travaux que pour venir répéter encore de froides formules de serments, garants trop superflus du civisme éprouvé ? Ce sont les cris du patriotisme opprimé, c'est la voix de la Patrie en danger qui vous a appelés... »

Robespierre fait un tableau de la situation intérieure et ajoute :

« Tant d'attentats ont enfin réveillé la nation et vous êtes accourus. Mais, à l'approche des hommes libres, le despotisme a tremblé, et il s'est hâté de recouvrir son visage hideux de ce masque grossier du patriotisme qu'il avait déposé... Ceux qui ont mis tout en œuvre pour arrêter votre marche ; ceux qui vous auraient fait égorger s'ils l'avaient osé, vont se présenter à vous avec un air caressant. L'aristocratie et l'incivisme veulent, dit-on,

et ce que nous appelons politique de juste mi-

---

offrir la table de l'hospitalité et le baiser fraternel au patriotisme et à la liberté. Que l'honneur d'accueillir la vertu soit réservé à la vertu seule. Fuyez leurs perfides caresses, fuyez les tables opulentes où l'on boit, dans des coupes d'or, le poison du modérantisme et l'oubli des devoirs les plus saints.

« Il est des hommes stupides et frivoles à qui un seul mot de patriotisme, prononcé par la bouche de l'idole, fait oublier cent parjures et mille attentats contre la Patrie ; il est des âmes faibles et lâches qui, sur les gages les plus trompeurs, sont toujours prêtes à reprendre la sérénité de l'espérance et l'apathie de la confiance, pour s'épargner le tourment de croire aux dangers, et la peine de lutter contre les ennemis de la patrie ; il est des esclaves qui, cent fois outragés, battus par leur maître, tombent à ses pieds, et pleurent de tendresse, toutes les fois qu'il daigne abaisser sur eux un regard moins irrité, qui lui font un mérite extraordinaire de ce qu'il y a eu un instant où on ne l'a point vu la verge à la main. Pour vous, vous vous montrerez toujours dignes de la cause que vous défendez, et de la mission auguste que vous venez remplir. Vous relèverez les fronts de ces esclaves attachés à la terre ; vous leur donnerez une âme, s'il est possible, et vous leur apprendrez quelle est l'attitude des hommes libres vis-à-vis des oppresseurs du peuple.

« L'heure fatale sonne... Marchons au champ de la Fédération. Voici l'autel de la patrie ; voici le lieu où jadis les Français resserrèrent les liens de leur association politique. Reviennent-ils encenser de fausses divinités ? De méprisables idoles viendront-elles encore se placer entre vous et la liberté, pour usurper le culte qui lui est dû ?... Ne prêtons serment qu'à la patrie et à nous-mêmes, entre les mains du roi immortel de la nature, qui nous fit pour la liberté, et qui punit les oppresseurs. Ici, tout nous rappelle et les premiers parjures, et tous les crimes des nôtres. Ici même, sur cet autel, nos pieds ne peuvent fouler un endroit qui ne soit souillé du sang innocent qu'ils ont versé. Ici des honneurs coupables furent rendus aux assassins du peuple. Il semble qu'un crêpe funèbre couvre encore cet autel et ce champ de la mort. Qu'il soit purifié, qu'il devienne le domaine de la liberté. Ecoutez les cris plaintifs de nos citoyens massacrés ; voyez la patrie ensanglantée qui se présente devant vous ; contemplez les flammes de Courtrai, qui appellent tous les peuples à la vengeance ; voyez l'humanité abattue sous le joug de quelques tyrans méprisables ; et que ce spectacle vous inspire de grandes pensées. Ne sortez point de cette enceinte sans avoir décidé dans vos cœurs le salut de la France et de l'espèce humaine.

« Citoyens, la patrie est en danger ; la patrie est trahie ; on combat pour la liberté du monde ; les destinées de la génération

lieu. (1) Mais il s'attira de nouveau la haine des Girondins, qui s'était un peu calmée à la suite des derniers événements, quand il fit cette déclaration : « Un changement de ministres ne peut suffire. »

Ils eurent alors recours à un autre moyen pour recouvrer le pouvoir, dont la perte les avait laissés inconsolables. Ils se rapprochèrent de la cour. Quoiqu'ils l'aient nié plus tard, et déguisé autant que possible, il y eut au mois de juillet, dans une maison voisine du Pont-Tournant, des conférences entre Vergniaud et un agent de la cour, le peintre Boze. Les Girondins posèrent les conditions de leur concours : ministère pris dans leurs rangs, sanction des deux décrets dont il a été question plus haut, éloignement des armées étrangères et nomination d'un des leurs comme gouverneur du dauphin. Ce ne fut qu'après le rejet définitif par la cour de ces pro-

---

présente et des races futures sont entre vos mains : voilà la règle de vos devoirs, voilà la mesure de votre sagesse et de votre courage. »

Cette adresse valut à Robespierre d'être dénoncé à l'accusateur public par le ministre de la justice ; mais la plainte resta sans effet. Robespierre rédigea une deuxième adresse aux fédérés et leur donna les plus sages conseils. Il fut leur interprète pour une pétition à l'Assemblée nationale, pétition dans laquelle ils demandaient la mise en accusation de Lafayette, le licenciement de l'état-major de l'armée et la destitution des Directoires contre-révolutionnaires. L'Assemblée passa à l'ordre du jour. Robespierre rédigea aussi pour les fédérés une adresse aux Français des 83 départements. Enfin, comme il pressentait le rôle que ces hommes allaient jouer dans la révolution du 10 août, qu'il prévoyait déjà, il engagea les Parisiens à conserver les fédérés chez eux, à les traiter en frères, en amis, en libérateurs, à partager avec eux leur logement et leur table. On sait que les fédérés marseillais firent avec les Parisiens la révolution du 10 août. — *Note du traducteur.*

(1) Littéralement « politique à l'eau tiède ». « *Lauwasser-Politik* », jolie expression allemande pour qualifier la politique molle et lâche, le système de bascule et de capitulations. — *Note du traducteur.*

positions qu'ils prirent part à la révolution du 10 août. Ils aidèrent alors à la prise des Tuileries, qui allait détruire la royauté. Et quoiqu'ils se soient donné plus tard beaucoup de peine pour accaparer la gloire de cette journée, ils n'y eurent pas une part plus considérable que celle de Robespierre. (1)

En effet, quand on connut le manifeste du duc de Brunswick, — ce manifeste est du 21 juillet, — le mot de *déchéance* courut dans toutes les bouches. Robespierre se prononça également le 29, aux Jacobins, en faveur de cette mesure et demanda la convocation d'une nouvelle Assemblée élue pour un an au suffrage direct par *tous* les citoyens et en reconnaissant le droit aux électeurs de rappeler leurs mandataires. Il réclamait aussi l'exclusion de tous les membres de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative. (2) Les événements avaient instruit Robespierre et détruit progressivement

---

(1) Les *Mémoires* parus récemment de Fournier l'Américain et de P. Choudieu jettent une lueur très vive sur l'inaction des Girondins, au 10 août. Les chefs s'abstinrent, Pétion s'opposa avec opiniâtreté à tout mouvement. Seul Barbaroux, *qui était alors un indépendant*, joua un rôle actif, avec les fédérés marseillais, mais sans aller lui-même sur le théâtre de l'action, comme il l'avoua dans la suite. En réalité, la révolution fut faite par les sections de Paris. Et Robespierre avait raison d'en reporter plus tard l'honneur au peuple. — Voir les deux lettres à Jérôme Pétion, où se trouvent des aveux tels que celui-ci : « J'ai été presque aussi étranger que vous aux glorieux événements de notre dernière révolution ; il ne nous reste à tous deux que le plaisir de savoir qu'à cette mémorable époque la patrie a eu beaucoup de défenseurs plus utiles que nous. » — *Note du traducteur.*

(2) Ainsi Robespierre s'excluait de la nouvelle assemblée à laquelle il donnait le nom de « Convention nationale », mot qui allait devenir fameux. Son désir ne fut point exaucé et il entra lui-même dans la Convention, mais on voit quel était son désintéressement. La Convention ne fut pas élue au suffrage direct, comme on le croit généralement, mais par un scrutin à deux degrés. — *Note du traducteur.*

en lui l'idée qu'on pouvait accorder la monarchie avec le bien du peuple ; (1) les Girondins, au contraire, qui espéraient toujours recouvrer le pouvoir sous la monarchie, faisaient front avec la plus grande énergie aux tendances républicaines ; et ils proposèrent par la bouche d'un des leurs, Lasource, l'éloignement des fédérés, parce qu'ils craignaient de voir ceux-ci agir en faveur de la déchéance.

Un comité insurrectionnel se réunit aux Jacobins

---

(1) Rien n'est plus instructif à cet égard qu'une comparaison entre la profession de foi que Robespierre a mise en tête du *Défenseur de la Constitution,* — numéro 1, — et les déclarations de ce discours du 29 juillet. Voici d'abord la déclaration de principes qui a été écrite au commencement de mai 1792 :

« C'est la Constitution que je veux défendre, la Constitution telle qu'elle est. On m'a demandé pourquoi je me déclarais le défenseur d'un ouvrage dont j'ai souvent développé les défauts : je réponds que, membre de l'Assemblée constituante, je me suis opposé de tout mon pouvoir à tous les décrets que l'opinion publique proscrit aujourd'hui; mais que depuis le moment où l'acte constitutionnel fut terminé et cimenté, par l'adhésion générale, je me suis toujours borné à en réclamer l'exécution fidèle; non pas à la manière de cette secte politique que l'on nomme modérée, qui n'en invoque la lettre et les vices que pour en tuer les principes et l'esprit; non pas à la manière de la cour et des ambitieux, qui violant éternellement toutes les lois favorables à la liberté, exécutent avec un zèle hypocrite et une fidélité meurtrière toutes celles dont ils peuvent abuser, pour opprimer le patriotisme; mais comme un ami de la patrie et de l'humanité, convaincu que le salut public nous ordonne de nous réfugier à l'abri de la Constitution, pour repousser les attaques de l'ambition et du despotisme. »

Le 29 juillet, Robespierre prononça dans son discours ces graves paroles : « Les grands maux appellent les grands remèdes. Les palliatifs ne font que les rendre incurables; les maux de la France sont extrêmes... Il faut que l'Etat soit sauvé, de quelque manière que ce soit; il n'y a d'inconstitutionnel que ce qui tend à sa ruine... Il n'y a qu'un peuple esclave dont les destinées soient attachées à un individu ou à une famille; la liberté et le bonheur public dépendent de la nature du gouvernement, et du résultat des institutions politiques. » Il réclama alors une Convention. Déjà, quelques jours auparavant, le 20 juillet, il s'était écrié : « Si vous ne voulez pas sauver le peuple, déclarez-le donc, afin qu'il se sauve lui-même », formule solennelle qu'on ne trouve dans la bouche de

pour concerter les mesures à prendre ; il était composé des personnes suivantes : de Vaugeois, Debessé, du professeur Guillaume (de Caen), du journaliste Simond (de Strasbourg), de Gallinot, Kienlin, Layray, Garin, et du maire de Metz, Anthoine. Celui-ci habitait, comme Robespierre, chez Duplay, dans la rue Saint-Honoré; (1) il avait également combattu la motion de Lasource, aux Jacobins, dans la séance du 29.

516 fédérés étaient arrivés entre temps de Marseille ; influencés par les Girondins, ils ne voulurent d'abord pas entendre parler d'insurrection ; mais se déclarèrent prêts à combattre, le 4 août, lorsque les Girondins eurent adopté une conduite moins hésitante, après l'échec des négociations avec la cour. On décida néan-

---

Robespierre qu'aux moments de crise extrême, à la veille de grands soulèvements populaires. Le même jour il écrivit à Couthon pour le rappeler près de lui : « ... Nous touchons aux plus grands événements... Nous sommes arrivés au dénouement du drame constitutionnel. La Révolution va reprendre un cours plus rapide, si elle ne s'abîme pas dans le despotisme militaire et dictatorial.

« Dans la situation où nous sommes, il est impossible aux amis de la liberté de prévoir et de diriger les événements. La destinée de la France semble l'abandonner à l'intrigue et au hasard. Ce qui peut nous rassurer, c'est la force de l'esprit public à Paris et dans nombre de départements, c'est la justice de notre cause. Les sections de Paris montrent une énergie et une sagesse dignes de servir de modèle au reste de l'Etat. Vous nous manquez. Puissiez-vous être bientôt rendu à votre patrie, et nous attendons avec une égale impatience votre retour et votre guérison. » Ainsi Robespierre avait une vue très nette de la situation. S'il n'entra pas lui-même dans le comité insurrectionnel, c'est parce que, répétons-le, il ne pouvait servir de chef à une émeute sans renier ses principes. Pour lui, — et Saint-Just professera la même doctrine, — le peuple a toujours le droit de changer son gouvernement, comme de révoquer tous ses mandataires; mais il est interdit aux mandataires du peuple d'usurper la souveraineté nationale. Voilà pourquoi, ni Robespierre, ni aucun de ses amis, n'ont jamais fait partie d'un comité insurrectionnel. — *Note du traducteur.*

(1) Il se brouilla avec Robespierre, dans la suite, et quitta les Duplay. — *Note du traducteur.*

moins de différer encore pour le moment toute tentative insurrectionnelle. Le 8 août, la proposition de mettre Lafayette en accusation fut repoussée à l'Assemblée législative par 406 voix contre 224 ; et en même temps 990 hommes de troupes suisses entrèrent à Paris et occupèrent le palais des Tuileries pendant que le gouverneur du château, Champcenetz, lançait deux mille invitations manuscrites à des ci-devant nobles, — cent vingt environ seulement accoururent à cet appel. — Robespierre n'a point pris part *personnellement* au 10 août ; mais il fut moralement l'auteur de cette journée, comme en témoigne la lettre que lui adressa le secrétaire-greffier de la Commune, Coulombeau, en lui envoyant au nom de la municipalité la médaille commémorative : « Je m'empresse de vous envoyer la médaille des hommes du 10 août, et je me félicite d'avoir à rendre cet hommage à l'incorruptible Robespierre. »

Les conséquences immédiates de la prise des Tuileries furent : d'abord, la suspension du roi, — et non la déchéance comme Robespierre l'aurait voulu ; — puis, le jour suivant, l'installation d'un conseil exécutif composé de cinq Girondins, Roland, Clavière, Servan, Monge et Lebrun, et de Danton ; des visites domiciliaires chez toutes les personnes suspectes ; enfin, de nouvelles élections qui eurent lieu encore à deux degrés, mais, cette fois, sans distinction de citoyens actifs et de citoyens passifs.

Le même jour, Robespierre fut élu, « avec pleins pouvoirs pour sauver la patrie », par sa section de la place Vendôme, membre de la nouvelle municipalité, de la Commune révolutionnaire ; et il assista régulière-

ment aux séances, du 12 au 26 août. (1) Il déclina, par contre, le poste auquel venait de l'appeler la confiance des électeurs, de président du tribunal extraordinaire pour la poursuite des défenseurs du Château au 10 août, parce que de telles mesures lui répugnaient ; (2) il refusa de même la qualité de membre du Conseil de justice qui venait d'être adjoint au ministère. (3)

Dans la nuit du 29, les visites domiciliaires avaient

---

(1) Nous ne relevons que pour mémoire la légende d'après laquelle Robespierre aurait passé la journée du 10 août caché dans une cave. C'est là une des mille calomnies girondines que certains historiens ont admises sans critique ; elle se réfute assez par l'absence même de preuves. Mentionnons quelques dates : le 8 août, Robespierre prit encore la parole aux Jacobins ; le 9, il n'y eut pas séance. Robespierre faillit être assassiné ce jour-là, comme nous l'apprend le *Journal* de Lucile Desmoulins. Le soir du 10 août, Robespierre prit la parole aux Jacobins ; le 11, il fut élu à la Commune révolutionnaire, où il alla prendre séance. Comment donc Michelet a-t-il pu écrire que Robespierre sortit le 11 « de *son trou* » pour aller siéger à la Commune, alors qu'il ne pouvait ignorer le long discours du 10 aux Jacobins ? — *Note du traducteur.*

(2) « J'ai combattu depuis l'origine de la Révolution, écrivait-il pour motiver son refus, la plus grande partie des criminels de lèse-nation. Je ne pouvais être le juge de ceux dont j'ai été l'adversaire, et j'ai dû me souvenir que, s'ils étaient les ennemis de la patrie, ils s'étaient aussi déclarés les miens. » — *Note du traducteur.*

(3) Pendant qu'il refusait ces fonctions lucratives et importantes qui eussent permis à un homme que l'on a peint si vindicatif d'exercer de terribles représailles, Robespierre acceptait des membres de sa section la tâche d'aller porter une pétition à la barre de l'Assemblée législative pour un monument sur la place Vendôme, aux citoyens morts dans la journée du 10 août ; et il prononçait les belles paroles suivantes : « Les citoyens qui meurent en défendant la Patrie sont au second rang. Ceux-là sont au premier qui meurent pour l'affranchir. Les héros dont je parle ne valent-ils pas ceux d'Athènes et de Rome ? Sachons nous estimer ce que nous valons. Hâtez-vous d'honorer les vertus dont nous avons besoin, en immortalisant les martyrs de la liberté. Ce ne sont pas des honneurs seulement, c'est une apothéose que nous leur devons. Peuples, quand la tyrannie est couchée par terre, gardez-vous de lui laisser le temps de se relever. » — *Note du traducteur.*

commencé; et, sur l'ordre de Danton, environ trois mille personnes furent arrêtées comme suspectes ; mais on les remit presque toutes en liberté, le lendemain, sur l'ordre de la Commune. Cet acte excita la jalousie de l'Assemblée législative terrorisée par les Girondins, et sur la proposition de Guadet, on décréta l'élection d'une nouvelle municipalité. Toutefois, vu les plaintes d'une députation envoyée par la Commune et dont Tallien était le porte-parole, un délai fut voté. Robespierre s'était déclaré à la Commune en faveur d'une démission immédiate afin de donner au peuple l'occasion de se prononcer pour ou contre la Commune : « Dans ces circonstances difficiles, il ne se présente à mon esprit aucun moyen de sauver le peuple, si ce n'est de lui remettre le pouvoir que le Conseil généra la reçu de lui. » (1) C'était, évidemment, le seul avis sensé, comme

(1) Certains écrivains, Michelet par exemple, ont voulu voir dans cette phrase comme un encouragement donné par avance aux septembriseurs pour leur épouvantable besogne. Ils oublient que le renouvellement fréquent des mandats est une théorie constante chez Robespierre. Il avait employé les mêmes expressions, avant le 10 août, à la tribune des Jacobins, lorsqu'il conseillait de convoquer les assemblées primaires pour le cas où la législative ne serait pas à la hauteur de sa tâche. — On a fait mieux encore : — Voulant absolument trouver la main de Robespierre dans les massacres de septembre, et ne l'y rencontrant nulle part, ne lui a-t-on pas attribué une adresse que *Tallien* avait rédigée, Tallien que Robespierre méprisait si fort dès cette année 1792 qu'il refusa de porter avec lui une adresse à l'Assemblée législative et déclara tout net qu'il ne voulait « rien avoir de commun avec cet individu » ? Dans l'adresse de Tallien, on lisait la phrase suivante : « Nous avons fait arrêter des prêtres perturbateurs, nous les avons fait enfermer conformément à votre décret, et sous peu de jours le sol de la liberté sera purgé de leur présence. » On a voulu voir là une annonce des massacres qui allaient suivre. Il semble plutôt que Tallien ait fait allusion au décret rendu cinq jours auparavant, qui ordonnait le bannissement de tous les prêtres insermentés qui n'auraient pas vidé sous quinze jours le territoire français. Quoi qu'il en soit, l'adresse était de Tallien, non de

le reconnaît le royaliste Beaulieu dans la *Biographie universelle,* lorsqu'il dit, à l'article *Robespierre :* « Si sa proposition eût été adoptée, les massacres n'eussent certainement pas eu lieu ; on ne peut donc pas l'accuser d'en avoir été l'auteur, puisqu'au contraire il proposa un moyen de les prévenir. »

La France se trouvait alors dans une crise telle qu'il n'y en a pas eu de semblable dans l'histoire, ni avant, ni depuis. Dès le premier septembre, le bruit de la prise de Verdun se répandait dans Paris, où la crainte de voir apparaître les ennemis moins de trois jours après devenait générale. Dans de pareils moments, — nous ne voulons pas excuser, mais expliquer, — les masses agitées et effrayées sont capables de tout ; de sorte qu'il est très douteux que Roland eût été capable d'arrêter les scènes de meurtre qui eurent lieu dans les prisons, même s'il avait déployé comme ministre de l'intérieur une plus grande énergie qu'il n'en montra réellement. En tous cas, la plus lourde injustice des Girondins fut d'en rejeter sans cesse la responsabilité sur les Jacobins et en particulier sur Robespierre. Il semblerait presque qu'ils aient voulu alléger leur propre conscience en chargeant sans cesse autrui de leurs accusations ; car ils avaient eu alors entièrement le pouvoir entre les mains ; (1) et des paroles comme

---

Robespierre ; celui-ci combattit même le lendemain une des principales dispositions de cette adresse. On voit par quels procédés on est parvenu à charger la mémoire de Robespierre de paroles et de faits atroces auxquels il resta étranger. — *Note du traducteur.*

(1) L'inaction des Girondins avait indigné Saint-Just, qui la leur reprocha amèrement dans son rapport du 8 juillet 1793 : « Et nous aussi nous avons été sensibles aux agonies du 2 septembre. Et qui de nous avait plus de droit de s'en porter les accusateurs inflexibles,

celles de Vergniaud : « Il n'est plus temps de discourir, il faut piocher la fosse de nos ennemis, ou chaque pas qu'ils font en avant pioche la nôtre », devaient sembler aux instruments de la justice populaire plutôt un encouragement qu'un blâme à leurs actes sanglants. — Mais suivons Robespierre pas à pas dans ces malheureuses journées.

Le 2 septembre au matin, Manuel annonça officiellement à la Commune la prise de Verdun. Aussitôt la Commune lança un appel à tous les hommes en état de porter les armes pour qu'ils se rendissent sur l'heure

---

ou de ceux qui, dans ce temps-là, jouissaient de l'autorité et répondaient seuls de l'ordre public et de la vie des citoyens, ou de nous tous qui arrivions désintéressés de nos déserts ? Pétion et Manuel étaient alors les magistrats de Paris. Ils répondaient à quelqu'un, — Robespierre, comme on le verra plus loin, — qui leur conseillait d'aller aux prisons, qu'ils ne voulaient point risquer leur popularité ! Celui qui voit égorger sans pitié est plus cruel que celui qui tue ; mais lorsque l'intérêt a fermé le cœur des magistrats du peuple, et les a dépravés jusqu'à prétendre conserver leur popularité en ménageant le crime, on doit conclure qu'ils méditaient un crime eux-mêmes, qu'ils ont dû conspirer contre la République car ils n'étaient pas assez vertueux pour elle. Ils ont dû déplorer les forfaits qu'ils ont laissé commettre pour n'en être pas accusés, ils ont dû jouer l'austérité pour adoucir l'horreur de leur conduite et tromper leurs concitoyens. Accusateurs du peuple, on ne vous vit point, le 2 septembre, entre les assassins et les victimes... Quels qu'aient été les hommes inhumains qui versèrent le sang, vous en répondez tous, vous qui l'avez laissé répandre. » L'accusation de Saint-Just n'est pas fondée en ce qui concerne Manuel, mais elle retombe de tout son poids sur Pétion et Roland. Voici un passage de la déposition de Duhem dans le procès des Girondins : « Le 3 septembre 1792, j'étais à dîner chez Pétion ; Brissot, Gensonné et plusieurs autres députés s'y trouvèrent aussi. Vers la fin du dîner, les deux battants s'ouvrirent, et je fus fort étonné de voir entrer quinze coupe-têtes, les mains dégouttantes de sang : ils venaient demander les ordres du maire sur quatre-vingts prisonniers qui restaient encore à massacrer à la Force. Pétion les fit boire et les congédia en leur disant de faire pour le mieux. » Choudieu rapporte aussi le témoignage de Duhem dont il avait eu directement connaissance. — *Mémoires de Choudieu*, page 205. — Paris, Plon et Nourrit, 1897. — *Note du traducteur.*

au Champ de Mars, afin de pouvoir se mettre immédiatement en marche au nombre de 60.000 ; et, à cet effet, elle établit un comité militaire permanent de huit membres. Elle délégua aussi deux commissaires auprès de l'Assemblée législative, qui approuva les mesures prises et décréta la peine de mort pour ceux qui s'y déroberaient. Pendant ce temps, Robespierre (1) présida de neuf heures du soir à une heure du matin l'assemblée des électeurs, qui s'étaient réunis aux Jacobins parce qu'ils n'avaient pas trouvé suffisamment de place

---

(1) Quelques dates encore pour fixer les occupations de Robespierre avant les journées de septembre. Le 27 août, la section de la place Vendôme, à laquelle il appartenait, se réunit en assemblée électorale afin de nommer seize électeurs ; elle choisit à l'unanimité Robespierre comme président. Robespierre la présida chaque jour, du 28 au 31 août, de quatre heures à onze heures du soir. Le 28, il avait été nommé premier électeur à l'unanimité moins une voix. Du 26 août au premier septembre, il ne parut pas à la Commune et il a pu dire dans la suite, sans crainte d'un démenti : « Avant l'époque où ces événements sont arrivés, — les journées de septembre, — j'avais cessé de fréquenter le conseil général de la Commune... J'étais habituellement chez moi ou dans les lieux où mes fonctions publiques m'appelaient. » Le premier septembre cependant, Robespierre vint lire à la Commune l'adresse aux 48 sections dont la rédaction lui avait été confiée, — ne pas confondre avec l'adresse à l'Assemblée législative rédigée par Tallien, comme on peut s'en souvenir ; dans cette même séance Robespierre critiqua justement l'adresse de Tallien. — Le 31 août, les opérations électorales de la section Vendôme avaient pris fin, mais l'assemblée des électeurs s'ouvrit dès le 2 septembre au matin sous la présidence de Robespierre, qui ne quitta plus guère cette assemblée où le retenaient ses fonctions.

On a inculpé, — sans preuves d'ailleurs, — le comité de surveillance de la Commune ; mais Robespierre ne faisait point partie de cette commission exécutive, qui siégeait non à l'Hôtel-de-Ville, mais à la mairie où elle avait été déléguée. Quant au conseil général de la Commune, dont Robespierre était membre, il fit tous ses efforts pour arrêter les massacres, comme on le verra. Les journées de septembre paraissent avoir été un mouvement spontané de la population parisienne, affolée par l'approche de l'ennemi. Soixante mille hommes de garde nationale restèrent sourds à toutes les réquisitions du commandant général Santerre. — *Note du traducteur.*

dans l'ancien bâtiment électoral, l'Évêché ; — l'Assemblée se composait des électeurs de la ville de Paris et des cantons ruraux environnants, elle comptait 992 membres.

A une heure trente minutes, le Conseil général de la Commune s'ajourna pour reprendre la séance à quatre heures. A peine la séance avait-elle commencé sous la présidence de Huguenin qu'un officier de la garde nationale vint annoncer que des prisonniers avaient été massacrés sur la route de la Conciergerie et que le peuple commençait à envahir les prisons. On envoya aussitôt six commissaires pour protéger les prisons civiles ; et deux autres commissaires, Caron et Nouet, furent délégués à l'Abbaye pour protéger les prisonniers ; (1) mais bientôt un de ces derniers commissaires revint pour annoncer que les troupes se refusaient à marcher contre l'ennemi, avant d'avoir assuré derrière elles la sûreté de leurs familles par la punition des auteurs du 10 août. Là-dessus, quatre commissaires furent envoyés à l'Assemblée législative qui, après avoir entendu leur rapport, délégua, sur la proposition de Bazire et pendant que les Girondins gardaient le silence, six de ses membres chargés de haranguer le peuple et de le ramener au calme. Robespierre, qui s'était rendu de l'Assemblée électorale chez lui, (2) parut dans le Conseil général au moment où Billaud-

(1) Les six commissaires étaient MM. Dangé, Marino, James, Michonis, Lesguillon, Moneuse. — *Note du traducteur.*

(2) Robespierre avait présidé l'assemblée électorale de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi, puis il s'était rendu aux Jacobins pour remplir une mission dont l'avait chargé l'assemblée électorale ; c'est alors seulement qu'il put venir au Conseil général. — *Note du traducteur.*

Varennes dénonçait une conjuration en faveur du duc de Brunswick. Robespierre appuya la dénonciation. Il se peut qu'il ait songé à Carra et à Brissot; quoi qu'il en soit, ses soupçons n'étaient pas sans fondement : Carra avait fait de la propagande, dans les *Annales patriotiques,* en faveur de Brunswick. A ce moment parut Manuel. Il raconta que, ni lui, ni ses collègues de la Commune, ni les commissaires de l'Assemblée législative n'étaient parvenus à arrêter les massacres dans les prisons. On décida d'envoyer de nouveau des commissaires pour « tâcher de calmer les esprits et éclairer les citoyens sur leurs véritables intérêts »; et de faire partir également de fortes divisions de troupes pour protéger le Temple, où la famille royale avait été conduite, et les autres prisons. Le Conseil général envoya aussi des commissaires au Palais-Bourbon, où les Suisses avaient été conduits. (1) Il passa à l'ordre du jour sur une motion de la section des Quinze-Vingts, — « Mort pour tous les conspirateurs »; — et, à l'annonce que le Temple aussi était menacé, il chargea Deltroy, Robespierre et Manuel de s'y rendre et d'y assurer la tranquillité; sur leur demande, on leur adjoignit six commissaires de l'Assemblée législative. (2) A dix

---

(1) « ... Pour protéger les Suisses et défendre leurs jours par tous les moyens possibles » portent les procès-verbaux de la Commune. — Manuscrit publié par M. Maurice Tourneux. Paris, 1894. — *Note du traducteur.*

(2) Lacroix, Bazire, Choudieu, Thuriot, Dussaulx et Chabot. Ces députés, quoique populaires, ne réussirent point à mettre fin aux massacres. Choudieu, qui était un ardent républicain et un homme de grand courage, a raconté lui-même la démarche qu'il fit à l'Abbaye. Introduit dans le préau de la prison, et mis sur sa demande en présence de celui qui commandait à ces sanglantes exécutions, il ne put même placer un mot. Dufraise, qui était à la tête des assassins, lui coupa brusquement la parole : « Que viens-tu

heures, Robespierre reprit la présidence de l'Assemblée électorale, qu'il présida, comme les travaux de cette assemblée en font foi, jusqu'à deux heures trente minutes.

Ainsi Robespierre n'a pas eu de part aux journées de septembre et, comme nous l'avons montré, il n'a pu y collaborer en rien, à moins qu'on ne veuille lui accorder

---

faire ici ? lui dit-il. Si tu viens pour arrêter la justice du peuple, je dois te dire que tu ferais de vains efforts ; et que tu courrais même des risques, si tu cherchais à t'y opposer. Le seul conseil que j'aie à te donner, c'est de te retirer le plus promptement possible. » Choudieu ajoute : « Il n'y avait rien à répondre. Entouré d'hommes qui ne me paraissaient pas disposés à entendre raison, seul et sans moyens comme sans espoir d'être écouté, je me retirai de ce lieu de désolation, le cœur serré par tout ce que j'avais vu. » Dufraise, devenu plus tard adjudant-général, mourut sous la Restauration, comme général de brigade à Nantes et ardent légitimiste, pendant que Choudieu vivait dans une pauvreté honorable à Bruxelles, exilé par le gouvernement des Bourbons. — La démarche de Choudieu est du 2 septembre. Il fut plus heureux le lendemain au Temple. La prison royale put être préservée des fureurs populaires au moyen d'un ruban tricolore tendu tout autour. Robespierre se trouvait-il encore à la Commune lorsqu'il reçut la mission d'aller défendre la prison royale ? M. E. Hamel ne le croit pas et fait remarquer dans son *Histoire de Robespierre* qu'il passa toute la journée du 3 au milieu de l'assemblée électorale qu'il présidait. « Si donc, comme cela est probable, il s'acquitta de la mission dont, présent ou non, l'avait chargé le conseil général, ce fut seulement à l'issue de la séance de l'assemblée électorale, vers trois heures. » On ignore à quel moment il faut placer la visite de Robespierre à Pétion mentionnée dans la biographie Rabbe. L'auteur de l'article *Robespierre* raconte que ce dernier se rendit chez Pétion, accompagné d'un ami, et le supplia d'intervenir auprès du peuple pour arrêter les massacres. Le maire de Paris s'y refusa en disant qu'il ne voulait pas compromettre sa popularité. L'auteur de l'article affirme tenir ce détail de la bouche même de celui qui accompagnait Robespierre chez Pétion et qu'il ne pouvait nommer sous la Restauration sans le compromettre. Robespierre avait raconté ce trait de lâcheté à Saint-Just, comme on a pu le voir par le fragment de rapport cité plus haut. De cette époque date la brouille de Robespierre et de Pétion. Charlotte Robespierre raconte ce qui suit dans ses *Mémoires* : « Quelques jours après les événements des 2 et 3 septembre, Pétion vint voir mon frère. Maximilien avait désavoué le massacre des prisons, et aurait voulu que chaque prisonnier fût

le don d'ubiquité. Et deux réactionnaires forcenés qui ont écrit après le 9 thermidor, dont ils sont les ardents apologistes, Méhée de la Touche, qui était au moment des journées de septembre secrétaire-adjoint de la Commune, et Roch Marcandier, ne mentionnent aucunement Robespierre dans la description des faits. (1) Si donc on veut absolument lui adresser un reproche, ce ne peut être tout au plus que celui de n'avoir pas, à la première nouvelle des événements, tenté de pénétrer dans les prisons et d'arrêter, au péril de sa propre vie, les scènes de massacre. Qu'il y serait difficilement parvenu, c'est ce qu'accordera bien vite tout homme de bon sens. (2)

---

renvoyé devant des juges élus par le peuple. Pétion et Robespierre s'entretinrent des derniers événements. J'étais présente à leur entrevue, et j'entendis mon frère reprocher à Pétion de n'avoir pas interposé son autorité pour arrêter les déplorables excès des 2 et 3. Pétion parut piqué de ce reproche, et répondit assez sèchement : *Ce que je puis vous dire, c'est qu'aucune puissance humaine ne pouvait les empêcher*. Il se leva quelques moments après, sortit et ne revint plus. Toute espèce de relations cessèrent, à partir de ce jour, entre lui et mon frère. » — Edition Laponneraye, tome II, page 414.

(1) Ni Jourgniac Saint-Méard, ni aucun de ceux qui ont été mêlés aux journées de septembre. Nous n'avons à ce jour, ni une preuve, ni le plus léger indice qui permette d'impliquer Robespierre, même pour une complicité morale, dans ces massacres qu'il devait appeler un jour, aux Jacobins, « les horreurs de septembre ». Le docteur Souberbielle a raconté que jamais Robespierre, dont il était l'ami, ne lui avait parlé des journées de septembre sans une profonde réprobation. On verra plus loin comment Robespierre répondit à la Convention aux insinuations de Louvet ; rappelons seulement ici un court fragment de sa réplique : « Ceux qui ont dit que j'avais eu la moindre part à ces événements sont des hommes ou excessivement crédules ou excessivement pervers. Quant à l'homme qui, comptant sur le succès de la diffamation dont il avait d'avance arrangé tout le plan, a cru pouvoir écrire impunément que je les avais dirigés, je me contenterais de l'abandonner au remords, si le remords ne supposait pas une âme. » — *Note du traducteur*.

(2) Robespierre n'a jamais harangué directement le peuple, — le discours à la section Bonne-Nouvelle, dont nous parlerons plus loin, était adressé aux électeurs et non à la masse du peuple. — Il

Le 4 septembre, le nom de Robespierre sortit à Paris le premier de l'urne avec 328 voix. Pétion, son adversaire girondin, avait obtenu 136 voix. Robespierre fut également élu le premier en tête de la liste dans son département natal, le Pas-de-Calais. Il ne prit plus part aux délibérations du Conseil général de la Commune jusqu'à la fin des élections, c'est-à-dire jusqu'au 19 septembre. Son activité politique recommença le 20 seulement, et dans la Convention nationale. (1)

était petit, de complexion chétive ; sa voix, très faible, se brisait facilement et ne lui permettait pas de dominer le tumulte ; son esprit, habitué aux méditations les plus hautes, était dérouté par les interruptions violentes et passionnées. Cet homme, qui a aimé si ardemment le peuple, lui parlait aux Jacobins et à la Convention, où les tribunes étaient occupées surtout par l'élément populaire, car elles étaient accessibles librement à tous. Mais sa constitution physique lui interdisait de parler en plein air à une foule. Pense-t-on d'ailleurs que Robespierre, avec sa nature délicate, aurait pu, lui qui était sujet aux évanouissements, haranguer la masse, les pieds dans le sang et juché sur des cadavres, comme durent le faire Bazire et Manuel ? Croit-on qu'il aurait réussi là où ces derniers avaient échoué ? Enfin, en vertu de quels pouvoirs aurait-il été haranguer le peuple et empiéter sur la mission de ses collègues ou de magistrats régulièrement nommés ? — *Note du traducteur.*

(1) Il faut noter cependant que Robespierre parut une fois au Conseil général, le 18 septembre, et voici à quelle occasion : Une affiche d'un candidat évincé, Méhée fils, lui avait reproché vivement de ne plus siéger à la Commune. Robespierre vint se plaindre d'avoir été inculpé dans un placard *signé d'un membre de la Commune*, — Méhée avait pris la qualification de secrétaire adjoint du Conseil général. — Le Conseil passa à l'ordre du jour sur le fond, *attendu que les opinions étaient libres*, mais il improuva Méhée fils d'avoir pris dans son affiche la qualité de secrétaire adjoint de la Commune, réservée aux seuls actes émanés du Conseil général. Dans la même séance du 18 septembre, Robespierre fut chargé par le Conseil général de rédiger une adresse aux 83 départements et on lui adjoignit Tallien pour ce travail. Mais alors se produisit l'incident qu'on a mentionné plus haut : Robespierre ne voulut pas accepter la collaboration de Tallien ; et le Conseil général dut nommer Thomas, un autre de ses membres, en remplacement de Tallien. — *Note du traducteur.*

TABLE

Pages

Avertissement 4

Préface de la première édition allemande. 7

Maximilien Robespierre 11

I. — Jusqu'à son entrée dans l'Assemblée nationale (1758-1789) 13

II. — A l'Assemblée nationale (1789-1791). 27

III. — Pendant l'Assemblée législative (1791-1792). . 95

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce huitième cahier le mardi 19 janvier 1904.

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN, administrateur), 9, rue du Pont. — 8448

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Nous servons :

des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série ; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

Le dixième cahier de cette série, Romain Rolland, *Beethoven,* était épuisé plusieurs mois avant la fin de la série même; nous avons procédé pendant les grandes vacances à une réimpression et nous avons complété par des exemplaires de la seconde édition nos collections de la quatrième série. Cette seconde édition, tirée à trois mille exemplaires, est en vente au bureau des cahiers.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Nous ne pouvons demander à tous nos abonnés d
commander ce livre à la librairie des cahiers, puisqu
ce cahier paraît à deux mille et que le livre, au moin
pour la première édition du premier volume, n'a ét
tiré qu'à sept cents exemplaires; mais c'est un livre
mettre dans toute bibliothèque publique et dans tout
bibliothèque de travail.

Collège de France. — Premier semestre 1904. -
Langue et littérature françaises du moyen âge. -
M. Joseph Bédier fera sa leçon d'ouverture le mercre
3 février 1904, à cinq heures; leçon d'ouverture cons
crée à son prédécesseur et à son maître Gaston Pari

Depuis le troisième cahier de cette série inclus, *cahie
de l'inauguration du monument de Renan à Trégui
le dimanche treize septembre 1903,* nous faisons tir
à dix mille exemplaires, pour chacun des cahiers q
le comportent, sur deux, quatre ou huit pages, un *vie
de paraître;* devant les premiers résultats obtenus pa
l'envoi raisonné de ces *vient de paraître,* nous avon
en effet résolu d'étendre ce service autant que nous
pourrons, et nous demandons à nos abonnés de nou
y aider; pour savoir ce qui paraît dans les cahier
il suffit d'envoyer son nom et son adresse à M. And
Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de
Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondi
sement; on recevra régulièrement nos *vient de paraître*
pour faire savoir à quelqu'un ce qui paraît dans le
cahiers, il suffit d'envoyer à M. André Bourgeois
nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse
avertir en même temps cette personne; elle recevr
régulièrement nos *vient de paraître.*

Ceux de nos abonnés qui ont bien voulu venir assister à la leçon que j'ai faite mardi dernier à l'École des Hautes Études Sociales se sont aperçus rapidement, après les quelques premières minutes, et je m'étais aperçu avant eux, que je n'étais nullement maître de ma leçon ; ayant perdu, depuis que je gère et que j'écris, toute expérience de la parole, j'avais préparé un plan que je comptais suivre ponctuellement, mais qui, suivi ponctuellement, et je le sentis instantanément, me mettait à la tête d'une leçon qui durait cinq ou six bonnes heures ; je dus ainsi parcourir par grandes randonnées un terrain où je m'étais promis de ne m'avancer que sagement ; je dus enfin arrêter net ma leçon à l'endroit où j'étais parvenu après une heure de cet exercice.

La même heure du mardi est devenue disponible, dans cette série de leçons, le mardi 2 février; nous pouvons donc reporter au mardi 2 février, cinq heures et demie, la majeure partie de la discussion qui primitivement devait avoir lieu toute mardi prochain 26 janvier.

Je pourrai donc mardi prochain 26 janvier, cinq heures et demie, au commencement de la leçon, achever, autant que faire se peut, et sur le même ton, cette leçon préliminaire ; et aussitôt après la discussion pourra commencer.

J'attends impatiemment cette discussion, dont j'entends venir l'avant-garde ; les objections en effet et les réponses aux objections permettent, favorisent de ces raccourcis qu'un simple énoncé permet difficilement.

NEUVIÈME CAHIER DE LA CINQUIÈME SÉRIE

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christophe

I. — L'AUBE

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

A. Calès.
69 - 2. de la Fa

139873
0 10

Sur les œuvres et les travaux de Romain Rolland publiés dans les éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers et dans les trois premières séries des cahiers, se référer au

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Nous publierons dans un cahier de la cinquième série le relevé sommaire des œuvres et des travaux de Romain Rolland publiés dans la quatrième série de nos cahiers.

Les œuvres et les travaux de Romain Rolland paraissent régulièrement en cahiers.

Jean-Christophe

139873
4/10/16

L'AUBE

Dianzi, nell' alba che precede al giorno,
quando l'anima tua dentro dormía...

Purg. IX

I

Come, quando i vapori umidi e spessi
a diradar cominciansi, la spera
de' sol debilemente entra per essi...

Purg. XVII

Le grondement du fleuve monte derrière la maison. La pluie bat les carreaux depuis le commencement du jour. Une buée d'eau ruisselle sur la vitre au coin fêlé. Le jour jaunâtre s'éteint. Il fait tiède et fade dans la chambre.

Le nouveau-né s'agite dans son berceau. Bien que le vieux ait laissé, pour entrer, ses sabots à la porte, son pas a fait craquer le plancher : l'enfant commence à geindre. La mère se penche hors de son lit pour le rassurer; et le grand-père allume la lampe en tâtonnant, pour que le petit n'ait pas peur de la nuit à son réveil. La flamme éclaire la figure rouge du vieux Jean-Michel, sa barbe blanche et rude, son air bourru et ses yeux vifs. Il vient près du berceau. Son manteau sent le mouillé; il traîne en marchant ses gros chaussons bleus. Louisa lui fait signe de ne pas trop approcher. Elle est blonde, presque blanche; ses traits sont tirés; sa douce figure mouton est marquée de taches de rousseur; elle a des lèvres pâles et grosses, qui ne parviennent pas à se rejoindre. et qui sourient avec timidité; elle couve l'enfant des yeux, — des yeux très bleus, très vagues, où la prunelle est un point tout petit, mais infiniment tendre.

L'enfant s'éveille et pleure. Son regard trouble s'agite. Hélas ! quelle épouvante ! Les ténèbres, l'éclat brutal de la lampe, les hallucinations d'un cerveau, à peine dégagé du chaos, la nuit étouffante et grouil-

lante qui l'entoure, l'ombre sans fond d'où se détachent, comme des jets aveuglants de lumière, des sensations aiguës, des douleurs, des fantômes : ces figures énormes qui se penchent sur lui, ces yeux qui le pénètrent, qui s'enfoncent en lui, et qu'il ne comprend pas!.. Il n'a pas la force de crier; la terreur le cloue immobile, les yeux, la bouche ouverte, soufflant du fond de la gorge. Sa grosse tête boursouflée se plisse de grimaces lamentables et grotesques; la peau de sa figure et de ses mains est brune, violacée, avec des taches jaunâtres...

— Bon Dieu! qu'il est laid! fit le vieux d'un ton convaincu.

Il alla reposer la lampe sur la table.

Louisa fit une moue de petite fille grondée. Jean-Michel la regarda du coin de l'œil, et rit :

— Tu ne voudrais pas que je te dise qu'il est beau? Tu ne le croirais pas. Allons, ce n'est pas ta faute. Ils sont tous comme cela.

L'enfant sortit de l'immobilité stupide où le plongeaient la flamme de la lampe et le regard du vieux. Il se mit à crier. Peut-être sentait-il d'instinct dans les yeux de sa mère une caresse qui l'engageait à se plaindre. Elle lui tendit les bras, et dit :

— Donnez-le-moi.

Le vieux commença par faire des théories, selon son habitude :

— On ne doit pas céder aux enfants, quand ils pleurent. Il faut les laisser crier.

Mais il vint, prit le petit, et grogna :

— Je n'en ai jamais vu d'aussi laid.

Louisa saisit l'enfant de ses mains fiévreuses, et le

cacha contre son sein. Elle le contempla avec un sourire confus et ravi :

— Oh ! mon pauvre petit, dit-elle toute honteuse, que tu es laid, que tu es laid, comme je t'aime !

Jean-Michel retourna près du feu : il se mit à tisonner, d'un air grognon ; mais un sourire démentait la solennité maussade de son visage.

— Bonne fille, dit-il. Va, ne te tourmente pas. Il a le temps de changer. Et puis, qu'est-ce que cela fait? On ne lui demande qu'une chose, c'est de devenir un brave homme.

L'enfant s'était apaisé au contact du tiède corps maternel. On l'entendait teter avec un halètement goulu. Jean-Michel se renversa légèrement dans sa chaise, et répéta avec emphase :

— Il n'y a rien de plus beau qu'un honnête homme.

Il se tut un instant, méditant s'il ne conviendrait pas de développer cette pensée ; mais il ne trouva rien de plus à dire ; et, après un silence, il reprit d'un ton irrité :

— Comment se fait-il que ton mari ne soit pas ici ?

— Je crois qu'il est au théâtre, dit timidement Louisa. Il a répétition.

— Le théâtre est fermé. Je viens de passer devant. C'est encore un de ses mensonges.

— Non, ne l'accusez pas toujours ! J'aurai mal compris. Il doit être retenu par une de ses leçons.

— Il devrait être rentré, fit le vieux, mécontent. Il hésita un instant, puis demanda d'un ton plus bas, un peu honteux :

— Est-ce qu'il a... de nouveau ?...

— Non, père, non, père, dit précipitamment Louisa.

Le vieux la regarda ; elle évitait son regard :

— Ce n'est pas vrai, tu mens.

Elle pleura silencieusement.

— Bon Dieu ! cria le vieillard, en donnant un coup de pied au foyer. Le tisonnier tomba bruyamment. La mère et l'enfant tressaillirent.

— Père, je vous en prie, dit Louisa, il va pleurer.

L'enfant hésita quelques secondes s'il devait crier ou continuer son repas ; mais ne pouvant faire l'un et l'autre à la fois, il se remit au dernier.

Jean-Michel continua d'une voix plus sourde, avec des éclats de colère :

— Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir cet ivrogne pour fils ? C'est bien la peine d'avoir vécu comme j'ai vécu, de m'être privé de tout, toute ma vie ! — Mais toi, toi, tu n'es donc pas capable de l'empêcher ? Car enfin, sacrebleu ! c'est ton rôle. Si tu le retenais au logis !...

Louisa pleurait plus fort.

— Ne me grondez pas encore, je suis déjà si malheureuse ! J'ai fait tout ce que j'ai pu. Si vous saviez comme j'ai peur, quand je suis seule ! Il me semble que j'entends toujours son pas dans l'escalier. Alors j'attends que la porte s'ouvre, et je me demande : Mon Dieu ! comment va-t-il paraître ?... Cela me rend malade d'y songer.

Elle était secouée par ses sanglots. Le vieux s'inquiéta. Il vint près d'elle, ramena les couvertures défaites sur ses épaules qui tremblaient, et lui caressa la tête de sa grosse main.

— Allons, allons, n'aie pas peur, je suis là.

Elle s'apaisa à cause du petit, et essaya de sourire.

— J'ai eu tort de vous dire cela.

Le vieux la regarda en hochant la tête :

— Ma pauvre fille, ce n'est pas un joli cadeau que je t'ai fait là.

— C'est ma faute à moi, dit-elle. Il ne devait pas m'épouser. Il a regret de ce qu'il a fait.

— Que veux-tu qu'il regrette ?

— Vous le savez bien. Vous-même, vous avez été fâché que je sois devenue sa femme.

— Ne parlons plus de cela. C'est vrai, j'ai été un peu chagrin. Un garçon comme lui, — je peux bien le dire, sans te blesser, — un garçon que j'avais élevé avec soin, un musicien distingué, un véritable artiste, — il aurait pu prétendre à d'autres partis qu'à toi, qui n'avais rien, qui étais d'une classe inférieure, et pas même du métier. Un Krafft épouser une fille qui ne fût pas musicienne, cela ne s'était pas vu depuis plus de cent ans ! — Mais tu sais bien tout de même que je ne t'en ai pas voulu, et que j'ai de l'affection pour toi, depuis que je te connais. Puis, quand le choix est fait, il n'y a plus à y revenir : il ne reste qu'à faire son devoir, honnêtement.

Il retourna s'asseoir, prit un temps, et dit avec la solennité qu'il apportait à tous ses aphorismes :

— La première chose dans la vie, c'est de faire son devoir.

Il attendit un démenti, cracha sur le feu ; puis, comme ni la mère ni l'enfant n'élevaient d'objection, il voulut continuer, — et se tut.

Ils ne disaient plus mot. Jean-Michel, près du feu, Louisa, assise dans son lit, rêvaient tristement tous les deux. Le vieux, quoi qu'il eût dit, pensait au mariage de son fils, avec amertume. Louisa y pensait aussi, et elle s'accusait, bien qu'elle n'eût rien à se reprocher.

Elle était domestique, quand elle avait épousé, à la surprise de tous, et surtout à la sienne, Melchior Krafft, le fils de Jean-Michel. Les Krafft étaient sans fortune, mais considérés dans la petite ville rhénane, où le vieux s'était établi, il y avait presque un demi-siècle. Ils étaient musiciens de père en fils, et connus des musiciens de tout le pays, entre Cologne et Mannheim. Melchior était violon au *Hof-Theater;* et Jean-Michel avait autrefois dirigé les concerts du grand-duc. Le vieillard avait été profondément humilié du mariage de Melchior; il bâtissait de grands espoirs sur son fils; il eût voulu en faire l'homme éminent qu'il n'avait pu être lui-même. Ce coup de tête ruinait ses ambitions. Aussi avait-il tempêté d'abord et couvert de malédictions Melchior et Louisa. Mais, comme il était un brave homme, il avait pardonné à sa bru, dès qu'il avait appris à la mieux connaître; et même, il s'était pris pour elle d'une affection paternelle, qui se traduisait le plus souvent par des rebuffades.

Nul ne pouvait comprendre ce qui avait poussé Melchior à ce mariage, — Melchior moins que personne. Ce n'était certes pas la beauté de Louisa. Rien en elle n'était fait pour séduire : elle était petite, pâlotte et frêle ; et elle faisait un singulier contraste avec Melchior et Jean-Michel, tous deux grands, larges, des colosses à la figure rouge, au poing solide, mangeant bien, buvant sec, aimant rire, et faisant grand bruit. Elle semblait écrasée par eux ; on ne la remarquait guère, et elle cherchait à s'effacer encore plus. Si Melchior avait eu bon cœur, on eût pu croire qu'il avait préféré à tout autre avantage la simple bonté de Louisa ; mais il était l'homme le plus vain qui fût. Cela paraissait une gageure qu'un garçon de son espèce, assez beau, et ne l'ignorant pas, très fat, non sans talent d'ailleurs, et pouvant prétendre à quelque riche parti, capable même, — qui sait ? — de tourner la tête à une de ses élèves bourgeoises, ainsi qu'il s'en vantait, eût été brusquement choisir une fille du peuple, pauvre, sans éducation, sans beauté, qui ne lui avait fait aucune avance.

Mais Melchior était de ces hommes qui font toujours le contraire de ce qu'on attend d'eux, et de ce qu'ils en attendent eux-mêmes. Ce n'est pas qu'ils ne soient avertis, — un homme averti en vaut deux, dit-on... — Ils font profession de n'être dupes de rien, et de diriger leur barque à coup sûr, vers un but précis. Mais ils comptent sans eux-mêmes ; car ils ne se connaissent pas. Dans un de ces instants de vide qui leur sont habituels, ils laissent le gouvernail ; et, comme il est naturel, quand les choses sont livrées à elles-mêmes, elles ont un malin plaisir à contrecarrer leurs maîtres.

Le bateau laissé libre va droit contre l'écueil, et l'intrigant Melchior épousa une cuisinière. Il n'était cependant ni ivre, ni stupide, le jour où il s'engagea pour la vie avec elle; et il ne subissait pas un entraînement passionné : il s'en fallait de beaucoup. Mais peut-être y a-t-il en nous d'autres puissances que l'esprit et le cœur, d'autres même que les sens, — de mystérieuses puissances, qui prennent le commandement dans les instants de néant où s'endorment les autres ; et peut-être était-ce elles que Melchior avait rencontrées au fond des pâles prunelles, qui le regardaient timidement, un soir qu'il avait abordé la jeune fille sur la berge du fleuve, et qu'il s'était assis près d'elle, dans les roseaux, — sans savoir pourquoi, — pour lui donner sa main.

A peine marié, il s'était montré atterré de ce qu'il avait fait ; et il ne le cachait point à la pauvre Louisa, qui, tout humble, lui en demandait pardon. Il n'était pas méchant, et le lui accordait volontiers ; mais, l'instant d'après, ses remords le reprenaient, au milieu de ses amis, ou chez ses riches élèves, maintenant dédaigneuses, qui ne tressaillaient plus au frôlement de sa main, quand il voulait rectifier la pose de leurs doigts sur le clavier. Il revenait alors avec une mine sombre, où Louisa, le cœur serré, lisait du premier coup d'œil les habituels reproches; ou bien il s'attardait dans des stations au cabaret ; il y puisait le contentement de soi-même et l'indulgence pour autrui. Ces soirs-là, il rentrait avec des éclats de rire, qui semblaient plus tristes à Louisa que les sous-entendus et la sourde rancune des autres jours. Elle se sentait un peu responsable des accès de déraison, où disparaissaient à chaque fois, avec l'argent de la maison, les

faibles restes du bon sens de son mari. Melchior s'enlizait de jour en jour. A un âge où il aurait dû travailler sans répit à développer son médiocre talent, il se laissait glisser le long de la pente; et d'autres prenaient sa place.

Mais qu'importait sans doute à la force inconnue qui l'avait rapproché de la servante aux cheveux de lin? Il avait rempli son rôle ; et le petit Jean-Christophe venait de prendre pied sur cette terre, où le poussait son destin.

La nuit était tout à fait venue. La voix de Louisa arracha le vieux Jean-Michel à la torpeur où il s'abandonnait devant le feu, en pensant aux tristesses présentes et passées.

— Père, il doit être tard, disait affectueusement la jeune femme. Il faut rentrer chez vous, vous avez loin à aller.

— J'attends Melchior, répondit le vieillard.

— Non, je vous en prie, j'aime mieux que vous ne restiez pas.

— Pourquoi ?

Le vieux leva la tête, et la regarda attentivement.

Elle ne répondit pas.

Il reprit :

— Tu as peur, tu ne veux pas que je le rencontre ?

— Eh bien, oui ; cela ne servirait qu'à gâter encore les choses : vous vous fâcheriez ; je ne veux pas. Je vous en prie !

Le vieux soupira, se leva et dit :

— Allons.

Il vint près d'elle, lui effleura le front de sa barbe râpeuse ; il demanda si elle n'avait besoin de rien, baissa la lumière de la lampe, et partit en heurtant les chaises dans l'obscurité de la chambre. Mais il n'était pas dans l'escalier, qu'il songeait à son fils revenant ivre ; et il s'arrêtait à chaque marche ; il imaginait mille dangers à le laisser rentrer seul...

Dans le lit, près de la mère, l'enfant s'agitait de nou-

veau. Une souffrance inconnue montait du fond de son être. Il se raidit contre elle. Il tordit son corps, il serra les poings, il fronça les sourcils. La douleur grandissait, tranquille, sûre de sa force. Il ne savait pas ce qu'elle était, ni jusqu'où elle allait. Elle lui paraissait immense, et ne devoir jamais prendre fin. Et il se mit à crier lamentablement. Sa mère le caressa avec de douces mains. Déjà la souffrance devenait moins aiguë. Mais il continuait de pleurer ; car il la sentait toujours près de lui, en lui. — L'homme qui souffre, peut diminuer son mal, en sachant d'où il vient ; il l'enferme par la pensée en un morceau de son corps, qui peut être guéri, arraché au besoin ; il en fixe les contours, il le sépare de lui. — L'enfant n'a pas cette ressource trompeuse. Sa première rencontre avec la douleur est plus tragique et plus vraie. Comme son être même, elle lui semble sans limites ; il la sent installée dans son sein, assise dans son cœur, maîtresse de sa chair. Et cela est ainsi : elle n'en sortira plus qu'après l'avoir rongée.

La mère le presse contre elle, avec de petits mots : « C'est fini, c'est fini, ne pleurons plus, mon Jésus, mon petit poisson d'or »... Il continue toujours sa plainte entrecoupée. On dirait que cette misérable masse inconsciente et informe a le pressentiment de toute la vie de peines qui lui est réservée. Et rien ne peut l'apaiser...

Les cloches de Saint-Martin chantèrent dans la nuit. Leur voix était grave et lente. Dans l'air mouillé de pluie, elle cheminait comme un pas sur la mousse. L'enfant se tut au milieu d'un sanglot. La merveilleuse musique coulait doucement en lui, ainsi qu'un flot de

lait. La nuit s'illuminait, l'air était tendre et tiède. Sa douleur s'évanouit, son cœur se mit à rire ; et il glissa dans le rêve, avec un soupir d'abandon.

Les trois cloches tranquilles continuaient à sonner la fête du lendemain. Louisa rêvait aussi, en les écoutant, à ses misères passées et à ce que serait plus tard le cher petit enfant endormi auprès d'elle. Elle était depuis des heures étendue dans son lit, lasse et endolorie. Ses mains et son corps la brûlaient; le lourd édredon de plumes l'écrasait; elle se sentait toute meurtrie et oppressée par l'ombre ; mais elle n'osait remuer. Elle regardait l'enfant, et la nuit ne l'empêchait pas de lire dans ses traits vieillots. Le sommeil la gagnait, des images fiévreuses passaient dans son cerveau. Elle crut entendre Melchior ouvrir la porte, et son cœur tressauta. Par instants, le grondement du fleuve montait plus fort dans le silence, comme un mugissement de bête. La vitre sonna une ou deux fois encore sous le doigt de la pluie. Les cloches, plus lentement, chantèrent, et s'éteignirent; et Louisa s'endormit auprès de son enfant.

Pendant ce temps, le vieux Jean-Michel attendait devant la maison, grelottant de pluie, la barbe mouillée de brouillard. Il attendait que son misérable fils revînt; car sa tête, qui travaillait toujours, ne cessait de lui raconter des histoires tragiques, amenées par l'ivresse ; et, bien qu'il n'y crût pas, il n'aurait pu dormir une minute, cette nuit, s'il s'en était allé sans l'avoir vu rentrer. Le chant des cloches le rendait très triste ; car il se rappelait ses espérances déçues. Il pensait à ce qu'il faisait là, à cette heure, dans la rue; et de honte, il pleurait.

Le vaste flot des jours se déroule lentement. Immuables, le jour et la nuit remontent et redescendent, comme le flux et le reflux d'une mer infinie. Les semaines et les mois s'écoulent et recommencent. Et la suite des jours est comme un même jour.

Jour immense, taciturne, que marque le rythme égal de l'ombre et de la lumière, et le rythme de la vie de l'être engourdi qui rêve au fond de son berceau, — ses besoins impérieux, douloureux ou joyeux, si réguliers, que le jour et la nuit qui les ramènent semblent ramenés par eux.

Le balancier de la vie se meut avec lourdeur. L'être s'absorbe tout entier dans sa pulsation lente. Le reste n'est que rêves, tronçons de rêves, informes et grouillants, une poussière d'atomes qui dansent au hasard, un tourbillon vertigineux qui passe et fait rire ou horreur. Des clameurs, des ombres mouvantes, des formes grimaçantes, des douleurs, des terreurs, des rires, des rêves, des rêves... — Tout n'est que rêve, et le jour, et la nuit... — Et, parmi ce chaos, la lumière des yeux amis qui lui sourient, le flot de joie qui, du corps maternel, du sein gonflé de lait, se répand dans son corps, — la force qui est en lui, la force énorme et inconsciente qui s'amasse, l'océan bouillonnant qui gronde dans l'étroite prison de ce petit corps d'enfant. Qui saurait lire en lui verrait des mondes ensevelis à demi dans l'ombre, des nébuleuses qui s'organisent, un univers en formation. Son être est sans limites. Il est tout ce qui est...

Les mois passent... Des îles de mémoire commencent à surgir du fleuve de la vie. Ce sont d'abord d'étroits îlots perdus, des rochers qui affleurent à la surface des eaux. Autour d'eux, après eux, dans le demi-jour qui point, la grande nappe tranquille continue de s'étendre. Puis de nouveaux îlots, que dore le soleil.

Ainsi émergent de l'abîme de l'âme certaines formes, certaines scènes d'une étrange netteté. Dans le jour sans bornes, qui recommence, éternellement le même, avec son balancement monotone et puissant, commence à se dessiner la ronde des jours qui se donnent la main, et leurs profils, les uns riants, les autres tristes. Mais les anneaux de la chaîne se rompent constamment, et les souvenirs se rejoignent par dessus la tête des semaines et des mois...

Le Fleuve... Les Cloches... Si loin qu'il se souvienne, — dans les lointains du temps, à quelque heure de sa vie que ce soit, — toujours leurs voix profondes et familières chantent...

La nuit, — à demi endormi : — une pâle lueur blanchit la vitre... Le fleuve gronde. Dans le silence, sa voix monte toute puissante ; elle règne sur les êtres. Tantôt elle caresse leur sommeil, et semble près de s'assoupir elle-même, au bruissement de ses flots. Tantôt elle s'irrite, elle hurle, comme une bête enragée qui veut mordre. La vocifération s'apaise : c'est maintenant un murmure d'une infinie douceur, des timbres argentins, comme de claires clochettes, comme des rires d'enfants,

de tendres voix qui chantent, une musique qui danse. Grande voix maternelle, qui ne s'endort jamais ! Elle berce l'enfant, ainsi qu'elle berça pendant des siècles, de la naissance à la mort, les générations qui furent avant lui ; elle pénètre sa pensée, elle imprègne ses rêves, elle l'entoure du manteau de ses fluides harmonies, qui l'envelopperont encore, quand il sera couché dans le petit cimetière qui dort au bord de l'eau, et que baigne le Rhin...

Les cloches... Voici l'aube ! Elles se répondent, dolentes, un peu tristes, amicales, tranquilles. Au son de leurs voix lentes, montent des essaims de rêves, rêves du passé, désirs, espoirs, regrets des êtres disparus, que l'enfant ne connut point, et que pourtant il fut, puisqu'il fut en eux, puisqu'ils revivent en lui. Des siècles de souvenirs vibrent dans cette musique. Tant de deuils, tant de fêtes ! — Et, du fond de la chambre, il semble, en les entendant, qu'on voie passer les belles ondes sonores qui coulent dans l'air léger, les libres oiseaux, et le souffle tiède du vent. Un coin de ciel bleu sourit à la fenêtre. Un rayon de soleil se glisse sur le lit, à travers les rideaux. Le petit monde familier aux regards de l'enfant, tout ce qu'il voit de son lit, chaque matin, en s'éveillant, tout ce qu'il commence à peine, au prix de tant d'efforts, à reconnaître et à nommer, afin d'en être le maître, — son royaume s'illumine. Voici la table où l'on mange, le placard où il se cache pour jouer, le carrelage en losanges sur lequel il se traîne, et le papier du mur, dont les grimaces lui content des histoires burlesques ou effrayantes, et l'horloge qui jacasse des paroles boiteuses, qu'il est seul à comprendre. Que de choses

dans cette chambre ! Il ne les connaît pas toutes. Chaque jour, il repart en exploration dans cet univers qui est à lui : — tout est à lui. — Rien n'est indifférent, tout se vaut, un homme ou une mouche ; tout vit également : le chat, le feu, la table, les grains de poussière qui dansent dans un rayon de soleil. La chambre est un pays ; un jour est une vie. Comment se reconnaître au milieu de ces espaces immenses ? Le monde est si grand ! On s'y perd. Et ces figures, ces gestes, ce mouvement, ce bruit, qui font autour de lui un tourbillon perpétuel !... Il est las, ses yeux se ferment, il s'endort. Les doux, les profonds sommeils, qui le prennent tout d'un coup, à toute heure, n'importe où, où il est, sur les genoux de sa mère, ou sous la table, où il aime à se cacher !... Il fait bon. On est bien...

Ces premières journées bourdonnent dans sa tête comme un champ de blé, ou comme un bois, que le vent agite, et sur lequel passent les grandes ombres des nuages...

Les ombres fuient, le soleil pénètre la forêt. Christophe commence à retrouver son chemin dans le dédale de la journée.

Le matin... Ses parents dorment. Il est dans son petit lit, couché sur le dos. Il regarde les raies lumineuses qui dansent au plafond. C'est un amusement sans fin. A un moment, il rit tout haut, d'un de ces bons rires d'enfant, qui dilatent le cœur de ceux qui l'entendent. Sa mère se penche du lit vers lui, et dit : « Qu'est-ce que tu as donc, petit fou ? » Alors il rit de plus belle, et peut-être même il se force à rire, parce qu'il a un public. Maman prend un air sévère, et met un doigt sur sa bouche, pour qu'il ne réveille pas le père ; mais ses yeux fatigués rient malgré elle. Ils chuchotent ensemble... Brusquement, un grognement furieux du père. Ils tressautent tous deux. Maman tourne précipitamment le dos, comme une petite fille coupable ; elle fait semblant de dormir. Christophe s'enfonce dans son lit, et retient son souffle... Silence de mort.

Après quelque temps, la petite figure blottie sous les draps revient à la surface. Sur le toit, la girouette grince. La gouttière s'égoutte. L'angélus tinte. Quand le vent souffle de l'Est, de très loin lui répondent les cloches des villages sur l'autre rive du fleuve. Les moineaux, réunis en bande dans le mur vêtu de lierre, font un vacarme assourdissant, où se détachent, comme dans les jeux d'une troupe d'enfants, trois ou quatre

voix, toujours les mêmes, plus criardes que les autres. Un pigeon roucoule au sommet d'une cheminée. L'enfant se laisse bercer par ces bruits. Il chantonne tout bas, puis moins bas, puis tout haut, puis très haut, jusqu'à ce que de nouveau la voix exaspérée du père crie : « Cet âne-là ne se taira donc jamais ! Attends un peu, je vais te tirer les oreilles ! » Alors il se renfonce dans ses draps, et il ne sait pas s'il doit rire ou pleurer. Il est effrayé et humilié ; et en même temps, l'idée de l'âne auquel on le compare le fait pouffer. Du fond du lit, il imite son braiement. Cette fois, il est fouetté. Il pleure toutes les larmes de son corps. Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a si envie de rire, de se remuer ! Et il lui est défendu de bouger. Comment font-ils pour dormir toujours ? Quand pourra-t-on se lever ?...

Un jour, il n'y tient plus. Il a entendu dans la rue un chat, un chien, quelque chose de curieux. Il se glisse hors du lit, et, ses petits pieds nus tapotant gauchement le carreau, il veut descendre l'escalier pour voir ; mais la porte est fermée. Pour l'ouvrir, il monte sur une chaise : tout s'écroule, il se fait très mal, il hurle ; et par dessus le marché, il est encore fouetté. Il est toujours fouetté !...

Il est à l'église avec grand-père. Il s'ennuie. Il n'est pas très à son aise. On lui défend de remuer, et les gens disent ensemble des mots qu'il ne comprend pas, et puis se taisent ensemble. Ils ont tous une figure solennelle et morose. Ce n'est pas leur figure de tous les jours. Il les regarde, intimidé. La vieille Lina, la voisine, assise à côté de lui, a pris un air méchant ; à des moments, il ne reconnaît même plus grand-père. Il a un peu peur. Puis il s'habitue, et il cherche à se désennuyer par tous les moyens dont il dispose. Il se balance, il se tord le cou pour regarder au plafond, il fait des grimaces, il tire grand-père par son habit, il étudie les pailles de sa chaise, il tâche d'y faire un trou avec ses doigts, il écoute les cris d'oiseaux, il bâille à se décrocher la mâchoire.

Soudain, une cataracte de sons : l'orgue joue. Un frisson lui court le long de l'échine. Il se retourne, le menton appuyé sur le dossier de sa chaise, et il reste très sage. Il ne comprend rien à ce bruit, il ne sait pas ce que cela veut dire : cela brille, cela tourbillonne, on ne peut rien distinguer. Mais c'est bon. C'est comme si on n'était plus assis, depuis une heure, sur une chaise qui fait mal, dans une ennuyeuse vieille maison. On est suspendu dans l'air, comme un oiseau ; et quand le fleuve de sons ruisselle d'un bout à l'autre de l'église, remplissant les voûtes, rejaillissant contre les murs, on est emporté avec lui, on vole à tire-d'aile, de ci, de là, on n'a qu'à se laisser faire. On est libre, on est heureux, il fait soleil... Il s'assoupit.

Grand-père est mécontent de lui. Il se tient mal à la messe.

Il est à la maison, assis par terre, les pieds dans ses mains. Il vient de décider que le paillasson était un bateau, le carreau une rivière. Il croirait se noyer en sortant du tapis. Il est surpris et un peu contrarié que les autres n'y fassent pas attention comme lui, en passant dans la chambre. Il arrête sa mère par le pan de sa jupe : « Tu vois bien que c'est l'eau ! Il faut passer par le pont. » — Le pont est une suite de rainures entre les losanges rouges. — Sa mère passe sans même l'écouter. Il est vexé, à la façon d'un auteur dramatique, qui voit le public causer pendant sa pièce.

L'instant d'après, il n'y songe plus. Le carreau n'est plus la mer. Il est couché dessus, étendu tout de son long, le menton sur la pierre, chantonnant des musiques de sa composition, et se suçant le pouce gravement, en bavant. Il est plongé dans la contemplation d'une fissure entre les dalles. Les lignes des losanges grimacent comme des visages. Le trou imperceptible grandit, il devient une vallée ; il y a des montagnes autour. Un mille-pattes remue : il est gros comme un éléphant. Le tonnerre pourrait tomber, l'enfant ne l'entendrait pas.

Personne ne s'occupe de lui, et il n'a besoin de personne. Il peut même se passer des bateaux-paillassons, et des cavernes du carreau, avec leur faune fantastique.

Son corps lui suffit. Quelle source d'amusement! Il passe des heures à regarder ses ongles, en riant aux éclats. Ils ont tous des physionomies différentes, et ressemblent à des gens qu'il connaît. Il les fait causer ensemble, et danser, ou se battre. — Et le reste du corps!... Il continue l'inspection de tout ce qui lui appartient. Que de choses étonnantes! Il y en a de bien étranges. Il s'absorbe curieusement dans leur vue.

Il fut rudement attrapé parfois, quand on le surprit ainsi.

Certains jours, il profite de ce que sa mère a le dos tourné, pour sortir de la maison. D'abord, on court après lui, on le rattrape. Puis on s'habitue à le laisser aller seul, pourvu qu'il ne s'éloigne pas trop. La maison est au bout du pays ; la campagne commence presque aussitôt après. Tant qu'il est en vue des fenêtres, il marche sans s'arrêter, d'un petit pas posé, en sautillant sur un pied, de temps à autre. Mais dès qu'il a dépassé le coude du chemin, et que les buissons le cachent aux regards, il change brusquement. Il commence par s'arrêter, le doigt dans la bouche, pour savoir quelle histoire il se racontera aujourd'hui; car il en est tout plein. Il est vrai qu'elles se ressemblent toutes, et que chacune pourrait tenir en trois ou quatre lignes. Il choisit. D'habitude, il reprend la même, tantôt au point où il l'a laissée, la veille, tantôt depuis le commencement, avec des variantes; mais il suffit d'un rien, d'un mot entendu par hasard, pour que sa pensée coure sur une piste nouvelle.

Le hasard était fertile en ressources. On n'imagine pas tout le parti qu'on pouvait tirer d'un simple morceau de bois, d'une branche cassée, comme on en trouve toujours le long des haies. — Quand on n'en trouve pas, on en casse. — C'était la baguette des fées. Longue et droite, elle devenait une lance, ou peut-être une épée ; il suffisait de la brandir pour faire surgir des armées. Christophe en était le général, il marchait devant elles, il leur donnait l'exemple, il montait à l'assaut des talus. Quand la branche était flexible, elle se transformait en

fouet. Christophe montait à cheval, sautait des précipices. Il arrivait que la monture glissât, et le cavalier se retrouvait au fond du fossé, regardant d'un air penaud ses mains salies et ses genoux écorchés. Si la baguette était petite, Christophe se faisait chef d'orchestre ; il était le chef, et il était l'orchestre ; il dirigeait, et il chantait ; et ensuite, il saluait les buissons, dont le vent agitait les petites têtes vertes.

Il était aussi magicien. Il marchait à grands pas dans les champs, en regardant le ciel, et en agitant les bras. Il commandait aux nuages. Il voulait qu'ils allassent à droite. Mais ils allaient à gauche. Alors il les injuriait, et réitérait son ordre. Il les guettait du coin de l'œil, avec un battement de cœur, observant s'il n'y en aurait pas au moins un petit qui lui obéirait ; mais ils continuaient de courir tranquillement vers la gauche. Alors il tapait du pied, il les menaçait de son bâton, et il leur ordonnait avec colère de s'en aller à gauche : et, en effet, cette fois, ils obéissaient parfaitement. Il était heureux et fier de son pouvoir. Il touchait les fleurs en leur enjoignant de se changer en carrosses dorés, comme on lui avait dit qu'elles faisaient dans les contes ; et bien que cela n'arrivât jamais, il était persuadé que cela ne manquerait pas d'arriver, avec un peu de patience. Il cherchait un grillon pour en faire un cheval ; il lui mettait doucement sa baguette sur le dos, et disait une formule. L'insecte se sauvait : il lui barrait le chemin. Après quelques instants, il était couché à plat-ventre, près de lui, et il le regardait. Il avait oublié son rôle de magicien, et s'amusait à retourner sur le dos la pauvre bête, en riant aux éclats de ses contorsions.

Il inventait aussi d'attacher une vieille ficelle à son bâton magique, et il la jetait gravement dans le fleuve, attendant que le poisson vînt mordre. Il savaît bien que les poissons n'ont pas coutume de manger une ficelle sans appât ni hameçon; mais il pensait que pour une fois, et pour lui, ils pourraient faire une exception à la règle; et il en vint, dans son inépuisable confiance, jusqu'à pêcher dans la rue avec un fouet, à travers la fente d'une plaque d'égout. Il retirait son fouet de temps en temps, très ému, s'imaginant que la corde était plus lourde cette fois, et qu'il allait ramener un trésor, ainsi que dans une histoire que lui avait contée grand-père...

Sans cesse, il lui arrivait, au milieu de tous ces jeux, d'avoir des instants de rêvasserie étrange et de complet oubli. Tout ce qui l'entourait s'effaçait alors, il ne savait plus ce qu'il faisait, il ne se souvenait même plus de lui-même. Cela le prenait à l'improviste. En marchant, en montant l'escalier, un vide soudain s'ouvrait en lui. Il semblait qu'il ne pensât plus à rien. Mais quand il revenait à lui, il avait un étourdissement, en se retrouvant à la même place, dans l'obscur escalier. C'était comme s'il avait vécu toute une vie, — l'espace de quelques marches.

Grand-père le prenait souvent avec lui, dans ses promenades du soir. Le petit trottinait à ses côtés, en lui donnant la main. Ils allaient par les chemins, au travers des champs labourés, qui sentaient bon et fort. Les grillons crépitaient. Des corneilles énormes, posées de profil en travers de la route, les regardaient venir de loin, et s'envolaient lourdement à leur approche.

Grand-père toussotait. Christophe savait bien ce que cela voulait dire. Le vieux brûlait d'envie de raconter une histoire; mais il voulait que l'enfant parût la lui demander. Christophe n'y manquait pas. Ils s'entendaient ensemble. Le vieux avait une immense affection pour son petit-fils; et ce lui était une grande joie de trouver en lui un public complaisant. Il aimait à conter des épisodes de sa vie, ou l'histoire des grands hommes antiques et modernes. Sa voix devenait alors emphatique et émue; elle tremblait d'une joie enfantine, qu'il tâchait de refouler. On sentait qu'il s'écoutait avec ravissement. Par malheur, les mots lui manquaient, au moment de parler. C'était un désappointement qui lui était coutumier; car il se renouvelait aussi souvent que ses élans d'éloquence. Et comme il l'oubliait après chaque tentative, il ne parvenait pas à en prendre son parti.

Il parlait de Régulus, d'Arminius, des chasseurs de Lützow, de Koerner et de Frédéric Stabs, celui qui voulut tuer l'empereur Napoléon. Sa figure rayonnait, en rapportant des traits d'héroïsme inouïs. Il disait les mots historiques d'un ton si solennel, qu'il devenait impossible de les comprendre; et il croyait d'un grand art de faire languir l'auditeur aux moments palpitants : il s'arrêtait, feignait de s'étrangler, se mouchait bruyamment; et son cœur jubilait, quand le petit demandait, d'une voix étranglée d'impatience : « Et puis, grand-père ? »

Un jour vint, quand Christophe fut plus grand, où il saisit le procédé de grand-père ; et il s'appliquait alors méchamment à prendre un air indifférent à la suite de l'histoire : ce qui peinait le pauvre vieux. — Mais pour l'instant, il est tout livré au pouvoir du conteur. Son sang battait plus fort aux passages dramatiques. Il ne savait pas trop de qui il s'agissait, ni où, ni quand ces exploits se passaient, si grand-père connaissait Arminius, et si Régulus n'était pas, — Dieu sait pourquoi ! — quelqu'un qu'il avait vu à l'église, dimanche passé. Mais son cœur et celui du vieux se dilataient de joie et d'orgueil au récit des actes héroïques, comme si c'étaient eux-mêmes qui les avaient accomplis; car le vieux et l'enfant étaient aussi enfants l'un que l'autre.

Christophe était moins heureux, quand grand-père plaçait au moment pathétique un de ses discours rentrés qui lui tenaient tant à cœur. C'étaient des considérations morales, pouvant se ramener d'ordinaire à une pensée honnête, mais un peu connue, telle que : « Mieux vaut douceur que violence », — ou : « L'hon-

neur est plus cher que la vie », — ou : « Il vaut mieux être bon que méchant » : — seulement, elles étaient beaucoup plus embrouillées. Grand-père ne redoutait pas la critique de son jeune public ; et il s'abandonnait à son emphase ordinaire; il ne craignait pas de répéter les mêmes termes, de ne pas finir ses phrases, ou même, quand il était perdu au milieu de son discours, de dire tout ce qui lui passait par la tête, pour boucher les trous de sa pensée; et il ponctuait ses mots, afin de leur donner plus de force, par des gestes à contresens. Le petit écoutait avec un profond respect; et il pensait que grand-père était très éloquent, mais un peu ennuyeux.

Ils aimaient l'un et l'autre à revenir souvent sur la légende fabuleuse de ce conquérant corse qui avait pris l'Europe. Grand-père l'avait connu. Il avait failli se battre contre lui. Mais il savait reconnaître la grandeur de ses adversaires; il l'avait dit vingt fois : il eût donné un de ses bras, pour qu'un tel homme fût né de ce côté du Rhin. Le sort l'avait voulu autrement : il l'admirait, et il l'avait combattu, — c'est-à-dire qu'il avait été sur le point de le combattre. Mais comme Napoléon n'était plus qu'à dix lieues, et qu'ils marchaient à sa rencontre, une subite panique avait dispersé la petite troupe dans une forêt, et chacun s'était enfui, en criant : « Nous sommes trahis ! » En vain, racontait grand-père, avait-il tâché de rallier les fuyards ; il s'était jeté devant eux, menaçant et pleurant : il avait été entraîné par leur flot, et il s'était retrouvé le lendemain à une distance surprenante du champ de bataille, — c'est ainsi qu'il appelait le lieu de la déroute. — Mais Christophe le rappelait impatiem-

ment aux exploits du héros ; et il était dans l'extase de ces chevauchées merveilleuses par le monde. Il le voyait suivi de peuples innombrables, qui poussaient des cris d'amour, et qu'un geste de lui lançait en tourbillons sur les ennemis toujours en fuite. C'était un conte de fées. Grand-père y ajoutait un peu, pour embellir l'histoire; il conquérait l'Espagne, et presque l'Angleterre, qu'il ne pouvait souffrir.

Il arrivait que le vieux Krafft entremêlât ses récits enthousiastes d'apostrophes indignées à l'adresse de son héros. Le patriote se réveillait en lui, et peut-être davantage au moment des défaites de l'Empereur, que de la bataille d'Iéna. Il s'interrompait pour montrer le poing au fleuve, cracher avec mépris, et proférer des injures nobles, — il ne s'abaissait pas aux autres. — Il l'appelait : scélérat, bête féroce, homme sans moralité. Et si ce langage avait pour objet de rétablir dans l'esprit de l'enfant le sens de la justice, il faut avouer qu'il manquait son but ; car la logique enfantine risquait fort de conclure : « Si un grand homme comme celui-là n'avait pas de moralité, c'est donc que la moralité n'est pas grand chose, et que la première affaire, c'est d'être un grand homme. » Mais le vieux était loin de se douter des pensées qui trottinaient à ses côtés.

Ils se taisaient tous deux, ruminant, chacun à sa façon, ces histoires admirables ; — à moins que, sur le chemin, grand-père ne rencontrât un de ses nobles clients, faisant une promenade. Il s'arrêtait alors indéfiniment, saluait très bas, et prodiguait les formules d'obséquieuse politesse. L'enfant en rougissait, sans comprendre pourquoi. Mais grand-père avait au fond du cœur le respect des puissances établies, des per-

sonnes « arrivées »; et il était possible qu'il n'aimât tant les héros dont il contait l'histoire, que parce qu'il voyait en eux des gens mieux arrivés, et plus haut que les autres.

Quand il faisait très chaud, le vieux Krafft s'asseyait sous un arbre, et il ne tardait pas à faire un petit somme. Alors Christophe s'asseyait près de lui, sur un talus de pierres branlantes, sur une borne, ou sur quelque haut siège bizarre et incommode ; et il balançait ses petites jambes, en chantonnant et en rêvassant. Ou bien il se couchait sur le dos, et regardait courir les nuages : ils avaient l'air de bœufs, de géants, de chapeaux, de vieilles dames, d'immenses paysages. Il causait tout bas avec eux ; il s'intéressait au petit nuage, que le gros allait dévorer ; il avait peur de ceux qui étaient très noirs, presque bleus, ou qui couraient très vite. Il lui semblait qu'ils tenaient une place énorme dans la vie ; et il était surpris que son grand-père, ni sa mère, n'y fissent pas attention. C'étaient de terribles êtres, s'ils voulaient faire du mal. Heureusement, ils passaient, bonasses, un peu grotesques, et ils ne s'arrêtaient pas. L'enfant finissait par avoir le vertige de les trop regarder, et il gigotait des pieds et des mains, comme s'il allait tomber dans le ciel. Ses paupières clignotaient, le sommeil le gagnait... Silence... Les feuilles doucement frémissent et tremblent au soleil, une vapeur légère passe dans l'air, les mouches indécises se balancent, en ronflant comme un orgue ; les cigales ivres d'été crissent avec une âpre allégresse : tout se tait... Sous la voûte des bois, le cri du pivert a des timbres magiques. Au loin, dans la plaine, une voix de paysan interpelle ses bœufs ; le sabot d'un che-

val sonne sur la route blanche. Les yeux de Christophe se ferment. Près de lui, une fourmi chemine sur une branche morte en travers d'un sillon. Il perd conscience... Des siècles ont passé. Il se réveille. La fourmi n'a pas encore fini de traverser la brindille.

Grand-père dormait trop longtemps quelquefois ; sa figure devenait rigide, son long nez se tirait, sa bouche s'ouvrait en long. Christophe le regardait avec inquiétude et craignait de voir sa tête se changer peu à peu en une forme fantastique. Il chantait plus fort pour le réveiller, ou il se laissait dégringoler à grand fracas de son talus de pierres. Un jour, il inventa de lui jeter à la figure quelques aiguilles de pin, et de lui dire qu'elles étaient tombées de l'arbre. Le vieux le crut : cela fit bien rire Christophe. Mais il eut la mauvaise idée de recommencer ; et, juste au moment où il levait la main, il vit les yeux de grand-père qui le regardaient. Ce fut une méchante affaire ; le vieux était solennel, et n'admettait point raillerie sur le respect qu'on lui devait : ils restèrent en froid pendant plus d'une semaine.

Plus le chemin était mauvais, plus Christophe le trouvait beau. La place de chaque pierre avait un sens pour lui ; il les connaissait toutes. Le relief d'une ornière lui semblait un accident géographique, à peu près du même ordre que le massif du Taurus. Il portait dans sa tête la carte des creux et des bosses de tout le pays qui s'étendait à deux kilomètres autour de sa maison. Aussi, quand il changeait quelque chose à l'ordre établi dans les sillons, ne se croyait-il pas beaucoup moins important qu'un ingénieur avec une équipe d'ouvriers ; et lorsqu'avec son talon il avait écrasé la

crête sèche d'une motte de terre et comblé la vallée qui se creusait au pied, il pensait n'avoir point perdu sa journée.

Parfois on rencontrait sur la grande route un paysan dans sa carriole. Il connaissait grand-père. On montait auprès de lui. C'était le paradis sur terre. Le cheval filait vite, et Christophe riait de joie, à moins qu'on ne vînt à croiser d'autres promeneurs : alors, il prenait un air grave et dégagé, comme quelqu'un qui est habitué à aller en voiture ; mais son cœur était inondé d'orgueil. Grand-père et l'homme causaient, sans s'occuper de lui. Blotti entre leurs genoux, écrasé par leurs cuisses, à peine assis, et souvent pas assis du tout, il était parfaitement heureux ; il causait tout haut, sans s'inquiéter des réponses. Il regardait remuer les oreilles du cheval. Quelles bêtes étranges que ces oreilles ! Elles allaient de tous côtés, à droite, à gauche, elles pointaient en avant, elles tombaient de côté, elles se retournaient en arrière, d'une façon si burlesque, qu'il riait aux éclats. Il pinçait son grand-père pour les lui faire remarquer. Mais grand-père ne s'y intéressait pas. Il repoussait Christophe, en lui disant de le laisser tranquille. Christophe réfléchissait : il pensait que quand on est grand, on ne s'étonne plus de rien, on est fort, on connaît tout. Et il tâchait d'être grand, lui aussi, de cacher sa curiosité, de paraître indifférent.

Il se taisait. Le roulement de la voiture l'assoupissait. Les grelots du cheval dansaient. Dig, ding, dong, ding. Des musiques s'éveillaient dans l'air ; elles voletaient autour des sonnailles argentines, comme un essaim d'abeilles ; elles se balançaient gaiement sur le rythme de la carriole ; c'était une source intarissable de chan-

sons : l'une succédait à l'autre. Christophe les trouvait superbes. Il y en eut une surtout qui lui parut si belle, qu'il voulut attirer l'attention de grand-père. Il la chanta plus fort. On n'y prit pas garde. Il la recommença sur un ton au-dessus, — puis encore une fois, à tue-tête, — tant que le vieux Jean-Michel lui dit avec irritation : « Mais à la fin, tais-toi ! tu es assommant avec ton bruit de trompette ! » — Cela lui coupa la respiration ; il rougit jusqu'au nez, et se tut, mortifié. Il écrasait de son mépris les deux lourds imbéciles, qui ne comprenaient pas ce que son chant avait de sublime, un chant qui ouvrait le ciel ! Il les trouva très laids, avec une barbe de huit jours ; et ils sentaient mauvais.

Il se consola en regardant l'ombre du cheval. C'était là encore un spectacle étonnant. Cette bête toute noire courait tout le long de la route, couchée sur le côté. Le soir, en revenant, elle couvrait une partie de la prairie ; on rencontrait une meule, la tête montait dessus et se retrouvait à sa place, quand on avait passé ; le museau était tiré comme un ballon crevé ; les oreilles étaient grandes et pointues comme des cierges. Etait-ce vraiment une ombre, ou bien était-ce un être ? Christophe n'eût pas aimé se rencontrer seul avec elle. Il n'aurait pas couru après elle, comme il faisait, après l'ombre de grand-père, pour lui marcher sur la tête et piétiner dessus. — L'ombre des arbres, quand le soleil tombait, était aussi un objet de méditations. Elle formait des barrières en travers de la route ; elle avait l'air de fantômes tristes et grotesques, qui disaient : « N'allez pas plus loin » ; et les essieux grinçants, et les sabots du cheval répétaient : « Pas plus loin ! »

Grand-père et le voiturier continuaient sans se lasser

leurs interminables bavardages. Leur ton s'élevait souvent, surtout quand ils parlaient d'affaires locales et d'intérêts blessés. L'enfant cessait de rêver, et les regardait inquiet. Il lui semblait qu'ils étaient fâchés l'un contre l'autre, et il craignait qu'ils en vinssent aux coups. C'était, bien au contraire, au moment où ils s'entendaient le mieux dans une commune haine. Même le plus souvent, ils n'avaient point de haine, ni la moindre passion : ils parlaient de choses indifférentes, en criant à tue-tête, pour le plaisir de crier, comme c'est la joie du peuple. Mais Christophe, qui ne comprenait pas leur conversation, entendait seulement leurs éclats de voix, il voyait leurs traits crispés, et il pensait avec angoisse : « Comme il a l'air méchant ! Ils se haïssent, sûrement. Comme il roule les yeux ! comme il ouvre la bouche ! Il m'a craché au nez, dans sa fureur. Mon Dieu ! il va tuer grand-père... »

La voiture s'arrêtait. Le paysan disait : « Vous voilà arrivé. » Les deux ennemis mortels se serraient la main. Grand-père descendait d'abord. Le paysan lui tendait le petit garçon. Un coup de fouet au cheval. La voiture s'éloignait : et l'on se retrouvait à l'entrée du petit chemin creux, près du Rhin. Le soleil s'enfonçait dans les champs. Le sentier serpentait presque au ras de l'eau. L'herbe abondante et molle pliait sous les pas, avec un grésillement. Des aulnes se penchaient sur le fleuve, baignés jusqu'à mi-corps. Une nuée de moucherons dansaient. Un canot passait sans bruit, entraîné par le courant paisible aux larges enjambées. Les flots suçaient les branches des saules avec un petit bruit de lèvres. La lumière était fine et brumeuse, l'air frais, le fleuve, gris d'argent. On revenait au gîte, et les gril-

lons chantaient. Et dès le seuil souriait le cher visage de maman...

O délicieux souvenirs, bienfaisantes images, qui bourdonneront, comme un vol harmonieux, pendant toute la vie !... Les voyages qu'on fait plus tard, les grandes villes, les mers mouvantes, les paysages de rêve, les figures aimées, ne se gravent pas dans l'âme avec la justesse infaillible de ces promenades d'enfance, ou du simple coin de jardin, tous les jours entrevu par la fenêtre, à travers la buée de vapeur que fait sur la vitre la petite bouche collée de l'enfant désœuvré...

Maintenant, c'est le soir dans la maison close. La maison..., le refuge contre tout ce qui est effrayant : l'ombre, la nuit, la peur, les choses inconnues. Rien d'ennemi ne saurait passer le seuil... Le feu flambe. Une oie dorée tourne mollement à la broche. Une délicieuse odeur de graisse et de chair croustillante embaume la chambre. Joie de manger, bonheur incomparable, enthousiasme religieux, trépignements de joie ! Le corps s'engourdit de la douce chaleur, des fatigues du jour, du bruit des voix familières. La digestion le plonge en une extase, où les figures, les ombres, l'abat-jour de la lampe, les langues de flammes qui dansent avec une pluie d'étoiles dans la cheminée noire, tout prend une apparence réjouissante et magique. Christophe appuie sa joue sur son assiette, pour mieux jouir de tout ce bonheur...

Il est dans son lit tiède. Comment y est-il venu ? La bonne fatigue l'écrase. Le bourdonnement des voix dans la chambre, et des images de la journée, se mêlent dans son cerveau. Le père prend son violon ; les sons aigus et doux se plaignent dans la nuit. Mais le suprême bonheur est lorsque maman vient, qu'elle prend la main de Christophe assoupi, et que, penchée sur lui, à sa demande, elle chante à mi-voix une vieille chanson, dont les mots ne veulent rien dire. Le père trouve cette

musique stupide ; mais Christophe ne s'en lasse pas. Il retient son souffle, il a envie de rire et de pleurer ; son cœur est ivre. Il ne sait pas où il est, il déborde de tendresse ; il passe ses petits bras autour du cou de sa mère, et l'embrasse de toutes ses forces. Elle lui dit en riant :

— Tu veux donc m'étrangler ?

Il la serre plus fort. Comme il l'aime ! Comme il aime tout ! Toutes les personnes, toutes les choses ! Tout est bon, tout est beau... Il s'endort. Le grillon crie dans l'âtre. Les récits de grand-père, les figures héroïques flottent dans la nuit heureuse... Être un héros comme eux !... oui, il le sera... il l'est... Ah ! que c'est bon de vivre !...

Quelle surabondance de force, de joie, d'orgueil, il y a dans ce petit être ! Quel trop plein d'énergie ! Son corps et son esprit sont toujours en mouvement, emportés dans une ronde qui tourne à perdre haleine. Comme une petite salamandre, il danse jour et nuit dans la flamme. Un enthousiasme que rien ne lasse, et que tout alimente. Un rêve délirant, une source jaillissante, un trésor d'inépuisable espoir, un rire, un chant, une ivresse perpétuelle. La vie ne le tient pas encore ; à tout instant, il s'en échappe; il nage dans l'infini. Qu'il est heureux ! qu'il est fait pour être heureux ! Rien en lui qui ne croie au bonheur, qui n'y tende de toutes ses petites forces passionnées !...

La vie se chargera vite de le mettre à la raison.

II

L'alba vinceva l'ora mattutina
che fuggía innanzi, sí che di lontano
conobbi il tremolar della marina...

Purg. I

Les Krafft étaient originaires d'Anvers. Le vieux Jean-Michel avait quitté le pays, à la suite de frasques de jeunesse, d'une rixe violente, comme il en avait souvent, — car il était diablement batailleur, — et qui avait eu cette fois un fâcheux dénouement. Il était venu s'établir, il y avait presque un demi-siècle, dans la petite ville princière, dont les toits rouges aux faîtes pointus, et les jardins ombreux, étagés sur la pente d'une molle colline, se mirent dans les yeux vert-pâle du *Vater Rhein*. Excellent musicien, il s'était fait promptement apprécier dans un pays où tous sont musiciens. Il y avait pris racine en épousant, à quarante ans passés, Clara Sartorius, la fille du maître de chapelle du prince, qui lui transmit sa charge. Clara était une Allemande placide, qui avait deux passions : la cuisine et la musique. Elle eut pour son mari un culte qu'égalait seul celui qu'elle avait pour son père. Jean-Michel n'admirait pas moins sa femme. Ils avaient vécu en parfait accord pendant quinze ans ; et ils avaient eu quatre enfants. Puis Clara était morte ; et Jean-Michel, après l'avoir beaucoup pleurée, avait épousé cinq mois plus tard Ottilie Schütz, une fille de vingt ans, aux joues rouges, robuste et rieuse. Ottilie avait juste autant de qualités que Clara, et Jean-Michel l'avait aimée juste autant. Après huit ans de mariage, elle mourut à son tour, non sans avoir eu le temps de lui faire sept enfants. Au total, onze enfants, dont un seul avait survécu. Bien qu'il les aimât fort, tant de coups répétés n'avaient pas altéré sa solide

bonne humeur. L'épreuve la plus rude avait été la mort d'Ottilie, il y avait trois ans maintenant, à un âge où il est malaisé de se refaire une vie et de fonder un nouveau foyer. Mais après un moment de désarroi, le vieux Jean-Michel avait repris son équilibre moral, qu'aucun malheur n'était capable de lui faire perdre.

C'était un homme affectueux; mais la santé chez lui était plus forte que tout. Il avait une répulsion physique pour la tristesse, et un besoin de gaieté, une grosse gaieté, à la flamande, un rire énorme et enfantin. Quelque chagrin qu'il eût, il n'en buvait pas une rasade de moins, ni n'en perdait un coup de dent à table; et la musique ne chômait jamais. Sous sa direction, l'orchestre de la Cour acquit une petite célébrité dans les pays rhénans, où Jean-Michel était devenu légendaire par sa stature athlétique et par ses accès de colère. Il ne pouvait s'en rendre maître, malgré tous ses efforts; car cet homme violent était au fond timide, et craignait de se compromettre; il aimait le décorum, et redoutait l'opinion. Mais son sang l'emportait : il voyait rouge, et il était pris brusquement par des impatiences folles, non seulement aux répétitions de l'orchestre, mais en plein concert, où il lui était arrivé, devant le prince, de jeter son bâton avec rage, et de trépigner comme un possédé, en apostrophant un de ses musiciens d'une voix furieuse et bredouillante. Le prince s'en amusait; mais les artistes mis en cause lui gardaient rancune. En vain, le vieux Jean-Michel, honteux de son incartade, s'évertuait, l'instant d'après, à la faire oublier par une obséquiosité exagérée : à la première occasion, il éclatait de plus belle; et cette extrême irritabilité, augmentant avec l'âge, finit par

rendre sa position difficile. Il le sentit lui-même; et, un jour qu'une de ses crises de colère avait failli amener une grève de tout l'orchestre, il offrit sa démission. Il espérait qu'après ses services, on ferait des difficultés pour l'accepter, qu'on le supplierait de rester : il n'en fut rien ; et comme il était trop fier pour revenir sur son offre, il partit, navré, accusant l'ingratitude des hommes.

Depuis ce temps, il ne savait comment remplir ses journées. Il avait soixante-dix ans passés ; mais il était vigoureux encore ; et il continuait de travailler et de courir par la ville, du matin au soir, donnant des leçons, discutant, pérorant, se mêlant de tout. Il était ingénieux, et cherchait tous les moyens de s'occuper : il se mit à réparer les instruments de musique ; il imaginait, essayait, trouvait parfois des perfectionnements. Il composait aussi, il s'évertuait à composer. Il avait écrit jadis une *Missa solemnis,* dont il parlait souvent, et qui était la gloire de la famille. Elle lui avait demandé tant de peine, qu'il avait failli avoir une congestion en l'écrivant. Il tâchait de se persuader que c'était une œuvre de génie ; mais il savait très bien dans quel néant de pensée il l'avait écrite ; et il n'osait plus revoir le manuscrit, parce qu'à chaque fois il reconnaissait dans les phrases qu'il croyait siennes des lambeaux d'autres auteurs, péniblement mis bout à bout, à coups de volonté. Ce lui était une grande tristesse. Il lui venait parfois des idées qu'il trouvait admirables. Il courait à sa table, avec un frémissement : tenait-il enfin l'inspiration, cette fois ? — Mais à peine avait-il la plume en main, qu'il se retrouvait seul, dans le silence ; et tous ses efforts pour ranimer les voix dispa-

rues n'aboutissaient qu'à lui faire entendre des mélodies connues de Mendelssohn ou de Brahms.

« Il est, dit George Sand, des génies malheureux auxquels l'expression manque, qui emportent dans la tombe l'inconnu de leur méditation, comme disait un membre de cette grande famille de muets ou de bègues illustres : Geoffroy Saint-Hilaire. » — Le vieux Jean-Michel appartenait à cette famille. Il ne parvenait pas plus à s'exprimer en musique qu'en parole; et toujours il se faisait illusion : il eût tant aimé à parler, à écrire, à être un grand musicien, un orateur éloquent ! C'était sa plaie secrète; il n'en disait rien à personne, il ne se l'avouait pas à lui-même, il tâchait de n'y pas penser; mais il y pensait malgré lui, et cela lui mettait la mort dans l'âme.

Pauvre vieux homme ! En rien, il ne parvenait à être lui-même tout à fait. Il y avait en lui tant de beaux et puissants germes ; mais ils n'arrivaient pas à leur croissance. Une foi profonde, touchante, dans la dignité de l'art, dans la valeur morale de la vie; mais elle se traduisait le plus souvent d'une façon emphatique et ridicule. Tant de noble orgueil; et, dans la vie, une admiration presque servile des supérieurs. Un si haut désir d'indépendance; et en fait, une docilité absolue. Des prétentions à l'esprit fort; et toutes les superstitions. La passion de l'héroïsme, un courage réel; et tant de timidité ! — Une nature qui s'arrête en chemin.

Jean-Michel avait reporté toutes ses ambitions sur son fils ; et Melchior promit d'abord de les réaliser. Il avait, dès l'enfance, de grands dons pour la musique. Il apprenait avec une facilité remarquable, et de bonne heure il acquit, comme violoniste, une virtuosité, qui fit de lui pendant longtemps le favori, presque l'idole, des concerts de la cour. Il jouait aussi fort agréablement du piano et d'autres instruments. Il était beau parleur, bien fait, quoiqu'un peu lourd, et le type de ce qui passe en Allemagne pour la beauté classique : un large front inexpressif, de gros traits réguliers, et une barbe frisée : un Jupiter des bords du Rhin. Le vieux Jean-Michel savourait les succès de son fils ; il était en extase devant les tours de force du virtuose, lui qui n'avait jamais su jouer proprement d'aucun instrument. Ce n'était certes pas Melchior qui eût été en peine pour exprimer ce qu'il pensait. Le malheur est qu'il ne pensait rien ; et il ne s'en souciait même pas. Il avait tout juste l'âme d'un comédien médiocre, qui soigne ses inflexions de voix, sans s'occuper de ce qu'elles expriment, et surveille avec une vanité anxieuse leur effet sur le public.

Le plus curieux, c'est que chez lui, malgré son souci constant de l'attitude en scène, comme chez Jean-Michel, malgré son respect craintif de toutes les conventions sociales, il y avait toujours quelque chose de saccadé, d'inattendu, d'hurluberlu, qui fai-

sait dire aux gens que tous les Krafft étaient un peu timbrés. Cela ne lui nuisit pas d'abord; il semblait que ces excentricités même fussent la preuve du génie qu'on lui prêtait; car il est entendu parmi les gens de bon sens, qu'un artiste n'en saurait avoir. Mais on ne tarda pas à être fixé sur le caractère de ces extravagances : la source ordinaire en était la bouteille. Nietzsche dit que Bacchus est le dieu de la musique; et l'instinct de Melchior était du même avis; mais, en ce cas, son dieu fut bien ingrat pour lui : loin de lui donner les idées qui lui manquaient, il lui enleva le peu de celles qu'il avait. Après son absurde mariage, — absurde aux yeux du monde, et par conséquent aux siens, — il s'abandonna de plus en plus. Il négligea son jeu, — si sûr de sa supériorité, qu'en peu de temps il la perdit. D'autres virtuoses survinrent, qui lui succédèrent dans la faveur publique : cela lui fut amer; mais au lieu de réveiller son énergie, ses échecs achevèrent de le décourager. Il se vengeait, en déblatérant contre ses rivaux avec ses compagnons de cabaret. Il comptait, dans son absurde orgueil, succéder à son père, comme directeur de musique : un autre fut nommé. Il se crut persécuté, et prit des airs de génie méconnu. Grâce à la considération dont jouissait le vieux Krafft, il garda sa place de violon à l'orchestre; mais il perdit peu à peu presque toutes ses leçons en ville. Et si ce coup était le plus sensible à son amour-propre, il l'était encore plus à sa bourse. Depuis quelques années, les ressources du ménage avaient bien diminué, par suite de différents revers de fortune. Après avoir connu une réelle abondance, la gêne était venue et croissait de jour en jour. Melchior refusait de s'en apercevoir; il

n'en dépensait pas un sou de moins pour sa toilette et son plaisir.

Il n'était pas un mauvais homme, mais un homme demi-bon, ce qui est peut-être pire, faible, sans aucun ressort, sans force morale, au reste se croyant bon père, bon fils, bon époux, bon homme, et peut-être l'étant, si pour l'être il suffit d'une bonté facile, qui s'attendrit aisément, et de cette affection animale, qui fait qu'on aime les siens, comme une partie de soi. On ne pouvait même pas dire qu'il fût très égoïste : il n'avait pas assez de personnalité pour l'être. Il n'était rien. C'est une terrible chose dans la vie, que ces gens qui ne sont rien. Comme un poids inerte qu'on abandonne en l'air, ils tendent à tomber, il faut absolument qu'ils tombent ; et ils entraînent dans leur chute tout ce qui est avec eux.

C'est au moment où la situation de la famille devenait le plus difficile, que le petit Christophe commença à comprendre ce qui se passait autour de lui.

Il n'était plus seul enfant. Melchior faisait un enfant à sa femme chaque année, sans s'inquiéter de ce qui en arriverait plus tard. Deux étaient morts en bas âge. Deux autres avaient un et deux ans. Melchior ne s'en occupait jamais. Louisa, forcée de sortir, les confiait à Christophe, qui avait maintenant six ans.

Il en coûtait à Christophe ; car il devait renoncer pour ce devoir à ses bonnes après-midi dans les champs. Mais il était fier qu'on le traitât en homme, et il s'acquittait de sa tâche gravement. Il amusait de son mieux les petits, en leur montrant ses jeux ; et il s'appliquait à leur parler, comme il avait entendu sa mère causer avec le bébé. Ou bien il les portait dans ses bras, l'un après l'autre, comme il avait vu faire ; il fléchissait sous le poids, serrant les dents, pressant de toute sa force le petit frère contre sa poitrine, pour qu'il ne tombât pas. Les petits voulaient toujours être portés, ils n'en étaient jamais las ; et quand Christophe ne pouvait plus, c'étaient des pleurs sans fin. Ils lui donnaient bien du mal, et il était souvent fort embarrassé d'eux. Ils étaient sales et demandaient des soins maternels. Christophe ne savait que faire. Ils abusaient de lui. Il avait envie parfois de les gifler ; mais il pensait : « Ils sont petits, ils ne savent pas » ; et il se laissait pincer, taper, tourmenter, avec magnanimité.

Ernst hurlait pour rien ; il trépignait, il se roulait de colère : c'était un enfant nerveux, et Louisa avait recommandé à Christophe de ne pas contrarier ses caprices. Quant à Rodolphe, il était d'une malice de singe ; il profitait toujours de ce que Christophe avait Ernst sur les bras, pour faire derrière son dos toutes les sottises possibles ; il cassait les jouets, renversait l'eau, salissait sa robe, et faisait tomber les plats, en fouillant dans le placard.

Si bien que lorsque Louisa rentrait, au lieu de complimenter Christophe, elle lui disait, sans le gronder, mais d'un air chagrin, en voyant les dégâts :

— Mon pauvre garçon, tu n'es pas bien habile.

Christophe était mortifié, et il avait le cœur gros.

Louisa, qui ne laissait échapper aucune occasion de gagner un peu d'argent, continuait à se placer comme cuisinière dans les circonstances exceptionnelles, les repas de noces ou de baptême. Melchior feignait de n'en rien savoir : cela froissait son amour-propre ; mais il n'était pas fâché qu'elle le fît, sans qu'il le sût. Le petit Christophe n'avait encore aucune idée des difficultés de la vie ; il ne connaissait d'autres limites à sa volonté, que celle de ses parents, qui n'était pas bien gênante, puisqu'on le laissait pousser à peu près au hasard ; il n'aspirait qu'à devenir grand, pour pouvoir faire tout ce qu'il voulait. Il n'imaginait pas les contraintes où l'on se heurte à chaque pas ; et surtout il n'eût jamais pensé que ses parents ne fussent pas entièrement maîtres d'eux-mêmes. Le jour où il entrevit pour la première fois qu'il y avait parmi les hommes des gens qui commandent, et des gens qui sont commandés, et que les siens ni lui n'étaient pas des premiers, tout son être se cabra : ce fut la première crise de sa vie.

C'était un après-midi. Sa mère lui avait mis ses habits les plus propres, de vieux habits donnés, dont l'ingénieuse patience de Louisa avait su tirer parti. Il alla la rejoindre, comme il était convenu, dans la maison où elle travaillait. Il était intimidé à l'idée d'entrer seul. Un valet flânait sous le porche ; il arrêta l'enfant, et lui demanda d'un ton protecteur ce qu'il venait faire.

Christophe balbutia en rougissant qu'il venait voir « madame Krafft », — comme on lui avait recommandé de dire.

— Madame Krafft? Qu'est-ce que tu lui veux, à madame Krafft? — continua le domestique, en appuyant ironiquement sur le mot : madame. — C'est ta mère? Monte là. Tu trouveras Louisa, à la cuisine, au fond du corridor.

Il alla, de plus en plus rouge; il avait honte d'entendre appeler sa mère familièrement : Louisa. Il était humilié; il eût voulu se sauver, courir près de son cher fleuve, à l'abri des buissons, où il se contait des histoires.

Dans la cuisine, il tomba au milieu d'autres domestiques, qui l'accueillirent par des exclamations bruyantes. Au fond, près des fourneaux, sa mère lui souriait d'un air tendre et un peu gêné. Il courut à elle, et se jeta dans ses jambes. Elle avait un tablier blanc, et tenait une cuiller de bois. Elle commença par ajouter à son trouble, en voulant qu'il levât le menton, pour qu'on vît sa figure, et qu'il allât tendre la main à chacune des personnes qui étaient là, en leur disant bonjour. Il n'y consentit pas; il se tourna contre le mur, et se cacha la tête dans son bras. Mais peu à peu il s'enhardit, et il risqua hors de sa cachette un petit œil brillant et rieur, qui disparaissait de nouveau, toutes les fois qu'on le regardait. Il observa les gens à la dérobée. Sa mère avait un air affairé et important, qu'il ne lui connaissait pas; elle allait d'une casserole à l'autre, goûtant, donnant son avis, expliquant d'un ton sûr des recettes, que la cuisinière ordinaire écoutait avec respect. Le cœur de l'enfant se gonflait d'orgueil, en voyant combien on appréciait sa

mère, et quel rôle elle jouait dans cette belle pièce, ornée d'objets magnifiques d'or et de cuivre brillants.

Brusquement, toutes les conversations s'arrêtèrent. La porte s'ouvrit. Une dame entra, avec un froissement d'étoffes raides. Elle jeta un regard soupçonneux autour d'elle. Elle n'était plus jeune; et pourtant elle portait une robe claire, avec des manches larges; elle tenait sa traîne à la main, pour ne rien frôler. Cela ne l'empêcha pas de venir près du fourneau, de regarder les plats, et même d'y goûter. Quand elle levait un peu la main, la manche retombait, et le bras était nu jusqu'au coude : ce que Christophe trouva laid et malhonnête. De quel ton sec et cassant elle parlait à Louisa! Et comme Louisa lui répondait humblement! Christophe en fut saisi. Il se dissimula dans son coin, pour ne pas être aperçu; mais cela ne servit à rien. La dame demanda qui était ce petit garçon; Louisa vint le prendre et le présenter; elle lui tenait les mains pour l'empêcher de se cacher la figure; et, bien qu'il eût envie de se débattre et de fuir, Christophe sentit d'instinct qu'il fallait cette fois ne faire aucune résistance. La dame regarda la mine effarée de l'enfant; et son mouvement, tout maternel, fut de lui sourire gentiment. Mais elle reprit aussitôt son air protecteur, et lui posa sur sa conduite, sur sa piété, des questions auxquelles il ne répondit rien. Elle regarda aussi comment les vêtements allaient; et Louisa s'empressa de montrer qu'ils étaient superbes. Elle tirait le veston, pour effacer les plis; Christophe avait envie de crier, tant il était serré. Il ne comprenait pas pourquoi sa mère remerciait.

La dame le prit par la main, et dit qu'elle voulait le

conduire à ses enfants. Christophe jeta un regard désespéré vers sa mère; mais elle souriait à la maîtresse d'un air si empressé, qu'il vit qu'il n'y avait rien à espérer d'elle; et il suivit son guide comme un mouton qu'on mène à la boucherie.

Ils arrivèrent dans un jardin, où deux enfants à l'air maussade, un garçon et une fille, à peu près du même âge que Christophe, semblaient se bouder l'un l'autre. L'arrivée de Christophe fit diversion. Ils se rapprochèrent pour examiner le nouveau venu. Christophe, abandonné par la dame au milieu des enfants, restait planté dans une allée, sans oser lever les yeux. Les deux autres, immobiles à quelques pas, le regardaient des pieds à la tête, se poussaient du coude, et ricanaient. Enfin, ils se décidèrent. Ils lui demandèrent qui il était, d'où il venait, et ce que faisait son père. Christophe ne répondit rien, pétrifié : il était intimidé jusqu'aux larmes, surtout par la petite fille, qui avait des nattes blondes, une jupe courte, et les jambes nues.

Ils se mirent à jouer. Comme Christophe commençait à se rassurer un peu, le petit bourgeois tomba en arrêt devant lui, et touchant son habit, il dit :

— Tiens, c'est à moi !

Christophe ne comprenait pas ; indigné de cette prétention, que son habit fût à un autre, il secoua la tête avec énergie, pour nier.

— Je le reconnais bien peut-être, fit le petit ; c'est mon vieux veston bleu : il y a une tache là.

Et il y mit le doigt. Puis, continuant son inspection, il examina les pieds de Christophe, et lui demanda avec quoi étaient faits ses bouts de souliers rapiécés. Christophe devint cramoisi. La fillette fit la moue, et

souffla à son frère, — Christophe l'entendit, — que c'était un petit pauvre. Christophe en retrouva la parole. Il crut combattre victorieusement cette opinion injurieuse, en bredouillant d'une voix étranglée qu'il était le fils de Melchior Krafft, et que sa mère était Louisa, la cuisinière. — Il lui semblait que ce titre était aussi beau que quelque autre que ce fût ; et il avait bien raison. — Mais les deux autres petits, que d'ailleurs la nouvelle intéressa, ne parurent pas l'en considérer davantage. Ils prirent au contraire un ton de protection. Ils lui demandèrent ce qu'il ferait plus tard, s'il serait aussi cuisinier ou cocher. Christophe retomba dans son mutisme. Il sentait comme une glace qui lui pénétrait le cœur.

Enhardis par son silence, les deux petits riches, qui avaient pris brusquement pour le petit pauvre une de ces antipathies d'enfant, cruelles et sans raison, cherchèrent quelque amusant moyen de le tourmenter. La fillette était particulièrement acharnée. Elle remarqua que Christophe avait peine à courir, à cause de ses vêtements étroits ; et elle eut l'idée raffinée de lui faire accomplir des sauts d'obstacle. On fit une barrière avec de petits bancs, et on mit Christophe en demeure de la franchir. Le malheureux garçon n'osa dire ce qui l'empêchait de sauter; il rassembla ses forces, se lança, et s'allongea par terre. Autour de lui, c'étaient des éclats de rire. Il fallut recommencer. Les larmes aux yeux, il fit un effort désespéré, et, cette fois, réussit à sauter. Cela ne satisfit point ses bourreaux, qui décidèrent que la barrière n'était pas assez haute ; et ils y ajoutèrent d'autres constructions, jusqu'à ce qu'elle devînt un casse-cou infaillible. Christophe essaya de se

révolter; il déclara qu'il ne sauterait pas. Alors la petite fille l'appela lâche, et dit qu'il avait peur. Christophe ne put le supporter; et, certain de tomber, il sauta, et tomba. Ses pieds se prirent dans l'obstacle : tout s'écroula avec lui. Il s'écorcha les mains, faillit se casser la tête; et, pour comble de malheur, son vêtement éclata aux genoux, et ailleurs. Il était malade de honte ; il entendait les deux enfants danser de joie autour de lui; il souffrait d'une façon atroce. Il sentait qu'ils le méprisaient, qu'ils le haïssaient : pourquoi ? pourquoi ? Il aurait voulu mourir ! — Il n'y a pas de douleur plus cruelle, que celle de l'enfant, qui découvre pour la première fois la méchanceté des autres ; il se croit alors persécuté par le monde entier, et il n'a rien qui le soutienne : il n'y a plus rien, il n'y a plus rien !... Christophe essaya de se relever : le petit bourgeois le poussa, et le fit retomber; la fillette lui donna des coups de pied. Il essaya de nouveau : ils se jetèrent sur lui tous deux, s'asseyant sur son dos, lui appuyant la figure contre terre. Alors une rage le prit : c'était trop de malheurs ! Ses mains qui le brûlaient, son bel habit déchiré, — une catastrophe pour lui ! — la honte, le chagrin, la révolte contre l'injustice, tant de misères à la fois se fondirent en une fureur folle. Il s'arc-bouta sur ses genoux et ses mains, se secoua comme un chien, fit rouler ses persécuteurs ; et, comme ils revenaient à la charge, il fonça tête baissée sur eux, gifla la petite fille, et jeta d'un coup de poing le garçon au milieu d'une plate-bande.

Ce furent des hurlements. Les enfants se sauvèrent à la maison, avec des cris aigus. On entendit les portes battre, et des exclamations de colère. La dame accourut,

aussi vite que la traîne de sa robe pouvait le lui permettre. Christophe la voyait venir, et il ne cherchait pas à fuir ; il était terrifié de ce qu'il avait fait : c'était une chose inouïe, un crime ; mais il ne regrettait rien. Il attendait. Il était perdu. Tant mieux ! Il était réduit au désespoir.

La dame fondit sur lui. Il se sentit frapper. Il entendit qu'elle lui parlait d'une voix furieuse, avec un flot de paroles ; mais il ne distinguait rien. Ses deux petits ennemis étaient revenus pour assister à sa honte, et piaillaient à tue-tête. Des domestiques étaient là : c'était une confusion de voix. Pour achever de l'accabler, Louisa, qu'on avait appelée, parut ; et, au lieu de le défendre, elle commença par le claquer, elle aussi, avant de rien savoir, et voulut qu'il demandât pardon. Il s'y refusa avec rage. Elle le secoua plus fort, et le traîna par la main vers la dame et les enfants, pour qu'il se mît à genoux. Mais il trépigna, hurla, et mordit la main de sa mère. Il se sauva enfin au milieu des domestiques qui riaient.

Il s'en allait, le cœur gonflé, la figure brûlante de colère et des tapes qu'il avait reçues. Il tâchait de ne pas penser, et il hâtait le pas, parce qu'il ne voulait pas pleurer dans la rue. Il aurait voulu être rentré, pour pouvoir se soulager de ses larmes ; il avait la gorge serrée, le sang à la tête, il éclatait.

Enfin, il arriva ; il monta en courant le vieil escalier noir, jusqu'à sa niche habituelle dans l'embrasure d'une fenêtre, au-dessus du fleuve ; il s'y jeta hors d'haleine ; et ce fut un déluge de pleurs. Il ne savait pas au juste pourquoi il pleurait ; mais il fallait qu'il pleurât ; et quand le premier flot fut à peu près passé,

il pleura encore, parce qu'il voulait pleurer, avec une sorte de rage, pour se faire souffrir, comme s'il punissait ainsi les autres, en même temps que lui. Puis il pensa que son père allait rentrer, que sa mère raconterait tout, et que ses malheurs n'étaient pas près de leur fin. Il résolut de fuir, n'importe où, pour ne plus revenir jamais.

Juste au moment où il descendait, il se heurta à son père qui rentrait.

— Que fais-tu là, gamin? Où vas-tu? demanda Melchior.

Il ne répondait pas.

— Tu as fait quelque sottise. Qu'est-ce que tu as fait?

Christophe se taisait obstinément.

— Qu'est-ce que tu as fait? répéta Melchior. Veux-tu répondre?

L'enfant se mit à pleurer, et Melchior à crier, de plus en plus fort l'un et l'autre, jusqu'à ce qu'on entendît le pas précipité de Louisa, qui montait l'escalier. Elle arriva, toute bouleversée encore. Elle commença par de violents reproches, mêlés de nouvelles gifles, auxquelles Melchior joignit, sitôt qu'il eut compris, — et probablement avant, — des claques à assommer un bœuf. Ils criaient tous les deux. L'enfant hurlait. Ils finirent par se disputer l'un l'autre avec la même colère. Tout en rossant son fils, Melchior disait que le petit avait raison, que voilà à quoi on s'exposait en allant servir chez des gens, qui se croient tout permis, parce qu'ils ont de l'argent. Et tout en frappant l'enfant, Louisa criait à son mari qu'il était un brutal, qu'elle ne lui permettait pas de toucher le petit, et qu'il l'avait

blessé. En effet, Christophe saignait un peu du nez; mais il n'y pensait guère, et il ne sut aucun gré à sa mère de le lui tamponner rudement avec un linge mouillé, puisqu'elle continuait à le gronder. A la fin, on le poussa dans un recoin obscur, où on l'enferma sans souper.

Il les entendait crier l'un contre l'autre; et il ne savait pas lequel il détestait le plus. Il lui semblait que c'était sa mère; car il n'eût jamais attendu d'elle une pareille méchanceté. Tous ses malheurs de la journée l'accablaient à la fois: tout ce qu'il avait souffert, l'injustice des enfants, l'injustice de la dame, l'injustice de ses parents, et, — ce qu'il sentait aussi, comme une blessure vive, sans s'en rendre bien compte, — l'abaissement de ses parents, dont il était si fier, devant ces autres gens, méchants et méprisables. Cette lâcheté, dont il avait une vague conscience, pour la première fois, lui paraissait ignoble. Tout en lui était ébranlé: son admiration pour les siens, le respect religieux qu'ils lui inspiraient, sa confiance dans la vie, le besoin naïf qu'il avait d'aimer les autres et d'en être aimé, sa foi morale, aveugle, mais absolue. C'était un écroulement total. Il était écrasé par la force brutale, sans nul moyen de se défendre, de réchapper jamais. Il suffoqua. Il crut mourir. Il se raidit de tout son être dans une révolte désespérée. Il tapa des poings, des pieds, de la tête, contre le mur, hurla, fut pris de convulsions, et tomba par terre, se meurtrissant aux meubles.

Ses parents, accourus, le prirent dans leurs bras. C'était à qui des deux, maintenant, serait le plus tendre pour lui. Sa mère le déshabilla, le porta dans son lit,

s'assit à son chevet, et resta auprès de lui, jusqu'à ce qu'il fût plus calme. Mais il ne désarmait point, il ne lui pardonnait rien, et il fit semblant de dormir, pour ne pas l'embrasser. Sa mère lui semblait mauvaise et lâche. Il ne se doutait pas de tout le mal qu'elle avait pour vivre et le faire vivre, et de ce qu'elle avait souffert de prendre parti contre lui.

Après qu'il eut épuisé jusqu'à la dernière goutte l'incroyable provision de larmes qui tient dans les yeux d'un enfant, il se sentit un peu soulagé. Il était las et brisé ; mais ses nerfs étaient trop tendus pour qu'il pût dormir. Les images de tantôt recommencèrent à flotter dans sa demi-torpeur. C'était surtout la petite fille, qu'il revoyait, avec ses yeux brillants, son petit nez levé d'une façon dédaigneuse, ses cheveux sur ses épaules, ses jambes nues, et sa parole enfantine et poseuse. Il tressaillait, en croyant réentendre sa voix. Il se rappelait combien il avait été stupide avec elle ; et il se sentait contre elle une haine farouche ; il ne lui pardonnait pas de l'avoir humilié, il était dévoré du désir de l'humilier à son tour, de la faire pleurer. Il en chercha les moyens, et n'en trouva aucun. Il n'y avait nulle apparence qu'elle se souciât jamais de lui. Mais, pour se soulager, il supposa que tout fût ainsi qu'il le souhaitait. Il établit donc qu'il était devenu très puissant et glorieux ; et il décida en même temps qu'elle était amoureuse de lui. Alors il commença de se raconter une de ces absurdes histoires, qu'il finissait par croire plus réelles que la réalité.

Elle se mourait d'amour ; mais il la dédaignait. Quand il passait devant sa maison, elle le regardait passer, cachée derrière les rideaux ; et il se savait regardé ;

mais il feignait de n'y prendre pas garde, et il parlait gaiement. Il quittait même le pays, et voyageait au loin, afin d'augmenter sa peine. Il faisait de grandes choses. — Ici, il introduisait dans son récit certains fragments choisis des récits héroïques de grand-père. — Elle, pendant ce temps, tombait malade de chagrin. Sa mère, l'orgueilleuse dame, venait le supplier : « Ma pauvre fille se meurt. Je vous en prie, venez ! » Il venait. Elle était couchée. Elle avait la figure pâle et creusée. Elle lui tendait les bras. Elle ne pouvait parler ; mais elle lui prenait les mains, et les baisait en pleurant. Alors il la regardait avec une bonté et une douceur admirables. Il lui disait de guérir, et consentait à ce qu'elle l'aimât. Arrivé à ce moment du récit, comme il se plaisait à en prolonger l'agrément, en répétant plusieurs fois les attitudes et les paroles, le sommeil vint le prendre, et il s'endormit consolé.

Mais quand il rouvrit les yeux, le jour était venu ; et ce jour ne brillait plus avec l'insouciance du matin précédent : quelque chose était changé dans le monde. Christophe connaissait l'injustice.

Il y avait des moments de gêne très étroite à la maison. Ils étaient de plus en plus fréquents. On faisait maigre chère, ce jour-là. Nul ne s'en apercevait mieux que Christophe. Le père ne voyait rien ; il se servait le premier, et il avait toujours assez pour lui. Il causait bruyamment, riait aux éclats de ce qu'il disait ; et il ne remarquait pas le regard de sa femme, qui riait d'un air forcé, en le surveillant, tandis qu'il se servait. Le plat, quand il le passait, était à moitié vide. Louisa servait les petits : deux pommes de terre à chacun. Lorsque venait le tour de Christophe, souvent il n'en restait que trois sur l'assiette, et sa mère n'était pas servie. Il le savait d'avance, il les avait comptées, avant qu'elles arrivassent à lui. Alors il rassemblait son courage, et il disait d'un air dégagé :

— Rien qu'une, maman.

Elle s'inquiétait un peu :

— Deux, comme les autres.

— Non, je t'en prie, une seule.

— Est-ce que tu n'as pas faim ?

— Non, je n'ai pas très faim.

Mais elle n'en prenait qu'une aussi, et ils la pelaient avec soin, ils la partageaient en tout petits morceaux, ils tâchaient de la manger le plus lentement possible. Sa mère le surveillait. Quand il avait fini :

— Allons, prends-la donc !

— Non, maman.

— Mais tu es malade, alors ?

— Je ne suis pas malade, mais j'ai assez mangé.

Il arrivait que son père lui reprochât de faire le difficile, et qu'il s'adjugeât la dernière pomme de terre. Mais Christophe se méfiait maintenant; et il la réservait sur son assiette pour Ernst, le petit frère, toujours vorace, qui la guettait du coin de l'œil depuis le commencement du dîner, et qui finissait par lui demander :

— Tu ne la manges pas ? Donne-la moi, dis, Christophe.

Ah ! comme Christophe détestait son père, comme il lui en voulait de ne pas penser à eux, de ne même pas se douter qu'il leur mangeait leur part ! Il avait si faim, qu'il le haïssait, et qu'il aurait voulu le lui dire ; mais il pensait, dans son orgueil, qu'il n'en avait pas le droit, tant qu'il ne gagnerait pas sa vie. Ce pain que son père lui prenait, son père l'avait gagné. Lui n'était bon à rien; il était une charge pour tous; il n'avait pas le droit de parler. Plus tard, il parlerait, — s'il arrivait à plus tard. Oh ! il mourrait de faim avant !...

Il souffrait plus qu'un autre enfant de ces jeûnes cruels. Son robuste estomac était à la torture; parfois il en tremblait ; la tête lui faisait mal ; il avait un trou dans la poitrine, un trou qui tournait et qui s'élargissait comme une vrille qu'on enfonce. Mais il ne se plaignait pas; il se sentait observé par sa mère, et il prenait un air indifférent. Louisa, le cœur serré, comprenait vaguement, et craignait de comprendre que son petit garçon se privait de manger, pour que les autres eussent davantage; elle repoussait cette pensée ; mais elle y revenait toujours. Elle n'osait pas l'éclaircir, demander à Christophe si c'était vrai; car, si ç'avait été

vrai, qu'aurait-elle pu faire? Elle-même était habituée aux privations, depuis qu'elle était petite. A quoi sert de se plaindre, quand on ne peut faire autrement? Elle ne se doutait pas, il est vrai, avec sa frêle santé et son peu de besoins, que l'enfant devait souffrir plus qu'elle. Elle ne lui disait rien; mais, une ou deux fois, quand les autres étaient sortis, les enfants dans la rue, Melchior à ses affaires, elle priait son aîné de rester, pour lui rendre quelque petit service. Christophe lui tenait sa pelote, tandis qu'elle la dévidait. Brusquement, elle jetait tout, elle l'attirait passionnément à elle; elle le mettait sur ses genoux, quoiqu'il fût déjà bien lourd; elle le serrait contre elle. Il lui passait avec violence ses bras autour du cou, et ils pleuraient tous deux, en s'embrassant comme des désespérés.

— Mon pauvre petit garçon !...

— Maman, chère maman !...

Ils ne disaient rien de plus ; mais ils se comprenaient.

Christophe fut assez longtemps avant de s'apercevoir que son père buvait. L'intempérance de Melchior ne passait pas certaines limites, au moins dans les commencements. Elle n'était point brutale. Elle se manifestait plutôt par les éclats d'une joie excessive. Il disait des inepties, chantait à tue-tête pendant des heures, en tapant sur la table; et parfois, il voulait à toute force danser avec Louisa et avec les enfants. Christophe voyait bien que sa mère avait l'air triste; elle se retirait à l'écart, et baissait le nez sur son ouvrage; elle évitait de regarder l'ivrogne; et elle tâchait doucement de le faire taire, quand il disait des grossièretés qui la faisaient rougir. Mais Christophe ne comprenait pas; et il avait un tel besoin de gaieté, qu'il se faisait presque une fête de ces retours bruyants du père. La maison était triste; et ces folies étaient une détente pour lui. Il riait de tout son cœur des gestes grotesques et des plaisanteries stupides de Melchior; il chantait et dansait avec lui; et il trouvait très mauvais que sa mère, d'une voix fâchée, lui ordonnât de cesser. Comment cela eût-il été mal, puisque son père le faisait? Bien que sa petite observation toujours en éveil, et qui n'oubliait rien de ce qu'elle avait vu, lui eût fait remarquer dans la conduite de son père plusieurs choses qui n'étaient pas conformes à son instinct enfantin et impé-

rieux de la justice, il continuait pourtant à l'admirer. C'est un tel besoin chez l'enfant ! C'est sans doute une des formes de l'éternel amour de soi. Quand l'homme est, ou se reconnaît trop faible pour accomplir ses désirs et satisfaire son orgueil, il les reporte, enfant, sur ses parents, homme vaincu par la vie, sur ses enfants à son tour. Ils sont, ou ils seront tout ce qu'il a rêvé d'être, ses champions, ses vengeurs ; et dans cette abdication orgueilleuse à leur profit, l'amour et l'égoïsme se mêlent avec une force et une douceur enivrantes. Christophe oubliait donc tous ses griefs contre son père, et il s'évertuait à trouver des raisons de l'admirer : il admirait sa taille, ses bras robustes, sa voix, son rire, sa gaieté ; et il rayonnait d'orgueil, quand il entendait admirer son talent de virtuose, ou quand Melchior lui-même racontait, en les amplifiant, les éloges qu'il avait reçus. Il croyait à ses vantardises ; et il regardait son père comme un génie, un héros de grand-père.

Un soir, vers sept heures, il était seul à la maison. Les petits frères se promenaient avec Jean-Michel. Louisa lavait le linge au fleuve. La porte s'ouvrit, et Melchior fit irruption. Il était sans chapeau, débraillé ; il exécuta pour entrer une sorte d'entrechat, et il alla tomber sur une chaise devant la table. Christophe commença à rire, pensant qu'il s'agissait d'une de ses farces habituelles ; et il vint vers lui. Mais dès qu'il le regarda de près, il n'eut plus envie de rire. Melchior était assis, les bras pendants, et regardait devant lui, sans voir, avec des yeux qui clignotaient ; sa figure était cramoisie ; il avait la bouche ouverte ; il en sortait de temps en temps un gloussement de rire stupide. Christophe fut saisi. Il crut d'abord que son père

plaisantait ; mais quand il vit qu'il ne bougeait pas, il fut pris de peur.

— Papa ! papa ! cria-t-il.

Melchior continuait à glousser comme une poule. Christophe lui saisit le bras avec désespoir, et le secoua de toutes ses forces :

— Papa, cher papa, réponds-moi ! Je t'en supplie !

Le corps de Melchior vacilla comme une chose molle, faillit tomber ; sa tête s'inclina vers celle de Christophe ; il le regarda, en gargouillant des syllabes incohérentes et irritées. Quand les yeux de Christophe rencontrèrent ces yeux troubles, une terreur folle s'empara de lui. Il se sauva au fond de la chambre, se jeta à genoux devant le lit, et enfouit sa figure dans les draps. Ils restèrent longtemps ainsi. Melchior se balançait lourdement sur sa chaise, en ricanant. Christophe se bouchait les oreilles, pour ne pas entendre, et il tremblait. Ce qui se passait en lui était inexprimable : c'était un bouleversement affreux, un effroi, une douleur, comme si quelqu'un était mort, quelqu'un de cher et de vénéré.

Personne ne rentrait, ils restaient seuls tous deux : la nuit tombait, et la peur de Christophe augmentait de minute en minute. Il ne pouvait s'empêcher d'écouter, et son sang se glaçait, en entendant cette voix qu'il ne reconnaissait plus : le silence la rendait plus effrayante encore ; l'horloge boiteuse marquait la mesure de ce jacassement insensé. Il n'y tint plus, il voulut fuir. Mais pour sortir, il fallait passer devant son père ; et Christophe frémissait à l'idée de revoir ses yeux : il lui semblait qu'il en mourrait. Il tâcha de se glisser sur les

mains et les genoux jusqu'à la porte de la chambre. Il ne respirait pas, il ne regardait pas, il s'arrêtait au moindre mouvement de Melchior, dont il voyait les pieds sous la table. Une jambe de l'ivrogne tremblait. Christophe parvint à la porte ; d'une main tremblante, il appuya sur la poignée ; mais, dans son trouble, il la lâcha : elle se referma brusquement. Melchior se retourna pour voir ; la chaise sur laquelle il se balançait, perdit l'équilibre : il s'écroula avec fracas. Christophe épouvanté n'eut pas la force de fuir. Il restait collé au mur, regardant son père allongé à ses pieds ; et il criait au secours.

La chute dégrisa un peu Melchior. Après avoir juré, sacré, bourré de coups de poing la chaise qui lui avait joué ce tour, après avoir vainement tenté de se relever, il s'affermit sur son séant, le dos appuyé à la table ; et il reconnut le pays environnant. Il vit Christophe qui pleurait : il l'appela. Christophe voulait se sauver ; il ne pouvait bouger. Melchior l'appela de nouveau ; et, comme l'enfant ne venait pas, il jura de colère. Christophe s'approcha, en tremblant de tous ses membres. Melchior l'attira vers lui, et l'assit sur ses genoux. Il commença par lui tirer les oreilles, en lui faisant, d'une langue pâteuse et bredouillante, un sermon sur le respect que l'enfant doit à son père. Puis, il changea brusquement d'idée, et le fit sauter dans ses bras, en débitant des inepties : il se tordait de rire. De là, sans transition, il passa à des idées tristes ; il s'apitoya sur le petit et sur lui-même ; il le serrait à l'étrangler, le couvrait de baisers et de larmes ; et finalement, il le berça, en entonnant le *De Profundis*. Christophe ne faisait aucun mouvement pour se dégager ; il était glacé

d'horreur. Étouffé contre la poitrine de son père, sentant sur sa figure l'haleine chargée de vin et les hoquets de l'ivrogne, mouillé par ses baisers et ses pleurs répugnants, il agonisait de dégoût et de peur. Il eût voulu crier, et nul cri ne pouvait sortir de sa bouche. Il resta dans cet état affreux un siècle, à ce qu'il lui parut, — jusqu'à ce que la porte s'ouvrît, et que Louisa entrât, un panier de linge à la main. Elle poussa un cri, laissa tomber le panier, se précipita vers Christophe, et avec une violence que nul ne lui aurait crue, elle l'arracha des bras de Melchior :

— Ah ! misérable ivrogne ! cria-t-elle. Ses yeux flambaient de colère.

Christophe crut que son père allait la tuer. Mais Melchior fut si saisi par l'apparition menaçante de sa femme, qu'il ne répliqua rien, et se mit à pleurer. Il se roula par terre ; et il se frappait la tête contre les meubles, en disant qu'elle avait raison, qu'il était un ivrogne, qu'il faisait le malheur des siens, qu'il ruinait ses pauvres enfants, et qu'il voulait mourir. Louisa lui avait tourné le dos avec mépris ; elle emportait Christophe dans la chambre voisine, elle le caressait, elle cherchait à le rassurer. Le petit continuait de trembler, et il ne répondait pas aux questions de sa mère ; puis il éclata en sanglots. Louisa lui baigna la figure avec de l'eau ; elle l'embrassait, elle lui parlait tendrement, elle pleurait avec lui. Enfin, ils s'apaisèrent tous deux. Elle s'agenouilla, le mit à genoux auprès d'elle. Ils prièrent pour que le bon Dieu guérît le père de sa dégoûtante habitude, et que Melchior redevînt bon et brave comme autrefois. Louisa coucha l'enfant. Il voulut qu'elle restât près de son lit, à lui tenir la

main. Louisa passa une partie de la nuit assise au chevet de Christophe qui avait la fièvre. L'ivrogne ronflait sur le carreau.

A quelque temps de là, à l'école, où Christophe passait son temps à regarder les mouches au plafond et à donner des coups de poing à ses voisins, pour les faire tomber du banc, le maître qui l'avait pris en grippe, parce qu'il se remuait toujours, parce qu'on l'entendait toujours rire, et parce qu'il n'apprenait jamais rien, fit une allusion inconvenante, un jour que Christophe s'était lui-même laissé choir, à certain personnage bien connu dont il semblait vouloir suivre brillamment les traces. Tous les enfants éclatèrent de rire ; et certains se chargèrent de préciser l'allusion, en des commentaires aussi clairs qu'énergiques. Christophe se releva, rouge de honte, saisit son encrier, et le lança à toute volée à la tête du premier qu'il vit rire. Le maître tomba sur lui à coups de poing ; il fut fustigé, mis à genoux, et condamné à un pensum énorme.

Il rentra chez lui, blême, rageant en silence ; et il déclara froidement qu'il n'irait plus à l'école. On ne fit pas attention à ses paroles. Le lendemain matin, quand sa mère lui rappela qu'il était l'heure de partir, il répondit d'un air tranquille qu'il avait dit qu'il n'irait plus. Louisa eut beau prier, crier, menacer : rien n'y fit. Il restait assis dans son coin, le front obstiné, butté à son idée. Melchior le roua de coups : il hurla ; mais à toutes les sommations qu'on lui faisait après chaque correction, il répondait plus rageusement : « Non ! » On lui demanda au moins de dire pourquoi il s'obstinait : il serra les dents et ne voulut rien dire. Melchior l'empoigna, le porta à l'école, et le remit au maître. Revenu à

son banc, il commença par casser méthodiquement tout ce qui se trouvait à sa portée : son encrier, sa plume ; il déchira son cahier et son livre, — le tout d'une façon bien visible, en regardant le maître avec bravade. On l'enferma au cabinet noir. — Quelques instants après, le maître le trouva, son mouchoir noué autour du cou, tirant de toutes ses forces sur les deux coins : il tâchait de s'étrangler.

Il fallut le renvoyer.

Christophe était dur au mal. Il tenait de son père et de son grand-père leur robuste constitution. On n'était pas douillet dans la famille ; malade ou non, on ne se plaignait jamais, et rien n'était capable de changer quelque chose aux habitudes des deux Krafft, père et fils. Ils sortaient, quelque temps qu'il fît, été comme hiver, restaient pendant des heures sous la pluie ou le soleil, quelquefois tête nue et les vêtements ouverts, par négligence ou par bravade, faisaient des lieues sans jamais être las, et regardaient avec une pitié méprisante la pauvre Louisa, qui ne disait rien, mais qui était forcée de s'arrêter, toute blanche, les jambes gonflées, et le cœur battant à se briser. Christophe n'était pas loin de partager leur dédain pour sa mère ; il ne comprenait pas qu'on fût malade ; quand il tombait, ou se frappait, ou se coupait, ou se brûlait, il ne pleurait pas ; mais il était irrité contre l'objet ennemi. Les brutalités de son père et de ses petits compagnons, les polissons des rues, avec qui il se battait, le trempèrent solidement. Il ne craignait pas les coups ; et il revint plus d'une fois au logis, avec le nez saignant et des bosses au front. Un jour, il fallut le dégager presque étouffé d'une de ces mêlées furieuses, où il avait roulé sous son adversaire, qui lui cognait avec férocité la tête

sur le pavé. Il trouvait cela naturel, étant prêt à faire aux autres ce qu'on lui faisait à lui-même.

Cependant, il avait peur d'une infinité de choses ; et, bien qu'on n'en sût rien, — car il était très orgueilleux, — rien ne le fit tant souffrir que ces terreurs continuelles, pendant une partie de son enfance. Pendant deux ou trois ans surtout, elles sévirent en lui, comme une maladie.

Il avait peur du mystérieux qui s'abrite dans l'ombre, des puissances mauvaises qui semblent guetter la vie, du grouillement de monstres, que tout cerveau d'enfant porte en lui avec épouvante, et mêle à tout ce qu'il voit : derniers restes sans doute d'une faune disparue, des hallucinations des premiers jours près du néant, du sommeil redoutable dans le ventre de la mère, de l'éveil de la larve au fond de la matière.

Il avait peur de la porte du grenier. Elle donnait sur l'escalier, et était presque toujours entrebâillée. Quand il devait passer devant, il sentait son cœur battre ; il prenait son élan, et sautait sans regarder. Il lui semblait qu'il y avait quelqu'un ou quelque chose derrière. Les jours où elle était fermée, il entendait distinctement par la chattière entr'ouverte remuer derrière la porte. Ce n'était pas étonnant, car il y avait de gros rats ; mais il imaginait un être monstrueux, des os déchiquetés, des chairs comme des haillons, une tête de cheval, des yeux qui font mourir, des formes incohérentes ; il ne voulait pas y penser et y pensait malgré lui. Il s'assurait d'une main tremblante que le loquet était bien mis : ce qui ne l'empêchait pas de se retourner dix fois, en descendant les marches.

Il avait peur de la nuit au dehors. Il lui arrivait de

s'attarder chez le grand-père, ou d'y être envoyé, le soir, pour quelque commission. Le vieux Krafft habitait un peu en dehors de la ville, la dernière maison sur la route de Cologne. Entre cette maison et les premières fenêtres éclairées de la ville, il y avait deux ou trois cents pas, qui paraissaient bien le triple à Christophe. Pendant quelques instants, le chemin faisait un coude, où l'on ne voyait rien. La campagne était déserte, au crépuscule; la terre devenait noire, et le ciel d'une pâleur effrayante. Lorsqu'on sortait des buissons qui entouraient la route, et qu'on grimpait sur le talus, on voyait encore une lueur jaunâtre au bord de l'horizon ; mais cette lueur n'éclairait pas, et elle était plus oppressante que la nuit ; elle faisait l'obscurité plus sombre autour d'elle : c'était une lumière de glas. Les nuages descendaient presque au ras du sol. Les buissons devenaient énormes et bougeaient. Les arbres squelettes ressemblaient à des vieillards grotesques. Les bornes du chemin avaient des reflets de linges livides. L'ombre remuait. Il y avait des nains assis dans les fossés, des lumières dans l'herbe, des vols effrayants dans l'air, des cris stridents d'insectes, qui sortaient on ne sait d'où. Christophe était toujours dans l'attente angoissée de quelque excentricité sinistre de la nature. Il courait, et son cœur sautait dans sa poitrine.

Quand il voyait la lumière dans la chambre de grand-père, il se rassurait. Mais le pire était que souvent le vieux Krafft n'était pas rentré. Alors c'était plus effrayant encore. Cette vieille maison, perdue dans la campagne, intimidait l'enfant, même en plein jour. Il oubliait ses craintes, quand le grand-père était là; mais quelquefois, le vieux le laissait seul, et sortait sans le

prévenir. Christophe n'y avait pas pris garde. La chambre était paisible. Tous les objets étaient familiers et bienveillants. Il y avait un grand lit de bois blanc, au chevet du lit, une grosse Bible sur une planchette, des fleurs artificielles sur la cheminée, avec les photographies des deux femmes et des onze enfants, — le vieux avait écrit au bas de chacune d'elles, la date de la naissance et celle de la mort. — Aux murs, des versets encadrés, et de mauvaises chromos de Luther et de Mélanchthon, de Mozart et de Beethoven. Un petit piano dans un coin, un violoncelle dans l'autre ; des rayons de livres pêle-mêle, des pipes accrochées, et, sur la fenêtre, des pots de géraniums. On était comme entouré d'amis. Les pas du vieux allaient et venaient dans la chambre à côté ; on l'entendait raboter ou clouer ; il se parlait tout seul, s'appelait imbécile, ou chantait de sa grosse voix, faisant un pot-pourri de bribes de chorals, de *lieder* sentimentaux, de marches belliqueuses et de chansons à boire. On se sentait à l'abri. Christophe était assis dans le grand fauteuil, près de la fenêtre, un livre sur les genoux ; penché sur les images, il s'absorbait en elles; le jour baissait; ses yeux devenaient troubles ; il finissait par ne plus regarder, et tombait dans une songerie vague. La roue d'un chariot grondait au loin sur la route. Une vache mugissait dans les champs. Les cloches de la ville, lasses et endormies, sonnaient l'angélus du soir. Des désirs incertains, d'obscurs pressentiments s'éveillaient dans le cœur de l'enfant qui rêvait.

Brusquement, Christophe se réveillait, pris d'une sourde inquiétude. Il levait les yeux : la nuit. Il écoutait : le silence. Grand-père venait de sortir. Il avait un fris-

son. Il se penchait à la fenêtre, pour tâcher de le voir encore : la route était déserte ; les choses commençaient à prendre un visage menaçant. Dieu ! si *elle* allait venir ! — Qui ? — Il n'aurait su le dire. La chose d'épouvante. — Les portes fermaient mal. L'escalier de bois craquait comme sous un pas. L'enfant bondissait, traînait le fauteuil, les deux chaises et la table au coin le plus abrité de la chambre ; il en formait une barrière : le fauteuil adossé au mur, une chaise à droite, une chaise à gauche, et la table par devant. Au milieu, il installait une double échelle ; et, juché au sommet, avec son livre et quelques autres livres, comme munitions en cas de siège, il respirait, ayant décidé en lui-même, dans son imagination d'enfant, que l'ennemi ne pouvait en aucun cas traverser la barrière : ce n'était pas permis.

Mais l'ennemi surgissait parfois du livre même. — Parmi les vieux bouquins achetés au hasard par le grand-père, il y en avait avec des images, qui faisaient sur l'enfant une impression profonde : elles l'attiraient et l'effrayaient. C'étaient des visions fantastiques, des tentations de saint Antoine, où des squelettes d'oiseaux fientent dans des carafes, où des myriades d'œufs s'agitent comme des vers dans des grenouilles éventrées, où des têtes marchent sur des pattes, où des derrières jouent de la trompette, et où des ustensiles de ménage et des cadavres de bêtes s'avancent gravement, enveloppés de grands draps, avec des révérences de vieilles dames. Christophe en avait horreur, et toujours y revenait, ramené par son dégoût. Il les regardait longuement, et jetait de temps en temps un œil furtif autour de lui, pour voir ce qui remuait dans les plis des rideaux. — Une image d'écorché dans un

ouvrage d'anatomie lui était plus odieuse encore. Il tremblait de tourner la page, quand il approchait de l'endroit du livre où elle se trouvait. Ces informes bariolages avaient une intensité prodigieuse pour lui. La puissance de création, inhérente au cerveau des enfants, suppléait aux pauvretés de la mise en scène. Il ne voyait pas de différence entre ces barbouillages et la réalité. La nuit, ils agissaient plus fortement sur ses rêves, que les images vivantes aperçues dans le jour.

Il avait peur du sommeil. Pendant plusieurs années, les cauchemars empoisonnèrent son repos : — Il errait dans des caves, et il voyait entrer par le soupirail l'écorché grimaçant. — Il était dans une chambre, seul, et il entendait un frôlement de pas dans le corridor ; il se jetait sur la porte pour la fermer, il avait juste le temps d'en saisir la poignée ; mais on la tirait du dehors ; il ne pouvait tourner la clef, il faiblissait, il appelait au secours. Et, de l'autre côté, il savait bien *qui* voulait entrer. — Il était au milieu des siens ; et soudain, leur visage changeait ; ils faisaient des choses folles. — Il lisait tranquillement ; et il sentait qu'un être invisible était *autour* de lui. Il voulait fuir, il se sentait lié. Il voulait crier, il était bâillonné. Une étreinte répugnante lui serrait le cou. Il s'éveillait, suffoquant, claquant des dents ; et il continuait de trembler, longtemps encore après s'être réveillé ; il ne parvenait pas à chasser son angoisse.

La chambre où il dormait était un réduit sans fenêtres et sans porte ; un vieux rideau, accroché par une tringle au-dessus de l'entrée, le séparait seulement de la chambre des parents. L'air épais l'étouffait. Ses frères, qui couchaient dans le même lit, lui donnaient

des coups de pied. Il avait la tête brûlante, et il était en proie à une demi-hallucination, où se répercutaient tous les petits soucis du jour, indéfiniment grossis. Dans cet état d'extrême tension nerveuse, voisin du cauchemar, la moindre secousse lui était une souffrance. Le craquement du plancher lui causait un effroi. La respiration de son père s'enflait d'une façon fantastique ; elle ne paraissait plus être un souffle humain ; ce bruit monstrueux lui faisait horreur : il semblait que ce fût une bête qui était couchée là. La nuit l'écrasait, elle ne finirait jamais, ce serait toujours ainsi ; il y avait des mois qu'il était là. Il haletait, il se soulevait à demi sur son lit, il s'asseyait, il essuyait du bras de sa chemise sa figure couverte de sueur. Parfois, il poussait son frère Rodolphe, pour le réveiller ; mais l'autre grognait, tirait à lui le reste des couvertures, et se rendormait solidement.

Il restait ainsi dans l'angoisse de la fièvre, jusqu'à ce qu'une raie pâle parût sur le plancher, au bas du rideau. Cette blancheur timide de l'aube lointaine faisait soudain descendre en lui la paix. Il la sentait se glisser dans la chambre, alors que nul encore n'aurait pu la distinguer de l'ombre. Aussitôt sa fièvre tombait, son sang s'apaisait, comme un fleuve débordé qui rentre dans son lit ; une chaleur égale coulait dans tout son corps, et ses yeux brûlés d'insomnie se fermaient malgré lui.

Le soir, il voyait revenir l'heure du sommeil avec effroi. Il se promettait de n'y pas céder, de veiller toute la nuit, par terreur des cauchemars. Mais la fatigue finissait par l'emporter ; et c'était toujours quand il s'y attendait le moins, que les monstres revenaient.

Nuit redoutable ! Si douce à la plupart des enfants, si terrible à certains d'entre eux !... Il avait peur de dormir. Il avait peur de ne pas dormir. Sommeil ou veille, il était entouré par des images monstrueuses, les fantômes de son esprit, les larves qui flottent dans le demi-jour crépusculaire de l'enfance, comme dans le clair-obscur sinistre de la maladie.

Mais ces terreurs imaginaires devaient bientôt s'effacer devant la grande Épouvante, celle qui ronge tous les hommes, et que la sagesse s'évertue vainement à oublier ou à nier : la Mort.

Un jour, en furetant dans un placard, il mit la main sur divers objets qu'il ne connaissait pas : une robe d'enfant, une toque rayée. Il les apporta triomphalement à sa mère, qui, au lieu de lui sourire, prit une mine fâchée, et lui ordonna de les reporter où il les avait pris. Comme il tardait à obéir, en demandant pourquoi, elle les lui arracha des mains, sans répondre, et les serra sur un rayon où il ne pouvait atteindre. Très intrigué, il la pressa de questions. Elle finit par dire que c'était à un petit frère qui était mort, avant que lui-même vînt au monde. Il en fut atterré : jamais il n'avait entendu parler de lui. Il resta un moment silencieux, puis il tâcha d'en savoir plus. Sa mère semblait distraite; elle lui dit cependant qu'il se nommait Christophe comme lui, mais qu'il était plus sage. Il lui fit d'autres questions; mais elle n'aimait pas à répondre. Elle dit seulement qu'il était au ciel, et qu'il priait pour eux tous. Christophe n'en put rien tirer de plus; elle lui ordonna de se taire, et de la laisser travailler. Elle parut s'absorber en effet dans sa couture; elle avait l'air soucieuse, et ne levait pas les yeux. Mais après quelque temps, elle le regarda dans le coin où il s'était retiré pour bouder, se remit à sourire, et lui dit doucement d'aller jouer dehors.

Ces bribes de conversation agitèrent profondément Christophe. Ainsi, il y avait un enfant, un petit garçon de sa mère, tout comme lui, qui avait le même nom, qui était presque pareil, et qui était mort ! — Mort, il ne savait pas au juste ce que c'était; mais c'était quelque

chose d'affreux. — Et jamais on ne parlait de cet autre Christophe; il était tout à fait oublié. Ce serait donc de même pour lui, s'il mourait à son tour? — Cette pensée le travaillait encore, le soir, quand il se trouva à table avec toute sa famille, et qu'il les vit rire et parler de choses indifférentes. Ainsi, on pourrait être joyeux, après qu'il serait mort! Oh! il n'aurait jamais cru que sa mère fût assez égoïste pour rire après la mort de son petit garçon! Il les détestait tous; il avait envie de pleurer sur lui-même, sur sa propre mort, d'avance. En même temps, il aurait voulu poser une foule de questions; mais il n'osait pas; il se souvenait du ton avec lequel sa mère lui avait imposé silence. — Enfin, il n'y tint plus; et, comme il se couchait, il demanda à Louisa, qui venait l'embrasser :

— Maman, est-ce qu'il couchait dans mon lit?

La pauvre femme tressaillit; et d'une voix qu'elle tâchait de rendre indifférente, elle demanda :

— Qui?

— Le petit garçon... qui est mort, dit Christophe, en baissant la voix.

Les mains de sa mère le serrèrent brusquement :

— Tais-toi, tais-toi, dit-elle.

Sa voix tremblait; Christophe, qui avait la tête appuyée contre sa poitrine, entendit son cœur qui battait. Il y eut un instant de silence; puis elle dit :

— Il ne faut plus jamais parler de cela, mon chéri... Dors tranquillement... Non, ce n'est pas son lit.

Elle l'embrassa; il crut sentir que sa joue était mouillée, il aurait voulu en être sûr. Il était un peu soulagé : elle avait donc du chagrin! Pourtant il en douta de nouveau, l'instant d'après, quand il l'entendit

dans la chambre à côté parler d'une voix tranquille, sa voix de tous les jours. Qu'est-ce qui était vrai, de maintenant ou de tout à l'heure ? — Il se tourna longtemps dans son lit, sans trouver la réponse. Il aurait voulu que sa mère eût de la peine : non que cela ne lui en fît aussi de penser qu'elle était triste ; mais cela lui aurait fait, malgré tout, tant de bien ! Il se serait senti moins seul. — Il s'endormit, et, le lendemain, n'y pensa plus.

Quelques semaines après, un des gamins avec qui il jouait dans la rue, ne vint pas à l'heure habituelle. Un du groupe dit qu'il était malade ; et l'on s'accoutuma à ne plus le voir aux jeux : on avait l'explication, c'était tout simple. — Un soir, Christophe était couché ; il était de bonne heure ; et, du réduit où était son lit, il voyait la lumière dans la chambre de ses parents. On frappa à la porte. Une voisine vint causer. Il écoutait distraitement, se contant une histoire suivant son habitude ; les mots de la conversation ne lui arrivaient pas tous. Brusquement, il entendit la voisine qui disait qu' « il était mort ». Tout son sang s'arrêta ; car il avait compris de qui il s'agissait. Il écouta, retenant son souffle. Ses parents s'exclamaient. La voix bruyante de Melchior cria :

— Christophe, entends-tu ? Le pauvre Fritz est mort.

Christophe fit un effort, et répondit d'un ton tranquille :

— Oui, papa.

Il avait la poitrine serrée comme dans un étau.

Melchior revint à la charge :

— Oui, papa ! Voilà tout ce que tu trouves à dire ? Cela ne te fait pas de peine ?

Louisa, qui comprenait l'enfant, fit :

— Chut ! laisse-le dormir !

Et l'on parla plus bas. Mais Christophe, l'oreille tendue, épiait tous les détails : la maladie, une fièvre typhoïde, les bains froids, le délire, la douleur des parents. Il ne pouvait plus respirer ; une sorte de boule l'étouffait, lui montait dans le cou ; il frissonnait ; toutes ces horribles choses se gravaient dans sa tête. Surtout il retint que le mal était contagieux, c'est-à-dire qu'il pourrait mourir aussi de la même façon ; et l'épouvante le glaçait ; car il se rappelait qu'il avait donné la main à Fritz, la dernière fois qu'il l'avait vu, et que dans la journée même, il avait passé devant sa maison. — Cependant, il ne faisait aucun bruit, pour ne pas être obligé de parler ; et quand son père lui demanda, après le départ de la voisine : « Christophe, dors-tu ? », il ne répondit pas. Il entendit Melchior qui disait à Louisa :

— Cet enfant n'a pas de cœur.

Louisa ne répliqua rien ; mais un moment après, elle vint doucement soulever le rideau, et regarda le petit lit. Christophe n'eut que le temps de fermer les yeux, et d'imiter le souffle régulier qu'il entendait à ses frères quand ils dormaient. Louisa s'éloigna sur la pointe des pieds. Et pourtant, qu'il eût voulu la retenir ! qu'il eût voulu lui dire combien il avait peur, lui demander de le sauver, de le rassurer au moins ! Mais il craignait qu'on se moquât de lui, qu'on le traitât de lâche ; et puis, il savait trop déjà que tout ce qu'on pourrait dire ne servirait à rien. Et pendant des heures, il resta plein d'angoisse, croyant sentir le mal qui se glissait en lui, des douleurs dans la tête, une gêne au cœur, et pensant,

terrifié : « C'est fini, je suis malade, je vais mourir, je vais mourir !... » Une fois, il se dressa dans son lit, appela sa mère à voix basse ; mais ils dormaient, et il n'osa les réveiller.

Depuis ce temps, son enfance fut empoisonnée par l'idée de la mort. Ses nerfs le livraient à toutes sortes de petits maux sans cause, des oppressions, des élancements, des étouffements soudains. Son imagination s'affolait devant ces douleurs, et croyait voir en chacune d'elles la bête meurtrière qui lui prendrait sa vie. Que de fois il souffrit l'agonie, à quelques pas de sa mère, assise tout auprès de lui, sans qu'elle en devinât rien ! Car, dans sa lâcheté, il avait le courage de renfermer en lui ses terreurs, par un bizarre mélange de sentiments : la fierté de ne pas recourir aux autres, la honte d'avoir peur, les scrupules d'une affection qui ne veut pas inquiéter. Mais il pensait sans cesse : « Cette fois je suis malade, je suis gravement malade. C'est une angine qui commence... » Il avait retenu ce nom d'angine au hasard... « Mon Dieu ! pas cette fois ! »

Il avait des idées religieuses ; il croyait volontiers ce que lui disait sa mère, que l'âme après la mort montait devant le Seigneur, et que si elle était pieuse, elle entrait dans le jardin du paradis. Mais il était beaucoup plus effrayé qu'attiré par ce voyage. Il n'enviait pas du tout les enfants que Dieu, par récompense, à ce que disait sa mère, enlevait au milieu de leur sommeil et rappelait à lui, sans les avoir fait souffrir. Il tremblait, au moment de s'endormir, que Dieu n'eût cette fantaisie à son égard. Ce devait être terrible de se sentir soudain détaché de la tiédeur du lit et entraîné dans le vide, mis en présence de Dieu. Il se figurait

Dieu comme un soleil énorme, qui parlait avec une voix de tonnerre : quel mal cela devait faire ! cela brûlait les yeux, les oreilles, l'âme entière ! Puis, Dieu pouvait punir : on ne savait jamais... — D'ailleurs cela n'empêchait pas toutes les autres horreurs, qu'il ne connaissait pas bien, mais qu'il avait pu deviner par les conversations : le corps dans une boîte, tout seul au fond d'un trou, perdu au milieu de la foule de ces dégoûtants cimetières, où on l'emmenait prier... Dieu ! Dieu ! quelle tristesse !...

Et pourtant ce n'était pas gai de vivre, d'avoir faim, de voir le père ivrogne, d'être brutalisé, de souffrir de tant de façons, des méchancetés des autres enfants, de la pitié insultante des grands, et de n'être compris par personne, même pas par sa mère. Tout le monde vous humilie, personne ne vous aime, on est tout seul, tout seul, et l'on compte si peu ! — Oui; mais c'était cela même qui lui donnait envie de vivre. Il sentait en lui une force bouillonnante de colère. Chose étrange que cette force ! Elle ne pouvait rien encore; elle était comme lointaine et bâillonnée, emmaillotée, paralysée; il n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait, de ce qu'elle serait plus tard. Mais elle était en lui : il en était sûr, il la sentait s'agiter et gronder. Demain, demain, comme elle prendrait sa revanche ! Il avait le désir enragé de vivre, pour se venger de tout le mal, de toutes les injustices, pour punir les méchants, pour faire de grandes choses. « Oh! que je vive seulement... » — il réfléchissait un peu — « ... seulement jusqu'à dix-huit ans ! » — D'autres fois, il allait jusqu'à vingt et un. C'était l'extrême limite. Il croyait que cela lui suffirait pour dominer le monde. Il pensait à ces héros qui lui

étaient chers, à Napoléon, à cet autre plus lointain, mais qu'il aimait le mieux, à Alexandre le Grand. Sûrement il serait comme eux, si seulement il vivait encore douze ans,... dix ans. Il ne songeait pas à plaindre ceux qui mouraient à trente ans. Ceux-là étaient des vieux ; ils avaient joui de la vie : c'était leur faute, si elle était manquée. Mais mourir maintenant, quel désespoir ! C'est trop malheureux de disparaître tout petit, et de rester pour toujours, dans la pensée des gens, un petit garçon à qui chacun se croit le droit de faire des reproches ! Il en pleurait de rage, comme s'il était déjà mort.

Cette angoisse de la mort tortura des années de son enfance, — seulement corrigée par le dégoût de la vie, la tristesse de sa vie.

C'est au milieu des lourdes ténèbres de cette vie, dans la nuit étouffante qui semblait s'épaissir d'heure en heure autour de lui, que commença de briller, comme une étoile perdue dans les sombres espaces, la lumière qui devait illuminer sa vie : la divine musique...

Grand-père venait de donner à ses enfants un vieux piano, dont un de ses clients l'avait prié de le débarrasser, et que sa patiente ingéniosité avait remis à peu près en état. Le cadeau n'avait pas été très bien accueilli. Louisa trouvait que la chambre était déjà bien assez petite, sans l'encombrer encore ; et Melchior dit que papa Jean-Michel ne s'était pas ruiné : c'était du bois à brûler. Seul, le petit Christophe fut joyeux du nouveau venu, sans bien savoir pourquoi. Il lui semblait que c'était une boîte magique, pleine d'histoires merveilleuses, comme dans ce livre de contes, — un volume des Mille et une Nuits, — dont grand-père lui lisait de temps en temps quelques pages, qui les enchantaient tous deux. Il avait entendu, le premier jour, son père, pour essayer les notes, en faire sortir une petite pluie d'arpèges, pareille à celle qu'un souffle de vent tiède fait tomber, après une averse, des branches mouillées d'un bois. Il avait battu des mains, et crié : « Encore ! » ; mais Melchior, dédaigneusement, ferma le piano, disant qu'il ne valait rien. Christophe n'insista plus ; mais depuis, il rôdait sans cesse autour de

l'instrument ; et, dès qu'on avait le dos tourné, il soulevait le couvercle, et poussait doucement une touche, comme il eût remué du doigt la carapace verte de quelque gros insecte : il voulait faire sortir la bête enfermée là. Quelquefois, dans sa hâte, il frappait un peu trop fort ; et sa mère lui criait : « Ne te tiendras-tu pas tranquille ? Ne touche pas à tout ! » ; ou bien, il se pinçait cruellement, en refermant la boîte ; et il faisait de piteuses grimaces, en suçant son doigt meurtri...

Maintenant, sa plus grande joie est quand sa mère doit passer la journée en service, ou faire une course en ville. Il écoute ses pas descendre dans l'escalier : les voilà dans la rue ; ils s'éloignent. Il est seul. Il ouvre le piano, il approche une chaise, il se juche dessus ; ses épaules arrivent à hauteur du clavier : c'est assez pour ce qu'il veut. Pourquoi attend-il d'être seul ? Personne ne l'empêcherait de jouer, pourvu qu'il ne fasse pas trop de bruit. Mais il a honte devant les autres, il n'ose pas. Et puis, on cause, on se remue ; cela gâte le plaisir. C'est tellement plus beau, quand on est seul ! — Christophe retient son souffle, pour que ce soit plus silencieux encore, et aussi parce qu'il est un peu ému, comme s'il allait tirer un coup de canon. Le cœur lui bat, en appuyant le doigt sur la touche ; quelquefois, il le relève, après l'avoir enfoncé à moitié, pour le poser sur une autre. Sait-on ce qui va sortir de celle-ci, plutôt que de celle-là ? — Tout à coup, le son monte ; il y en a de profonds, il y en a d'aigus ; il y en a qui tintent, il y en a d'autres qui grondent. L'enfant les écoute longuement, un à un, diminuer et s'éteindre ; ils se balancent comme les cloches, quand on est dans les champs, et que le vent les apporte et les éloigne tour à tour ; puis, quand on

prête l'oreille, on entend dans le lointain d'autres voix différentes, qui se mêlent et tournent, comme des vols d'insectes ; elles ont l'air de vous appeler, de vous attirer au loin... loin... de plus en plus loin, dans des retraites mystérieuses, où elles plongent et s'enfoncent... Les voilà disparues !... Non ! elles murmurent encore... Un petit battement d'ailes... — Que tout cela est étrange ! Ce sont comme des esprits. Qu'ils obéissent ainsi, qu'ils soient tenus captifs dans cette vieille caisse, voilà qui ne s'explique point !

Mais le plus beau de tout, c'est quand on met deux doigts sur deux touches à la fois. Jamais on ne sait au juste ce qui va se passer. Quelquefois, les deux esprits sont ennemis ; ils s'irritent, ils se frappent, ils se haïssent, ils bourdonnent d'un air vexé ; leur voix s'enfle ; elle crie, tantôt avec colère, tantôt avec douleur. Christophe adore cela : on dirait des monstres enchaînés, qui mordent leurs liens, qui heurtent les parois de leur prison ; il semble qu'ils vont les rompre, et faire irruption au dehors, comme ceux dont parle le livre de contes, les génies emprisonnés dans des coffrets arabes sous le sceau de Salomon. — D'autres vous flattent ; ils tâchent de vous enjôler ; mais on sent qu'ils ne demandent qu'à mordre, et qu'ils ont la fièvre. Christophe ne sait pas ce qu'ils veulent ; mais ils l'attirent, et le troublent ; ils le font presque rougir. — Et d'autres fois encore, il y a des notes qui s'aiment ; les sons s'enlacent, comme on fait avec les bras, quand on se baise ; ils sont gracieux et doux. Ce sont les bons esprits ; ils ont des figures souriantes et sans rides ; ils aiment le petit Christophe, et le petit Christophe les aime ; il a les larmes aux yeux de les entendre, et il ne se lasse

pas de les rappeler. Ils sont ses amis, ses chers et tendres amis...

Ainsi l'enfant se promène dans la forêt des sons, et il sent autour de lui des milliers de forces inconnues, qui le guettent et l'appellent, pour le caresser, ou pour le dévorer...

Un jour, Melchior le surprit ainsi. Il le fit tressauter de peur avec sa grosse voix. Christophe, se croyant en faute, porta précipitamment ses mains à ses oreilles, pour les préserver des redoutables claques. Mais Melchior ne grondait pas, par extraordinaire ; il était de bonne humeur, il riait.

— Cela t'intéresse donc, gamin ? demanda-t-il, en lui tapant amicalement la tête. Veux-tu que je t'apprenne à jouer ?

S'il le voulait !... Il murmura que oui, ravi. Ils s'assirent tous deux devant le piano, Christophe juché, cette fois, sur une pile de gros livres ; et, très attentif, il prit sa première leçon. Il apprit d'abord que ces esprits bourdonnants avaient de singuliers noms, des noms à la chinoise, d'une seule syllabe, ou même d'une seule lettre. Il en fut étonné, il les imaginait autres : de beaux noms caressants, comme les princesses des contes de fées. Il n'aimait pas la familiarité avec laquelle son père en parlait. Du reste, quand Melchior les évoquait, ce n'étaient plus les mêmes êtres ; ils prenaient un air indifférent, en se déroulant sous ses doigts. Cependant Christophe fut content d'apprendre les rapports qu'il y avait entre eux, leur hiérarchie, ces gammes qui ressemblent à un roi, commandant une armée, ou à une troupe de nègres attachés à la file. Il vit avec étonnement que chaque soldat, ou chaque

nègre, pouvait devenir à son tour monarque, ou tête de colonne d'une troupe semblable, et même qu'on pouvait en dérouler des bataillons entiers du haut en bas du clavier. Il s'amusait à tenir le fil qui les faisait marcher. Mais tout cela était devenu plus puéril que ce qu'il voyait d'abord : il ne retrouvait plus sa forêt enchantée. Pourtant il s'appliquait ; car ce n'était pas ennuyeux, et il était surpris de la patience de son père. Melchior ne se lassait point ; il lui faisait recommencer la même chose dix fois. Christophe ne s'expliquait pas qu'il se donnât tant de peine : son père l'aimait donc ? Qu'il était bon ! L'enfant travaillait, le cœur plein de reconnaissance.

Il eût été moins docile, s'il avait su ce qui se passait dans la tête de son maître.

A partir de ce jour, Melchior l'emmena chez un voisin, où l'on avait organisé, trois fois par semaine, des séances de musique de chambre. Melchior tenait le premier violon, Jean-Michel le violoncelle. Les deux autres étaient un employé de banque, et le vieil horloger de la Schillerstrasse. De temps en temps, le pharmacien venait se joindre à eux et apportait sa flûte. On arrivait à cinq heures, et on restait jusqu'à neuf. Entre chaque morceau, on absorbait de la bière. Des voisins entraient et sortaient, écoutaient sans mot dire, debout contre le mur, hochaient la tête, remuaient le pied en mesure, et remplissaient la chambre de nuages de tabac. Les pages succédaient aux pages, les morceaux aux morceaux, sans que rien pût lasser la patience des exécutants. Ils ne parlaient pas, contractés d'attention, le front plissé, poussant de loin en loin un grognement de plaisir, parfaitement incapables d'ailleurs non seulement d'exprimer la beauté d'un morceau, mais même de la sentir. Ils ne jouaient ni très juste ni très en mesure ; mais ils ne déraillaient jamais, et suivaient fidèlement les nuances qui étaient marquées. Ils avaient cette facilité musicale, qui se contente à peu de frais, cette perfection dans la médiocrité, qui abonde dans la race, qu'on dit la plus musicienne du monde. Ils en avaient aussi la voracité de goût, peu difficile sur la qualité des aliments, pourvu que la quantité y soit, ce robuste appétit, pour qui toute musique est bonne, d'autant plus qu'elle est plus substantielle, — et qui ne fait

pas de différence entre Brahms et Beethoven, ou, dans l'œuvre d'un même maître, entre un concerto creux et une sonate émouvante, parce qu'ils sont de la même pâte.

Christophe se tenait à l'écart, dans un coin qui lui appartenait, derrière le piano. Nul ne pouvait l'y déranger; car il fallait, pour y entrer, qu'il marchât à quatre pattes. Il y faisait à moitié nuit; et l'enfant avait juste la place de s'y tenir, couché sur le plancher, en se recroquevillant. La fumée du tabac lui entrait dans les yeux et la gorge; et aussi, la poussière: il y en avait de gros flocons, comme des toisons de brebis; mais il n'y prenait pas garde, et écoutait gravement, assis sur ses jambes, à la turque, et élargissant les trous dans la toile du piano avec ses petits doigts sales. Il n'aimait pas tout ce qu'on jouait; mais rien de ce qu'on jouait ne l'ennuyait, et il ne cherchait jamais à formuler ses opinions; car il croyait qu'il était trop petit, et qu'il n'y connaissait rien. Seulement, la musique tantôt l'endormait, tantôt le réveillait; en aucun cas, elle n'était désagréable. Sans qu'il le sût, c'était presque toujours la bonne musique qui l'excitait. Sûr de n'être point vu, il faisait des grimaces avec toute sa figure; il fronçait le nez, il serrait les dents, ou il tendait la langue, il faisait des yeux colères ou langoureux, il remuait bras et jambes d'un air de défi et de vaillance, il avait envie de marcher, de frapper, de réduire le monde en poudre. Il se démenait si bien, qu'à la fin une tête se penchait au-dessus du piano, et lui criait: « Eh bien, gamin, est-ce que tu es fou? Veux-tu laisser ce piano? Veux-tu ôter ta main? Je vais te tirer les oreilles! » — ce qui le rendait tout

penaud et furieux. Pourquoi venait-on lui troubler son plaisir? Il ne faisait pas de mal. Il fallait qu'on le persécutât toujours! Son père faisait chorus. On lui reprochait de faire du bruit, de ne pas aimer la musique. Il finissait par le croire. — On eût bien étonné les honnêtes fonctionnaires, occupés à moudre des concertos, si on leur avait dit que le seul de la société qui sentît vraiment la musique, était ce petit garçon.

Si l'on voulait qu'il se tînt tranquille, pourquoi lui jouait-on des airs qui font marcher? Il y avait dans ces pages des chevaux emportés, des épées, les cris de la guerre, l'orgueil du triomphe; et l'on aurait voulu qu'il restât, ainsi qu'eux, à branler la tête et à marquer la mesure avec son pied! On n'avait qu'à lui jouer des rêveries placides, ou de ces pages bavardes, qui parlent pour ne rien dire; il n'en manque pas en musique : ce morceau de Goldmark, par exemple, dont le vieil horloger disait tout à l'heure, avec un sourire ravi : « C'est joli. Il n'y a pas d'aspérités. Tous les angles sont arrondis... » Le petit était bien tranquille alors. Il s'assoupissait. Il ne savait pas ce qu'on jouait; même, il finissait par ne plus l'entendre; mais il était heureux, ses membres s'engourdissaient, il rêvassait.

Ses rêves n'étaient pas des histoires suivies; ils n'avaient ni queue ni tête. A peine s'il voyait de temps en temps une image précise : sa mère faisant un gâteau, et enlevant avec un couteau la pâte restée entre ses doigts; — un rat d'eau qu'il avait aperçu la veille nageant dans le fleuve; — un fouet qu'il voulait faire avec une lanière de saule... Dieu sait pourquoi ces souvenirs lui revenaient à présent! — Mais le plus souvent, il ne voyait rien du tout; et pour-

tant, il sentait une infinité de choses. C'était comme s'il y avait une masse de choses très importantes, qu'on ne pouvait pas dire, ou qu'il était inutile de dire, parce qu'on les savait bien, et parce que cela était ainsi, depuis toujours. Il y en avait de tristes, de mortellement tristes; mais elles n'avaient rien de pénible, comme celles qu'on rencontre dans la vie; elles n'étaient pas laides et avilissantes, comme lorsque Christophe avait reçu des gifles de son père, ou qu'il songeait, le cœur malade de honte, à quelque humiliation : elles remplissaient l'esprit d'un calme mélancolique. Et il y en avait de lumineuses, qui répandaient des torrents de joie ; et Christophe pensait : « Oui, c'est *ainsi... ainsi* que je ferai plus tard. » Il ne savait pas du tout comment était *ainsi,* ni pourquoi il le disait ; mais il sentait qu'il fallait qu'il le dît, et que c'était clair comme le jour. Il entendait le bruit d'une mer, dont il était tout à fait proche, séparé seulement par une muraille de dunes. Christophe n'avait nulle idée de ce qu'était cette mer, et de ce qu'elle voulait de lui; mais il avait conscience qu'elle monterait par dessus les barrières, et qu'alors !... Alors, ce serait bien, il serait tout à fait heureux. Rien qu'à l'entendre là, tout près, à se bercer au bruit de sa grande voix, tous les petits chagrins et les humiliations s'apaisaient ; ils restaient toujours tristes, mais ils n'étaient plus honteux, ni blessants : tout semblait naturel, et presque plein de douceur.

Bien souvent, c'étaient de médiocres musiques, qui lui communiquaient cette ivresse. Ceux qui les avaient écrites étaient de pauvres hères, qui ne pensaient à rien, qu'à gagner de l'argent, ou à se faire illusion sur

le vide de leur vie, en assemblant des notes suivant les formules connues, — ou, pour être originaux, — à l'encontre des formules. Mais il y a dans les sons, même maniés par un sot, une telle puissance de vie, qu'ils peuvent déchaîner des orages dans une âme naïve. Peut-être même les rêves que suggèrent les sots sont-ils plus mystérieux et plus libres que ceux que souffle une impérieuse pensée, qui vous entraîne de force ; car le mouvement à vide et le creux bavardage ne dérangent pas l'esprit de sa propre contemplation...

Ainsi l'enfant restait, oublié, oubliant, dans le coin du piano, — jusqu'à ce que brusquement il sentît des fourmis lui monter dans les jambes. Et il se souvenait alors qu'il était un petit garçon, avec des ongles noirs, et qu'il frottait son nez contre le mur tout blanc, en tenant ses pieds entre ses mains.

Le jour où Melchior, entré sur la pointe des pieds, avait surpris l'enfant assis devant le clavier trop haut, il l'avait observé un instant ; et une illumination subite lui avait traversé l'esprit : « Un petit prodige !... Comment n'y avait-il pas pensé ?... Quelle fortune pour une famille !... Sans doute il avait cru que ce gamin ne serait qu'un petit rustre, comme sa mère. Mais il n'en coûtait rien d'essayer. Voilà qui serait une chance ! Il le promènerait en Allemagne, peut-être même au dehors. Ce serait une vie joyeuse, et noble avec cela. » — Melchior ne manquait jamais de chercher la noblesse cachée de tous ses actes ; et il était rare qu'il n'arrivât pas à la trouver, après quelque réflexion.

Fort de cette assurance, aussitôt après le souper, dès la dernière bouchée prise, il plaqua de nouveau l'enfant devant le piano, et lui fit répéter la leçon de la journée, jusqu'à ce que ses yeux se fermassent de fatigue. Puis, le lendemain, trois fois. Puis, le surlendemain. Et tous les jours, depuis. Christophe se lassa vite ; puis, il s'ennuya à mourir ; enfin, il n'y tint plus, et tenta de se révolter. Cela n'avait pas de sens, ce qu'on lui faisait faire ; il ne s'agissait que de courir le plus vite possible sur les touches, en escamotant le pouce, ou d'assouplir le quatrième doigt, qui restait gauchement collé entre ses deux voisins. Il en avait mal aux nerfs ; et cela n'avait rien de beau. Fini des résonances magiques, des monstres fascinants, de l'univers de songes pressenti un moment... Les gammes et les exercices se succé-

daient, secs, monotones, insipides, plus insipides que les conversations que l'on avait à table, et qui étaient toujours semblables, qui toujours roulaient sur les plats, et toujours sur les mêmes plats. L'enfant commença par écouter distraitement les leçons de son père. Semoncé rudement, il continua de mauvaise grâce. Les bourrades ne se firent pas attendre : il y opposa la plus méchante humeur. Ce qui y mit le comble, ce fut, un soir, d'entendre Melchior révéler ses projets, dans la chambre à côté. Ainsi, c'était pour l'exhiber comme un animal savant, qu'on l'ennuyait de cette façon, qu'on l'obligeait tout le jour à remuer des morceaux d'ivoire ! Il n'avait même plus le temps d'aller faire visite à son cher fleuve. Qu'est-ce qu'on avait donc à s'acharner contre lui ? — Il était indigné, blessé dans son orgueil et dans sa liberté. Il décida qu'il ne jouerait plus de musique, ou le plus mal possible, qu'il découragerait son père. Ce serait un peu dur ; mais il fallait sauver son indépendance, avant tout.

Dès la leçon suivante, il tenta d'exécuter son plan. Il s'appliqua consciencieusement à taper à côté des notes, et à rater tous ses traits. Melchior cria ; puis il hurla ; et les coups se mirent à pleuvoir. Il avait une forte règle. A chaque fausse note, il en frappait les doigts de l'enfant, en même temps qu'il lui vociférait à l'oreille, à le rendre sourd. Christophe grimaçait de douleur ; il se mordait les lèvres pour ne pas pleurer, et, stoïquement, il continuait à accrocher les notes de travers, rentrant sa tête dans ses épaules à chaque coup qu'il sentait venir. Mais le système était mauvais, et il ne tarda pas à s'en apercevoir. Melchior était aussi têtu que lui ; et il jura que, quand ils y passeraient

deux jours et deux nuits, il ne lui ferait grâce d'aucune note, avant qu'elle eût été exécutée correctement. Puis Christophe mettait trop de conscience à ne jouer jamais juste ; et Melchior commençait à soupçonner la ruse, en voyant à chaque trait la petite main retomber lourdement de côté, avec une mauvaise volonté évidente. Les coups de règle redoublèrent ; Christophe ne sentait plus ses doigts. Il pleurait piteusement, en silence, reniflant, ravalant ses sanglots et ses larmes. Il comprit qu'il n'avait rien à gagner à continuer ainsi, et qu'il lui fallait prendre un parti désespéré. Il s'arrêta, et, tremblant d'avance à l'idée de l'orage qu'il allait déchaîner, il dit courageusement :

— Papa, je ne veux plus jouer.

Melchior fut suffoqué.

— Quoi ! quoi !... cria-t-il.

Il lui secouait le bras à le briser. Christophe, tremblant de plus en plus, et levant le coude pour se garer des coups, continua :

— Je ne veux plus jouer. D'abord, parce que je ne veux pas être tapé. Et puis...

Il ne put achever. Une énorme gifle lui coupa la respiration. Melchior hurlait :

— Ah ! tu ne veux pas être tapé ? tu ne veux pas ?...

C'était une grêle de coups. Christophe braillait au travers de ses sanglots :

— Et puis... je n'aime pas la musique !... je n'aime pas la musique !...

Il se laissa glisser de son siège. Melchior l'y rassit brutalement, et il lui frappait les poignets contre le clavier. Il criait :

— Tu joueras !

Et Christophe criait :

— Non ! non ! Je ne jouerai pas !

Melchior dut y renoncer. Après l'avoir roué de coups, il le mit à la porte, lui disant qu'il n'aurait pas à manger de tout le jour, de tout le mois, qu'il n'eût joué tous ses exercices, sans en manquer un seul. Il le poussa dehors d'un coup de pied au derrière, et fit battre sur lui la porte.

Christophe se trouva dans l'escalier, le sale et obscur escalier, aux marches vermoulues. Un courant d'air venait par le carreau brisé d'une lucarne ; l'humidité suintait sur les murs. Christophe s'assit sur une des marches grasses ; son cœur sautait dans sa poitrine, de colère et d'émotion. Tout bas, il injuriait son père :

— Animal ! voilà ce que tu es ! Un animal... un grossier personnage... une brute ! oui, une brute !... Et je te hais, je te hais... oh ! je voudrais que tu fusses mort, que tu fusses mort !

Sa poitrine se gonflait. Il regardait désespérément l'escalier gluant, la toile d'araignée que le vent balançait au-dessus de la vitre cassée. Il se sentait seul, perdu dans son malheur. Il regarda le vide entre les barreaux de la rampe... S'il se jetait en bas ?... ou bien par la fenêtre ?... Oui, s'il se tuait pour les punir ? Quels remords ils auraient ! Il entendait le bruit de sa chute dans l'escalier. La porte d'en haut s'ouvrait précipitamment. Des voix angoissées criaient : « Il est tombé ! il est tombé ! » Les pas dégringolaient l'escalier. Son père, sa mère, se jetaient sur son corps en pleurant. Elle sanglotait : « C'est ta faute ! C'est toi qui l'as tué ! » Lui, agitait les bras, se jetait à genoux, se

frappait la tête contre la rampe, criant : « Je suis un misérable ! Je suis un misérable ! » — Ce spectacle adoucissait sa peine. Il était sur le point d'avoir pitié de ceux qui le pleuraient ; mais il pensait après, que c'était bien fait pour eux, et il savourait sa vengeance...

Quand il eut terminé son histoire, il se retrouva en haut de l'escalier, dans l'ombre ; il regarda encore une fois, en bas, et il n'eut plus du tout envie de s'y jeter. Même, il eut un petit frisson, et s'éloigna du bord, en pensant qu'il pourrait tomber. Alors il se sentit décidément prisonnier, comme un pauvre oiseau en cage, prisonnier pour toujours, sans aucune ressource que de se casser la tête et de se faire bien mal. Il pleura, il pleura ; et il se frottait les yeux avec ses petites mains sales, si bien qu'en un moment il fut tout barbouillé. Tout en pleurant, il continuait de regarder les choses qui l'entouraient ; et cela le distrayait. Il s'arrêta un instant de gémir, pour observer l'araignée, qui venait de bouger. Puis il recommença, mais avec moins de conviction. Il s'écoutait pleurer, et continuait son bourdonnement machinal, sans plus très bien savoir pourquoi il le faisait. Il se leva bientôt ; la fenêtre l'attirait. Il s'assit sur le rebord intérieur, prudemment retiré dans le fond, et surveillant du coin de l'œil l'araignée qui l'intéressait, mais qui le dégoûtait.

Le Rhin coulait en bas, au pied de la maison. De la fenêtre de l'escalier, on était suspendu au-dessus du fleuve comme dans un ciel mouvant. Christophe ne manquait jamais de le regarder longuement, quand il descendait les marches, en clopinant ; mais jamais il ne l'avait vu encore, comme aujourd'hui. Le chagrin

aiguise les sens ; il semble que tout se grave mieux dans les regards, après que les pleurs ont lavé les traces fanées des souvenirs. Le fleuve apparut à l'enfant comme un être, — un être inexplicable, mais combien plus puissant que tous ceux qu'il connaissait ! Christophe se pencha pour mieux voir ; il colla sa bouche et écrasa son nez sur la vitre. Où allait-*il?* Que voulait-*il? Il* avait l'air libre, sûr de son chemin... Rien ne pouvait *l'*arrêter. A quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit, pluie ou soleil au ciel, joie ou chagrin dans la maison, *il* continuait de passer ; et l'on sentait que tout cela *lui* était égal, qu'*il* n'avait jamais de peine, et qu'*il* jouissait de sa force. Quelle joie d'être comme *lui,* de courir à travers les prairies, les branches de saules, les petits cailloux brillants, le sable grésillant, et de ne se soucier de rien, de n'être gêné par rien, d'être libre !...

L'enfant regardait et écoutait avidement ; il lui semblait qu'il était emporté par le fleuve, qu'il passait avec lui... Quand il fermait les yeux, il voyait des couleurs : bleu, vert, jaune, rouge, et de grandes ombres qui courent, et des nappes de soleil... Les images se précisent. Voici une large plaine, des roseaux, des moissons ondulant sous la brise qui sent l'herbe fraîche et la menthe. Des fleurs de tous côtés, des bleuets, des pavots, des violettes. Que c'est beau ! Que l'air est délicieux ! Qu'il doit faire bon s'étendre dans l'herbe épaisse et douce !... Christophe se sent joyeux et un peu étourdi, comme lorsque son père lui a, les jours de fête, versé dans son grand verre, un doigt de vin du Rhin... — Le fleuve passe... Le pays a changé... Ce sont maintenant des arbres qui se penchent

sur l'eau; leurs feuilles dentelées, comme de petites mains, trempent, s'agitent et se retournent sous les flots. Un village, parmi les arbres, se mire dans le fleuve. On voit les cyprès et les croix du cimetière par dessus le mur blanc, que lèche le courant. — Puis ce sont des rochers, un défilé de montagnes, les vignes sur les pentes, un petit bois de sapins, et les *burgs* ruinés... — Et de nouveau, la plaine, les moissons, les oiseaux, le soleil...

La grande masse verte du fleuve continue de passer, une comme une seule pensée, sans vagues, presque sans plis, avec des moires luisantes et grasses. Christophe ne la voit plus; il a fermé tout à fait les yeux, pour mieux l'entendre. Ce grondement continu le remplit et lui donne le vertige; il est aspiré par ce rêve éternel et dominateur, qui va on ne sait où. Sur le fond tumultueux des flots, des rythmes précipités s'élancent avec une ardente allégresse. Et le long de ces rythmes, des musiques montent, comme une vigne qui grimpe le long d'un treillis : des arpèges de claviers argentins, des violons douloureux, des flûtes veloutées aux sons ronds... Les paysages ont disparu. Le fleuve a disparu. Il flotte une atmosphère étrange, tendre et crépusculaire. Christophe a le cœur tremblant d'émoi. Qu'est-ce donc qu'il voit maintenant? Oh! les charmantes figures!... — Une fillette aux boucles brunes l'appelle, langoureuse et moqueuse... Un visage pâlot de jeune garçon aux yeux bleus le regarde avec mélancolie... D'autres sourires, d'autres yeux, — des yeux curieux et provocants, dont le regard le fait rougir, — et des yeux affectueux et douloureux, comme un bon regard de chien, — et des yeux impérieux, et des yeux de souf-

france... Et cette figure de femme, blême, les cheveux noirs, et la bouche serrée, dont les yeux semblent manger la moitié du visage, et le fixent avec une violence qui fait mal... Et la plus chère de toutes, celle qui lui sourit avec ses clairs yeux gris, la bouche un peu ouverte, ses petites dents qui brillent... Ah! le beau sourire indulgent et aimant! il fond le cœur de tendresse! qu'il fait de bien, qu'on l'aime! Encore! Sourismoi encore! ne t'en va point! — hélas! il s'est évanoui!... Mais il laisse dans le cœur une douceur ineffable. Il n'y a plus rien de mal, il n'y a plus rien de triste, il n'y a plus rien... Rien, qu'un rêve léger, une musique sereine, qui flotte dans un rayon de soleil, comme les fils de la Vierge par les beaux jours d'été... — Qu'est-ce donc qui vient de passer? Quelles sont ces images qui pénètrent l'enfant d'un trouble triste et doux? Jamais il ne les avait vues encore; et pourtant il les connaissait : il les a reconnues. D'où viennent-elles? De quel gouffre obscur de l'Être? Est-ce de ce qui fut, *...ou de ce qui sera?...*

Maintenant, tout s'efface, toute forme s'est fondue. — Une dernière fois encore, à travers un voile de brume, apparaît, très loin, comme si l'on planait très haut, au-dessus de lui, le fleuve débordé, couvrant les champs, roulant auguste, lent, presque immobile. Et tout à fait au loin, comme une lueur d'acier au bord de l'horizon, une plaine liquide, une ligne de flots qui tremblent, — la Mer. Le fleuve court à elle. Elle semble courir à lui. Elle l'aspire. Il la veut. Il y va disparaître... — La musique tournoie, les beaux rythmes de danse se balancent, éperdus; tout est balayé dans leur tourbillon triomphal... L'âme libre

fend l'espace, comme le vol des hirondelles, ivres d'air, qui traversent le ciel avec des cris aigus... Joie ! joie ! Il n'y a plus rien !... O bonheur infini !...

Les heures avaient passé, le soir était venu, l'escalier était dans la nuit. Des gouttes de pluie faisaient sur la robe du fleuve des cercles, que le courant entraînait en dansant. Parfois une branche d'arbre, quelques écorces noires passaient sans bruit et s'en allaient. L'araignée meurtrière s'était retirée, repue, dans le coin le plus obscur. — Et le petit Christophe était toujours penché au bord du soupirail, avec sa figure pâle, barbouillée, rayonnante de bonheur. Il dormait.

VII.

III

e la faccia del sol nascere ombrata

Purg. XXX

Il avait fallu céder. Malgré l'obstination d'une résistance héroïque, les coups avaient eu raison de sa mauvaise volonté. Tous les matins, trois heures, et trois heures, tous les soirs, Christophe était placé devant l'instrument de torture. Crispé d'attention et d'ennui, de grosses larmes coulant le long de ses joues et de son nez, il remuait sur les touches blanches et noires ses petites mains rouges, souvent gourdes de froid, sous la menace de la règle qui s'abattait à chaque fausse note, et des vociférations de son maître, qui lui étaient plus odieuses encore que les coups. Il pensait qu'il haïssait la musique. Il s'appliquait pourtant avec un acharnement, que la peur de Melchior ne suffisait pas à expliquer. Certains mots du grand-père avaient fait impression sur lui. Le vieux, voyant pleurer son petit-fils, lui avait dit avec cette gravité dont il ne se départait pas avec l'enfant, qu'il valait bien la peine de souffrir un peu pour le plus bel art et le plus noble qui fût donné aux hommes, pour leur consolation et pour leur gloire. Et Christophe, qui était reconnaissant à son grand-père de ce qu'il lui parlait comme à un homme, avait été secrètement touché par cette naïve parole, qui s'accordait avec son stoïcisme enfantin et son orgueil naissant.

Mais, plus que tous les arguments, le souvenir profond de certaines émotions musicales l'attacha malgré lui, l'asservit, pour la vie, à cet art détesté, contre qui il tentait en vain de se révolter.

Il y avait dans la ville, comme c'est l'habitude en Allemagne, un théâtre qui jouait l'opéra, l'opéra-comique, l'opérette, le drame, la comédie, le vaudeville, et tout ce qui pouvait se jouer, de tous les genres et de tous les styles. Les représentations avaient lieu trois fois par semaine, de six à neuf heures du soir. Le vieux Jean-Michel n'en manquait pas une, et témoignait à toutes un intérêt égal. Il emmena une fois avec lui son petit-fils. Plusieurs jours à l'avance, il lui avait raconté longuement le sujet de la pièce. Christophe n'y avait rien compris ; mais il avait retenu qu'il y aurait des choses terribles ; et, tout en brûlant du désir de les voir, il en avait grand peur, sans oser se l'avouer. Il savait qu'il y aurait un orage, et il craignait d'être foudroyé. Il savait qu'il y aurait une bataille, et il n'était pas sûr de ne pas être tué. La veille, dans son lit, il en avait une véritable angoisse ; et le jour de la représentation, il souhaitait presque que grand-père fût empêché de venir. Mais l'heure approchant et grand-père ne venant pas, il commençait à se désoler, et regardait à tout instant à la fenêtre. Enfin le vieux parut, et ils partirent ensemble. Le cœur lui sautait dans la poitrine ; il avait la langue sèche, il ne pouvait articuler une syllabe.

Ils arrivèrent à cet édifice mystérieux, dont il était souvent question dans les entretiens de la maison. A la porte, Jean-Michel rencontra des gens de connaissance; et le petit, qui lui serrait la main très fort, tant il avait peur de le perdre, ne comprenait pas comment ils pouvaient causer tranquillement et rire, en cet instant.

Grand-père s'installa à sa place habituelle, au pre-

mier rang, derrière l'orchestre. Il s'appuyait sur la balustrade, et commençait aussitôt avec la contrebasse une interminable conversation. Il se trouvait là dans son milieu ; là, on l'écoutait parler, à cause de son autorité musicale ; et il en profitait : on peut même dire qu'il en abusait. Christophe était incapable de rien entendre. Il était écrasé par l'attente du spectacle, par l'aspect de la salle qui lui paraissait magnifique, par l'affluence du public, qui l'intimidait horriblement. Il n'osait tourner la tête, croyant que tous les regards étaient fixés sur lui. Il serrait convulsivement entre ses genoux sa petite casquette ; et il fixait le rideau magique avec des yeux ronds.

Enfin on frappa les trois coups. Grand-père se moucha, tira de sa poche le *libretto,* qu'il ne manquait jamais de suivre scrupuleusement, au point de négliger parfois ce qui se passait sur la scène ; et l'orchestre commença de jouer. Dès les premiers accords, Christophe se sentit tranquillisé. Dans ce monde des sons, il était comme chez lui ; et, à partir de ce moment, quelque extravagant que fût le spectacle, tout lui parut naturel. — Le rideau s'était levé, découvrant des arbres en carton, et des êtres qui n'étaient pas beaucoup plus réels. Le petit regardait, béant d'admiration ; mais il n'était pas surpris. Cependant, la pièce se passait dans un Orient de fantaisie, dont il ne pouvait avoir aucune idée. Le poème était un tissu d'inepties, où il était impossible de se reconnaître. Christophe n'y voyait goutte ; il confondait tout, prenait un personnage pour un autre, tirait son grand-père par la manche, pour lui poser des questions saugrenues, qui prouvaient qu'il n'avait rien compris. Et non seulement il

ne s'ennuyait pas, mais il était passionnément intéressé. Sur l'imbécile *libretto*, il bâtissait un roman de son invention, qui n'avait aucun rapport avec ce que l'on jouait ; à tout instant, les événements le démentaient, et il fallait le remanier ; mais cela ne troublait pas l'enfant. Il avait fait son choix parmi les êtres qui évoluaient sur la scène, avec des cris variés ; et il suivait, palpitant, les destinées de ceux à qui il avait accordé ses sympathies. Surtout, il était troublé par une belle personne, entre deux âges, qui avait de longs cheveux blond ardent, des yeux d'une largeur exagérée, et qui marchait pieds nus. Les invraisemblances monstrueuses de la mise en scène ne le choquaient point. Ses yeux aigus d'enfant ne remarquaient pas la laideur grotesque des acteurs, énormes et charnus, les choristes difformes de toutes les dimensions, alignés sur deux rangs, la niaiserie des gestes, les faces congestionnées par les hurlements, les perruques touffues, les hauts talons du ténor, et le fard de sa belle amie, au visage tatoué de coups de crayon multicolores. Il était dans l'état d'un amoureux, à qui sa passion ne permet plus de voir l'objet aimé, comme il est. Le merveilleux pouvoir d'illusion, qui est le propre des enfants, arrêtait au passage toutes les sensations déplaisantes, et les transformait à mesure.

La musique surtout opérait ces miracles. Elle baignait les objets d'une atmosphère vaporeuse, où tout devenait beau, noble et désirable. Elle communiquait à l'âme un besoin éperdu d'aimer ; et, en même temps, elle lui offrait de toutes parts des fantômes d'amour, pour remplir le vide qu'elle-même avait creusé. Le petit Christophe était éperdu d'émotion. Il y avait des

mots, des gestes, des phrases musicales, qui le mettaient mal à l'aise ; il n'osait plus lever les yeux, il ne savait pas si c'était mal ou bien, il rougissait et pâlissait tour à tour ; il en avait, par moments, des gouttes de sueur au front ; et il tremblait que tous les gens qui étaient là s'aperçussent de son trouble. Quand arrivèrent les catastrophes inévitables, qui fondent sur les amants, au quatrième acte des opéras, afin de fournir au ténor et à la prima-donna l'occasion de faire valoir leurs cris les plus aigus, l'enfant crut qu'il allait étouffer ; il avait la gorge douloureuse, comme quand il avait pris froid ; il se serrait le cou avec ses mains, il ne pouvait plus avaler sa salive ; il était gonflé de larmes ; il avait les mains et les pieds glacés. Heureusement que grand-père n'était pas beaucoup moins ému. Il jouissait du théâtre avec une naïveté d'enfant. Aux passages dramatiques, il toussotait d'un air indifférent, pour cacher son trouble ; mais Christophe le voyait bien ; et cela lui faisait plaisir. Il faisait horriblement chaud : Christophe tombait de sommeil, et il avait très mal où il était assis. Mais il pensait uniquement : « Y en a-t-il encore pour longtemps ? Pourvu que ce ne soit pas fini ! » — Et brusquement, tout fut fini, sans qu'il comprît pourquoi. Le rideau tomba, tout le monde se leva, l'enchantement était rompu.

Ils revinrent dans la nuit, les deux enfants ensemble, le vieux, et le petit. Quelle belle nuit ! Quel calme clair de lune ! Ils se taisaient tous deux, ruminant leurs souvenirs. Enfin, le vieux lui dit :

— Es-tu content, petit ?

Christophe ne pouvait pas répondre ; il était encore tout intimidé par son émotion ; et il ne voulait pas

parler, pour ne pas briser le charme; il dut faire un effort, pour murmurer tout bas, avec un gros soupir :

— Oh! oui!

Le vieux sourit. Après un temps, il reprit :

— Vois-tu quelle chose admirable est le métier de musicien? Créer de tels êtres, ces spectacles merveilleux, y a-t-il rien de plus glorieux? C'est être Dieu sur terre!

Le petit fut saisi. Quoi! c'était un homme qui avait créé tout cela! Il n'y avait pas songé. Il lui semblait presque que cela s'était fait tout seul, que c'était l'œuvre de la nature. Un homme, un musicien, comme il serait un jour! Oh! être cela un jour, un seul jour! Et puis après... après, tout ce qu'on voudra! mourir, s'il faut! Il demanda :

— Qui est-ce, grand-père, celui qui a fait cela ?

Grand-père lui parla de François-Marie Hassler, un jeune artiste allemand, qui habitait Berlin, et qu'il avait connu jadis. Christophe écoutait, tout oreilles. Brusquement, il dit :

— Et toi, grand-père?

Le vieux eut un tressaillement.

— Quoi? demanda-t-il.

— Est-ce que tu en as fait, toi aussi, de ces choses ?

— Certainement, fit le vieux d'une voix fâchée. Il se tut; et, après quelques pas, il soupira profondément. C'était une des douleurs de sa vie. Il avait toujours désiré écrire pour le théâtre; et l'inspiration l'avait toujours trahi. Il avait bien dans ses cartons un ou deux actes de sa façon; mais il conservait si peu d'illusion sur leur valeur, qu'il n'avait jamais osé les soumettre au jugement de personne.

Ils ne se dirent plus un mot, jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés. Ils ne dormirent ni l'un ni l'autre. Le vieux avait de la peine. Il avait pris sa Bible pour se consoler. — Christophe repassait dans son lit tous les événements de la soirée; il se rappelait les moindres détails, et la fille aux pieds nus lui réapparaissait. Quand il allait s'assoupir, une phrase de musique résonnait à son oreille, aussi distinctement que si l'orchestre était là; il tressautait de tout son corps; il se soulevait sur son oreiller, la tête ivre de musique, et il pensait : « Un jour, j'en écrirai aussi, moi. Oh! est-ce que je pourrai jamais? »

A partir de ce moment, il n'eut plus qu'un désir : retourner au théâtre; et il se remit au travail avec d'autant plus d'ardeur, qu'on lui fit du théâtre la récompense de son travail. Il ne songeait plus qu'à cela : pendant la moitié de la semaine, il pensait au spectacle passé; et il pensait au spectacle prochain, pendant l'autre moitié. Il tremblait de tomber malade pour la représentation; et sa crainte lui faisait éprouver souvent les symptômes de trois ou quatre maladies. Le jour venu, il ne dînait pas, il s'agitait comme une âme en peine, il allait regarder cinquante fois l'horloge, il croyait que le soir n'arriverait jamais; enfin, n'y tenant plus, il partait de la maison une heure avant l'ouverture des bureaux, de peur de ne pas trouver de place; et, comme il était le premier dans la salle déserte, il commençait à s'inquiéter. Son grand-père lui avait raconté que deux ou trois fois le public n'étant pas assez nombreux, les comédiens avaient préféré ne pas jouer, et rendre le prix des places. Il guettait les arrivants, il les comptait, il pensait :

« Vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq... oh! ce n'est pas assez... jamais ce ne sera assez! » et quand il voyait entrer au balcon ou à l'orchestre quelque personnage d'importance, il avait le cœur plus léger; il se disait : « Celui-là, ils n'oseront pas le renvoyer. Sûrement, ils joueront pour lui. » — Mais il n'était pas convaincu; il ne commençait à se rassurer, que quand les musiciens s'installaient. Encore craignait-il jusqu'au dernier moment que le rideau se levât, et que l'on annonçât, comme l'on fit un soir, un changement de spectacle. Il regardait avec ses petits yeux de lynx sur le pupitre de la contrebasse, pour voir si le titre inscrit sur son cahier était celui de la pièce attendue. Et quand il avait bien vu, deux minutes après, il regardait de nouveau pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. — Le chef d'orchestre n'était pas encore là. Sûrement il était malade. — On s'agitait derrière le rideau, on entendait un bruit de voix et de pas précipités. C'était un accident, un malheur imprévu? — Le silence se rétablissait. Le chef d'orchestre était à son poste. Tout semblait enfin prêt... On ne commençait pas! Mais que se passait-il donc? — Il bouillait d'impatience. — Enfin, le signal retentissait. Il avait des battements de cœur. L'orchestre préludait; et, pendant quelques heures, Christophe nageait dans une félicité, que troublait seulement l'idée qu'elle finirait tout à l'heure.

A quelque temps de là, un événement musical vint surexciter encore plus les pensées de Christophe. François-Marie Hassler, l'auteur du premier opéra qui l'avait si profondément bouleversé, allait venir. Il devait diriger un concert de ses œuvres. La ville fut en émoi. Le jeune maître était violemment discuté en Allemagne; et pendant quinze jours, il ne fut question que de lui dans toutes les conversations. Ce fut bien autre chose, quand il fut arrivé. Les amis de Melchior, et ceux du vieux Jean-Michel venaient constamment aux nouvelles; et ils en apportaient d'extravagantes sur les habitudes du musicien et ses excentricités. L'enfant suivait ces récits avec une attention passionnée. L'idée que le grand homme était là, dans sa ville, qu'il respirait le même air que lui, qu'il foulait les mêmes pavés, le jetait dans un état d'exaltation muette. Il ne vivait plus que dans l'espérance de le voir.

Hassler était descendu au palais, où le grand-duc lui avait offert l'hospitalité. Il ne sortait guère que pour aller au théâtre diriger les répétitions, où Christophe n'était pas admis; et comme il était fort indolent, il allait et revenait toujours dans la voiture du prince. Christophe avait donc fort peu d'occasions de le contempler; et il ne réussit qu'une fois à apercevoir au passage, au fond de la voiture, son manteau de fourrure, bien qu'il perdît des heures à l'attendre dans la rue, donnant de forts coups de pied et de poing à droite, à gauche, devant et derrière, pour conquérir et maintenir sa place au premier rang des badauds. Il se

consolait, en passant la moitié de ses journées à guetter les fenêtres du palais, qu'on lui avait désignées comme étant celles du maître. Le plus souvent, il ne voyait que les volets; car Hassler se levait tard, et les fenêtres restaient fermées presque toute la matinée. C'est ce qui avait fait dire aux gens bien informés que Hassler ne pouvait supporter le jour, et qu'il vivait dans une nuit perpétuelle.

Enfin Christophe fut admis à approcher son héros. — C'était le jour du concert. Toute la ville était là. Le grand-duc et sa cour occupaient la grande loge princière, surmontée d'une couronne, que tenaient dans les airs, avec des ronds de jambes, deux chérubins joufflus. Le théâtre avait un aspect de gala. La scène était ornée de branches de chêne et de lauriers fleuris. Tous les musiciens de quelque valeur s'étaient fait honneur de tenir leur partie dans l'orchestre. Melchior était à son poste, et Jean-Michel dirigeait les chœurs.

Lorsque Hassler parut, une acclamation monta de toutes parts, et les dames se levaient afin de mieux le voir. Christophe le dévorait des yeux. Hassler avait une figure jeune et fine, mais déjà un peu bouffie et fatiguée; les tempes étaient dégarnies; une calvitie précoce se montrait au sommet du crâne, parmi les cheveux blonds qui frisaient. Ses yeux bleus étaient d'un regard vague. Il avait une petite moustache blonde, et une bouche expressive, qui restait rarement en repos, contractée par mille mouvements imperceptibles. Il était grand, et se tenait mal, non par gêne, mais par fatigue ou par ennui. Il dirigeait avec une souplesse capricieuse, de tout son grand corps dégingandé, qui ondulait, comme sa musique, avec des gestes

tour à tour caressants et cassants. On voyait qu'il était prodigieusement nerveux; et sa musique était son exact reflet. Cette vie trépidante et saccadée pénétrait l'apathie ordinaire de l'orchestre. Christophe haletait ; malgré sa crainte d'attirer sur lui les regards, il ne pouvait rester immobile à sa place ; il s'agitait, il se levait, et la musique lui causait de si violentes secousses, et si inattendues, qu'il était contraint de remuer la tête, les bras, les jambes, au grand dommage de ses voisins, qui se garaient comme ils pouvaient de ses ruades. Au reste, tout le public était dans l'enthousiasme, fasciné probablement par le succès, bien plus que par les œuvres. A la fin, il y eut un orage d'applaudissements et de cris, où les trompettes de l'orchestre, selon la mode allemande, mêlèrent leurs clameurs triomphales, pour saluer le vainqueur. Christophe tressaillait d'orgueil, comme si ces honneurs étaient pour lui. Il jouissait de voir le visage de Hassler s'illuminer d'un contentement enfantin. Les dames jetaient des fleurs, les hommes agitaient leurs chapeaux; et ce fut une ruée du public vers l'estrade. Chacun voulait serrer la main du maître. Christophe vit une des enthousiastes porter cette main à ses lèvres, et une autre dérober le mouchoir, que Hassler avait laissé sur le coin de son pupitre. Il voulut, lui aussi, arriver à l'estrade, bien qu'il ne sût pas du tout pourquoi; car s'il s'était trouvé en ce moment près de Hassler, il se serait enfui aussitôt, d'émotion et de peur. Mais il donnait de toute sa force des coups de tête, comme un bélier, dans les robes et les jambes qui le séparaient de Hassler. — Il était trop petit. Il ne put arriver.

Heureusement, grand-père vint le prendre à la sortie du concert, pour l'emmener à une sérénade qu'on donnait à Hassler. C'était la nuit, on avait allumé des torches. Tous les musiciens de l'orchestre étaient là. On ne s'entretenait que des œuvres merveilleuses que l'on venait d'entendre. On arriva devant le palais, et on se disposa sans bruit sous les fenêtres du maître. On affectait des airs mystérieux, bien que tout le monde fût au courant, et Hassler comme les autres, de ce qu'on allait faire. Dans le beau silence de la nuit, on commença de jouer certaines pages célèbres de Hassler. Il parut à la fenêtre avec le prince, et on hurla en leur honneur. Ils saluaient, tous les deux. Un domestique vint, de la part du prince, inviter les musiciens à entrer au palais. Ils traversèrent des salles, dont les murs étaient badigeonnés de peintures, qui représentaient des hommes nus avec des casques : ils étaient de couleur rougeâtre, et faisaient des gestes de défi. Le ciel était couvert de gros nuages, pareils à des éponges. Il y avait aussi des hommes et des femmes en marbre vêtus de pagnes en tôle. On marchait sur des tapis si doux, qu'on n'entendait pas ses pas ; et on pénétra dans une salle, où il faisait clair comme en plein jour, et où des tables étaient chargées de boissons et de choses excellentes.

Le grand-duc était là ; mais Christophe ne le vit pas : il n'avait d'yeux que pour Hassler. Hassler s'avança vers eux ; il les remercia ; il cherchait ses mots, s'embarrassa dans une phrase, et s'en tira par une saillie burlesque qui fit rire tout le monde. On se mit à manger. Hassler prit à part quatre ou cinq musiciens. Il distingua grand-père, et lui dit quelques mots

très flatteurs ; il se rappelait que Jean-Michel avait été un des premiers à faire exécuter ses œuvres ; et il dit qu'il avait souvent entendu parler de son mérite par un ami, qui avait été l'élève de grand-père. Grand-père se confondit en remerciements ; il riposta par des louanges si énormes, que malgré son adoration pour Hassler, le petit en eut honte. Mais Hassler semblait les trouver très agréables et naturelles. Enfin grand-père, qui s'était perdu dans son amphigouri, tira Christophe par la main, et le présenta à Hassler. Hassler sourit à Christophe, lui caressa négligemment la tête ; et, quand il sut que le petit aimait sa musique, et qu'il ne dormait plus depuis plusieurs nuits, dans l'attente de le voir, il le prit dans ses bras, et le questionna amicalement. Christophe, rouge de plaisir et muet de saisissement, n'osait pas le regarder. Hassler lui prit le menton, le força à lever le nez. Christophe se hasarda : les yeux de Hassler étaient bons et rieurs ; il se mit à rire aussi. Puis, il se sentit si heureux, si admirablement heureux dans les bras de son cher grand homme, qu'il fondit en larmes. Hassler fut touché par cet amour naïf ; il se fit plus affectueux encore, il embrassa le petit, et lui parla avec une tendresse maternelle. En même temps, il disait des mots drôles, et il le chatouillait pour le faire rire ; et Christophe ne pouvait s'empêcher de rire au milieu de ses larmes. Bientôt il fut familiarisé tout à fait, il répondit à Hassler sans aucune gêne ; et, de lui-même, il se mit à lui raconter à l'oreille tous ses petits projets, comme si Hassler et lui étaient de vieux amis : comment il voulait être musicien comme Hassler, faire de belles choses comme Hassler, devenir un grand homme. Lui, qui

avait toujours honte, il parlait avec une entière confiance, il ne savait ce qu'il disait, il était dans une sorte d'extase. Hassler riait de son babillage. Il dit :

— Quand tu seras grand, quand tu seras devenu un brave musicien, tu viendras me voir à Berlin. Je ferai quelque chose de toi.

Christophe était trop ravi pour répondre. Hassler le taquina :

— Tu ne veux pas ?

Christophe hocha la tête avec énergie, cinq à six fois, pour affirmer que si.

— Alors, c'est convenu ?

Christophe recommença sa mimique.

— Embrasse-moi, au moins !

Christophe jeta ses bras autour du cou de Hassler, et le serra de toutes ses forces.

— Allons, diable, tu me mouilles ! laisse-moi ! veux-tu bien te moucher !

Hassler riait, et il moucha lui-même l'enfant honteux et heureux. Il le déposa à terre, puis le prit par la main, le mena à une table, bourra ses poches de gâteaux, et le laissa en lui disant :

— Au revoir ! Souviens-toi de ce que tu m'as promis.

Christophe nageait dans le bonheur. Le reste du monde n'existait plus pour lui. Il ne se souvint plus de rien de ce qui se passa dans la soirée ; il suivait avec amour tous les jeux de physionomie et les gestes de Hassler. Un mot de lui le frappa. Hassler tenait un verre ; il parlait et son visage s'était subitement contracté ; il disait :

— La joie de telles journées ne doit pas nous faire oublier nos ennemis. On ne doit jamais oublier ses

ennemis. Il n'a pas dépendu d'eux que nous ne fussions écrasés. Il ne dépendra pas de nous qu'ils ne soient écrasés. C'est pourquoi mon toast sera qu'il y a des gens à la santé desquels... nous ne buvons pas !

Tout le monde avait applaudi, et ri de ce toast original ; et Hassler avait ri avec les autres, et repris son air de bonne humeur. Mais Christophe était gêné. Bien qu'il ne se permît pas de discuter les actes de son héros, il lui déplaisait qu'il eût pensé à des choses laides, quand il ne devait y avoir, ce soir-là, que des figures et des pensées lumineuses. Mais il ne se rendait pas bien compte de ce qu'il sentait ; et cette impression fut vite chassée par l'excès de sa joie, et le petit doigt de champagne qu'il but dans la coupe de grand-père.

Au retour, grand-père ne cessait de parler tout seul ; les éloges qu'il avait reçus de Hassler le transportaient ; il s'écriait que Hassler était un génie, comme on n'en voit qu'un par siècle. Christophe se taisait, renfermant dans son cœur son ivresse amoureuse : *Il* l'avait embrassé, *Il* l'avait tenu dans ses bras ! Qu'*Il* était bon ! Qu'*Il* était grand !

— Ah ! pensait-il, dans son petit lit, en embrassant passionnément son oreiller, je voudrais mourir, mourir pour lui !

Le brillant météore, qui avait passé un soir dans le ciel de la petite ville, eut une influence décisive sur l'esprit de Christophe. Pendant toute son enfance, ce fut le modèle vivant, sur lequel il eut les yeux fixés ; et c'est à son exemple que le petit homme de six ans décida, lui aussi, qu'il écrirait de la musique. A vrai dire, il y avait longtemps déjà qu'il en faisait sans s'en douter ; et il n'avait pas attendu, pour composer, de savoir qu'il composait.

Tout est musique pour un cœur musicien. Tout ce qui vibre, et se meut, et s'agite, et palpite, les jours d'été ensoleillés, les nuits où le vent siffle, la lumière qui coule, le scintillement des astres, les orages, les chants d'oiseaux, les bourdonnements d'insectes, les frémissements des arbres, les voix aimées ou détestées, les bruits familiers du foyer, de la porte qui grince, du sang qui gonfle les artères dans le silence de la nuit, — tout ce qui est, est musique : il ne s'agit que de l'entendre. Toute cette musique des êtres résonnait en Christophe. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il sentait se muait en musique, sans qu'il s'en aperçût. Il était comme une ruche bourdonnante d'abeilles. Mais nul ne le remarquait. Lui, moins que personne.

Comme tous les enfants, il chantonnait sans cesse. A toute heure du jour, quelque chose qu'il fît ; — qu'il se promenât dans la rue, en sautillant sur un pied ; — ou que vautré sur le plancher de grand-père, et la tête dans ses mains, il fût plongé dans les images d'un livre ; — ou qu'assis sur sa petite chaise, dans le coin le

plus obscur de la cuisine, il rêvassât sans penser à rien, tandis que la nuit tombait ; — toujours on entendait le murmure monotone de sa petite trompette, bouche close, et les joues gonflées, ou s'ébrouant des lèvres. Cela durait des heures, sans qu'il s'en lassât. Sa mère n'y faisait pas attention ; puis, brusquement, elle en criait d'impatience.

Quand il était las de cet état de demi-somnolence, il était pris d'un besoin de se remuer et de faire du bruit. Alors, il se faisait des musiques, qu'il chantait à tue-tête. Il en avait fabriqué pour toutes les occasions de sa vie. Il en avait pour quand il barbotait dans sa cuvette, le matin, comme un petit canard. Il en avait pour quand il montait au tabouret de piano, devant l'instrument détesté, — et surtout quand il en descendait : — celle-ci était bien plus brillante que l'autre. — Il en avait pour quand maman apportait la soupe sur la table : — il la précédait alors, en sonnant des fanfares. — Il se jouait à lui-même des marches triomphales, pour se rendre solennellement de la salle à manger à sa chambre à coucher. Parfois, à cette occasion, il organisait des cortèges avec ses deux petits frères ; tous trois défilaient gravement, à la suite l'un de l'autre ; et chacun avait sa marche. Mais Christophe se réservait, comme de juste, la plus belle. Chacune de ces musiques était affectée rigoureusement à une occasion spéciale ; et Christophe n'aurait jamais eu l'idée de les confondre. Tout autre s'y serait trompé ; mais il y distinguait des nuances d'une précision lumineuse.

Un jour que, chez grand-père, il tournait autour de la chambre, en tapant des talons, la tête en arrière, et le ventre en avant, il tournait, tournait indéfiniment,

à se rendre malade, en exécutant une de ses compositions, — le vieux, qui se faisait la barbe, s'arrêta de se raser, et, la figure toute barbouillée de savon, il le regarda et dit :

— Qu'est-ce que tu chantes donc, gamin ?

Christophe répondit qu'il ne savait pas.

— Recommence ! dit Jean-Michel.

Christophe essaya : il ne put jamais retrouver l'air. Fier de l'attention de grand-père, il voulut faire admirer sa belle voix, en chantant à sa façon un grand air d'opéra ; mais ce n'était pas là ce que demandait le vieux. Jean-Michel se tut, et parut ne plus s'occuper de lui. Mais il laissait la porte de sa chambre entr'ouverte, tandis que le petit s'amusait seul dans la pièce à côté.

Quelques jours après, Christophe était en train de jouer, avec les chaises disposées en cercle autour de lui, une comédie musicale, qu'il s'était fabriquée avec les bribes de ses souvenirs de théâtre ; et il exécutait avec un grand sérieux, sur un air de menuet, comme il avait vu faire, des pas et des révérences, qu'il adressait au portrait de Mélanchthon, suspendu au-dessus de la table. En se retournant pour une pirouette, il vit, par la porte entrebaîllée, la tête de grand-père, qui le regardait. Il pensa que le vieux se moquait de lui ; il eut très honte, il s'arrêta net ; et, courant à la fenêtre, il écrasa sa figure contre les carreaux, comme s'il était absorbé dans une contemplation du plus haut intérêt. Mais le vieux ne dit rien ; il vint vers lui, il l'embrassa ; et Christophe vit bien qu'il était content. Son petit amour-propre ne manqua pas de travailler sur ces données ; il était assez fin pour juger qu'on l'avait

apprécié ; mais il ne savait pas au juste ce que grand-père avait le plus admiré en lui : si c'étaient ses talents d'auteur dramatique, de musicien, de chanteur ou de danseur. Il penchait pour ces derniers ; car il en faisait cas.

Une semaine plus tard, quand il avait tout oublié, grand-père lui dit d'un air mystérieux qu'il avait quelque chose à lui montrer. Il ouvrit son secrétaire, en tira un cahier de musique, le mit sur le pupitre du piano, et dit à l'enfant de jouer. Christophe, très intrigué, déchiffra tant bien que mal. Le cahier était écrit à la main, de la grosse écriture du vieux, qui s'était spécialement appliqué pour l'occasion. Les en-tête étaient ornés de boucles et de paraphes. — Après un moment, grand-père, qui était assis à côté de Christophe et lui tournait les pages, lui demanda quelle était cette musique. Christophe, trop absorbé par son jeu pour distinguer ce qu'il jouait, répondit qu'il n'en savait rien.

— Fais attention. Tu ne connais pas cela ?

Oui, il croyait bien le connaître ; mais il ne savait pas où il l'avait entendu. — Grand-père riait :

— Cherche.

Christophe secouait la tête :

— Je ne sais pas.

A vrai dire, des lueurs lui traversaient l'esprit ; il lui semblait que ces airs... Mais non ! il n'osait pas... Il ne voulait pas reconnaître :

— Grand-père, je ne sais pas.

Il rougissait.

— Allons, petit sot, tu ne vois pas que ce sont tes airs ?

Il en était sûr ; mais de l'entendre dire lui fit un coup au cœur :

— Oh ! grand-père !...

Le vieux, rayonnant, lui expliqua le cahier :

— Voilà : *Aria.* C'est ce que tu chantais mardi, quand tu étais vautré par terre. — *Marche.* C'est ce que je t'ai demandé de recommencer, l'autre semaine, et que tu n'as jamais pu retrouver. — *Menuet.* C'est ce que tu dansais devant mon fauteuil... Regarde.

Sur la couverture était écrit, en gothiques admirables :

LES PLAISIRS DU JEUNE AGE : ARIA, MINUETTO, WALZER, *e* MARCIA, *op. 1 de* JEAN-CHRISTOPHE KRAFFT.

Christophe fut ébloui. Voir son nom, ce beau titre, ce gros cahier, son œuvre !... Il continuait de balbutier : — « Oh ! grand-père ! grand-père !... »

Le vieux l'attira à lui. Christophe se jeta sur ses genoux, et cacha sa tête dans la poitrine de Jean-Michel. Il rougissait de bonheur. Le vieux, encore plus heureux que lui, reprit d'un ton qu'il tâchait de rendre indifférent, — car il sentait qu'il allait s'émouvoir :

— Naturellement, j'ai ajouté l'accompagnement, et les harmonies, dans le caractère du chant. Et puis... — il toussa, — et puis, j'ai aussi ajouté un *trio* au menuet, parce que... parce que c'est l'habitude... ; et puis... enfin, je crois qu'il ne fait pas mal.

Il le joua. — Christophe était très fier de collaborer avec grand-père :

— Mais alors, grand-père, il faut que tu mettes aussi ton nom.

— Cela n'en vaut pas la peine. Il est inutile que d'autres que toi le sachent. Seulement... — ici, sa voix trembla, — seulement, plus tard, quand je n'y serai plus, cela te rappellera ton vieux grand-père, n'est-ce pas ? Tu ne l'oublieras pas ?

Le pauvre vieux ne disait pas qu'il n'avait pu résister au plaisir, bien innocent, d'introduire un de ses malheureux airs dans l'œuvre de son petit-fils, qu'il pressentait devoir lui survivre ; mais son désir de participer à cette gloire imaginaire était bien humble et bien touchant, puisqu'il lui suffisait de transmettre, anonyme, une parcelle de sa pensée, afin de ne pas mourir tout entier. — Christophe, très touché, lui couvrait la figure de baisers. Le vieux, qui se laissait attendrir de plus en plus, lui embrassait les cheveux.

— N'est-ce pas, tu te souviendras ? Plus tard, quand tu seras devenu un bon musicien, un grand artiste, qui fera honneur à sa famille, à son art, et à la patrie, quand tu seras célèbre, tu te souviendras que c'est ton vieux grand-père qui t'a le premier deviné, qui a prédit ce que tu serais ?

Il avait les larmes aux yeux, de s'entendre parler. Il ne voulut pas laisser voir cette marque de faiblesse. Il eut une quinte de toux, prit un air bourru, et renvoya le petit, en serrant précieusement le manuscrit.

Christophe revint chez lui, étourdi de joie. Les pierres dansaient autour de lui. L'accueil qu'il reçut des siens le dégrisa un peu. Comme il se hâtait naturellement de leur raconter, tout glorieux, son exploit musical, ils jetèrent les hauts cris. Sa mère se moqua de lui. Melchior déclara que le vieux était fou, et qu'il ferait beaucoup mieux de se soigner, que de tourner la tête au petit ; quant à Christophe, il lui ferait le plaisir de ne plus s'occuper de ces niaiseries, de se mettre *illico* à son piano, et de jouer des exercices pendant quatre heures. Qu'il tâche d'apprendre d'abord à jouer proprement : pour la composition, il avait toujours le temps de s'en occuper plus tard, quand il n'aurait rien de mieux à faire.

Ce n'est pas, comme ces sages paroles auraient pu le faire croire, que Melchior se préoccupât de défendre l'enfant contre l'exaltation dangereuse d'un orgueil prématuré. Il devait se charger de démontrer promptement le contraire. Mais n'ayant jamais eu lui-même aucune idée à exprimer en musique, ni le moindre besoin d'en exprimer aucune, il en était arrivé, dans son infatuation de virtuose, à considérer la composition comme une chose secondaire, à laquelle l'art de l'exécutant donnait seul tout son prix. Il n'était certes pas insensible aux enthousiasmes suscités par les grands com-

positeurs, comme Hassler ; il avait pour ces ovations le respect qu'il éprouvait toujours pour le succès, — mêlé secrètement d'un peu de jalousie, — car il lui semblait que ces applaudissements lui étaient dérobés. Mais il savait par expérience que les succès des grands virtuoses ne sont pas moins bruyants, et qu'ils sont même plus personnels et plus fertiles en conséquences agréables et flatteuses. Il affectait de rendre un profond hommage au génie des maîtres musiciens ; mais il avait un vif plaisir à raconter d'eux des anecdotes ridicules, qui donnaient de leur intelligence et de leurs mœurs une triste opinion. Il plaçait le virtuose au sommet de l'échelle artistique ; car, disait-il, il est bien connu que la langue est la plus noble partie du corps ; et que serait la pensée sans la parole ? que serait la musique sans l'exécutant ?

Quelle que fût d'ailleurs la raison de la semonce qu'il administra à Christophe, cette semonce n'était pas inutile pour rendre au petit le bon sens, que les louanges du grand-père risquaient fort de lui faire perdre. Elle ne suffisait même pas. Christophe ne manqua point de juger que son grand-père était beaucoup plus intelligent que son père ; et, s'il se mit au piano sans rechigner, ce fut bien moins pour obéir que pour pouvoir rêver à son aise, ainsi qu'il avait coutume, tandis que ses doigts couraient machinalement sur le clavier. Tout en exécutant ses interminables exercices, il entendait une voix orgueilleuse qui répétait en lui : « Je suis un compositeur, un grand compositeur. »

A partir de ce jour, puisqu'il était un compositeur, il se mit à composer. Avant de savoir à peine écrire ses lettres, il s'évertua à griffonner des noires et des croches

sur des lambeaux de papier, qu'il arrachait aux cahiers de comptes du ménage. Mais la peine qu'il se donnait pour savoir ce qu'il pensait, et pour le fixer par écrit, faisait qu'il ne pensait plus rien, sinon qu'il voulait penser quelque chose. Il ne s'en obstinait pas moins à construire des phrases musicales; et comme il était naturellement musicien, il y arrivait tant bien que mal, encore qu'elles ne signifiassent rien. Alors il s'en allait les porter, triomphant, à grand-père, qui en pleurait de joie, — il pleurait facilement, maintenant qu'il vieillissait, — et qui proclamait que c'était admirable.

Il y avait de quoi le gâter tout à fait. Heureusement, son bon sens naturel le sauva, aidé par l'influence d'un homme, qui ne prétendait pourtant exercer aucune influence sur qui que ce fût, et qui ne donnait rien moins aux yeux du monde que l'exemple du bon sens. — C'était le frère de Louisa.

Il était petit comme elle, mince, chétif, un peu voûté. On ne savait au juste son âge; il ne devait pas avoir passé la quarantaine; mais il semblait aussi bien avoir cinquante ans, et plus. Il avait une petite figure ridée, rosée, avec de bons yeux bleu très pâle, comme des myosotis un peu fanés. Quand il enlevait la casquette, qu'il gardait frileusement partout, de crainte des courants d'air, il montrait un petit crâne tout nu, rose, et de forme conique, qui faisait la joie de Christophe et de ses frères. Ils ne se lassaient pas de le taquiner à ce sujet, lui demandant ce qu'il avait fait de ses cheveux, et menaçant de le fouetter, excités par les grosses plaisanteries de Melchior. Il en riait le premier, et se laissait faire avec patience. Il était petit marchand ambulant; il allait de village en village,

portant sur son dos un gros ballot, où il y avait de tout : de l'épicerie, de la papeterie, de la confiserie, des mouchoirs, des fichus, des chaussures, des boîtes de conserve, des almanachs, des chansons et des drogues. Plusieurs fois, on avait tenté de le fixer quelque part, de lui acheter un petit fonds, un bazar, une mercerie. Mais il ne pouvait s'y faire : une nuit, il se levait, mettait la clef sous la porte, et repartait avec son ballot. On restait des semaines, des mois sans le voir. Puis il reparaissait; un soir, on entendait gratter à l'entrée; la porte s'entrebâillait; et la petite tête chauve, poliment découverte, se montrait avec ses bons yeux et son sourire timide. Il disait : « Bonsoir à toute la compagnie », prenait soin d'essuyer ses souliers avant d'entrer, saluait chacun, en commençant par le plus âgé, et allait s'asseoir dans le coin le plus modeste de la chambre. Là, il allumait sa pipe, et il baissait le dos, attendant tranquillement que la grêle habituelle de quolibets fût passée. Les deux Krafft, le grand-père et le père, avaient pour lui un mépris goguenard. Cet avorton leur paraissait ridicule; et leur orgueil était blessé de l'infime condition du marchand ambulant. Ils le lui faisaient sentir; mais il ne semblait pas s'en apercevoir, et il leur témoignait un respect profond, qui les désarmait, surtout le vieux, très sensible aux égards qu'on avait pour lui. Ils se contentaient de l'écraser de lourdes plaisanteries, qui faisaient souvent monter le rouge à la figure de Louisa. Celle-ci, habituée à s'incliner sans discussion devant la supériorité d'esprit des Krafft, ne doutait pas que son mari et son beau-père n'eussent raison; mais elle aimait tendrement son frère, et son frère avait pour

elle une adoration muette. Ils étaient tous deux seuls de leur famille, et tous deux humbles, effacés, écrasés par la vie ; un lien de mutuelle pitié et de souffrances communes, secrètement supportées, les attachait ensemble avec une triste douceur. Au milieu des Krafft, robustes, bruyants, brutaux, solidement bâtis pour vivre, et vivre joyeusement, ces deux êtres faibles et bons, pour ainsi dire hors cadre, en dehors ou à côté de la vie, se comprenaient et se plaignaient, sans s'en rien dire jamais.

Christophe, avec la légèreté cruelle de l'enfance, n'avait pas manqué de partager le dédain de son père et de son grand-père pour le petit marchand. Il s'en divertissait, comme d'un objet comique ; il le harcelait de taquineries stupides, que l'autre supportait avec son inaltérable tranquillité. Christophe l'aimait cependant, sans bien s'en rendre compte. Il l'aimait d'abord comme un jouet docile, dont on fait ce qu'on veut. Il l'aimait aussi parce qu'il y avait toujours quelque chose de bon à attendre de lui : une friandise, une image, une invention amusante. Le retour du petit homme était une joie pour les enfants ; car il leur faisait toujours quelque surprise. Si pauvre qu'il fût, il trouvait moyen d'apporter un souvenir à chacun ; et jamais il n'oubliait la fête d'aucun de la famille. On le voyait arriver ponctuellement aux dates solennelles ; et il tirait de sa poche quelque gentil cadeau, choisi avec cœur. On y était si habitué, qu'on songeait à peine à le remercier : cela semblait naturel, et il paraissait suffisamment payé par le plaisir qu'il avait à l'offrir. Mais Christophe, qui ne dormait pas très bien, et qui, pendant la nuit, ressassait dans son cerveau les événements de la journée, réflé-

chissait parfois que son oncle était très bon ; et il lui venait pour le pauvre homme des effusions de reconnaissance, dont il ne lui montrait rien, une fois le jour venu, parce qu'alors il ne pensait plus qu'à se moquer de lui. Il était d'ailleurs trop petit encore pour attacher à la bonté tout son prix : dans le langage des enfants, bon et bête sont presque synonymes ; et l'oncle Gottfried en semblait la preuve vivante.

Un soir que Melchior dînait en ville, Gottfried, resté seul dans la salle du bas, tandis que Louisa couchait les deux petits, sortit, et alla s'asseoir à quelques pas de la maison, au bord du fleuve. Christophe l'y suivit par désœuvrement ; et, comme d'habitude, il le persécuta de ses agaceries de jeune chien, jusqu'à ce qu'il fût essoufflé et se laissât rouler sur l'herbe à ses pieds. Couché sur le ventre, il s'enfonça le nez dans le gazon. Quand il eut repris haleine, il chercha quelque nouvelle sottise à dire ; et, l'ayant trouvée, il la cria, en se tordant de rire, la figure toujours enfouie en terre. Rien ne lui répondit. Étonné de ce silence, il leva la tête, et s'apprêta à redire son bon mot. Son regard rencontra le visage de Gottfried, éclairé par les dernières lueurs du jour qui s'éteignait, dans des vapeurs dorées. Sa phrase lui resta dans la gorge. Gottfried souriait, les yeux à demi fermés, la bouche entr'ouverte ; et sa figure souffreteuse était d'une tristesse et d'un sérieux indicibles. Christophe, appuyé sur les coudes, se mit à l'observer. La nuit venait ; la figure de Gottfried s'effaçait peu à peu. Le silence régnait. Christophe fut pris à son tour par les impressions mystérieuses, qui se reflétaient sur le visage de Gottfried. Il tomba dans une vague torpeur. La terre était dans l'ombre, et le ciel était clair ;

les étoiles naissaient. Les petites vagues du fleuve clapotaient sur la rive. L'enfant s'engourdissait; il mâchait, sans les voir, de petites tiges d'herbes. Un grillon criait près de lui. Il lui semblait qu'il allait s'endormir. — Brusquement, dans l'obscurité, Gottfried chanta. Il chantait d'une voix faible, voilée, comme intérieure ; on n'aurait pu l'entendre à vingt pas. Mais il y avait en elle une sincérité émouvante ; on eût dit qu'il pensait tout haut, et qu'au travers de cette musique, comme d'une eau transparente, on pût lire jusqu'au fond de son cœur. Jamais Christophe n'avait entendu chanter ainsi. Et jamais il n'avait entendu une pareille chanson. Lente, simple, enfantine, elle allait d'un pas grave, triste, un peu monotone, sans se presser jamais, — avec de longs silences, — puis se remettait en route, insoucieuse d'arriver, et se perdant dans la nuit. Elle semblait venir de très loin, et allait on ne sait où. Sa sérénité était pleine de trouble ; et, sous sa paix apparente, dormait une angoisse séculaire. Christophe ne respirait plus, il n'osait faire un mouvement, il était tout froid d'émotion. Quand ce fut fini, il se traîna vers Gottfried, et, la gorge serrée :

— Oncle !... demanda-t-il.

Gottfried ne répondit pas.

— Oncle ! répéta l'enfant, en posant ses mains et son menton sur les genoux de Gottfried.

La voix affectueuse de Gottfried dit :

— Mon petit...

— Qu'est-ce que c'est, oncle ? Dis ! Qu'est-ce que tu as chanté ?

— Je ne sais pas.

— Dis ce que c'est !

— Je ne sais pas. C'est une chanson.

— C'est une chanson de toi ?

— Non, pas de moi ! quelle idée !... C'est une vieille chanson.

— Qui l'a faite ?

— On ne sait pas...

— Quand ?

— On ne sait pas...

— Quand tu étais petit ?

— Avant que je fusse au monde, avant qu'y fût mon père, et le père de mon père, et le père du père de mon père... Cela a toujours été.

— Comme c'est étrange ! Personne ne m'en a jamais parlé.

Il réfléchit un moment :

— Oncle, est-ce que tu en sais d'autres ?

— Oui.

— Chante une autre, veux-tu ?

— Pourquoi chanter une autre? Une suffit. On chante, quand on a besoin de chanter, quand il faut qu'on chante. Il ne faut pas chanter pour s'amuser.

— Mais pourtant, quand on fait de la musique ?

— Ce n'est pas de la musique.

Le petit resta pensif. Il ne comprenait pas très bien. Cependant, il ne demanda pas d'explications : c'est vrai, ce n'était pas de la musique, de la musique comme les autres. Il reprit :

— Oncle, est-ce que toi, tu en as fait ?

— Quoi donc ?

— Des chansons !

— Des chansons ? oh ! comment est-ce que j'en ferais ? Cela ne se fait pas.

L'enfant insistait avec sa logique habituelle :

— Mais, oncle, cela a été fait pourtant une fois...

Gottfried secouait la tête avec obstination :

— Cela a toujours été.

L'enfant revenait à la charge :

— Mais, oncle, est-ce qu'on ne peut pas en faire d'autres, de nouvelles ?

— Pourquoi en faire ? Il y en a pour tout. Il y en a pour quand tu es triste, et pour quand tu es gai; pour quand tu es fatigué, et que tu penses à la maison qui est loin; pour quand tu te méprises, parce que tu as été un vil pécheur, un ver de terre ; pour quand tu as envie de pleurer, parce que les gens n'ont pas été bons avec toi; et pour quand tu as le cœur joyeux, parce qu'il fait beau, et que tu vois le ciel de Dieu, qui, lui, est toujours bon, et qui a l'air de te rire... Il y en a pour tout, pour tout. Pourquoi est-ce que j'en ferais ?

— Pour être un grand homme ! dit le petit, tout plein des leçons de son grand-père et de ses rêves naïfs.

Gottfried eut un petit rire doux. Christophe, un peu vexé, demanda :

— Pourquoi ris-tu?

Gottfried dit :

— Oh ! moi, je ne suis rien.

Et caressant la tête de l'enfant, il demanda :

— Tu veux donc être un grand homme, toi ?

— Oui, répondit fièrement Christophe. Il croyait que Gottfried allait l'admirer. Mais Gottfried répondit :

— Pourquoi faire ?

Christophe fut interloqué. Après avoir cherché, il dit :

— Pour faire de belles chansons !

Gottfried rit de nouveau, et dit :

— Tu veux faire des chansons, pour être un grand homme ; et tu veux être un grand homme, pour faire des chansons. Tu es comme un chien qui tourne après sa queue.

Christophe fut très froissé. A tout autre moment, il n'eût pas supporté que son oncle, dont il avait l'habitude de se moquer, se moquât de lui à son tour. Et, en même temps, il n'eût jamais pensé que Gottfried pût être assez intelligent pour l'embarrasser par un raisonnement. Il chercha un argument, ou une impertinence à lui répondre, et ne trouva rien. Gottfried continuait :

— Quand tu serais grand, comme d'ici à Coblentz, jamais tu ne feras une seule chanson.

Christophe se révolta :

— Et si je veux en faire !...

— Plus tu veux, moins tu peux. Pour en faire, il faut être comme eux. Écoute...

La lune s'était levée, ronde et brillante, derrière les champs. Une brume d'argent flottait au ras de terre, et sur les eaux miroitantes. Les grenouilles causaient, et l'on entendait dans les prés la flûte mélodieuse des crapauds. Le trémolo aigu des grillons semblait répondre au tremblement des étoiles. Le vent froissait doucement les branches des aulnes. Des collines au-dessus du fleuve, descendait le chant fragile d'un rossignol.

— Qu'est-ce que tu as besoin de chanter ? soupira Gottfried, après un long silence. — On ne savait s'il se parlait à lui-même, ou à Christophe. — Est-ce qu'ils ne chantent pas mieux que tout ce que tu pourras faire ?

Christophe avait bien des fois entendu tous ces bruits de la nuit, et il les aimait. Mais jamais il ne les avait entendus ainsi. C'est vrai : qu'est-ce qu'on avait besoin de chanter ?... Il se sentait le cœur gonflé de tendresse et de chagrin. Il aurait voulu embrasser les prés, le fleuve, le ciel, les chères étoiles. Et il était pénétré d'amour pour l'oncle Gottfried, qui lui semblait maintenant le meilleur, le plus intelligent, le plus beau de tous. Il pensait combien il l'avait mal jugé ; et il pensait que l'oncle était triste, parce que Christophe le jugeait mal. Il était plein de remords. Il éprouvait le besoin de lui crier : « Oncle, ne sois plus triste ! je ne serai plus méchant ! Pardonne-moi, je t'aime bien ! » Mais il n'osait pas. — Et tout d'un coup, il se jeta dans les bras de Gottfried ; mais sa phrase ne voulait pas sortir ; il répétait seulement : « Je t'aime bien ! » et il l'embrassait passionnément. Gottfried, surpris et ému, répétait : « Et quoi ? Et quoi ? » et il l'embrassait aussi. — Puis il se leva, lui prit la main, et dit : « Il faut rentrer. » Christophe revenait triste que l'oncle n'eût pas compris. Mais, comme ils arrivaient à la maison, Gottfried lui dit : « D'autres soirs, si tu veux, nous irons encore entendre la musique du bon Dieu, et je te chanterai d'autres chansons. » Et quand Christophe l'embrassa, plein de reconnaissance, en lui disant bonsoir, il vit bien que l'oncle avait compris.

Depuis lors, ils allaient souvent se promener ensemble, le soir ; et ils marchaient sans causer, le long du fleuve, ou à travers les champs. Gottfried fumait sa pipe lentement, et Christophe lui donnait la main, un peu intimidé par l'ombre. Ils s'asseyaient dans l'herbe ; et, après quelques instants de silence, Gottfried lui par-

lait des étoiles et des nuages; il lui apprenait à distinguer les souffles de la terre et de l'air et de l'eau, les chants, les cris, les bruits du petit monde voletant, rampant, sautant ou nageant, qui grouille dans les ténèbres, et les signes précurseurs de la pluie et du beau temps, et les instruments innombrables de la symphonie de la nuit. Parfois Gottfried chantait des airs tristes ou gais, mais toujours de la même sorte; et toujours Christophe retrouvait à l'entendre le même trouble. Mais jamais il ne chantait plus d'une chanson par soir; et Christophe avait remarqué qu'il ne chantait pas volontiers, quand on le lui demandait; il fallait que cela vînt de lui-même, quand il en avait envie. On devait souvent attendre longtemps, sans parler; et c'était au moment où Christophe pensait : « Voilà ! il ne chantera pas ce soir... », que Gottfried se décidait.

Un soir que Gottfried ne chantait décidément pas, Christophe eut l'idée de lui soumettre une de ses petites compositions, qui lui donnaient à faire tant de peine et d'orgueil. Il voulait lui montrer quel artiste il était. Gottfried l'écouta tranquillement; puis il dit :

— Comme c'est laid, mon pauvre Christophe !

Christophe en fut si mortifié, qu'il ne trouva rien à répondre. Gottfried reprit, avec commisération :

— Pourquoi as-tu fait cela ? C'est si laid ! Personne ne t'obligeait à le faire.

Christophe protesta, rouge de colère :

— Grand-père trouve ma musique très bien, cria-t-il.

— Ah ! fit Gottfried, sans se troubler. Il a raison sans doute. C'est un homme bien savant. Il se connaît en musique. Moi, je ne m'y connais pas...

Et, après un moment :

— Mais je trouve cela très laid.

Il regarda paisiblement Christophe, vit son visage dépité, sourit, et dit :

— As-tu fait d'autres airs ? Peut-être j'aimerai mieux les autres que celui-ci.

Christophe pensa qu'en effet ses autres airs effaceraient l'impression du premier ; et il les chanta tous. Gottfried ne disait rien ; il attendait que ce fût fini. Puis, il secoua la tête et dit avec une conviction profonde :

— C'est encore plus laid.

Christophe serra les lèvres ; et son menton tremblait : il avait envie de pleurer. Gottfried, comme consterné lui-même, insistait :

— Comme c'est laid !

Christophe, la voix pleine de larmes, s'écria :

— Mais enfin, pourquoi est-ce que tu dis que c'est laid ?

Gottfried le regarda avec ses yeux honnêtes :

— Pourquoi ?... Je ne sais pas... Attends... C'est laid,... d'abord, parce que c'est bête... Oui, c'est cela... C'est bête, cela ne veut rien dire... Voilà. Quand tu as écrit cela, tu n'avais rien à dire. Pourquoi as-tu écrit cela ?

— Je ne sais pas, dit Christophe d'une voix lamentable. Je voulais écrire un joli morceau.

— Voilà ! Tu as écrit pour écrire. Tu as écrit pour être un grand musicien, pour qu'on t'admirât. Tu as été orgueilleux, tu as menti : tu as été puni... Voilà ! On est toujours puni, lorsqu'on est orgueilleux et qu'on ment, en musique. La musique veut être modeste et

sincère. Autrement, qu'est-ce qu'elle est? Une impiété, un blasphème contre le Seigneur, qui nous a fait présent du beau chant pour dire des choses vraies et honnêtes.

Il s'aperçut du chagrin du petit et voulut l'embrasser. Mais Christophe se détourna avec colère; et plusieurs jours, il le bouda. Il haïssait Gottfried. — Mais il avait beau se répéter : « C'est un âne ! Il ne sait rien, rien ! Grand-père, qui est bien plus intelligent, trouve que ma musique est très bien »; — au fond de lui-même, il savait que c'était son oncle qui avait raison; et les paroles de Gottfried se gravaient profondément en lui : il avait honte d'avoir menti.

Aussi, malgré sa rancune tenace, pensait-il toujours à lui maintenant, quand il écrivait de la musique; et souvent il déchirait ce qu'il avait écrit, par honte de ce que Gottfried en aurait pu penser. Quand il passait outre et écrivait un air, qu'il savait ne pas être tout à fait sincère, il le cachait soigneusement à son oncle; il tremblait devant son jugement; et il était tout heureux, quand Gottfried disait simplement d'un de ses morceaux : « Ce n'est pas trop laid... J'aime... »

Parfois aussi, pour se venger, sournoisement il lui jouait le tour de lui présenter, comme étant de lui, des airs de grands musiciens; et il était dans la jubilation, quand Gottfried, par hasard, les trouvait détestables. Mais Gottfried ne se troublait pas. Il riait de bon cœur, en voyant Christophe battre des mains et gambader de joie autour de lui; et il revenait toujours à son argument ordinaire : « C'est peut-être bien écrit, mais cela ne dit rien. » — Jamais il ne voulut assister à un des petits concerts qu'on donnait à la maison. Si beau que

fût le morceau, il commençait à bâiller et prenait un air hébété d'ennui. Bientôt il n'y tenait plus, et s'esquivait sans bruit. Il disait :

— Vois-tu, petit : tout ce que tu écris dans la maison, ce n'est pas de la musique. La musique dans la maison, c'est le soleil en chambre. La musique est dehors, quand tu respires le cher petit air frais du bon Dieu.

Il parlait toujours du bon Dieu ; car il était très pieux, à la différence des deux Krafft, père et fils, qui faisaient les esprits forts, tout en se gardant bien de manger gras le vendredi.

Soudain, sans que l'on sût pourquoi, Melchior changea d'avis. Non seulement il approuva que grand-père eût recueilli les inspirations de Christophe; mais, à la grande surprise de ce dernier, il passa plusieurs soirs à faire de son manuscrit deux ou trois copies. A toutes les questions qu'on lui adressait à ce sujet, il répondait d'un air important qu' « on verrait... »; ou bien il se frottait les mains en riant, frictionnait à tour de bras la tête du petit, par manière de plaisanterie, ou lui administrait joyeusement sur les fesses des claques retentissantes. Christophe détestait horriblement ces familiarités; mais il voyait que son père était content, et il ne savait pourquoi.

Puis, il y eut entre Melchior et le grand-père des conciliabules mystérieux. Et, un soir, Christophe, très étonné, apprit qu'il avait, lui, Christophe, dédié à S. A. S. le grand-duc Léopold *les Plaisirs du Jeune Age*. Melchior avait fait pressentir les intentions du prince, qui s'était montré gracieusement disposé à accepter l'hommage. Là dessus, Melchior triomphant déclara qu'il fallait, sans perdre un moment : *primo,* rédiger la demande officielle au prince; — *secundo,* publier l'œuvre; — *tertio,* organiser un concert, afin de la faire entendre.

Il y eut encore de longues conférences entre Melchior et Jean-Michel. Pendant deux ou trois soirs, ils discutèrent avec animation. Il était défendu de venir les trou-

bler. Melchior écrivait, raturait, raturait, écrivait. Le vieux parlait tout haut, comme s'il disait des vers. Parfois, ils se fâchaient, ou tapaient sur la table, parce qu'ils ne trouvaient pas un mot.

Enfin, on appela Christophe, on l'installa devant la table, une plume entre les doigts, flanqué de son père à droite, à gauche de son grand-père; et ce dernier commença à lui faire une dictée, à laquelle il ne comprit rien, parce qu'il avait une peine énorme à écrire chaque mot, parce que Melchior lui criait dans l'oreille, et parce que le vieux déclamait d'un ton si emphatique, que Christophe, troublé par le son des paroles, ne pensait même plus à en écouter le sens. Le vieux n'était pas moins ému. Il n'avait pu rester assis; et il se promenait à travers la chambre, en mimant involontairement les expressions de son texte; mais à tout instant il venait regarder sur la page du petit; et Christophe, intimidé par ces deux grosses têtes, penchées sur son dos, tirait la langue, ne pouvait plus tenir sa plume, avait les yeux troubles, faisait des jambages de trop, ou brouillait tout ce qu'il avait écrit; — et Melchior hurlait; et Jean-Michel tempêtait; — et il fallait recommencer, et encore recommencer; — et, quand on se croyait enfin arrivé au bout, sur la page irréprochable tombait un superbe pâté; — alors, on lui tirait les oreilles; et il fondait en larmes; mais on lui défendait de pleurer, parce qu'il tachait le papier; — et on reprenait la dictée, depuis la première ligne; et il croyait que cela durerait ainsi jusqu'à la fin de sa vie.

Enfin, on en vint à bout; et Jean-Michel, adossé à la cheminée, relut l'œuvre d'une voix qui tremblait de plaisir, tandis que Melchior, renversé sur sa chaise,

regardait le plafond, et, hochant le menton, dégustait en fin connaisseur le style de l'épître qui suit :

« Hautement Digne, Très Sublime Altesse !
Très Gracieux Seigneur !

« Depuis ma quatrième année, la Musique commença d'être la première de mes occupations juvéniles. Aussitôt que j'eus lié commerce avec la noble Muse, qui incitait mon âme à de pures harmonies, je l'aimai ; et, à ce qu'il me sembla, elle me paya de retour. Maintenant, j'ai atteint le sixième de mes ans ; et, depuis quelque temps, ma Muse, fréquemment, dans les heures d'inspiration, me chuchotait à l'oreille : « Ose ! Ose ! Écris une fois les harmonies de ton âme ! » — « Six années ! pensais-je ; et comment oserais-je ? Que diraient de moi les hommes savants dans l'art ? » — J'hésitais. Je tremblais. Mais ma Muse le voulut : — J'obéis. J'écrivis.

« Et maintenant, aurai-je,

ô Très Sublime Altesse !

aurai-je la téméraire audace de déposer sur les degrés de Ton Trône, les prémices de mes jeunes travaux ?... Aurai-je la hardiesse d'espérer que Tu laisseras tomber sur eux l'auguste approbation de Ton regard paternel ?...

« Oh ! oui ! car les Sciences et les Arts ont toujours trouvé en Toi leur sage Mécène, leur champion magnanime ; et le talent fleurit sous l'égide de Ta sainte protection.

« Plein de cette foi profonde et assurée, j'ose donc m'approcher de Toi avec ces essais juvéniles. Reçois-les comme une pure offrande de ma vénération enfantine, et daigne, avec bonté,

ô Très Sublime Altesse!

jeter les yeux sur eux, et sur leur jeune auteur, qui s'incline à Tes pieds, dans un profond abaissement!

De Sa Hautement Digne, Très Sublime Altesse
le parfaitement soumis,
fidèlement, très obéissant serviteur,

Jean-Christophe Krafft.

Christophe n'entendit rien : il était trop heureux d'en être quitte; et, dans la crainte qu'on ne le fît recommencer encore, il se sauva dans les champs. Il n'avait nulle idée de ce qu'il avait écrit ; et il ne s'en souciait aucunement. Mais le vieux, après avoir terminé sa lecture, la reprit encore une fois, pour la mieux savourer ; et quand ce fut fini, Melchior et lui déclarèrent que c'était un maître morceau. Ce fut aussi l'avis du grand-duc, à qui la lettre fut présentée, avec une copie de l'œuvre musicale. Il eut la bonté de faire dire que l'une et l'autre étaient d'un style charmant. Il autorisa le concert, ordonna de mettre à la disposition de Melchior la salle de son Académie de musique, et daigna promettre qu'il se ferait présenter le jeune artiste, le jour de son audition.

Melchior s'occupa donc d'organiser au plus vite le concert. Il s'assura le concours du *Hof Musik Verein ;* et, comme le succès de ses premières démarches avait

exalté ses idées de grandeur, il entreprit en même temps de faire paraître une édition magnifique des *Plaisirs du Jeune Age*. Il eût voulu faire graver sur la couverture le portrait de Christophe au piano, avec lui-même, Melchior, debout auprès de lui, son violon à la main. Il fallut y renoncer, non à cause du prix, — Melchior ne reculait devant aucune dépense, — mais à cause du manque de temps. Il se rabattit sur une composition allégorique, qui représentait un berceau, une trompette, un tambour, un cheval de bois, entourant une lyre, d'où jaillissaient des rayons de soleil. Le titre portait, avec une longue dédicace, où le nom du prince se détachait en caractères énormes, l'indication que « Monsieur Jean-Christophe Krafft était âgé de six ans ». — Il en avait, à vrai dire, sept et demi. — La gravure du morceau coûta fort cher ; et il fallut, pour la payer, que grand-père vendît un vieux bahut du dix-huitième siècle, avec des figures sculptées, dont il n'avait jamais voulu se défaire, malgré les offres réitérées de Wormser le brocanteur. Mais Melchior ne doutait pas que les souscriptions ne couvrissent, et au delà, les dépenses du morceau.

Une autre question le préoccupait : c'était celle du costume que Christophe porterait, le jour du concert. Il y eut à ce sujet un conseil de famille. Melchior eût souhaité que le petit pût se présenter en robe courte, et les mollets nus, comme un enfant de quatre ans. Mais Christophe était très robuste pour son âge ; et chacun le connaissait : on ne pouvait se flatter de faire illusion sur personne. Melchior eut alors une idée triomphale. Il décida que l'enfant serait mis en frac, avec une cravate blanche. En vain, la bonne Louisa protestait qu'on

voulait rendre ridicule son pauvre garçon. Melchior escomptait justement le succès de douce gaieté, produit par cette apparition imprévue. Il en fut fait ainsi ; et le tailleur vint prendre mesure pour l'habit du petit homme. Il fallut aussi du linge fin et des escarpins vernis ; et tout cela encore coûta les yeux de la tête. Christophe était fort gêné dans ses nouveaux vêtements. Pour l'y accoutumer, on lui fit répéter, plusieurs fois, ses morceaux en costume. Depuis un mois, il ne quittait plus le tabouret de piano. On lui apprenait aussi à saluer. Il n'avait plus un instant de liberté. Il enrageait, mais n'osait se révolter ; car il pensait qu'il allait accomplir un acte éclatant ; et il en avait orgueil et peur. On le choyait d'ailleurs ; on craignait qu'il n'eût froid ; on lui serrait le cou dans des foulards ; on chauffait ses chaussures, de peur qu'elles ne fussent mouillées ; et, à table, il avait les meilleurs morceaux.

Enfin, le grand jour arriva. Le coiffeur vint présider à la toilette, et friser la chevelure rebelle de Christophe ; il ne la laissa point, qu'il n'en eût fait une toison de mouton. Toute la famille défila devant Christophe, et déclara qu'il était superbe. Melchior, après l'avoir dévisagé et retourné sur toutes les faces, se frappa le front, et alla chercher une large fleur, qu'il fixa à la boutonnière du petit. Mais Louisa, en l'apercevant, leva les bras au ciel, et s'écria avec chagrin qu'il avait l'air d'un singe : ce qui le mortifia cruellement. Lui-même ne savait pas s'il devait être fier ou honteux de son accoutrement. D'instinct, il était humilié. Il le fut bien davantage au concert : ce devait être pour lui le sentiment dominant de cette mémorable journée.

Le concert allait commencer. La moitié de la salle était vide. Le grand-duc n'était pas venu. Un ami aimable et bien informé, comme il en est toujours, n'avait pas manqué d'apporter la nouvelle qu'il y avait réunion du Conseil au palais, et que le grand-duc ne viendrait pas : il le savait de source sûre. Melchior, atterré, s'agitait, faisait les cent pas, se penchait à la fenêtre. Le vieux Jean-Michel se tourmentait aussi ; mais c'était au sujet de son petit-fils : il l'obsédait de recommandations. Christophe était gagné par la fièvre des siens ; il n'avait aucune inquiétude pour ses morceaux ; mais la pensée des saluts qu'il devait faire au public le troublait ; et à force d'y songer, cela devenait une angoisse.

Cependant, il fallait commencer : le public s'impatientait. L'orchestre du *Hof Musik Verein* entama l'*Ouverture de Coriolan*. L'enfant ne connaissait ni Coriolan, ni Beethoven ; car s'il avait souvent entendu des pages de celui-ci, c'était sans le savoir ; jamais il ne s'inquiétait du nom des œuvres qu'il entendait ; il les appelait de noms de son invention, forgeant à leur sujet de petites histoires, ou de petits paysages ; il les classait d'ordinaire en trois catégories : le feu, la terre et l'eau, avec mille nuances diverses. Mozart appartenait presque toujours à l'eau : il était une prairie au bord d'une rivière, une brume transparente qui flotte sur le fleuve, une petite pluie de printemps, ou bien un arc-en-ciel. Beethoven était le feu : tantôt un brasier aux flammes gigantesques et aux fumées

énormes, tantôt une forêt incendiée, une nuée lourde et terrible, d'où la foudre jaillit, tantôt un grand ciel plein d'étoiles palpitantes, dont on voit, avec un battement de cœur, une étoile qui se détache, glisse, et meurt doucement, par une belle nuit de septembre. Cette fois encore, les ardeurs impérieuses de cette âme héroïque le brûlèrent comme le feu. Il fut saisi par ce torrent de flammes. Tout le reste disparut : que lui faisait tout le reste ? Melchior consterné, Jean-Michel angoissé, tout ce monde affairé, le public, le grand-duc, le petit Christophe, qu'avait-il à faire de tous ces gens ? Quels rapports entre eux et lui ? Est-ce que c'était lui, tout cela ? Lui ?... Il était dans cette volonté furieuse qui l'emportait. Il la suivait haletant, les larmes aux yeux, les jambes engourdies, crispé de la paume des mains à la plante des pieds ; son sang battait la charge ; et il tremblait de tous ses membres. — Et, tandis qu'il écoutait ainsi, l'oreille tendue, caché derrière un portant, il eut un heurt violent au cœur : l'orchestre s'était arrêté net, au milieu d'une mesure ; et, après un instant de silence, il entonna à grand fracas de cuivres et de timbales un air militaire, d'une emphase officielle. Le passage d'une musique à l'autre était si brutal et si inattendu, que Christophe en grinça des dents, et tapa du pied avec colère, montrant le poing au mur. Mais Melchior exultait : c'était le prince qui entrait, et que l'orchestre saluait de l'hymne national. Et Jean-Michel faisait, d'une voix tremblante, ses dernières recommandations à son petit-fils.

L'ouverture recommença, et finit, cette fois. C'était au tour de Christophe. Melchior avait ingénieusement combiné le programme, de manière à mettre en valeur

à la fois la virtuosité du fils et celle du père : ils devaient jouer ensemble une sonate de Mozart pour piano et violon. Pour graduer les effets, il avait été décidé que Christophe entrerait seul d'abord. On le mena à l'entrée de la scène, on lui montra le piano sur le devant de l'estrade, on lui expliqua une dernière fois tout ce qu'il avait à faire, et on le poussa hors des coulisses.

Il n'avait pas trop peur, étant depuis longtemps habitué aux salles de théâtre; mais quand il se trouva seul sur l'estrade, en présence de centaines d'yeux, il fut brusquement si intimidé, qu'il eut un mouvement instinctif de recul, et qu'il se retourna même vers la coulisse pour y rentrer : il y aperçut son père, qui lui faisait des gestes et des yeux furibonds. Il fallait continuer. D'ailleurs, on l'avait aperçu dans la salle. A mesure qu'il avançait, montait un brouhaha de curiosité, bientôt suivi de rires, qui gagnèrent de proche en proche. Melchior ne s'était pas trompé, et l'accoutrement du petit produisit tout l'effet qu'on en pouvait attendre. La salle s'esclaffait à l'apparition du bambin aux longs cheveux, au teint de petit tzigane, trottinant avec timidité dans le costume de soirée d'un correct homme du monde. On se levait pour mieux le voir ; ce fut bientôt une hilarité générale, qui n'avait rien de malveillant, mais qui eût fait perdre la tête au virtuose le plus résolu. Christophe, terrifié par le bruit, les regards, les lorgnettes braquées de tous côtés sur lui, n'eut plus qu'une idée : arriver au plus vite au piano, qui lui apparaissait comme un refuge, un îlot au milieu de la mer. Tête baissée, sans regarder ni à droite ni à gauche, il défila au pas accéléré le long de

la rampe ; et, arrivé au milieu de la scène, au lieu de saluer le public, comme c'était convenu, il lui tourna le dos, et fonça droit sur le piano. La chaise était trop élevée pour qu'il pût s'y asseoir sans le secours de son père : au lieu d'attendre, dans son trouble, il la gravit sur les genoux. Cela ajouta à la gaieté de la salle. Mais maintenant, Christophe était sauvé : en face de son instrument, il ne craignait plus personne.

Melchior arriva enfin; il bénéficia de la bonne humeur du public, qui l'accueillit par des applaudissements assez chauds. La sonate commença. Le petit homme la joua avec une sûreté imperturbable, la bouche serrée d'attention, les yeux fixés sur les touches, ses petites jambes pendantes le long de sa chaise. A mesure que les notes se déroulaient, il se sentait plus à l'aise; il était comme au milieu d'amis qu'il connaissait. Un murmure d'approbation arrivait jusqu'à lui; et il lui montait à la tête des bouffées de satisfaction orgueilleuse, en pensant que tout ce monde se taisait pour l'entendre, et l'admirait. Mais à peine eut-il fini, que la peur le reprit; et les acclamations qui le saluèrent lui firent plus de honte que de plaisir. Cette honte redoubla, quand Melchior, le prenant par la main, s'avança avec lui sur le bord de la rampe, et lui fit saluer le public. Il obéit, et salua très bas, avec une gaucherie amusante ; mais il était humilié, il rougissait de ce qu'il faisait, comme d'une chose ridicule et vilaine.

On le rassit devant le piano ; et il joua seul *les Plaisirs du Jeune Age*. Ce fut alors du délire. Après chaque morceau, on se récriait d'enthousiasme ; on voulait qu'il recommençât; et il était fier d'avoir du succès et presque blessé en même temps, par ces appro-

bations, qui étaient des ordres. A la fin, toute la salle se leva pour l'acclamer ; le grand-duc donnait le signal des applaudissements. Mais, comme Christophe était seul cette fois sur la scène, il n'osait plus bouger de sa chaise. Les acclamations redoublaient. Il baissait la tête de plus en plus, tout rouge et l'air penaud; et il regardait obstinément du côté opposé à la salle. Melchior vint le prendre; il le porta dans ses bras, et lui dit d'envoyer des baisers : il lui indiquait la loge du grand-duc. Christophe fit la sourde oreille. Melchior lui prit le bras et le menaça à voix basse : alors il exécuta les gestes passivement ; mais il ne regardait personne, il ne levait pas les yeux, il continuait de détourner la tête, et il était malheureux : il souffrait, il ne savait pas de quoi; il souffrait dans son amour-propre. Il n'aimait pas du tout les gens qui étaient là. Ils avaient beau l'applaudir, il ne leur pardonnait pas de rire, et de s'amuser de son humiliation, il ne leur pardonnait pas de le voir dans cette posture ridicule, suspendu en l'air, et envoyant des baisers; il leur en voulait presque de l'applaudir. Et quand Melchior enfin le posa à terre, il détala vers la coulisse. Une dame lui lança au passage un petit bouquet de violettes, qui lui frôla le visage. Il fut pris de panique, et courut à toutes jambes, renversant une chaise qui se trouvait sur son chemin. Plus il courait, plus on riait; et plus on riait, plus il courait.

Enfin il arriva à la sortie de la scène, encombrée par les gens qui regardaient, se fraya un passage au travers, à coups de tête, et courut se cacher tout au fond du foyer. Grand-père exultait, et le couvrait de bénédictions. Les musiciens de l'orchestre éclataient de

rire, et félicitaient le petit, qui refusait de les regarder et de leur donner la main. Melchior, l'oreille aux aguets, évaluait les acclamations qui ne s'arrêtaient point, et voulait ramener Christophe sur la scène. Mais l'enfant s'y refusa avec rage, s'accrochant à la redingote de grand-père, et lançant des coups de pied à tous ceux qui l'approchaient. Il finit par avoir une crise de larmes, et on dut le laisser.

Juste à ce moment, un officier venait dire que le grand-duc demandait les artistes dans sa loge. Comment montrer l'enfant dans un état pareil ? Melchior sacrait de colère ; et son emportement ne faisait que redoubler les pleurs de Christophe. Pour mettre fin au déluge, grand-père promit une livre de chocolats, si Christophe se taisait ; et Christophe, qui était gourmand, s'arrêta net, ravala ses larmes, et se laissa emporter ; mais il fallut lui jurer d'abord de la façon la plus solennelle qu'on ne le mènerait pas, par surprise, sur la scène.

Dans le salon de la loge princière, il fut mis en présence d'un monsieur en veston, à figure de doguin, avec des moustaches hérissées, et une barbe courte et pointue, petit, rouge, un peu obèse, qui l'apostropha avec une familiarité goguenarde, lui tapota les joues avec ses mains grasses, et l'appela : « Mozart *redivivus !* » C'était le grand-duc. — Ensuite, il passa par les mains de la grande-duchesse, de sa fille, et de leur suite. Mais comme il n'osait pas lever les yeux, le seul souvenir qu'il garda de cette brillante assistance, fut celui d'une série de robes et d'uniformes, vus de la ceinture aux pieds. Assis sur les genoux de la jeune princesse, il n'osait ni remuer, ni souffler. Elle lui posait des ques-

tions, auxquelles Melchior répondait, d'une voix obséquieuse, avec des formules d'un respect aplati ; mais elle n'écoutait pas Melchior, et taquinait le petit. Il se sentait rougir de plus en plus ; et, pensant que chacun remarquait sa rougeur, il voulut l'expliquer, et dit, avec un gros soupir :

— Je suis rouge, j'ai chaud.

Ce qui fit pousser des éclats de rire à la jeune fille. Mais Christophe ne lui en voulut pas, comme il en voulait au public de tout à l'heure ; car ce rire était agréable ; et elle l'embrassa : ce qui ne lui déplut point.

A ce moment, il aperçut dans le corridor, à l'entrée de la loge, grand-père, rayonnant et honteux, qui aurait bien voulu se montrer et dire aussi son mot, mais qui n'osait, parce qu'on ne lui avait pas adressé la parole : il jouissait de loin de la gloire de son petit-fils. Christophe eut un élan de tendresse, un besoin irrésistible qu'on rendît aussi justice au pauvre vieux, qu'on sût ce qu'il valait. Sa langue se délia ; il se haussa à l'oreille de sa nouvelle amie, et lui chuchota :

— Je veux vous dire un secret.

Elle rit, et demanda :

— Lequel ?

— Vous savez, continua-t-il, le joli *trio* qu'il y a dans mon *minuetto,* le *minuetto* que j'ai joué ?... Vous savez bien ?... — Il le chantonna tout bas. — ... Eh bien ! c'est grand-père qui l'a fait, ce n'est pas moi. Tous les autres airs sont de moi. Mais celui-là, il est le plus joli. Il est de grand-père. Grand-père ne veut pas qu'on le dise. Vous ne le répéterez pas ?... — Et, montrant le vieux : Voilà grand-père. Je l'aime bien. Il est très bon pour moi.

Là-dessus, la jeune princesse rit de plus belle, cria qu'il était un mignon, le couvrit de baisers, et, à la consternation de Christophe et de grand-père, elle raconta la chose à tous. Tous s'associèrent à son rire ; et le grand-duc félicita le vieux, tout confus, qui essayait vainement de s'expliquer, et balbutiait comme un coupable. Mais Christophe ne dit plus un mot à la jeune fille ; et, malgré ses agaceries, il resta muet et raide ; il la méprisait, parce qu'elle avait manqué à sa parole. L'idée qu'il se faisait des princes subit une profonde atteinte du fait de cette déloyauté. Il était si indigné, qu'il n'entendit plus rien de ce que l'on disait, ni que le prince le nommait en riant son pianiste ordinaire, son *Hof Musicus*.

Il sortit avec les siens, et il se trouva encore entouré, dans les couloirs du théâtre, et jusque dans la rue, de gens qui le complimentaient, ou qui l'embrassaient, à son grand mécontentement ; car il n'aimait pas à être embrassé, et il n'admettait point qu'on disposât de lui, sans lui demander la permission. — Enfin, ils arrivèrent à la maison, où, la porte à peine fermée, Melchior commença par l'appeler « petit idiot », parce qu'il avait raconté que le *trio* n'était pas de lui. Comme l'enfant se rendait très bien compte qu'il avait fait là une belle action, qui méritait des éloges, et non pas des reproches, il se révolta, et dit des impertinences. Melchior se fâcha, et dit qu'il le calotterait, si ses morceaux n'avaient pas été joués assez proprement, mais qu'avec son imbécillité, tout l'effet du concert était manqué. Christophe avait un profond sentiment de la justice : il alla bouder dans un coin ; il associait son père, la princesse, le monde entier, dans son mépris. Il fut blessé

aussi de ce que les voisins venaient féliciter ses parents et rire avec eux, comme si c'étaient ses parents qui avaient joué les morceaux, et comme s'il était leur chose, à tous.

Sur ces entrefaites, un domestique de la cour vint apporter de la part du grand-duc une belle montre en or, et de la part de la jeune princesse une boîte d'excellents bonbons. L'un et l'autre cadeau faisaient grand plaisir à Christophe ; et il ne savait trop lequel lui en faisait le plus ; mais il était de si méchante humeur qu'il n'en voulait pas convenir, vis-à-vis de lui-même ; et il continuait de bouder, louchant vers les bonbons, et se demandant s'il conviendrait d'accepter les dons d'une personne qui avait trahi sa confiance. Comme il était sur le point de céder, son père voulut qu'il se mît sur le champ à la table de travail, et qu'il écrivît sous sa dictée une lettre de remerciements. C'était trop, à la fin ! Soit énervement de la journée, soit honte instinctive de commencer sa lettre, comme le voulait Melchior, par ces mots :

« Le petit valet et musicien, — *Knecht und Musicus,* — de Votre Altesse... »,

il fondit en larmes, et l'on n'en put rien tirer. Le domestique attendait, goguenard. Melchior dut écrire la lettre. Cela ne le rendit pas plus indulgent pour Christophe. Pour comble de malheur, l'enfant laissa tomber sa montre, qui se brisa. Une grêle d'injures s'abattit sur lui. Melchior cria qu'il serait privé de dessert. Christophe dit rageusement que c'était ce qu'il voulait. Pour le punir, Louisa annonça qu'elle commençait par lui confisquer ses bonbons. Christophe, exaspéré, dit qu'elle n'en avait pas le droit, que le sac était

à lui, à lui, et à personne autre : personne ne le prendrait ! Il reçut une gifle, eut un accès de fureur, et, arrachant le sac des mains de sa mère, il le jeta par terre, en trépignant dessus. Il fut fouetté, emporté dans sa chambre, déshabillé, et mis au lit.

Le soir, il entendit ses parents manger avec des amis le dîner magnifique, préparé depuis huit jours, en l'honneur du concert. Il faillit mourir de rage sur son oreiller d'une telle injustice. Les autres riaient très haut et choquaient leurs verres. On avait dit aux invités que le petit était fatigué ; et nul ne s'inquiéta de lui. Seulement, après dîner, alors que les convives allaient se séparer, un pas traînant se glissa dans sa chambre, et le vieux Jean-Michel se pencha sur son lit, et l'embrassa avec émotion, en lui disant : « Mon bon petit Christophe !... » Puis, comme s'il avait honte, il s'esquiva, sans rien dire de plus, après lui avoir glissé quelques friandises qu'il cachait dans sa poche.

Cela fut doux à Christophe. Mais il était si las de toutes les émotions de la journée, qu'il n'eut pas la force de réfléchir à ce que venait de faire grand-père ; il n'eut même pas la force de toucher aux bonnes choses qu'il lui avait données. Il était brisé de fatigue, et s'endormit presque aussitôt.

Son sommeil était saccadé. Il avait de brusques détentes nerveuses, comme des décharges électriques, qui lui secouaient le corps. Une musique sauvage le poursuivait en rêve. Dans la nuit, il s'éveilla. L'ouverture de Beethoven entendue au concert grondait à son oreille. Elle remplissait la chambre de son souffle haletant. Il se souleva sur son lit, se frotta les yeux et les oreilles, se demandant s'il dormait. — Non, il ne

dormait pas. Il la reconnaissait bien. Il reconnaissait ces hurlements de colère, ces aboiements enragés, il entendait les battements de ce cœur forcené qui saute dans la poitrine, ce sang tumultueux, il sentait sur sa face ces coups de vent frénétiques, qui cinglent et qui broient, et qui s'arrêtent soudain, brisés par une volonté d'Hercule. Cette âme gigantesque entrait en lui, distendait ses membres et son âme, et semblait leur donner des proportions colossales. Il marchait sur le monde. Il était comme une montagne, et des orages soufflaient en lui. Des orages de fureur ! Des orages de douleur !... Ah ! quelle Douleur !... Mais cela ne lui faisait rien ! Il se sentait si fort !... Souffrir ! souffrir encore !... Ah ! que c'est bon d'être fort ! Que c'est bon de souffrir, quand on est fort !...

Il rit. Son rire résonna dans le silence de la nuit. Son père se réveilla, et cria :

— Qui est là ?

La mère chuchota :

— Chut ! c'est l'enfant qui rêve !

Ils se turent tous trois. Tout se tut autour d'eux. La musique disparut. Et l'on n'entendit plus que le souffle égal des êtres endormis dans la chambre, compagnons de misères, attachés côte à côte par le sort dans la même barque fragile, qu'une force vertigineuse emporte dans la Nuit.

Fini d'imprimer trois mille exemplaires de ce neuvième cahier le jeudi 4 février 1904

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

[La lettre du petit Jean-Christophe au grand-duc Léopold est inspirée de la lettre de Beethoven, âgé de onze ans, au prince électeur de Bonn.]

Christofori faciem die quacumque tueris,
Illa nempe die non morte mala morieris.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce neuvième cahier le mardi 2 février 1904.

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN, administrateur), 9, rue du Pont. — 8522

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

Nous servons :

des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce ; nous le vendons deux francs.

DIXIÈME CAHIER DE LA CINQUIÈME SÉRIE

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christoph

II. — LE MATIN

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce ; nous le vendons deux francs.

DIXIÈME CAHIER DE LA CINQUIÈME SÉRIE

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christoph

II. — LE MATIN

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139874
H. 10.

Sur les œuvres et les travaux de Romain Rolland publiés dans les éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers et dans les trois premières séries des cahiers, se référer au

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Nous publierons dans un cahier de la cinquième série le relevé sommaire des œuvres et des travaux de Romain Rolland publiés dans la quatrième série de nos cahiers.

Les œuvres et les travaux de Romain Rolland paraissent régulièrement en cahiers.

Jean-Christophe

139874
4/10/16

Du même auteur :

Jean-Christophe. — **I**. — **L'aube**, — neuvième cahier de la cinquième série, un cahier de 180 pages, deux francs

LE MATIN

7.

I

LA MORT DE JEAN-MICHEL

Quelques années ont passé. Christophe va avoir onze ans. Il continue son éducation musicale. Il apprend l'harmonie avec Florian Holzer, l'organiste de Saint-Martin, un ami de grand-père, qui est un homme très savant, et qui lui enseigne que les accords, les successions d'accords qu'il aime le mieux, des harmonies qui lui caressent doucement l'oreille et le cœur, et qu'il ne peut entendre sans qu'un petit frisson lui coure le long de l'échine, sont mauvais et défendus. Quand il demande pourquoi, il n'y a d'autre réponse, sinon que c'est ainsi : la règle les défend. Comme il est naturellement indiscipliné, il ne les en aime que mieux. Sa joie est d'en trouver des exemples chez les grands musiciens qu'on admire, et de les apporter à grand-père, ou à son maître. A cela, grand-père répond que, chez les grands musiciens, c'est admirable, et que Beethoven ou Bach pouvaient tout se permettre. Le maître, moins conciliant, se fâche, et dit aigrement que ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux.

Christophe a ses entrées aux concerts et au théâtre ; il apprend à toucher un peu de tous les instruments. Il est même d'une jolie force déjà sur le violon ; et son père a imaginé de lui faire donner un pupitre à l'orchestre. Il y tient si bien sa partie, qu'après quelques mois de stage, il a été nommé officiellement second violon du *Hof Musik Verein*. Ainsi, il commence à

gagner sa vie ; et ce n'est pas trop tôt ; car les affaires se gâtent de plus en plus à la maison. L'intempérance de Melchior a empiré, et le grand-père vieillit.

Christophe se rend compte des tristesses de la situation ; il a déjà l'air sérieux et soucieux d'un petit homme. Il s'acquitte vaillamment de sa tâche, bien qu'elle ne l'intéresse guère, et qu'il tombe de sommeil, le soir, à l'orchestre, parce qu'il est tard, et qu'il s'ennuie. Le théâtre ne lui cause plus l'émotion d'autrefois, quand il était petit. Quand il était petit, — il y a quatre ans de cela, — sa suprême ambition eût été d'occuper cette place, où il est aujourd'hui. Aujourd'hui, il n'aime pas la plupart des musiques qu'on lui fait jouer ; il n'ose pas encore formuler son jugement sur elles : au fond, il les trouve sottes ; et quand, par hasard, on joue de belles choses, il est mécontent de la bonhomie avec laquelle on les joue : les œuvres qu'il aime le mieux finissent par ressembler à ses voisins, ses collègues de l'orchestre, qui, le rideau tombé, lorsqu'ils ont fini de souffler ou de gratter, s'épongent en souriant, et racontent tranquillement leurs petites histoires, comme s'ils venaient de faire une heure de gymnastique. Il a aussi revu de près son ancienne passion, la chanteuse blonde aux pieds nus ; il la rencontre souvent, pendant l'entr'acte, à la restauration. Comme elle sait qu'il a été amoureux d'elle, elle l'embrasse volontiers ; il n'en éprouve aucun plaisir : il est dégoûté par son fard, son odeur, ses bras énormes, et sa voracité ; il la hait maintenant.

Le grand-duc n'oubliait pas son pianiste ordinaire : non que la modique pension qu'il lui attribuait pour ce titre lui fût exactement payée, — il fallait toujours la

réclamer ; — mais, de temps en temps, Christophe recevait l'ordre de se rendre au château, quand il y avait des invités de marque, ou bien, tout simplement, quand il prenait fantaisie à Leurs Altesses de l'entendre. C'était presque toujours le soir, à des heures où Christophe eût voulu rester seul. Il fallait tout laisser, et venir en toute hâte. Parfois, on le faisait attendre dans une antichambre, parce que le dîner n'était pas fini. Les domestiques, habitués à le voir, lui parlaient familièrement. Puis on l'introduisait dans un salon, plein de glaces et de lumières, où des personnes gourmées le dévisageaient avec une curiosité blessante. Il devait traverser la pièce trop cirée, pour aller baiser la main de Leurs Altesses ; et plus il grandissait, plus il devenait gauche ; car il se trouvait ridicule, et son orgueil souffrait.

Ensuite, il se mettait au piano, et il devait jouer pour ces imbéciles : — il les jugeait tels. — Il y avait des moments où l'indifférence environnante l'oppressait tellement, pendant qu'il jouait, qu'il était sur le point de s'arrêter net au milieu du morceau. L'air manquait autour de lui ; il était comme asphyxié ; il tombait dans le vide. On le comblait de félicitations, quand il avait fini ; on l'assommait de compliments ; on le présentait de l'un à l'autre. Il pensait qu'on le regardait comme un animal curieux, qui faisait partie de la ménagerie du prince, et que les éloges s'adressaient plus à son maître qu'à lui. Il se croyait avili, et il devenait d'une susceptibilité maladive, dont il souffrait d'autant plus, qu'il n'osait pas la montrer. Il voyait une offense dans les façons d'agir les plus simples : si l'on riait dans un coin du salon, il se disait que c'était de lui ; et

il ne savait pas si c'était de ses manières, ou de son costume, ou de son physique : de ses pieds, de ses mains, qu'on se moquait. Tout l'humiliait : il était humilié si on ne lui parlait pas, humilié si on lui parlait, humilié si on lui donnait des bonbons, comme à un enfant, humilié surtout si le grand-duc, comme il arrivait parfois, avec un sans-façon princier, le renvoyait en lui mettant une pièce d'or dans la main. Il était malheureux d'être pauvre, d'être traité en pauvre. Un soir, rentrant chez lui, l'argent qu'il avait reçu lui pesait si fort, qu'il le jeta en passant par le soupirail d'une cave. Et puis, immédiatement après, il eût fait des bassesses pour le ravoir ; car, à la maison, on devait plusieurs mois au boucher.

Ses parents ne se doutaient guère de ces souffrances d'orgueil. Ils étaient ravis de sa faveur auprès du prince. La bonne Louisa ne pouvait rien imaginer de plus beau pour son garçon, que ces soirées au château, dans une société magnifique. Pour Melchior, c'était un sujet de vanteries continuelles avec ses amis. Mais le plus heureux était grand-père. Il affectait bien l'indépendance, l'humeur frondeuse, le mépris des grandeurs ; mais il avait une admiration naïve pour l'argent, le pouvoir, les honneurs, toutes les distinctions sociales ; et c'était une fierté sans pareille pour lui de voir son petit-fils approcher ceux qui y participaient : il en jouissait, comme si cette gloire rejaillissait sur lui ; et malgré tous ses efforts pour rester impassible, son visage rayonnait. Les soirs où Christophe allait au château, le vieux Jean-Michel s'arrangeait toujours pour rester chez Louisa, sous un prétexte ou sous un autre. Il attendait le retour de son petit-fils avec une impatience d'enfant ; et, quand Chris-

tophe rentrait, il commençait par lui adresser, d'un air détaché, quelques questions indifférentes, comme :

— Eh bien ? cela a marché, ce soir ?

Ou des insinuations affectueuses, comme :

— Voici notre petit Christophe, qui va nous raconter quelque chose de nouveau.

Ou bien quelque compliment ingénieux, afin de l'amadouer :

— Salut à notre jeune gentilhomme !

Mais Christophe, maussade et irrité, répondait à peine par un : « Bonsoir ! » très sec, et allait bouder dans un coin. Le vieux insistait, posait des questions plus précises, auxquelles l'enfant ne répondait que par oui ou par non. Les autres se mettaient de la partie, demandaient des détails : Christophe se renfrognait de plus en plus ; il fallait lui arracher les mots de la bouche, jusqu'à ce que Jean-Michel, furieux, s'emportât, et lui dît des paroles blessantes. Christophe ripostait très peu respectueusement ; et cela finissait par une grosse fâcherie. Le vieux s'en allait, en faisant battre la porte. Ainsi Christophe gâtait toute la joie de ces pauvres gens, qui ne comprenaient rien à sa mauvaise humeur. Ce n'était pas leur faute s'ils étaient domestiques dans l'âme, et ne se doutaient pas qu'on pût être autrement.

Christophe se repliait donc en lui ; et, sans juger les siens, il sentait un fossé entre eux et lui. Il s'exagérait sans doute ce qui les séparait ; et, malgré leurs différences de pensées, il est bien probable qu'il se fût fait comprendre, s'il avait réussi à leur parler intimement. Mais chacun sait qu'il n'est rien de plus difficile qu'une intimité absolue entre enfants et parents, même quand il y a des uns aux autres la plus tendre

affection ; car, d'une part, le respect décourage les confidences ; de l'autre, l'idée souvent erronée de la supériorité de l'âge et de l'expérience empêche d'attacher assez de sérieux aux sentiments de l'enfant, aussi intéressants parfois que ceux des grandes personnes, et presque toujours plus sincères.

La société que Christophe voyait chez lui, et les conversations qu'il entendait, l'éloignaient encore davantage des siens.

Il venait là les amis de Melchior, pour la plupart musiciens de l'orchestre, buveurs et célibataires ; ils n'étaient pas de mauvaises gens, mais vulgaires ; ils faisaient trembler la maison de leurs rires et de leurs pas. Ils aimaient la musique, mais en parlaient avec une bêtise révoltante. La grossièreté indiscrète de leur enthousiasme blessait à vif la pudeur de sentiment de l'enfant. Quand ils louaient ainsi une œuvre qu'il aimait, il lui semblait qu'on l'outrageait lui-même. Il se raidissait, blêmissait, prenait un air glacial, affectait de ne pas s'intéresser à la musique : il l'eût haïe, si c'eût été possible. Melchior disait de lui :

— Cet individu n'a pas de cœur. Il ne sent rien. Je ne sais pas de qui il tient.

Parfois ils chantaient ensemble de ces chants germaniques à quatre voix, — à quatre pieds, — qui, toujours semblables à eux-mêmes, s'avancent lourdement, avec une niaiserie solennelle, et de plates harmonies. Christophe se réfugiait alors dans la chambre la plus éloignée et injuriait les murs.

Grand-père avait aussi ses amis : l'organiste, le tapissier, l'horloger, la contrebasse, de vieilles gens bavardes, qui ressassaient toujours les mêmes plai-

santeries, et se lançaient dans d'interminables discussions sur l'art, sur la politique, ou sur les généalogies des familles du pays, — bien moins intéressés par les sujets dont ils parlaient, qu'heureux de parler et de trouver à qui parler.

Quant à Louisa, elle voyait seulement quelques voisines, qui lui rapportaient les commérages du quartier, et, de loin en loin, quelque « bonne dame », qui, sous prétexte de s'intéresser à elle, venait retenir ses services pour un dîner prochain, et s'arrogeait une surveillance sur l'éducation religieuse des enfants.

Mais de tous les visiteurs, nul n'était plus antipathique à Christophe, que son oncle Théodore. C'était le beau-fils de grand-père, le fils d'un premier mariage de grand-mère Clara, la première femme de Jean-Michel. Il faisait partie d'une grande maison de commerce, qui avait des affaires avec l'Afrique et l'Extrême-Orient. Il réalisait assez bien le type d'un de ces Allemands nouveau style, qui affectent de répudier avec des railleries le vieil idéalisme de la race, et, grisés par la victoire, ont pour la force et le succès un culte qui montre qu'ils ne sont pas habitués à les voir de leur côté. Mais, comme il est difficile de transformer sur le champ la nature séculaire d'un peuple, l'idéalisme refoulé ressortait à tout moment dans le langage, les façons, les habitudes morales, les citations de Goethe à propos des moindres actes de la vie domestique ; et c'était un singulier mélange de conscience et d'intérêt, un effort bizarre pour accorder l'honnêteté de principes de l'ancienne bourgeoisie allemande avec le cynisme de ces nouveaux condottieri de magasin : mélange qui ne laissait pas d'avoir une odeur d'hypocrisie assez répu-

gnante, — aboutissant à faire de la force, de la cupidité, et de l'intérêt allemands le symbole de tout droit, de toute justice, et de toute vérité.

La loyauté de Christophe en était profondément blessée. Il ne pouvait juger si son oncle avait raison ; mais il le détestait, il sentait en lui l'ennemi. Le grand-père n'aimait pas cela non plus, et il se révoltait contre ces théories; mais il était vite écrasé dans la discussion par la parole facile de Théodore, qui n'avait point de peine à tourner en ridicule la généreuse naïveté du vieux. Jean-Michel finissait par avoir honte de son bon cœur; et, pour montrer qu'il n'était pas aussi arriéré qu'on croyait, il s'essayait à parler comme Théodore : cela détonnait dans sa bouche, et il en était lui-même gêné. Quoi qu'il pensât d'ailleurs, Théodore lui en imposait; il éprouvait du respect pour une habileté pratique, qu'il enviait d'autant plus qu'il s'en savait absolument incapable. Il rêvait pour un de ses petits-fils une situation semblable. C'était aussi l'intention de Melchior, qui destinait Rodolphe à suivre les traces de son oncle. Aussi tout le monde dans la maison s'ingéniait à flatter le parent riche, dont on attendait des services. Celui-ci, se voyant nécessaire, en profitait pour trancher en maître ; il se mêlait de tout, donnait son avis sur tout, et ne cherchait pas à cacher son parfait mépris pour l'art et les artistes ; il l'affichait plutôt, pour le plaisir d'humilier ses parents musiciens ; et il se livrait, sur le compte des uns et des autres, à de mauvaises plaisanteries, dont on riait lâchement.

C'était surtout Christophe, qui était pris pour cible des railleries de son oncle ; et il n'était pas patient.

Il se taisait, et serrait les dents, l'air mauvais. L'autre s'amusait de sa rage muette. Mais, un jour qu'à table Théodore le tourmentait plus que de raison, Christophe, hors de lui, lui cracha au visage. Ce fut une affaire épouvantable. L'outrage était si inouï, que l'oncle en resta d'abord muet de saisissement ; puis la parole lui revint, avec un torrent d'injures. Christophe, pétrifié sur sa chaise par l'horreur de son action, recevait sans les sentir les coups qui pleuvaient sur lui ; mais quand on voulut le traîner à genoux devant l'oncle, il se débattit, bouscula sa mère, et se sauva hors de la maison. Il ne s'arrêta, dans la campagne, que lorsqu'il ne put plus respirer. Il entendait des voix qui l'appelaient au loin ; et il se demandait s'il ne conviendrait pas qu'il se jetât dans le fleuve, faute de pouvoir y jeter son ennemi. Il passa la nuit dans les champs. Vers l'aube, il alla frapper à la porte de son grand-père. Le vieux était si inquiet de la disparition de Christophe, — il n'en avait pas dormi, — qu'il n'eut pas le courage de le gronder. Il le ramena à la maison, où on évita de lui rien dire, parce qu'on vit qu'il était toujours dans un état de surexcitation ; et il fallait le ménager ; car il jouait le soir au château. Mais Melchior l'assomma, pendant plusieurs semaines, par les doléances qu'il faisait, en affectant de ne s'adresser à personne en particulier, sur la peine qu'on prenait pour donner des exemples de vie irréprochable et de belles manières à des êtres indignes, qui vous déshonoraient. Et quand l'oncle Théodore le rencontrait dans la rue, il détournait la tête, et se bouchait le nez, avec toutes les marques du plus profond dégoût.

Le peu de sympathie qu'il trouvait à la maison,

faisait qu'il y restait le moins possible. Il souffrait de la contrainte perpétuelle qu'on s'y imposait, et qu'on cherchait à lui imposer : il y avait trop de choses, trop de gens, qu'il fallait respecter, sans qu'il fût permis de discuter pourquoi ; et Christophe n'avait pas la bosse du respect. Plus on tâchait de le discipliner, et de faire de lui un brave petit bourgeois allemand, plus il éprouvait le besoin de s'affranchir. Son plaisir eût été, après les mortelles séances, ennuyeuses et guindées, qu'il passait à l'orchestre ou au château, de se rouler dans l'herbe comme un poulain, de glisser du haut en bas de la pente gazonnée avec sa culotte neuve, ou de se battre à coups de pierres avec les polissons du quartier. S'il ne le faisait pas plus souvent, ce n'est pas qu'il fût arrêté par la peur des reproches et des claques ; mais il n'avait pas de camarades ; il ne réussissait pas à s'entendre avec les autres enfants. Même les gamins des rues n'aimaient pas à jouer avec lui, parce qu'il prenait le jeu trop au sérieux, et qu'il donnait des coups trop fort. De son côté, il avait trop pris l'habitude de rester enfermé, à l'écart des enfants de son âge : il avait honte de n'être pas adroit au jeu, et n'osait se mêler à leurs parties. Alors, il affectait de ne pas s'y intéresser, bien qu'il brûlât d'envie qu'on l'invitât à jouer. Mais on ne lui disait rien ; et il s'éloignait, navré, avec un air indifférent.

Sa consolation était de vagabonder avec l'oncle Gottfried, quand celui-ci était au pays. Il se rapprochait de lui de plus en plus, et il sympathisait avec son humeur indépendante. Il comprenait si bien, maintenant, le plaisir que Gottfried trouvait à courir sur les chemins, sans être lié nulle part ! Souvent, ils allaient

ensemble, le soir, dans la campagne, sans but, droit devant eux ; et comme Gottfried oubliait toujours l'heure, on revenait très tard, et on était grondé. La joie était de s'esquiver, la nuit, pendant que les autres dormaient. Gottfried savait que c'était mal ; mais Christophe le suppliait ; et lui-même ne pouvait résister au plaisir. Vers minuit, il venait devant la maison, et sifflait d'une façon convenue. Christophe s'était couché tout habillé. Il se glissait du lit, ses souliers à la main ; et, retenant son souffle, il rampait avec des ruses de sauvage jusqu'à la fenêtre de la cuisine, qui donnait sur la route. Il montait sur la table ; Gottfried le recevait de l'autre côté, sur ses épaules. Ils partaient, heureux comme des écoliers.

Quelquefois, ils allaient retrouver Jérémie, le pêcheur, un ami de Gottfried ; et on filait dans sa barque, au clair de lune. L'eau s'égouttant des rames faisait de petits arpèges, des notes chromatiques. Une vapeur de lait tremblait à la surface du fleuve. Les étoiles frissonnaient. Les coqs se répondaient de l'une à l'autre rive ; et parfois on entendait, dans les profondeurs du ciel, les trilles des alouettes, qui montaient de la terre, trompées par la clarté de la lune. On se taisait. Gottfried chantait tout bas un air. Jérémie racontait des histoires étranges de la vie des animaux ; elles paraissaient d'autant plus mystérieuses, qu'il s'exprimait d'une façon brève et énigmatique. La lune se cachait derrière les forêts. On longeait la sombre masse des collines. Les ténèbres du ciel et de l'eau se fondaient. Le fleuve était sans un pli. Tous les bruits s'éteignaient. La barque semblait glisser dans la nuit elle-même. Glissait-elle ? Flottait-elle ? Restait-elle immobile ?...

Les roseaux s'écartaient avec un petit froissement de soie. On abordait sans bruit. On descendait sur la rive, et on revenait à pied. Il arrivait qu'on ne rentrât qu'à l'aube. On suivait le bord du fleuve. Des nuées d'ablettes d'argent, vertes comme des épis, ou bleues comme des pierreries, aux premières lueurs du jour, fourmillaient, vives, alertes ; elles grouillaient comme les reptiles de la tête de Méduse, se jetant voracement sur le pain qu'on jetait ; elles descendaient autour, et tournaient en spirales, à mesure qu'il s'enfonçait ; ou elles s'effaçaient d'un trait, comme un rayon de lumière. Le fleuve se teintait de reflets roses et mauves. Les oiseaux s'éveillaient les uns après les autres. On rentrait en hâte ; on regagnait, avec les mêmes précautions qu'au départ, le gîte, la chambre à l'air épais, et le lit, où Christophe, qui tombait de sommeil, s'endormait aussitôt, le corps tout frais de l'odeur des champs.

Tout allait bien ainsi, et on ne se serait aperçu de rien, si Ernst, le frère cadet, n'avait un jour dénoncé les sorties de Christophe : dès lors, elles lui furent interdites, et on le surveilla. Il ne s'en échappait pas moins ; et il préférait à toute autre société celle du petit colporteur et de ses amis. Les siens étaient scandalisés. Melchior disait qu'il avait des goûts de manant. Le vieux Jean-Michel était jaloux de l'affection de Christophe pour Gottfried ; et il le sermonnait de s'abaisser à plaisir en une compagnie aussi vulgaire, quand il avait l'honneur d'approcher l'élite, et de servir les princes. On trouvait que Christophe manquait de dignité et de respect de soi-même.

Malgré les embarras d'argent croissant avec l'intempérance et la fainéantise de Melchior, la vie fut supportable, tant que Jean-Michel fut là. Il était le seul qui eût quelque influence sur Melchior, et qui le retînt, dans une certaine mesure, sur la pente de son vice. Puis l'estime universelle dont il jouissait n'était pas inutile pour faire oublier les frasques de l'ivrogne. Enfin il venait constamment en aide au ménage à court d'argent. En outre de la modique pension qu'il touchait, comme ancien maître de chapelle, il continuait à récolter quelques petites sommes, en donnant des leçons et accordant des pianos. Il en remettait la plus grande partie à sa bru, dont il voyait la gêne, en dépit des efforts qu'elle faisait pour la lui cacher. Louisa se désolait, à la pensée qu'il se privait pour eux; et le vieux y avait d'autant plus de mérite qu'il avait toujours été habitué à vivre largement, et qu'il avait de forts besoins. Quelquefois ces sacrifices n'étaient même pas suffisants ; et Jean-Michel devait, pour couvrir une dette pressante, vendre en secret un meuble, des livres, des souvenirs, auxquels il était attaché. Le pire est que Melchior s'était aperçu des cadeaux que son père faisait à Louisa, en se cachant de lui; et, bien souvent, il mettait la main sur eux, malgré les résistances. Mais quand le vieux venait à l'apprendre, — non de Louisa, qui lui taisait ses peines, mais d'un de ses petits-fils, — il entrait dans des colères terribles; et il y avait entre

les deux hommes des scènes à faire trembler. Ils étaient tous deux extraordinairement violents, et ils en arrivaient aussitôt aux gros mots et aux menaces; ils semblaient près d'en venir aux mains. Mais au milieu de ses emportements, un respect invincible retenait toujours Melchior; et, si ivre qu'il fût, il finissait par baisser la tête sous l'averse d'injures et de reproches humiliants, que son père déchargeait sur lui avec fracas. Il n'en guettait pas moins la prochaine occasion de recommencer; et Jean-Michel avait de tristes appréhensions, en pensant à l'avenir.

— Mes pauvres enfants, disait-il à Louisa, qu'est-ce que vous deviendriez, si je n'étais plus là !... Heureusement, ajoutait-il, en caressant Christophe, que je puis encore aller, jusqu'à ce que celui-ci vous tire d'affaire.

Mais il se trompait dans ses calculs, et il était au bout de sa route. Nul ne s'en fût douté. Il était étonnamment fort. A quatre-vingts ans passés, il avait tous ses cheveux, des cheveux blancs abondants, des touffes grises encore, et dans sa barbe drue des fils tout à fait noirs. Il ne lui restait qu'une dizaine de dents; mais avec elles il s'escrimait solidement. Il faisait plaisir à voir à table. Il avait un robuste appétit; et s'il reprochait à Melchior de boire, il buvait sec lui-même. Il avait une prédilection pour les vins blancs de la Moselle. Au reste, vins, bières, ou cidres, il savait rendre justice à tout ce que le Seigneur a créé d'excellent. Il n'était pas assez malavisé pour laisser sa raison dans son verre, et il gardait la mesure. Il est vrai que cette mesure était copieuse, et que dans son verre une raison plus débile se fût infailliblement noyée. Il

avait bon pied, bon œil, et une activité infatigable. A six heures, il était levé, et faisait méticuleusement sa toilette ; car il avait le souci du décorum, et le respect de sa personne. Il vivait seul dans sa maison, s'occupant de tout lui-même, et ne souffrant pas que sa bru mît le nez dans ses affaires ; il faisait sa chambre, préparait son café, recousait ses boutons, clouait, collait, raccommodait ; et, tout en allant et venant, en bras de chemise, du haut en bas de la maison, il chantait sans s'arrêter, d'une voix de basse retentissante, qu'il se plaisait à faire sonner, accompagnant ses airs de gestes d'opéra. — Ensuite, il sortait, et par tous les temps. Il allait à ses affaires, sans en oublier aucune ; mais il était rarement exact : on le rencontrait à tous les coins de rue, discutant avec quelque connaissance, ou plaisantant avec une voisine, dont la figure lui revenait ; car il aimait les jeunes minois et les vieux amis. Il s'attardait ainsi, et ne savait jamais l'heure. Il ne laissait pas cependant passer celle du dîner : il dînait où il se trouvait, s'invitant au besoin chez les gens. Il ne rentrait qu'au soir, la nuit tombée, après avoir vu longuement ses petits-enfants. Il se couchait, lisait dans son lit, avant de fermer l'œil, une page de sa vieille Bible ; et, la nuit, — car il ne dormait pas plus d'une ou deux heures de suite, — il se levait pour prendre un de ses vieux bouquins, achetés d'occasion : histoire, théologie, littérature, ou sciences ; il lisait au hasard quelques pages qui l'intéressaient et qui l'ennuyaient, qu'il ne comprenait pas bien, mais dont il ne passait pas un mot, — jusqu'à ce que le sommeil le reprît. Le dimanche, il allait à l'office, se promenait avec les enfants, et jouait aux boules. — Jamais il n'avait été malade, que

d'un peu de goutte aux doigts de pied, qui le faisait jurer la nuit, au milieu de ses lectures de la Bible. Il semblait qu'il pût durer ainsi jusqu'au bout de son siècle, et il ne voyait lui-même aucune raison pour qu'il ne le dépassât point; quand on lui prédisait qu'il mourrait centenaire, il pensait, comme un autre vieillard illustre, qu'il ne faut point assigner de limites aux bienfaits de la Providence. On ne s'apercevait qu'il vieillissait qu'à ce qu'il avait plus facilement la larme à l'œil, et qu'il devenait plus irritable chaque jour. La moindre impatience le jetait dans des accès de colère folle. Sa figure rouge et son cou court devenaient alors cramoisis. Il bégayait furieusement, et il était forcé de s'arrêter, suffoquant. Le médecin de la famille, un vieil ami, l'avait averti de se surveiller, et de modérer à la fois sa colère et son appétit. Mais têtu comme un vieillard, il n'en faisait que plus d'imprudences, par bravade; et il raillait la médecine et les médecins. Il affectait d'ailleurs un grand mépris pour la mort, et ne ménageait pas les discours, pour affirmer qu'il ne la craignait point.

Un jour d'été qu'il faisait très chaud, après avoir bu copieusement, et s'être disputé par dessus le marché, il rentra chez lui et se mit à travailler dans son jardin. Il aimait remuer la terre. Nu-tête, en plein soleil, tout irrité encore par sa discussion, il bêchait avec colère. Christophe était assis sous la tonnelle, un livre à la main; mais il ne lisait guère : il rêvassait, en écoutant la crécelle endormante des cigales : et, machinalement, il suivait les mouvements de grand-père. Le vieux lui tournait le dos; il était courbé, et arrachait les mauvaises herbes. Soudain, Christophe le vit se relever,

battre l'air de ses bras et tomber comme une masse, la face contre terre. Une seconde, il eut envie de rire. Puis il vit que le vieux ne bougeait pas. Il l'appela, il courut à lui, il le secoua de toutes ses forces. La peur le gagnait. Il s'agenouilla, et essaya à deux mains de soulever la grosse tête, appliquée contre le sol. Elle était si lourde, et il tremblait tellement, qu'il eut peine à la remuer. Mais quand il aperçut les yeux renversés, blancs et sanglants, il fut glacé d'horreur; et il la laissa retomber en poussant un cri aigu. Il se releva épouvanté, il se sauva, il courut au dehors. Il criait et pleurait. Un homme passait sur la route, il arrêta l'enfant. Christophe suffoquait; il était hors d'état de parler; mais il montra la maison; l'homme y entra, et Christophe le suivit. D'autres avaient entendu ses cris, et ils arrivaient des maisons voisines. Bientôt le jardin fut plein de monde. On marchait sur les fleurs, on se penchait autour du vieux, on criait. Deux ou trois hommes le soulevèrent de terre. Christophe, resté à l'entrée, tourné contre le mur, se cachait la figure dans ses mains; il avait peur de voir; mais il ne pouvait pas s'en empêcher; et, quand le cortège passa près de lui, il vit, à travers ses doigts, le grand corps du vieux qui s'abandonnait, inerte : un bras traînait à terre; la tête, appuyée contre le genou d'un porteur, cahotait à chaque pas; et la face était tuméfiée, couverte de boue, saignante, avec la bouche ouverte, et ses terribles yeux. Il hurla de nouveau et prit la fuite à toutes jambes. Il courut sans s'arrêter jusqu'à la maison de sa mère, comme s'il était poursuivi. Il fit irruption dans la cuisine, avec des cris affreux. Louisa épluchait des légumes. Il se jeta sur elle et l'étreignit avec déses-

poir, pour qu'elle vînt à son secours. La figure convulsée par ses sanglots, il pouvait à peine parler. Mais dès le premier mot, elle comprit. Elle devint toute blanche, laissa tomber ce qu'elle tenait, et sans une parole, se précipita hors de la maison.

Christophe resta seul, blotti contre l'armoire ; il continuait de pleurer. Ses frères jouaient. Il ne se rendait pas compte exactement de ce qui s'était passé, il ne pensait pas à grand-père, il pensait aux images effrayantes qu'il avait vues tout à l'heure ; et sa terreur était qu'on ne l'obligeât à les revoir, à revenir là-bas.

Et en effet, vers le soir, comme les autres petits, las d'avoir fait dans la maison toutes les sottises possibles, commençaient à geindre qu'ils s'ennuyaient et qu'ils avaient faim, Louisa rentra précipitamment, les prit par la main et les emmena chez grand-père. Elle allait très vite ; et Ernst et Rodolphe essayèrent de grogner, suivant leur habitude ; mais Louisa leur imposa silence d'un tel ton, qu'ils se turent intimidés. Une peur instinctive les gagnait : au moment d'entrer, ils se mirent à pleurer. Il ne faisait pas encore tout à fait nuit ; les dernières lueurs du couchant allumaient d'étranges reflets à l'intérieur de la maison, sur le bouton de porte, le miroir, le violon accroché au mur, dans la première pièce à demi obscure. Mais chez le vieux, une bougie était allumée ; et la flamme vacillante, se heurtant au jour livide qui s'éteignait, rendait plus oppressante l'ombre lourde de la chambre. Assis près de la fenêtre, Melchior pleurait avec bruit. Le médecin, penché sur le lit, empêchait de voir celui qui y était couché. Le cœur de Christophe battait à se rompre. Louisa fit agenouiller les enfants au pied du lit. Chris-

tophe se risqua à regarder. Il s'attendait à quelque chose de si terrifiant, après le spectacle de cet après-midi, qu'au premier coup d'œil il fut presque soulagé. Grand-père était immobile, et semblait dormir. L'enfant eut, un instant, l'illusion que grand-père était guéri, et que tout était fini. Mais quand il entendit son souffle oppressé, quand, en regardant mieux, il vit cette figure bouffie, où la meurtrissure de la chute faisait une large tache violacée, quand il comprit que celui qui était là allait mourir, il se remit à trembler; et, tout en répétant la prière de Louisa pour que grand-père guérît, il priait au fond de lui, pour que, si grand-père ne devait pas guérir, *grand-père fût déjà mort.* Il avait l'épouvante de ce qui allait se passer.

Le vieux n'avait plus sa connaissance, depuis l'instant où il était tombé. Il ne la retrouva qu'un moment, juste assez pour prendre conscience de son état : — et ce fut lugubre. Le prêtre était là et récitait sur lui les dernières prières. On souleva le vieillard sur son oreiller; il rouvrit lourdement ses yeux, qui ne semblaient plus obéir à sa volonté; il respira bruyamment, regarda, sans comprendre, les figures, les lumières; et soudain, il ouvrit la bouche; un effroi indicible se peignit sur ses traits.

— Mais alors... — il bégayait, — mais alors, je vais mourir !

L'accent terrible de cette voix perça le cœur de Christophe; jamais elle ne devait plus sortir de sa mémoire. Le vieux ne parlait plus, il gémissait comme un petit enfant. Puis l'engourdissement le reprit; mais sa respiration devenait encore plus pénible; il se plaignait, il remuait les mains, il semblait lutter contre le

sommeil mortel. Dans sa demi-conscience, une fois, il appela :

— Maman !

O l'impression poignante que ce balbutiement d'angoisse du vieux homme, appelant sa mère, comme Christophe eût fait lui-même, — sa mère dont jamais il ne parlait dans la vie ordinaire, et vers qui maintenant il se tournait d'instinct, suprême et inutile recours dans la terreur suprême !...Il parut s'apaiser un instant ; il eut encore une lueur de conscience. Ses lourds yeux, dont l'iris semblait flotter à la dérive, rencontrèrent le petit, glacé de peur. Ils s'éclairèrent. Le vieux fit un effort pour sourire et parler. Louisa prit Christophe et l'approcha du lit. Jean-Michel remua les lèvres, et chercha à lui caresser la tête avec la main. Mais aussitôt il retomba dans sa torpeur. Ce fut la fin.

On avait renvoyé les enfants dans la chambre à côté ; mais on avait trop à faire pour s'occuper d'eux ; et Christophe, attiré par l'horreur, épiait par la porte entr'ouverte le tragique visage, qui étouffait, renversé sur l'oreiller, étranglé par l'étreinte féroce qui se resserrait autour du cou, — cette figure qui se creusait de seconde en seconde, — cet enfoncement de l'être dans le vide, qui semblait l'aspirer comme une pompe, — et l'abominable râle, cette respiration mécanique, semblable à une bulle d'air qui crève à la surface de l'eau, ces derniers souffles du corps, qui s'obstine à vivre, quand l'âme n'est déjà plus. — Puis, la tête glissa à côté de l'oreiller. Et tout se tut.

Ce ne fut que quelques minutes après, au milieu des sanglots, des prières, de la confusion causée par la

mort, que Louisa aperçut l'enfant, blême, les yeux dilatés, la bouche crispée, qui serrait convulsivement la poignée de la porte. Elle courut à lui. Il fut pris d'une crise dans ses bras. Elle l'emporta. Il perdit connaissance. Il se retrouva dans son lit, hurla d'effroi, parce qu'on l'avait laissé seul un instant, eut une nouvelle crise, et s'évanouit encore. Il passa le reste de la nuit et la journée du lendemain dans la fièvre. Enfin il s'apaisa et tomba, la seconde nuit, dans un sommeil profond, qui se prolongea jusqu'au milieu du jour suivant. Il avait l'impression qu'on marchait dans la chambre, que sa mère était penchée sur son lit et l'embrassait; il crut entendre le chant doux et lointain des cloches mélancoliques. Mais il ne voulait pas remuer; il était comme dans un rêve.

Quand il rouvrit enfin les yeux, son oncle Gottfried était assis au pied du lit. Christophe était brisé, et ne se souvenait de rien. Puis la mémoire lui revint, et il se mit à pleurer. Gottfried se leva, et l'embrassa.

— Eh bien, mon petit, eh bien ? disait-il doucement.

— Ah ! oncle, oncle ! gémissait l'enfant, en se serrant contre lui.

— Pleure, disait Gottfried, pleure !

Il pleurait aussi.

Quand il fut un peu soulagé, Christophe essuya ses yeux, et regarda Gottfried. Gottfried comprit qu'il voulait lui demander quelque chose.

— Non, fit-il, en mettant un doigt sur sa bouche. Il ne faut pas parler. Pleurer est bon. Parler est mauvais.

L'enfant insistait.

— Cela ne sert à rien.

— Seulement une chose, une seule !...

— Quoi ?

Christophe hésita :

— Ah ! oncle, demanda-t-il, où est-il maintenant ?

Gottfried répondit :

— Il est avec le Seigneur, mon enfant.

Mais ce n'était pas ce que demandait Christophe :

— Non, tu ne comprends pas : Où est-il, *lui* ?

(Il voulait dire : le corps.)

Il continua d'une voix tremblante :

— Est-ce qu'*il* est toujours dans la maison ?

— On a enterré le cher homme, ce matin, dit Gottfried. N'as-tu pas entendu les cloches ?

Christophe fut soulagé. Puis, à la pensée qu'il ne reverrait plus le cher grand-père, il pleura de nouveau, amèrement.

— Pauvre petit chat ! répétait Gottfried, en regardant l'enfant avec commisération.

Christophe attendait que Gottfried le consolât ; mais Gottfried n'essayait même pas, sachant que c'est inutile.

— Oncle Gottfried, demanda l'enfant, est-ce que tu n'as donc pas peur aussi de cela, toi ?

(Combien il eût voulu que Gottfried n'eût pas peur, et qu'il lui enseignât son secret !)

Mais Gottfried devint soucieux.

— Chut ! fit-il, d'une voix altérée...

— Et comment n'avoir pas peur ? dit-il après un instant. Mais qu'y faire ? C'est ainsi. Il faut se soumettre.

Christophe secoua la tête avec révolte.

— Il faut se soumettre, mon enfant, répéta Gott-

fried. *Il* l'a voulu là-haut. Il faut aimer ce qu'*Il* veut.

— Je le déteste! cria Christophe haineusement, en montrant le poing au ciel.

Gottfried, consterné, le fit taire. Christophe lui-même eut peur de ce qu'il venait de dire, et il se mit à prier avec Gottfried. Mais son cœur bouillonnait; et tandis qu'il répétait les mots d'humilité servile et de résignation, il n'y avait au fond de lui qu'un sentiment de révolte passionnée et d'horreur contre l'abominable chose, et l'Être monstrueux qui l'avait pu créer.

Les jours passent, et les nuits pluvieuses, sur la terre fraîchement remuée, au fond de laquelle le pauvre vieux Jean-Michel gît abandonné. Sur le moment, Melchior a beaucoup pleuré, crié, sangloté bruyamment. Mais la semaine n'est pas finie, que Christophe l'entend rire de bon cœur. Quand on prononce devant lui le nom du défunt, sa figure s'allonge et prend un air lugubre ; mais, l'instant d'après, il recommence à parler et à gesticuler avec animation. Il est sincèrement affligé ; mais il lui est impossible de rester sous une impression triste.

Louisa, passive, résignée, a accepté ce malheur, comme elle accepte tout. Elle a ajouté une prière à ses prières de chaque jour ; elle va régulièrement au cimetière, et prend soin de la tombe, comme si la tombe faisait partie du ménage.

Gottfried a des attentions touchantes pour le petit carré de terre, où dort le vieux. Quand il vient dans le pays, il lui apporte un souvenir, une croix qu'il a faite, quelques fleurs que Jean-Michel aimait. Il n'y manque jamais, ne passât-il que quelques heures en ville ; et il se cache pour le faire.

Louisa emmène quelquefois Christophe avec elle, dans ses visites au cimetière. Christophe a un dégoût affreux pour cette terre grasse, revêtue d'une sinistre

parure de fleurs et d'arbres, et pour l'odeur lourde qui flotte au soleil, mêlée à l'haleine des cyprès sonores. Mais il n'ose avouer sa répugnance, parce qu'il se la reproche, comme une lâcheté, et comme une impiété. Il est très malheureux. La mort de grand-père ne cesse de le hanter. Pourtant, il y a longtemps déjà qu'il sait ce que c'est que la mort, qu'il y pense, et qu'il en a peur. Mais jamais il ne l'avait encore vue ; et qui la voit pour la première fois, s'aperçoit qu'il ne connaissait rien encore, ni de la mort, ni de la vie. Tout est ébranlé d'un coup ; toute la raison qu'on a ne sert de rien. On croyait vivre, on croyait avoir quelque expérience de la vie : on voit qu'on ne savait rien, on voit qu'on ne voyait rien, qu'on vivait enveloppé d'un voile d'illusions, que l'esprit avait tissé, et qui cachait aux yeux le visage terrible de la réalité. Il n'y a nul rapport entre l'idée de la souffrance, et l'être qui saigne et qui souffre. Il n'y a nul rapport entre la pensée de la mort, et les convulsions de la chair et de l'âme qui se débat et qui meurt. Tout le langage humain, toute la sagesse humaine, n'est qu'un guignol de raides automates, auprès de l'éblouissement funèbre de la réalité, et des êtres de boue et de sang, dont tout l'effort désespéré et vain est de fixer une vie, qui pourrit chaque jour.

Christophe y pensait, jour et nuit. Les souvenirs de l'agonie le poursuivaient ; il entendait l'horrible respiration ; toutes les nuits, quoi qu'il fît, il revoyait grand-père. La nature entière avait changé ; il semblait qu'il se fût étendu sur elle une brume de glace. Autour de lui, partout, de quelque côté qu'il se tournât, il sentait sur sa face le souffle meurtrier de la Bête aveugle et

toute puissante ; il sentait qu'il était sous le poing de cette épouvantable Force de destruction, et qu'il n'y avait rien à faire. Mais loin de l'accabler, cette pensée le brûlait d'indignation et de haine. Il n'avait rien d'un résigné. Il se lançait tête baissée contre l'impossible ; et il avait beau se briser le front, et reconnaître qu'il n'était pas le plus fort ; il ne cessait point d'être un révolté contre la souffrance. Dès lors, sa vie fut une lutte de tous les instants contre la férocité d'un Destin, qu'il ne pouvait pas admettre.

A l'obsession de ces pensées, la dureté même de la vie vint faire diversion. La ruine de la famille, que Jean-Michel retardait seul, se précipita, dès qu'il ne fut plus là. Avec lui les Krafft avaient perdu leurs meilleures ressources ; et la misère entra dans la maison.

Melchior y ajouta encore. Loin de travailler davantage, il s'abandonna tout à fait à son vice, quand il fut délivré du seul contrôle qui le retînt. Presque chaque nuit, il rentrait ivre, et il ne rapportait jamais rien de ce qu'il avait gagné. Du reste, il avait perdu à peu près toutes ses leçons. Une fois, il s'était présenté chez une élève dans un état d'ébriété complète : à la suite de ce scandale, toutes les maisons lui furent fermées. A l'orchestre, on ne le tolérait que par égard pour le souvenir de son père ; mais Louisa tremblait qu'il ne fût congédié d'un jour à l'autre, après un esclandre. Déjà on l'en avait sérieusement menacé, certains soirs où il était arrivé à son pupitre vers la fin de la représentation. Deux ou trois fois, il avait même totalement oublié de venir. Et de quoi n'était-il pas capable dans ces moments d'excitation stupide, où il était pris d'une démangeaison irrésistible de dire et de faire des sottises! Ne s'avisa-t-il pas, un soir, de vouloir exécuter son grand concerto de violon, au milieu d'un acte de la *Walküre!* On eut toutes les peines du monde à l'en empêcher. Il arrivait aussi qu'il éclatât de rire, en jouant, pendant la repré-

sentation, sous l'empire des impressions plaisantes qui se déroulaient sur la scène, ou dans son cerveau. Il faisait la joie de ses voisins, et on lui passait beaucoup de choses, à cause de son ridicule. Mais cette indulgence était pire que la sévérité même ; et Christophe en mourait de honte.

L'enfant était maintenant premier violon à l'orchestre. Il s'arrangeait de façon à veiller sur son père, à le suppléer au besoin, à lui imposer silence, quand Melchior était dans ses jours d'expansion. Ce n'était pas aisé, et le mieux était de sembler ne pas faire attention à lui ; sans quoi l'ivrogne, dès qu'il se sentait regardé, faisait des grimaces, ou commençait un discours. Christophe détournait donc les yeux : il tremblait de lui voir faire quelque excentricité ; il essayait de s'absorber dans sa tâche, mais il ne pouvait s'empêcher d'entendre les réflexions de Melchior, et les rires de ses voisins. Les larmes lui en venaient aux yeux. Les musiciens, braves gens, s'en étaient aperçus, et ils avaient pitié de lui ; ils mettaient une sourdine à leurs éclats, et se cachaient de Christophe pour parler de son père. Mais Christophe sentait leur commisération. Il savait que, dès qu'il était sorti, les moqueries reprenaient leur train, et que Melchior était la risée de la ville. Il ne pouvait rien pour l'empêcher, et c'était un supplice pour lui. Il ramenait son père à la maison après la fin du spectacle ; il lui donnait le bras, subissait ses bavardages, s'évertuait à cacher l'incertitude de sa marche. Mais à qui faisait-il illusion ? Et malgré ses efforts, il était rare qu'il réussît à conduire Melchior jusqu'au bout. Arrivé au tournant de la rue, Melchior déclarait qu'il avait un rendez-vous urgent

avec quelques amis, et aucun argument ne pouvait lui persuader de manquer à cet engagement. Il était même prudent de ne pas trop insister, si on ne voulait s'exposer à une scène d'imprécations paternelles, qui attirait les voisins aux fenêtres.

Tout l'argent du ménage y passait. Melchior ne se contentait pas de boire ce qu'il gagnait. Il buvait ce que sa femme et son fils avaient tant de peine à gagner. Louisa pleurait; mais elle n'osait pas résister, depuis que son mari lui avait durement rappelé que rien dans la maison n'était à elle, et qu'il l'avait épousée sans un sou. Christophe voulut regimber : Melchior le calotta, le traita de polisson, et lui prit l'argent des mains. L'enfant avait douze à treize ans, il était robuste, et commençait à gronder contre les corrections ; pourtant il avait encore peur de se révolter ; et, plutôt que de s'exposer à de nouvelles humiliations de ce genre, il se laissait dépouiller. La seule ressource qu'ils eussent, Louisa et lui, était de cacher leur argent. Mais Melchior avait une ingéniosité singulière à découvrir leurs cachettes, quand ils n'étaient pas là.

Bientôt, cela ne lui suffit plus. Il vendit les objets hérités de son père. Christophe voyait partir avec douleur les précieux souvenirs: les livres, le lit, les meubles, les portraits des musiciens et des réformateurs. Il ne pouvait rien dire. Mais un jour que Melchior, s'étant rudement heurté au vieux piano de grand-père, jura de colère, en se frottant le genou, et dit qu'on n'avait plus la place de remuer chez soi, et qu'il allait débarrasser la maison de toutes ces vieilleries, Christophe poussa les hauts cris. C'était vrai que les chambres étaient encombrées, depuis qu'on y avait entassé les meubles

de grand-père, pour vendre sa maison, la chère maison où Christophe avait passé les meilleures heures de son enfance. C'était vrai aussi que le vieux piano ne valait plus cher, qu'il avait une voix chevrotante, et que depuis longtemps Christophe ne s'en servait plus, pour jouer sur le beau piano neuf, dû aux munificences du prince ; mais si vieux et si impotent qu'il fût, il était le meilleur ami de Christophe : c'était lui qui avait révélé à l'enfant le monde sans bornes de la musique ; c'était sur ses touches jaunes et polies par les doigts qu'il avait découvert le royaume des sons et leurs lois ; c'était l'œuvre de grand-père, qui avait passé des mois à le réparer pour son petit-fils, et qui en était fier : c'était, en quelque sorte, un objet sacré. Aussi Christophe protesta-t-il qu'on n'avait pas le droit de le vendre. Melchior lui intima l'ordre de se taire. Christophe cria plus fort que le piano était à lui, et qu'il défendait qu'on y touchât. Il s'attendait à recevoir une solide correction. Mais Melchior le regarda avec un mauvais sourire, et se tut.

Le lendemain, Christophe avait tout oublié. Il rentrait à la maison, fatigué, mais d'assez bonne humeur. Il fut frappé des regards sournois de ses frères. Ils feignaient tous deux d'être très absorbés dans une lecture ; mais ils le suivaient des yeux, et guettaient tous ses mouvements, se replongeant dans leur livre, dès qu'il les regardait. Il ne douta point qu'ils ne lui eussent fait quelque mauvaise farce ; mais il y était habitué, et ne s'en émut pas, résolu, quand il la découvrirait, à les rosser vigoureusement, comme il avait coutume. Il dédaigna donc d'approfondir la chose, et il se mit à causer avec son père, qui, assis au coin du feu, l'interrogeait sur sa journée avec une affecta-

tion d'intérêt, auquel il n'était point fait. Tandis qu'il lui parlait, il s'aperçut que Melchior échangeait en cachette des clignements d'yeux avec les deux petits. Il eut un serrement de cœur. Il courut dans sa chambre. La place du piano était vide... Il poussa un cri de douleur. Il entendit dans l'autre pièce les rires étouffés de ses frères, qui y répondaient. Tout son sang lui monta au visage. Il bondit vers eux. Il cria :

— Mon piano !

Melchior leva tranquillement la tête, d'un air paisible et ahuri, qui fit éclater de rire les enfants. Lui-même ne put y tenir, en voyant la mine piteuse de Christophe ; et il se détourna pour pouffer. Christophe perdit conscience de ses actes. Il se jeta comme un fou sur son père. Melchior, renversé dans son fauteuil, n'eut pas le temps de se garer. L'enfant l'avait saisi à la gorge, et lui criait :

— Voleur !

Ce ne fut qu'un éclair. Melchior se secoua, et envoya rouler contre le carreau Christophe, qui se cramponnait avec fureur. La tête de l'enfant heurta contre les chenets. Christophe se releva sur les genoux, le front ouvert ; et il continuait de répéter d'une voix suffoquée :

— Voleur !... Voleur qui nous voles, maman, moi !... Voleur qui vends grand-père !

Melchior, debout, leva le poing sur la tête de Christophe. L'enfant le bravait avec des yeux haineux, et il tremblait de rage. Melchior se mit à trembler aussi. Il s'assit et se cacha la figure dans ses mains. Les deux petits s'étaient sauvés, en poussant des cris aigus. Au vacarme succéda le silence. Melchior gémissait des

paroles vagues. Christophe, collé au mur, ne cessait pas de le fixer, les dents serrées, tremblant de tout son corps. Melchior commença à s'accuser lui-même :

— Je suis un voleur ! Je dépouille ma famille. Mes enfants me méprisent. Je ferais mieux d'être mort !

Quand il eut fini de geindre, Christophe, sans bouger, demanda d'une voix dure :

— Où est le piano ?

— Chez Wormser, dit Melchior, la tête basse, n'osant pas le regarder.

Christophe fit un pas, et dit :

— L'argent !

Melchior, annihilé, tira l'argent de sa poche, et le remit à son fils. Christophe se dirigea vers la porte. Melchior l'appela :

— Christophe !

Christophe s'arrêta. Melchior reprit, d'une voix tremblante :

— Mon petit Christophe !... Ne me méprise pas !

Christophe se jeta à son cou, et sanglota :

— Papa, mon cher papa ! Je ne te méprise pas ! Je suis si malheureux !

Ils pleuraient bruyamment ensemble. Melchior se lamentait :

— Ce n'est pas ma faute ! Je ne suis pourtant pas méchant. N'est-ce pas, Christophe ? Voyons, je ne suis pas méchant ?

Il promettait de ne plus boire. Christophe hochait la tête, d'un air de doute ; et Melchior convenait qu'il ne pouvait pas résister, quand il avait de l'argent dans les mains. Christophe réfléchit, et dit :

— Sais-tu, papa, il faudrait...

Il s'arrêta.

— Quoi donc ?

— J'ai honte...

— Pour qui ? demanda naïvement Melchior.

— Pour toi.

Melchior fit la grimace, et dit :

— Cela ne fait rien.

Christophe expliqua qu'il faudrait que tout l'argent de la famille, même le traitement de Melchior, fût confié à un autre, qui remettrait à Melchior, jour par jour, ou semaine par semaine, ce dont il aurait besoin. Melchior, qui était en veine d'humilité, — il n'était pas tout à fait à jeun, — renchérit sur la proposition, et déclara qu'il voulait écrire séance tenante une lettre au grand-duc, pour que la pension qui lui revenait fût régulièrement payée en son nom à Christophe. Christophe refusait, rougissant de l'humiliation de son père. Mais Melchior, dévoré d'une soif de sacrifice, s'obstina à écrire. Il était ému lui-même de la magnanimité de son acte. Christophe refusa de prendre la lettre; et Louisa, qui venait de rentrer, mise au courant de l'affaire, déclara qu'elle aimerait mieux mendier que d'obliger son mari à cet affront. Elle ajouta qu'elle avait confiance en lui, et qu'elle était sûre qu'il s'amenderait pour l'amour d'eux et de lui. Cela finit par une scène d'attendrissement général; et la lettre de Melchior, oubliée sur la table, alla tomber sous l'armoire, où elle resta cachée.

Mais, quelques jours après, Louisa l'y retrouva, en faisant le ménage ; et comme elle était très malheureuse alors des nouveaux désordres de Melchior, qui avait tout oublié, au lieu de déchirer le papier, elle le

mit de côté. Elle le garda plusieurs mois, repoussant toujours l'idée de s'en servir, malgré les souffrances qu'elle endurait. Mais un jour qu'elle vit, une fois de plus, Melchior battre Christophe, et le dépouiller de son argent, elle n'y tint plus ; et, seule avec l'enfant qui pleurait, elle alla prendre la lettre, la lui donna, et dit :

— Va !

Christophe hésitait encore ; mais il comprit qu'il n'y avait plus d'autre moyen, si on voulait sauver de la ruine totale le peu qui leur restait. Il alla au palais. Il mit près d'une heure à faire un trajet de vingt minutes. La honte de sa démarche l'accablait. Son orgueil, qui s'était exalté dans ces dernières années de tristesse et d'isolement, saignait à la pensée d'avouer publiquement le vice de son père. Par une étrange et naturelle inconséquence, il savait que ce vice était connu de tous ; et il s'obstinait à vouloir donner le change, il feignait de ne s'apercevoir de rien : on l'eût haché en morceaux, plutôt que d'en convenir. Et maintenant, de lui-même, il allait... ! Vingt fois, il fut sur le point de revenir ; il fit deux ou trois fois le tour de la ville, retournant sur ses pas, au moment d'arriver. Mais il n'était pas seul en cause. Il s'agissait de sa mère, de ses frères. Puisque son père les abandonnait, puisqu'il les trahissait, c'était à lui, fils aîné, de prendre sa place, de venir à leur aide. Il n'y avait plus à hésiter, à faire l'orgueilleux. Il fallait boire la honte. Il entra au palais. Dans l'escalier, il faillit encore s'enfuir. Il s'agenouilla sur une marche. Il resta, plusieurs minutes, sur le palier, la main sur le bouton de la porte, jusqu'à ce que l'arrivée de quelqu'un le forçât à entrer.

Tout le monde le connaissait aux bureaux. Il demanda

à parler à Son Excellence l'intendant des théâtres, baron de Hammer Langbach. Un employé, jeune, gras, chauve, le teint fleuri, avec un gilet blanc et une cravate rose, lui serra familièrement la main, et se mit à parler de l'opéra de la veille. Christophe répéta sa question. L'employé répondit que Son Excellence était occupée en ce moment, mais que si Christophe avait une requête à lui présenter, on la lui ferait passer avec d'autres pièces, qu'on allait lui porter à signer. Christophe tendit la lettre. L'employé y jeta les yeux, et poussa une exclamation de surprise :

— Ah ! par exemple ! fit-il gaiement. Voilà une bonne idée ! Il y a longtemps qu'il aurait dû s'aviser de cela ! De toute sa vie, il n'a rien fait de mieux. Ah ! le vieux pochard ! Comment diable a-t-il pu s'y résoudre ?

Il s'arrêta net. Christophe lui avait arraché le papier des mains, et criait, blême de colère :

— Je vous défends... ! Je vous défends de m'insulter !

Le fonctionnaire fut stupéfait :

— Mais, cher Christophe, essaya-t-il de dire, qui songe à t'insulter ? Je n'ai dit que ce que tout le monde pense. Toi-même, tu le penses.

— Non ! cria rageusement Christophe.

— Quoi ! Tu ne le penses pas ? Tu ne penses pas qu'il boit ?

— Ce n'est pas vrai ! dit Christophe.

Il trépignait.

L'employé haussa les épaules :

— En ce cas, pourquoi a-t-il écrit cette lettre ?

— Parce que... dit Christophe, — il ne sut plus que dire, — parce que, comme je viens toucher mon traitement, chaque mois, il est tout simple que je prenne en

même temps celui de mon père. Il est inutile que nous nous dérangions tous deux... Mon père est très occupé!

Il rougissait de l'absurdité de son explication. L'employé le regardait avec un mélange d'ironie et de pitié. Christophe, froissant le papier dans sa main, fit mine de sortir. L'autre se leva, et lui prit le bras.

— Attends un moment, dit-il, je vais arranger les choses.

Il passa dans le cabinet du directeur. Christophe attendit, sous les regards des autres employés. Son sang bouillait. Il ne savait pas ce qu'il faisait, ce qu'il allait faire, ce qu'il devait faire. Il songea à se sauver, avant qu'on lui rapportât la réponse ; et il s'y disposait, quand la porte se rouvrit :

— Son Excellence veut bien te recevoir, lui dit le trop serviable employé.

Christophe dut entrer.

Son Excellence le baron de Hammer Langbach, un petit vieux, propret, avec des favoris, des moustaches, et le menton rasé, regarda Christophe par dessus ses lunettes d'or, sans s'interrompre d'écrire, ni répondre par un signe de tête à ses saluts embarrassés.

— Ainsi, dit-il après un moment, vous demandez, monsieur Krafft?....

— Votre Excellence, dit précipitamment Christophe, je vous prie de me pardonner. J'ai réfléchi. Je ne demande plus rien.

Le vieillard ne chercha pas à avoir une explication de ce revirement subit. Il regarda plus attentivement Christophe, toussota, et dit :

— Voudriez-vous me donner, monsieur Krafft, la lettre que vous tenez à la main?

Christophe s'aperçut que le regard de l'intendant était fixé sur le papier qu'il continuait, sans y penser, à froisser dans son poing.

— C'est inutile, Votre Excellence, balbutia-t-il. Ce n'est plus la peine maintenant.

— Donnez, je vous prie, reprit tranquillement le vieillard, comme s'il n'avait pas entendu.

Christophe, machinalement, donna le chiffon de lettre; mais il se lança dans un flot de paroles embrouillées, tendant toujours la main pour ravoir la lettre. L'Excellence déplia soigneusement le papier, le lut, regarda Christophe, le laissa patauger dans ses explications, puis l'interrompit, et dit, avec un éclair malicieux dans les yeux :

— C'est bien, monsieur Krafft. La demande est accordée.

De la main, il lui donna congé, et se replongea dans ses écritures.

Christophe sortit, consterné.

— Sans rancune, Christophe ! lui dit cordialement l'employé, quand l'enfant repassa dans le bureau. Christophe se laissa prendre et secouer la main, sans oser lever les yeux. Il se retrouva hors du château. Il était glacé de honte. Tout ce qu'on lui avait dit lui revenait à l'esprit; et il s'imaginait sentir une ironie injurieuse dans la pitié des gens qui l'estimaient et le plaignaient. Il rentra à la maison, et répondit à peine par quelques mots irrités aux questions de Louisa, comme s'il lui gardait rancune de ce qu'il venait de faire. Il était déchiré de remords, à la pensée de son père. Il voulait lui avouer tout, lui demander pardon. Melchior n'était pas là. Christophe l'attendit sans dor-

mir, jusqu'au milieu de la nuit. Plus il pensait à lui, plus ses remords augmentaient ; il l'idéalisait ; il se le représentait faible, bon, malheureux, trahi par les siens. Dès qu'il entendit son pas dans l'escalier, il sauta du lit pour courir à sa rencontre, et se jeter dans ses bras. Mais Melchior rentrait dans un état d'ivresse si dégoûtant, que Christophe n'eut même pas le courage de l'approcher ; et il alla se recoucher, en raillant amèrement ses illusions.

Quand Melchior, quelques jours plus tard, apprit ce qui s'était passé, il eut un accès de colère épouvantable ; et, malgré les supplications de Christophe, il alla faire une scène au palais. Mais il en revint tout penaud, et il ne souffla pas mot de ce qui avait eu lieu. On l'avait reçu fort mal. On lui avait dit qu'il eût à le prendre sur un autre ton, — qu'on ne lui avait conservé sa pension qu'en considération du mérite de son fils, et que si l'on apprenait de lui le moindre scandale à l'avenir, elle lui serait totalement supprimée. Aussi Christophe fut-il très étonné et très soulagé de voir son père accepter sa situation du jour au lendemain, et se vanter même d'avoir eu l'initiative de ce *sacrifice*.

Cela n'empêcha point Melchior d'aller larmoyer au dehors qu'il était dépouillé par sa femme et par ses enfants, qu'il s'était exténué pour eux, toute sa vie, et que maintenant on le laissait manquer de tout. Il tâchait aussi de soutirer de l'argent à Christophe, par toutes sortes de câlineries et de ruses ingénieuses, qui donnaient souvent envie de rire à Christophe, bien qu'il n'en eût guère sujet. Mais comme Christophe tenait bon, Melchior n'insistait pas. Il se sentait étrangement intimidé devant les yeux sévères de cet enfant de quatorze

ans, qui le jugeait. Il se vengeait en cachette par quelque mauvais tour. Il allait au cabaret, buvait et régalait à son aise ; et il ne payait rien, prétendant que c'était à son fils d'acquitter ses dettes. Christophe ne protestait pas, de peur d'augmenter le scandale ; et, d'accord avec Louisa, ils s'épuisaient à payer les dettes de Melchior. — Enfin, Melchior se désintéressa de plus en plus de sa charge de violoniste, depuis qu'il n'en touchait plus le traitement ; et ses absences devinrent si fréquentes au théâtre, que, malgré les prières de Christophe, on finit par le mettre à la porte. L'enfant resta donc seul chargé de soutenir son père, ses frères, et toute la maison.

Ainsi, Christophe devint chef de famille, à quatorze ans.

Il accepta résolument cette tâche écrasante. Son orgueil lui défendait de recourir à la charité des autres. Il se jura de se tirer d'affaire, seul. Il avait trop souffert, depuis l'enfance, de voir sa mère accepter, quêter même d'humiliantes aumônes : c'était un sujet de discussions avec elle, quand la bonne femme revenait au logis, triomphante d'un cadeau qu'elle avait obtenu d'une de ses protectrices. Elle n'y voyait pas malice, et se réjouissait de pouvoir, grâce à cet argent, épargner un peu de peine à son Christophe, et ajouter un plat au maigre souper. Mais Christophe devenait sombre ; il ne parlait plus de la soirée ; et il refusait même, sans dire pourquoi, de toucher à la nourriture qui avait été ainsi obtenue. Louisa était chagrinée ; elle harcelait maladroitement son fils, pour qu'il mangeât : il s'obstinait ; elle finissait par s'impatienter, et lui disait des choses désagréables, auxquelles il répondait ; alors, il jetait sa serviette sur la table, et sortait. Son père haussait les épaules, et l'appelait poseur. Ses frères se moquaient de lui, et mangeaient sa part.

Il fallait pourtant trouver les moyens de vivre. Son traitement à l'orchestre n'y suffisait plus. Il donna des leçons. Son talent de virtuose, sa bonne réputation, et surtout la protection du prince, lui attirèrent une nombreuse clientèle dans la haute bourgeoisie. Tous les matins, depuis neuf heures, il enseignait le piano à des fillettes, souvent plus âgées que lui, qui l'intimidaient horriblement par leurs coquetteries, et qui l'exaspé-

raient par la niaiserie de leur jeu. Elles étaient en musique d'une stupidité parfaite ; en revanche, elles possédaient toutes, plus ou moins, un sens aigu du ridicule ; et leur regard moqueur ne faisait grâce à Christophe d'aucune de ses maladresses. C'était une torture pour lui. Assis à côté d'elles, sur le bord de sa chaise, rouge et guindé, crevant de colère et n'osant pas bouger, se tenant à quatre pour ne pas dire de sottises et ayant peur du son de sa voix et peine à sortir une parole de sa gorge, s'efforçant de prendre un air sévère et se sentant observé du coin de l'œil, il perdait contenance, se troublait au milieu d'une observation, craignait d'être ridicule, l'était, et s'emportait jusqu'aux reproches blessants. Mais il était bien facile à ses élèves de se venger ; et elles n'y manquaient point, en l'embarrassant par une certaine façon de le regarder, de lui poser les questions les plus simples, qui le faisait rougir jusqu'aux yeux ; ou bien, elles lui demandaient quelque petit service, comme d'aller prendre sur un meuble un objet oublié : — ce qui était pour lui la plus pénible épreuve ; car il fallait traverser la chambre sous le feu des regards malicieux, qui guettaient impitoyablement les moindres gaucheries de ses mouvements, ses jambes maladroites, ses bras raides, son corps ankylosé par l'embarras.

De ces leçons il devait courir à la répétition du théâtre. Souvent il n'avait pas le temps de déjeuner ; il emportait dans sa poche un morceau de pain et de charcuterie qu'il mangeait pendant l'entr'acte. Il suppléait parfois Tobias Pfeiffer, le *Musik Direktor,* qui s'intéressait à lui, et l'exerçait à diriger de temps en temps à sa place les répétitions d'orchestre. Il lui

fallait aussi continuer lui-même son éducation musicale. D'autres leçons de piano remplissaient sa journée, jusqu'à l'heure de la représentation. Et bien souvent, le soir, après la fin du spectacle, on demandait à l'entendre au château. Là, il devait jouer pendant une ou deux heures. La princesse prétendait se connaître en musique ; elle l'aimait fort, sans avoir jamais su faire de différence entre la bonne et la mauvaise musique. Elle imposait à Christophe des programmes baroques, où de plates rapsodies coudoyaient les chefs-d'œuvre. Mais son plus grand plaisir était de le faire improviser ; et elle lui fournissait les thèmes, d'une sentimentalité écœurante.

Christophe sortait de là, vers minuit, harassé, les mains brûlantes, la tête fiévreuse, l'estomac vide. Il était en sueur ; et, dehors, la neige tombait parfois, ou un brouillard glacé. Il avait plus de la moitié de la ville à traverser, pour regagner sa maison ; il rentrait à pied, claquant des dents, ayant envie de dormir et de pleurer ; et il devait prendre garde à ne pas salir dans les flaques son unique vêtement de soirée.

Il retrouvait sa chambre, qu'il partageait toujours avec ses frères ; et jamais le dégoût et le désespoir de sa vie, jamais le sentiment de sa solitude ne l'accablait autant qu'à ce moment où, dans ce galetas à l'odeur étouffante, il lui était enfin permis de déposer son collier de misère. A peine avait-il le courage de se déshabiller. Heureusement, dès qu'il posait la tête sur l'oreiller, il était terrassé par un lourd sommeil, qui lui enlevait la conscience de ses peines.

Mais, dès l'aube en été, bien avant en hiver, il fallait qu'il se levât. Il voulait travailler pour lui : c'était le

seul moment de liberté qu'il eût, entre cinq et huit heures. Encore en devait-il perdre une partie à des travaux de commande; car son titre de *Hof Musicus*, et sa faveur auprès du grand-duc, l'obligeaient à des compositions officielles pour les fêtes de la cour.

Ainsi, jusqu'à la source de sa vie était empoisonnée. Ses rêves même n'étaient point libres. Mais, comme c'est l'habitude, la contrainte les rendait plus forts. Quand rien n'entrave l'action, l'âme a bien moins de raisons pour agir. Plus étroite se resserrait autour de Christophe la prison des soucis et des tâches médiocres, plus son cœur révolté sentait son indépendance. Dans une vie sans entraves, il se fût abandonné sans doute au hasard des heures et aux flâneries voluptueuses de l'adolescence. Ne pouvant être libre qu'une heure ou deux par jour, sa force s'y ruait, comme un torrent entre les rochers. C'est une bonne discipline pour l'art, que de resserrer ses efforts dans d'implacables limites. En ce sens, on peut dire que la misère est un maître, non seulement de pensée, mais de style ; elle apprend la sobriété à l'esprit, comme au corps. Quand le temps est compté, et les paroles mesurées, on ne dit rien de trop, et on prend l'habitude de ne penser que l'essentiel. Ainsi on vit double, ayant moins de temps pour vivre.

C'est ce qui advint pour Christophe. Il prenait sous le joug pleine conscience de la valeur de la liberté ; et il ne gaspillait pas les minutes précieuses à des actes, ou des mots inutiles. Sa tendance naturelle à écrire avec une abondance diffuse, livré à tous les caprices d'une pensée sincère, mais sans choix, trouva son cor-

rectif dans l'obligation de penser et d'agir le plus possible en le moins de temps possible. Rien n'eut tant d'influence sur son développement artistique et moral : — ni les leçons de ses maîtres, ni l'exemple des chefs-d'œuvre. Il prit, dans ces années où le caractère se forme, l'habitude de considérer la musique comme une langue précise, dont chaque note a un sens ; et il prit en même temps la haine des musiciens qui parlent pour ne rien dire.

Cependant, les compositions qu'il écrivait alors étaient encore bien loin de l'exprimer complètement, parce qu'il était lui-même encore bien loin de s'être complètement découvert. Il se cherchait à travers l'amas de sentiments acquis, que l'éducation impose à l'enfant, comme une seconde nature. Il n'avait que des intuitions de son être véritable, faute d'avoir encore ressenti les passions de l'adolescence, qui dégagent la personnalité de ses vêtements d'emprunt, comme un coup de tonnerre purge le ciel des vapeurs qui l'enveloppent. D'obscurs et puissants pressentiments se mêlaient en lui aux réminiscences étrangères, dont il ne pouvait se défaire. Il s'irritait de ces mensonges. Il se désolait de voir combien ce qu'il écrivait était inférieur à ce qu'il pensait. Il doutait amèrement de lui. Mais il ne pouvait se résigner à cette stupide défaite ; il s'enrageait à faire mieux, à écrire de grandes choses. Et toujours il échouait. Après un instant d'illusion, pendant qu'il écrivait, il s'apercevait que ce qu'il avait écrit ne valait rien ; il le déchirait, il brûlait tout ce qu'il faisait. Et, pour achever sa honte, il fallait qu'il vît conservées, sans pouvoir les anéantir, ses œuvres officielles, les plus médiocres de toutes, — le concerto :

l'Aigle royal, pour l'anniversaire du prince, — et la cantate : *l'Hymen de Pallas,* écrite à l'occasion du mariage de la princesse Adélaïde, — publiées à grands frais, en éditions de luxe, qui perpétuaient son imbécillité pour les siècles à venir, — car il croyait aux siècles à venir. — Il en pleurait d'humiliation.

Fiévreuses années ! Nul répit, nulle relâche. Rien qui fasse diversion à ce labeur affolant. Point de jeux, point d'amis. Comment en aurait-il ? L'après-midi, à l'heure où les autres enfants s'amusent, le petit Christophe, le front plissé par l'attention, était assis à son pupitre d'orchestre, dans la salle de théâtre poussiéreuse et mal éclairée. Et le soir, quand les autres enfants sont couchés, il était encore là, affaissé sur sa chaise, et crispé de fatigue.

Aucune intimité avec ses frères. Le cadet, Ernst, avait douze ans : c'était un petit vaurien, vicieux et effronté, qui passait ses journées avec quelques chenapans de sa sorte, et qui, dans leur société, avait pris non seulement des façons déplorables, mais de honteuses habitudes, dont l'honnête Christophe, qui n'aurait même pu en concevoir l'idée, s'était aperçu un jour avec horreur. L'autre, Rodolphe, le favori de l'oncle Théodore, se destinait au commerce. Il était rangé, tranquille, mais sournois ; il se croyait très supérieur à Christophe, et n'admettait pas son autorité sur la maison, bien qu'il trouvât naturel de manger son pain. Il avait épousé les rancunes de Théodore et de Melchior contre lui, et il répétait leurs racontars ridicules. Aucun des deux frères n'aimait la musique ; et Rodolphe affectait de la mépriser, comme son oncle, par esprit d'imitation. Gênés par la surveillance et les semonces de

Christophe, qui prenait très au sérieux son rôle de chef de famille, les deux petits avaient tenté de se révolter; mais Christophe, qui avait de bons poings, et la conscience de son droit, les faisait marcher rondement. Ils n'en faisaient pas moins de lui tout ce qu'ils voulaient; ils abusaient de sa crédulité, ils lui tendaient des panneaux, où il ne manquait jamais de tomber; ils lui extorquaient de l'argent, mentaient impudemment, et se moquaient de lui derrière son dos. Le bon Christophe se laissait toujours prendre; il avait un tel besoin d'être aimé, qu'un mot affectueux suffisait pour désarmer sa rancune. Il leur eût tout pardonné, pour un peu d'amour. Mais sa confiance était cruellement ébranlée, depuis qu'il les avait entendus rire de sa bêtise, après une scène d'embrassements hypocrites, qui l'avait ému jusqu'aux larmes : ce dont ils avaient profité pour le dépouiller d'une montre en or, cadeau du prince, qu'ils convoitaient. Il les méprisait, et pourtant continuait à se laisser duper, par un penchant irrésistible à croire et à aimer. Il le savait, il se mettait en rage contre lui-même, et il rouait de coups ses frères, quand il découvrait, une fois de plus, qu'ils s'étaient joués de lui. Cela ne l'empêchait point d'avaler aussitôt après le nouvel hameçon qu'il leur plaisait de lui jeter.

Une plus amère souffrance lui était réservée. Il apprit par d'officieux voisins que son père disait du mal de lui. Après avoir été glorieux des succès de son fils et s'en être partout vanté, Melchior avait eu la honteuse faiblesse d'en devenir jaloux. Il cherchait à les rabaisser. C'était bête à pleurer. On ne pouvait que hausser les épaules de mépris; il n'y avait même pas à se fâcher; car il était inconscient du mal qu'il faisait, et

aigri par sa déchéance. Christophe se taisait ; il eût craint, s'il parlait, de dire des choses trop dures ; mais il avait le cœur ulcéré.

Tristes réunions, que ces soupers de famille, le soir, autour de la lampe, sur la nappe tachée, au milieu des propos insipides, et du bruit de mâchoires de ces êtres qu'il méprise, qu'il plaint et qu'il aime malgré tout ! Avec la brave maman, seule, Christophe sentait un lien de commune affection. Mais Louisa, ainsi que lui, s'exténuait tout le jour ; et, le soir, elle était éteinte, elle ne disait presque rien, et s'endormait sur sa chaise, après dîner, en reprisant des chaussettes. D'ailleurs, elle était si bonne, qu'elle ne semblait pas faire de différence dans son affection entre son mari et ses trois fils ; elle les aimait tous également. Christophe ne trouvait pas en elle la confidente dont il avait tant besoin.

Aussi s'enfermait-il en lui. Il se taisait pendant des jours entiers, accomplissant sa tâche monotone et harassante, avec une sorte de rage silencieuse. Un tel régime était dangereux, surtout pour un enfant, à un âge de crise, où l'organisme, plus sensible, est livré à toutes les causes de destruction, et risque de se déformer pour le reste de la vie. La santé de Christophe en souffrit gravement. Il avait reçu des siens une solide charpente, une chair saine et sans tares. Mais ce corps vigoureux ne fit qu'offrir plus d'aliment à la douleur, quand l'excès des fatigues et des soucis précoces y eut ouvert une brèche, par où elle pût entrer. De très bonne heure, s'étaient annoncés chez lui des désordres nerveux assez graves. Il avait, tout petit, des évanouissements, des convulsions, des vomissements, quand il éprouvait une contrariété. Vers sept ou huit ans, à

l'époque de ses débuts au concert, son sommeil était inquiet : il parlait, criait, riait, pleurait, en dormant ; et cette disposition maladive se renouvelait, chaque fois qu'il avait des préoccupations vives. Puis ce furent de cruelles douleurs à la tête, tantôt comme des élancements dans la nuque et les côtés du crâne, tantôt comme un casque de plomb. Les yeux lui faisaient mal : c'étaient, par instants, des pointes d'aiguille qui s'enfonçaient dans l'orbite ; il avait des éblouissements, et ne pouvait plus lire, il devait s'arrêter pendant quelques minutes. La nourriture insuffisante ou malsaine et l'irrégularité des repas ruinaient son robuste estomac. Il était rongé par des douleurs d'entrailles, ou une diarrhée qui l'épuisait. Mais rien ne le faisait plus souffrir, que son cœur : il était d'une irrégularité folle ; tantôt il bondissait tumultueusement dans la poitrine, à croire qu'il allait se briser ; tantôt il battait à peine, et semblait près de s'arrêter. La nuit, la température de l'enfant avait des sautes effrayantes ; elle passait sans transition d'un état de grosse fièvre à un état d'anémie. Il brûlait, il tremblait de froid, il avait des angoisses, sa gorge se contractait, une boule dans le cou l'empêchait de respirer. — Naturellement, son imagination se frappa : il n'osait parler aux siens de tout ce qu'il ressentait ; mais il l'analysait sans cesse, avec une attention qui grossissait ses souffrances, ou en créait de nouvelles. Il se prêta, l'une après l'autre, toutes les maladies connues ; il crut qu'il allait devenir aveugle ; et comme il avait quelquefois des vertiges, en marchant, il craignait de tomber brusquement raide mort. — Toujours cette horrible peur d'être arrêté en chemin, de mourir avant

l'âge, l'obsédait, l'accablait, le talonnait à la fois. Ah ! s'il fallait mourir, au moins, pas maintenant, pas avant d'être vainqueur !...

La victoire... l'idée fixe qui ne cesse de le brûler, sans qu'il s'en rende bien compte, qui le soutient à travers tous les dégoûts, les fatigues, le marais croupissant de cette vie ! Conscience sourde et puissante de ce qu'il sera plus tard, de ce qu'il est déjà !... Ce qu'il est ? Un enfant maladif et nerveux, qui joue du violon à l'orchestre, et écrit de médiocres concertos ? — Non. Bien au delà de cet enfant. Ceci n'est que l'enveloppe, la figure d'un jour. Ceci n'est pas son Être. Il n'y a aucun rapport entre son Être et la forme présente de son visage et de sa pensée. Lui-même le sait bien. S'il se voit dans son miroir, il ne se reconnaît pas. Ce visage large et rouge, ces sourcils proéminents, ces petits yeux enfoncés, ce nez court, gros du bout, aux narines dilatées, cette lourde mâchoire, cette bouche boudeuse, tout ce masque, laid et vulgaire, lui est étranger à lui-même. Il ne se reconnaît pas plus dans ses œuvres. Il se juge, il sait la nullité de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il est en ce moment. Et pourtant il est sûr de ce qu'il sera, et de ce qu'il fera. Il se reproche parfois cette certitude, comme un mensonge d'orgueil ; et il prend plaisir à s'humilier, à se mortifier amèrement, afin de se punir. Mais la certitude persiste, et rien ne peut l'altérer. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il pense, aucune de ses pensées, de ses actions, de ses œuvres, ne l'enferme, ni ne l'exprime ; il le sait, il a ce sentiment étrange, que ce qu'il est le plus, ce n'est pas ce qu'il est à présent, c'est ce qu'il *sera,* ce qu'il *sera demain. Il sera !...* Il

brûle de cette foi, il s'enivre de cette lumière! Ah! pourvu qu'*aujourd'hui* ne l'arrête pas au passage! Pourvu qu'il ne trébuche point dans un des pièges sournois, qu'*aujourd'hui* ne se lasse point de tendre sous ses pas!

Ainsi, il lance sa barque à travers le flot des jours, sans détourner les yeux ni à droite, ni à gauche, immobile à la barre, le regard fixe et tendu vers le but, le refuge, le terme qu'il entrevoit. A l'orchestre, parmi les musiciens bavards, à table, au milieu des siens, au palais, tandis qu'il joue, sans penser à ce qu'il joue, pour le divertissement des fantoches princiers, c'est dans ce problématique avenir, cet avenir qu'un atome peut ruiner à jamais, — n'importe! — c'est là qu'il vit.

Il est à son vieux piano, dans sa mansarde, seul. La nuit tombe. La lueur mourante du jour glisse sur le cahier de musique. Il se brise les yeux à lire, jusqu'à la dernière goutte de lumière. La tendresse des grands cœurs éteints, qui s'exhale de ces pages muettes, le pénètre amoureusement. Ses yeux se remplissent de larmes. Il lui semble qu'un être cher se tient derrière lui, qu'une haleine caresse sa joue, que deux bras vont enlacer son cou. Il se retourne, frissonnant. Il sent, il sait qu'il n'est pas seul. Une âme aimante et aimée est là, auprès de lui. Il gémit de ne pouvoir la prendre. Et pourtant, cette ombre d'amertume, mêlée à son extase, a encore une douceur secrète. La tristesse même est lumineuse. Il pense à ses maîtres bien aimés, les génies disparus, dont l'âme revit dans ces musiques, qu'avait vécues leur vie. Le cœur gonflé d'amour, il songe au bonheur surhumain, qui dut être la part de ces glorieux amis, puisqu'un reflet de leur bonheur est encore si brûlant. Il rêve d'être comme eux, de rayonner cet amour, dont quelques rayons perdus illuminent sa misère d'un sourire divin. Être dieu à son tour, être un foyer de joie, être un soleil de vie !...

Hélas ! S'il devient un jour l'égal de ceux qu'il aime, s'il atteint à ce bonheur lumineux qu'il envie, il verra son illusion...

II

OTTO

Un dimanche que Christophe avait été invité par son *Musik Direktor* à venir dîner dans la petite maison de campagne, que Tobias Pfeiffer possédait à une heure de la ville, il prit le bateau du Rhin. Sur le pont, il s'assit auprès d'un jeune garçon de son âge, qui lui fit place avec empressement. Christophe n'y prêta aucune attention. Mais au bout d'un moment, sentant que son voisin ne cessait de l'observer, il le dévisagea. C'était un blondin aux joues roses et rebondies, avec une raie bien sage sur le côté de la tête et une ombre de duvet à la lèvre; il avait la mine candide d'un grand poupon, malgré les efforts qu'il faisait pour paraître un gentleman; il était mis avec un soin prétentieux : costume de flanelle, gants clairs, escarpins blancs, nœud de cravate bleu pâle; et il tenait à la main une petite badine. Il regardait Christophe du coin de l'œil, sans tourner la tête, le cou raide, comme une poule; et quand Christophe le regarda à son tour, il rougit jusqu'aux oreilles, tira un journal de sa poche, et feignit de s'y absorber d'un air important. Mais quelques minutes après, il se précipita pour ramasser le chapeau de Christophe, qui était tombé. Christophe, surpris par tant de politesse, regarda de nouveau le jeune

garçon, qui de nouveau rougit ; il remercia sèchement ; car il n'aimait pas cet empressement obséquieux, et il détestait qu'on s'occupât de lui. Toutefois, il ne laissait pas d'en être flatté.

Bientôt il n'y pensa plus ; son attention fut prise par le paysage. Depuis longtemps, il n'avait pu s'échapper de la ville ; aussi jouissait-il avidement de l'air qui fouettait sa figure, du bruit des flots contre le bateau, de la grande plaine d'eau, et du spectacle changeant des rives : berges grises et plates, buissons de saules baignant jusqu'à mi-corps, villes couronnées de tours gothiques et de cheminées d'usines aux fumées noires, vignes blondes, et rochers légendaires. Et comme il s'extasiait tout haut, son voisin timidement, d'une voix étranglée, hasarda quelques détails historiques sur les ruines qu'on voyait, savamment restaurées et revêtues de lierre : il avait l'air de se faire un cours à lui-même. Christophe, intéressé, le questionna. L'autre se hâtait de répondre, heureux de montrer sa science ; et, à chaque phrase, il s'adressait directement à Christophe, en l'appelant : « Monsieur le *Hof Violinist* ».

— Vous me connaissez donc ? demanda Christophe.

— Oh ! oui ! dit le garçon, d'un ton de naïve admiration, qui chatouilla la vanité de Christophe.

Ils causèrent. Le jeune garçon voyait souvent Christophe au concert ; et son imagination avait été frappée par tout ce qu'il avait entendu raconter de lui. Il ne le disait pas à Christophe ; mais Christophe le sentait, et il en était agréablement surpris. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui parlât sur ce ton de respect ému. Il continua d'interroger son voisin sur l'histoire

des pays qu'on traversait ; l'autre faisait étalage de ses connaissances toutes fraîches ; et Christophe admirait sa science. Mais ce n'était là que le prétexte de leur entretien : ce qui les intéressait l'un et l'autre, c'était de se connaître eux-mêmes. Ils n'osaient aborder franchement ce sujet. Ils y revenaient de loin en loin par de gauches questions. Enfin ils se décidèrent ; et Christophe apprit que son nouvel ami se nommait « monsieur Otto Diener », et était fils d'un riche commerçant de la ville. Il se trouva naturellement qu'ils avaient des connaissances communes, et peu à peu, leur langue se délia. Ils causaient avec animation, quand le bateau arriva à la ville, où Christophe devait descendre. Otto y descendait aussi. Ce hasard leur parut surprenant ; et Christophe proposa, en attendant l'heure de son dîner, de faire quelques pas ensemble. Ils se lancèrent à travers champs. Christophe avait pris familièrement le bras d'Otto, et lui contait ses projets, comme s'il le connaissait depuis sa naissance. Il avait été tellement privé de la société des enfants de son âge, qu'il sentait une joie inexprimable à se trouver avec ce jeune garçon, instruit et bien élevé, qui avait de la sympathie pour lui.

Le temps passait, et Christophe ne s'en apercevait pas. Diener, tout fier de la confiance que lui témoignait le jeune musicien, n'osait lui faire remarquer que l'heure de son dîner était déjà sonnée. Enfin il se crut obligé de le lui rappeler ; mais Christophe, qui s'était engagé dans une montée au milieu des bois, répondit qu'il fallait d'abord arriver au sommet ; et quand ils furent en haut, il s'allongea sur l'herbe, comme s'il avait l'intention d'y passer la journée. Après un quart

d'heure, Diener, voyant qu'il ne semblait pas disposé à bouger, glissa de nouveau, timidement :

— Et votre dîner ?

Christophe, étendu tout de son long, les mains derrière la tête, fit tranquillement :

— Zut !

Puis il regarda Otto, vit sa mine effarée, et se mit à rire :

— Il fait trop bon ici, expliqua-t-il. Je n'irai pas. Qu'ils m'attendent !

Il se souleva à moitié :

— Êtes-vous pressé ? Non, n'est-ce pas ? Savez-vous ce qu'il faut faire ? Nous allons dîner ensemble. Je connais une auberge.

Diener aurait bien eu des objections à faire, non que personne l'attendît, mais parce qu'il lui était pénible de prendre une décision à l'improviste, quelle qu'elle fût : il était méthodique et avait besoin de s'y préparer à l'avance. Mais la question de Christophe était posée d'un ton, qui n'admettait guère la possibilité d'un refus. Il se laissa donc entraîner, et ils se remirent à causer.

A l'auberge, leur feu tomba. Ils étaient préoccupés tous deux de la grave question de savoir qui offrait le dîner à l'autre ; et chacun, en secret, mettait son point d'honneur à ce que ce fût lui : Diener, parce qu'il était le plus riche, Christophe, parce qu'il était le plus pauvre. Ils n'y faisaient aucune allusion directe ; mais Diener s'évertuait à affirmer son droit, par le ton d'autorité qu'il essayait de prendre, en commandant le menu. Christophe comprenait son intention ; et il renchérissait sur lui en commandant d'autres plats recherchés ; il

voulait lui montrer qu'il était à son aise autant que qui que ce fût. Et Diener ayant fait une nouvelle tentative, en tâchant de s'attribuer le choix des vins, Christophe le foudroya du regard, et fit venir une bouteille d'un des crus les plus cher que l'on eût à l'auberge.

Attablés devant un repas considérable, ils en furent intimidés. Ils ne trouvaient plus rien à se dire ; et ils mangeaient du bout des dents, gênés, et étriqués dans leurs mouvements. Ils s'apercevaient brusquement qu'ils étaient des étrangers l'un pour l'autre, et ils se surveillaient. Ils firent de vains efforts pour ranimer la conversation : elle retombait aussitôt. La première demi-heure fut d'un ennui mortel. Heureusement, le repas fit bientôt son effet ; et les deux convives se regardèrent avec plus de confiance. Christophe surtout, qui n'était pas accoutumé à de pareilles bombances, devint singulièrement loquace. Il raconta les difficultés de sa vie ; et Otto, sortant de sa réserve, avoua qu'il n'était pas heureux non plus. Il était faible et timide, et ses camarades en abusaient. Ils se moquaient de lui, ils ne lui pardonnaient pas de désapprouver leurs manières communes, ils lui jouaient de méchants tours. — Christophe serra les poings, et dit qu'il ne ferait pas bon pour eux recommencer en sa présence. — Otto était également incompris des siens. Christophe connaissait ce malheur ; et ils s'apitoyèrent sur leurs communes infortunes. Les parents de Diener voulaient faire de lui un commerçant, le successeur de son père. Mais lui voulait être poète. Il serait poète, quand bien même il devrait s'enfuir de sa ville, comme Schiller, et affronter la misère ! — D'ailleurs, la fortune de son père

lui reviendrait tout entière, et elle était considérable. — Il avoua, en rougissant, qu'il avait déjà écrit des vers sur la tristesse de vivre ; mais il ne put se décider à les dire, malgré les prières de Christophe. A la fin, cependant, il en cita deux ou trois, en bredouillant d'émotion. Christophe les trouva admirables. Ils échangèrent leurs projets : plus tard, ils travailleraient ensemble ; ils écriraient des drames, des *Liederkreise*. Ils s'admiraient mutuellement. Outre sa réputation musicale, la force de Christophe, sa hardiesse de façons en imposait à Otto. Et Christophe était sensible à l'élégance d'Otto, à la distinction de ses manières, — tout est relatif en ce monde, — et à son grand savoir, ce savoir qui lui manquait totalement et dont il avait soif.

Engourdis par le repas, et les coudes sur la table, ils parlaient, et s'écoutaient parler l'un l'autre, avec des yeux attendris. L'après-midi s'avançait. Il fallait partir. Otto fit un dernier effort pour s'emparer de la note ; mais Christophe le cloua sur place d'un regard mauvais, qui lui enleva tout désir d'insister. Christophe n'avait qu'une inquiétude : c'est qu'on lui demandât plus que ce qu'il possédait ; il eût donné sa montre et tout ce qu'il avait sur lui, plutôt que d'en rien avouer à Otto. Mais il n'eut pas besoin d'en venir là ; il se contenta de dépenser pour ce dîner à peu près tout son argent du mois.

Ils redescendirent la colline. L'ombre du soir commençait à se répandre à travers le bois de sapins ; les cimes flottaient encore dans la lumière rosée ; elles ondulaient gravement, avec un bruit de houle ; le tapis d'aiguilles violettes amortissait le son des pas. Ils se

taisaient tous deux. Christophe sentait son cœur pénétré d'un trouble étrange et doux, il était ému et heureux; il voulait parler, une angoisse l'oppressait. Il s'arrêta un moment. et Otto fit comme lui. Tout était silencieux. Des mouches bourdonnaient, très haut, dans un rayon de soleil. Une branche sèche tomba. Christophe saisit la main d'Otto, et demanda, d'une voix qui tremblait :

— Est-ce que vous voulez être mon ami ?

Otto murmura :

— Oui.

Ils se serrèrent la main ; leur cœur palpitait. Ils osaient à peine se regarder.

Après un moment, ils se remirent en marche. Ils étaient à quelques pas l'un de l'autre, et ils ne se dirent plus rien jusqu'à la lisière du bois : ils avaient peur d'eux-mêmes, et de leur mystérieux émoi ; ils allaient très vite, et ne s'arrêtèrent plus, qu'ils ne fussent sortis de l'ombre des arbres. Là, ils se rassurèrent, et se reprirent la main. Ils admiraient le soir limpide qui tombait, et ils parlaient par mots entrecoupés.

Sur le bateau, assis à l'avant, dans l'ombre lumineuse, ils essayèrent de causer de choses indifférentes; mais ils n'écoutaient pas ce qu'ils disaient ; ils étaient baignés d'une lassitude heureuse. Ils n'éprouvaient le besoin, ni de parler, ni de se donner la main, ni même de se regarder : ils étaient l'un près de l'autre.

Près d'arriver, ils convinrent de se retrouver le dimanche suivant. Christophe reconduisit Otto jusqu'à sa porte. A la lueur du bec de gaz, ils se sourirent timidement, et se balbutièrent un *au revoir* ému. Ils furent soulagés de se quitter, tant ils étaient las de la

tension où ils vivaient depuis quelques heures, et de la peine que leur coûtait le moindre mot qui rompait le silence.

Christophe revint seul dans la nuit. Son cœur chantait : « J'ai un ami, j'ai un ami ! » Il ne voyait rien. Il n'entendait rien. Il ne pensait à rien autre.

Il tombait de sommeil, et s'endormit, à peine rentré. Mais il fut réveillé deux ou trois fois dans la nuit, comme par une idée fixe. Il se répétait : « J'ai un ami », et se rendormait aussitôt.

Le matin venu, il lui sembla qu'il avait rêvé tout cela. Pour s'en prouver la réalité, il entreprit de se rappeler les moindres détails de la journée précédente. Il s'absorbait encore dans cette occupation, pendant qu'il donnait ses leçons ; l'après-midi même, il était si distrait à la répétition d'orchestre, que c'est à peine si, en sortant, il se souvenait de ce qu'il avait joué.

Dès son retour à la maison, il vit une lettre qui l'attendait. Il n'eut pas besoin de se demander d'où elle venait. Il courut s'enfermer dans sa chambre pour la lire. Elle était écrite sur du papier bleu pâle, d'une écriture appliquée, longue, indécise, avec des paraphes très corrects :

« Cher monsieur Christophe, — oserai-je dire : très honoré ami ?

« Je pense beaucoup à notre partie d'hier, et je vous remercie immensément de vos bontés pour moi. Je vous suis tellement reconnaissant de tout ce que vous avez fait, et de vos bonnes paroles, et de la ravissante promenade, et du dîner excellent ! Je suis fâché seulement que vous ayez dépensé tant d'argent pour ce dîner. Quelle superbe journée ! N'est-ce pas qu'il y a quelque chose de providentiel dans cette étonnante rencontre ? Il me semble que c'est le Destin lui-

même qui a voulu nous réunir. Comme je me réjouis de vous revoir dimanche ! J'espère que vous n'aurez pas eu trop de désagréments, pour avoir manqué le dîner de monsieur le *Hof Musik Director*. Je serais si fâché que vous eussiez des contrariétés à cause de moi !

« Je suis pour toujours, très cher monsieur Christophe, votre très dévoué serviteur et ami

« Otto Diener »

« *P. S.* — Ne venez pas, s'il vous plaît, dimanche, me prendre à la maison. Il vaut mieux, si vous le permettez, que nous nous rencontrions au *Schlossgarten.* »

Christophe lut cette lettre, les larmes aux yeux ; il la baisa ; il éclata de rire ; il fit une cabriole sur son lit. Puis il courut à sa table et prit la plume pour répondre sur le champ. Il n'aurait pu attendre une minute. Mais il n'avait pas l'habitude d'écrire ; il ne savait comment exprimer ce qui lui gonflait le cœur ; il crevait le papier avec sa plume, et noircissait d'encre ses doigts ; il trépignait d'impatience. Enfin, après avoir tiré la langue, et usé cinq ou six brouillons, il réussit à écrire, en lettres difformes qui s'en allaient dans tous les sens, et avec d'énormes fautes d'orthographe :

« Mon âme ! Comment oses-tu parler de reconnaissance, parce que je t'aime ? Ne t'ai-je pas dit combien j'étais triste et seul avant de te connaître ? Ton amitié m'est le plus grand des biens. Hier, j'ai été heureux, heureux ! C'est la première fois de ma vie. Je pleure

de joie en lisant ta lettre. Oui, n'en doute pas, mon aimé, c'est le Destin qui nous rapproche; il veut que nous soyons amis, pour accomplir de grandes choses. Amis ! Quel mot délicieux ! Se peut-il que j'aie enfin un ami? Oh ! tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ? Tu me resteras fidèle ? Toujours ! Toujours !... Comme il sera beau de grandir ensemble, de travailler ensemble, de mettre en commun, moi mes lubies musicales, toutes ces bizarres choses qui me trottent par la tête, et toi ton intelligence et ta science étonnante ! Combien tu sais de choses ! Je n'ai jamais vu un homme aussi intelligent que toi. Il y a des moments où je suis inquiet : il me semble que je ne suis pas digne de ton amitié. Tu es si noble et si accompli, et je te suis si reconnaissant d'aimer un être grossier comme moi !... Mais non ! je viens de le dire, il ne faut point parler de reconnaissance. En amitié, il n'y a ni obligés, ni bienfaiteurs. De bienfaits je n'en accepterais pas ! Nous sommes égaux, puisque nous nous aimons. Qu'il me tarde de te voir ! Je n'irai pas te prendre à ta maison, puisque tu ne le veux pas, — quoique, à vrai dire, je ne comprenne pas toutes ces précautions; — mais tu es le plus sage, tu as certainement raison...

Un mot seulement ! Ne parle plus jamais d'argent. Je hais l'argent : le mot, et la chose. Si je ne suis pas riche, je le suis toujours assez pour fêter mon ami; et c'est ma joie de donner tout ce que j'ai pour lui. Ne ferais-tu pas de même ? Et, si j'en avais besoin, ne serais-tu pas le premier à me donner ta fortune tout entière ? — Mais cela ne sera jamais ! J'ai de bons poings et une bonne tête, et je saurai toujours gagner le pain que je mange. — A dimanche ! — Mon Dieu !

Toute une semaine sans te voir! Et, il y a deux jours, je ne te connaissais point! Comment ai-je pu vivre si longtemps sans toi ?

Le batteur de mesure a essayé de grogner. Mais ne t'en soucie pas plus que moi! Que me font les autres? Je méprise ce qu'ils pensent, et ce qu'ils penseront jamais de moi. Il n'y a que toi qui m'importes. Aime-moi bien, mon âme, aime-moi comme je t'aime! Je ne puis te dire combien je t'aime. Je suis tien, tien, tien, de l'ongle à la prunelle. A toi pour jamais.

« Christophe »

Christophe se rongea d'attente pendant le reste de la semaine. Il se détournait de son chemin, et faisait de longs crochets pour venir rôder du côté de la maison d'Otto, — non qu'il pensât le voir; mais la vue de sa maison suffisait à le faire pâlir et rougir d'émotion. Le jeudi, il n'y tint plus, et envoya une seconde lettre, encore plus exaltée que la première. Otto y répondit, avec sentimentalité.

Le dimanche vint enfin, et Otto fut exact au rendez-vous. Mais il y avait près d'une heure que Christophe se dévorait d'impatience, en l'attendant sur la promenade. Il commençait à se tourmenter de ne pas le voir venir. Il tremblait qu'Otto fût malade; car il ne supposait pas un instant qu'Otto pût lui manquer de parole. Il répétait tout bas : « Mon Dieu! faites qu'il vienne! » Et il frappait les petits cailloux de l'allée avec une baguette; et il se disait que s'il manquait trois fois son coup, Otto ne viendrait pas, mais que s'il touchait juste, Otto paraîtrait aussitôt. Et, malgré son atten-

tion et la facilité de l'épreuve, il venait de manquer son but trois fois, lorsqu'il aperçut Otto qui arrivait de son pas tranquille et posé : car Otto restait toujours correct, même quand il était le plus ému. Christophe courut à lui, et, la gorge sèche, lui dit bonjour. Otto répondit : bonjour ; et ils ne trouvèrent plus rien à se dire, sinon que le temps était fort beau, et qu'il était dix heures cinq, ou six, à moins que ce ne fût dix heures neuf, parce que l'horloge du château était toujours en retard.

Ils allèrent à la gare, et prirent le chemin de fer pour une station voisine, qui était un but d'excursion pour la ville. En route, ils ne parvinrent pas à échanger dix mots. Ils essayèrent d'y suppléer par des regards éloquents : cela ne réussit pas mieux. Ils avaient beau vouloir se dire ainsi quels amis ils étaient : leurs yeux ne disaient rien du tout, ils jouaient la comédie. Christophe s'en aperçut avec humiliation. Il ne comprenait pas pourquoi il ne parvenait point à exprimer, ni même à sentir, tout ce qui lui remplissait le cœur, une heure auparavant. Otto ne se rendait peut-être pas compte aussi clairement de cette malechance, parce qu'il était moins sincère, et regardait en lui avec plus d'égards pour lui-même ; mais il éprouvait un pareil désappointement. La vérité est que les deux enfants avaient, depuis huit jours, en l'absence l'un de l'autre, monté leurs sentiments à un diapason tel, qu'il leur était impossible de les y maintenir dans la réalité, et qu'en se retrouvant, leur première impression devait être nécessairement une déception : il en fallait rabattre. Mais ils ne pouvaient se résoudre à en convenir.

Ils errèrent tout le jour dans la campagne, sans réus-

sir à secouer la contrainte maussade qui pesait sur eux. C'était jour de fête : les auberges et les bois étaient remplis d'une foule de promeneurs, des familles de petits bourgeois, qui faisaient grand bruit et mangeaient dans tous les coins. Cela ajoutait à leur mauvaise humeur ; ils attribuaient à ces importuns l'impossibilité où ils étaient de retrouver l'abandon de la dernière promenade. Ils parlaient cependant, ils se donnaient grand mal pour trouver des sujets de conversation ; ils avaient peur de s'apercevoir qu'ils n'avaient rien à se dire. Otto étalait sa science d'école. Christophe entrait dans des explications techniques sur les œuvres musicales et le jeu du violon. Ils s'assommaient l'un l'autre. Ils s'assommaient eux-mêmes en s'entendant parler. Et ils parlaient toujours, tremblant de s'arrêter ; car il s'ouvrait alors des abîmes de silence qui les glaçaient. Otto avait envie de pleurer ; et Christophe fut sur le point de le planter là, et de se sauver à toutes jambes, tant il avait honte et ennui.

Une heure seulement avant de reprendre le train, ils se dégelèrent. Au fond du bois, un chien donnait de la voix ; il chassait pour son compte. Christophe proposa de se cacher sur le parcours, pour tâcher de voir la bête poursuivie. Ils coururent au milieu des fourrés. Le chien s'éloignait et se rapprochait. Ils allaient à droite, à gauche, avançaient, revenaient sur leurs pas. Les aboiements devenaient plus forts ; le chien s'étranglait d'impatience dans son cri de carnage ; il arrivait vers eux. Christophe et Otto, couchés sur les feuilles mortes, dans l'ornière d'un sentier, attendaient, ne respirant plus. Les aboiements se turent ; le chien avait perdu la piste ; on l'entendit japper encore une fois, au loin ;

puis, le silence descendit sur les bois. Nul bruit, que le grouillement mystérieux des millions de petits êtres, des insectes et des vers, qui rongent sans répit et détruisent la forêt, — souffle régulier de la mort, qui ne s'arrête jamais. Les enfants écoutaient, et ils ne bougeaient pas. Juste au moment où, découragés, ils se relevaient pour dire : « C'est fini. Il ne viendra pas », — un petit lièvre pointa hors des fourrés ; il venait droit sur eux : ils le virent en même temps, et poussèrent un hurlement de joie. Le lièvre bondit sur place, et sauta de côté : ils le virent plonger dans les taillis, cul par dessus tête ; le frôlement des feuilles froissées s'effaça comme un sillage sur la surface de l'eau. Bien qu'ils eussent regret d'avoir crié, cette aventure les mit en joie. Ils se tordaient de rire, en pensant au bond effarouché du lièvre, et Christophe l'imita d'une façon grotesque. Otto fit de même. Puis ils se poursuivirent. Otto faisait le lièvre, et Christophe le chien ; ils dévalèrent les bois et les prés, passant à travers les haies, et sautant par dessus les fossés. Un paysan vociféra contre eux, parce qu'ils s'étaient lancés au milieu d'un champ de seigle ; ils ne s'arrêtèrent pas pour l'entendre. Christophe imitait les aboiements enroués du chien avec une telle perfection, que Otto pleurait de rire. Enfin, ils se laissèrent rouler le long d'une pente, en criant comme des fous. Quand ils ne purent plus articuler un son, ils s'assirent, et se regardèrent avec des yeux rieurs. Ils étaient tout à fait heureux maintenant, et satisfaits d'eux-mêmes. C'est qu'ils n'essayaient plus de jouer aux amis héroïques ; ils étaient franchement ce qu'ils étaient : deux enfants.

Ils revinrent bras dessus, bras dessous, en chantant

des chansons, dénuées de sens. Toutefois, au moment de rentrer en ville, ils jugèrent bon de reprendre leur rôle ; et, sur le dernier arbre du bois, ils gravèrent leurs initiales enlacées. Mais leur bonne humeur avait raison de leur sentimentalité ; et dans le train de retour, ils éclataient de rire, chaque fois qu'ils se regardaient. Ils se quittèrent, en se persuadant qu'ils avaient passé une journée « colossalement ravissante » *(kolossal entzückend)* ; et cette conviction s'affirma dès qu'ils se retrouvèrent seuls.

Ils reprirent leur œuvre de construction patiente et ingénieuse, plus que celle des abeilles; car ils parvenaient à façonner avec quelques bribes de souvenirs médiocres une image merveilleuse d'eux-mêmes et de leur amitié. Après s'être idéalisés toute la semaine, ils se revoyaient le dimanche; et malgré la disproportion qu'il y avait entre la vérité et leur illusion, ils s'habituaient à ne la point remarquer, et à déformer les choses dans le sens de leur désir.

Ils s'enorgueillissaient d'être amis. Le contraste même de leurs natures les rapprochait. Christophe ne connaissait rien d'aussi beau que Otto. Ses mains fines, ses jolis cheveux, son teint frais, sa parole timide, la politesse de ses manières, et le soin méticuleux de sa mise, le ravissaient. Otto était subjugué par la force débordante et l'indépendance de Christophe. Habitué par une hérédité séculaire au respect religieux de toute autorité, il éprouvait une jouissance mêlée de peur à s'associer à un camarade aussi irrévérencieux de nature pour toute règle établie. Il avait un petit frisson de terreur voluptueuse, en l'entendant fronder toutes les réputations de la ville, et contrefaire impertinemment le grand-duc en personne. Christophe s'apercevait de la fascination qu'il exerçait ainsi sur son ami; et il outrait son humeur agressive; il sapait, comme un vieux révolutionnaire, les conventions sociales et les lois de l'État. Otto écoutait, scandalisé et ravi; il s'essayait timidement à se mettre à l'unisson; mais il avait soin de regarder autour de lui, si personne ne pouvait entendre.

Christophe ne manquait jamais, dans leurs courses ensemble, de sauter les barrières d'un champ, aussitôt qu'il voyait un écriteau qui le défendait, ou bien il cueillait les fruits par dessus les murs des propriétés. Otto était dans les transes qu'on ne les surprît; mais ces émotions avaient pour lui une saveur exquise; et le soir, quand il était rentré, il se croyait un héros. Il admirait craintivement Christophe. Son instinct d'obéissance trouvait à se satisfaire dans une amitié où il n'y avait qu'à acquiescer aux volontés de l'autre. Jamais Christophe ne lui donnait la peine de prendre la moindre décision : il décidait de tout, tranchait de tout, décrétait l'emploi des journées, décrétait même déjà l'emploi de la vie, faisant pour l'avenir d'Otto, comme pour le sien, des plans qui ne souffraient point de discussion. Otto approuvait, un peu révolté parfois d'entendre Christophe disposer de sa fortune, pour construire plus tard un théâtre de son invention. Mais il ne protestait pas, intimidé par l'accent dominateur de son ami, et convaincu par sa conviction, que l'argent amassé par M. le *Commerzienrath* Oscar Diener ne pouvait trouver un plus noble emploi. Christophe n'avait pas un moment l'idée qu'il pût faire violence à la volonté d'Otto. Il était despote d'instinct, et n'imaginait pas que son ami pût vouloir autrement que lui. Si Otto avait exprimé un désir différent du sien, il n'eût pas hésité à lui sacrifier ses préférences personnelles. Il lui eût sacrifié bien davantage. Il était dévoré du désir de s'exposer pour lui. Il souhaitait passionnément qu'une occasion se présentât de mettre son amitié à l'épreuve. Il espérait, dans ses promenades, rencontrer quelque danger, et se jeter au

devant. Il fût mort avec délices pour Otto. En attendant, il veillait sur lui avec une sollicitude inquiète, il lui donnait la main dans les mauvais pas, comme à une petite fille, il avait peur qu'il ne fût las, il avait peur qu'il n'eût chaud, il avait peur qu'il n'eût froid ; il enlevait son veston, pour le lui jeter sur les épaules, quand ils s'asseyaient sous un arbre ; il lui portait son manteau, quand ils marchaient ; il l'eût porté lui-même. Il le couvait des yeux, comme un amoureux. Et à vrai dire, il était amoureux.

Il ne le savait pas, ne sachant pas encore ce que c'était que l'amour. Mais par instants, quand ils étaient ensemble, il était pris d'un trouble étrange, — le même qui l'avait étreint, le premier jour de leur amitié, dans le bois de sapins ; — et des bouffées lui montaient à la face, lui mettaient le rouge aux joues. Il avait peur. D'un accord instinctif, les deux enfants s'écartaient craintivement l'un de l'autre, se fuyaient, restaient en arrière, en avant, sur la route ; ils feignaient d'être très occupés à chercher des mûres dans les buissons ; et ils ne savaient pas ce qui les inquiétait.

Mais c'était surtout dans leurs lettres que ces sentiments s'exaltaient. Ils ne risquaient pas d'être contredits par les faits ; et rien ne venait gêner leurs illusions, ni les intimider. Ils s'écrivaient maintenant, deux ou trois fois par semaine, dans un style d'un lyrisme passionné. A peine s'ils parlaient des événements réels et des choses familières. Ils agitaient de graves problèmes sur un ton apocalyptique, qui passait sans transition de l'enthousiasme au désespoir. Ils s'appelaient « mon bien, mon espoir, mon aimé, mon moi-même ». Ils faisaient une consommation effroyable

du mot : « âme ». Ils peignaient avec des couleurs tragiques la tristesse de leur sort, et s'affligeaient de jeter dans l'existence de leur ami le trouble de leur destinée.

— Je t'en veux, mon amour, écrivait Christophe, de la peine que je te cause. Je ne puis supporter que tu souffres : *il ne le faut pas, je ne le veux pas.* (Il soulignait les mots, d'un trait qui crevait le papier.) Si tu souffres, où trouverai-je la force de vivre ? Je n'ai de bonheur qu'en toi. Oh ! sois heureux ! Tout le mal, je le prends joyeusement sur moi. Pense à moi. Aime-moi ! J'ai un besoin extrême qu'on m'aime. Il me vient de ton amour une chaleur qui me rend la vie. Si tu savais comme je grelotte ! Il fait hiver et vent cuisant dans mon cœur. J'embrasse ton âme.

— Ma pensée baise la tienne, répliquait Otto.

— Je te prends la tête entre mes mains, ripostait Christophe ; et ce que je n'ai point fait, et ne ferai point des lèvres, je le fais de tout mon être : je t'embrasse comme je t'aime. Mesure !

Otto feignait de douter :

— M'aimes-tu autant que je t'aime ?

— Oh ! Dieu ! s'écriait Christophe, non pas autant, mais dix, mais cent, mais mille fois davantage ! Quoi ! Est-ce que tu ne le sens pas ? Que veux-tu que je fasse, qui te remue le cœur ?

— Quelle belle amitié que la nôtre ! soupirait Otto. En fut-il jamais une semblable dans l'histoire ? C'est doux et frais comme un rêve. Pourvu qu'il ne passe point ! Si tu allais ne plus m'aimer !

— Comme tu es stupide, mon aimé, répondait Christophe. Pardonne, mais ta crainte pusillanime m'in-

digne. Comment peux-tu me demander si je puis cesser de t'aimer ! Vivre, pour moi, c'est t'aimer. La mort ne peut rien contre mon amour. Toi-même, tu ne pourrais rien, si tu voulais le détruire. Quand tu me trahirais, quand tu me déchirerais le cœur, je mourrais en te bénissant de l'amour que tu m'inspires. Cesse donc, une fois pour toutes, de te troubler et de me chagriner par ces lâches inquiétudes !

Mais, une semaine après, c'était lui qui écrivait :

— Voici trois jours entiers, que je n'entends plus aucune parole sortir de ta bouche. Je tremble. M'oublierais-tu ? Mon sang se glace à cette pensée... Oui ! Sans doute... L'autre jour, j'avais déjà remarqué ta froideur envers moi. Tu ne m'aimes plus ! Tu penses à me quitter !... Écoute ! Si tu m'oublies, si tu me trahis jamais, je te tue comme un chien !

— Tu m'outrages, mon cher cœur, gémissait Otto. Tu m'arraches des larmes. Je ne le mérite point. Mais tu peux tout te permettre. Tu as pris sur moi des droits tels, que, me briserais-tu l'âme, un éclat vivrait toujours pour t'aimer !

— Puissance céleste ! s'écriait Christophe. J'ai fait pleurer mon ami !... Injurie-moi ! Bats-moi ! Foule-moi aux pieds ! Je suis un misérable ! Je ne mérite pas ton amour !

Ils avaient des façons spéciales d'écrire leur adresse sur la lettre, de poser le timbre-poste, renversé, obliquement, dans un coin de l'enveloppe en bas, et à droite, pour distinguer leurs lettres de celles qu'ils écrivaient aux indifférents. Ces secrets puérils avaient pour eux le charme de doux mystères d'amour.

Un jour, en revenant d'une leçon, Christophe aperçut dans une rue voisine Otto en compagnie d'un garçon de son âge. Ils riaient et causaient familièrement ensemble. Christophe pâlit, et les suivit des yeux, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au détour de la rue. Ils ne l'avaient point vu. Il rentra. C'était comme si un nuage était passé sur le soleil. Tout était assombri.

Quand ils se retrouvèrent, le dimanche suivant, Christophe ne parla de rien d'abord. Mais après une demi-heure de promenade, il dit d'une voix étranglée :

— Je t'ai vu, mercredi, dans la Kreuzgasse.

— Ah ! dit Otto. Et il rougit.

Christophe continua :

— Tu n'étais pas seul.

— Non, dit Otto, j'étais avec quelqu'un.

Christophe avala sa salive, et demanda d'un ton qui voulait être indifférent :

— Qui était-ce ?

— Mon cousin Franz.

— Ah ! dit Christophe.

Et, après un moment :

— Tu ne m'en avais pas parlé.

— Il habite à Rheinbach.

— Est-ce que tu le vois souvent ?

— Il vient quelquefois ici.

— Et toi, est-ce que tu vas aussi chez lui ?

— Des fois.

— Ah ! répéta Christophe.

Otto, qui n'était pas fâché de détourner la conversation, fit remarquer un oiseau, qui donnait des coups de bec dans un arbre. Ils parlèrent d'autre chose. Dix minutes après, Christophe reprit brusquement :

— Est-ce que vous vous entendez ensemble ?

— Avec qui ? demanda Otto.

(Il savait parfaitement avec qui.)

— Avec ton cousin ?

— Oui. Pourquoi ?

— Pour rien.

Otto n'aimait pas beaucoup son cousin, qui le harcelait de mauvaises plaisanteries. Mais un instinct de malignité bizarre le poussa à ajouter, après quelques instants :

— Il est très aimable.

— Qui ? demanda Christophe.

(Il savait très bien qui.)

— Franz.

Otto attendit une réflexion de Christophe ; mais celui-ci semblait n'avoir pas entendu ; il taillait une baguette dans un noisetier. Otto reprit :

— Il est amusant. Il sait toujours des histoires.

Christophe siffla négligemment.

Otto surenchérit :

— Et il est si intelligent,... et distingué !...

Christophe haussa les épaules, avec l'air de dire :

— Quel intérêt cet individu peut-il bien avoir pour moi ?

Et comme Otto, piqué, se disposait à continuer, il lui coupa brutalement la parole, et lui assigna un but pour y courir.

Ils ne touchèrent plus à ce sujet de tout l'après-midi ; mais ils se battaient froid, tout en affectant une politesse exagérée, inaccoutumée entre eux, surtout de la part de Christophe. Les mots lui restaient dans la gorge. Enfin il n'y tint plus, et, au milieu du chemin, se retournant vers Otto qui suivait à cinq pas, il lui saisit les mains avec impétuosité, et se débonda d'un coup :

— Écoute, Otto ! Je ne veux pas, je ne veux pas que tu sois si intime avec Franz, parce que... parce que tu es mon ami ; et je ne veux pas que tu aimes quelqu'un mieux que moi ! Je ne veux pas ! Vois-tu, tu es tout pour moi. Tu ne peux pas,... tu ne dois pas... Si je ne t'avais plus, je n'aurais plus qu'à mourir. Je ne sais pas ce que je ferais. Je me tuerais. Je te tuerais. Non. Pardon !...

Les larmes lui jaillissaient des yeux.

Otto, ému et effrayé par la sincérité d'une douleur, qui grondait de menaces, se hâta de jurer qu'il n'aimait et n'aimerait jamais personne autant que Christophe, que Franz lui était indifférent, et qu'il ne le verrait plus, si Christophe le voulait. Christophe buvait ses paroles, son cœur renaissait. Il riait et respirait très fort. Il remerciait Otto avec effusion. Il avait honte de la scène qu'il avait faite ; mais il était soulagé d'un grand poids. Ils se regardaient tous deux, plantés l'un en face de l'autre, immobiles et se tenant la main ; ils étaient très heureux et très embarrassés de leur personne. Ils revinrent silencieusement ; puis ils se remirent à parler, et ils retrouvèrent leur gaieté : ils se sentaient plus unis que jamais.

Mais ce ne fut pas la dernière scène de ce genre.

Maintenant que Otto sentait son pouvoir sur Christophe, il était tenté d'en abuser; il savait quel était le point sensible, et il avait une envie irrésistible d'y mettre le doigt. Ce n'est pas qu'il eût plaisir aux colères de Christophe : au contraire; il n'en était pas du tout rassuré. Mais il se prouvait sa force, en faisant souffrir Christophe. Il n'était pas méchant : il avait l'âme d'une fille.

Il continua donc, malgré ses promesses, à se montrer, bras dessus, bras dessous, avec Franz, ou avec quelque autre camarade; ils faisaient grand bruit ensemble, et il riait de façon affectée. Quand Christophe lui faisait des observations, il ricanait, et n'avait pas l'air de les prendre au sérieux, jusqu'à ce que, voyant les yeux de Christophe changer, et ses lèvres trembler de colère, il changeât de ton aussi, pris de peur, et promît de ne plus recommencer. Il recommençait le lendemain. Christophe lui écrivait des lettres furibondes, où il l'appelait :

— Gredin! Que je n'entende plus parler de toi! Je ne ne te connais plus. Que le diable t'emporte, toi, et tous les chiens de ton espèce!

Mais il suffisait d'un mot larmoyant d'Otto, ou, comme il fit une fois, de l'envoi d'une fleur symbolisant sa constance éternelle, pour que Christophe se fondît en remords, et écrivît :

— Mon ange! Je suis un fou. Oublie mon imbécillité. Tu es le meilleur des hommes. Ton petit doigt vaut mieux à lui seul, que le stupide Christophe tout entier. Tu as des trésors d'ingénieuse et délicate tendresse. Je baise ta fleur avec des larmes. Elle est là, sur mon cœur. Je l'enfonce dans ma peau, à coups de poing. Je

voudrais qu'elle me fît saigner, pour que je sente plus fort ta bonté exquise, et mon infâme idiotie !...

Cependant ils commençaient à se lasser l'un de l'autre. Il est faux de prétendre que les petites brouilles entretiennent l'amitié. Christophe en voulait à Otto des injustices que Otto lui faisait commettre. Il essayait bien de se raisonner, il se reprochait son despotisme. Sa nature loyale et emportée, qui, pour la première fois, faisait l'épreuve de l'amour, s'y donnait tout entier, et voulait qu'on se donnât tout entier, sans réserver une parcelle de son cœur. Il n'admettait pas le partage en amitié. Étant prêt à tout sacrifier à l'ami, il trouvait légitime, et même nécessaire, que l'ami lui sacrifiât tout, et se sacrifiât lui-même. Mais il commençait à sentir que le monde n'était pas bâti sur le modèle de son caractère inflexible, et qu'il demandait aux choses ce qu'elles ne pouvaient pas donner. Alors il cherchait à se soumettre. Il s'accusait durement, il se traitait d'égoïste, qui n'avait pas le droit de porter atteinte à la liberté de son ami, d'accaparer son affection. Il faisait des efforts sincères, pour le laisser tout à fait libre, quoi qu'il lui en coûtât. Il s'imposait même, par esprit d'humiliation, d'engager Otto à ne pas négliger Franz ; il affectait de se persuader qu'il était bien aise de lui voir trouver plaisir dans d'autres sociétés que la sienne. Mais quand Otto, qui n'était point dupe, lui obéissait malicieusement, il ne pouvait s'empêcher de lui faire grise mine ; et brusquement, il éclatait de nouveau.

A la rigueur, il eût pardonné à Otto de lui préférer d'autres amis ; mais ce qu'il ne pouvait lui passer, c'était le mensonge. Otto n'était pas faux, ni hypo-

crite : il avait une difficulté naturelle à dire la vérité, comme un bègue à articuler les mots ; ce qu'il disait n'était jamais, ni tout à fait vrai, ni tout à fait faux ; soit timidité, soit incertitude sur ses propres sentiments, il parlait rarement d'une façon tout à fait nette, ses réponses étaient équivoques ; et surtout, il faisait à propos de tout, des cachotteries et des mystères, qui mettaient Christophe hors de lui. Quand on le prenait en faute, — ou en ce qui, d'après les conventions de leur amitié, constituait une faute, — au lieu de la reconnaître, il s'obstinait à nier, et racontait des histoires absurdes. Un jour, Christophe, exaspéré, le gifla. Il crut que c'était fini de leur amitié, et que jamais Otto ne lui pardonnerait. Mais après avoir boudé quelques heures, Otto revint à lui, comme si rien ne s'était passé. Il n'avait nulle rancune des violences de Christophe ; peut-être même ne lui déplaisaient-elles point, et y trouvait-il un charme. Tandis qu'il savait mauvais gré à Christophe de se laisser duper, et d'avaler, bouche bée, toutes ses inventions ; il l'en méprisait un peu, et se croyait son supérieur. Christophe, de son côté, en voulait à Otto d'accepter ses rebuffades sans révolte.

Ils ne se voyaient plus avec les yeux des premiers jours. Leurs défauts à tous deux apparaissaient en pleine lumière. Otto trouvait moins de charme à l'indépendance de Christophe. Christophe était un compagnon gênant, en promenade. Il n'avait aucun souci du savoir-vivre. Il se mettait à l'aise, enlevait sa veste, ouvrait son gilet, entrebâillait son col, relevait ses poignets de chemise, plantait son chapeau sur le bout de son bâton, et se dilatait à l'air. Il remuait les

bras en marchant, il sifflait, il chantait à tue-tête ; il était rouge, suant et poudreux ; il avait l'air d'un paysan, qui retourne de la foire. L'aristocratique Otto était mortifié d'être rencontré en sa compagnie. Quand il apercevait une voiture sur la route, il s'arrangeait de façon à rester à dix pas en arrière, et il feignait de se promener seul.

Christophe n'était pas moins embarrassant, lorsqu'à l'auberge, ou dans le wagon, au retour, il se mettait à parler. Il causait bruyamment, disait tout ce qui lui passait par la tête, traitait Otto avec une familiarité révoltante ; il exprimait les opinions les plus dénuées de bienveillance sur le compte de personnages connus de tous, ou même sur le physique des gens assis à quelques pas de lui ; ou bien il entrait dans des détails intimes sur sa santé et sa vie domestique. Otto avait beau rouler les yeux, et faire des signes effarés : Christophe n'avait pas l'air de s'en apercevoir, et ne se gênait pas plus, que s'il avait été seul. Otto surprenait des sourires sur les visages de ses voisins : il eût voulu rentrer sous terre. Il trouvait Christophe grossier ; il ne comprenait pas comment il avait pu être séduit par lui.

Le plus grave était que Christophe continuait d'en user avec la même désinvolture à l'égard de toutes les haies, barrières, clôtures, murailles, défenses de passer, menaces d'amende, *Verbot* de toute sorte, et de tout ce qui prétendait limiter sa liberté, et garantir contre elle la sainte propriété. Otto vivait dans une peur de tous les instants, et ses observations ne servaient de rien : Christophe faisait pis par bravade.

Un jour que Christophe, avec Otto sur les talons, se

promenait comme chez lui au travers d'un bois particulier, en dépit, ou à cause des murs crénelés de tessons de bouteilles, qu'il leur avait fallu franchir, ils se trouvèrent nez à nez avec un garde, qui les accabla d'injures, et après les avoir tenus quelque temps sous la menace d'un procès-verbal, les mit dehors de la façon la plus ignominieuse. Otto ne brilla point dans cette épreuve : il se croyait déjà en prison, et larmoyait, protestant niaisement qu'il était entré par mégarde, et qu'il avait suivi Christophe sans savoir où il allait. Quand il se vit sauvé, au lieu de se réjouir, il fit d'aigres reproches à Christophe ; il se plaignit que Christophe le compromît. L'autre l'écrasa du regard, et l'appela : « Capon ! » Ils échangèrent des paroles assez vives. Otto se fût séparé de Christophe, s'il avait su comment revenir seul : il fut forcé de le suivre ; mais ils affectaient d'ignorer qu'ils étaient ensemble. Un orage se préparait. Dans leur colère, ils ne le virent pas venir. La campagne brûlante bruissait de cris d'insectes. Tout à coup, tout se tut. Ils ne s'aperçurent du silence qu'après quelques minutes : leurs oreilles bourdonnaient. Ils levèrent les yeux : le ciel était sinistre ; d'énormes nuages lourds et livides l'avaient rempli ; ils arrivaient de tous côtés, comme un galop de cavalerie. Ils semblaient tous courir vers un point invisible, aspirés par un gouffre du ciel. Otto, angoissé, n'osait dire ses craintes à Christophe ; et celui-ci prenait un malin plaisir à ne vouloir rien remarquer. Ils se rapprochèrent pourtant, sans se parler. Ils étaient seuls dans la plaine. Silence. Pas un souffle d'air. A peine un frisson de fièvre, qui faisait frémir par moments les petites feuilles des arbres. Sou-

dain, un tourbillon de vent souleva la poussière, tordit les arbres, et les fouetta furieusement. Et le silence retomba, plus sinistre qu'avant. Otto, d'une voix tremblante, se décida à parler :

— C'est l'orage. Il faut rentrer.

Christophe dit :

— Rentrons.

Mais il était trop tard. Une lumière aveuglante et brutale jaillit, le ciel mugit, la voûte des nuages gronda. En un instant, ils furent enveloppés par l'ouragan, affolés par les éclairs, assourdis par le tonnerre, trempés des pieds à la tête. Ils se trouvaient en rase campagne, à plus d'une demi-heure de toute habitation. Dans le tourbillon d'eau, dans la lumière morte, rougeoyaient les lueurs énormes de la foudre. Ils avaient envie de courir ; mais leurs vêtements collés par la pluie les empêchaient de marcher, leurs souliers clapotaient, l'eau ruisselait sur tout leur corps. Ils respiraient avec peine. Otto claquait des dents, et il était fou de colère ; il disait des choses blessantes à Christophe ; il voulait s'arrêter, il prétendait qu'il était dangereux de marcher, il menaçait de s'asseoir dans le chemin, de se coucher par terre, au milieu des champs labourés. Christophe ne répondait pas ; il continuait sa marche, aveuglé par le vent, la pluie, et les éclairs, ahuri par le bruit, un peu inquiet aussi, mais se gardant bien de l'avouer.

Et soudain, ce fut fini. L'orage était passé, comme il était venu. Mais ils étaient tous deux en un piteux état. A la vérité, Christophe était si débraillé, à l'ordinaire, qu'un peu plus de désordre ne le changeait guère. Mais Otto, si soigné, si soigneux de sa

mise, faisait triste figure ; il semblait sortir tout habillé du bain ; et quand Christophe se retourna vers lui, il ne put, en le voyant, réprimer un bruyant éclat de rire. Otto était dans un tel état d'affaissement, qu'il n'eut même pas la force de se fâcher. Christophe en eut pitié, il lui parla gaiement. Otto lui répondit d'un coup d'œil furieux. Christophe le fit entrer dans une ferme. Ils se séchèrent devant un grand feu, et burent du vin chaud. Christophe trouvait l'aventure plaisante, il essaya d'en rire. Mais elle n'était pas du goût d'Otto, qui garda un morne silence, le reste de la promenade. Ils revinrent en boudant, et ne se tendirent pas la main, au moment de se quitter.

A la suite de cette équipée, ils ne se virent plus d'une semaine. Ils se jugeaient sévèrement l'un l'autre. Mais après s'être punis eux-mêmes, en se privant d'un de leurs dimanches de promenade, ils s'ennuyèrent tellement, que leur rancune tomba. Christophe fit les premières avances, selon son habitude. Otto daigna les accepter ; et ils firent la paix.

Malgré leurs désaccords, il leur était impossible de se passer l'un de l'autre. Ils avaient bien des défauts, ils étaient égoïstes tous deux. Mais cet égoïsme était naïf, il ne connaissait pas les calculs de l'âge mûr, qui le rendent si repoussant, il ne se connaissait pas lui-même : il était presque aimable, et il ne les empêchait pas de s'aimer sincèrement. Ils avaient un tel besoin d'amour et de sacrifice ! Le petit Otto pleurait sur son oreiller, en se racontant des histoires de dévouement romanesque, dont il était le héros ; il inventait des aventures pathétiques, où il était fort, vaillant, intré-

pide et protégeait Christophe, qu'il s'imaginait adorer. Christophe ne voyait rien, n'entendait rien de beau ou de curieux, sans qu'il pensât : « Si Otto était là ! » Il mêlait l'image de son ami à sa vie tout entière; et cette image se transfigurait, prenait une telle douceur, qu'en dépit de ce qu'il savait de lui, il en était comme enivré. Certains mots d'Otto, qu'il se rappelait longtemps après, et qu'il embellissait, le faisaient tressaillir d'émotion. Ils s'imitaient mutuellement. Otto singeait les manières, les gestes, l'écriture de Christophe. Christophe était irrité parfois de cette ombre qui répétait chaque mot qu'il avait dit et lui resservait ses propres pensées, comme des pensées neuves. Mais il ne s'apercevait pas qu'il contrefaisait lui-même Otto, copiant sa façon de s'habiller, de marcher, de prononcer certains mots. C'était une fascination. Ils étaient pénétrés l'un de l'autre, ils avaient le cœur inondé de tendresse. Elle débordait de toutes parts comme une source. Ils s'imaginaient chacun que son ami en était la cause. Ils ne savaient pas que c'était l'éveil de leur adolescence.

Christophe, qui ne se défiait de personne, laissait traîner ses papiers. Cependant une pudeur instinctive lui faisait serrer les brouillons de lettres, qu'il griffonnait à Otto, et les réponses de celui-ci. Mais il ne les enfermait pas sous clef ; il les mettait simplement entre les feuilles d'un de ses cahiers de musique, où il se croyait sûr qu'on n'irait pas les chercher. Il comptait sans la malice de ses frères.

Il les voyait depuis quelque temps rire et chuchoter en le regardant : ils se récitaient à l'oreille des fragments de discours, qui les jetaient dans des convulsions de gaieté. Christophe ne parvenait pas à entendre leurs paroles ; et d'ailleurs, suivant la tactique dont il usait à leur égard, il feignait une parfaite indifférence pour tout ce qu'ils pouvaient dire ou faire. Quelques mots éveillèrent son attention ; il crut les reconnaître. Bientôt il n'eut plus de doute que ses frères n'eussent lu ses lettres. Mais quand il apostropha Ernst et Rodolphe, qui s'appelaient : « ma chère âme », avec un sérieux bouffon, il ne put rien en tirer. Les gamins firent semblant de ne pas comprendre, et dirent qu'ils avaient bien le droit de s'appeler comme ils voulaient. Christophe, qui avait retrouvé toutes ses lettres à leur place, n'insista pas davantage.

Peu après, il prit Ernst en flagrant délit de vol : le petit drôle fouillait dans le tiroir de la commode où Louisa renfermait l'argent. Christophe le secoua rudement et il profita de l'occasion pour lui dire tout ce

qu'il avait sur le cœur ; il énumérait, en termes qui manquaient de courtoisie, les méfaits de Ernst, dont la liste n'était pas courte. Ernst prit mal la semonce ; il répliqua avec arrogance que Christophe n'avait rien à lui reprocher ; et il laissa entendre sur l'amitié de son frère avec Otto des choses équivoques. Christophe ne comprit pas ; mais quand il entendit qu'on mêlait Otto à leur querelle, il somma Ernst de s'expliquer. Le petit ricanait ; puis, lorsqu'il vit Christophe blêmir de colère, il eut peur, et ne voulut plus parler. Christophe comprit qu'il n'en tirerait rien ainsi ; il s'assit, en haussant les épaules, et affecta un mépris profond pour Ernst. Celui-ci, piqué, reprit son effronterie ; il s'appliqua à blesser son frère, et lui dit une kyrielle de choses plus cruelles et plus viles les unes que les autres. Christophe se tenait à quatre pour ne pas éclater. Quand il finit par comprendre, il vit rouge : il bondit de sa chaise. Ernst n'eut pas le temps de crier. Christophe s'était jeté sur lui, roulait avec lui au milieu de la chambre, et lui frappait la tête contre les carreaux. Aux cris effrayants de la victime, Louisa, Melchior, toute la maison accourut. On dégagea Ernst en fort mauvais état. Christophe ne voulait pas lâcher prise : il fallut le rouer de coups. On l'appela bête brute ; et il en avait bien l'air. Les yeux lui sortaient de la tête, il grinçait des dents, il ne pensait qu'à se jeter de nouveau sur Ernst ; quand on lui demandait ce qui s'était passé, sa fureur redoublait, et il criait qu'il le tuerait. Ernst se refusait aussi à parler.

Christophe ne put ni manger, ni dormir. Il tremblait de fièvre et pleurait dans son lit. Ce n'était pas seulement pour lui, ce n'était pas seulement pour Otto qu'il

souffrait. Il se faisait en lui une révolution. Ernst ne se doutait guère du mal qu'il avait pu causer à son frère. Christophe était d'une intransigeance de cœur toute puritaine, qui ne pouvait admettre les souillures de la vie, et les découvrait peu à peu avec horreur. A quinze ans, avec une vie libre et de forts instincts, il était resté étrangement naïf. Sa pureté naturelle et son travail sans trêve l'avaient tenu à l'abri. Les paroles de son frère lui ouvrirent des abîmes. Jamais il n'eût imaginé de lui-même ces infamies ; et maintenant que l'idée en était entrée en lui, toute sa joie d'aimer et d'être aimé était gâtée. Non seulement son amitié pour Otto, mais toute amitié était empoisonnée.

Ce fut bien pis, quand quelques allusions sarcastiques lui firent croire, à tort peut-être, qu'il était en butte à la curiosité malsaine de la petite ville, et surtout, quand Melchior, à quelque temps de là, lui fit des observations au sujet de ses promenades avec Otto. Melchior, probablement, n'y voyait pas malice ; mais Christophe, averti, croyait lire le soupçon dans toutes les paroles ; et il se croyait presque coupable. Otto, au même moment, passait par une crise analogue.

Ils essayèrent encore de se voir en cachette. Mais il fut impossible de retrouver l'abandon des entretiens passés. La franchise de leurs relations était altérée. Ces deux enfants, qui s'aimaient d'une tendresse si craintive, qu'ils n'avaient jamais osé se donner un baiser fraternel, et qu'ils n'imaginaient pas de plus grand bonheur que de se voir, de s'entendre, et de partager leurs rêves, se sentaient salis par le soupçon des cœurs malhonnêtes. Ils en arrivaient à voir le mal dans les

actes les plus innocents : un regard, un serrement de main; ils rougissaient, ils avaient de mauvaises pensées. Leurs rapports devenaient intolérables.

Sans se donner le mot, ils se virent moins. Ils essayèrent de s'écrire; mais ils surveillaient toutes leurs expressions. Leurs lettres devinrent froides et insipides. Ils se découragèrent. Christophe prétexta son travail, Otto ses occupations, pour se dispenser d'écrire. Bientôt après, Otto partit pour l'université ; et l'amitié qui avait illuminé quelques mois de leur vie, s'obscurcit tout à fait.

Aussi bien, un nouvel amour, dont celui-ci n'était qu'un timide avant-coureur, s'emparait à ce moment du cœur de Christophe, et y faisait pâlir toute autre lumière.

VI.

III

MINNA

Quatre ou cinq mois avant ces événements, madame Josepha von Kerich, veuve depuis peu du conseiller d'État, Stephan von Kerich, avait quitté Berlin, où les fonctions de son mari les retenaient jusqu'alors, pour venir s'installer avec sa fillette dans la petite ville rhénane, son pays d'origine. Elle avait là une vieille maison de famille, avec un grand jardin, presque un parc, qui descendait le long de la colline, jusqu'au fleuve, non loin de la maison de Christophe. De sa mansarde, Christophe voyait les branches lourdes des arbres qui pendaient hors des murs, et le haut faîte du toit rouge aux tuiles moussues. Une petite ruelle en pente, où l'on ne passait guère, longeait le parc, à droite ; on pouvait de là, en grimpant sur une borne, regarder par dessus le mur : Christophe ne s'en faisait pas faute. Il voyait alors les allées envahies par l'herbe, les pelouses semblables à des prairies sauvages, les arbres se mêlant et luttant en désordre, et la façade blanche, aux volets obstinément clos. Une ou deux fois par an, un jardinier venait faire une ronde, et aérer la maison. Mais la nature reprenait aussitôt après possession du jardin, et tout rentrait dans le silence.

Ce silence impressionnait profondément Christophe. Il se hissait souvent en cachette à son observatoire ; ses yeux, puis son nez, puis sa bouche, arrivaient au niveau de la crête du mur, à mesure qu'il grandissait ; maintenant, il pouvait passer les bras par-dessus, en se haussant sur la pointe des pieds ; et, malgré l'incom-

modité de cette position, il restait ainsi, le menton appuyé sur le mur, regardant, écoutant, tandis que le soir épanchait sur les pelouses ses douces ondes dorées, qui s'allumaient de reflets bleuâtres à l'ombre des sapins. Il s'oubliait là, jusqu'à ce qu'il entendît dans la rue des pas qui venaient. La nuit, flottaient autour du jardin des parfums de lilas au printemps, d'acacias en été, de feuilles mortes en automne. Quand Christophe revenait, le soir, du château, si fatigué qu'il fût, il s'arrêtait près de sa porte, à boire leur souffle délicieux ; et il avait peine à rentrer dans la puanteur de sa chambre. Il avait aussi joué, bien des fois, — du temps où il jouait, — sur la petite place aux pavés garnis d'herbe, devant la grille d'entrée de la maison Kerich. Des deux côtés de la porte, s'élevaient deux grands marronniers centenaires ; grand-père venait s'asseoir à leur pied, en fumant sa pipe, et les fruits servaient aux enfants de projectiles et de jouets.

Un matin, en passant dans la ruelle, il grimpa sur la borne, par habitude. Il pensait à autre chose, et regardait distraitement. Il allait redescendre, quand il eut la sensation de quelque chose d'anormal. Il tourna les yeux vers la maison : les fenêtres étaient ouvertes ; le soleil se ruait à l'intérieur ; et, bien qu'on ne vît personne, la vieille demeure semblait réveillée de son sommeil de quinze ans, et riante du réveil. Christophe revint, troublé.

A table, son père parla de ce qui faisait le sujet des entretiens du quartier : l'arrivée de madame de Kerich et de sa fille, avec une quantité incroyable de bagages. La place aux marronniers était remplie de badauds qui venaient assister au déballage des voitures. Christophe,

très intrigué par cette nouvelle, qui, dans l'horizon borné de sa vie, était un événement important, retourna au travail, cherchant d'après les récits de son père, hyperboliques comme d'ordinaire, à imaginer les hôtes de la maison enchantée. Puis sa tâche le reprit, et il avait tout oublié, quand, près de rentrer chez lui, le soir, en revenant, tout lui revint à l'esprit ; et une curiosité le poussa à monter à son poste d'observation, pour épier ce qui se passait à l'intérieur des murs. Il ne vit rien que les calmes allées, où les arbres immobiles semblaient dormir dans les derniers rayons de soleil. Au bout de quelques minutes, il avait perdu le souvenir de l'objet de sa curiosité, et il s'abandonnait, comme il faisait toujours, à la douceur du silence. Cette place baroque, — debout, en équilibre instable sur le faîte de la borne, — était un lieu d'élection pour ses rêves. Au sortir de la ruelle laide, étouffée, dans l'ombre, ces jardins ensoleillés avaient un rayonnement magique. Son esprit s'en allait à la dérive dans ces espaces harmonieux, et des musiques chantaient en lui ; il s'endormait en elles, oubliant le temps, les choses, attentif seulement à ne rien perdre du murmure de son cœur.

Il rêvait ainsi, les yeux, la bouche ouverte, et il n'aurait pu dire depuis quand il rêvait ; car il ne voyait rien... Soudain, il eut un saisissement. Devant lui, au détour d'une allée, debout, le regardaient deux figures féminines. L'une, — une jeune dame en noir, aux traits fins, incorrects, aux cheveux blond cendré, grande, élégante, avec un laisser-aller nonchalant dans la pose de la tête, l'observait avec des yeux bienveillants et railleurs. L'autre, — une fillette de quinze ans,

également en grand deuil, faisait la mine d'une enfant prise d'un accès de fou rire ; un peu en arrière de sa mère, qui, sans la regarder, lui faisait signe de se taire, elle se cachait la bouche dans ses mains, comme si elle avait toutes les peines du monde à s'empêcher d'éclater. C'était une petite personne d'une fraîche figure, blanche, rose, et ronde ; elle avait un petit nez un peu gros, une petite bouche un peu grosse, un petit menton grassouillet, de fins sourcils, des yeux clairs, et une profusion de cheveux blonds, qui, tressés en nattes, s'enroulaient en couronne autour de sa tête, découvrant la nuque ronde et le front lisse et blanc : — une petite figure de Cranach.

Christophe fut pétrifié par cette apparition. Au lieu de se sauver, il resta, cloué sur place, la bouche grande ouverte. Ce ne fut que quand il vit la jeune dame faire quelques pas vers lui, avec son aimable sourire moqueur, qu'il s'arracha à son immobilité, et sauta, — dégringola plutôt, — dans la ruelle, entraînant avec lui des plâtras du mur. Il entendait une voix bienveillante, qui l'appelait familièrement : « Petit ! », et un éclat de rire enfantin, clair, liquide comme une voix d'oiseau. Il se retrouva dans la ruelle, sur les genoux et les mains ; et après une seconde d'ahurissement, il détala à toutes jambes, comme s'il avait eu peur qu'on le poursuivît. Il était honteux ; et cette honte le reprenait par accès, chez lui, dans sa chambre, tout seul. Depuis, il n'osait plus passer par la ruelle, dans la crainte baroque qu'on ne fût embusqué pour le voir. Quand il était forcé de s'aventurer près de la maison, il rasait les murs, baissait la tête, et courait presque, sans se retourner. En même temps, il ne cessait de

penser aux deux figures qu'il avait vues ; il montait au grenier, enlevant ses chaussures pour qu'on ne l'entendît pas ; et il s'ingéniait à regarder par la lucarne du côté de la maison et du parc des Kerich, bien qu'il sût parfaitement qu'il était impossible de voir autre chose que le dôme des arbres et les cheminées du faîte.

Environ un mois après, il jouait dans un des concerts hebdomadaires du *Hof Musik Verein* un concerto de sa composition pour piano et orchestre. Il était arrivé au milieu de la dernière partie du morceau, quand il vit par hasard dans la loge en face de lui, madame de Kerich et sa fille, qui le regardaient. Il s'y attendait si peu, qu'il en fut tout étourdi, et faillit manquer sa réponse à l'orchestre. Il continua de jouer d'une façon mécanique, jusqu'à la fin du morceau. Lorsque ce fut fini, il vit, bien qu'il évitât de regarder de leur côté. que madame et mademoiselle de Kerich applaudissaient avec une légère exagération, comme si elles avaient voulu qu'il les vît applaudir. Il se hâta de quitter la scène. Au moment de sortir du théâtre, il aperçut dans le couloir, séparée par quelques rangées de personnes, madame de Kerich qui semblait l'attendre au passage. Il était impossible qu'il ne la vît pas : il feignit pourtant de ne pas la voir ; et, rebroussant chemin, il sortit précipitamment par la petite porte de service du théâtre. Ensuite, il se le reprocha ; car il se rendait bien compte que madame de Kerich ne lui voulait aucun mal. Mais il savait que si c'était à recommencer, il recommencerait. Il avait la frayeur de la rencontrer dans la rue. Quand il apercevait au loin une forme qui lui ressemblait, il prenait un autre chemin.

Ce fut elle qui vint à lui. Elle alla le chercher jusque dans sa maison.

Un matin qu'il rentrait pour dîner, Louisa, toute fière, lui raconta qu'un laquais en culotte et livrée était venu déposer une lettre à son adresse ; et elle lui remit une grande enveloppe bordée de noir, dont l'envers portait gravées les armes des Kerich. Christophe l'ouvrit, tremblant de lire — précisément ce qu'il lut :

« Madame Josepha von Kerich invitait monsieur le *Hof Musicus* Christophe Krafft à venir prendre le thé chez elle, aujourd'hui à cinq heures et demie. »

— Je n'irai pas, déclara Christophe.

— Comment ! s'exclama Louisa. J'ai dit que tu irais.

Christophe fit une scène à sa mère, il lui reprocha de se mêler de ce qui ne la regardait pas.

— Le domestique attendait la réponse. J'ai dit que tu étais justement libre aujourd'hui. Tu n'as rien à cette heure.

Christophe eut beau s'irriter, jurer qu'il n'irait pas il ne pouvait plus se dérober maintenant. Quand vint l'heure de l'invitation, il se prépara en rechignant : secrètement, il n'était pas fâché que le hasard fit violence à sa mauvaise volonté.

Madame de Kerich n'avait pas eu de peine à reconnaître dans le pianiste du concert le petit sauvage, dont la tête ébouriffée lui était apparue, le jour de son arrivée, au-dessus du mur de son jardin. Elle avait

pris des informations sur lui dans le voisinage ; et ce qu'elle avait appris de la famille de Christophe, et de la vie difficile et courageuse de l'enfant, lui avait inspiré de l'intérêt pour lui et la curiosité de lui parler.

Christophe, guindé dans une absurde redingote, qui lui donnait l'air d'un pasteur de campagne, arriva à la maison, malade de timidité. Il cherchait à se persuader que mesdames de Kerich n'avaient pas eu le temps de remarquer ses traits, le premier jour qu'elles l'avaient vu. Par un long corridor, dont le tapis étouffait le bruit des pas, un domestique l'introduisit dans une chambre, dont une porte vitrée donnait sur le jardin. Il faisait, ce jour-là, une petite pluie froide ; un bon feu brûlait dans la cheminée. Près de la fenêtre, à travers laquelle on entrevoyait les silhouettes mouillées des arbres dans la brume, les deux femmes étaient assises, tenant sur leurs genoux, madame de Kerich un ouvrage, et sa fille un livre, dont elle faisait la lecture, lorsque Christophe entra. Elles échangèrent, en le voyant, un coup d'œil malicieux.

— Elles me reconnaissent, pensa Christophe, tout penaud.

Il s'épuisait à faire de gauches révérences.

Madame de Kerich sourit gaiement, et lui tendit la main :

— Bonjour, mon cher voisin, dit-elle. Je suis contente de vous voir. Depuis que je vous ai entendu au concert, je voulais vous dire le plaisir que vous m'aviez fait. Et comme le seul moyen de vous le dire était de vous faire venir, j'espère que vous me pardonnerez de l'avoir employé.

Il y avait dans ces paroles aimables et banales tant

de cordialité, malgré une pointe cachée d'ironie, que Christophe se sentit rassuré.

— Elles ne me reconnaissent pas, pensa-t-il, soulagé.

Madame de Kerich désigna sa fille, qui avait fermé son livre, et observait curieusement Christophe :

— Ma fille Minna, dit-elle, qui désirait beaucoup vous voir.

— Mais, maman, dit Minna, ce n'est pas la première fois que nous nous voyons.

Et elle éclata de rire.

— Elles m'ont reconnu, pensa Christophe, atterré.

— C'est vrai, dit madame de Kerich, en riant aussi, vous nous avez fait visite, le jour de notre arrivée.

A ces mots, la fillette rit de plus belle, et Christophe prit un air si piteux, que quand Minna jetait les yeux sur lui, son rire redoublait. C'était un rire fou : elle en pleurait. Madame de Kerich, qui voulait l'arrêter, ne pouvait s'empêcher de rire aussi ; et Christophe même. malgré sa gêne, fut gagné par la contagion. Leur bonne humeur était irrésistible : impossible de s'en formaliser. Mais Christophe ne savait plus quelle figure faire, et il perdit tout à fait contenance, lorsque Minna, reprenant haleine, lui demanda ce qu'il pouvait bien faire sur leur mur. Elle s'amusait de son trouble, et il balbutiait, éperdu. Madame de Kerich vint à son secours, et détourna l'entretien, en faisant servir le thé.

Elle le questionna amicalement sur sa vie. Mais il ne se rassurait pas. Il ne savait comment s'asseoir, il ne savait comment tenir sa tasse, qui menaçait de chavirer ; il se croyait obligé, à chaque fois qu'on lui offrait de l'eau, du lait, du sucre, ou des

gâteaux, de se lever précipitamment et de remercier avec des révérences, raide, serré dans sa redingote, son col et sa cravate, comme dans une carapace, n'osant pas, ne pouvant pas tourner la tête, ni à droite ni à gauche, ahuri par la multiplicité des questions de madame de Kerich et par l'exubérance de ses façons, glacé par les regards qu'il sentait attachés à ses traits, à ses mains, à ses mouvements, à son habillement. Elles le troublaient encore plus, en voulant le mettre à l'aise, — madame de Kerich, par son flot de paroles, — Minna, par les œillades coquettes qu'elle lui faisait, d'instinct, pour s'amuser.

Enfin elles renoncèrent à tirer de lui autre chose que des salutations et des monosyllabes ; et madame de Kerich, qui faisait à elle seule tous les frais de la conversation, lui demanda, lassée, de se mettre au piano. Bien plus intimidé que par un public de concert, il joua un adagio de Mozart. Mais sa timidité même, le trouble que son cœur commençait d'éprouver auprès de ces deux femmes, l'émotion ingénue qui gonflait sa poitrine, et le rendait heureux et malheureux ensemble, s'accordaient avec la tendresse et la pudeur juvénile de ces pages, et leur prêtaient un charme de printemps. Madame de Kerich en fut touchée ; elle le dit avec l'exagération louangeuse, habituelle aux gens du monde ; elle n'en était pas moins sincère, et l'excès même de l'éloge était doux, venant d'une aimable bouche. La maligne Minna se taisait, et regardait avec étonnement ce garçon si stupide quand il parlait, et dont les doigts étaient si éloquents. Christophe sentait leur sympathie, et il s'enhardissait. Il continua de jouer ; puis, se retournant à

demi vers Minna, avec un sourire gêné, et sans lever les yeux :

— Voilà ce que je faisais sur le mur, dit-il timidement.

Il joua une petite œuvre, où il avait en effet développé les idées musicales qui lui étaient venues à sa place favorite, en regardant le jardin, non pas, à vrai dire, le soir où il avait vu Minna et madame de Kerich, — il cherchait à se le persuader, pour quelles obscures raisons, que son cœur était seul à connaître ? — mais bien des soirs avant ; et l'on pouvait retrouver dans le balancement tranquille de cet *andante con moto* les impressions sereines des chants d'oiseaux, des bruissements d'êtres, et de l'endormement majestueux des grands arbres dans la paix du soleil couchant.

Ses deux auditrices l'écoutaient avec ravissement. Quand il eut fini, madame de Kerich se leva, lui prit les mains avec sa vivacité habituelle, et le remercia avec effusion. Minna battit des mains, cria que c'était « admirable », et que, pour qu'il composât encore d'autres œuvres aussi « sublimes » que celle-là, elle lui ferait mettre une échelle contre le mur, afin qu'il pût y travailler tout à son aise. Madame de Kerich dit à Christophe de ne pas écouter cette folle de Minna ; elle le pria, puisqu'il aimait son jardin, d'y venir aussi souvent qu'il voudrait ; et elle ajouta qu'il n'aurait même pas besoin de venir les saluer, si cela l'ennuyait.

— Vous n'avez pas besoin de venir nous saluer, jugea bon d'ajouter Minna. Seulement, si vous ne venez pas, gare à vous !

Elle agitait le doigt d'un petit air menaçant.

Minna n'avait nullement un désir impérieux que Christophe lui fît visite, ni même qu'il s'astreignît envers elle aux règles de la politesse ; mais il lui plaisait de produire un petit effet, que son instinct lui faisait juger charmant.

Christophe rougit de plaisir. Madame de Kerich acheva de le gagner par le tact avec lequel elle lui parla de sa mère et de son grand-père, qu'elle avait autrefois connu. L'affectueuse cordialité des deux femmes le pénétrait ; il s'exagérait cette bonté facile, cette bonne grâce mondaine, par le désir qu'il avait de la croire profonde. Il se mit à raconter ses projets, ses misères, avec une naïve confiance. Il ne s'apercevait plus de l'heure qui passait, et il eut un sursaut d'étonnement, lorsqu'un domestique vint annoncer le dîner. Mais sa confusion se changea en bonheur, quand madame de Kerich lui dit de rester dîner avec elles, comme de bons amis qu'on allait être, qu'on était déjà. On lui mit son couvert entre la mère et la fille ; et il donna une idée moins avantageuse de ses talents à table qu'au piano. Cette partie de son éducation avait été fort négligée ; il était disposé à croire qu'à table, manger et boire étaient l'essentiel, que la façon n'importait guère. Aussi, la proprette Minna le regardait avec une moue scandalisée.

On comptait qu'aussitôt après le souper, il s'en irait. Mais il les suivit dans le petit salon, il s'assit avec elles, et il ne songeait pas à partir. Minna étouffait des bâillements, et faisait des signes à sa mère. Il ne s'en apercevait pas, parce qu'il était grisé de son bonheur, et qu'il pensait que les autres étaient comme lui, — parce que Minna, en le regardant, conti-

nuait de jouer des prunelles, par habitude, — et enfin, parce qu'une fois assis, il ne savait plus comment se lever et prendre congé. Il serait resté toute la nuit, si madame de Kerich ne l'eût congédié elle-même, avec un aimable sans-façon.

Il partit, emportant en lui la lumière caressante des yeux bruns de madame de Kerich, des yeux bleus de Minna ; il sentait sur sa main le fin contact des doigts délicats et doux comme des fleurs ; et une subtile odeur, qu'il n'avait jamais encore respirée, l'enveloppait, l'étourdissait, le faisait presque défaillir.

Il revint deux jours après, comme ils en étaient convenus, pour donner une leçon de piano à Minna. A partir de ce moment, il venait régulièrement sous ce prétexte, deux fois par semaine, le matin; et bien souvent, il retournait le soir, pour faire de la musique et causer.

Madame de Kerich le voyait volontiers. C'était une femme intelligente et bonne. Elle avait trente-cinq ans, lorsqu'elle avait perdu son mari ; et bien que jeune de corps et de cœur, elle s'était retirée sans regret du monde, où elle était fort lancée depuis son mariage. Peut-être s'en séparait-elle d'autant plus facilement, qu'elle s'y était beaucoup amusée, et jugeait sainement qu'on ne peut à la fois avoir eu et avoir. Elle était attachée à la mémoire de monsieur de Kerich, non qu'elle eût eu pour lui, à aucun moment de son union, rien qui ressemblât à de l'amour : il lui suffisait d'une bonne amitié ; elle avait des sens tranquilles et un esprit affectueux.

Elle s'était consacrée à l'éducation de sa fille ; mais la même modération, qu'elle portait dans l'amour, atténuait ce que la maternité a souvent d'exalté et de maladif, quand l'enfant est le seul être sur qui la femme puisse reporter ses jalouses exigences d'aimer et d'être aimée. Elle aimait beaucoup Minna, mais la jugeait avec clarté, et ne se dissimulait aucune de ses imperfections, pas plus qu'elle ne cherchait à se faire illusion sur elle-même. Spirituelle, sensée, elle avait un regard infaillible pour découvrir du premier coup d'œil le

faible et le ridicule de chacun; elle y trouvait un grand plaisir, sans l'ombre de méchanceté; car elle était aussi indulgente que railleuse, et, tout en s'amusant des gens, elle aimait à leur rendre service.

Le petit Christophe fournit à sa bonté et à son esprit critique une occasion de s'exercer. Dans les premiers temps de son séjour dans la petite ville, où son grand deuil la tenait à l'écart de la société, Christophe lui fut une distraction. Par son talent, d'abord. Elle aimait la musique, quoique n'étant pas musicienne; elle y trouvait un bien-être physique et moral, où sa pensée s'engourdissait paresseusement dans une agréable mélancolie. Assise auprès du feu, — tandis que Christophe jouait, — un ouvrage dans les mains, et souriant vaguement, elle goûtait une jouissance muette au va et vient machinal de ses doigts, et aux mouvements incertains de sa rêverie, flottant parmi les images tristes ou douces du passé.

Mais plus encore qu'à la musique, elle s'intéressait au musicien. Elle était assez intelligente pour sentir les rares dons de Christophe, bien qu'elle ne fût pas capable de discerner exactement son originalité véritable. Elle se plaisait curieusement à surveiller l'éveil de cette flamme mystérieuse, qu'elle voyait poindre en lui. Elle avait rapidement apprécié ses qualités morales, sa droiture, son courage, cette sorte de stoïcisme, si touchant chez un enfant. Elle ne l'en regardait pas moins avec la perspicacité ordinaire de ses yeux fins et moqueurs. Elle s'amusait de sa gaucherie, de sa laideur, de ses petits ridicules; elle ne le prenait pas tout à fait au sérieux, — elle ne prenait pas grand chose au sérieux. — Les saillies bouffonnes, les violences,

l'humeur fantasque de Christophe, lui faisaient croire d'ailleurs qu'il n'était pas très bien équilibré ; elle voyait en lui un de ces Krafft, qui étaient de braves gens et de bons musiciens, mais tous un peu toqués.

Cette légère ironie échappait à Christophe ; il ne sentait que la bonté de madame de Kerich. Il était si peu habitué à ce qu'on fût bon pour lui ! Bien que ses fonctions au palais le missent en contact journalier avec le monde, le pauvre Christophe était encore resté un petit sauvage, sans instruction et sans éducation. L'égoïsme de la cour ne s'occupait de lui, que pour tirer profit de son talent, sans chercher à lui servir en rien. Il venait au palais, se mettait au piano, jouait, et s'en allait, sans que jamais personne se donnât la peine de causer avec lui, si ce n'est pour lui faire quelque compliment banal et distrait. Personne, depuis la mort du grand-père, ni à la maison, ni au dehors, n'avait eu jamais la moindre pensée de l'aider à s'instruire, à se conduire dans la vie, à devenir un homme. Il souffrait cruellement de son ignorance et de sa grossièreté de manières. Il suait sang et eau pour se former tout seul ; mais il n'y arrivait pas. Les livres, les entretiens, les exemples, tout lui manquait. Il lui eût fallu avouer sa détresse à un ami, et il ne pouvait s'y décider. Même avec Otto, il n'avait pas osé, parce qu'aux premiers mots qu'il avait hasardés, Otto avait pris un ton de supériorité dédaigneuse, qui lui avait été comme une brûlure de fer rouge.

Et voici qu'avec madame de Kerich, tout devenait aisé. D'elle-même, sans qu'il fût besoin de lui demander rien, — il en coûtait tellement à l'orgueil de Christophe ! — elle lui remontrait doucement ce qu'il ne

fallait pas faire, l'avertissait de ce qu'il fallait faire, lui donnait des conseils sur la façon de s'habiller, de manger, de marcher, de parler, ne lui laissait passer aucune faute d'usage, de goût ou de langage ; et il était impossible d'en être blessé, tant sa main était légère et attentive à ménager cet amour-propre ombrageux d'enfant. Elle fit aussi son éducation littéraire, sans avoir l'air d'y toucher ; elle ne semblait pas s'étonner de ses étranges ignorances ; mais elle ne négligeait aucune occasion de relever ses erreurs, simplement, tranquillement, comme s'il était tout naturel qu'il se fût trompé ; et, au lieu de l'effaroucher par des leçons pédantes, elle avait imaginé d'occuper leurs réunions du soir, en faisant lire à Minna ou à lui de belles pages d'histoire, ou des poètes allemands et étrangers. Elle le traitait en enfant de la maison, avec quelques petites nuances de familiarité protectrice, qu'il n'apercevait pas. Elle s'occupait même de ses vêtements, elle les lui renouvelait, elle lui tricotait un cache-nez de laine, elle lui faisait présent de menus objets de toilette, et avec tant de gentillesse, qu'il ne se sentait pas gêné de ces soins et de ces cadeaux. Bref, elle avait pour lui ces petites attentions et cette sollicitude quasi-maternelle, que toute bonne femme a d'instinct pour tout enfant qui lui est confié, ou se confie à elle, sans qu'il soit nécessaire qu'elle éprouve pour lui un sentiment profond. Mais Christophe croyait que toute cette tendresse s'adressait à lui personnellement, et il se fondait en reconnaissance ; il avait des effusions brusques et passionnées, qui semblaient un peu ridicules à madame de Kerich, mais qui ne laissaient point de lui faire plaisir.

Avec Minna les rapports étaient tout autres. Quand

Christophe l'avait revue pour sa première leçon, tout enivré encore des souvenirs de la veille et des regards caressants de la fillette, il avait été fort surpris de trouver une petite personne entièrement différente de celle qu'il avait vue, quelques heures auparavant. Elle le regardait à peine, n'écoutait pas ce qu'il disait, et, lorsqu'elle levait les yeux vers lui, il y lisait une froideur si glaciale, qu'il en était saisi. Il se tourmenta longtemps pour savoir en quoi il avait pu l'offenser. Il ne l'avait offensée en rien ; et les sentiments de Minna ne lui étaient ni moins, ni plus favorables, aujourd'hui qu'hier : aujourd'hui comme hier, Minna avait pour lui une parfaite indifférence. Si, la première fois, elle s'était mise en frais de sourires pour le recevoir, c'était par une coquetterie instinctive de petite fille, qui s'amuse à essayer le pouvoir de ses yeux sur le premier venu, fût-il un chien coiffé, qui s'offre à son désœuvrement. Mais dès le lendemain, cette conquête trop facile n'avait plus aucun intérêt pour elle. Elle avait sévèrement observé Christophe ; et elle l'avait jugé un garçon laid, pauvre, mal élevé, qui jouait bien du piano, mais qui avait de vilaines mains, qui tenait sa fourchette à table d'une façon abominable, et qui coupait le poisson avec son couteau. Il lui paraissait donc fort peu intéressant. Elle voulait bien prendre des leçons de piano avec lui ; elle voulait bien, même, s'amuser avec lui, parce qu'elle n'avait pas d'autre compagnon pour le moment, et parce que, malgré ses prétentions à n'être plus une enfant, il lui venait par bouffées une envie folle de jouer, un besoin de dépenser son trop-plein de gaieté, que surexcitait encore, comme chez sa mère, la contrainte imposée par le deuil récent. Mais

elle ne se souciait pas plus de Christophe que d'un animal domestique; et s'il lui arrivait encore, brusquement, dans ses jours de pire froideur, de lui faire les doux yeux, c'était par pur oubli, et parce qu'elle pensait à autre chose, — ou bien, tout simplement, pour n'en pas perdre l'habitude. Le cœur de Christophe bondissait, quand elle le regardait ainsi. Et c'est à peine si elle le voyait: elle se racontait des histoires. Cette jeune personne était à l'âge où l'on se caresse les sens avec des rêves agréables et flatteurs. Elle pensait constamment à l'amour, avec un grand intérêt, et une curiosité qui n'était tout à fait innocente que par son ignorance. D'ailleurs, elle n'imaginait l'amour, en demoiselle bien élevée, que sous l'espèce du mariage. La forme de son idéal était loin d'être fixée. Tantôt elle rêvait d'épouser un lieutenant, tantôt c'était un poète dans le genre sublime et correct, à la Schiller. Un projet démolissait l'autre; et le dernier venu était toujours accueilli avec le même sérieux et une conviction égale. Au reste, les uns et les autres étaient tout prêts à céder le pas à une réalité avantageuse. Car il est remarquable de voir avec quelle aisance les jeunes filles romanesques oublient leurs rêves, à l'ordinaire, quand une apparence moins idéale, mais plus sûre, vient se présenter à elles.

Au demeurant, la sentimentale Minna était, malgré qu'elle en eût, très tranquille et très froide. En dépit de son nom aristocratique et de la fierté que lui donnait sa particule nobiliaire, elle avait une âme de petite ménagère allemande, à l'âge exquis de l'adolescence.

Christophe ne comprenait naturellement rien au mécanisme compliqué, — plus compliqué en apparence qu'en réalité, — du cœur féminin. Il était souvent dérouté par les façons de ses belles amies ; mais il était si heureux de les aimer, qu'il leur faisait crédit de tout ce qui chez elles l'inquiétait et l'attristait un peu, afin de se persuader qu'il en était aimé autant qu'il les aimait. Un mot ou un regard affectueux le plongeait dans le ravissement. Il en était si bouleversé parfois, qu'il avait des crises de larmes.

Assis devant la table, dans le tranquille petit salon, à quelques pas de madame de Kerich, qui cousait à la lueur de la lampe... — Minna lisait de l'autre côté de la table, ils ne se parlaient pas : par la porte entr'ouverte du jardin, on voyait le sable de l'allée briller au clair de lune ; un murmure léger venait des cimes des arbres... — il se sentait le cœur si gonflé de bonheur, que brusquement, sans raison, il sautait de sa chaise, se jetait aux genoux de madame de Kerich, lui saisissait la main, armée ou non de l'aiguille, et la couvrait de baisers, y appuyait sa bouche, ses joues, ses yeux, en sanglotant. Minna levait les yeux de son livre, et haussait légèrement les épaules, en faisant sa petite moue. Madame de Kerich regardait en souriant le grand garçon qui se roulait à ses pieds, et elle lui

caressait la tête de sa main restée libre, en disant de sa jolie voix, affectueuse et ironique :

— Eh bien, mon grand bêta, eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

O la douceur de cette voix, de cette paix, de ce silence, de cette atmosphère délicate, sans cris, sans heurts, sans rudesse, de cette oasis au milieu de la rude vie, et, — lumière héroïque, dorant de ses reflets les objets et les êtres, — de ce monde enchanté qu'évoquait la lecture des divins poètes ! Goethe, Schiller, Shakespeare, torrents de force, de douleur et d'amour !...

Minna lisait, la tête penchée sur le livre, la figure légèrement colorée par l'animation du débit, avec sa voix fraîche, qui zézayait un peu, et tâchait de prendre un ton important, quand elle parlait au nom des guerriers et des rois. Parfois, madame de Kerich prenait elle-même le livre ; elle prêtait alors aux actions tragiques la grâce spirituelle et tendre de son être ; mais, le plus souvent, elle écoutait, renversée dans son fauteuil, son éternel ouvrage sur ses genoux ; elle souriait à sa propre pensée, — car c'était toujours elle qu'elle retrouvait au fond de toutes les œuvres.

Christophe avait aussi essayé de lire ; mais il avait dû y renoncer : il ânonnait, s'embrouillait dans les mots, sautait les ponctuations, semblait ne rien comprendre, et était si ému, qu'il devait s'arrêter aux passages pathétiques, sentant venir les larmes. Alors, dépité, il jetait le livre sur la table ; et ses deux amies riaient aux éclats... Combien il les aimait ! Il emportait partout leur image avec lui, et cette image se mêlait à celles des figures de Shakespeare et de Goethe.

Il ne les distinguait presque plus les unes des autres. Telle suave parole du poète, qui éveillait jusqu'au fond de son être des frémissements passionnés, ne se séparait plus pour lui de la chère bouche qui la lui avait fait entendre pour la première fois. Vingt ans plus tard, il ne pourra relire ou voir jouer *Egmont* ou *Romeo,* sans que surgisse à certains vers le souvenir de ces calmes soirées, de ces rêves de bonheur, et les visages aimés de madame de Kerich et de Minna.

Il passait des heures à les regarder, le soir, quand elles lisaient, — la nuit, quand il rêvait, dans son lit, éveillé, les yeux ouverts, — le jour, quand il rêvait, au pupitre d'orchestre, jouant machinalement, les paupières à demi closes. Il avait pour toutes deux la plus innocente tendresse ; et, ne connaissant pas l'amour, il se croyait amoureux. Mais il ne savait pas au juste s'il l'était de la mère ou de la fille. Il s'interrogeait gravement, et ne savait laquelle choisir. Cependant, comme il lui semblait qu'il fallait se décider à tout prix, il penchait pour madame de Kerich. Et en effet, il découvrit, aussitôt après avoir pris ce parti, que c'était elle qu'il aimait. Il aimait ses yeux intelligents, le sourire distrait de sa bouche entr'ouverte, son joli front d'un caractère si jeune, avec la raie de côté dans les cheveux fins et lisses, sa voix un peu voilée, avec sa petite toux, ses mains maternelles, l'élégance de ses mouvements, et son âme inconnue. Il frissonnait de bonheur, quand, assise auprès de lui, elle lui expliquait avec bonté un passage d'un livre qu'il ne comprenait pas : elle appuyait sa main sur l'épaule de Christophe ; il sentait la tiédeur de ses doigts, son haleine sur sa joue, et le doux parfum de son corps ; il écoutait dans l'extase,

ne pensait plus au livre, et ne comprenait rien. Elle s'en apercevait, elle lui demandait de répéter ce qu'elle avait dit : il restait muet; elle se fâchait en riant, et lui poussait le nez dans son livre, en disant qu'il ne serait jamais qu'un petit âne. A quoi il répliquait que cela lui était égal, pourvu qu'il fût *son* petit âne, et qu'elle ne le chassât pas de chez elle. Elle feignait de faire des difficultés ; puis elle disait que, bien qu'il fût un vilain petit âne, fort stupide, elle consentait à le garder, — et peut-être même à l'aimer, — quoiqu'il ne fût bon à rien, si au moins il était *bon* tout court. Alors ils riaient tous deux, et il nageait dans la joie.

Depuis qu'il avait découvert qu'il aimait madame de Kerich, Christophe se détachait de Minna. Il commençait à être irrité de la froideur dédaigneuse qu'elle avait pour lui ; et comme, à force de la voir, il s'était enhardi peu à peu à reprendre avec elle sa liberté de manières, il ne lui cachait pas sa mauvaise humeur. Elle aimait à le piquer, et il répliquait vertement. Ils se disaient toujours des choses désagréables, dont madame de Kerich ne faisait que rire. Christophe, qui n'avait pas le dessus dans cette joûte de parole, sortait parfois si exaspéré, qu'il croyait détester Minna ; et il se persuadait qu'il ne revenait chez elle qu'à cause de madame de Kerich.

Il continuait à lui enseigner le piano. Deux fois par semaine, le matin, de neuf heures à dix heures, il surveillait les gammes et les exercices de la fillette. La chambre où ils se tenaient était le *studio* de Minna. Curieuse salle de travail, qui reflétait avec une fidélité amusante le fouillis baroque de ce petit cerveau féminin.

Sur la table, de minuscules statuettes de chats musiciens, tout un orchestre, l'un jouant du violon, l'autre du violoncelle, une petite glace de poche, des objets de toilette, et des objets pour écrire, parfaitement rangés. Sur l'étagère, des bustes microscopiques

de musiciens : Beethoven renfrogné, Wagner avec son béret, et l'Apollon du Belvédère. Sur la cheminée, à côté d'une grenouille fumant une pipe de roseau, un éventail en papier, sur lequel était peint le théâtre de Bayreuth. Dans la bibliothèque à deux rayons, quelques livres : Lübke, Mommsen, Schiller, *Sans famille,* Jules Verne, Montaigne. Aux murs, de grandes photographies de la Vierge Sixtine et de tableaux de Herkomer : elles étaient bordées de rubans bleus et verts. Il y avait aussi une vue d'hôtel suisse, dans un cadre de chardons argentés ; et surtout, une profusion, partout, dans tous les coins de la chambre, de photographies d'officiers, de ténors, de chefs d'orchestre, d'amies, — toutes avec des dédicaces, presque toutes avec des vers, — ou du moins, avec ce qu'on est convenu, en Allemagne, d'appeler des vers. Au milieu de la pièce, sur un socle de marbre, trônait le buste de Brahms barbu; et, au-dessus du piano, se balançaient au bout d'un fil de petits singes en peluche et des souvenirs de cotillon.

Minna arrivait en retard, les yeux encore gonflés de sommeil, l'air boudeur ; elle tendait à peine la main à Christophe, disait un froid bonjour, et, muette, grave et digne, allait s'asseoir au piano. Quand elle était seule, elle se plaisait à faire d'interminables gammes ; car cela lui permettait de prolonger agréablement son état de demi-sommeil, et les rêves qu'elle se contait. Mais Christophe l'obligeait à fixer son attention sur des exercices difficiles ; aussi, pour se venger, elle s'ingéniait quelquefois à jouer le plus mal qu'elle pouvait. Elle était assez musicienne, mais n'aimait pas la musique, — comme beaucoup d'Allemandes. Mais, comme elles, elle croyait devoir l'aimer ; et elle prenait ses

leçons assez consciencieusement à l'ordinaire, à part quelques moments de malice diabolique, pour faire enrager son maître. Elle le faisait enrager bien davantage par l'indifférence glaciale avec laquelle elle s'appliquait. Le pire était quand elle imaginait qu'il était de son devoir de mettre de l'âme dans un passage d'expression : elle devenait alors sentimentale, et elle ne sentait rien.

Le petit Christophe, assis auprès d'elle, n'était pas très poli. Il ne lui faisait jamais de compliments : loin de là. Elle lui en gardait rancune, et ne laissait pas passer une observation de lui, sans réplique. Elle discutait tout ce qu'il disait, et, quand elle se trompait, s'obstinait à soutenir qu'elle jouait ce qui était marqué. Il s'irritait, et ils continuaient à échanger des mots malgracieux et des impertinences. Les yeux baissés sur les touches, elle ne cessait d'observer Christophe, et jouissait de sa fureur. Pour se désennuyer, elle inventait de petites ruses stupides, qui n'avaient d'autre objet que d'interrompre la leçon et d'agacer Christophe. Elle feignait de s'étrangler, pour se rendre intéressante ; elle avait une quinte de toux, ou bien elle avait quelque chose de très important à dire à la femme de chambre : Christophe savait que c'était de la comédie ; et Minna savait que Christophe savait que c'était de la comédie ; et elle s'en amusait ; car Christophe ne pouvait lui dire ce qu'il pensait.

Un jour qu'elle se livrait à ce divertissement, et qu'elle toussotait languissamment, le museau caché dans son mouchoir, comme si elle était près de suffoquer, mais en réalité guettant du coin de l'œil Christophe exaspéré, elle eut l'idée ingénieuse de laisser tomber le mouchoir,

pour forcer Christophe à le ramasser : ce qu'il fit de la plus mauvaise grâce du monde. Elle l'en récompensa d'un « Merci ! » de grande dame, qui faillit le faire éclater.

Elle jugea ce jeu trop bon pour ne pas le redoubler. Le lendemain, elle recommença. Christophe ne broncha pas : il bouillait de colère. Elle attendit un moment, puis dit d'un ton un peu dépité :

— Voudriez-vous, je vous prie, ramasser mon mouchoir ?

Christophe n'y tint plus.

— Je ne suis pas votre domestique ! cria-t-il grossièrement. Ramassez-le vous-même !

Minna fut suffoquée. Elle se leva brusquement de son tabouret, qui tomba :

— Oh ! c'est trop fort, dit-elle, tapant rageusement sur le clavier ; et elle sortit furieuse.

Christophe l'attendit. Elle ne revint pas. Il avait honte de son action : il sentait qu'il s'était conduit comme un petit goujat. Aussi, il était à bout ; elle se moquait de lui avec trop d'effronterie ! Il craignit que Minna ne se plaignît à sa mère, et qu'il ne se fût aliéné pour toujours l'esprit de madame de Kerich. Il ne savait que faire ; car s'il regrettait sa brutalité, pour rien au monde il n'eût demandé pardon.

Il revint à tout hasard le lendemain, quoiqu'il pensât que Minna refuserait de prendre sa leçon. Mais Minna, qui était trop fière pour se plaindre à personne, Minna, dont la conscience n'était pas d'ailleurs à l'abri de tout reproche, reparut, après s'être fait attendre cinq minutes de plus qu'à l'ordinaire ; et elle alla s'asseoir devant le piano, droite, raide, sans tourner la tête, ni

prononcer un mot, comme si Christophe n'existait pas pour elle. Elle n'en prit pas moins sa leçon, et toutes les leçons suivantes, parce qu'elle savait fort bien que Christophe se connaissait en musique, et qu'elle devait apprendre à jouer proprement du piano, si elle voulait être — ce qu'elle prétendait être : une demoiselle bien née, d'une éducation accomplie.

Mais comme elle s'ennuyait ! qu'ils s'ennuyaient tous deux !

Un matin de mars brumeux, que de petits flocons de neige voltigeaient, comme des plumes, dans l'air gris, ils étaient dans le *studio*. Il faisait à peine jour. Minna discutait, selon son habitude, une fausse note qu'elle avait faite, et prétendait que « c'était écrit ». Bien qu'il sût parfaitement qu'elle mentait, Christophe se pencha sur le cahier, pour voir de près le passage en question. Elle avait sa main posée sur le pupitre, elle ne la dérangea même pas. Il avait la bouche tout près de cette main. Il essayait de lire, et n'y parvenait pas : il regardait autre chose, — cette chose délicate, transparente, comme des pétales de fleur. Brusquement, — il ne sut ce qui lui passait par la tête, — il appuya de toutes ses forces ses lèvres sur cette menotte.

Ils en furent aussi saisis l'un que l'autre. Il se rejeta en arrière, elle retira sa main, — rougissants tous les deux. Ils ne se dirent pas un mot, ils ne se regardaient pas. Après un moment de silence confus, elle se remit à jouer; elle était fort troublée : sa poitrine se soulevait légèrement, comme si elle était oppressée ; et elle faisait fausse note sur fausse note. Il ne s'en apercevait pas : il était bien plus troublé qu'elle encore; ses tempes battaient ; il n'entendait rien, ne savait ce qu'elle jouait, et, pour rompre le silence, faisait d'une voix étranglée quelques observations à tort et à travers. Il pensait qu'il était définitivement perdu dans l'opinion de Minna. Il était confondu de son action ; il la jugeait stupide et grossière. L'heure de la leçon écoulée, il

quitta Minna sans la regarder, et il oublia même de la saluer. Elle ne lui en voulut pas. Elle ne pensait plus à trouver Christophe mal élevé ; et si elle avait fait tant de fautes en jouant, c'est qu'elle ne cessait de l'observer du coin de l'œil avec une curiosité étonnée, et, — pour la première fois, — sympathique.

Quand elle fut seule, au lieu d'aller retrouver sa mère comme les autres jours, elle s'enferma dans sa chambre, et s'interrogea sur cet événement extraordinaire. Elle s'était accoudée devant sa glace. Ses yeux lui semblaient doux et brillants. Elle mordait légèrement sa lèvre dans l'effort de la réflexion. Et tout en regardant avec complaisance son gentil visage, elle revoyait la scène, rougissait et souriait.

A table, elle fut animée et joyeuse. Elle refusa de sortir ensuite, et resta au salon, une partie de l'après-midi ; elle avait un ouvrage à la main, et n'y fit pas dix points qui ne fussent de travers ; mais que lui importait ? Dans un coin de la chambre, le dos tourné à sa mère, elle souriait ; ou, prise d'un soudain besoin de se détendre, elle bondissait dans la pièce, en chantant à tue-tête. Madame de Kerich tressautait, et l'appelait folle. Minna se jetait à son cou, en se tordant de rire, et l'embrassait à l'étrangler.

Le soir, rentrée dans sa chambre, elle fut longtemps avant de se coucher. Elle se regardait toujours dans sa glace, cherchait à se souvenir, et ne pensait à rien, à force d'avoir pensé tout le jour à la même chose. Puis elle se déshabilla lentement ; elle s'arrêtait à tout instant, assise sur son lit, cherchant à retrouver l'image de Christophe : c'était un Christophe de fantaisie qui lui apparaissait ; et maintenant, il ne lui semblait plus

si mal. Elle se coucha, et éteignit la lumière. Dix minutes après, la scène du matin lui revint brusquement à l'esprit, et elle éclata de rire. Sa mère se leva doucement, et ouvrit la porte, croyant que malgré sa défense, elle lisait dans son lit. Elle trouva Minna tranquillement couchée, les yeux grands ouverts dans la demi-lueur de la veilleuse.

— Qu'y a-t-il donc, demanda-t-elle, qui te met en gaieté ?

— Rien du tout, répondit gravement Minna. Je pense.

— Tu es bien heureuse de t'amuser ainsi dans ta compagnie. Mais maintenant, il faut dormir.

— Oui, maman, répondit la docile Minna.

En elle-même, elle grondait :

— Mais va-t-en donc ! Va-t-en donc !

jusqu'à ce que la porte se refermât, et qu'elle pût continuer à savourer ses rêves. Elle tomba dans un mol engourdissement. Tout près de s'endormir, elle sursauta de joie :

— Il m'aime... Quel bonheur ! Qu'il est gentil de m'aimer !... Comme je l'aime !

Elle embrassa son oreiller, et s'endormit tout à fait.

La première fois que les deux enfants se retrouvèrent ensemble, Christophe fut surpris de l'amabilité de Minna. Elle lui dit bonjour, et lui demanda comment il allait, d'une voix très douce; elle s'assit au piano, avec un air sage et modeste; et elle fut un ange de docilité. Elle n'eut plus aucune de ses fantaisies de malicieuse écolière; mais elle écoutait religieusement les observations de Christophe, reconnaissait leur justesse, poussait elle-même de petits cris effarouchés, quand elle avait fait une faute, et s'appliquait à se corriger. Christophe n'y comprenait rien. En très peu de temps, elle fit des progrès étonnants. Non seulement elle jouait mieux, mais elle aimait la musique. Si peu flatteur qu'il fût, il dut lui en faire compliment. Elle rougit de contentement, et l'en remercia d'un regard humide de reconnaissance. Elle se mettait en frais de toilette pour lui; elle avait des rubans d'une nuance exquise; elle faisait à Christophe des sourires et des yeux langoureux, qui lui déplaisaient, qui l'irritaient, qui le troublaient, qui le remuaient jusqu'au fond de l'âme. A présent, c'était elle qui cherchait à causer; mais ses conversations n'avaient rien d'enfantin : elle parlait gravement, et citait les poètes d'un petit ton pédant et prétentieux. Lui, ne répondait guère; il était mal à l'aise : cette nouvelle Minna, qu'il ne connaissait pas, l'étonnait et l'inquiétait.

Elle l'observait toujours. Elle attendait... Quoi?... Le savait-elle bien elle-même?... Elle attendait qu'il recom-

mençât. — Il s'en fût bien gardé, convaincu qu'il avait agi comme un rustre; il semblait même n'y plus penser du tout. Elle s'énervait; et, un jour qu'il était tranquillement assis, à distance respectable des dangereuses petites pattes, une impatience la prit : d'un mouvement si prompt, qu'elle n'eut pas le temps d'y réfléchir, elle lui colla elle-même sa menotte sur les lèvres. Il en fut ahuri, puis furieux et honteux. Il ne la baisa pas moins, et fort passionnément. Cette effronterie naïve l'indignait; il était sur le point de planter là Minna.

Mais il ne pouvait plus. Il était pris. Un tumulte de pensées confuses s'agitait en lui : il n'y reconnaissait rien. Comme des vapeurs qui montent d'une vallée, elles s'élevaient du fond de son cœur. Il allait précipitamment, en tous sens, au hasard, dans cette brume d'amour; et quoi qu'il fît, il ne faisait que tourner en rond autour d'une obscure idée fixe, un Désir inconnu, redoutable et fascinant, comme la flamme pour l'insecte. C'était le soudain bouillonnement des forces impérieuses et aveugles de la Nature.

Ils passèrent par une période d'attente. Ils s'observaient, se désiraient, et se craignaient tous deux. Ils étaient inquiets. Ils n'en continuaient pas moins leurs petites hostilités et leurs bouderies; mais il n'y avait plus de familiarités entre eux : ils se taisaient. Chacun était occupé à construire son amour dans le silence.

L'amour a de curieux effets rétroactifs. Dès l'instant que Christophe découvrit qu'il aimait Minna, il découvrit du même coup qu'il l'avait toujours aimée. Depuis trois mois, ils se voyaient presque chaque jour, sans qu'il se fût douté de cet amour. Mais, du moment qu'il l'aimait aujourd'hui, il fallait absolument qu'il l'eût aimée de toute éternité.

Ce fut un bien-être pour lui de découvrir enfin *qui* il aimait. Il y avait si longtemps qu'il aimait, sans savoir qui! Il fut comme soulagé, à la façon d'un malade, qui, souffrant d'un malaise général, vague et énervant, le voit se préciser en une douleur aiguë, localisée sur un point. Rien ne brise davantage que l'amour sans objet précis: il ronge et dissout les forces, comme la fièvre. Une passion qu'on connaît tend l'esprit à l'excès : cela est harassant; du moins, on sait pourquoi. C'est un surmenage, ce n'est pas une consomption. Tout plutôt que le vide.

Bien que Minna eût donné à Christophe de bonnes raisons de croire qu'il ne lui était pas indifférent, il ne manquait pas de se tourmenter, et pensait qu'elle le dédaignait. Ils n'avaient jamais eu une idée bien nette

l'un de l'autre ; mais jamais cette idée n'avait été plus confuse et plus fausse qu'aujourd'hui : c'était une suite incohérente d'imaginations baroques, qui ne parvenaient pas à s'accorder ensemble ; car ils passaient d'un extrême à l'autre, se prêtant tour à tour des défauts et des charmes qu'ils n'avaient pas : ceux-ci, quand ils étaient loin l'un de l'autre, ceux-là quand ils étaient réunis. Ils se trompaient juste autant dans les deux cas.

Ils ne savaient pas ce qu'ils désiraient eux-mêmes. Pour Christophe, son amour prenait la forme de cette soif de tendresse, impérieuse, absolue, exigeant du retour, qui le brûlait depuis l'enfance, qu'il réclamait des autres, qu'il eût voulu imposer aux autres, de gré ou de force. Par moments, se mêlaient à ce désir despotique de sacrifice entier de soi et des autres, — surtout des autres, peut-être, — des bouffées de désir brutal et obscur, qui lui donnaient le vertige, et qu'il ne comprenait pas. Minna, surtout curieuse, et ravie d'avoir un roman, cherchait à en tirer tout le plaisir possible d'amour-propre et de sentimentalité ; et elle se dupait de tout cœur sur ce qu'elle éprouvait. Une bonne partie de leur amour à tous deux était purement livresque. Ils se ressouvenaient des romans qu'ils avaient lus, et se prêtaient souvent des sentiments qu'ils n'avaient point.

Mais le moment venait où tous ces petits mensonges, tous ces petits égoïsmes allaient s'évanouir devant le divin rayonnement de l'amour. Un jour, une heure, quelques secondes éternelles... Et ce fut si inattendu !...

Ils causaient seuls, un soir. L'ombre tombait dans le salon. Leur entretien avait pris une teinte grave. Ils parlaient de l'infini, de la vie, et de la mort. C'était un cadre plus grandiose pour leur passionnette. Minna se plaignait de sa solitude : ce qui amena naturellement la réponse de Christophe, qu'elle n'était pas aussi seule qu'elle disait.

— Non, fit-elle en secouant sa petite tête, tout cela, ce sont des mots. Chacun vit pour soi, personne ne s'intéresse à vous, personne ne vous aime.

Un silence.

— Et moi ? dit brusquement Christophe, pâle d'émotion.

L'impétueuse petite personne se leva d'un bond et lui saisit les mains.

La porte s'ouvrit. Ils se rejetèrent en arrière. Madame de Kerich entra. Christophe se plongea dans un livre, qu'il lisait à l'envers. Minna, pliée sur son ouvrage, s'enfonçait son aiguille dans le doigt.

Ils ne se trouvèrent plus seuls, de toute la soirée ; et ils avaient peur de l'être. Madame de Kerich s'étant levée pour chercher quelque objet dans la chambre voisine, Minna, peu complaisante d'ordinaire, courut le prendre à sa place ; et Christophe profita de son absence pour partir, sans lui dire bonsoir.

Le lendemain, ils se retrouvèrent, impatients de

reprendre l'entretien interrompu. Ils n'y réussirent point. Les circonstances leur furent cependant favorables. Ils allèrent en promenade avec madame de Kerich, et ils eurent dix occasions de causer à leur aise. Mais Christophe ne pouvait parler ; et il en était si malheureux, qu'il se tenait sur la route le plus loin possible de Minna. Celle-ci faisait semblant de ne pas remarquer son impolitesse ; mais elle en fut piquée, et elle le montra bien. Quand Christophe se força enfin à articuler quelques mots, elle l'écouta d'un air si glacé, que c'est à peine s'il eut le courage d'aller jusqu'au bout de sa phrase. La promenade s'achevait. Le temps passait. Et il se désolait de n'avoir pas su l'employer.

Une semaine s'écoula. Ils en étaient arrivés à se persuader qu'ils s'étaient trompés sur leurs sentiments réciproques. Ils n'étaient pas sûrs de n'avoir pas rêvé la scène de l'autre soir. Minna gardait rancune à Christophe. Christophe redoutait de la rencontrer seule. Ils étaient plus en froid que jamais.

Un jour vint. — Il avait plu toute la matinée et une partie de l'après-midi. Ils étaient restés enfermés dans la maison, sans se parler, à lire, bâiller, regarder à la fenêtre ; ils étaient ennuyés et maussades. Vers quatre heures, le ciel s'éclaircit. Ils coururent au jardin. Ils s'accoudèrent sur la terrasse, regardant au dessous d'eux les pentes de gazon, qui descendaient vers le fleuve. La terre fumait, une tiède vapeur montait au soleil ; les gouttelettes de pluie étincelaient sur l'herbe ; l'odeur de la terre mouillée et le parfum des fleurs se mêlaient en une chaude haleine ; et autour d'eux bruissait le vol doré des abeilles. Ils étaient côte à côte, et ne se regardaient pas ; ils ne pouvaient se décider à

rompre le silence. Une abeille vint gauchement s'accrocher à une grappe de glycine, lourde de pluie, et fit basculer sur elle une cataracte d'eau. Ils rirent en même temps ; et aussitôt ils sentirent qu'ils ne se boudaient plus, qu'ils étaient bons amis. Pourtant ils continuaient à ne pas se regarder.

Brusquement, sans tourner la tête, elle lui prit la main, et elle lui dit :

— Venez !

Elle l'entraîna en courant vers le petit labyrinthe boisé, aux sentiers bordés de buis, qui s'élevait au centre du bosquet. Ils escaladèrent la pente, ils glissaient sur le sol détrempé ; et les arbres mouillés secouaient sur eux leurs branches. Près d'arriver au faîte, elle s'arrêta, pour respirer.

— Attendez... attendez... dit-elle tout bas, tâchant de reprendre haleine.

Il la regarda. Elle regardait d'un autre côté : elle souriait, haletante, la bouche entr'ouverte ; sa main était crispée dans la main de Christophe. Ils sentaient leur sang battre dans leurs paumes pressées et leurs doigts qui tremblaient. Autour d'eux, le silence. Les jeunes pousses blondes des arbres frissonnaient au soleil ; une petite pluie s'égouttait des feuilles, avec un bruit argentin ; et dans le ciel passaient les cris aigus des hirondelles.

Elle retourna la tête vers lui : ce fut un éclair. Elle se jeta à son cou, il se jeta dans ses bras.

— Minna ! Minna ! ma chérie !...

— Je t'aime, Christophe ! Je t'aime !

Ils s'assirent sur un banc de bois mouillé. Ils étaient pénétrés d'amour, un amour doux, profond, absurde.

Tout le reste avait disparu. Plus d'égoïsme, plus de vanité, plus d'arrière-pensées. Toutes les impuretés et les ombres de l'âme étaient balayées d'un coup par ce souffle d'amour. Aimer, aimer, — non plus même être aimé : voilà ce que disaient leurs yeux riants et humides de larmes. Cette froide et coquette petite fille, ce garçon orgueilleux et brutal, étaient dévorés du besoin, de l'ivresse de se sacrifier, de se donner, de souffrir, de souffrir, de mourir l'un pour l'autre. Ils ne se reconnaissaient plus, ils n'étaient plus eux-mêmes ; tout était transformé : leur cœur, leurs traits, leurs yeux rayonnaient d'une bonté et d'une tendresse touchantes. Minutes de pureté, d'abnégation, de don absolu de soi-même, candide et brûlant, qui ne reviendront plus dans la vie !

Après un balbutiement éperdu, après des promesses passionnées d'être l'un à l'autre toujours, après des baisers et des mots incohérents et ravis, ils s'aperçurent qu'il était tard, et ils revinrent en courant, se tenant par la main, au risque de tomber dans les allées étroites, se heurtant aux arbres, ne sentant rien, aveugles et ivres de joie.

Lorsqu'il l'eut quittée, il ne rentra pas chez lui : il n'aurait pu dormir. Il sortit de la ville, et marcha à travers champs ; il se promena au hasard, dans la nuit. L'air était frais, la campagne obscure et déserte. Une chouette hululait frileusement. Il allait comme un somnambule. Il monta la colline, au milieu des vignes. Les petites lumières de la ville tremblaient dans la plaine, et les étoiles dans le ciel sombre. Il s'assit sur un mur du chemin, et fut pris brusquement d'une crise de larmes. Il ne savait pourquoi. Il était trop heureux ; et

l'excès de sa joie était fait de tristesse et de joie ; il s'y mêlait de la reconnaissance pour son bonheur, de la pitié pour ceux qui n'étaient pas heureux, un sentiment mélancolique et doux de la fragilité des choses, l'enivrement de vivre. Il pleura avec délices, et il s'endormit au milieu de ses pleurs. Quand il se réveilla, c'était l'aube incertaine. Les brouillards blancs traînaient sur le fleuve, et enveloppaient la ville, où Minna dormait, écrasée de fatigue, le cœur illuminé par un rire de bonheur.

Dès le matin, ils réussirent à se revoir au jardin, et ils se dirent de nouveau qu'ils s'aimaient ; mais déjà ce n'était plus la divine inconscience de la veille. Elle jouait un peu l'amoureuse ; et lui, quoique plus sincère, tenait aussi un rôle. Ils parlèrent de ce que serait leur vie. Il regretta sa pauvreté, son humble condition. Elle affecta la générosité, et elle jouit de sa générosité. Elle se disait indifférente à l'argent. Il est vrai qu'elle l'était ; mais elle ne le connaissait pas, ne connaissant pas son manque. Il lui promit de devenir un grand artiste ; elle trouvait cela amusant et beau, comme un roman. Elle crut de son devoir de se conduire en véritable amoureuse. Elle lut des poésies, elle fut sentimentale et rêveuse. Il était gagné par la contagion. Il eût voulu être grand, paraître grand. Il soignait sa toilette : il était ridicule ; il surveillait sa façon de parler : il était prétentieux. Madame de Kerich le regardait en riant, et se demandait ce qui avait pu le rendre aussi stupide.

Mais ils avaient des minutes de poésie ineffable. Jamais elles n'étaient prévues. Elles éclataient subitement au milieu des journées un peu pâles, comme un rayon de soleil au travers du brouillard. C'était un regard, un geste, un mot qui ne signifiait rien, et les inondait de bonheur ; c'étaient les : « Au revoir ! », le soir, dans l'escalier mal éclairé, les yeux qui se cherchaient, se devinaient dans la demi-obscurité, le frisson des mains qui se touchaient, le tremblement de la voix, tous ces petits riens, dont leur souvenir se repaissait, la nuit,

quand ils dormaient d'un sommeil si léger, que le son de chaque heure les réveillait, et quand leur cœur chantait : « Il m'aime », comme le murmure d'un ruisseau.

Ils découvrirent le charme des choses. Le printemps souriait avec une merveilleuse douceur. Le ciel avait un éclat, l'air avait une tendresse, qu'ils ne connaissaient pas. La ville tout entière, les toits rouges, les vieux murs, les pavés bosselés, se paraient d'un charme familier, qui attendrissait Christophe. La nuit, quand tout le monde dormait, Minna se levait du lit, et restait à la fenêtre, assoupie et fiévreuse. Et les après-midi, quand il n'était pas là, elle rêvait, assise dans la balançoire, un livre sur les genoux, les yeux à demi fermés, somnolente de lassitude heureuse, et le corps et l'esprit flottant dans l'air printanier. Elle passait des heures maintenant au piano, répétant, avec une patience exaspérante pour les autres, des accords, des passages, qui la faisaient devenir toute blanche et froide d'émotion. Elle pleurait en entendant de la musique de Schumann. Elle se sentait pleine de pitié et de bonté pour tous ; et il l'était, comme elle. Ils donnaient de furtives aumônes aux pauvres qu'ils rencontraient, et ils échangeaient des regards compatissants : ils étaient heureux d'être si bons.

A vrai dire, ils ne l'étaient que par intermittences. Minna découvrait tout à coup combien était triste l'humble vie de dévouement de la vieille Frida, qui servait dans la maison, depuis l'enfance de sa mère ; et elle courait sur le champ se jeter à son cou, au grand étonnement de la bonne vieille, occupée à repriser du linge dans la cuisine. Mais cela ne l'empêchait pas, deux

heures après, de lui parler durement, parce que Frida n'était pas venue au premier coup de sonnette. Et Christophe, qui était dévoré d'amour pour tout le genre humain, et se détournait de sa route, pour ne pas écraser un insecte, était plein d'indifférence pour sa propre famille. Par une réaction bizarre, il était même d'autant plus froid et plus sec envers les siens, qu'il avait plus d'affection pour le reste des êtres : à peine s'il pensait à eux ; il leur parlait avec brusquerie, et les voyait avec ennui. Leur bonté à tous deux n'était qu'un trop-plein de tendresse, qui débordait par crises, et dont bénéficiait, au hasard, le premier qui passait. En dehors de ces crises, ils étaient plus égoïstes peut-être qu'à l'ordinaire ; car leur esprit était rempli par une pensée unique, et tout y était ramené.

Quelle place avait prise dans la vie de Christophe la figure de la fillette ! Quelle émotion, quand, la cherchant dans le jardin, il apercevait de loin la petite robe blanche ; — quand, au théâtre, assis à quelques pas de leurs places encore vides, il entendait la porte de la baignoire s'ouvrir, et la rieuse voix qu'il connaissait si bien ; — quand, dans une conversation étrangère, le cher nom de Kerich était prononcé par hasard ! Il pâlissait, rougissait ; pendant quelques minutes, il ne voyait ni n'entendait plus rien. Et aussitôt après, c'était un torrent de sang qui lui remontait dans tout le corps, un assaut de forces inconnues.

Cette petite Allemande naïve et sensuelle avait des jeux bizarres. Elle posait sa bague sur une couche de farine ; et il fallait la prendre, l'un après l'autre, avec les dents, sans se blanchir le nez. Ou bien elle passait au travers d'un biscuit une ficelle, dont chacun mettait

un des bouts dans sa bouche ; et il s'agissait d'arriver le plus vite possible, en mangeant la ficelle, à mordre le biscuit. Alors leurs yeux se fixaient, leurs visages se rapprochaient, leurs souffles se mêlaient, leurs lèvres se touchaient, ils riaient d'un rire factice, et leurs mains étaient glacées. Christophe se sentait envie de mordre, de faire du mal ; il se rejetait brusquement en arrière ; et elle continuait de rire, d'une façon forcée. Ils se détournaient l'un de l'autre, ils feignaient l'indifférence, et se regardaient à la dérobée.

Ces jeux troubles avaient pour eux un attrait inquiétant : ils les cherchaient et les fuyaient. Christophe en avait peur, et leur préférait la gêne même des réunions, où madame de Kerich ou quelque autre assistait. Nulle présence importune ne pouvait interrompre l'entretien de leurs cœurs amoureux ; la contrainte ne faisait que le rendre plus intense et plus doux. Tout alors prenait entre eux un prix infini : un mot, un plissement de lèvres, un coup d'œil, suffisaient à faire transparaître sous le voile banal de la vie ordinaire le riche et frais trésor de leur vie intérieure. Eux seuls le pouvaient voir : ils le croyaient du moins, et se souriaient, heureux de leurs petits mystères. A écouter leurs paroles, on n'eût rien remarqué qu'une conversation de salon sur des sujets indifférents : pour eux, c'était un chant perpétuel d'amour. Ils lisaient les nuances les plus fugitives de leurs traits et de leur voix, comme en un livre ouvert ; aussi bien auraient-ils pu lire, les yeux fermés ; car ils n'avaient qu'à écouter leur propre cœur, pour y entendre l'écho du cœur de leur ami. Ils débordaient de confiance dans la vie, dans le bonheur, dans eux-mêmes. Leurs espoirs

étaient sans limites. Ils aimaient, ils étaient aimés, heureux, sans une ombre, sans un doute, sans une crainte pour l'avenir. Sérénité unique de ces jours de printemps ! Pas un nuage au ciel. Une foi si fraîche, que rien ne semble pouvoir la faner jamais. Une joie si abondante, que rien ne semble pouvoir l'épuiser. Vivent-ils ? Rêvent-ils ? Ils rêvent sans doute. Il n'y a rien de commun entre la vie et leur rêve. Rien, sinon qu'à cette heure magique, eux-mêmes ne sont qu'un rêve : leur être s'est fondu au souffle de l'amour.

Madame de Kerich ne fut pas longue à s'apercevoir de leur petit manège, qui se croyait très fin, et qui était très gauche. Minna en avait quelque soupçon, depuis que sa mère était entrée à l'improviste, un jour qu'elle parlait à Christophe de plus près qu'il ne convenait, et qu'au bruit de la porte ils s'étaient éloignés précipitamment l'un de l'autre, avec une maladroite confusion. Madame de Kerich avait feint de ne s'apercevoir de rien. Minna le regrettait presque. Elle eût voulu avoir à lutter contre sa mère : c'eût été plus romanesque.

Sa mère se garda bien de lui en fournir l'occasion ; elle était trop intelligente pour s'inquiéter, ou pour faire d'observation à ce sujet. Mais devant Minna, elle parlait de Christophe avec ironie, et raillait impitoyablement ses ridicules : elle le démolit en quelques mots. Elle n'y mettait aucun calcul, elle agissait d'instinct, avec la perfidie naturelle d'une bonne femme, qui défend son bien. Minna eut beau se rebiffer, bouder, dire des impertinences, et s'obstiner à nier la vérité des observations : elles n'étaient que trop justifiées, et madame de Kerich avait une habileté cruelle à blesser au bon endroit. La largeur des souliers de Christophe, la laideur de ses habits, son chapeau mal brossé, sa prononciation provinciale, sa façon ridicule de saluer, la vulgarité de ses éclats de voix, rien n'était oublié de ce qui pouvait atteindre l'amour-propre de Minna : c'était une simple remarque, décochée en passant ; jamais cela ne prenait la forme d'un réquisitoire ; et

quand Minna, irritée, se dressait sur ses ergots pour répliquer, madame de Kerich, innocemment, était déjà occupée d'un tout autre sujet. Mais le trait restait, et Minna était touchée.

Elle commença à voir Christophe d'un œil moins indulgent. Il le sentait vaguement et lui demandait, inquiet :

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

Elle répondait :

— Pour rien.

Mais, l'instant d'après, quand il était joyeux, elle lui reprochait avec âpreté de rire trop bruyamment. Il était consterné, il n'eût jamais pensé qu'il fallût se surveiller avec elle, pour rire : toute sa joie était gâtée. — Ou bien, quand il causait, dans un entier abandon, elle l'interrompait d'un air distrait, pour faire une remarque désobligeante sur sa toilette, ou elle relevait ses expressions communes avec un pédantisme agressif. Il n'avait plus envie de rien dire, et parfois se fâchait. Puis il se persuadait que ces façons qui l'irritaient étaient la preuve de l'intérêt que lui portait Minna ; et elle se le persuadait elle-même. Il tâchait humblement d'en faire son profit. Elle lui en savait peu de gré ; car il n'y réussissait guère.

Mais il n'eut pas le temps, — ni Minna, — de s'apercevoir du changement qui s'opérait en elle. Pâques était venu, et Minna devait faire, avec sa mère, un petit voyage chez des parents, du côté de Weimar.

La dernière semaine avant la séparation, ils retrouvèrent leur intimité des premiers jours. Sauf quelques impatiences, Minna fut plus affectueuse que jamais. La veille du départ, ils se promenèrent longuement

dans le parc ; elle attira mystérieusement Christophe au fond de la charmille, et lui passa au cou un sachet parfumé, où elle avait enfermé une boucle de ses cheveux ; ils se renouvelèrent des serments éternels, ils jurèrent de s'écrire chaque jour ; et, dans le ciel, ils firent choix d'une étoile, afin de la regarder, chaque soir, au même moment, tous deux.

Le jour fatal arriva. Dix fois, dans la nuit, il s'était demandé : « Où sera-t-elle demain ? » ; et maintenant, il pensait : « C'est aujourd'hui : ce matin, elle est encore ici ; ce soir, elle n'y sera plus. » Il alla chez elle, avant qu'il fût huit heures. Elle n'était pas levée. Il essaya de se promener au jardin : il ne put pas, il revint. Les corridors étaient pleins de malles et de paquets ; il s'assit dans le coin d'une chambre, épiant les bruits de porte, les craquements de plancher, reconnaissant les pas qui trottaient à l'étage au dessus. Madame de Kerich passa, eut un léger sourire en le voyant, et lui jeta, sans s'arrêter, un bonjour railleur. Minna parut enfin ; elle était pâle, elle avait les yeux gonflés ; elle n'avait pas plus dormi que lui, cette nuit. Elle donnait des ordres aux domestiques, d'un air affairé ; elle tendit la main à Christophe, en continuant de parler à la vieille Frida. Elle était déjà toute prête à partir. Madame de Kerich revint. Elles discutèrent ensemble, au sujet d'un carton à chapeau. Minna ne semblait faire aucune attention à Christophe, qui se tenait, oublié, malheureux, à côté du piano. Elle sortit avec sa mère, puis rentra ; du seuil elle cria encore quelque chose à madame de Kerich. Elle ferma la porte. Ils étaient seuls. Elle courut à lui, lui saisit la main, et l'entraîna dans le petit salon voisin, dont les volets étaient clos. Alors elle approcha

brusquement sa figure de celle de Christophe, et elle l'embrassa de toutes ses forces. Elle demandait, en pleurant :

— Tu promets, tu promets, tu m'aimeras toujours ?

Ils sanglotaient tout bas, et faisaient des efforts convulsifs, pour qu'on ne les entendît pas. Ils se séparèrent au bruit de pas qui venaient. Minna, s'essuyant les yeux, reprit avec les domestiques son petit air important ; mais sa voix tremblait.

Il réussit à lui voler son mouchoir, qu'elle avait laissé tomber, son petit mouchoir sale, fripé, humide de ses larmes.

Il accompagna ses amies dans leur voiture jusqu'à la gare. Assis en face l'un de l'autre, les deux enfants osaient à peine se regarder, de peur de fondre en larmes. Leurs mains se cherchaient furtivement et se serraient, à se faire mal. Madame de Kerich les observait avec une bonhomie narquoise, et semblait ne rien remarquer.

Enfin l'heure sonna. Debout près de la portière, quand le train s'ébranla, Christophe se mit à courir à côté de la voiture, sans regarder devant lui, bousculant les employés, les yeux attachés aux yeux de Minna, jusqu'à ce que le train le dépassât. Il continua de courir, jusqu'à ce qu'il ne vît plus rien. Alors il s'arrêta, hors d'haleine ; et il se retrouva sur le quai de la gare, au milieu d'indifférents. Il rentra à sa maison, d'où par bonheur les siens étaient sortis ; et, tout le matin, il pleura.

Il connut pour la première fois l'affreux chagrin de l'absence. Tourment intolérable pour tous les cœurs aimants. Le monde est vide, la vie est vide, tout est vide. Le cœur se serre, on ne peut plus respirer : c'est une angoisse mortelle, une difficulté insurmontable de vivre. Surtout quand persistent autour de vous les traces matérielles du passage de l'amie, quand tous les objets qui vous entourent l'évoquent constamment, quand on reste dans le décor familier où l'on vécut ensemble, quand on s'acharne soi-même à revivre aux mêmes lieux le bonheur disparu. Alors c'est comme un gouffre qui s'ouvre sous les pas : on se penche, on a le vertige, on va tomber, on tombe. On croit voir la mort en face. Et c'est bien elle qu'on voit : l'absence n'est qu'un de ses masques. On assiste tout vif à la disparition du plus cher de son cœur : la vie s'efface, c'est le trou noir, le néant.

Christophe alla revoir tous les endroits aimés, pour souffrir davantage. Madame de Kerich lui avait laissé la clef du jardin, pour qu'il pût s'y promener en leur absence. Il y retourna, le jour même, et faillit suffoquer de douleur. Il lui semblait, en venant, qu'il y retrouverait un peu de celle qui était partie : il ne la retrouva que trop ; son image flottait sur toutes les pelouses ; il s'attendait à la voir paraître à tous les détours des allées : il savait bien qu'elle ne paraîtrait pas ; mais il

se torturait à se persuader le contraire, à rechercher les traces de ses souvenirs amoureux, le chemin du labyrinthe, la terrasse tapissée de glycine, le banc dans la charmille ; et il mettait une insistance de bourreau à se répéter : « Il y a huit jours... il y a trois jours... hier, c'était ainsi, hier, elle était ici... ce matin même... » Il se labourait le cœur avec ces pensées, jusqu'à ce qu'il dût s'arrêter, étouffant, près de mourir. — A son deuil se mêlait une colère contre lui-même de tout ce beau temps perdu, sans qu'il en eût profité. Tant de minutes, tant d'heures, où il jouissait du bonheur infini de la voir, de la respirer, de se nourrir de son être ! Et il ne l'avait pas apprécié ! Il avait laissé fuir le temps, sans avoir savouré chacun des plus petits moments ! Et maintenant !... Maintenant, il était trop tard... Irréparable ! Irréparable !

Il revint chez lui. Les siens lui furent odieux. Il ne put supporter leurs visages, leurs gestes, leurs entretiens insipides, les mêmes que la veille, les mêmes que les jours d'avant, les mêmes que lorsqu'elle était là. Ils continuaient de mener leur vie accoutumée, comme si un tel malheur ne venait pas de s'accomplir auprès d'eux. La ville non plus ne se doutait de rien. Les gens allaient à leurs occupations, riants, bruyants, affairés ; les grillons chantaient, le ciel rayonnait. Il les haïssait tous, il se sentait écrasé par l'égoïsme universel. Mais il était plus égoïste, à lui seul, que l'univers entier. Rien n'avait plus de prix pour lui. Il n'avait plus de bonté. Il n'aimait plus personne.

Il passa de lamentables journées. Ses occupations le reprirent d'une façon automatique ; mais il n'avait plus de courage pour vivre.

Un soir qu'il était à table avec les siens, muet et accablé, le facteur heurta à la porte, et lui remit une lettre. Son cœur la reconnut, avant d'avoir vu l'écriture. Quatre paires d'yeux, braqués sur lui, avec une curiosité indiscrète, attendaient qu'il la lût, s'accrochant à l'espoir de cette distraction, qui les sortît de leur ennui accoutumé. Il posa la lettre à côté de son assiette, et se força à ne pas l'ouvrir, prétendant avec indifférence qu'il savait de quoi il s'agissait. Mais ses frères, vexés, n'en crurent rien, et continuèrent de l'épier : en sorte qu'il fut à la torture, jusqu'à la fin du repas. Alors seulement il fut libre de s'enfermer dans sa chambre. Son cœur battait si fort, qu'il faillit déchirer la lettre, en l'ouvrant. Il tremblait de ce qu'il allait lire ; mais dès qu'il eut parcouru les premiers mots, une joie l'envahit.

C'étaient quelques lignes très affectueuses. Minna lui écrivait en cachette. Elle l'appelait : « Cher *Christlein* », elle lui disait qu'elle avait bien pleuré, qu'elle avait regardé l'étoile, chaque soir, qu'elle avait été à Francfort, qui était une ville grandiose, où il y avait des magasins admirables, mais qu'elle ne faisait attention à rien, parce qu'elle ne pensait qu'à lui. Elle lui rappelait qu'il avait juré de lui rester fidèle, et de ne voir personne en son absence, afin de penser uniquement à elle. Elle voulait qu'il travaillât pendant tout le temps qu'elle ne serait pas là, pour qu'il devînt célèbre, et qu'elle le fût aussi. Elle finissait en lui demandant s'il se souvenait du petit salon, où ils s'étaient dit adieu, le matin du départ ; et elle le priait d'y retourner un matin ; elle assurait qu'elle y serait encore, en pensée, et qu'elle lui dirait encore adieu, de la même façon. Elle signait : « Éternel-

lement à toi ! Éternellement !... » ; et elle avait rajouté un post-scriptum, pour lui recommander d'acheter un chapeau canotier, au lieu de son vilain feutre, — que tous les gens distingués en portaient ici : — un canotier à grosse paille, avec un large ruban bleu.

Christophe lut quatre fois la lettre, avant d'arriver à la comprendre tout à fait. Il était étourdi, il n'avait même plus la force d'être heureux ; il se sentit brusquement si las, qu'il se coucha, relisant et baisant la lettre à tout instant. Il la mit sous son oreiller, et sa main s'assurait sans cesse qu'elle était là. Un bien-être ineffable se répandait en lui. Il dormit d'un trait jusqu'au lendemain.

Sa vie devint plus supportable. La pensée fidèle de Minna flottait autour de lui. Il entreprit de lui répondre ; mais il n'avait pas le droit de lui écrire librement, il devait cacher ce qu'il sentait : cela était pénible et difficile. Il s'évertua à voiler maladroitement son amour sous des formules de politesse cérémonieuse, dont il se servait toujours d'une façon ridicule.

Sa lettre partie, il attendit la réponse de Minna, il ne vécut plus que dans cette attente. Pour prendre patience, il essaya de se promener, de lire. Mais il ne pensait qu'à Minna, il se répétait son nom avec une obstination de maniaque ; il avait pour ce nom un amour si idolâtre, qu'il gardait dans sa poche, partout où il allait, un volume de Lessing, parce que le nom de Minna s'y trouvait ; et, chaque jour, il faisait un long détour, au sortir du théâtre, pour passer devant une boutique de mercière, dont l'enseigne portait les cinq lettres adorées.

Il se reprocha de se distraire, quand elle lui avait

recommandé avec insistance de travailler, pour la rendre illustre. La naïve vanité de cette demande le touchait, comme une marque de confiance. Il résolut, pour y répondre, d'écrire une œuvre qui lui serait non seulement dédiée, mais vraiment consacrée. Aussi bien n'aurait-il pu rien faire d'autre, pour le moment. A peine en eut-il conçu le dessein, que les idées musicales affluèrent en lui. C'était comme une énorme masse d'eau, qui se serait accumulée dans un réservoir depuis des mois, et qui s'écroulerait tout d'un coup, brisant ses digues. Il ne sortit plus de sa chambre, pendant huit jours. Louisa déposait son dîner à la porte ; car il ne la laissait même pas entrer.

Il écrivit un quintette pour clarinette et instruments à cordes. La première partie était un poème d'espoir et de désir juvéniles ; la dernière, un badinage d'amour, où faisait irruption l'humour un peu sauvage de Christophe. Mais l'œuvre entière avait été écrite pour le second morceau : ce *larghetto,* où Christophe avait peint une petite âme ardente et ingénue, était, ou devait être le portrait de Minna. Nul ne l'y eût reconnue, et elle moins que personne ; mais l'important était qu'il l'y reconnût parfaitement ; et il éprouvait un frémissement de plaisir à l'illusion de sentir qu'il s'était emparé de l'être de la bien-aimée. Nul travail ne lui fut jamais plus facile et plus heureux : c'était une détente à l'excès de l'amour, que l'absence amassait en lui ; et en même temps, le souci de l'œuvre d'art, l'effort nécessaire pour dominer et concentrer la passion dans une forme belle et claire, lui donnait une santé d'esprit, un équilibre de toutes ses facultés, robustes, lucides,

obéissantes aux ordres de la volonté, qui lui causait une sorte de volupté physique. Souveraine jouissance, connue de tout artiste qui crée : pendant le temps qu'il crée, il échappe entièrement à l'esclavage du désir et de la douleur; il en devient le maître à son tour ; et tout ce qui le faisait jouir, et tout ce qui le faisait souffrir, lui semble alors le libre jeu de sa volonté. Instants trop courts ; car il retrouve ensuite, plus lourdes, les chaînes de la réalité.

Tant que Christophe fut occupé de ce travail, il eut à peine le temps de songer à l'absence de Minna : il vivait avec elle. Minna n'était plus en Minna, elle était toute en lui. Mais quand il eut fini, il se retrouva seul, plus seul qu'avant, plus las, épuisé par l'effort; il se rappela qu'il y avait deux semaines qu'il avait écrit à Minna, et qu'elle ne lui avait pas répondu.

Il lui écrivit de nouveau ; et, cette fois, il ne put se résoudre à observer tout à fait la contrainte qu'il s'était imposée dans la première lettre. Il reprochait à Minna, sur un ton de plaisanterie, — car il n'y croyait pas lui-même, — de l'avoir oublié. Il la taquinait sur sa paresse, et lui faisait d'affectueuses agaceries. Il parlait de son travail avec beaucoup de mystère, pour piquer sa curiosité, et parce qu'il voulait lui en faire une surprise, au retour. Il décrivait minutieusement le chapeau qu'il avait acheté ; et il racontait que, pour obéir aux ordres de la petite despote, — car il avait pris à la lettre toutes ses prétentions, — il ne sortait plus de chez lui, et se disait malade, afin de refuser toutes les invitations. Il n'ajoutait pas qu'il était même en froid avec le grand-duc, parce que, dans l'excès de son zèle, il s'était dispensé de se rendre à une soirée du château,

où il était convié. Toute la lettre était d'un joyeux abandon, et pleine de ces sous-entendus, de ces petits secrets, chers aux amoureux : il s'imaginait que Minna seule en avait la clef, et il se croyait fort habile, parce qu'il avait eu soin de remplacer partout le mot d'amour par celui d'amitié.

Après avoir écrit, il éprouva un soulagement momentané : d'abord, parce que la lettre lui avait donné l'illusion d'un entretien avec l'absente ; et surtout parce qu'il ne doutait pas que Minna n'y répondît aussitôt. Il fut donc très patient pendant les trois jours qu'il avait accordés à la poste pour porter sa lettre à Minna, et lui rapporter la réponse. Mais quand le quatrième jour fut passé, sans lui avoir rien donné, il recommença à ne plus pouvoir vivre. Il n'avait plus d'énergie, ni d'intérêt aux choses, que pendant l'heure qui précédait l'arrivée de chaque poste. Alors il était trépidant d'impatience. Il devenait superstitieux, et cherchait dans les moindres signes : le pétillement du foyer, un mot dit au hasard, l'assurance que la lettre arrivait. Une fois l'heure passée, il retombait dans sa prostration. Plus de travail, plus de promenades : le seul but de l'existence était d'attendre le prochain courrier ; et toute son énergie était dépensée à trouver la force d'attendre jusque-là. Mais quand le soir venait, et qu'il n'y avait plus d'espérance pour la journée, alors c'était l'accablement : il lui semblait qu'il ne réussirait jamais à vivre jusqu'au lendemain ; et il restait des heures, assis devant sa table, sans parler, sans penser, n'ayant même pas la force de se coucher, jusqu'à ce qu'un reste de volonté lui fit enfin gagner son lit ; et il dormait d'un lourd sommeil, plein de rêves stu-

pides, qui lui faisaient croire que la nuit ne finirait jamais.

Cette attente continuelle devenait à la longue une torture physique, une véritable maladie. Christophe en arrivait à soupçonner son père, ses frères, le facteur même, d'avoir reçu la lettre et de la lui cacher. Il était rongé d'inquiétudes. De la fidélité de Minna, il ne doutait pas un instant. Si donc elle ne lui écrivait pas, c'est qu'elle était malade, mourante, morte peut-être. Il sauta sur sa plume, et écrivit une troisième lettre, quelques lignes déchirantes, où il ne pensait pas plus, cette fois, à surveiller ses sentiments, que son orthographe. L'heure de la poste pressait; il avait fait des ratures, brouillé la page en la tournant, sali l'enveloppe en la fermant: n'importe! Il n'aurait pu attendre au courrier suivant. Il courut jeter la lettre à la poste, et attendit, dans une angoisse mortelle. La seconde nuit, il eut la vision nette de Minna, malade, qui l'appelait; il se leva, fut sur le point de partir à pied, d'aller la rejoindre. Mais où? Où la retrouver?

Le quatrième matin, arriva enfin la lettre de Minna, — une demi-page à peine, — froide et pincée. Minna disait qu'elle ne comprenait pas ce qui avait pu lui inspirer ces stupides appréhensions, qu'elle allait bien, qu'elle n'avait pas le temps d'écrire, qu'elle le priait de s'exalter moins à l'avenir, et d'interrompre sa correspondance.

Christophe fut atterré. Il ne mit pas en doute la sincérité de Minna. Il s'accusa lui-même, il pensa que Minna était justement irritée des lettres imprudentes et absurdes, qu'il avait écrites. Il se traita d'imbécile, il se frappa la tête avec ses poings. Mais il avait beau

faire : il était bien forcé de sentir que Minna ne l'aimait pas, autant qu'il l'aimait.

Les jours qui suivirent furent si mornes, qu'ils ne peuvent se raconter. Le néant ne se décrit point. Privé du seul bien qui le rattachât à l'existence : ses lettres à Minna, Christophe ne vécut plus que d'une façon machinale; et le seul acte de sa vie auquel il s'intéressât, était lorsque, le soir, au moment de se coucher, il rayait, comme un écolier, sur son calendrier, une des interminables journées qui le séparaient du retour de Minna.

La date du retour était passée. Depuis une semaine déjà, elles auraient dû être là. A la prostration de Christophe avait succédé une agitation fébrile. Minna lui avait promis, en partant, de l'avertir du jour et de l'heure de l'arrivée. Il attendait de moment en moment, pour aller au devant d'elles; et il se perdait en conjectures pour expliquer ce retard.

Un soir, un voisin de la maison, un ami de grand-père, le tapissier Fischer, était venu fumer sa pipe et bavarder avec Melchior, comme il faisait souvent, après dîner. Christophe, qui se rongeait, allait remonter dans sa chambre, après avoir en vain guetté le passage du facteur, quand un mot le fit tressaillir. Fischer disait que, le lendemain matin, de bonne heure, il devait aller chez les de Kerich, pour poser des rideaux. Christophe, saisi, demanda :

— Elles sont donc revenues ?

— Farceur ! tu le sais aussi bien que moi, dit le vieux Fischer, goguenard. Il y a beau temps ! Elles sont rentrées avant-hier.

Christophe n'entendit rien de plus; il quitta la chambre, et se prépara à sortir. Sa mère qui depuis quelque temps le surveillait à la dérobée, sans qu'il s'en aperçût, le suivit dans le couloir, et lui demanda timidement où il allait. Il ne répondit pas, et sortit. Il souffrait.

Il courut chez mesdames de Kerich. Il était neuf heures du soir. Elles étaient au salon toutes deux, et ne

parurent pas surprises de le voir. Elles lui dirent bonsoir avec tranquillité. Minna, occupée à écrire, lui tendit la main par dessus la table, et continua sa lettre, en lui demandant de ses nouvelles d'un air distrait. Elle s'excusait d'ailleurs de son impolitesse, et feignait d'écouter ce qu'il disait ; mais elle l'interrompit pour demander un renseignement à sa mère. Il avait préparé des paroles touchantes sur tout ce qu'il avait souffert en leur absence : il put à peine en balbutier quelques mots ; personne ne les releva, et il n'eut pas le courage de continuer : cela sonnait faux.

Quand Minna eut terminé la lettre, elle prit un ouvrage, et, s'asseyant à quelques pas de lui, se mit à lui raconter le voyage qu'elle avait fait. Elle parlait des semaines agréables qu'elle avait passées, des promenades à cheval, de la vie de château, de la société intéressante; elle s'animait peu à peu, et faisait des allusions à des événements ou à des gens, que Christophe ne connaissait pas, et dont le souvenir les faisait rire, sa mère et elle. Christophe se sentait un étranger au milieu de ce récit; il ne savait quelle contenance faire, et riait d'un air gêné. Il ne quittait pas des yeux le visage de Minna, appelant ses yeux, implorant l'aumône d'un regard. Mais quand elle le regardait, — ce qu'elle faisait rarement, s'adressant plus souvent à sa mère qu'à lui, — ses yeux, comme sa voix, étaient aimables et indifférents. Se surveillait-elle à cause de sa mère, ou la comprenait-il mal ? Il eût voulu lui parler, seul à seule; mais madame de Kerich ne les quitta pas un moment. Il essaya de mettre la conversation sur un sujet qui lui fût personnel; il parla de ses travaux, de ses projets : il avait vaguement conscience que Minna

lui échappait; et d'instinct, il tâchait de l'intéresser à lui. En effet, elle sembla l'écouter avec beaucoup d'attention; elle coupait son récit par des interjections variées, qui ne tombaient pas toujours très à propos, mais dont le ton semblait plein d'intérêt. Mais au moment où il se remettait à espérer, grisé par un de ses charmants sourires, il vit Minna mettre sa petite main devant sa bouche, et bâiller. Il s'interrompit net. Elle s'en aperçut, et s'excusa aimablement, prétextant sa fatigue. Il se leva, pensant qu'on le retiendrait encore; mais on ne lui dit rien. Il prolongeait ses saluts, il attendait un mot pour revenir le lendemain : il n'en fut pas question. Il fallut partir. Minna ne le reconduisit pas. Elle lui tendit la main, — une main indifférente, qui s'abandonnait froidement dans sa main; et il prit congé d'elles au milieu du salon.

Il rentra chez lui, l'effroi au cœur. Sa pensée était un chaos. De la Minna d'il y avait deux mois, de sa chère Minna, il ne restait plus rien. Que s'était-il passé? Qu'était-elle devenue? Pour un pauvre garçon, qui n'avait jamais encore éprouvé les changements incessants, la disparition totale, et le renouvellement absolu des âmes vivantes, dont la plupart ne sont pas des âmes, mais des collections d'âmes, qui se succèdent, se transforment, et s'éteignent constamment, la simple vérité était trop cruelle, pour qu'il pût se résoudre à y croire. Il en repoussait l'idée avec épouvante, et tâchait de se persuader qu'il avait mal su voir, que Minna était toujours la même. Il décida de retourner chez elle, dès le lendemain matin, de lui parler à tout prix.

Il ne dormit pas. Il compta, l'une après l'autre, dans

la nuit, toutes les sonneries de l'horloge. Dès la première heure, il alla rôder autour de la maison des Kerich ; il entra aussitôt qu'il put. Ce ne fut pas Minna qu'il vit, ce fut madame de Kerich. Active et matinale, elle s'occupait à arroser avec une carafe les pots de fleurs sous la véranda. Elle eut une exclamation moqueuse, en apercevant Christophe :

— Ah ! fit-elle, c'est vous !... Vous venez à propos, j'ai justement à vous parler. Attendez, attendez...

Elle rentra un moment, pour déposer la carafe et s'essuyer les mains, et revint, avec un petit sourire, en voyant la mine déconfite de Christophe, qui sentait l'approche du malheur.

— Allons au jardin, reprit-elle, nous serons plus tranquilles.

Dans le jardin, tout rempli de son amour, il suivit madame de Kerich. Elle ne se pressait pas de parler, s'amusant du trouble de l'enfant.

— Asseyons-nous là, dit-elle enfin.

Ils étaient sur le banc, où Minna lui avait tendu ses lèvres, la veille du départ.

— Je pense que vous savez de quoi il s'agit, dit madame de Kerich, qui prit un air grave, pour achever de le confondre. Je n'aurais jamais cru cela, Christophe. Je vous estimais un garçon sérieux. J'avais toute confiance en vous. Je n'aurais jamais pensé que vous en abuseriez, pour essayer de tourner la tête à ma fille. Elle était sous votre garde. Vous deviez la respecter, me respecter, vous respecter vous-même.

Il y avait une légère ironie dans le ton : — madame de Kerich n'attachait pas au fond la moindre importance à cet amour d'enfants ; — mais Christophe ne le sentit

pas ; et ces reproches, qu'il prit au tragique, comme il prenait toute chose, lui allèrent au cœur :

— Mais, madame... mais madame... balbutia-t-il, les larmes aux yeux. Je n'ai jamais abusé de votre confiance... Ne le croyez pas, je vous en prie... Je ne suis pas un malhonnête homme, je vous jure !... J'aime mademoiselle Minna, je l'aime de toute mon âme, mais je veux l'épouser.

Madame de Kerich sourit :

— Non, mon pauvre garçon, dit-elle avec cette bienveillance, si dédaigneuse au fond, qu'il allait enfin comprendre, non, ce n'est pas possible, c'est un enfantillage.

— Pourquoi ? Pourquoi ? demandait-il.

Il lui saisissait les mains, ne croyant pas qu'elle parlât sérieusement, rassuré presque par sa voix plus douce. Elle continuait de sourire, et disait :

— Parce que.

Il insistait. Avec des ménagements ironiques, — elle ne le prenait pas tout à fait au sérieux, — elle lui dit qu'il n'avait pas de fortune, que Minna avait d'autres goûts. Il protestait que cela ne faisait rien, qu'il serait riche, célèbre, qu'il aurait les honneurs, l'argent, tout ce que voudrait Minna. Madame de Kerich se montrait sceptique ; elle était amusée de cette confiance en soi, et se contentait de secouer la tête pour dire que non. Il s'obstinait toujours.

— Non, Christophe, dit-elle d'un ton décidé, non, ce n'est pas la peine de discuter, c'est impossible. Il ne s'agit pas seulement d'argent. Tant de choses !... La situation...

Elle n'eut pas besoin d'achever. Ce fut une aiguille

qui le perçait jusqu'aux moelles. Ses yeux s'ouvrirent. Il vit l'ironie du sourire amical, il vit la froideur du regard bienveillant, il comprit brusquement tout ce qui le séparait de cette femme, qu'il aimait d'un amour filial, qui semblait le traiter d'une façon maternelle; il sentit tout ce qu'il y avait de protecteur et de dédaigneux dans son affection. Il se leva, tout pâle. Madame de Kerich continuait à lui parler de sa voix caressante ; mais c'était fini : il n'entendait plus la musique des paroles, il perçait sous chaque mot la sécheresse de cette âme élégante. Il ne put répondre un mot. Il partit. Tout tournait autour de lui.

Rentré dans sa chambre, il se jeta sur son lit, et il eut une convulsion de colère et d'orgueil révolté, comme quand il était petit. Il mordait son oreiller, il enfonçait son mouchoir dans sa bouche, pour qu'on ne l'entendît pas crier. Il haïssait madame de Kerich. Il haïssait Minna. Il les méprisait avec fureur. Il lui semblait qu'il avait été souffleté, il tremblait de honte et de rage. Il lui fallait répondre, agir sur le champ. Il mourrait, s'il ne se vengeait.

Il se releva, et écrivit une lettre d'une violence imbécile :

« Madame,

« Je ne sais pas si, comme vous le dites, vous vous êtes trompée sur moi. Mais ce que je sais, c'est que je me suis trompé cruellement sur vous. J'avais cru que vous étiez mes amies. Vous le disiez, vous faisiez semblant de l'être, et je vous aimais plus que ma vie. Je vois maintenant que tout cela est un mensonge, et que votre affection pour moi n'était qu'une duperie : vous vous

serviez de moi, je vous amusais, je vous distrayais, je vous faisais de la musique, — j'étais votre domestique. Votre domestique, je ne le suis pas ! Je ne suis celui de personne !

« Vous m'avez fait durement sentir que je n'avais pas le droit d'aimer votre fille. Rien au monde ne peut empêcher mon cœur d'aimer ce qu'il aime ; et si je ne suis pas de votre rang, je suis aussi noble que vous. C'est le cœur qui ennoblit l'homme : si je ne suis pas comte, j'ai peut-être plus d'honneur en moi que bien des comtes. Valet ou comte, du moment qu'il m'insulte, je le méprise. Je méprise comme la boue tout ce qui se prétend noble, s'il n'a pas la noblesse de l'âme.

« Adieu ! Vous m'avez méconnu. Vous m'avez trompé. Je vous déteste.

« Celui qui aime, en dépit de vous, et qui aimera jusqu'à sa mort mademoiselle Minna, *parce qu'elle est à lui*, et que rien ne peut la lui reprendre. »

A peine eut-il jeté sa lettre à la boîte, qu'il eut la terreur de ce qu'il avait fait. Il essaya de n'y plus penser ; mais certaines phrases lui revenaient à la mémoire ; et il avait une sueur froide, en songeant que madame de Kerich lisait ces énormités. Au premier moment, il était soutenu par son désespoir même ; mais, dès le lendemain, il comprit que sa lettre n'aurait d'autre résultat que de le séparer tout à fait de Minna : et cela lui parut le pire des malheurs. Il espérait encore que madame de Kerich, qui connaissait ses emportements, ne prendrait pas celui-ci au sérieux, qu'elle se contenterait d'une

sévère remontrance, et, — qui sait ? — qu'elle serait peut-être touchée par la sincérité de sa passion. Il n'attendait qu'un mot pour se jeter à ses pieds. Il l'attendit, cinq jours. Puis vint une lettre. Elle disait :

« Cher Monsieur,

« Puisqu'à votre avis, il y a eu un malentendu, de part et d'autre, entre nous, le plus sage est sans doute de ne point le prolonger. Je me reprocherais de vous imposer davantage des relations, devenues pénibles pour vous. Vous trouverez donc naturel que nous les interrompions. J'espère que vous ne manquerez pas, dans la suite, d'autres amis, qui sauront vous apprécier, comme vous désirez l'être. Je ne doute point de votre avenir, et suivrai de loin, avec sympathie, vos progrès dans la carrière musicale. Salutations.

« Josepha von Kerich »

Les plus amers reproches eussent été moins cruels. Christophe se vit perdu. On peut répondre à qui vous accuse injustement. Mais que faire contre le néant de cette indifférence polie ? Il s'affola. Il pensa qu'il ne verrait plus Minna, qu'il ne la verrait plus jamais ; et il ne put le supporter. Il sentit le peu que pesait tout l'orgueil du monde au prix d'un peu d'amour. Il oublia toute dignité, il devint lâche, il écrivit de nouvelles lettres, où il suppliait qu'on lui pardonnât. Elles n'étaient pas moins stupides que celle où il s'emportait. On ne lui répondit rien. — Et tout fut dit.

Il faillit mourir. Il pensa à se tuer. Il pensa à tuer. Il se figura au moins qu'il le pensait. Il eut des désirs incendiaires, meurtriers. On ne se doute pas du paroxysme d'amour et de haine, qui dévorent parfois certains cœurs d'enfants. Ce fut la crise la plus terrible de son enfance. Elle mit fin à son enfance. Elle trempa sa volonté. Mais elle fut bien près de la briser pour toujours.

Il ne pouvait plus vivre. Accoudé sur sa fenêtre, pendant des heures, et regardant le pavé de la cour, il songeait, comme quand il était petit, qu'il y avait un moyen d'échapper à la torture de la vie, quand elle devenait trop forte. Le remède était là, sous ses yeux, immédiat... Immédiat ? Qui le savait ?... Peut-être après des heures — des siècles — de souffrances atroces !... Mais si profond était son désespoir d'enfant, qu'il se laissait glisser au vertige de ces pensées.

Louisa voyait qu'il souffrait. Elle ne pouvait se douter avec exactitude de ce qui se passait en lui ; mais son instinct l'avertissait obscurément du danger. Elle tâchait de se rapprocher de son fils, de connaître ses peines, afin de le consoler. Mais la pauvre femme avait perdu l'habitude de causer intimement avec Christophe ; depuis bien des années, il renfermait ses pensées en lui ; et elle était trop absorbée par les soucis matériels de la vie, pour avoir le temps de chercher à le deviner. Maintenant qu'elle eût tant voulu lui venir

en aide, elle ne savait que faire. Elle rôdait autour de lui, comme une âme en peine; elle eût souhaité de trouver les mots qui lui eussent fait du bien; et elle n'osait parler, de crainte de l'irriter. Et malgré ses précautions, elle l'irritait par tout ce qu'elle disait, par tout ce qu'elle faisait, par tous ses gestes, par sa présence même; car elle n'était pas très adroite, et il n'était pas très indulgent. Cependant il l'aimait, ils s'aimaient tous deux. Mais il suffit de si peu pour séparer des êtres qui se chérissent et s'estiment de tout leur cœur! Un parler trop fort, des gestes maladroits, un tic inoffensif dans les yeux ou le nez, une façon de manger, de marcher et de rire, une gêne physique qu'on ne peut analyser... On se dit que ce n'est rien; et pourtant c'est un monde. C'est assez, bien souvent, pour qu'une mère et un fils, un frère et un frère, un ami et un ami, qui sont tout près l'un de l'autre, restent éternellement étrangers l'un à l'autre.

Christophe ne trouvait donc pas dans l'affection de sa mère un appui suffisant pour la crise qu'il traversait. D'ailleurs, de quel prix est l'affection des autres pour l'égoïsme de la passion, préoccupée d'elle seule?

Une nuit que les siens dormaient, et qu'assis devant sa table, sans penser, sans bouger, il s'enlizait dans ses dangereuses idées, un bruit de pas fit résonner la petite rue silencieuse, et un coup frappé à la porte l'arracha à son engourdissement. On entendait un murmure de voix indistinctes. Il se rappela que son père n'était pas rentré le soir, et il pensa avec colère qu'on le ramenait encore ivre, comme l'autre semaine, où on l'avait trouvé couché en travers de la rue. Car Melchior n'observait plus aucune retenue; et il se

livrait de plus en plus à son vice, sans que d'ailleurs sa santé athlétique parût le moins du monde souffrir d'excès et d'imprudences, qui eussent tué un autre homme. Il mangeait comme quatre, buvait à tomber ivre-mort, passait des nuits dehors sous la pluie glacée, se faisait assommer dans des rixes, et se retrouvait sur ses pieds, le lendemain, avec sa bruyante gaieté, voulant que tout le monde fût gai autour de lui.

Louisa, déjà levée, allait précipitamment ouvrir. Christophe, qui n'avait pas bougé, se boucha les oreilles, pour ne pas entendre la voix avinée de Melchior, et les réflexions goguenardes des voisins...

...Soudain, une angoisse mystérieuse, une peur inexplicable, le saisit : il se mit à trembler, sans cause, la figure cachée dans ses mains. Et aussitôt, un cri déchirant lui fit relever la tête. Il bondit à la porte...

Au milieu d'un groupe d'hommes, qui parlaient à voix basse, dans le corridor obscur, éclairé par la lueur tremblante d'une lanterne, sur une civière était couché, comme autrefois grand-père, un corps ruisselant d'eau, immobile. Louisa sanglotait à son cou. On venait de trouver Melchior noyé dans le ru du moulin.

Christophe poussa un cri. Tout le reste du monde disparut, toutes ses autres peines furent balayées. Il se jeta sur le corps de son père, à côté de Louisa, et ils pleurèrent ensemble.

Assis auprès du lit, veillant le dernier sommeil de Melchior, dont le visage avait pris maintenant une expression sévère et solennelle, il sentait la sombre tranquillité du mort entrer en lui. Sa passion enfantine s'était dissipée, comme un accès de fièvre; le souffle glacial de la tombe avait tout emporté. Minna, son orgueil, son amour, et soi-même,... hélas ! quelle misère ! que tout était peu de chose auprès de cette réalité, la seule réalité : la mort ! Était-ce la peine de tant souffrir, de tant désirer, de tant s'agiter, pour en arriver là !...

Il regardait son père endormi, et il était pénétré d'une pitié infinie. Il se rappelait ses moindres actes de bonté et de tendresse. Car, avec toutes ses tares, Melchior n'était pas méchant, il y avait beaucoup de bon en lui. Il aimait les siens. Il était honnête. Il avait un peu de la probité intransigeante des Krafft, qui, dans les questions de moralité et d'honneur, ne souffrait pas de discussion, et qui n'eût jamais admis la moindre de ces petites saletés morales, que tant de gens de la société ne regardent pas tout à fait comme des fautes. Il était brave, et, en toute occasion dangereuse, s'exposait avec une sorte de jouissance. S'il était dépensier pour lui-même, il l'était aussi pour les autres : il ne pouvait supporter qu'on fût triste; et il faisait volontiers largesse de ce qui lui appartenait, — et de ce qui ne lui appartenait pas, — aux pauvres diables qu'il rencontrait sur son chemin. Toutes ses qualités appa-

raissaient maintenant à Christophe : — il les inventait en partie, ou les exagérait. — Il lui semblait qu'il avait méconnu son père. Il se reprochait de ne l'avoir pas assez aimé. Il le voyait vaincu par la vie ; et il croyait entendre cette malheureuse âme, entraînée à la dérive, trop faible pour lutter, et gémissant de sa vie inutilement perdue. Il entendait cette lamentable prière, dont l'accent l'avait déchiré un jour :

— Christophe ! ne me méprise pas !

Et il était bouleversé de remords. Il se jetait sur le lit, et baisait le visage du mort, en pleurant. Il répétait, comme autrefois :

— Mon cher papa, je ne te méprise pas, je t'aime ! Pardonne-moi !

Mais la plainte ne s'apaisait pas, et reprenait avec angoisse :

— Ne me méprisez pas ! ne me méprisez pas !...

Et brusquement, Christophe se vit couché lui-même à la place du mort ; il entendait les terribles paroles sortir de sa propre bouche, il sentait sur son cœur peser le désespoir d'une inutile vie, irrémédiablement perdue. Et il pensait avec épouvante : « Ah ! tout, toutes les souffrances, toutes les misères du monde, plutôt que d'en arriver là ! »... Combien il en avait été près ! N'avait-il pas failli céder à la tentation de briser lui-même sa vie, pour échapper lâchement à sa peine ? Comme si toutes les peines, toutes les trahisons, étaient de quelque douleur auprès de la torture et du crime suprêmes de se trahir soi-même, de renier sa foi, de se mépriser dans la mort !

Il vit que la vie était une bataille sans trêve et sans merci, où qui veut être un homme digne du nom

d'homme, doit lutter constamment contre des armées d'ennemis invisibles : les forces meurtrières de la nature, les désirs troubles, les obscures pensées, qui le poussent traîtreusement à s'avilir et à s'anéantir. Il vit qu'il avait été sur le point de tomber dans le piège. Il vit que le bonheur et l'amour étaient une duperie d'un moment, pour amener le cœur à désarmer et à abdiquer. Et le petit puritain de quinze ans entendit la voix de son Dieu :

— Va, va, sans jamais te reposer.

— Mais où irai-je, Seigneur ? Quoi que je fasse, où que j'aille, la fin n'est-elle pas toujours la même, le terme n'est-il point là ?

— Allez mourir, vous qui devez mourir ! Allez souffrir, vous qui devez souffrir ! On ne vit pas pour être heureux. On vit pour accomplir ma Loi. Souffre. Meurs. Mais sois ce que tu dois être : — un Homme.

TABLE

Pages

La mort de Jean-Michel. 9

Otto 63

Minna 103

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce dixième cahier le mardi 16 février 1904.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

Imprimerie de Suresnes (E. Payen administrateur), 9, rue du Pont. — 8543

Fini d'imprimer trois mille exemplaires de ce dixième cahier le jeudi 18 février 1904

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

Christofori faciem die quacumque tueris,
Illa nempe die non morte mala morieris.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

Nous servons :
des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient. Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série ; la quatrième série normale ayant fini fin juin 1903, on pouvait jusqu'au 30 juin 1903 avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers de cette série.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au 31 décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs les vingt-deux cahiers de la quatrième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Depuis le troisième cahier de cette série inclus, *cahier de l'inauguration du monument de Renan à Tréguier le dimanche treize septembre 1903,* nous faisons tirer à dix mille exemplaires, pour chacun des cahiers qui le comportent, sur deux, quatre ou huit pages, un *vient de paraître ;* devant les premiers résultats obtenus par l'envoi raisonné de ces *vient de paraître,* nous avons en effet résolu d'étendre ce service autant que nous le pourrons, et nous demandons à nos abonnés de nous y aider; pour savoir ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra régulièrement nos *vient de paraître;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse; avertir en même temps cette personne; elle recevra régulièrement nos *vient de paraître.*

Nous prévoyons que le premier cahier de la sixième série, paraissant le dimanche 2 octobre prochain, sera le *catalogue analytique sommaire de* nos *cinq premières séries ;* nous demandons à nos abonnés, de même que nous pensons dès aujourd'hui à préparer l'établissement de ce catalogue, de penser, pour leur part, à en préparer la distribution utile ; c'est-à-dire que nous leur

demandons, pendant l'achèvement de cette cinquième série, de chercher et de nous indiquer à qui nous pourrons utilement envoyer ce *catalogue analytique sommaire,* comme nous envoyons nos *vient de paraître;* pour savoir ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse; avertir en même temps cette personne; elle recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire.*

Nous fabriquons nos cahiers aussi soigneusement, aussi consciencieusement que nous le pouvons; les fautes industrielles, typographiques, y sont, autant que nous le pouvons, réduites au minimum inévitable; en général nous n'y revenons pas, car le retour sur une telle faute est encore plus désagréable que la faute même; pourtant je veux rectifier une erreur qui fut commise dans le cahier précédent, neuvième cahier de la cinquième série, Romain Rolland, *Jean-Christophe, I, l'aube,* à la page 42, dans le bas de la page. Le texte portait : *Le relief d'une ornière lui semblait un accident géographique, à peu près du même ordre que le massif du* Taunus; le Taurus, qui demeure en Asie-Mineure, étant généralement plus connu que le Taunus, qui demeure en Allemagne, et dans le paysage de ce roman, il était inévitable que l'on composât *Taurus* pour *Taunus;* la correction fut marquée par tout le monde, par l'auteur, par le gérant, par le correcteur; mais au dernier moment elle ne fut pas reportée des épreuves où elle était marquée sur les épreuves qui servirent pour la correction sous presse, et ainsi elle ne fut pas faite sous presse; nous demandons à nos abonnés de porter la correction sur leur exemplaire; on doit lire *Taunus;* Taunus est dans l'esprit même de Jean-Christophe; Taurus, au contraire, tout à fait ignoré de Jean-Christophe, ne serait que dans l'esprit de l'auteur, qui, cherchant un terme de comparaison, eût choisi par amusement, par fantaisie, un massif comme le Taurus, demi-légendaire, antique, demi-célèbre.

Charles Péguy

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons deux francs.

CIRCULATE AS MONOGRAPH

AP
20
C15
sér.5
no 6-10

Cahiers de la quinzaine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY